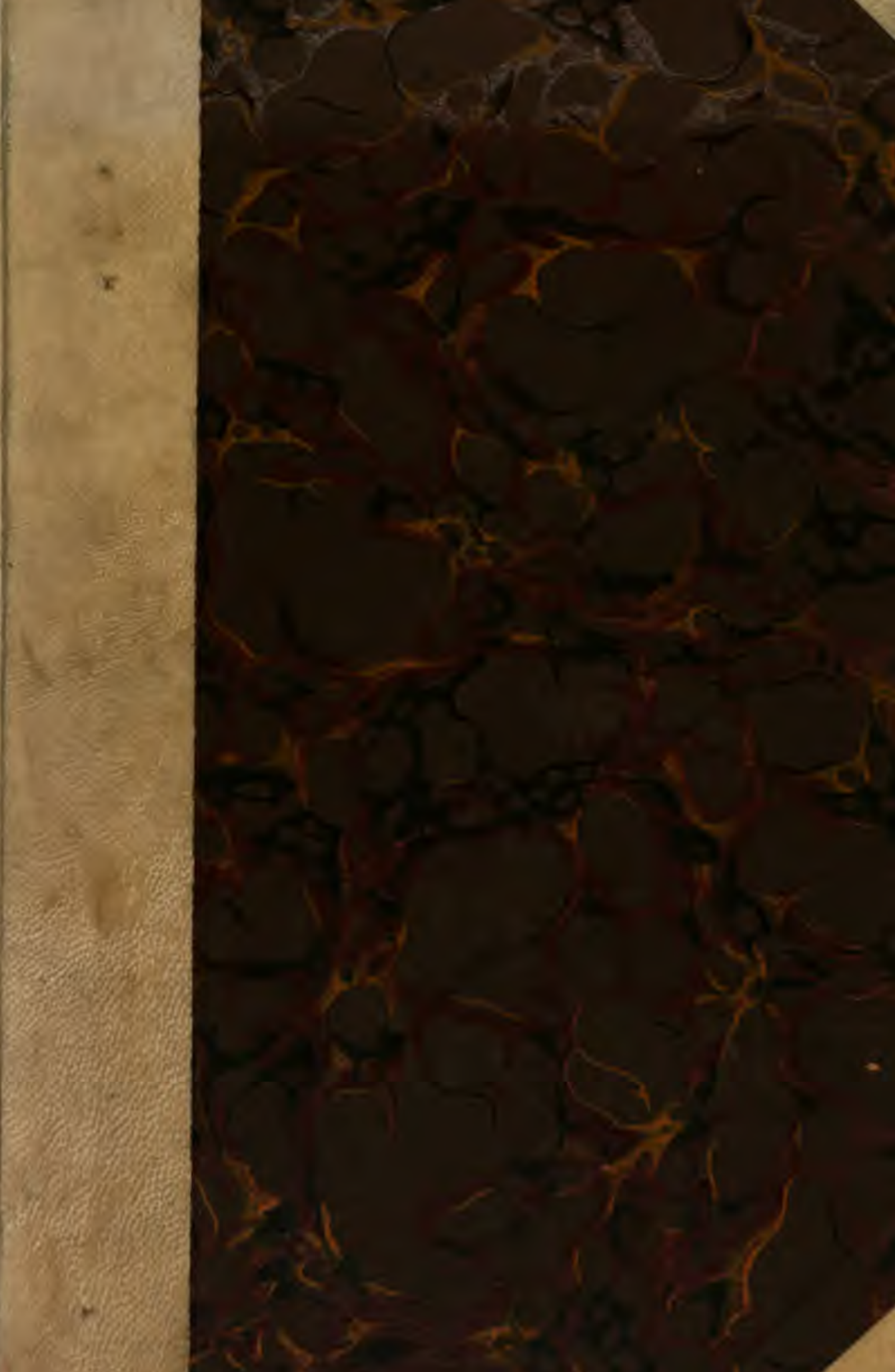


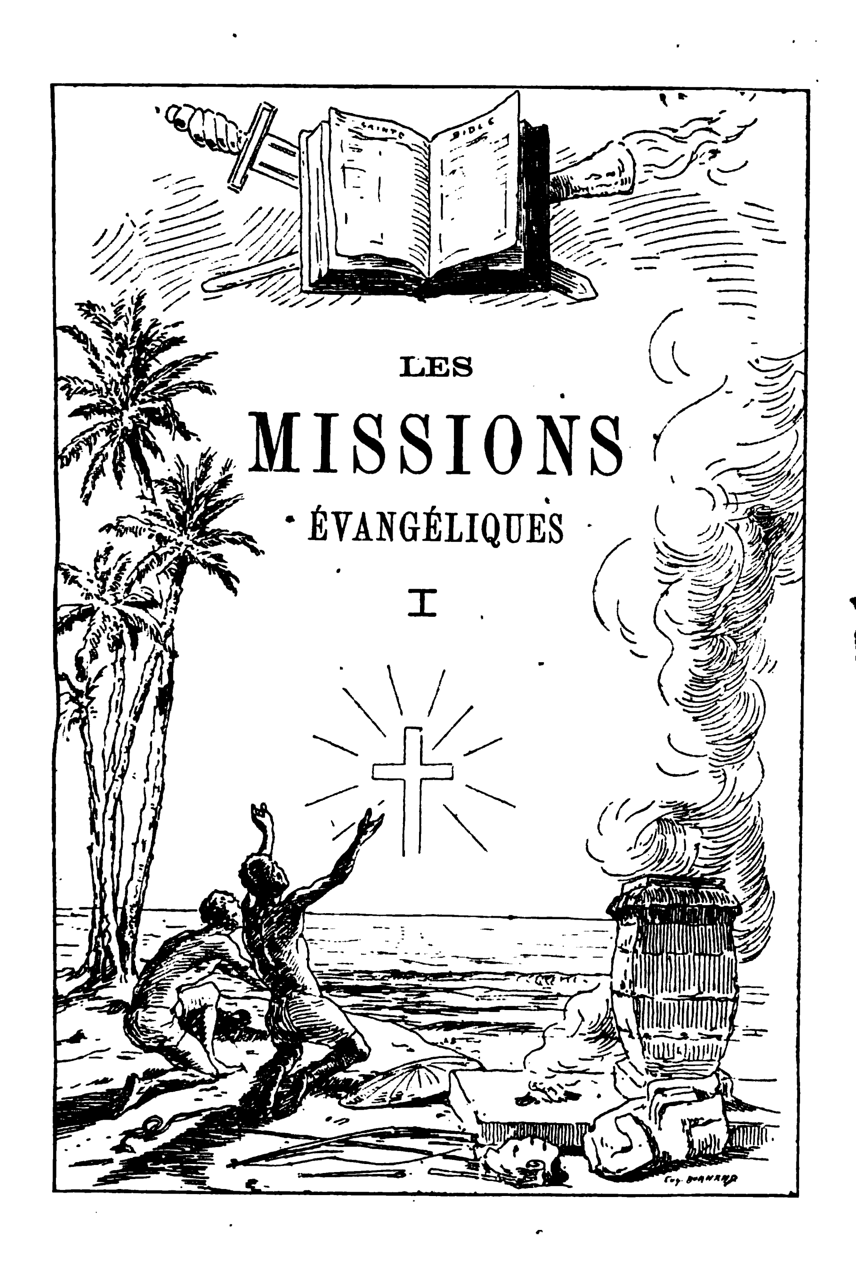

BIBLIOTECA
PARA OBRAR
SABER
GENARO GARCIA.


SEAL OF THE UNIVERSITY OF TEXAS
PRAESIDIUM
DISCIPLINA
CIVITATIS


[redacted]






LES
MISSIONS
ÉVANGÉLIQUES
I



Lausanne. — Imp. Georges Bridel.

LES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

depuis leur origine jusqu'à nos jours

PAR

G. E. BURCKHARDT & R. GRUNDEMANN

docteurs en théologie.

Ouvrage traduit de l'allemand

et publié sous les auspices du Comité vaudois de l'Union évangélique suisse.

AMÉRIQUE

avec cinq cartes géographiques.

LAUSANNE

GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

1884

AVANT-PROPOS

L'ouvrage que le Dr Burckhardt a fait paraître en 1858, sous le titre fort modeste de *Petite bibliothèque des missions*[1], a joui en Allemagne d'une considération méritée, et puissamment contribué, dans ce pays, au réveil de l'intérêt missionnaire, fruit naturel du réveil de la vie chrétienne.

Malgré tout le mérite de l'ouvrage primitif, la seconde édition, qui a paru de 1876 à 1881, nous en offre un remaniement complet. C'est sur cette seconde édition, retravaillée par le Dr Grundemann, qu'a été faite la présente traduction.

En transformant l'ouvrage de Burckhardt, le laborieux écrivain qui a mérité le nom « d'historien et de géographe des missions, » a obéi à une double nécessité qu'il convient de marquer ici, parce qu'elle jette un jour très vif sur l'œuvre même qui nous occupe.

Des changements à l'édition primitive étaient commandés en premier lieu par l'immense extension qu'ont prise ces dernières années les missions évangéliques. Un coup d'œil, même superficiel, une simple comparaison entre les deux

[1] Kleine Missionsbibliothek oder Land und Leute, Arbeiter und Arbeiten, Kämpfe und Siege auf dem Gebiete der evangelischen Heidenmission.

ouvrages, écrits à vingt ans de distance, serait la plus péremptoire des réponses à qui voudrait nier les progrès de l'œuvre missionnaire. Le fait est que l'on ne trouverait ni dans le champ de la politique, ni dans celui des arts, ni dans aucune branche du savoir humain, tout au plus dans le domaine des découvertes industrielles, l'exemple d'un développement aussi rapide et qui nécessite une semblable transformation dans l'histoire qui aspire à le retracer.

Aujourd'hui, plus que jamais, nous voyons se réaliser la parole du Maître : « le champ, c'est le monde. » Et s'il n'est pas de spectacle plus grandiose que le travail missionnaire se poursuivant sur quatre continents, disons aussi qu'il n'en est pas de plus varié.

La mission est toujours plus sérieusement appelée à se mesurer avec les graves problèmes que soulèvent et les connaissances profanes et les sciences théologiques. Elle apporte sa contribution à toutes les branches de l'histoire naturelle et compte quelques-uns de ses représentants au nombre des hommes dont s'honore la science géographique. Elle répand des flots de lumière sur les grandes questions de l'ethnographie comparée. C'est elle encore qui résoudra, sans nul doute dans le sens biblique et avec une autorité sans rivale, le problème de l'unité de la race humaine.

La diffusion des Ecritures, leur traduction en quelques centaines de langues a plus fait, on l'a dit, pour avancer la science du langage que tous les travaux des corps savants, travaux dont, à son tour, le missionnaire se gardera bien de dédaigner les ressources. Le moins croyant des mythologues enregistre avec empressement les renseignements que les missions fournissent à l'histoire des religions comparées. Le théologien refait sa conception du royaume de Dieu et même, jusqu'à un certain point, sa dogmatique, à mesure que les progrès de l'œuvre magnifique de Dieu élargissent son horizon. La comparaison de la situation présente de la chrétienté

avec la marche de l'œuvre en pays païen et l'état actuel d'Israël soulèvent peu à peu le voile qui nous cache l'accomplissement de la prophétie. Le pasteur, le prédicateur de l'Evangile, trouvent dans les récits authentiques de cette œuvre, avec d'admirables encouragements, des indications qui leur sont plus précieuses que tous les préceptes de la théologie pastorale. Il n'est pas jusqu'aux questions ecclésiastiques, aux problèmes qui touchent aux rapports du civil et du religieux, jusqu'aux questions si actuelles et si délicates, hélas ! des relations entre chrétiens de diverses dénominations, sur lesquelles l'expérience missionnaire n'ait beaucoup à nous dire de nos jours.

Or, ce développement dans l'œuvre missionnaire a influé aussi sur la manière d'en retracer l'histoire. Pour tout dire, on est devenu plus exigeant à l'égard de la vérité matérielle. Ce que l'on demandait avant tout à l'historien des missions, il y a vingt ou trente ans, c'étaient des impressions édifiantes. Et plus d'une fois le narrateur, sans la moindre intention d'altérer la vérité, dirigeait la lumière sur les faits les plus captivants, pour laisser dans l'ombre ce qui eût pu décourager ou effaroucher le lecteur. Souvent aussi, en ne racontant que des choses strictement vraies, on isolait les personnes et les faits de leur milieu réel. L'éminent auteur de la seconde édition dit assez clairement dans sa préface que le livre de Burckhardt, avec toutes ses qualités, n'a pu se tenir suffisamment à l'abri de ces influences *idéalistes*. C'est sur ce point que l'ouvrage a dû essentiellement être modifié. Aujourd'hui, nous le répétons, le public et l'historien sont devenus plus difficiles. Fidèle à la méthode, sévère mais féconde, de la science contemporaine, le narrateur missionnaire est tenu de ne pas séparer les événements ni les personnes de leur milieu naturel, de les placer dans leur vrai cadre, pour nous faire apprécier et leurs proportions exactes et leur physionomie réelle.

Si certaines exigences artificielles du public en souffrent, l'œuvre elle-même, nous n'hésitons pas à le dire, n'en apparaît

que plus grande et plus belle à qui se donne la peine de la considérer avec soin. Chaque peuple, chaque champ missionnaire y prenant ses vraies couleurs, l'ensemble présente une admirable harmonie, bien préférable aux teintes un peu uniformes qui flattaient les regards de nos devanciers.

Bien loin de nous étonner de la lenteur du relèvement des peuples païens et de ce qu'il reste encore chez eux de misères individuelles après les conversions même les plus authentiques, nous admirons la puissance de l'œuvre de Dieu dans ces résurrections spirituelles dont l'histoire des missions est remplie. Nous l'admirerons sans réserve, avec reconnaissance, avec humiliation, à mesure que nous apprendrons mieux dans nos récits ce qu'est cet abîme de souillure et de mort qui s'appelle le paganisme.

Surtout, — car c'est bien ici le point essentiel, — plus l'historien des missions sera soucieux de ne rien taire absolument de ce qui est vrai, et de retracer la marche de cette œuvre sans égard pour la faiblesse de ses instruments, plus aussi resplendira la gloire de Celui à qui toute gloire appartient. L'historien des missions ne possède-t-il pas un modèle accompli dans ce livre divin qui ne connaît aucun ménagement ni pour les fausses délicatesses, ni pour les susceptibilités humaines, parce que, tout entier, il est consacré à ce souverain but de toute activité spirituelle ici-bas : glorifier Dieu ?

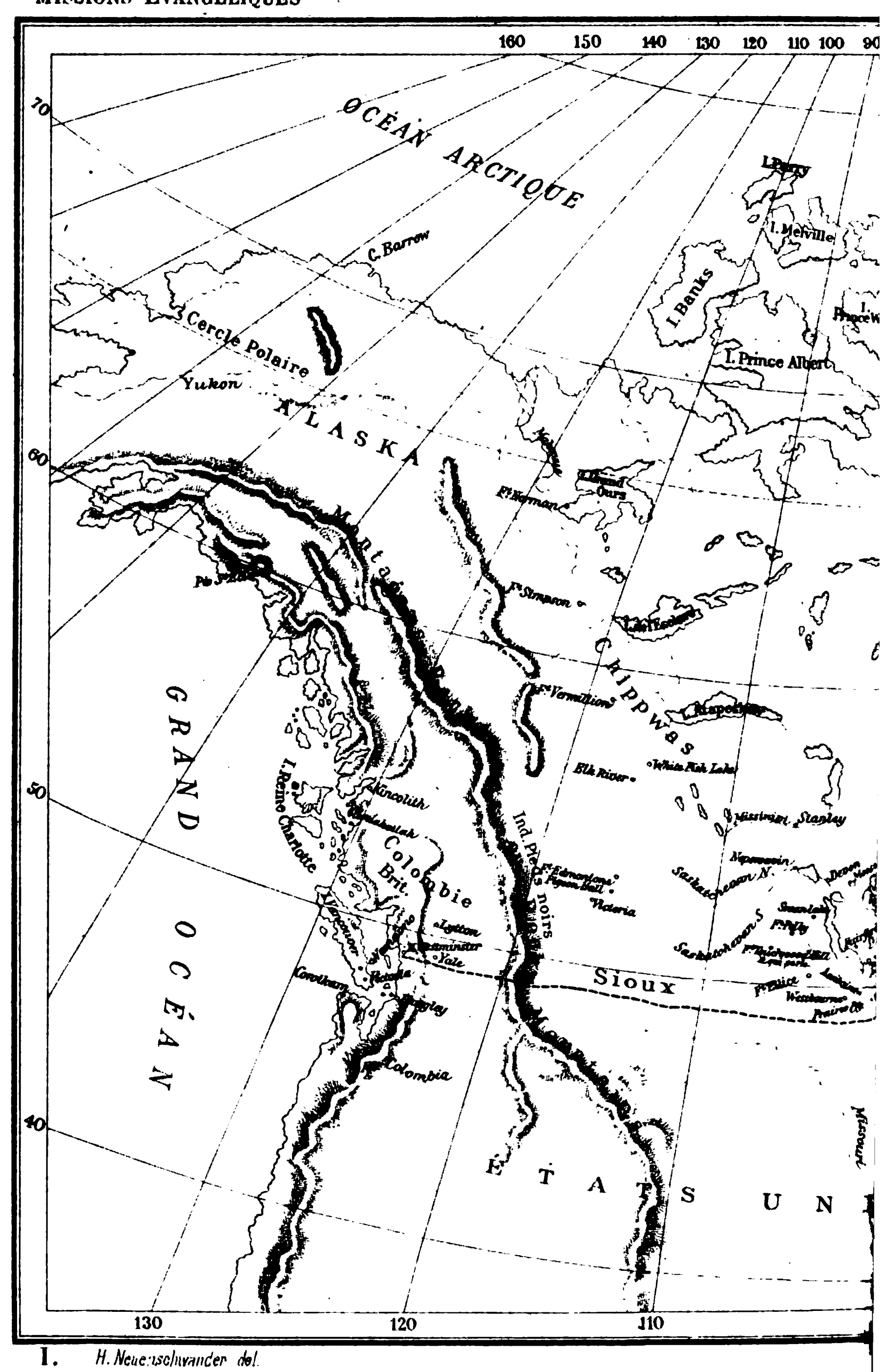
Ce que nous venons de dire nous paraît résumer les caractères essentiels du livre que nous présentons aujourd'hui au public de langue française. Il est vaste, il est aussi complet que le comportent ses limites restreintes ; c'est une œuvre de vérité et de sincérité. De plus, par le souffle de piété qui l'inspire et que supposent d'ailleurs les traits que nous venons d'énumérer, il demeure un livre d'édification solide, un beau monument élevé à l'honneur du chef de l'Eglise et de la mission.

C'est à ce titre que le Comité vaudois de l'Union évangélique

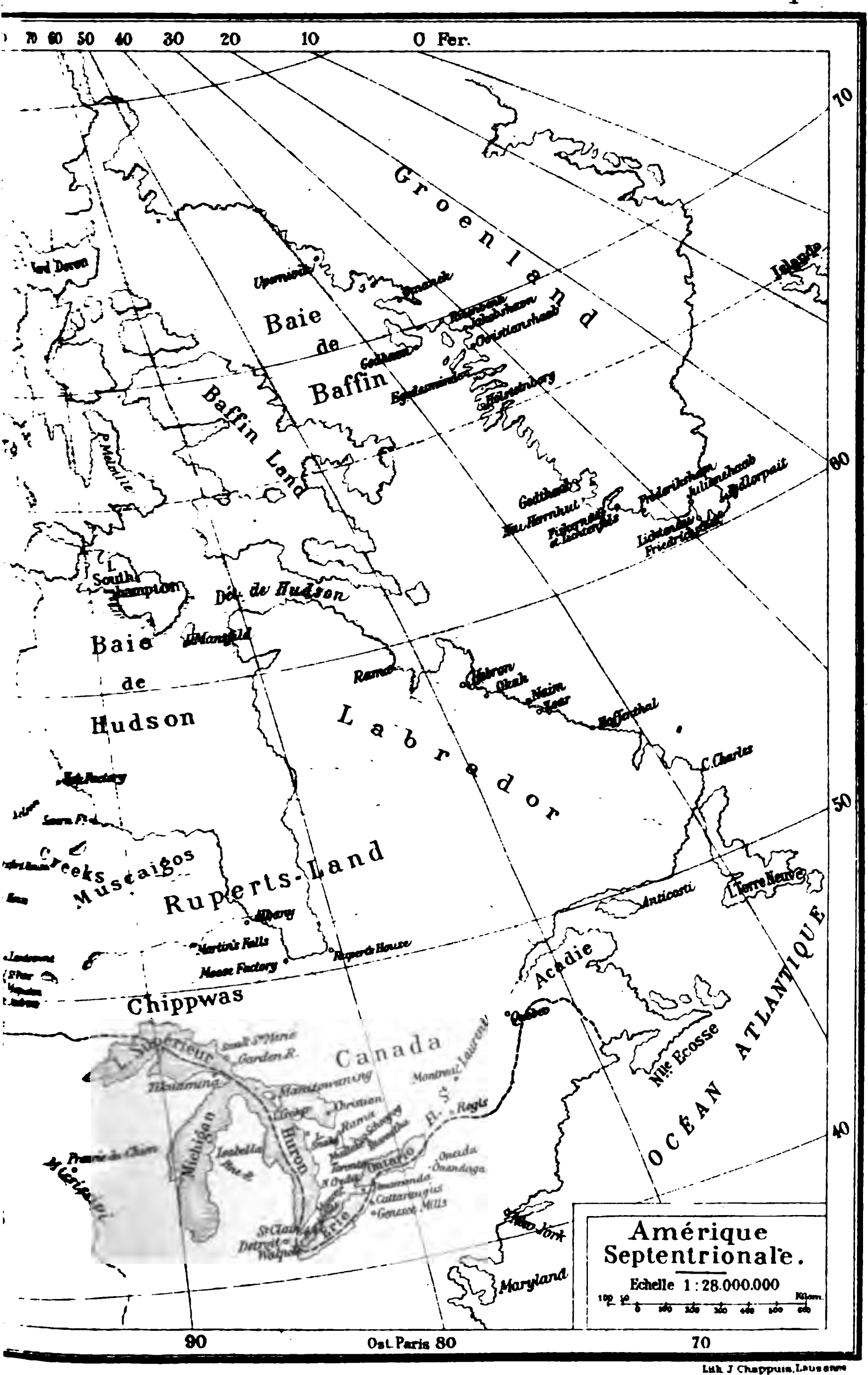
suisse en a fait choix, quand il a pu donner suite au projet de faire connaître à notre public français l'ensemble de l'œuvre missionnaire, par la traduction d'un ouvrage plus complet que ceux qui existent dans notre langue.

Le Comité n'eût pas hésité à entreprendre une œuvrc originale, si, en terre romande, la chose eût été possible aujourd'hui. Mais tout livre sérieux, tout travail considérable est le fruit d'un développement, personnel d'abord, puis aussi national, auquel nous sommes loin d'être arrivés.

C'est donc avec l'espoir d'accomplir une œuvre de première utilité pour nos Eglises, que nous leur présentons ce travail, résultat de la coopération d'un bon nombre d'amis que nous remercions de leur précieux concours. Veuille Celui qui se plaît à bénir les petits commencements répandre en abondance sa bénédiction sur une entreprise inspirée uniquement par l'ardent désir de gagner à la cause des missions le cœur de notre peuple!



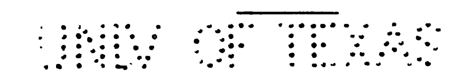
1. H. Neuenschwander del.


Groenland
Baie de Baffin
Baffin Land
Upernivik
Godthaab
Holsteinborg
Neu Herrnhut
Frederikshaab
Julianehaab
Lichtenau
Friedrichsthal
Islande
Southampton
Dét. de Hudson
Baie de Hudson
Labrador
Hebron
Okak
Nain
Hoffenthal
C. Charles
Ruperts-Land
Muscaigos
Creeks
Albany
Martin's Falls
Moose Factory
Ruperts House
Anticosti
Terre Neuve
Acadie
Quebec
Nlle Ecosse
OCÉAN ATLANTIQUE
Chippwas
Canada
Michigan
Huron
Ontario
Erie
Montreal
Toronto
Detroit
New York
Maryland
Amérique Septentrionale.
Echelle 1 : 28.000.000
Ost Paris 80
0 Fer.
90
70
Lith. J. Chappuis, Lausanne

AMÉRIQUE

PREMIÈRE PARTIE

LA MISSION CHEZ LES ESQUIMAUX



A. LES ESQUIMAUX DU GROENLAND

CHAPITRE PREMIER

Le Groenland et les Normands.

En l'an 982 un bateau normand quittait l'Islande. Il se dirigeait, non vers les régions du sud, souvent chantées par les poètes, mais vers l'ouest où se trouvait un pays hérissé de glaces et recouvert de neiges, qu'avait entrevu, douze ans auparavant, un marin égaré par la tempête. Il fallait du courage aux matelots qui confiaient leur vie à ce frêle esquif; mais Eric Rauda[1], celui qui tenait le gouvernail, avait déjà donné des preuves de son étonnante hardiesse. Le pays qu'il quittait n'était pas sa patrie. Jeune encore, il avait dû s'enfuir de la Norvège, avec son père qui était poursuivi pour un crime. Proscrit à son tour, à la suite de divers méfaits, il avait longtemps erré dans les inhospitalières montagnes de l'Islande. Quelques amis de jeunesse l'avaient suivi dans son exil, et c'est avec eux qu'il résolut d'entreprendre l'aventureux voyage de découverte dont nous allons parler.

Au moment de partir, Eric se souvint peut-être de ces vers d'Odin : « Le buisson d'épines a séché, — il ne lui reste ni feuille,

[1] Eric le Rouge.

ni écorce; — il ressemble à l'homme qui n'aime personne — jusques à quand supportera-t-il la vie? » Le hardi pilote, sans trembler, sans s'émouvoir, mit le cap au large. Il s'avança fièrement à la rencontre des vagues écumantes, marchant toujours, affrontant les plus graves périls, et restant calme au milieu de ses compagnons dont le courage était parfois ébranlé par l'aspect inaccoutumé des montagnes de glaces flottantes qui étincelaient au soleil. Enfin la terre parut.

De noirs écueils bordaient une côte rocheuse, déchirée et couverte de glaciers. Impossible d'aborder. Il fallut se diriger vers le sud- ouest, jusqu'à l'extrémité méridionale du pays. (Cap Farwell.) Ici le rivage est plus accessible, mais non sans danger. Eric, en quête d'une plage habitable, pénètre dans plusieurs de ces golfes étroits et profonds que l'on appelle « fiords » ; mais partout ses regards ne rencontrent que rocs arides et montagnes neigeuses. Pendant plusieurs semaines, et toujours sans succès, il s'avance vers le nord. Déjà la neige fraîche commençait à blanchir les écueils, les jours devenaient courts; force fut au hardi navigateur de choisir, dans une des îles qui abondent en ces parages, un endroit abrité où passer l'hiver.

Dans ces conditions il fallait, pour traverser la saison froide, être endurci à toutes les fatigues et capable de supporter toutes les privations. De fait, ce pénible début ne découragea point nos intrépides marins. Aussitôt l'hiver terminé, ils recommencèrent des recherches qui devaient être couronnées de succès. En pénétrant dans un des fiords, ils virent tout à coup apparaître devant eux des collines verdoyantes qui, du pied des montagnes que l'on apercevait à l'horizon, s'abaissaient en gradins ondulés jusqu'à la mer. Tandis que, près d'eux, les récifs étaient encore couverts de brouillards glacés, ils voyaient à distance un riant paysage qu recevait les chaudes caresses d'un soleil printanier. Ici, quelques mousses grisâtres et rien de plus; là, des groupes de bouleaux ne dépassant pas la hauteur d'un homme et croissant dans des prairies émaillées de fleurs; plus loin encore, c'étaient de vastes étendues recouvertes d'arbrisseaux dont les baies noires et rouges commençaient à mûrir. Dans les eaux tranquilles du fiord s'ébattaient des troupes de phoques, et l'on apercevait, à l'embouchure des rivières, de magnifiques saumons qui se disposaient à en remonter le cours.

Si l'on se représente les privations auxquelles Eric et ses compagnons furent longtemps exposés, on comprendra la joyeuse surprise avec laquelle ils saluèrent cette contrée verdoyante. Ils

la nommèrent « le Groenland » ou la terre verte. Le choix de ce nom, qui s'est maintenu jusqu'à nos jours, était d'ailleurs un acte de prudence. Tous les partisans d'Eric ne l'avaient pas suivi dans son aventure. Il avait promis à ceux-ci qu'il viendrait les chercher dès qu'il aurait découvert un bon pays. Le voilà maintenant en mesure de tenir sa parole et d'attirer à lui ses amis par les promesses comprises dans le seul nom de « Groenland ». Eric, en homme prudent, ne voulait pas amener dans cette contrée plus de colons qu'elle n'en pouvait nourrir. Aussi continua-t-il à explorer soigneusement tous les fiords, ce qu'il fit avec une admirable sagacité, puisqu'il sut découvrir, sur une étendue de cent mille géographiques, tous les points habitables de cette côte dangereuse. Les explorations subséquentes n'en ont pas fait connaître de nouveaux.

Lorsque, après trois années d'explorations, l'audacieux marin retourna en Islande, ses récits y firent grande sensation. Seuls, ses ennemis les plus acharnés, les promoteurs de sa proscription, ne purent oublier leur ancienne rancune. Ils lui livrèrent un sanglant combat, où Eric ne remporta pas la victoire, mais à la suite duquel il fut laissé libre d'organiser une nouvelle expédition. Cette fois, plusieurs chefs riches et influents se joignirent à lui, car, en ce temps déjà, les terres productives de l'Islande étaient insuffisantes pour sa population croissante. Une flotte de vingt-cinq vaisseaux fit voile pour les côtes du Groenland. Quatorze d'entre eux atteignirent le but.

Sur les directions d'Eric, les colons se répartirent les différents fiords, et une grande activité commença à se manifester dans ce pays jusqu'alors absolument désert. Eric avait fait choix pour lui-même de la situation la plus avantageuse, au bord d'un fiord qui dès lors porta son nom. Il y construisit sa demeure dont les ruines, encore visibles, sont appuyées à une paroi de rochers à pic. Les murailles étaient formées d'énormes blocs de grès rouge, maintenus par des pierres plus petites, faisant l'office de coins. L'ouverture était fermée par une grande pierre plate servant de porte. On se passa, paraît-il, de fenêtres, comme d'un luxe inutile. Mais où prendre les poutres et les chevrons nécessaires pour le toit? Eric sut les trouver. Il avait remarqué en dehors des fiords, sur le rivage de la mer, de nombreux troncs d'arbres amenés là de fort loin par les eaux. Les Normands les considérèrent comme un don des divinités tutélaires, empressées à leur fournir les moyens de se créer dans ce pays une nouvelle patrie.

La maison d'Eric, à Brataliid, ne dut sans doute pas manquer

d'ornements fabriqués pendant les loisirs de l'hiver, tels que sculptures de tout genre, tables et ustensiles ciselés, etc. On a trouvé dans les tombes qui datent de cette époque des restes de l'étoffe que les femmes tissaient avec une patience remarquable au moyen de la laine grossière et rude des moutons. Cet animal qui, seul avec la chèvre, put être acclimaté au Groenland, était une précieuse ressource pour les habitants. L'agriculture était à peu près ignorée. La chasse à l'ours, aux renards, aux morses, était la principale occupation des colons, dont le courage ne devait pas tarder à être éprouvé, soit dans le Groenland même, soit dans les expéditions maritimes que ces hommes, avides d'aventures, entreprenaient chaque année. L'histoire, embellie, il est vrai, par la légende, nous représente les femmes elles-mêmes comme animées d'un courage héroïque, ce qui ne les empêchait point de posséder les vertus domestiques qui caractérisent la race normande. Les chants destinés à célébrer les hauts faits des « Ases, » divinités bienfaisantes, retentissaient parfois dans les demeures groenlandaises et enflammaient d'un zèle guerrier ce peuple belliqueux.

Ces quelques traits suffisent à caractériser le genre de vie des Normands. Rappelons que les liens avec la mère-patrie ne furent point brisés. L'Islande et la Norvège ne restèrent pas sans nouvelles des aventureux voyageurs. Les récits relatifs au « pays vert » y attiraient sans cesse de nouveaux colons. Ils devinrent plus nombreux encore lorsque Harald Haarfagr se fut emparé du pouvoir dans son pays. Plusieurs chefs mécontents le quittèrent pour aller habiter la jeune colonie. En outre, les expéditions guerrières dirigées vers diverses contrées de l'Europe en revinrent chargées de butin. Ainsi s'accrurent tout à la fois la population et le bien-être de cette contrée lointaine, qui ne tarda pas à devenir célèbre. La tradition ne mentionne qu'un seul cas où les Normands aient rencontré des représentants de la race primitive. Un de leurs guerriers aurait vu, de loin, deux femmes de très petite taille qui s'enfuirent à son approche. Les premiers Groenlandais connus sont donc d'origine normande. Ils étaient païens. Mais grâce à leur vie errante, ils ne tardèrent pas à subir l'influence du dehors. C'est ainsi que la religion des ancêtres céda le pas au christianisme, qui s'introduisit dans ce pays une quinzaine d'années après sa découverte.

En l'an 999, Eric avait envoyé son fils Leif en Norvège, où l'Evangile avait déjà fait de rapides conquêtes. Le jeune Groenlandais y passa une année. Il fut instruit, baptisé, puis retourna dans son

pays, emmenant avec lui un pieux évangéliste. Il gagna bientôt à l'Evangile sa mère Thiodhilde, qui se fit baptiser ; puis il se rendit de fiord en fiord pour propager sa foi. La plupart des chefs entrèrent sans trop de résistance dans ses vues, et le peuple suivit ses chefs. Eric, lui, ne voulut pas renoncer à ses anciens dieux ; mais il autorisa la construction d'un sanctuaire à Brataliid, centre de toute la colonie. Les ornements étranges dont cet édifice religieux était surchargé donnaient à comprendre combien avait été brusque la transition du paganisme au christianisme.

Il ne faudrait cependant pas s'exagérer l'importance de cette rapide conversion. Les formes seules avaient été changées. Les anciennes idées furent conservées sous des noms nouveaux, car on ne trouve pas les moindres traces d'une transformation réelle dans les sentiments et dans la vie de ce peuple. Les divisions de famille à famille ou d'individu à individu et les habitudes de vengeance persistèrent longtemps. La piraterie ne diminua que lorsque les voyages sur mer eurent pour but essentiel le commerce, c'est-à-dire le transport des denrées nécessaires à la colonie.

Parmi les hauts faits de cette époque, le plus important est la découverte du Viinland (pays du vin), situé dans l'Amérique du nord, probablement dans le voisinage de la Nouvelle-Angleterre. Ce nom lui fut donné par un personnage d'origine allemande, nommé Tyrker, qui remplissait auprès du jeune Leif les fonctions de précepteur et l'accompagnait dans ses voyages. Dans la « vitis americana », notre vigne du Canada, il crut reconnaître la plante qui croît sur nos coteaux, et n'eut rien de plus pressé que de s'enivrer avec le jus de ses baies, ce qui, assurément, témoignait d'un palais assez peu délicat.

Nos héros entrèrent alors pour la première fois en relations avec les indigènes, Indiens ou Esquimaux. Malheureusement, la manière dont ils se conduisirent à leur égard ne parle pas en faveur de leur christianisme, car ils mirent à mort tous ceux qu'ils rencontrèrent. Il en résulta que plus tard, lorsque d'autres navigateurs groënlandais voulurent débarquer dans le Viinland, ils furent accueillis à main armée, et que la création d'un établissement dans ce pays fertile fut rendue impossible. Les rapports entre les Normands et les indigènes du Viinland, qu'ils nommaient Skrälinger, rares au début, cessèrent bientôt entièrement. Quels résultats heureux n'auraient pas pu être obtenus, si ceux qui firent alors la découverte du Nouveau-monde y avaient apporté les germes d'un christianisme vivant !

La vie guerrière des Groenlandais, avec son énergie et sa grossièreté, devait se maintenir encore pendant de longues années. Peu à peu cependant, le bien-être de la colonie augmentant avec le nombre de ses habitants, nous voyons les mœurs s'adoucir et une organisation politique se développer. Un préfet, assisté d'un conseil, résidait à Brataliid. Le pays était divisé en deux districts. L'un, le district oriental (190 établissements, 11 à 12 églises), était le plus riche et correspondait au Julianehaab actuel; l'autre, le district occidental (90 établissements, 3 ou 4 églises), s'étendait vers le nord, à peu près jusqu'à Godthaab. D'après ces indications, l'on peut estimer que la population du pays était alors de quelques milliers d'âmes.

Vers le commencement du XIIe siècle, le nombre des églises augmente. A cette époque, une cathédrale et un couvent furent construits à Garde, et le Groenland fut érigé en évêché sous la suprématie de Brême. On croit avoir retrouvé les ruines de cette cathédrale, non loin de Brataliid, dans un lieu nommé aujourd'hui Kaksiarsuk. On cite une longue série d'évêques de Garde; mais plusieurs d'entre eux n'habitèrent pas le pays, ou n'y séjournèrent que peu de temps.

Avec la fin du XIIe siècle, les renseignements sur la colonie deviennent plus rares. Ses relations avec la mère-patrie ne cessèrent cependant pas; elles durent même devenir plus étroites lorsque, en 1261, l'évêque Olaf obtint que le Groenland renonçât à son indépendance pour se soumettre au roi de Norvège. A partir de ce moment, la navigation entre les deux pays fut interdite, sauf à la marine royale qui, chaque année, amenait les percepteurs de l'impôt. Bientôt les courses de ces navires, interrompues par de fréquents naufrages, devinrent plus rares, et avec elles diminuèrent aussi les nouvelles du Groenland.

En 1377 eut lieu le premier conflit entre les Normands et les indigènes venus du nord, envers lesquels ils s'étaient sans doute mal comportés, comme ils l'avaient fait à l'égard des habitants du Viinland. Ces indigènes, désignés par les Normands sous le nom de Skrälinger, étaient certainement des Esquimaux. A en juger par les récits qui nous restent, ce devait être une peuplade paisible et tranquille. Elle fut amenée par la cruauté de ses agresseurs à prendre pour la guerre les armes qu'elle avait jusqu'alors utilisées pour la chasse. Les Normands eurent à regretter leur conduite; car les épées dont ils avaient l'habitude de se servir étaient impuissantes contre les flèches et les lances habilement maniées par leurs adversaires.

La population européenne du district occidental fut entièrement exterminée. En apprenant cette terrible nouvelle, les hommes du district oriental accoururent, mais ne trouvèrent plus un seul être vivant. Les débris de la colonie végétèrent pendant encore un siècle environ. Les communications avec la mère-patrie devinrent de plus en plus rares, et les denrées indispensables ne tardèrent pas à manquer. Outre les attaques des Esquimaux, les colons eurent à supporter celles de pirates anglais qui cherchaient à faire des prisonniers pour peupler leur pays ravagé par la peste. Ce fléau s'abattit peut-être aussi sur le Groenland. Bref, vers la seconde moitié du XVe siècle, toute trace des Européens disparaît dans ce pays. A en croire une tradition, les derniers survivants auraient été exterminés par les Esquimaux, après avoir vécu pendant quelque temps en bonne intelligence avec eux.

CHAPITRE II

Jean Egède.

La Norvège, avec ses côtes bordées d'écueils, ses fiords pénétrant fort avant dans les terres, ses rochers et ses vastes étendues de glace, présente beaucoup d'analogie avec le Groenland. Nous avons vu que les premières tentatives de colonisation y avaient été faites par un Norvégien; de la Norvège aussi, cinq cents ans plus tard, vint l'homme qui, dans un noble élan de charité chrétienne, quitta sa patrie pour fonder une seconde colonie européenne au Groenland. Cet homme fut Jean Egède.

Sur une des îles Loffoden, près de la plage et dans un site pittoresque, s'élève le presbytère de Vaage. Il est minuit, et cependant les rayons du soleil éclairent encore les cimes des rochers. Leurs ombres s'étendent sur la vallée. Tout est tranquille dans la nature, ainsi que dans les cabanes de pêcheurs groupées autour du presbytère. Seul, dans le village, le pasteur veille encore. C'est un vrai Norvégien, à peine âgé de vingt-trois ans, et dont la physionomie dénote un caractère ferme, énergique, tenace même, ainsi qu'une grande profondeur de sentiments. Il est assis près de la fenêtre, penché sur un gros volume qui le captive au point de lui faire ou-

blier le sommeil; ce livre a pour titre: *Torfäi Grönlandia antiqua.* (Légendes du Groenland.) Visiblement ému, il se met à genoux : « O bon Dieu et Père! s'il est vrai que nos frères et nos sœurs vivent là-bas privés de ta Parole et de tes sacrements, comme des païens, ne connaissant ni toi ni Celui que tu as envoyé, Jésus-Christ, alors envoie-moi pour que je leur annonce ton saint nom! Amen, au nom de Jésus-Christ, amen! » Sa prière est terminée. Des hésitations traversent cependant son esprit lorsque, passant dans la chambre voisine, il contemple son épouse endormie et son petit Paul reposant dans son berceau. C'est en soupirant qu'il s'abandonne au sommeil.

Jean Egède n'était point le premier qui eût songé à ceux d'entre ses compatriotes qui pouvaient encore se trouver au Groenland. Pendant le XVIe siècle déjà, des vaisseaux avaient été envoyés à plusieurs reprises pour retrouver l'ancienne colonie; mais, trompés par le nom de « Oesterbygde, » qui signifie : contrée située à l'est, ils avaient exploré sans aucun résultat la côte orientale. Ce fut en 1585 seulement qu'une expédition anglaise, commandée par Davis, visita de nouveau la côte occidentale. Cette découverte réveilla l'esprit d'entreprise chez les Danois. En 1605, Christian IV y envoya trois vaisseaux qui revinrent avec des fourrures, des fanons de baleine, des dents de morses; mais leurs équipages ne firent pas toujours honneur au christianisme. Quelques indigènes furent tués, d'autres, faits prisonniers. Ces pauvres captifs furent emmenés à Copenhague, où ils succombèrent bientôt à la nostalgie, après avoir été exposés à la curiosité du public. Alors commença une série d'expéditions dirigées par des hommes n'ayant qu'un seul but : le gain. On crut avoir découvert du minerai d'argent; un navire rapporta même une cargaison de prétendue poudre d'or, qui n'était que de la pyrite sulfureuse. Malgré ces déceptions, on reconnut bientôt que la pêche de la baleine serait une source de profits, en vue desquels il valait bien la peine d'entreprendre le périlleux voyage. Une société commerciale danoise se forma. Mais ce furent surtout les navires baleiniers hollandais et allemands qui s'adonnèrent dans les eaux du Groenland à ce métier lucratif. Les marins entrèrent souvent en contact avec les indigènes, mais ne firent rien pour leur donner une idée favorable des Européens et ne se signalèrent souvent que par leur cruauté, leur mauvaise foi, leur conduite immorale. En outre, ils ne cherchèrent pas à connaître le pays et ses habitants, bien moins encore à découvrir les causes de la disparition de l'ancienne colonie.

Voilà tout ce qu'Egède put apprendre par les ouvrages publiés sur le Groenland. C'est dire que les questions qui le préoccupaient le plus restèrent sans réponse. Mais il était pénétré d'une sincère compassion pour les habitants de ce pays. Sans plus se demander s'ils sont ou non descendants des premiers Normands, il se sent pressé de leur venir en aide. Mais il est retenu, soit par les dangers et les difficultés à surmonter, soit par ses devoirs envers sa paroisse et sa famille. Pendant plus d'une année, Egède est agité par des combats intérieurs d'autant plus violents qu'il n'a communiqué son projet à personne, pas même à son épouse. Dans son angoisse, il s'adresse en 1710 aux évêques de Bergen et de Drontheim, leur exposant son projet et les priant de l'appuyer auprès du roi Frédéric IV. A Bergen, le vénérable évêque Randulf lui promit avec joie son appui. Mais c'est là que des parents de sa femme entendirent parler de son projet et que, dans leur consternation, ils s'adressèrent directement par lettres à celle-ci pour obtenir des renseignements. Cette nouvelle inattendue fut pour la pauvre femme comme un orage dans un ciel serein, et à tous les combats intérieurs du mari s'ajouta un concert de reproches, auquel parents et amis vinrent unir leurs voix. Tous ces efforts réussirent à ébranler la résolution d'Egède.

Cependant le pieux pasteur ne trouvait pas de repos. Sans cesse se présentaient à son esprit ces paroles du Seigneur : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. » Mais dès qu'il voulait parler de ses préoccupations à sa femme, celle-ci éclatait en plaintes et en reproches, en sorte que, comme il le dit dans son journal, il eût préféré mourir. Malgré cela, Egède ne cessa pas de réfléchir aux moyens d'exécuter son projet. Avec une ardeur croissante, il s'efforça d'obtenir de nouveaux renseignements sur le Groenland. En même temps il se demanda si des relations commerciales avec ce pays, encore peu connu, ne pourraient pas procurer les ressources nécessaires pour l'entreprise, et lui donner finalement raison des plus graves objections avancées par dame Gertrude. Mais d'autres faits devaient modifier les sentiments de celle-ci.

Plusieurs épreuves, un danger menaçant et une délivrance inespérée furent les moyens dont le Seigneur se servit pour l'amener à d'autres pensées. A l'âge de dix ans, son fils Paul était allé un jour sur la plage pour prendre des barbues. C'était le moment de la marée basse. Tout préoccupé de sa pêche, le petit bonhomme

ne s'aperçut pas que le flot montait. Lorsqu'il y fit attention, l'eau lui avait déjà coupé la retraite. Il n'avait plus d'autre refuge qu'un rocher qui, lui-même, était parfois recouvert par les eaux. Sa mère accourt pleine d'angoisse et voit son enfant bien-aimé dans cette situation périlleuse. Aucune barque ne se trouve à proximité. Nul secours n'est possible. Le père était absent. La pauvre femme se tint pendant quatre heures sur la plage, suivant d'un regard fixe les progrès des vagues qui montaient toujours. Mais Dieu soit loué! au moment où elles allaient toucher les pieds de l'enfant, le flot s'arrête, et, après quatre nouvelles heures pendant lesquelles il se retire, la pauvre mère peut serrer dans ses bras le petit imprudent. Dans ces heures d'angoisse elle se demanda : « Ce projet de ton mari serait-il réellement une œuvre de Dieu? » Peu à peu ses antipathies disparurent, puis, comme cela se voit chez les personnes énergiques, elles firent place à un zèle ardent. Dès ce jour, Gertrude brûla du désir de partir aussi promptement que possible.

Egède constate avec une vive reconnaissance cette transformation et y voit une indication providentielle. Il renonce à ses fonctions, fait en juillet 1718 son sermon d'adieu à Vaage et, accompagné de sa femme et de ses quatre enfants, il transporte son domicile à Bergen. Ses ressources se bornaient à une petite fortune d'environ 1700 francs. A Bergen, ville au commerce florissant, bien peu de personnes comprirent les intentions de cet étrange personnage. Aux yeux du grand nombre, il passait pour fou. La tentative de fonder une compagnie commerciale échoua. Les uns estimaient impossible de faire concurrence aux Hollandais, qui avaient en mains le commerce du Groenland; d'autres objectaient que le moment (c'était l'année des dernières expéditions de Charles XII) était peu favorable à une entreprise de ce genre. Les perspectives étaient donc aussi sombres que les épais nuages qui planent sur Bergen pendant la plus grande partie de l'année.

Egède désirait équiper lui-même un navire; mais que faire sans argent? Inoccupé, découragé et soucieux, il ne savait où trouver des ressources. Il songea alors à chercher la « pierre philosophale. » Il se procura les ouvrages qui traitent de la matière et se mit bientôt à faire des essais qui, cela va sans dire, ne réussirent pas. Il ne se laissa point rebuter. Il entra en relations avec un pharmacien, qui lui enseigna les « manipulations chimiques, » et continua ses expériences. Voici ce qu'il en dit lui-même: « Mon attente fut complètement trompée. Tout le tripotage dont je me suis occupé pendant près de deux ans ne m'a procuré que peine, travail, des doigts

sales et la perte de mon argent ! » A la fin, il en eut assez. La lecture de divers ouvrages lui prouva d'ailleurs que tout cela n'était que duperie.

Sur ces entrefaites, la mort de Charles XII ramena la paix. Frédéric IV avait dès lors assez de loisirs pour qu'on pût tenter de lui rappeler le Groenland, lequel était toujours considéré comme une possession de la Norvège et du Danemark. On pouvait espérer aussi que ce roi pieux ne resterait pas indifférent à l'intérêt religieux de l'entreprise projetée.... Egède se rend à Copenhague. Il amène Frédéric IV à promettre des privilèges et des subsides aux négociants de Bergen qui essaieraient de rétablir les relations de commerce avec le Groenland. Mais il doit attendre une année entière au milieu des soucis et des prières, avant de voir ses désirs réalisés. Quelques négociants, gagnés enfin par son ardeur et son admirable persévérance, formèrent une société commerciale. Un navire, *l'Espérance*, fut acheté pour transporter au Groenland Egède et un certain nombre de Norvégiens, en vue d'y fonder une colonie. Deux autres vaisseaux furent équipés : l'un pour la pêche de la baleine, l'autre pour rapporter des nouvelles de l'entreprise. Bientôt après arriva la sanction royale et la nomination d'Egède aux fonctions de prédicateur-missionnaire, avec un traitement de 300 écus.

Placé par la Compagnie à la tête de l'entreprise, Egède peut, le 3 mai 1712, commencer son voyage. Il part avec sa femme et ses enfants. Jusqu'au 12 mai, les voyageurs sont retenus par des vents contraires. Dès cette date, la traversée se fait rapidement, et le 4 juin ils atteignent la pointe méridionale du Groenland. Mais... aucune trace du « pays vert; » la glace s'avançait de la côte jusqu'à huit lieues en mer. Il était impossible d'aborder. Les vaisseaux se dirigent vers le nord, en longeant la côte occidentale. Pendant plusieurs semaines ils cherchent en vain une rive où jeter l'ancre. Les matelots, perdant courage, demandent à retourner en Norvège. Egède ne veut pas en entendre parler. Le 24 juin le navire est pris entre d'immenses glaçons ; une voie d'eau se déclare. Que pense Egède dans ce moment critique où tous les cœurs sont remplis d'effroi ? Il nous le raconte lui-même : « Dieu voudrait-il me punir de cette manière des péchés de ma jeunesse ? Mais sa volonté peut-elle être que les miens qui en sont innocents en portent également la peine ? Rentrant en moi-même, je réfléchis aux voies par lesquelles Dieu m'avait conduit. Ma conscience me rendait témoignage que, dans cette entreprise, mon but avait été pur et sincère devant

lui, et je pouvais voir clairement qu'il m'avait puissamment assisté; comment serait-il possible qu'il m'abandonnât maintenant dans ce péril? Je demandai à Dieu de glorifier son nom et de fortifier ma foi, afin que la délivrance de ce danger me fournît l'occasion de louer et de bénir sa bonté et sa puissance. Pour me consoler, je songeais à ce qui était arrivé lors du voyage de l'apôtre saint Paul. (Act. XXVII.) Je m'en fis l'application à moi-même, espérant que Dieu m'accorderait le même secours et la même délivrance. » En effet, Dieu le délivra presque miraculeusement de ce péril. Après quelques nouvelles tentatives infructueuses, le 3 juillet 1721, il trouva un port sûr. C'était à l'embouchure de Bals-Rivier.

Avant de mettre pied à terre avec nos navigateurs, faisons connaissance avec les habitants de la contrée où ils abordent.

CHAPITRE III

Le pays et ses habitants.

Pendant des siècles, on s'est fait du Groenland une idée complètement fausse, qui a été la source de nombreuses déceptions. C'est, il faut le dire, à la charité désintéressée d'Egède que nous devons de connaître ce pays. Etudions-le rapidement, et pour autant que le permettent nos connaissances actuelles. Elles sont le résultat d'observations faites durant un siècle et demi. Pendant ce laps de temps, cette contrée n'a pas changé, d'où nous pouvons inférer qu'elle était jadis ce qu'elle est aujourd'hui.

Le Groenland est la plus grande des îles de la terre. Il a une superficie de 35000 milles carrés, donc trois fois celle de la France. La partie centrale du pays est couverte d'une masse de glace, épaisse de 2000 pieds, formant une étendue immense, ondulée, coupée de profondes crevasses. Près des bords de la mer, elle est interrompue par quelques montagnes, qui la dominent comme de sombres îles rocheuses. Entre ces montagnes, on remarque des vallées aux aspects variés et qui, dans la plupart des cas, aboutissent à un fiord. Le glacier avance sans cesse, remplissant le fond de ces vallées, et amenant à la mer, surtout en été, de vraies montagnes de glace. Soumise à une lente mais énorme pression, cette

masse glisse sur le fond du fiord, jusqu'au moment où, soulevée par les eaux, elle se brise en agitant violemment la mer jusqu'à une distance de 4 milles. Il est difficile de se représenter la grandeur et l'aspect étrange des montagnes de glace qui résultent de cette rupture du glacier. Elles ont souvent un volume de 50 à 100 millions de pieds cubes et au delà. Tantôt éclairées par le soleil, elles brillent au loin comme le cristal; tantôt elles prennent des teintes d'un vert mat ou d'un bleu de ciel tendre. Le navigateur les rencontre déjà bien au sud, comme les avant-postes des frimas du nord. A mesure qu'il avance elles sont plus nombreuses, et elles deviennent pour lui, dans leur course vagabonde, une source de redoutables périls.

La région des côtes présente en certains endroits une largeur de 30 à 40 kilom.; en d'autres, 10, ou moins encore. Cette région est montagneuse, déchirée par de longs fiords, à l'entrée desquels se trouvent éparses des îles plus ou moins grandes et d'innombrables écueils. Cette zone, libre de glace, se compose essentiellement de plateaux coupés par des vallées et des montagnes, qui atteignent une hauteur de 2 à 6000 pieds au-dessus de la mer. Leur partie supérieure est couverte de neige et de glace; cette dernière, qui diffère de celle du glacier inférieur, disparaît en été jusqu'à une certaine limite. Alors, dans quelques vallons du Groenland méridional et jusqu'à une altitude de mille pieds, se montrent quelques buissons de saules et de bouleaux. Le plus souvent le terrain s'abaisse vers l'intérieur, ce qui permet de passer d'un fiord à l'autre. Ces passages traversent parfois de vertes collines, entre lesquelles on aperçoit des lacs et des rivières. Celles-ci ont leur source dans le grand glacier de l'intérieur, et roulent, de cascade en cascade, des eaux troubles et argileuses. Des ruisseaux plus petits se précipitent de tous côtés en chutes bruyantes vers les fiords.

On se fait en général de la température du Groenland une idée exagérée. Sur la côte, le froid est loin d'être aussi intense que dans d'autres régions arctiques. A Julianehaab, la moyenne de la température d'hiver est de — 5 $^1/_2$° R.; il est vrai qu'en été elle ne monte qu'à + 7° R. Ce n'est que plus au nord, à Upernivik, par exemple, sous le 73° de latitude nord, qu'on ressent des froids extraordinaires et que la moyenne descend à — 17° R. Il est arrivé qu'à la célébration de la sainte cène, le vin ait gelé dans la coupe. Les gelées nocturnes ne sont pas rares pendant l'été. Bien que de tels faits ne se produisent pas au sud, les hivers y sont cependant

rigoureux, parce que le froid s'y maintient très longtemps. Souvent au mois de mai il y a encore tant de neige que, pour passer d'une maison à l'autre, il faut creuser des couloirs, qui, même à cette époque avancée de la saison, se remplissent parfois de neige fraîche. Ordinairement les lacs ne sont débarrassés de glace qu'au mois de juin. L'été, fort court, dure jusqu'au commencement de septembre. Pendant ce temps, l'action continue des rayons solaires produit dans les lieux abrités une assez grande chaleur. On passe ensuite brusquement de l'été à l'hiver, quoique les plus grands froids soient limités aux mois de décembre, janvier et février.

La longue nuit de l'hiver n'est pas aussi sombre qu'on le dit souvent. Dans la partie septentrionale du Groenland, le soleil disparaît, il est vrai, longtemps sous l'horizon. A Upernivik il reste invisible pendant soixante-dix-neuf jours; à Omenak, pendant quatre-vingt-sept jours; ceci en raison de hautes montagnes, situées au sud de cette localité. Cette longue nuit ne produit une impression angoissante que si elle se complique d'un temps orageux ou de tourmentes de neige. Lorsque le ciel est serein, on a tous les jours deux ou trois heures relativement claires. Au moment où le soleil se rapproche de l'horizon, il se produit dans le ciel une coloration ardente qui, s'étendant comme un arc immense, produit un effet de lumière merveilleux. Plus au sud, le soleil ne disparaît jamais complètement, pas même dans les jours les plus courts. Près de Godthaab, il reste au-dessus de l'horizon au moins pendant trois heures et demie, et dans les établissements méridionaux, la longueur des jours se rapproche toujours plus de celle du nord de l'Europe. L'aurore boréale contribue moins qu'on ne l'a souvent affirmé à éclairer la longue nuit d'hiver, mais elle présente un spectacle vraiment sublime. D'autre part, la lumière de la lune, beaucoup plus intense que dans nos contrées, permet, par un temps clair, de distinguer parfaitement les objets, même à une distance considérable. — C'est dans le nord du Groenland, et pendant l'été, qu'on peut observer le phénomène des jours sans nuits. A Upernivik, la clarté du jour dure sans interruption pendant près de quatre mois. Le soleil décrit en vingt-quatre heures un cercle dont la partie la plus basse ne touche pas l'horizon. A Godthaab, le jour le plus long dure vingt heures et demie; mais en juin et juillet, il fait encore assez clair à minuit, pour qu'on puisse lire en plein air sans difficulté.

Le vent du sud-est élève souvent la température d'une manière sensible, même alors que l'hiver s'est établi. Ce vent doit son origine à un courant d'air chaud qui vient de l'équateur et con-

serve une partie de sa chaleur, même en passant sur les énormes masses de glace de l'intérieur. Il souffle ordinairement avec une grande violence, à travers les gorges de la côte, dans la direction de la mer. Le vent du nord-ouest, au contraire, amène un temps clair et froid. La pluie et la neige viennent donc du sud. Il tombe une telle quantité de neige que, s'il ne se produisait pas de dégel pendant l'hiver, le pays en serait recouvert à une hauteur de douze à quinze pieds.

Au sud, la mer ne gèle jamais en dehors des écueils. Et même entre ceux-ci, la glace est si peu persistante, qu'elle ne peut pas servir aux communications par traîneaux, comme c'est le cas dans le nord. En février et mars, des masses de glaces flottantes, qui doublent le cap Farewell et s'arrêtent le long des côtes, rendent les communications par mer impossibles. Ces glaçons ont de vingt à cinquante pieds de surface, de dix à douze pieds d'épaisseur, et ils se serrent tellement les uns contre les autres, qu'ils semblent constituer un tout. Ils sont formés par l'eau de la mer, ce qui les distingue des montagnes de glace produites par l'eau douce. Ces glaces flottantes ne disparaissent guère qu'en août. Alors seulement, les ports deviennent accessibles aux vaisseaux.

Quant aux habitants de ce rude climat, nous trouvons leurs demeures le long des côtes, ce qui nous dit que nous avons affaire à un peuple de pêcheurs. La population est si clairsemée qu'on peut suivre, pendant de longues heures, le rivage sans découvrir aucune trace de la présence de l'homme. Puis on trouve, non pas de grands villages, mais trois ou quatre maisons, s'il est permis de donner ce nom à de petits tertres s'élevant au-dessus du sol. Les parois de ces huttes sont vertes, car elles sont formées de mottes de gazon entassées alternativement avec des pierres. A l'extérieur, l'herbe pousse aussi longtemps que les grands froids ne viennent pas l'en empêcher. La toiture est plate : elle se compose d'une poutre et de quelques traverses, sur lesquelles on étend des peaux, puis des broussailles, du gazon et de la terre. Avant chaque hiver, il faut renouveler ou réparer ces constructions. Au lieu de porte il y a un couloir, long de six à huit pas, par lequel il faut passer en rampant pour pénétrer dans l'intérieur.

Quels sont les habitants de ces demeures ? Les voici arrivant dans leurs embarcations. En général, chaque homme a son canot ou kajak, long de douze à quinze pieds, pointu à l'arrière comme à l'avant, et se composant d'une légère charpente entièrement recouverte de peaux. Il y a au milieu une ouverture, si exactement rem-

plie par le rameur et par son manteau de fourrure que pas une seule goutte d'eau ne peut pénétrer dans l'intérieur. Le rameur manie son aviron avec une grande habileté, et son canot, même chargé de plusieurs phoques, glisse sur les vagues, rapide comme une flèche. D'autres embarcations (nommées umiak) sont dirigées par des femmes.

Les Esquimaux, qui, pour la plupart, n'ont pas cinq pieds de hauteur, sont tous vêtus de peaux de phoques, dont les poils sont tournés en dehors. Ce vêtement, servant de manteau, est fermé tout autour du corps, et n'a qu'une ouverture assez grande pour laisser passer la tête Il faut certainement de l'adresse pour s'y introduire. Le bord inférieur est garni de cuir blanc chez les hommes, plus richement orné chez les femmes, et se termine en pointe par devant et par derrière. Sur le dos pend un capuchon qui, par la pluie ou le froid, recouvre la tête de telle manière que la figure seule reste libre. Chez les femmes, ce vêtement de dessus est arrangé de façon à ce qu'un enfant, porté sur le dos, puisse y trouver place. Il est amusant de voir ce petit être, habillé lui-même de fourrures, sortir la tête de sa cachette et regarder par-dessus l'épaule de sa mère. Sous ce premier vêtement se voit le pantalon, qui descend jusqu'au genou. Mentionnons enfin les bottes de fourrure, serrant étroitement la jambe.

Ces hommes, forts et trapus, font avant tout l'impression d'être bien nourris. Leur figure est si bouffie de graisse que, chez quelques-uns, le nez, volontiers petit et plat, semble enfoui entre les joues. La couleur de leur peau est le gris tirant sur le brun. Il est vrai que pour découvrir cette couleur, il faudrait procéder d'abord à un énergique lavage, car elle est complètement assombrie par une épaisse couche de crasse. Les yeux, noirs, petits, un peu obliques, ont peu d'expression. Chez les hommes, les cheveux, abondants, lisses, d'un noir foncé, pendent autour de la tête; ils sont rasés sur le front. Les femmes les nouent de manière à former un bourrelet qui se dresse sur la tête, et elles mettent leur gloire à ce qu'il soit aussi haut que possible. Pour cela, elles tendent tellement leurs cheveux que, à vingt ans, elles sont déjà défigurées par un cercle chauve autour de la tête. Du reste elles perdent très promptement la fraîcheur de la jeunesse. Les hommes sont imberbes; ils s'arrachent soigneusement chaque poil.

Pour apprendre à connaître le genre de vie des Groenlandais, pénétrons avec eux dans leurs habitations. En voici une qui, longue de soixante pieds et large de huit, est disposée pour loger six

familles. Les autres, plus petites, n'en renferment que deux ou trois. On y entre par le passage bas et étroit dont nous avons parlé. L'intérieur est rempli d'un air épais, chargé d'odeurs nauséabondes. Une rangée de piquets supporte la poutre centrale, sur laquelle repose la toiture à peine assez élevée pour qu'un homme de haute taille puisse se tenir debout. Entre les piquets et la paroi du fond, des peaux tendues partagent l'édifice en plusieurs compartiments, dont chacun est occupé par une famille. Le fond de ces compartiments est garni d'un lit de planches. Près de ce grabat est placé un petit escabeau portant une lampe de pierre longue d'un pied, ayant la forme d'une demi-lune, et dans laquelle brûle une mèche de mousse entourée de morceaux de graisse. Enfin l'on aperçoit une espèce de châssis, sur lequel sèchent les habits mouillés.

Les parois sont revêtues de vieilles peaux, qui recouvraient jadis les canots et qui sont fixées par des côtes de phoques, servant de clous. En face des lits, quelques fenêtres carrées; des boyaux de phoques bien ajustés, tiennent lieu de vitres. Sous les fenêtres, des deux côtés de l'entrée, se trouve un banc étroit.

Les ustensiles de ménage n'abondent pas. Un vase en bois, orné de boutons en os d'un travail soigné, contient l'eau; un autre vase en cuir frais, sentant fort mauvais, sert à l'apporter du dehors. Dans un récipient placé dans un coin de la salle et répandant une odeur atroce, trempent les peaux destinées à être tannées. Un sac de cuir, orné de figures en couleur, est destiné à serrer les habits les plus propres.

Tout dans ces demeures se passe tranquillement et flegmatiquement. Si le butin rapporté par les chasseurs est considérable, leur joie et celle de ceux qui sont restés au logis ne se montre par aucune manifestation bruyante. A la maison, chacun quitte ses vêtements de dessus, ce qui s'explique par la chaleur produite par les lampes et par l'accumulation de tant d'êtres vivants dans un espace restreint. A cette occasion, nous ferons remarquer que, sous leur vêtement extérieur, les Groenlandais en portent un autre, fait de peaux d'oiseaux, et toujours peuplé d'innombrables insectes, que nos gens écrasent entre leurs dents, lorsqu'ils peuvent les attraper. Dans leurs habitations, ils se tiennent assis sur des grabats, les femmes accroupies, les hommes jambes pendantes. Les premières sont occupées à coudre les vêtements; des arêtes de poissons ou des os d'oiseaux leur servent d'aiguilles; des tendons d'animaux leur tiennent lieu de fil. Les hommes travaillent avec adresse à la confection de flèches et d'autres engins de chasse.

Le retour de la chasse est suivi d'un redoublement d'activité. On commence aussitôt à vider les phoques ; c'est l'ouvrage des femmes qui, en le faisant, montrent qu'elles n'ont pas le moindre préjugé à l'endroit de la propreté. Les débris sont jetés à terre et y restent, ce qui contribue encore à empester l'atmosphère de la hutte. Des couteaux fabriqués avec des os aiguisés, servent à détacher soigneusement la peau. Sous celle-ci se trouve une couche de graisse de plusieurs pouces d'épaisseur, dont les monceaux jonchent le sol en attendant qu'on en remplisse les lampes. Quant à la viande fraîche, la société commence aussitôt à s'en régaler avec une visible satisfaction. Une partie est mise dans les marmites suspendues sur les lampes ; elle sera mangée plus tard. Il est difficile de se représenter ce que ces petits hommes peuvent absorber de nourriture, et les enfants rivalisent de gloutonnerie avec leurs parents. Maintenant l'appétit est satisfait. Les enfants se roulent sur le lit pour activer la digestion. Les parents restent assis, plongés dans une douce béatitude et respirant profondément. Après un tel repas, impossible de se refuser un petit dessert. Il se composera de myrtilles conservées dans la graisse, et dont une poignée fait le plus grand plaisir aux convives. Enfin ils cessent de manger ; mais pour recommencer bientôt, sans attendre une heure déterminée. Dans l'intervalle, ils vont boire, à leur sac de peau, mainte gorgée d'eau rafraîchie par les morceaux de glace qu'on y jette de temps en temps.

Si la pêche est peu abondante, tout le butin est dévoré en une seule fois. S'ils amassent des provisions, ce n'est point par prévoyance, mais en raison de la surabondance des vivres. La prévoyance n'existe chez les Groenlandais que lorsqu'il s'agit de satisfaire leur gourmandise. C'est là ce qui nous explique le soin avec lequel ils conservent soit les myrtilles, soit les têtes de phoques, qu'on dépose dans quelque crevasse de rocher jusqu'au moment où, tombant en décomposition, elles seront pour eux un régal de haut goût. Lorsque la quantité des vivres dépasse décidément les exigences toujours considérables des estomacs, on sèche des poissons : les petits, tout entiers ; les grands, coupés en lanières. Il faut ajouter cependant que, même dans les temps d'abondance, il n'y a chez ce peuple ni paresse ni oisiveté ; il n'interrompt pas pour cela son pénible labeur ; au lendemain de ses repas les plus copieux, nous le retrouvons en mer, travaillant avec énergie et ténacité.

Avant de décrire avec plus de détails le genre de vie de ce petit peuple, informons-nous de son nom. Les Groenlandais s'appellent

eux-mêmes *Innuit* (sing. : *Innuk*), c'est-à-dire « hommes, » et portent ce titre avec un orgueil national bien prononcé. Cela s'explique par le fait que, isolés comme ils le sont, ils n'ont pas eu l'occasion d'apprendre à connaître beaucoup de leurs semblables. Les Normands s'étaient conduits à leur égard d'une manière si cruelle, qu'ils en étaient venus à ne pas considérer comme des hommes ces êtres méchants et de grande taille. Les Européens, qu'ils virent dès la fin du XVIe siècle, leur imposèrent sans doute par leur puissance; mais comme ils se montraient ignorants des choses qui paraissent aux Groënlandais seules essentielles dans la vie, cette première impression fut bientôt remplacée par le mépris pour les *Kablunät* (sing. : *Kablunak*), nom qu'ils donnent aux étrangers. Ce qui put contribuer encore à augmenter leur orgueil national, ce fut la conduite souvent très inhumaine des marins européens.

Leurs relations avec les étrangers eurent cependant sur eux une influence profonde, sous le rapport moral. Egède lui-même ne trouva plus les Groenlandais dans leur état primitif. Ce qui le prouve, c'est que plus tard, le navigateur Ross a rencontré tout au nord du Groenland, sur la presqu'île de Boothia-Felix, des tribus qui n'avaient jamais été en contact avec les étrangers et dont les mœurs différaient sensiblement de celles de leurs frères du sud. Il nous dépeint les habitants de Boothia sous des traits si avantageux qu'ils pourraient être donnés en exemple à mainte population soi-disant chrétienne. Le mensonge et la tromperie paraissaient complètement inconnus parmi eux. Ils ne laissaient voir aucune trace d'égoïsme. Ils étaient toujours prêts à partager leur nourriture avec d'autres, lors même qu'ils n'en avaient pas en suffisance pour le lendemain. Les personnes isolées ou infirmes étaient soignées avec sollicitude. Pas de querelles parmi eux. Ils n'avaient entendu parler que d'un seul meurtre, et son auteur avait été l'objet de la réprobation de toute sa tribu. Dès qu'ils pensaient avoir, en quelque manière, déplu aux Européens, ils s'efforçaient de réparer leur tort et d'obtenir leur pardon. Le caractère chrétien de sir John Ross nous garantit que nous ne nous trouvons pas ici en présence d'un de ces portraits flattés qu'aimait l'humanisme du siècle dernier. Il y a une seule ombre à ce tableau : ce sont les rapports conjugaux. Tantôt un homme a deux femmes, tantôt une femme a deux maris. C'est l'état qu'appellent de leurs vœux les partisans de l'amour libre. Sur ce point, dit Ross, qui avait du reste pour ces gens de grandes sympathies, ils sont au-dessous des animaux.

Les Groenlandais ne constituent qu'une partie d'une nation très

répandue et qui, divisée en petites tribus, occupe les côtes septentrionales de l'Amérique et les régions polaires voisines. Vers le sud, ils entrent çà et là en contact avec les Indiens, contre lesquels ils sont animés d'une haine violente. Ce sont les Indiens qui leur ont donné le nom d'Esquimaux, qui signifie: mangeurs de chair crue. Eux-mêmes se donnent, paraît-il, depuis le Groenland jusqu'au détroit de Behring, le nom de Innuit. Il ont un même genre de vie et une même langue, laquelle se divise en un dialecte occidental et un dialecte oriental. Il n'est guère possible de déterminer, même approximativement, la force numérique de ce peuple.

Les études ethnographiques qui le concernent sont loin d'être complètes. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Esquimaux sont apparentés aux peuplades des côtes septentrionales de l'Asie, en particulier aux Tschukssches (Namollo). Il en est de même de plusieurs peuplades de l'ancienne Amérique russe. D'après les études les plus récentes, leur langue dénote une parenté incontestable avec celle de leurs ennemis, les Indiens. Ceci, toutefois, pourrait s'expliquer par le fait qu'un de ces peuples aurait adopté le langage de l'autre.

Mais revenons à nos Innuit du Groenland pour écouter leur langage. Ce qui frappe tout d'abord, c'est le *r* sortant du fond du gosier et rappelant les sons gutturaux des Suisses allemands. Les syllabes nombreuses qui se terminent par *k* et par *t* produisent une certaine monotonie. Les mots composés s'allongent indéfiniment, un seul servant quelquefois à exprimer une phrase entière. La parole est ordinairement accompagnée d'une vive pantomime, et les yeux, bien que petits et ternes, indiquent par de nombreux clignements, le sens de ce qui a été dit. Tantôt l'air est aspiré avec un son particulier, ce qui signifie une affirmation; tantôt il est refoulé par le nez avec un son différent, ce qui représente la négation.

Si nous pouvions étudier de près la construction de la langue, nous serions surpris de sa finesse et de sa flexibilité. Elle surpasse les langues les plus développées par la facilité avec laquelle elle exprime les nuances diverses d'une même pensée. Nous y trouvons, par exemple, un double subjonctif, l'un causatif, l'autre conditionnel. Les troisièmes personnes du singulier et du pluriel s'expriment par diverses formes verbales, et cela avec une précision telle que, même dans la proposition indirecte, trois personnes différentes peuvent être distinguées simultanément, tandis que dans ce cas notre langue n'est claire que si nous nommons expressément la personne. La déclinaison est simple; pourtant chaque sub-

stantif a son duel et prend toute une série de formes spéciales par l'adjonction de suffixes correspondant à nos pronoms possessifs. Ce qui prouve que cet idiome n'est nullement grossier, c'est qu'il dispose d'un double impératif, dont l'une des formes ne sert qu'à rappeler poliment une chose, tandis que l'autre exprime un ordre formel. Le Groenlandais peut s'exprimer d'une manière brève et claire sur tout ce qui rentre dans le cercle de ses idées; il est vrai que ce cercle ne s'étend pas loin. Il possède un riche trésor de mots pour les objets les plus importants de sa vie monotone. C'est ainsi qu'il n'a pas moins de six expressions pour rendre le mot « glace. »

La vie des Esquimaux se distingue par sa monotonie. Elle est en grande partie absorbée par la chasse aux phoques, qui exige une constitution de fer. Le chasseur doit souvent ramer pendant de longues heures, exposé aux intempéries de l'air, avant qu'un phoque, sortant la tête de l'eau pour respirer, ne vienne s'offrir à ses coups. C'est alors que le court javelot va frapper l'animal. La pointe, munie d'un crochet, s'y fixe, tandis que la hampe se détache et flotte sur l'eau, qui se teint de sang. A cette pointe est attachée une corde, fixée à l'avant du canot, et qui se déroule à mesure que l'animal blessé s'enfuit. S'il fait une brusque conversion, la corde s'enroule autour de l'embarcation, qui chavire facilement. Cette culbute, toujours dangereuse, peut devenir fatale si, à ce moment-là, le chasseur n'est pas secouru. A l'extrémité de la corde sont attachées des vessies gonflées, qu'on voit se mouvoir sur l'eau d'une manière de plus en plus lente et s'arrêter enfin. C'est la preuve que l'animal a expiré, et l'heureux chasseur se hâte alors de le tirer à lui.

Cette chasse est l'occupation journalière des Groenlandais, aussi longtemps que les phoques séjournent près de la côte. La pêche de la baleine se fait plus rarement, parce qu'elle exige une compagnie assez nombreuse. Souvent une cinquantaine de personnes, même des femmes et des enfants, partent dans ce but. Tous ont mis leurs meilleurs habits et leurs parures de fête, car la baleine fuirait des gens malpropres. On aperçoit de loin le jet d'eau qu'elle fait jaillir comme une fontaine. Les rameurs s'évertuent pour s'en approcher. A l'avant du canot se tient un homme armé du harpon, qu'il plante dans le corps du gigantesque animal. Mais la chasse est longue, et l'immense cétacé devra recevoir encore bien des coups de lance avant d'expirer. Alors les hommes, revêtus de vêtements imperméables, sautent dans l'eau et entourent le colosse, qui pèse

autant que deux à trois cents bœufs gras. De tous côtés ils se mettent à lui enlever la peau, qu'ils dégustent immédiatement comme un régal (*mattak*). Puis ils continuent à découper des masses de lard et de chair, dont ils remplissent les embarcations. Une prise de ce genre procure des vivres pour longtemps.

Dans le Groenland septentrional, les occupations des Esquimaux sont un peu différentes. Là, la chasse aux phoques doit se faire le plus souvent sur la glace, où l'animal fait des trous qu'il maintient ouverts par les plus grands froids, afin d'y venir de temps en temps aspirer l'air. L'Esquimau, assis près d'un de ces trous, reste là immobile, transi de froid, tenant pendant une demi-journée la pointe de sa lance au-dessus de l'ouverture.

Le genre de vie des Groenlandais du nord diffère de celui des indigènes du sud par le fait qu'en hiver la mer même y gèle, ce qui met pour assez longtemps les canots hors d'usage. Ils sont remplacés alors par des traîneaux attelés de chiens. Quand les circonstances sont favorables, c'est un moyen de locomotion très rapide. Quelques morceaux de bois flotté et des courroies de peau de phoque suffisent à la construction de cet objet important. Les chiens, qui ressemblent à des loups, n'aboient pas, mais font entendre une espèce de hurlement rauque. Ces animaux ne reçoivent ni nourriture spéciale ni abri. A eux de chercher ce qu'ils pourront trouver, et souvent ils se contentent de coquillages. En été ils mangent même des myrtilles; mais souvent les pauvres bêtes souffrent cruellement de la faim. On les attelle, au nombre de quatre à douze, par de longues courroies, et ils courent librement, dirigés avec beaucoup d'adresse par le fouet du conducteur. On ne saurait demander à ces animaux fidélité et attachement. Etant si mal soignés, ils sont faux, rusés, et deviennent quelquefois dangereux pour leurs maîtres. En temps de disette, ils périssent en grand nombre.

La nourriture de chaque jour est la préoccupation principale du Groenlandais. Toutes ses pensées gravitent autour du phoque, qui remplace pour lui le pain. Mais quelques fêtes et divertissements apportent, de temps en temps, un peu de diversion à cette vie uniforme et laborieuse. Nous pourrions voir, par exemple, une société d'Esquimaux faisant dans ses embarcations un voyage le long de la côte pour visiter un établissement ami. L'hiver est avancé, le solstice est arrivé, c'est la saison des récréations. Lors même que les froids les plus rigoureux sont encore à venir, tous sont joyeux à la pensée que le point culminant de la longue nuit d'hiver est

dépassé. Là-bas apparaissent les habitations des amis qu'on va visiter. Ceux-ci reçoivent leurs hôtes par des chants. Ils aident à décharger les embarcations et à les tirer sur le rivage. Aussitôt les visiteurs leur remettent quelques petits présents : une tête de phoque à moitié pourrie, que l'on considère comme un grand régal, une peau de renard ou quelque autre objet analogue. On se dirige vers la maison; les hôtes sont traités avec une politesse discrète; ils se font beaucoup prier avant de se mettre à ramper dans le corridor que nous connaissons. Une fois entrés, on les débarrasse de leurs vêtements de dessus, qu'on étend sur le châssis pour les sécher. Les hommes s'asseient ensemble, les femmes en font autant et bientôt la conversation s'anime. On parle des parents décédés, après quoi l'entretien commence à rouler sur des sujets indifférents. Pour les hommes, la chasse et la pêche font les frais essentiels de la conversation. Ils racontent, avec la plus grande minutie, tous les incidents d'une chasse au phoque, et les paroles sont accompagnées d'une pantomime des plus expressives.

Pendant ce temps le repas a été préparé. Il se compose en de telles occasions, d'un menu copieux. Les hôtes se font d'abord beaucoup prier, sinon l'on pourrait croire qu'ils se nourrissent maigrement chez eux. Les encouragements des amphitryons se multiplient, deviennent efficaces, on mange à qui mieux mieux, et à la fin tous sont repus.

Alors commencent les jeux et les danses. Un homme s'avance, un tambourin à la main. Cet instrument se compose d'un fanon de baleine sur lequel est tendue une mince peau. On le tient de la main gauche, tandis que la main droite le frappe en cadence avec une baguette. C'est le seul instrument de musique des Groenlandais. A chaque coup le musicien fait un petit saut, mais sans changer de place. Il chante la chasse aux phoques et le retour du soleil. Après chaque strophe, l'assistance entonne ce refrain : *Amna ajah, ajah ah hu!* Le chanteur s'efforce de représenter le sujet de sa déclamation par la pantomime la plus étrange, les contorsions et les grimaces les plus grotesques, et cela avec une telle ardeur qu'il ne tarde pas à être couvert de sueur. Dès qu'il est fatigué, un autre prend sa place. Cela continue jusqu'à une heure avancée de la nuit. — Pour varier, on se livre aussi à d'autres divertissements. Deux personnes se placent l'une en face de l'autre, entrelaçant leurs bras et leurs jambes, chacune cherchant à tirer l'autre de son côté. Les jeunes gens lancent un morceau de bois percé au-

quel est attachée une lanière avec un clou, et il s'agit d'amener le clou dans l'ouverture. Celui qui y parvient vingt fois est proclamé vainqueur. Toute tentative infructueuse est punie par une raie noire, dessinée avec un charbon sur la figure du maladroit. Il y a encore d'autres jeux analogues. Tout se passe gaiement, mais décemment. Les jeunes filles se conduisent en général avec retenue et jouent à part entre elles. Ceci est d'autant plus frappant que parfois, entre gens mariés, règne dans ces occasions l'immoralité la plus éhontée. — C'est vers le matin seulement que la compagnie va se reposer. On dort très tard, puis on recommence à manger de plus belle.

Jusqu'ici nous n'avons suivi les Groenlandais que dans leurs occupations de l'hiver. Leur vie devient tout autre, une fois que la neige commence à fondre et que l'eau filtre à travers les toits plats des habitations. Alors tous font leurs préparatifs de départ. On abandonne les cabanes; les effets sont portés dans les embarcations, puis la petite communauté se disperse. Des groupes formés de quelques familles, partent joyeusement pour les endroits les plus favorables à la pêche ou à la chasse. Là ils dressent leurs tentes, faites de peaux cousues ensemble et fixées à des piquets, de telle manière qu'il reste une ouverture triangulaire fermée par un rideau de boyaux de phoques, laissant pénétrer un peu de lumière. Ces habitations d'été, dans lesquelles les choses se passent d'une manière relativement plus propre que dans les demeures d'hiver, ne sont ordinairement occupées que par une seule famille. Il s'y adjoint parfois quelque célibataire ou une famille trop pauvre pour posséder elle-même une tente. Devant ces habitations l'on installe un foyer, sur lequel on ne cuira plus avec la lampe, mais avec du bois. Les provisions et les ustensiles de ménage trouvent leur place en dehors de la tente.

En vue de la chasse aux rennes, qui devient alors l'occupation principale, les Groënlandais s'établissent au fond des fiords et changent souvent de domicile. De là, ils se transportent, avec femme et enfants, dans les vallées et les montagnes, pour trouver le gibier dont ils préfèrent la chair à toute autre nourriture. Le plus souvent ils organisent de vraies battues, et lorsque les traqueurs ne s'y trouvent pas en nombre suffisant, on y supplée au moyen de perches surmontées d'un morceau de tourbe. Les chasseurs s'embusquent derrière un rocher, armés d'un arc et de flèches. Lorsque le gibier est tué, toute la compagnie se réunit. On boit le sang encore chaud et l'on mange immédiatement un morceau de chair

crue. La chasse aux autres animaux, tels que les lièvres ou les renards, excite moins d'ardeur. On prend en hiver les renards dans des trappes; ils sont recherchés à cause de leur fourrure. Mais on préfère encore les oiseaux de mer, surtout l'oie du nord (*Eider*), qui niche sur les écueils. Aussitôt que les petits sont éclos, on va les prendre dans les nids, ainsi que les œufs, frais ou vieux, peu importe. On met de côté le précieux édredon où reposent les petits. L'abondance des oiseaux de mer est pour les Groenlandais une grande ressource.

Dans la bonne saison, ils se livrent à la pêche dans les fiords. Au pied des cascades, ils prennent le saumon. Dans ce but, ils font un barrage en pierre, que le poisson franchit avec le flux, pour rester prisonnier lors du reflux. Ils en prennent aussi avec des hameçons faits d'os d'oiseaux. En juin et juillet les eaux fourmillent de petits poissons ressemblant à l'éperlan, et nommés *angmaksätte*. On les puise dans l'eau avec un seau suspendu au bout d'une perche, et, sans autre préparation, on les fait sécher sur les rochers comme provision pour l'hiver. La merlue et d'autres poissons se prennent au filet.

Les végétaux, qui se développent pendant l'été avec une étonnante rapidité, fournissent aussi des aliments aux indigènes. Les plaines et les cotaux se revêtent rapidement d'une riche verdure, égayée par les fleurs jaunes des dents-de-lion, les fleurs rouges de l'oseille et les ombelles de l'angélique. Les Groenlandais mangent avec le plus grand plaisir la moelle de leurs tiges et leurs racines. Ils ont besoin de cette nourriture végétale pour contrebalancer la quantité de substances animales qu'ils absorbent. Ce qu'ils consomment le plus, ce sont les baies déjà mentionnées, qui mûrissent en quantités inépuisables. Dès que les airelles sont mangeables, il s'en fait chaque jour une grande consommation, jusqu'à ce que la neige les recouvre, et même on va souvent les chercher sous l'épaisseur du blanc manteau.

Ainsi, en été comme en hiver, le soin de se procurer de la nourriture constitue la principale activité des indigènes. Mais en été aussi le travail alterne avec des amusements variés, des jeux, des exercices athlétiques. Deux bandes se renvoient une boule jusqu'à une heure avancée de la nuit; ailleurs des jeunes filles exécutent en chantant des espèces de rondes. N'oublions pas les joutes poétiques dans lesquelles celui qui a été offensé cherche à se venger de son ennemi par ses vers satiriques. Toujours ces récréations se terminent par la danse au tambourin.

Quand reviennent les gelées nocturnes, nos Groenlandais songent à leurs quartiers d'hiver. Ils se rassemblent auprès des huttes de terre tombées en ruines. Les unes doivent être restaurées de fond en comble, d'autres ont besoin seulement d'une nouvelle toiture. Les hommes se bornent à préparer le bois ; le travail le plus pénible, l'agencement des pierres, du gazon et de la terre, est laissé aux femmes. A ce moment aussi, le phoque revient en grandes troupes, la chasse d'hiver recommence, et ainsi se succèdent les années, dans un cercle uniforme.

Les observations qui suivent serviront à compléter notre description. Nous chercherions en vain chez ce peuple des magistrats et des lois. Nous n'y trouvons pas même la constitution patriarcale la plus élémentaire, telle qu'elle se trouve chez d'autres peuples peu civilisés. Celui qui est en état de se procurer la plus grande quantité de nourriture jouit de la plus grande considération. Mais ceux-là seuls qu'il nourrit sont placés sous son autorité, ou plutôt trouvent naturel de le suivre en toutes choses. Certaines coutumes traditionnelles remplacent les lois ; tous les connaissent et les observent. On ne voit guère d'exemple de querelles pour lesquelles un tribunal serait nécessaire. Le pays est assez grand pour nourrir tous ses habitants. On ne les entend jamais s'injurier ni faire de tapage. Toute leur conduite est calme. La tromperie et le vol sont inconnus. Ils sont à un très haut degré maîtres d'eux-mêmes. Il est rare que la colère et la sensualité se manifestent d'une manière brutale. Ils disent des Européens, chez lesquels ils observent ces vices : « Ces gens ont perdu l'esprit ; l'eau de folie (l'eau-de-vie) les a rendus furieux. » Cette absence de la plupart des vices qui se trouvent chez d'autres nations n'a cependant pas une grande valeur morale, puisqu'elle résulte plutôt d'une disposition naturelle. Déjà chez les enfants, l'on ne rencontre presque aucune trace d'esprit de résistance ou de rébellion. Les châtiments sont complètement inconnus ; la tendresse des parents dégénère plutôt en faiblesse, d'où résultent souvent des scènes comiques ; celle, par exemple, de parents qui pleurent à chaudes larmes avec leur garçon, parce que celui-ci ne peut pas réussir à faire claquer son fouet aussi bien que ses camarades. Souvent, lorsqu'un enfant périt par accident, la mère n'hésite pas à s'ôter la vie.

Bien qu'ils vivent très paisiblement ensemble, ils ne connaissent pas le véritable amour du prochain. Il leur arrive de ne point porter secours aux pêcheurs en danger et de les laisser périr sous

leurs yeux, malgré les lamentations de leurs familles. Ils montrent souvent envers les veuves et les orphelins une dureté de cœur tout à fait inhumaine. Ils laissent, dit-on, quelquefois mourir de faim ces pauvres abandonnés. La « vendetta » se pratique aussi chez eux, dans le cas assez rare où un meurtre est commis. Les parents de la victime se tiennent longtemps tranquilles et ne manifestent aucune intention hostile; mais lorsqu'une occasion se présente, fût-ce après trente ans, l'un d'eux use de représailles à l'égard du meurtrier. Il renversera traîtreusement son canot, de manière à le noyer, ou le percera par derrière de son harpon. L'exécuteur de la vengeance sait parfaitement que lui ou l'un de ses descendants subira le même sort à son tour.

Le tableau de la vie conjugale a ses côtés lumineux et ses ombres. Ordinairement les époux vivent en bonne intelligence. La polygamie n'est pas considérée comme blâmable. Les conjoints ont des dehors décents et convenables; mais le sentiment de la sainteté du mariage leur manque complètement, comme le montrent les affreux scandales qui se produisent souvent. Chez les personnes non mariées le libertinage est extrêmement rare.

Ces traits suffiront à caractériser la vie de ce petit peuple. Si nous voulons, en terminant, parler de sa religion, nous n'aurons à citer que quelques rares occasions où les sentiments religieux se manifestent. On pourrait séjourner longtemps parmi les Groenlandais sans s'apercevoir qu'ils ont une religion. Les coutumes religieuses qui existent chez d'autres peuples païens font ici entièrement défaut. La cérémonie du mariage consiste en ce que, après entente entre les parents, la fiancée est traînée avec un semblant de violence dans la demeure du fiancé. Aucune consécration n'est donnée au nouveau-né; la mère se contente d'approcher de ses lèvres un petit morceau de neige, puis un petit morceau de viande. C'est dans les enterrements seuls qu'on aperçoit quelques coutumes indiquant la croyance à une vie de l'âme au delà du tombeau. Ce qui prédomine chez les Groenlandais, ce qui les absorbe, c'est la préoccupation du présent.

Il se trouve pourtant chez eux des gens qui prétendent avoir des relations avec l'autre monde, des sorciers qui portent le nom de *Angekuk* (singulier *Angekok*). Ils savent s'attirer la considération par leurs charlataneries. L'un d'eux se laisse attacher les mains et les pieds, quand toutes les lampes de la hutte sont éteintes. Tout à coup il fait résonner le tambour placé devant lui, il chante, saute, s'excite toujours davantage, se démène comme un forcené et tombe

enfin dans des convulsions, pendant lesquelles il prétend exécuter mille choses surnaturelles, guérir des malades ou enfin provoquer une arrivée abondante de phoques. Un Angekok qui abuse de son pouvoir pour causer des malheurs, qui ensorcelle les gens, fait fuir les phoques et les rennes, est appelé *Illiseetsok*. On l'assassine pour le punir de ses sortilèges, on le coupe en morceaux et on le jette à la mer. Les Angekuk remplissent ordinairement les fonctions de médecins, marmottent sur les malades des formules magiques, soufflent sur eux et leur prescrivent mille remèdes absurdes.

Les idées religieuses, sur lesquelles se fondent tous les procédés de ces sorciers, sont des traditions incohérentes, dans lesquelles reparaissent toujours deux grands esprits et un grand nombre d'esprits inférieurs. Ces derniers, *Innuit*, dominent sur les éléments. Quant aux deux grands esprits, l'un est un génie masculin et bon, nommé Torngarsuk; l'autre, féminin et malfaisant, ne porte pas de nom. Il existe du reste au sujet du premier des idées très contradictoires. Les uns le tiennent pour immortel, d'autres disent qu'il devra mourir dès qu'il touchera un chien. Tels pensent qu'il ressemble à un homme très grand et affreux à voir, d'autres prétendent qu'il a la forme d'un ours. En général, on admet qu'il connaît la cause des maladies et le moyen de les guérir. C'est avec lui que les sorciers communiquent. On raconte aussi beaucoup de choses sur la grand'mère de Torngarsuk. Elle demeure dans la terre, à une grande profondeur, et domine sur tous les animaux marins. Plus d'un Angekok passe par d'affreuses aventures en faisant le voyage pour aller la visiter et obtenir d'elle qu'elle lâche les phoques. Torngarsuk lui-même ne s'occupe pas du monde, qui est beaucoup trop au-dessous de lui. Il laisse aux esprits inférieurs le soin de le gouverner. Plusieurs de ces derniers ont des attributions spéciales, comme *Ignersoit*, les esprits du feu, qui se montrent sous la forme de feux follets, *Innuavolit*, les esprits de la montagne, *Eokiglit*, les esprits guerriers, qui habitent l'orient du pays et sont de cruels ennemis des hommes. Les Groenlandais ont une grande peur des fantômes. Pour s'en garantir, ils portent généralement des amulettes : des mâchoires de renards, des têtes de corbeaux, des serres de faucons et divers objets achetés des Européens.

Ils se représentent que les âmes des trépassés montent au ciel ou descendent sous la terre. Celles qui sont dans le premier cas ont une triste existence. Elles demeurent les unes près d'une haute montagne couverte de neige; les autres autour d'un grand lac, dans des tentes ouvertes à tous les vents, obligées de boire une

eau noire, bourbeuse, pleine de vers; les vieilles femmes surtout y sont fort tourmentées par des corbeaux, qui s'attaquent continuellement à leur chevelure et dont elles ont mille peine à se défendre. Là les âmes n'ont aucun repos, elles errent sans cesse d'un endroit à l'autre; les rayons de l'aurore boréale sont des troupes de ces âmes qui jouent à la paume avec la tête d'un morse. Leur mauvaise mine a pour cause la rotation rapide et le mouvement violent du ciel, dont elles sont tellement fatiguées qu'elles ne peuvent pas engraisser. Aussi les Groenlandais désirent-ils que leurs amis défunts descendent plutôt que de monter; et pour que cela arrive, ils ont soin de sortir de leur lit les agonisants et de les déposer à terre avant qu'ils aient rendu le dernier soupir. Comme ces gens tirent des profondeurs de la mer la plus grande et la meilleure partie de leur nourriture, c'est là ou dans la terre qu'ils cherchent le séjour des bienheureux. Là demeure Torngarsuk, le bon génie; là règne un été perpétuel et sans nuit; là se trouvent de fraîches fontaines et une abondance d'oiseaux, de poissons, de phoques et de rennes qu'on peut prendre sans peine; là vont surtout les femmes qui meurent en couches, les hommes qui se noient en mer et les pêcheurs de baleines. Le chemin qui conduit dans ces demeures passe par un rocher aride, le long duquel les pauvres âmes doivent descendre pendant cinq jours, en sorte qu'il est tout couvert du sang de leurs membres déchirés. Celui qui doit faire ce voyage en hiver ou par un temps orageux est exposé à y périr; c'est la seconde mort, après laquelle il ne reste plus rien. Quant aux enfants, ils sont trop simples et trop ignorants pour trouver le chemin du séjour des âmes; c'est pourquoi on dépose sur leur tombe une tête de chien, attendu que l'âme du chien connaît toujours le chemin de la maison.

Les Groenlandais enterrent leurs morts dans un endroit écarté, sous de grandes et larges pierres. Ils déposent à côté du tombeau l'outil que le défunt a employé chaque jour, afin de ne pas se souiller en s'en servant ou de ne pas ranimer leur tristesse en l'ayant continuellement sous les yeux, ce qui ferait du mal à l'âme du trépassé et la refroidirait, disent-ils. Celui qui touche un mort ou qui le porte au tombeau est souillé pendant plusieurs jours; il doit s'abstenir de certains travaux et de certains aliments. Après la sépulture, le plus proche parent prononce ordinairement, d'une voix forte et larmoyante, une oraison funèbre, interrompue de temps en temps par les lamentations et les cris des assistants, surtout des femmes. Ces lamentations se continuent chaque jour pendant quel-

ques semaines. A la fin, la préoccupation des besoins quotidiens reprend le dessus, le mort est oublié, puis la vie du Groenlandais suit sa marche ordinaire.

CHAPITRE IV

Les commencements de la colonie.

Revenons à notre missionnaire Egède et à ses Norvégiens.

Le cœur plein de reconnaissance pour la délivrance dont ils ont été les objets, ils cherchaient des yeux la terre, encore éloignée de deux milles. Tout à coup se montrèrent quelques canots ballottés sur les vagues. « Des phoques ! » s'écrièrent-ils tout d'abord ; mais ils ne tardèrent pas à reconnaître que c'étaient de petites embarcations, montées par des hommes, les premiers de ce peuple qu'Egède était si impatient de rencontrer. A leur vue les larmes lui vinrent aux yeux. Lorsque nos marins eurent jeté l'ancre dans une baie abritée, deux barques s'approchèrent. Dans la première se trouvait un sorcier, qui marmottait ses formules d'exorcisme. Elle fit plusieurs fois le tour du navire tandis que les petits hommes qui s'y trouvaient donnaient les signes du plus grand étonnement. Bientôt ils se hasardent à venir à bord ; mais ils s'arrêtent sur la passerelle, hésitent assez longtemps, puis finissent par avoir confiance lorsqu'on les attire en leur offrant des perles et des hameçons. Les Norvégiens examinaient avec curiosité ces hôtes aux singulières allures. Evidemment ces gens n'étaient pas des descendants des anciens Normands, mais ils ne leur paraissaient pas moins dignes de compassion. Bientôt Egède se sentit ému à leur égard d'une profonde charité et demanda à Dieu de se servir de lui comme d'un instrument pour leur apporter le salut. Il fut captivé aussi par la gentillesse avec laquelle ces Esquimaux cherchaient à caresser ses enfants.

Il ne pouvait être question pour le moment de s'inquiéter de ces pauvres gens. Il fallait utiliser la courte saison d'été pour les préparatifs en vue de l'hiver. L'un des navires repartit pour porter des nouvelles dans la patrie et ramener l'année suivante des approvisionnements ; l'autre jeta l'ancre à l'ouest de Godthaab, près de la petite île de Kangek, sur laquelle on commença bientôt à construire une maison en pierres et en mottes de gazon. Cette demeure,

revêtue de planches à l'intérieur, était bien étroite pour les quarante-six personnes qui devaient y loger. On nomma l'endroit « le Port de l'espérance. » Pendant la construction, quelques Groenlandais vinrent se joindre aux travailleurs et les aider dans l'apport des matériaux ; mais lorsqu'ils s'aperçurent que la construction devenait une maison et non pas un vaisseau, comme ils l'avaient cru d'abord, ils disparurent comme par enchantement et aucun d'eux ne reparut. Le 31 août, le bâtiment fut terminé. Il fut solennellement inauguré par une prédication d'Egède sur le Psaume CXVII ; puis lecture fut faite des « articles royaux » gracieusement octroyés, et chacun fut rendu attentif à ses obligations. Tel fut le début de la colonie commerciale dano-norvégienne.

Il s'agissait dès lors d'explorer le voisinage, de se procurer des provisions au moyen de la chasse et de la pêche et d'ouvrir avec les indigènes le trafic en vue duquel l'expédition avait été entreprise. Mais tout cela ne réussissait guère. La pêche était loin d'être bonne ; les lièvres et les rennes se voyaient en grand nombre, mais ils étaient sauvages et l'on n'en tuait que rarement ; la vie n'était pas facile. On remarquait le long de la côte quelques places où croissait une herbe abondante. De nombreux ossements et des ustensiles brisés dénotaient que des Esquimaux y avaient demeuré ; mais eux-mêmes ne se montraient pas. On voyait de temps en temps un canot glisser au loin sur la vague, et c'était tout. Enfin, le 14 octobre, Egède découvrit quelque familles occupées à mettre en état leurs habitations d'hiver. Il put s'apercevoir que c'était à contre-cœur qu'elles laissaient les Européens examiner leurs demeures, et lorsque, le lendemain, ceux-ci renouvelèrent leur visite, toute la bande avait disparu. Ces commencements furent pour Egède d'autant plus douloureux que le négociant dont il était accompagné murmurait de ce que les occasions de trafiquer et de réaliser des profits ne se présentaient pas. Le pieux missionnaire ne perdit pas courage, et son espoir ne devait pas être déçu.

C'était aux environs de Noël. Il avait envoyé quelques-uns de ses hommes dans un endroit où l'on avait remarqué précédemment plusieurs habitations abandonnées. Ils devaient séjourner là quelque temps pour la chasse. A leur grande surprise ils trouvèrent les habitations remises en état et occupées par plus de cent Groenlandais. Ceux-ci ne parurent guère contents de cette rencontre ; ils finirent pourtant par accueillir ces étrangers, qu'ils voyaient tout transis de froid et menacés d'un temps très mauvais. Les compagnons d'Egède restèrent là pendant trois jours. A leur

retour, ils racontèrent tout ce qu'ils avaient pu observer dans la vie de ces indigènes. Ce qui les avait surtout étonnés, c'était la chaleur qui régnait dans leurs habitations et le succès de leur pêche. Ces pauvres gens n'avaient donc point à souffrir du froid et de la faim autant que le pensait Egède. C'était là déjà un soulagement pour son cœur.

Cette rencontre fut le point de départ de relations ultérieures. L'un des Esquimaux, nommé Aroch, avait pris en grande affection le Norvégien Aron, qu'il considérait peut-être comme son homonyme. Il ne l'avait pas quitté un seul instant et avait joyeusement partagé sa couche avec lui. Malgré cela, les rapports laissèrent encore longtemps à désirer. Ceci se comprend, car, avant qu'on pût en avoir de suivis, il fallait en venir à parler la langue des indigènes, ce qui n'était point chose facile. Le 21 janvier, Egède se rendit lui-même auprès des Groenlandais pour les voir et entendre quelques mots de leur idiome. Malheureusement il ne put rester plus d'un jour au milieu d'eux. Aron y demeura quelque temps, puis revint à la colonie en amenant avec lui plusieurs Groënlandais. Egède profita de cette occasion pour étudier leur langue. Il demandait, à chaque objet qui se présentait : « Kina? » (qu'est-ce que c'est?) et fixait tant bien que mal, par l'écriture, les mots étranges qu'on lui indiquait. Mais cela ne dura pas longtemps. Le séjour auprès des Européens ne plaisant pas aux Esquimaux, ils s'enfuirent.

Les plus grands froids étaient passés ; les jours redevenaient longs ; les indigènes organisaient leur départ ; bientôt ils quittèrent la contrée. En même temps d'autres bandes, venant du Sud, passaient près de la colonie et continuaient leur route vers le Nord. Quelques familles débarquèrent dans l'île de l'Espérance, où elles dressèrent leurs tentes. Egède brûlait du désir de leur annoncer l'Evangile, mais il possédait encore trop peu leur langue. Il chargea son fils Paul, qui savait un peu dessiner, de représenter par le moyen d'images quelques scènes de la Bible, puis lui-même leur en expliqua la signification aussi bien qu'il put. Cela plaisait à ces gens. Ils étaient surtout frappés de ce que le Christ eût pu, par une seule parole, guérir des malades ou ressusciter des morts, et ils prièrent Egède, comme envoyé d'un Dieu aussi puissant et bienfaisant, de guérir leurs malades. Ils n'eurent pas de repos jusqu'à ce qu'il soufflât au moins une fois sur eux. Voici ce qu'il écrit lui-même à ce sujet : « Ils me l'avaient déjà demandé plus d'une fois. Un jour que je prêchais, il se trouva là un Groenlandais qui vint à

moi, ouvrit son kappitek (sa pelisse), me montra son corps nu et me fit comprendre qu'il me fallait souffler sur lui, parce qu'il souffrait de l'estomac. Par condescendance, je fis ce qu'il me demandait, et il s'en alla content. Les indigènes laissaient clairement voir qu'ils avaient confiance en moi. Toutes les fois qu'ils venaient à la colonie, ils désiraient me voir en particulier. Ceci me fit espérer que lorsque j'aurais une fois appris leur langue, je pourrais certainement, avec l'aide de Dieu, leur faire quelque bien, à la gloire de son saint nom et pour leur salut. »

Mais auparavant la colonie devait passer par une nouvelle et grave épreuve. L'on avait appris à se procurer par la chasse et la pêche, plus de vivres qu'au début; toutefois le commerce, l'un des buts de l'entreprise, demeurait presque nul. Grande fut la déception de nos négociants lorsqu'ils virent un Hollandais, qui avait apporté des articles du goût des indigènes, conclure avec eux plus d'affaires en une demi-heure, que les Norvégiens pendant tout leur séjour. Les espérances fondées sur la pêche de la baleine échouèrent aussi. On était déjà au milieu de l'été; l'on voyait passer au large nombre de navires hollandais ou autres, et le vaisseau norvégien qui devait apporter les nouvelles provisions ne se montrait toujours pas. Les gens d'Egède, impatients et inquiets de ce que les vivres s'épuisaient, voulaient partir. Le pieux missionnaire, angoissé, ne trouva de consolations que dans la prière faite avec foi et dans les encouragements de sa vaillante femme, qui s'était sincèrement attachée aux pauvres Groenlandais. Le départ fut pourtant décidé. Seule, l'épouse d'Egède ne voulut pas faire de préparatifs; elle reprochait aux marins leur manque de foi et se confiait fermement en Dieu. Son attente ne fut pas trompée. Le jour du départ était là, les colons étaient réunis pour une dernière prière avant de se rendre sur la plage, lorsqu'on vint leur annoncer le vaisseau si longtemps attendu. A l'instant même toutes leurs inquiétudes sont oubliées. Et quelle n'est pas leur joie!... non seulement on leur amène une abondance de provisions, mais on leur annonce que la Compagnie est décidée à continuer activement son entreprise. Le conseil des missions, de son côté, envoyait une lettre d'encouragement, où il était dit que Frédéric IV prenait le plus vif intérêt à l'évangélisation des Groenlandais. En effet, le pieux monarque avait autorisé à leur bénéfice une loterie; et comme celle-ci n'avait pu se faire, il avait soumis les habitants du Danemark et de la Norvège à une légère taxe, désignée sous le nom d'impôt groenlandais, qui avait produit une somme considérable.

Dès lors il n'y avait plus d'inconvénient à ce que le vaisseau venu l'année précédente s'en retournât avec son équipage. Accompagné des nouveaux arrivés, Egède explore la terre ferme. Les Groenlandais lui témoignant toujours plus de confiance, il ne cesse de diriger leurs regards vers le Dieu vivant. Afin de mieux apprendre leur langue, il se décide à séjourner quelque temps au milieu d'eux avec ses fils. Ceux-ci, Paul et Niels, étaient généralement aimés des indigènes ; toutefois les petits Esquimaux ne cessèrent de les taquiner, que lorsqu'ils surent se faire respecter par leur supériorité dans les exercices et les jeux qui exigeaient de la force et de l'adresse. Mais à la longue, la vie au milieu de ces gens n'était plus supportable pour Egède. Aussi fut-il heureux de ce que deux orphelins et une famille entière consentirent enfin à venir demeurer auprès de lui. Il ne réussit cependant pas à les déshabituer de leurs migrations et à donner aux jeunes gens le goût d'études suivies. Au début, ils s'y mirent avec entrain, parce qu'Egède leur donnait un hameçon ou quelque chose d'analogue pour chaque lettre qu'ils apprenaient; mais ils ne tardèrent pas à être ennuyés de l'école. Ils ne comprenaient pas, disaient-ils, à quoi il pouvait servir d'être assis tout un jour, à contempler un morceau de papier, en criant a, b, c! Ils estimaient qu'Egède et le marchand étaient des hommes bien inutiles, puisque, toute la journée, ils ne faisaient que regarder dans un livre et dessiner avec une plume. Leurs compatriotes, les Groelandais, étaient à leurs yeux de tout autres gens, puisqu'ils savaient chasser le phoque et tuer des oiseaux, avec force profit et plaisir.

A partir du 1er mars 1723, Egède fit de nouveau plusieurs voyages le long de la côte occidendale, sans réussir encore à trouver un endroit convenable pour s'établir, mais rencontrant de fréquentes occasions d'entrer en contact avec les indigènes. Souvent il les trouva désireux d'être instruits des choses divines et put reconnaître que ses paroles n'étaient pas complètement infructueuses. Ainsi, après avoir entendu ses exhortations, plusieurs Groenlandais quittèrent leurs amulettes. Un jeune homme, occupé à la chasse aux phoques, s'étant noyé, un Groenlandais, qui avait souvent écouté les instructions d'Egède, vint voir les parents affligés et les exhorta à ne pas se désoler, puisque, disait-il, le Créateur des cieux et de la terre, ressusciterait un jour tous les morts; puis, en rampant à quatre, il leur démontra que les vieux et les infirmes qui ne peuvent plus marcher ici-bas, recouvreront dans le ciel leur force et leur jeunesse. De pareilles expériences conso-

laient Egède et lui donnaient bon courage. Mais hélas! l'été venu tous ces Groenlandais désertèrent sous différents prétextes.

En 1723, le vaisseau de Bergen n'arriva que le 19 juin avec de nouvelles provisions. Il amenait à Egède un collaborateur, Albert Top, en compagnie duquel il se mit à étudier la langue groënlandaise avec tant de zèle, qu'ils purent bientôt traduire des fragments de l'Evangile. Après un nouveau voyage le long de la côte occidentale, ils passèrent l'hiver à instruire quelques indigènes qui avaient consenti à rester avec eux. Les Groenlandais avaient appris à connaître un peu le christianisme; mais nul ne songeait à se convertir et à changer de vie. En général ils ne prêtaient pas grande attention à ce qu'enseignait Egède. Ils ne tardaient pas à trouver ses discours trop longs et à lui demander s'il n'avait pas bientôt fini. Il devait alors indiquer, en la mesurant à son bras, la longueur du morceau qui restait à lire. Ses auditeurs retournaient à leur place; et lorsqu'il s'arrêtait à la fin d'une phrase, ils s'empressaient de glisser la main jusqu'au bout de leurs bras; s'il recommençait à parler, ils s'écriaient: « Ama? » Encore? et remontaient la main jusqu'au coude. Quand Paul, qui dirigeait le chant, leur paraissait se complaire trop longtemps dans un cantique, ils lui fermaient la bouche avec un gant de peau de phoque. Il arrivait parfois qu'un de leurs sorciers venait assister à ce culte primitif; alors il n'était plus question d'obtenir de l'attention. On se moquait des missionnaires, on leur donnait des démentis, on leur faisait entendre que les « Angekoks » connaissaient mieux qu'eux et le ciel et l'enfer. « Nulle part, disaient-ils, l'on ne voit le ciel si délabré que sa chute soit à craindre; et quant à l'enfer, s'il est aussi chaud que vous le dites, eh bien! la mer aura toujours assez d'eau pour en éteindre les flammes et le rendre supportable. Une bonne chaleur pourra, d'ailleurs, nous dédommager du froid que nous endurons sur la terre. » Pour qu'ils crussent aux paroles du prédicateur, il fallait que celui-ci obtînt par ses prières le beau temps, une abondance de poissons, de phoques, d'oiseaux, et qu'il rendît la santé à leurs malades. Les sorciers, inquiets pour leur propre influence, s'opposaient de toutes leurs forces à l'Evangile. Ils le traitaient de doctrine insensée, se moquaient de ces étrangers qui avaient mis à mort leur grand « Angekok, » tournaient les prédications des missionnaires en ridicule et leur attribuaient tous les événements malheureux. Egède sut leur résister énergiquement. Un plan, formé par eux, dans le but d'attaquer la colonie, fut déjoué par les promptes mesures que prit le missionnaire.

Au milieu de toutes ces expériences, il put baptiser, en 1725, un premier Groenlandais. Plus tard, un des enfants qui étaient restés dans la colonie, devint dangereusement malade; et comme il avait acquis quelques notions du salut par Christ, le sacrement du baptême lui fut administré peu avant sa mort.

La situation de la colonie n'était pas encore favorable, bien qu'on eût installé à Nepisène, aujourd'hui Holsteinborg, une loge de pêcheurs de baleines. Le produit de la pêche et du commerce ne suffisait pas à couvrir les dépenses de la Compagnie. Celle-ci ne se soutenait que grâce aux subsides royaux, et elle cessa d'exister en 1726, après la perte d'un de ses vaisseaux. La direction de l'entreprise passa au gouvernement qui, par malheur, prit des mesures peu sensées. Deux vaisseaux armés amenèrent un gouverneur, un commandant, vingt-cinq soldats et tout le matériel nécessaire à la construction d'un fort. En vue d'augmenter la population européenne, l'on y avait joint dix hommes avec autant de femmes. Celles-ci sortaient d'un orphelinat, ceux-là étaient tirés des prisons de l'Etat, puis ils avaient été mariés ensemble par le sort. Ceci se passait en 1728. A cette occasion la colonie fut transportée à l'endroit qu'elle occupe maintenant encore et qui est appelé Godthaab. Ces changements ne pouvaient être que fâcheux. Dès le premier hiver, il se produisit des faits déplorables. Une épidémie se déclara et le mécontentement éclata bientôt en révolte ouverte. Les chefs durent, pendant quelque temps, se barricader contre leurs propres gens. Egède aussi dut monter la garde, le fusil chargé, prêt à faire feu sur ces hommes qui portaient comme lui le nom de chrétiens. Les désordres et l'immoralité étaient à l'ordre du jour. Aussi, lorsque le gouverneur, l'année suivante, se transporta à Népisène avec ce qui restait de ses hommes, ce fut pour Egède une véritable délivrance. Dans l'intervalle, Top était reparti pour cause de santé; il avait travaillé fidèlement pendant quatre années. Sa place fut prise par deux nouveaux aides, Ole Lange et Henri Milzoug. Paul, qui avait assisté son père pendant les dernières années, soit dans l'instruction des enfants, soit dans la prédication aux adultes, partit pour l'Europe afin de compléter son instruction. Quelques Groenlandais baptisés l'acompagnèrent. Il n'avait pas encore été possible de constater de nombreuses conversions, mais divers indices avaient montré à Egède que la prédication de l'Evangile avait pourtant fait quelque impression, et il avait acquis l'assurance que quelques-uns, entre autres ceux qu'il envoyait en Europe, désiraient sincèrement embrasser le

christianisme. Arrivés à Copenhague, ils furent présentés au roi Frédéric IV. Ce fut alors que ce prince, entendant dire dans son entourage que les dépenses faites au Groenland n'avaient procuré que peu de profit, s'écria : « Si une seule âme peut être gagnée, il n'y aura jamais eu trop d'argent dépensé. »

Les missionnaires eux-mêmes considéraient leur œuvre comme des semailles pour l'avenir. Ils résolurent de ne plus se donner dorénavant une peine inutile avec les vieux Groenlandais, qui, pour la plupart, ne ressemblaient que trop à du bois mort; mais de baptiser tous les enfants dont les parents y consentiraient, puis de les surveiller et de les instruire avec soin. Ainsi fut. En février 1729, seize enfants reçurent le baptême. Mais l'espoir de les instruire ne se réalisa guère, parce que les parents les reprenaient ou quittaient la contrée. Enfin un garçon, baptisé déjà quelque temps auparavant, put être envoyé comme premier aide-missionnaire indigène parmi ses compatriotes. Il prêcha l'Evangile avec fruit aux jeunes gens de son âge.

Cent-cinquante enfants avaient été successivement baptisés lorsque, le 19 juin 1731, arriva un vaisseau qui apportait non seulement la nouvelle de la mort de Frédéric IV, mais encore l'ordre de son successeur Christian VI, d'abandonner la colonie groenlandaise. Egède et ceux de ses gens qui le désireraient pouvaient rester au Groenland; mais, sauf les provisions pour une année, qui leur étaient envoyées encore cette fois, la colonie ne devait plus attendre d'autres secours: Ce fut un terrible coup! Egède se recommanda à la miséricorde céleste et résolut de rester au moins encore une année, d'autant plus que les indigènes eux-mêmes le lui demandaient. Dix colons se décidèrent à rester avec lui, tandis que les autres, même les collaborateurs d'Egède, retournèrent en Danemark. Les Groenlandais, de leur côté, se réjouirent de ce qu'Egède leur restait. « Maintenant, disaient-ils, nous pouvons voir qu'il nous aime! » Lorsqu'il leur fit comprendre que dans une année il serait bien obligé de partir à son tour, parce que ses provisions seraient épuisées, ils répondirent : « Non, tu ne partiras pas! car il y aura toujours assez de rennes, de phoques, de poissons et d'oiseaux pour te nourrir ici, toi et les tiens! »

CHAPITRE V

Commencements de la Mission morave.

Au printemps de l'an 1731, la ville de Copenhague était en fête. Une foule compacte se pressait dans les rues pour voir le cortège qui devait accompagner le jeune roi Christian VI à l'église, où allait s'accomplir l'acte solennel de son couronnement. Parmi les étrangers venus pour cette fête, se trouvaient quelques nègres des colonies des Indes occidentales, et Paul Egède avec deux Groenlandais convertis. Chacun contemplait d'un œil curieux ces étrangers de petite taille enveloppés dans leurs vêtements de fourrures. Mais la curiosité n'était pas le seul sentiment excité à cette vue dans le cœur du comte allemand, Nicolas Louis de Zinzendorf, qui accompagnait le roi. Ses nobles traits reflétaient tour à tour la joie et la douleur en voyant, près de lui, ces prémices de peuples païens qui étaient depuis longtemps les objets des ardentes préoccupations de sa charité. Son zèle pour la conversion des idolâtres allait trouver l'occasion de se manifester. La résolution qui venait d'être prise à l'égard de la colonie groenlandaise lui avait causé un profond chagrin. «Quoi! la prédication de l'Evangile serait retirée aux Groenlandais? Non, se dit-il à lui-même, cela ne se peut pas! » et il exprime cette pensée au jeune roi avec l'insistance que pouvait lui donner une conviction ardente. Mais le monarque, sans être opposé au désir du comte, n'arrive pas à prendre une décision. Voyant cela, Zinzendorf prend la résolution de soutenir et de continuer lui-même la mission, remettant à plus tard le choix des voies et moyens.

A son retour à Herrnhut, centre de la communauté des Moraves, les frères s'enflamment pour la sainte cause dont le comte se fait le défenseur. A la suite du discours d'un nègre, venu de Copenhague, quelques frères se sentent poussés à aller à Saint-Thomas pour annoncer aux noirs l'amour du Sauveur. Ce que les compagnons de Zinzendorf racontèrent des Groenlandais devait aussi porter des fruits.

On établissait alors à Hutberg un nouveau cimetière. Là, deux simples ouvriers étaient occupés à manier la pioche et la pelle. L'un d'eux, Matthieu Stach, avait, dès longtemps dans le cœur

une pensée qu'il n'avait osé confier à personne. Enfin il en vint à confesser à son compagnon de travail qu'un sentiment impérieux le poussait à partir pour le Groenland ; à son tour, celui qui l'écoutait exprima aussi le désir d'aller servir le Seigneur parmi les païens. A la suite d'une conversation sérieuse, ces deux hommes fléchirent le genou près d'un buisson voisin et implorèrent la grâce de Dieu sur leur projet. Ils se sentirent pénétrés d'une joie extraordinaire et s'offrirent à la communauté comme ouvriers pour le Groenland. On laissa s'écouler une année avant d'accepter leur proposition. Mais Stach, se montrant de plus en plus préoccupé de son dessein, le comte donna son consentement et invoqua sur ce serviteur de Dieu la bénédiction d'en haut. Le futur missionnaire s'adjoignit son cousin Christian Stach, et l'on choisit comme directeur de la mission le frère Christian David, charpentier de son état, un chrétien éprouvé. « Nos préparatifs, raconte Matthieu Stach, ne demandèrent ni beaucoup de temps ni beaucoup d'argent. La communauté d'Herrnhut se composait en grande partie de pauvres exilés qui ne pouvaient pas donner grand'chose, et nous-mêmes ne possédions que les vêtements les plus indispensables. Mais nous étions habitués à vivre de peu ; aussi n'avions-nous pas d'inquiétude au sujet de notre arrivée dans le Groenland et de notre subsistance dans ce pays. La veille de notre départ, un don en argent arriva de Venise. On nous en remit une partie. Nous pensions être si richement pourvus que nous n'acceptâmes plus rien de personne. Il nous paraissait certain que Celui qui venait de nous donner le nécessaire pour notre voyage, continuerait à pourvoir à tous nos besoins. Nous ne reçûmes que fort peu de conseils et de directions, attendu que la communauté n'avait encore aucune expérience des missions. Notre seul souci fut donc d'agir en tout et partout sous l'impulsion de l'Esprit du Seigneur. On nous recommanda seulement de nous aimer fraternellement les uns les autres, d'honorer comme un frère Christian David, le fidèle serviteur de Dieu, et de nous considérer comme les auxiliaires d'Egède, l'apôtre du Groenland, s'il voulait de nous. Dans le cas contraire, nous devions vivre à part et organiser notre œuvre comme il convient à des hommes qui font profession de servir Dieu. » Après avoir reçu l'imposition des mains, les frères, accompagnés des prières et des bénédictions des anciens de la communauté, partirent pour Copenhague, le 19 janvier 1733. Dans l'intervalle, l'intérêt pour les Groenlandais s'était réveillé dans cette ville. Sur les instantes prières d'Egède, le roi avait envoyé, déjà

en 1732, un vaisseau chargé de provisions. Et comme il était revenu du Groenland avec une cargaison de produits, plus grande que d'habitude, on avait décidé la continuation du commerce et de la mission dans ce pays. Deux mille thalers furent consacrés annuellement à cette œuvre. L'influence de Zinzendorf n'avait pas peu contribué à cet heureux résultat.

A Copenhague, les frères furent accueillis avec bienveillance par quelques Moraves à qui ils avaient été recommandés. Mais, au début on ne put leur donner qu'un bien faible espoir au sujet de leur projet. Enfin le comte de Pless, après s'être suffisamment convaincu de leur foi et de la loyauté de leurs intentions, exposa et recommanda au roi leur désir d'être envoyés au Groenland par le premier vaisseau en partance. Lorsque, à la cour, l'on fit observer que dix années d'efforts du savant et pieux Egède étaient demeurés sans fruits, et que l'on pouvait encore moins en attendre du travail de ces simples ouvriers, le prince répondit : « Dieu s'est servi de tout temps, pour l'exécution de ses plus grands desseins, des instruments les plus infimes, afin d'habituer les hommes à ne pas compter sur eux-mêmes et sur leur sagesse, mais bien sur sa bénédiction. » Christian VI fit venir auprès de lui les missionnaires. La foi simple et vivante de ces trois hommes le toucha tellement, qu'il approuva leur pieux dessein et leur remit une lettre de recommandation pour Egède, en leur adressant ces paroles encourageantes : « Si tous les frères de la communauté voulaient aller au Groenland, je les y ferais passer et veillerais à ce qu'ils ne manquassent pas du nécessaire. » Ce fut donc avec bonheur que l'un d'eux put écrire à Herrnhut : « Jamais je n'aurais cru qu'il y eût une famille royale où Dieu soit cherché aussi sincèrement que dans celle-ci. » Il reçurent de plusieurs personnes de qualité des secours pour leur voyage et leur établissement. Un jour qu'ils étaient invités à dîner chez le pieux comte de Pless, celui-ci leur demanda pendant le repas comment ils comptaient se nourrir au Groenland. « Par le travail de nos mains et la bénédiction de Dieu, répondit Christian David. Nous cultiverons la terre et nous bâtirons une maison, afin de n'être à la charge de personne. » Le chambellan leur objectant qu'il n'y avait pas de bois dans ce pays glacé, Christian David répliqua qu'il se creuserait une demeure dans la terre. « Eh bien, non, reprit Pless, vous ne ferez pas cela; prenez avec vous du bois pour vous construire une maison; voilà déjà 50 thalers pour vous en acheter. » Puissamment fortifiés par de tels témoignages de la grâce divine, ils partirent de Copenha-

gue, le 10 avril 1733, sur le vaisseau royal « Caritas, » en prenant pour mot d'ordre cette parole : « La foi est une ferme attente des » choses qu'on espère, et une démonstration de celles qu'on ne » voit pas. » (Héb. XII, 1.)

La traversée se fit, en somme, assez facilement. Une seule fois le vaisseau se fourvoya dans des montagnes de glace, d'où il fut bientôt dégagé. Il essuya une tempête qui ne lui fit guère de mal et aborda le 20 mai à Godthaab. Egède accueillit amicalement ces frères. Ils trouvèrent dans ce pays déshérité plus d'un sujet d'étonnement et bien des choses différentes de ce qu'on se l'était représenté. Les difficultés étaient là, grandes et nombreuses; mais ils prirent courage et se mirent à l'œuvre avec une foi d'enfants. Près du rivage, dans l'emplacement qui leur parut le plus convenable, ils construisirent une maison groenlandaise. Pendant ce travail, ils eurent beaucoup à souffrir du froid. Mais déjà le 6 juin, ils purent faire la dédicace solennelle de cette habitation, puis ils se mirent à bâtir, tout à côté, une maison européenne, au moyen du bois qu'ils avaient amené du Danemark. Ils donnèrent à ce premier établissement le nom de Neuherrnhut.

Ces frères se présentent à nous comme des chrétiens simples de cœur et marchant dans l'obéissance de la foi. Nous les voyons tels dans l'ensemble de leur vie. Mais, d'autre part, leur piété quelque peu étroite et leur instruction trop fragmentaire occasionnèrent des discussions stériles avec Egède, qui appartenait à l'Eglise suédoise. Celui-ci resta toujours dans les bornes de la charité, comme le prouvent ces paroles par lesquelles il terminait sa réplique à une longue dissertation de Christian David : « .... Enfin, lui dit-il, pour parler de votre bonne intention d'instruire avec moi les Groënlandais dans la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ, je n'y trouve non seulement rien à blâmer, mais beaucoup à louer. Quoique vous n'ayez pas fait d'études, vous pourrez certainement devenir capables de révéler le mystère du Christ aux Groënlandais, quand vous aurez appris leur langue. Que Dieu vous rende cette étude facile ! Et moi, dans les limites de mon pouvoir et de mes connaissances, c'est de grand cœur que je vous donnerai des directions dans ce but. » Egède ne se départit pas de son amour fraternel, même lorsque les frères se laissèrent aller à critiquer injustement son œuvre missionnaire. Ceci rendit le travail en commun impossible ; mais Egède vécut en bon voisinage avec eux. Il ne cessa, non plus que sa femme, de leur témoigner une grande complaisance et même de les aider à l'occasion. Il leur prêta ses travaux

sur la langue groenlandaise et les leur fit expliquer par ses enfants. Mais, comme les frères n'avaient jamais appris les principes de la grammaire, ils eurent une peine infinie à apprendre une langue si difficile. Aussi furent-ils souvent fatigués de cette étude, et cela d'autant plus que les Groenlandais ne voulaient pas parler avec eux, et poussèrent même le mauvais vouloir jusqu'à leur voler des livres qu'ils avaient copiés à grand'peine.

D'autres épreuves survinrent. D'abord une épidémie de petite vérole, apportée par un jeune Esquimau qui venait de rentrer du Danemark. Frédéric Christian en fut la première victime. La maladie se propagea si rapidement et dura si longtemps, qu'au bout d'une année les trois cents familles demeurant dans les environs de Godthaab furent presque anéantie; il n'en resta guère plus d'une trentaine, privées elles-mêmes d'une partie de leurs membres. Egède et les frères se montrèrent infatigables dans l'accomplissement des devoirs de la charité chrétienne. Ils firent tout pour soulager, consoler, préparer à la mort ceux qui étaient atteints du terrible fléau; ils allèrent même jusqu'à s'employer à la sépulture des morts. Egède recueillit bon nombre d'orphelins. Sa charité active et dévouée fit sur plusieurs indigènes une impression profonde. L'enseignement donné aux enfants commença de même à porter quelques fruits.

Les frères aussi, tombés malades l'un après l'autre, furent soignés avec dévouement par Egède et son épouse. A l'époque du fléau, et lorsque près de trois mille Groenlandais avaient déjà succombé, ils écrivent : « Nous sommes maintenant à l'école de la foi, sans voir notre chemin dans l'avenir. Nous ne remarquons pas le moindre résultat de notre travail parmi les païens, pas même un soupir. Où que nous portions nos regards, nous ne voyons que misère. Au dehors nous n'apercevons pas même la possibilité matérielle de continuer à vivre dans ce pays; Dieu seul peut nous le permettre. Au dedans nous avons perdu toute énergie, même le courage d'apprendre la langue; il ne nous reste que la grâce de Dieu. » Et néanmoins ils persévèrent.

Au mois d'août de l'année suivante, Frédéric Bœnisch et Jean Beck leur vinrent en aide. Dès lors ils purent visiter les Groenlandais et, peu à peu, surent gagner leur confiance. Mais bientôt les vivres vinrent à leur manquer. Plusieurs leur conseillèrent de suivre Christian David, qui n'était venu que pour installer les frères et se disposait alors à retourner en Europe. Même les Groenlandais, les prenant en pitié, leur disaient : « vos compatriotes ne valent

rien, puisqu'ils vous laissent sans secours; et si vous ne retournez pas, vous êtes des insensés! » Mais eux de répondre: « le Seigneur notre Dieu est puissant pour nous secourir. S'il ne veut pas le faire, eh bien! nous tomberons entre ses mains!... » Leur attente ne fut point trompée. Le 7 juillet 1736 arrivaient de la patrie des provisions et trois aides, savoir une veuve, la mère de Matthieu Stach, et ses deux filles. L'aînée de celles-ci épousa bientôt Beck; au bout de quelques années, la cadette s'unissait à son tour à Bœnisch.

Cependant, épuisé de corps et d'esprit par ses longs et pénibles travaux, Egède s'était préparé au retour. En 1734, son fils Paul, récemment consacré au saint ministère, était revenu à Godthaab avec deux autres missionnaires; et déjà l'année suivante, Egède voulait prendre un congé pour revenir dans sa patrie, mais une maladie de sa femme le retint. Ce chrétien, déjà tant éprouvé, devait encore se soumettre à un douloureux sacrifice. Un peu avant la fête de Noël, après une longue maladie, sa fidèle Gertrude s'endormit au Seigneur. Femme exceptionnelle, héroïne de la foi, elle avait patiemment supporté avec son mari les peines et les adversités du séjour au Groenland; et combien souvent elle l'avait consolé, soutenu! Alors Egède sentit ses forces l'abandonner. Il tomba malade; il eut de rudes combats à soutenir; par moments le désespoir envahit son âme. Peu à peu cet état pénible prit fin, et ses prières le ramenèrent au parfait sentiment de la miséricorde céleste. Mais il lui devenait impossible de rester plus longtemps dans le Groenland. Il fit, le 29 juin 1736, son sermon d'adieu sur ce texte: « Et moi, j'ai dit: C'est en vain que j'ai travaillé! » (Esa. XLIX, 4.) Il s'embarqua bientôt après pour Copenhague, avec ses trois plus jeunes enfants et la dépouille mortelle de son épouse, à laquelle il voulait donner, dès son arrivée, une sépulture solennelle. Il présenta au roi ainsi qu'au collège des missions un rapport détaillé sur ce qu'il avait fait dans le Groenland. A sa demande, on fonda un séminaire, où il enseigna la langue groënlandaise à quelques étudiants en théologie. Il formait ces jeunes gens à la carrière missionnaire; en même temps, il instruisait plusieurs orphelins en vue d'en faire des catéchistes. Plus tard, il fut nommé surintendant de la mission et prit toujours le plus grand intérêt aux Groenlandais, pour lesquels il priait chaque jour. Il passa les dernières années de sa vie auprès de sa fille, à Falster, où il s'endormit au Seigneur le 5 novembre 1758, à l'âge de soixante-douze ans.

Revenons maintenant aux frères moraves du Groenland, dont le

travail occupera désormais la place principale. Ils eurent encore plus d'une triste expérience à faire. Leurs enseignements ne rencontrèrent le plus souvent que peu d'écho dans les cœurs. Tantôt les Groenlandais, à cause de leurs travaux et de leurs danses, n'avaient ni le temps ni l'envie d'écouter, tantôt ils recherchaient seulement ce qui pouvait satisfaire leur curiosité, se vantant d'en savoir déjà assez en fait de religion. Si les frères venaient leur faire des visites un peu prolongées, ils cherchaient à les entraîner au mal ou bien se moquaient de leurs lectures, de leurs chants, de leurs prières. Il était toujours difficile de fixer leur attention. Ils se plaisaient aux répliques et aux contradictions. « Faites-nous voir, disaient-ils, le Dieu que vous nous décrivez ; alors nous croirons en lui et le servirons. Tel que vous nous le montrez, il est trop haut et trop insaisissable : comment arriverions-nous jusqu'à lui ? Il ne s'inquiète assurément pas de nous. Souvent nous l'avons invoqué, lorsque nous n'avions rien à manger ou que nous étions malades, mais il ne semble pas qu'il prenne garde à nos prières. Ce que vous nous dites de lui n'est pas vrai ; ou si vous le connaissez si bien, procurez-nous donc par vos prières la nourriture, la santé et des maisons sèches, car nous n'avons pas besoin d'autre chose. Notre âme est saine : il ne lui manque rien, quand notre corps est en santé et que nous avons assez à manger. Vous appartenez à une autre nation que nous. Il se peut fort bien que les gens de votre pays aient l'âme malade ; c'est d'ailleurs ce que nous constatons chez bon nombre des vôtres qui viennent ici et qui ne valent rien. Eux, en vérité, ont besoin d'un Sauveur, d'un médecin de l'âme. Le ciel, dites-vous, et un bonheur spirituel peuvent vous suffire ; non pas à nous. Il nous faut des phoques, des poissons, des oiseaux, sans quoi notre âme ne pourra pas mieux subsister que notre corps. Il n'y a rien de tout cela au ciel ; c'est pourquoi nous le laissons à vous et aux mauvais Groenlandais. Nous, au contraire, nous voulons descendre vers Torngarsuk, où nous trouverons tout en abondance et sans peine. »

Les Groenlandais en vinrent même à s'attaquer à la personne des frères ; ils leur jetaient des pierres, grimpaient sur leurs épaules, cherchaient à détruire ce qui leur appartenait ; il s'efforcèrent de gâter leur bateau ou de le pousser en pleine mer. Une troupe de ces païens réussit une nuit à cerner leur tente, dans l'intention de les assassiner, et les missionnaires ne purent disperser ces agresseurs qu'en les menaçant de leurs fusils. Au milieu de tous ces dangers, les frères furent divinement protégés et fortifiés dans

leur foi. Ils ne perdirent point courage, mais invoquèrent le Seigneur avec une ferveur de plus en plus grande, multipliant leurs efforts pour amener ces pauvres aveugles à la connaissance du salut. Enfin ils purent concevoir quelque espoir de succès. Déjà pendant le temps de leur plus grande détresse, un Groenlandais du nom d'Ippegan, avait pris parti pour eux et avait consenti à leur vendre des vivres. A vrai dire, on n'avait pas encore pu remarquer chez lui un mouvement religieux bien réel. Mais, un autre indigène du nom de Mangek, avait été réveillé. Celui-ci témoigna le désir d'habiter avec les frères, s'engageant à leur livrer le produit de sa pêche, s'ils voulaient le nourrir. De plus en plus il se montra accessible aux impressions religieuses. Lorsqu'on priait avec lui, il avait presque toujours les larmes aux yeux. Mais les fruits de la Parole de Dieu furent encore plus évidents lorsque, le 2 juin 1738, une troupe de Groenlandais venant du sud fit halte à Neuherrnhut. Beck était justement occupé à la traduction des Evangiles. Dans le cours de la conversation avec ces gens, il fut amené à leur lire le récit des souffrances du Christ en Gethsémané. Très ému lui-même, il leur parla de telle manière que ses paroles allèrent au cœur d'un nommé Kajarnack. » Comment as-tu dit? s'écria celui-ci en s'approchant de la table; répète-moi tes paroles, car moi aussi je voudrais être sauvé!... » Les frères, qui n'avaient encore jamais entendu un Groenlandais parler de la sorte, furent saisis d'un joyeux étonnement. Ce qu'ils ajoutèrent fit sur d'autres une profonde impression. Après cela, nos voyageurs continuèrent leur route. Mais déjà le 18 juin plusieurs d'entre eux revinrent, et Kajarnack manifesta un intérêt plus vif encore pour les vérités qui avaient saisi son cœur. Depuis lors, il reprit souvent le chemin de la maison des frères et finit par rester avec eux. Ses compatriotes tentèrent en vain de l'en détourner par la persuasion ou par la moquerie. « Malgré tout, dit-il, je veux rester auprès de mes maîtres et entendre la Parole de Dieu, que j'ai maintenant goûtée. »

Kajarnack était un homme exceptionnel. Son esprit était toujours occupé, soit à la prière, soit à la méditation d'un passage de la Bible. Souvent il était ému au point que des larmes coulaient le long de ses joues. Quand ses compagnons consentaient à l'écouter, il parlait; s'ils se moquaient, il se taisait, après avoir rendu témoignage à la vérité par quelques paroles sérieuses. Enfin il obtint de ses amis les plus intimes qu'ils vinssent s'établir auprès des frères. Ils furent bientôt suivis de quelques autres familles, et au commencement d'octobre, Neuherrnhut comptait déjà plus de vingt

indigènes rassemblés dans deux habitations. Matin et soir, on se réunissait pour le culte; le dimanche, on lisait une portion de la Bible en l'expliquant. Cinq personnes recevaient une instruction particulière en vue du baptême. On enseignait aussi la lecture aux enfants; mais ces commencements furent très difficiles, les enfants groënlandais ne connaissant aucune espèce de discipline. Quand les indigènes tombaient malades, les frères les soignaient avec dévouement, et souvent ils eurent la joie de voir la confiance en Dieu et la résignation à sa volonté remplacer la crainte de la mort, si habituelle chez les païens. Au printemps de 1739, à la suite d'un froid excessif, une famine terrible éclata. Les indigènes, poussés par la nécessité, se rendirent en grand nombre chez les frères, qui les assistèrent de tout leur pouvoir et profitèrent de cette occasion pour leur annoncer l'Evangile. La vérité trouva le chemin de plus d'un cœur. Mais c'est dans l'âme de Kajarnack et des autres catéchumènes que la grâce avait jeté les racines les plus profondes. Ils changèrent entièrement de vie, renoncèrent à leurs coutumes païennes, supportèrent joyeusement le mépris ou les injures de leurs compatriotes. Kajarnack surtout était souvent très ému pendant les catéchismes, à la fin desquels il adressait des exhortations à ses compatriotes ou prononçait une courte et fervente prière. Il était d'ailleurs fort intelligent, trouvant pour ses maîtres les mots qu'ils cherchaient, corrigeant leurs fautes de langue ou se faisant expliquer ce qu'il ne comprenait pas. C'est ainsi que croissait et se développait l'œuvre de Dieu au milieu de ces pauvres païens. Le lendemain de Pâques, 30 mars 1739, Kajarnack, sa femme, son fils, âgé de cinq ans, et sa fille qui n'avait que quelques mois, furent baptisés par Matthieu Stach au milieu de la cordiale sympathie de tous les assistants, et devinrent les prémices de la moisson du Seigneur parmi les Groenlandais. Kajarnack reçut le nom de Samuel, sa femme celui d'Anna, son fils fut appelé Matthieu, et sa fille Arna. Malheureusement la joie des frères fut bientôt troublée. Un mois à peine s'était écoulé, lorsque quelques païens du nord assassinèrent traîtreusement et cruellement un beau-frère de Kajarnack, sous prétexte qu'autrefois, et par le moyen de la sorcellerie, il aurait fait mourir le fils de leur chef. Ils menacèrent aussi Kajarnack lui-même et son autre beau-frère. Alors ceux-ci prirent peur et songèrent à s'enfuir. Les missionnaires firent de vains efforts pour les retenir; ils durent les laisser aller vers le sud. En quelques semaines, il ne resta plus que deux tentes groenlandaises dans la contrée.

Les frères eurent la douleur de se dire que s'ils avaient pu bap-

tiser des païens, il n'avait pas été en leur pouvoir d'en faire de vrais chrétiens ni de les déshabituer de leur vie nomade pour les garder auprès d'eux. Mais peu après, ils furent consolés par l'arrivée de quelques indigènes venant du sud; ces nouveaux venus dirent avoir entendu parler de choses merveilleuses, entre autres d'un Dieu puissant, et témoignèrent le vif désir d'en apprendre davantage sur ce sujet. Au bout de quelque temps, Simek, parent de Kajarnack, revint aussi du sud avec les siens. Peu après, d'autres firent de même, en sorte que dans l'hiver de 1739 à 1740 neuf familles se trouvèrent de nouveau établies auprès des frères. Au commencement, les nouveaux convertis eurent beaucoup de peine à renoncer à leurs coutumes païennes; mais comme ils étaient désireux d'obéir à l'Evangile, ils en éprouvèrent la puissance. Grâce à Dieu, les frères n'en étaient plus à se demander comment il était possible d'émouvoir ces païens. Jusqu'en 1738, ils avaient cru devoir commencer par annoncer les vérités contenues dans le premier article du symbole; mais l'exemple de Kajarnack leur avait démontré combien l'histoire des souffrances du Sauveur était plus capable de faire impression sur ces cœurs endurcis. C'était l'amour de Christ qui seul pouvait secouer leur indifférence. A cette bonne nouvelle, leur conscience s'éveillait; ils en venaient à sentir leurs péchés, à s'approprier le salut par la grâce, et dès lors la doctrine chrétienne leur apparaissait sous son véritable jour. C'est d'après cette expérience que les frères réglèrent leur prédication. Ils furent encouragés dans cette nouvelle voie par la visite d'André Grassmann, que Zinzendorf leur envoyait. « Dès ce temps, écrit Bœnisch en 1739, un réveil et un travail de la grâce tout nouveaux commencèrent chez les Groenlandais. Impossible de dire combien d'âmes ont été convaincues par le témoignage de l'Agneau, car ce n'est plus devant des tentes et des maisons que nous prêchons le Crucifié, mais à des foules de plusieurs centaines de personnes. Le Sauveur nous a accordé en même temps une telle facilité pour nous exprimer en groënlandais que nous en sommes nous-mêmes étonnés. Quand notre cœur est saisi d'émotion à l'idée du sang et des blessures du Sauveur, les expressions nécessaires pour en parler nous viennent d'elles-mêmes. L'écho de cette nouvelle doctrine a déjà retenti à cent soixante-dix lieues autour de nous et plus loin encore, au moyen des émigrations perpétuelles des Groenlandais. Souvent, lorsque nous parlons à un petit groupe d'indigènes, croyant n'avoir affaire qu'à des inconnus, il arrive que l'un d'entre eux s'approche et nous dit : « J'ai déjà entendu cela à tel endroit;

» mon cœur en avait été touché, mais l'ennemi m'en avait dé-
» tourné ; maintenant je veux me convertir. »

Le 4 juillet 1740, Frédéric Bœnisch épousa Anna Stach, alors âgée de seize ans. Toute la société était rassemblée pour le repas de noce, lorsque Samuel Kajarnak entra, suivi de son frère et de la femme de celui-ci. Grande fut la joie de les revoir. Kajarnak raconta qu'il avait enseigné aux païens du sud tout ce que les frères lui avaient appris. D'abord on l'avait écouté avec plaisir, puis ses auditeurs païens avaient tourné ses enseignements en ridicule, et il avait dû s'en tenir à célébrer un culte dans sa famille. Mais il ne tarda pas à sentir le besoin de se retrouver auprès des frères, et il déclarait ne pouvoir plus les quitter. Dès ce jour il demeura avec eux, leur prêtant un concours dévoué en annonçant à ses compatriotes païens ce que la grâce du Seigneur avait opéré en lui. Bientôt les frères trouvèrent une aide fort utile dans la personne d'une jeune fille nommée Poussimek. La Parole de vie avait pénétré dans son cœur. Une fois, dans un culte, on la vit couvrir sa figure de ses mains pour cacher ses larmes et faire monter doucement vers le ciel cette humble requête : « O Seigneur ! fais pénétrer ta lumière dans ces ténèbres si épaisses ! » Une autre fois on la trouva à genoux dans un endroit solitaire, et on l'entendit prononcer ces paroles : « O Dieu, tu sais que je suis souillée dès ma naissance ; aie pitié de moi ! » Lorsqu'on lui demanda ce qu'elle faisait là, elle répondit : « Je prie Dieu chaque jour de me faire grâce. » Elle reçut alors une instruction religieuse, et dans une occasion où on l'exhortait à persévérer dans la prière, elle répondit par cette requête entrecoupée de sanglots : « O Jésus, mon cœur est très méchant, fais que je sois véritablement affligée, car tu le veux ainsi. Dissipe mes mavaises pensées et purifie mon âme. Et puisque je ne connais pas encore ta Parole, donne-moi ton Esprit pour m'en instruire ! » Les parents de Poussimek, tout à fait étrangers à ces sentiments, la traitaient durement ; c'est pourquoi elle supplia les frères de la prendre à leur service. Après avoir été instruite des vérités de l'Evangile, elle reçut le baptême, le 30 octobre 1740, au milieu de la vive émotion des nombreux assistants groënlandais, et prit le nom de Sara. Malheureusement elle montra dans la suite beaucoup d'orgueil spirituel, ce qui fut souvent pour les frères une source d'inquiétudes.

Au mois de février 1741, Samuel Kajarnack fut saisi d'une violente pleurésie qui amena sa fin. Au milieu des plus grandes souffrances, il montra une foi pleine de résignation et de patience.

Quand les siens voulaient l'entretenir de choses terrestres, il les priait de ne pas détourner ses regards et ses pensées de son Sauveur. Il savait bien, disait-il, que ses souffrances n'étaient rien en comparaison de celles que le Seigneur avait supportées pour lui, et il était convaincu d'avoir mérité par ses œuvres, non seulement des douleurs corporelles beaucoup plus grandes, mais encore les peines éternelles. « Toutefois, ajouta-t-il, je crois fermement que le Fils de Dieu s'est fait homme et a versé son sang pour expier mes péchés et me donner la vie éternelle. » Comme ses proches pleuraient près de son lit de mort, il leur dit : « Ne vous affligez pas à cause de moi ; vous savez bien que, lorsque les croyants meurent, c'est pour être auprès du Sauveur dans la joie éternelle. Vous savez que je suis le premier d'entre vous qui se soit converti à lui ; et maintenant c'est aussi sa volonté que je sois le premier qui aille à lui. Si vous lui restez fidèles jusqu'à la fin, nous nous reverrons près de lui pour nous réjouir éternellement de la grâce qu'il nous a faite. En attendant, il saura bien prendre soin de vous et particulièrement de ma femme ! » Le 27 février, il s'endormit paisiblement au milieu des prières des frères qui recommandaient son âme à Dieu. Contre la coutume ordinaire des Groenlandais, ses parents sollicitèrent pour lui une sépulture chrétienne. C'est ainsi que le nouveau cimetière fut inauguré. Cette cérémonie fit une profonde impression sur les Groenlandais ; mais les frères ressentirent douloureusement la mort de leur ami, car ils perdaient en lui un aide utile pour leurs travaux de traduction et un précieux témoin de l'Evangile au milieu de ses compatriotes.

Les frères étaient en relations étroites avec le missionnaire danois Drachart, qui habitait Godthaab depuis 1739 et qui devint même, plus tard, membre de leur communauté. Vers cette époque Matthieu Stach fit le voyage d'Europe pour y recevoir la consécration. A cette occasion, et pendant son séjour à Copenhague, eut lieu la reconnaissance officielle, par le gouvernement danois, de la mission morave en Groenland. Dès lors, l'œuvre progressa. Chaque année, on voyait les néophytes se grouper en nombre plus grand autour des frères de Neuherrnhut. Il fallut prendre des mesures pour multiplier les moyens d'édification. On divisa les fidèles en petits groupes où, sous la direction d'un moniteur, quatre à cinq personnes du même sexe pouvaient s'entretenir librement de l'état de leur âme. On donna une plus grande part au chant dans les assemblées de la communauté. On enseignait aux enfants à lire, aux femmes et aux jeunes filles à chanter ; les hommes apprenaient

d'elles les cantiques pendant qu'ils travaillaient à la maison. Le 3 février 1743, Sara Poussimek fut unie à Simon Arbalik qui donnait aussi de grandes espérances ; ce fut le premier mariage entre chrétiens groenlandais. Les convertis, en se dispersant pendant l'été, exerçaient une certaine influence sur leurs compatriotes païens. Malheureusement ils laissèrent bientôt percer un certain orgueil spirituel et prirent la manie de prêcher à tout propos, ce que les missionnaires durent souvent réprimer.

Mais l'accueil de plus en plus favorable que l'Evangile trouvait chez les Groenlandais inspira aux « Angekoks » la crainte de perdre complètement leur autorité et les profits de leur art trompeur. Aussi cherchaient-ils, par tous les moyens, à détourner de la conversion ceux des païens qui étaient encore indécis. Ils inventaient pour cela toutes sortes de fables. C'est ainsi que l'un d'eux racontait qu'il avait entrepris un voyage dans le ciel pour voir ce qui en était des âmes des Groenlandais. Il avait vu, disait-il, tous les néophytes dans un état misérable, sans nourriture ni vêtements, tandis que les inconvertis nageaient dans les délices et l'abondance. Un autre répandit la nouvelle qu'un Groenlandais, mort dans une des colonies danoises, lui était apparu entièrement nu et se disant relégué dans un trou sombre où il était dans la plus grande détresse. Ceux qui désiraient un prétexte donnaient créance à ces impostures, mais en général elles n'eurent que peu de succès. Les Groenlandais oubliaient bientôt ces fables absurdes, pour retourner auprès des frères, surtout lorsqu'ils savaient qu'un baptême devait avoir lieu. Il était toutefois impossible que la prédication de l'Evangile ne provoquât pas d'opposition directe et violente. Les croyants furent souvent poursuivis, et quelquefois l'on en vint à menacer leur vie. Un jour, par exemple, Matthieu Stach se trouvant seul à la maison, une troupe de païens y pénétra avec les intentions les plus malveillantes. Mais le missionnaire leur parla avec tant de fermeté et de douceur que, saisis d'émotion, ils ne tardèrent pas à se retirer.

L'accroissement du petit troupeau fut bientôt tel que la place manqua pour les assemblées. On fit préparer en Hollande la charpente d'une grande maison pourvue d'une salle de culte, que le vieux Christian David vint ériger au Groenland. Le 16 octobre 1747, la salle put être inaugurée par le baptême de trois personnes et par une agape. Bientôt après on put célébrer la sainte cène avec quelques indigènes que cette cérémonie toucha profondément. Ceux-ci dirent plus tard qu'ils auraient voulu se prosterner

dans la poussière et laisser leur esprit s'envoler dans les régions supérieures, tant ils étaient heureux de penser à l'amour du Sauveur. A la fin de l'année 1747, la communauté se composait déjà de 134 néophytes. Un évènement important fut le voyage de Matthieu Stach en Europe, avec cinq indigènes convertis. Deux d'entre eux, Sara et son mari, ne retournèrent pas au Groenland ; ils se fixèrent à Herrnhut. Stach ramena les autres dans leur patrie, en passant par le nord de l'Amérique, où ils visitèrent les communautés pensylvaniennes. Parmi eux se trouvait Judith Issek, une jeune fille qui fonda au Groenland la première « maison pour les sœurs célibataires, » d'après le modèle des communautés moraves européennes. Nous citerons à ce sujet le passage suivant, tiré d'une de ses lettres : « J'ai été bienheureuse cet hiver avec mes sœurs. Je leur raconte quelquefois que, de l'autre côté de la mer, il y a des jeunes filles qui cherchent par dessus tout à plaire au Sauveur et ne veulent vivre que pour lui. Alors, nous souhaitons de l'aimer autant. » Deux jours avant sa mort, qui eut lieu en octobre 1758, elle écrivait encore à une amie d'Europe : « Je t'envoie un dernier baiser. Mon enveloppe terrestre est bien affaiblie par la maladie, mais je pense toujours aux souffrances du Sauveur et me réjouis de l'heure bienheureuse où je verrai ses blessures, car j'ai été rachetée par son sang ! » En 1753, on construisit encore une maison où les jeunes garçons et les hommes célibataires pussent demeurer en hiver. Outre le maniement du kajak et de leurs instruments de chasse, ils apprenaient là plusieurs autres métiers dans lesquels ils devinrent très habiles. Quelques-uns écrivaient fort bien l'allemand et le groenlandais ; d'autres jouaient de divers instruments.

A cette époque furent rédigées certaines règles pour la vie domestique, règles que l'on tâchait d'inculquer aux Groenlandais venant habiter Neuherrnhut, et qui contribuèrent à faire disparaître toute trace des mœurs païennes. Il faut encore mentionner ici la visite de l'évêque Jean de Watteville, qui fut délégué auprès des chrétiens groenlandais et qui sut gagner toute leur affection. Mais bientôt après, en 1754, nous les voyons éprouvés par une violente épidémie, où succombèrent un grand nombre de païens et environ cent convertis. La douleur que causa cette perte fut vive, mais les frères trouvèrent une grande consolation dans l'état spirituel des mourants ainsi que dans l'active charité des survivants. Malgré cette épidémie, les païens continuèrent à fréquenter la station. Les chrétiens Groenlandais vinrent en aide aux mission-

naires, soit en instruisant les enfants à l'école, soit en prêchant aux adultes et en s'entretenant avec eux dans leurs maisons. C'est ainsi que la communauté prospérait; à la fin du premier quart de siècle de son existence, elle comptait déjà quatre cents âmes.

CHAPITRE VI

Développement de la mission jusqu'aux temps modernes.

Depuis longtemps le Danemark était uni au Groenland par des relations commerciales. Ce commerce n'avait d'abord produit qu'un gain modique, puis il s'était sensiblement accru, surtout depuis le moment où les Hollandais, les seuls concurrents à redouter, s'étaient vus expulsés du détroit de Davis par la marine danoise. Les établissements, fondés dans le nord du Groenland, devinrent d'année en année plus nombreux. La direction de la colonie fut remise, en 1750, à la « Compagnie générale de commerce, » qui la garda vingt-quatre années. A cette époque, le commerce s'étendait sur tout le littoral, depuis Upernivik jusqu'à Fredrickshaab. Les divers établissements échelonnés sur la côte furent fondés à cette époque. sauf celui de Julianehaab qui, situé dans un district difficile à aborder, ne prit naissance que plus tard. La mission resta toujours étroitement liée avec ces entreprises commerciales, et la nouvelle compagnie se chargea de l'entretenir. Le Comité des missions de Copenhague avait spécialement la direction de l'œuvre missionnaire. Paul Egède, qui en faisait déjà partie en 1740, s'y rendit fort utile par ses travaux philologiques. Plusieurs missionnaires et catéchistes y furent formés. Tous les établissements purent être mis sous la direction d'hommes dévoués et fidèles, dont l'activité est moins connue qu'elle ne le mériterait. On a tort de laisser ordinairement dans l'ombre les progrès de la mission danoise et de ne parler que de ceux de la mission des frères. Malheureusement les sources nous manquent sur ses premiers travaux. Il est certain toutefois que ce furent les missionnaires danois qui christianisèrent le nord du Groenland. Ils eurent, il faut le dire, à lutter contre divers obstacles qui empêchèrent leurs succès d'être aussi rapides que ceux des Moraves. Dès l'abord, le caractère officiel de la mission, ainsi que sa liaison étroite avec les en-

treprises du commerce danois, lui portèrent un grave préjudice. Les missionnaires ne restaient habituellement à leur poste que quatre à six années, et s'en retournaient, au moment où ils s'étaient familiarisés avec le pays et ses habitants. En outre, rapporte un témoin oculaire, le genre et le ton de leur prédication nuisaient à leur influence sur les indigènes. Ils parlaient surtout de la sévérité de la loi, ce qui repoussait plutôt les païens; tandis que les frères savaient les attirer en annonçant la paix offerte par l'Evangile. Les Moraves avaient encore un grand avantage par le fait de leur position ecclésiastique indépendante et de l'appui qui leur était donné par les communautés vivantes de l'Allemagne. Aussi leurs succès étaient-ils prompts et marquants.

Bien qu'il ne soit pas possible d'apprécier l'état religieux de l'Eglise de Neuherrnhut en la comparant à une Eglise dès longtemps évangélisée, il faut reconnaître que le changement opéré chez les Groenlandais est vraiment remarquable. Le témoin déjà cité dit encore: « Quand je pense par quelles détresses, quels chagrins et quels mépris les missionnaires ont dû passer au début; quand je vois qu'au bout de quelques années ils ont déjà bâti une petite église où plus de trois cents Groenlandais se rassemblent chaque dimanche, jouant l'un d'un instrument à vent, l'autre du violon, un troisième de la guitare pour accompagner les cantiques de toute l'assemblée; quand je réfléchis à tout cela, je suis saisi d'un grand étonnement. Mon esprit cherche l'explication et ne la trouve pas. Je suis forcé de reconnaître qu'il y a là plus que la main de l'homme! »

Une seule station missionnaire ne pouvait suffire pour tout le peuple, bien que, en raison de sa vie nomade, elle pût en évangéliser une grande partie. En 1758, on en établit une seconde à dix-huit milles au sud de la première, au cap de Fiskernaes. Elle fut nommée Lichtenfels, d'après Esaïe LX, 1. A cette occasion, Matthieu Stach, qui vivait paisiblement à Herrnhut depuis deux ans, revint au Groenland avec deux nouveaux aides. Quatre familles chrétiennes l'y accompagnèrent pour former le noyau de la nouvelle communauté. Au commencement, il eut à surmonter les difficultés habituelles; mais la seconde année déjà, on put baptiser une famille venue du sud, et dans le cours de cette même année le nombre des convertis s'élevait à soixante-quatorze. Ces nouveaux chrétiens résistèrent courageusement aux séductions de leurs compatriotes. Pendant ce même temps, la vie religieuse se montrait toujours plus puissante à Neuherrnhut. L'activité bénie de Daniel, aide indigène

qu'on eut le malheur de perdre déjà en 1762, contribuait à l'entretenir. Groenlandais d'origine et pénétré de l'esprit chrétien, il pouvait avoir sur ses compatriotes plus d'influence que les frères étrangers. C'est dans ce temps-là que le pieux Bœnisch fut rappelé dans la patrie éternelle.

Dès lors, et pendant quelques années, il y eut peu d'augmentation dans les deux troupeaux. Mais en 1768, la conversion d'un vieil Angekok, du nom d'Immenek, qui avait été effrayé par un rêve relatif au jugement dernier, fit grand bruit et gagna à l'Evangile plusieurs païens. — Quelques années plus tard, la mission fut inspectée par M. G. Sternberg, qui avait été chargé de ce soin par la conférence des doyens de l'Unité. Il amenait avec lui deux fils de J. Beck, qui avaient fait des études missionnaires. Leur vieux père les reçut avec des larmes de joie. Mais lui-même, en 1771, quitta pour toujours le Groenland avec Matthieu Stach, qui termina ses jours dans la communauté américaine de Bethléhem. Sternberg résume ainsi son rapport d'inspection : « J'ai trouvé à Neuherrnhut et à Lichtenfels deux communautés que le Saint-Esprit a formées de païens sauvages qui croient maintenant au Christ, s'appuient sur lui, et font des progrès dans sa connaissance et dans sa grâce. » Cette inspection eut pour résultat l'établissement d'un aide général, soit diacre supérieur, qui fut dès lors chargé de la surveillance de la mission du Groenland. Le premier fut Christophe-Michel Kœnigseer, envoyé en 1773. Il mourut en 1786 et eut pour successeur, jusqu'en 1794, Jesper Brodersen. Tous deux rendirent de grands services à la mission groenlandaise, surtout par leurs traductions.

Dans l'intervalle, en 1774, se fondait, assez au sud, la quatrième station, nommée Lichtenau. La contrée était d'un accès difficile en raison des glaces flottantes ; elle avait été visitée déjà une fois par un fonctionnaire danois, et on y avait fondé la plus récente des colonies, celle de Julianehaab. C'est ce qui explique pourquoi un missionnaire du Danemark y fut envoyé rejoindre le missionnaire morave Sœrresen. Ces deux serviteurs de Dieu étaient accompagnés de quelques Groenlandais chrétiens. Une nombreuse communauté se forma bientôt à Lichtenau, grâce surtout aux travaux d'aides indigènes intelligents et capables.

Dans le courant de l'année, la « Compagnie générale du commerce » s'était dissoute. Malgré les faveurs dont elle était l'objet de la part de l'autorité, elle n'avait pas obtenu de grands résultats. Ce fut le gouvernement qui dut lui-même prendre en mains la direction commerciale, et il en a conservé le monopole jusqu'à ce

jour. Dès lors les colonies reçurent une organisation bien réglée. Elles furent placées sous la surveillance de deux inspecteurs, l'un au nord, pour la côte depuis Upernivik jusqu'à Holsteinborg ; l'autre au sud, depuis ce dernier endroit jusqu'au cap Farewel. Les inspecteurs devaient veiller particulièrement à l'exécution d'une loi concernant les Européens établis dans le pays, protéger les indigènes contre toute exploitation, et favoriser autant que possible le commerce et la pêche de la baleine.

Par suite de ces divers arrangements, la mission danoise, qui avait eu au début une importance égale à l'entreprise commerciale, fut peu à peu rabaissée et devint une chose accessoire. Du reste, elle traversait une période de déclin toujours plus manifeste.

Lors de la fondation du collège royal des missions, en 1710, c'était la tendance piétiste qui prédominait dans le Danemark, où elle venait de triompher dans sa lutte contre l'orthodoxie morte. Celle-ci avait peu à peu dégénéré en un rationalisme superficiel, sous l'influence duquel les anciennes institutions ne pouvaient que végéter misérablement. Le formalisme régnait partout ; plusieurs des hommes qui entrèrent dans le collège n'étaient pas qualifiés pour la carrière missionnaire, et n'apportaient pas assez d'intérêt à l'avancement du règne de Dieu. Il était difficile de trouver des gens aptes à cette bonne œuvre. Plusieurs candidats au saint ministère, qui, soit par défaut de capacité, soit à cause de mauvais examens, n'avaient pu trouver d'emploi dans leur pays, se rendaient au Groënland, passaient sur ces rivages lointains les années prescrites par la loi, puis cherchaient à obtenir une cure dans leur pays natal pour se dédommager des privations momentanément subies. C'est ainsi que l'Eglise groenlandaise, placée sous la dépendance du Danemark, nous présente à cette époque une imparfaite image d'une Eglise chrétienne et traîne une misérable existence.

Les pasteurs missionnaires n'apprenaient presque jamais à fond la langue des indigènes ; tout au plus réussissaient-ils à rédiger leurs prédications à l'aide de la grammaire et du dictionnaire, après avoir fait quelques études philologiques au collège de Copenhague. La direction du commerce cherchait à enrayer tout travail destiné au développement de la mission, et, dans chaque cas particulier, les ressources nécessaires devaient lui être comme arrachées par la force. De plus, l'effet désastreux de certains produits européens se faisait sentir toujours davantage. Les indigènes, avec une insouciance d'enfant, se les procuraient en donnant en échange les objets qui leur étaient le plus nécessaires. Le commerce y gagnait,

mais le pays s'appauvrissait. Mentionnons enfin l'influence funeste des Européens séjournant dans les colonies. Il eût été facile de ne permettre qu'à des hommes honorables de se rendre au Groenland. Mais la direction du commerce ne s'inquiétait guère des intérêts religieux et moraux de la population. De grossiers scandales se produisirent, ce qui amena souvent des plaintes très justifiées de la part des chrétiens groenlandais. C'est ainsi que, déjà en 1756, l'un d'eux écrivait à Paul Egède : « J'ai été souvent bien surpris au sujet des chrétiens, me demandant ce que je devais penser d'eux. Ils quittent leur belle patrie et s'exposent à mille peines pour venir dans ce pays si rude, uniquement pour faire de nous d'honnêtes gens ; mais as-tu jamais vu une telle méchanceté dans notre nation? As-tu jamais entendu un bavardage aussi étrange, aussi insensé parmi nous? Leurs maîtres nous ont enseigné à éviter les embûches du diable, et leurs matelots dissolus souhaitent avec le plus grand sérieux que le diable vienne les emporter! Tu te souviens sans doute toi-même que, dans ma jeunesse, j'avais appris d'eux de semblables paroles, que je répétais machinalement pour les divertir, jusqu'à ce que tu m'aies défendu de le faire. Mais quand je pus les comprendre moi-même, j'en entendis plus que je n'aurais voulu. Cette année surtout, il m'est revenu tant de choses au sujet des chrétiens que si je n'avais pas appris à en connaître beaucoup de bons et de braves, et si Hans Pungiok et Arnasak, qui ont été chez vous, ne m'avaient pas raconté qu'il y avait là-bas des gens vertueux et pieux, j'aurais souhaité ne les avoir jamais vus, afin qu'ils ne corrompissent pas notre peuple. Tu te souviens sans doute de l'idée comique de Okakos d'envoyer des Angekuk dans votre pays pour vous apprendre à devenir de braves gens, de même que votre roi a envoyé ici des serviteurs pour nous apprendre qu'il y a un Dieu! » Des péchés plus graves encore que ceux dont il a été question plus haut, — l'impudicité, par exemple, — furent de plus en plus importés par les Européens.

Quoique ces maux toujours croissants n'épargnassent pas les communautés moraves, elles trouvaient cependant, dans leur organisation plus de moyens de les combattre. Tandis que la tiédeur rationaliste paralysait la mission danoise, le zèle missionnaire des Moraves devait assurer leurs succès. Si nous étudions de près leur histoire dans le Groenland, nous trouvons que, en 1782, la communauté de Neuherrnhut comptait 512 âmes, celle de Lichtenfels 374 et celle de Lichtenau 336. Ces chiffres furent notablement diminués par diverses épidémies qui se succédèrent vers la fin du

siècle. Mais les communautés les plus menacées ne tardèrent pas à se relever. Du reste ces épreuves eurent toujours pour effet de ranimer leur vie intérieure. Il en fut de même d'une famine qui désola Lichtenfels en 1802.

Pendant que la guerre sévissait en Europe, les provisions qu'on devait apporter aux frères du Groenland manquèrent souvent; mais Dieu, dans sa bonté, vint toujours à leur aide, et la guerre eut pour eux une conséquence aussi heureuse qu'imprévue. Ils entrèrent en relation intime avec l'Angleterre, et la Société biblique de Londres fit imprimer, en 1823, le premier Nouveau Testament groenlandais, tandis que l'Allemagne leur envoyait en 1819 et en 1823 des livres de cantiques qui ranimèrent le chant religieux. En général, les Groenlandais aiment à chanter, et plusieurs d'entre eux ont appris sans étude à jouer de divers instruments.

Déjà à cette époque, les contrées entourant Neuherrnhut et Lichtenfels, étaient presque entièrement converties au christianisme. Le paganisme disparaissait peu à peu. Toutefois il se trouvait encore, au sud du pays, une assez forte proportion de païens. Aussi fut-il décidé en 1821, lors de la célébration du centenaire de la colonie et de la mission, de fonder une quatrième station, non loin du cap Farewel, point le plus méridional du pays. Après un long travail préparatoire, ce projet reçut son exécution, en 1824, par les soins du frère Kleinschmidt, aidé de l'indigène Nathanaël. On donna à la nouvelle station le nom de Friedrichsthal. Les missionnaires furent accueillis avec joie par les indigènes de ce lieu; au bout de quatre années, la nouvelle communauté comptait déjà 314 âmes. Dans ce même temps les derniers païens des environs de Lichtenau allèrent se fixer près de cette station, qui finit par avoir une population de 676 personnes, dont 31 seulement n'étaient pas encore baptisées.

Dès lors l'œuvre des missions n'a pas cessé de progresser sur toute la côte occidentale. Il n'y a plus de Groenlandais non baptisés, si l'on en excepte les rares habitants de la côte orientale qui viennent de temps à autre se fixer à Friedrichsthal, et, à l'extrême nord, une petite tribu qui fut découverte, en 1818, par le capitaine Ross. On nomme cette peuplade les « Arctic Highlanders. » Ils furent visités quelquefois par des navigateurs polaires. On a cherché à apporter l'Evangile à ces pauvres déshérités, près voisins du pôle nord, ou à les faire émigrer du côté d'une station missionnaire. Mais les obstacles qui s'opposent à cette œuvre n'ont pas encore pu être surmontés.

Quoique nous puissions considérer les Groenlandais comme un

peuple chrétien, il s'en faut encore beaucoup que l'œuvre missionnaire soit achevée dans ce pays. Non seulement on trouve çà et là, surtout dans les districts du nord, des traces de coutumes païennes qui se sont conservées sous des formes chrétiennes, mais l'état général est encore celui d'un peuple dans l'enfance; aussi ne pourrait-on l'abandonner à lui-même, sans compromettre les progrès accomplis dans le cours des années.

Les frères moraves ont maintenant six stations au Groenland; la mission danoise en a huit, savoir : Upernivik, Omanak, Jakobshaven, Egedesminde, Holsteinborg, Gotthaab, Frederickshaab et Julianehaab. Bien que cette dernière mission ait encore beaucoup à souffrir du fait que ses intérêts sont mêlés à ceux du commerce, elle a pourtant pris dernièrement une direction nouvelle. Ce changement est dû à la Société des missions danoises, fondée en 1821 à Kongens-Lyngby, dans le Seeland, par le pasteur Rœnne, qui a travaillé avec une activité remarquable à l'avancement du règne de Dieu. Cette nouvelle Société a rendu d'éminents services au Groenland. Elle a aidé les catéchistes, travaillé de plus d'une manière au relèvement du culte, fortifié par une correspondance active les missionnaires dans leur difficile position, veillé enfin à ce que des postes desservis autrefois par des mercenaires fussent occupés par des personnes animées d'un vrai zèle chrétien. C'est elle encore qui, au moyen de ses feuilles de missions, a excité au loin l'intérêt pour le salut des pauvres Groenlandais. Mais sa principale préoccupation fut, dès le début, de former des aides, des maîtres et même des pasteurs au sein du peuple indigène lui-même. Cette idée était juste et d'une grande importance; c'était là le vrai moyen d'implanter, dans ces froides régions, l'Evangile qui n'y avait été jusqu'alors qu'une plante exotique.

Depuis 1849, où le collège des missions fut aboli, la mission groenlandaise se trouve placée sous la surveillance du ministère des cultes. Elle a plutôt gagné à ce changement, car deux séminaires de catéchistes ont été dès lors fondés : l'un à Jacobshaven, l'autre à Gotthaab; il est toutefois regrettable que le Reichstag retarde l'exécution de plusieurs autres projets excellents en refusant l'argent nécessaire. Les Eglises du Groenland ont surtout besoin de bons pasteurs, mais il devient toujours plus difficile d'en trouver qui consentent à y passer six ou huit années. Deux districts, Omenak et Egedesminde, en sont privés dès longtemps. Pour remédier à cette pénurie d'ouvriers, le gouvernement avait consenti à fonder à Copenhague une école de prédicateurs groen-

landais. Il avait déposé, en 1871 déjà, un projet dans ce sens, mais rien n'est encore décidé, peut-être parce que l'intérêt pour le Groenland n'est pas assez vivant au Danemark.

Ce que le gouvernement n'a pas fait, la Société des missions le tente maintenant. Un catéchiste indigène, Thomas Mœrch, d'Upernivik, qui s'est développé soit par ses études personnelles, soit par un séjour à Copenhague, est devenu en 1874 pasteur de son lieu natal. Il faudrait trouver pour toutes les stations des hommes pareils. Quelques missionnaires européens suffiraient alors à diriger l'œuvre. En tout cas, les forces de ces derniers ne sauraient être employées plus utilement qu'à former des pasteurs groenlandais.

Si nous jetons encore un coup d'œil rétrospectif sur la mission morave, nous trouvons dans ses six stations, d'après le dernier rapport annuel, 1688 âmes, parmi lesquelles on compte 948 communiants et 148 membres momentanément exclus par la discipline de l'Eglise. Douze missionnaires mariés, quatorze évangélistes et trente et un aides indigènes femmes soignent les intérêts spirituels des communautés. Chacune des six stations a son école, et il y en a vingt-deux autres dans les localités du dehors. Vingt-quatre maîtres et deux maîtresses sont à l'œuvre.

L'état intérieur des communautés cause parfois bien des soucis aux fidèles ouvriers du Seigneur, et les oblige à user tour à tour de prudence et d'indulgence. Cependant la foi chrétienne est réellement enracinée dans les cœurs ; partout elle se manifeste en fruits réjouissants de vie nouvelle et de sanctification. Ce qui manque malheureusement à plusieurs, c'est la persévérance. Les séductions extérieures trouvent trop facilement entrée dans les cœurs. De là, le nombre relativement grand des membres de l'Eglise exclus pour un temps de la communion, mais qu'une sage discipline réussit souvent à ramener au bien. On les voit parfois demander, avec des larmes de repentance, à être réintégrés dans le sein de la communauté. C'est l'impureté qui est la cause du plus grand nombre de chutes. Nous avons déjà mentionné la funeste influence des Européens à cet égard. Dans quelques-uns des établissements coloniaux les plus fréquentés, ils ont fini par introduire la plus honteuse prostitution. Nos informations ne nous disent pas si l'administration danoise, qui, en général, prend à cœur le véritable bien des indigènes, n'a encore rien pu faire pour combattre ce fléau ou si elle l'a combattu en vain. — Un autre fléau, non moins funeste, c'est l'eau-de-vie. Jusqu'à présent, on a pourtant réussi à

le repousser dans une certaine mesure. Le commerce groenlandais, étant resté jusqu'à ce jour un monopole de l'Etat, l'importation des boissons alcooliques a été, de fait, aussi restreinte que possible. Assez souvent déjà des voix se sont élevées pour dénoncer le monopole comme étant quelque chose de suranné et ont demandé son abolition. Si jamais le commerce libre était proclamé, le démon de l'ivrognerie se déchaînerait au milieu des Groenlandais. Alors, à vues humaines, ce vaillant petit peuple serait anéanti, avant d'avoir pu sortir de l'enfance. On en a vu des exemples frappants chez maintes peuplades qui, dans d'autres pays, ont été ruinées par ce vice, au moment où l'Evangile commençait à y prendre racine.

CHAPITRE VII

La situation actuelle.

Jetons un dernier coup d'œil sur l'état de ce peuple. Nous savons ce qu'il était, il y a un siècle et demi. De nombreux changements sont survenus. Aujourd'hui quelques maisons sont bâties à la manière européenne; d'autres sont encore semblables à de grands coffres et recouvertes de gazon vert. Toutefois, dans ces pauvres demeures, des progrès réels ont été réalisés. Des vitres en verre laissent pénétrer la lumière, les parois sont recouvertes de planches, et non plus seulement de peaux de phoques; dans le coin, un poêle en fer sert au chauffage de la maison. L'éclairage tend aussi à se transformer, comme le prouvent la lampe mobile et les deux chandeliers d'étain qui ornent certaines demeures. Aux parois sont solidement clouées des estampes; on y voit le portrait du comte de Bismarck à côté de petites enluminures venues de Neu-Ruppin. Le miroir fait rarement défaut, et même le tic-tac d'une pendule de la Forêt-Noire viendra, çà et là, nous rappeler la patrie européenne. Il faut en convenir cependant, la propreté est encore chose rare. Malgré les efforts du gouvernement danois pour améliorer les demeures, il en est toujours un bon nombre qui méritent à peine le nom d'habitations humaines. Ces dernières ne se trouvent pas seulement dans des lieux écartés, mais aussi dans le voisinage des colonies commerciales et des stations missionnaires. Quel contraste entre ces huttes informes et les solides maisons, faites

de troncs d'arbres superposés, qu'habitent les employés danois ou les moraves ! Ici l'on trouve, sous le même toit, l'appartement et la salle de culte, où l'on pénètre en traversant un petit jardin entouré d'une haie. Il est destiné aux rares légumes qui se hâtent de mûrir pendant la courte saison d'été; on en cultive aussi dans des serres.

Si nous observons les indigènes eux-mêmes, nous remarquons aussitôt un grand changement dans leur manière de se vêtir. La peau de phoque avec les poils en dehors ne se voit que rarement au sud, un peu plus souvent dans les districts du nord. Elle a été presque entièrement remplacée par des étoffes en laine et en coton. Souvent on rencontre un singulier mélange de costume national et de vêtements européens. Un paletot, une redingote, un uniforme usé, un vieux chapeau et une cravate empesée se marient chez le même individu avec des bottes ou un pantalon de fourrure.

Les occupations sont restées à peu près les mêmes. Comme autrefois, les hommes passent la plus grande partie de leur vie sur l'eau, dans leur kajak, occupés à donner la chasse aux phoques. Cette chasse est encore la principale ressource des Groenlandais ; seulement l'ancien javelot a été remplacé par la carabine rayée, que ces petits hommes manient avec une adresse étonnante. Mais — c'est un signe de l'appauvrissement de la population — ceux qui ne possèdent point de kajak deviennent toujours plus nombreux. Pour se procurer des objets européens, les Groenlandais vendent avec une insouciance déplorable les peaux avec lesquelles ils pourraient remplacer les kajaks hors d'usage. Une fois privés de cet indispensable instrument de leur travail, ils tombent dans la misère. Leurs fils, privés dès la jeunesse des moyens d'apprendre à chasser le phoque, doivent se borner à la simple pêche ou à la chasse sur terre ferme, qui devient toujours moins rémunératrice dans le Groenland méridional. Aussi beaucoup de familles perdent leur ancienne aisance et tombent si bas qu'elles ne pourraient absolument plus subsister, si la direction du commerce et les missionnaires ne leur venaient en aide dans les moments critiques. C'est dans le voisinage des établissements européens que se trouve cette partie de la population qui va s'appauvrissant toujours davantage et dont on ne peut améliorer l'état, à cause de son laisser aller et de son insouciance. Il n'est pas rare de voir ces grands enfants brûler, avant la fin de l'hiver, les poutres et les escabeaux de leurs misérables huttes, plutôt que d'aller à une petite distance ramasser le bois flotté qu'ils y trouveraient en quan-

tité suffisante. Bon nombre d'indigènes sont au service de la direction du commerce, et par conséquent à l'abri du besoin. Il y a là d'habiles artisans, des tonneliers, des forgerons qui sont occupés dans les ateliers et les magasins pendant la plus grande partie de l'année. En outre, il y a beaucoup d'Européens, remplissant les fonctions d'employés subalternes, qui se sont mariés avec des Groenlandaises et qui peuvent se créer une vie agréable, s'ils ont l'énergie nécessaire pour former leurs épouses à l'ordre et à la propreté. Souvent ils adoptent, en partie du moins, les usages du pays, en sorte que les enfants sont de vrais Esquimaux bien que leurs cheveux blonds et leurs yeux bleus témoignent de leur origine européenne. Ces métis forment à peu près le quatorze pour cent de la population.

Le commerce exporte toujours un grand nombre de produits, quoique la pêche de la baleine ait beaucoup diminué. Celle des phoques fournit une telle abondance d'huile et de peaux, qu'il en reste toujours une grande quantité, après ce qui a été mis en réserve pour les besoins du pays. Malheureusement les indigènes ne savent répartir ni leurs gains ni leurs dépenses sur les diverses saisons de l'année. Il y a chez eux prodigalité et manque d'ordre, d'où résulte que les temps d'abondance sont promptement suivis des souffrances de la disette. Néanmoins on ne voit peut-être nulle part des figures aussi florissantes, surtout chez les femmes et les enfants. Ce que les Groenlandais peuvent absorber de vivres à l'occasion des fêtes ou quand la pêche a été productive, est incroyable. On voit des jeunes gens au service de la compagnie du commerce dévorer en un jour huit à dix livres de viande, sans parler d'une bonne partie du biscuit de mer qui leur est livré comme salaire. Il n'est pas surprenant qu'on les entende crier famine en hiver, surtout en février et mars, parce qu'ils n'ont alors pour nourriture que des végétaux et des poissons. La situation s'aggrave quand le lard et le combustible viennent à manquer. L'époque de l'année où la disette se fait le plus sentir s'appelle « ajorsadlune, » ce qui ne signifie pas précisément : « avoir faim, » mais plutôt : « ne pouvoir pas satisfaire ses désirs. » Sans leur extrême négligence, ils n'endureraient jamais de privations, pas même dans les années les moins favorables.

Dans ces derniers temps, la situation des Groenlandais a beaucoup empiré par suite de graves épidémies. La florissante communauté de Friedrichsthal, qui renfermait autrefois une population de 500 âmes, est descendue en une seule année au chiffre de 386.

Malheureusement ces épidémies reviennent assez fréquemment. Il faut en chercher la cause en grande partie dans le changement des habitudes. Les Groenlandais se sont si bien accoutumés à certains aliments européens qu'ils ne savent plus s'en passer. Tels sont les petits pois, les pruneaux secs, la semoule, le biscuit de mer, la farine et surtout le café. Il est facile de constater leur prédilection pour ce breuvage en voyant comment ils le préparent. Quand ils n'ont point de moulin, ils broient les grains de café au moyen d'une pierre, et cela avec un soin qui n'est pas ordinaire aux Esquimaux, car pas un atôme de la précieuse poudre ne se perd. Les femmes n'ont pas de plus grand bonheur que d'avaler tasse sur tasse de la liqueur favorite. Pour ceux qui habitent ce rude climat, le café pourrait être particulièrement bienfaisant s'il était pris avec modération et à propos. Il devient nuisible quand il remplace la nourriture habituelle.

L'amour de la toilette est aussi pour une part dans l'appauvrissement de ce peuple, car en cela encore les Groenlandais sont de vrais enfants. Ils ont le goût du clinquant, et, pour se procurer des babioles, ils donneront en échange des vivres dont la privation se fera plus tard cruellement sentir. Les femmes recherchent les rubans de couleur, rayés de fils argentés ou dorés; elles en garnissent leurs vêtements et leur coiffure. Sous le rapport de la toilette, les hommes ont peu de reproches à faire aux femmes. C'est ainsi que, dans le nord, un homme vendra à des matelots étrangers sa bonne pelisse pour acheter une chemise de flanelle, vêtement qui flatte sa vanité, mais qui ne le protège pas suffisamment contre le froid.

La vie extérieure des Groenlandais n'est plus, comme jadis, la seule à étudier chez eux. Nous avons maintenant affaire à une nation chrétienne, éclairée par une lumière divine et conservant précieusement, au travers de sa pénible existence terrestre, l'espérance d'un monde meilleur. Il n'y a plus d'Angekok s'agitant bruyamment devant une assemblée terrorisée. La cloche de l'église n'appelle pas en vain les fidèles. Ils se sentent véritablement heureux dans l'enceinte sacrée, où ils écoutent la Parole de Dieu avec une intelligence et un recueillement qu'on ne rencontre pas toujours dans nos assemblées européennes. « Quand nous entrons dans le lieu du culte, disait l'un d'eux, il nous semble que nous sortons du brouillard pour entrer dans la lumière du soleil. » — Les chants de l'assemblée sont accompagnés de l'orgue, joué avec habileté par un indigène. On entend les mélodies bien connues

de cantiques luthériens ou moraves. Pendant la célébration de la sainte cène règne le plus grand recueillement; dans les services de préparation à la communion, les fidèles confessent sincèrement, avec des larmes de repentir, les fautes qu'ils ont commises; et c'est une joie vraie et profonde qu'éveille en eux la promesse du pardon.

Ces heureux symptômes ne se montrent pas seulement dans le voisinage des églises, où la communauté subit l'influence permanente du missionnaire. Même dans les localités éloignées, les catéchistes président chaque dimanche à la célébration d'un service religieux, où ils expliquent la Parole de Dieu avec une force qui témoigne d'une expérience intime de l'œuvre de la grâce. En été, le service divin ne fait pas défaut aux familles dispersées et nomades; bon nombre d'entre elles ont un culte domestique chaque jour. C'est ainsi que, semblable au levain qui fait lever toute la pâte, la religion a pénétré la vie de ce peuple, de telle sorte que ses occupations journalières en sont comme éclairées. Il n'est pas rare d'entendre un indigène, au moment où il part pour la chasse, dire : « Seigneur, bénis mon travail! » Nous le verrons aussi remercier Dieu pour chaque phoque tué et pour la protection dont il a été l'objet au milieu des dangers de la mer. S'il est victime d'un accident, il exprime d'une manière touchante sa résignation à la volonté de Dieu. Dans la maladie et les difficultés de la vie, il n'est pas superstitieux, comme le sont encore beaucoup de gens de nos contrées; il a recours aux soins éclairés du médecin et cherche dans l'Evangile les consolations ou les encouragements qui lui sont nécessaires.

Les écoles contribuent dans une large mesure aux progrès de la civilisation. Celles des stations missionnaires sont naturellement les meilleures; elles donnent d'excellents résultats, bien que leur activité soit limitée à la saison d'hiver. La plupart des écoliers apprennent à lire et à écrire couramment; ils ont souvent une fort belle écriture. Plusieurs savent, à côté de leur langue maternelle, le danois ou même l'allemand; mais, dans la vie ordinaire, ils n'aiment pas à faire usage des langues étrangères, lors même qu'ils les parleraient facilement. On voit aussi des écoles dans les localités éloignées; elles sont dirigées ou par les catéchistes, ou par des maîtres ou même par des maîtresses. C'est souvent un spectacle étrange que celui de ces classes tenues dans des maisons groenlandaises à la vieille mode. Les enfants sont accroupis sur leurs escabeaux au milieu de l'atmosphère que l'on connaît. Le maître, devant son pupitre, ne semble pas à sa place au sein de cet entourage sale

et graisseux. Malgré ces circonstances défavorables et de nombreux désagréments, les enfants suivent l'école avec intérêt, et plus d'un instituteur européen, tourmenté par des écoliers indociles, serait heureux d'avoir des élèves aussi soumis que ces petits Groenlandais. Un châtiment serait là-bas chose inouïe, et même une légère réprimande rendrait pour longtemps malheureux, non seulement l'enfant, mais aussi ses parents.

Dans leurs jeux, les enfants s'exercent aux tours d'adresse qui leur serviront plus tard à se procurer leur nourriture. Quand un garçon sait manier son kajak, il se croit déjà l'homme le plus indépendant du monde. Ainsi l'enfant s'habitue de bonne heure au froid et aux travaux pénibles; il s'exerce aux fatigues et se familiarise avec les périls. D'autre part il faut peu de chose pour le rendre heureux, et si vous lui donnez la moindre bagatelle, sa gaîté éclate aussitôt en rires joyeux. C'est surtout au soir de Noël, dans la salle des stations moraves, brillamment illuminée par l'arbre de la fête, qu'il faut voir la jeunesse groenlandaise. Les fillettes reçoivent des mouchoirs, les garçons des couteaux ou d'autres objets. Tous les visages s'épanouissent à l'aspect de leur joie enfantine, tandis que les cœurs sont pénétrés de l'émotion que produit ce jour béni.

Les Groenlandais comprennent que le christianisme est la seule puissance capable d'assurer le développement futur de leur nation, aussi ne faut-il pas s'étonner si les fêtes chrétiennes ont pour eux une importance capitale. Toute leur civilisation actuelle revêt un caractère religieux. C'est ce caractère qui domine dans l'école, bien que les branches ordinaires de l'instruction ne soient pas négligées. Celle qui présente le plus de difficultés pour eux, c'est l'arithmétique. Les Groenlandais ont de la peine à s'habituer au système décimal, car pour eux la numération ne dépassait pas le chiffre des doigts de la main. En revanche ce peuple aime à lire. Dans chaque maison on trouve une Bible, ou tout au moins un Nouveau Testament, puis d'autres livres édifiants ou instructifs. La littérature groenlandaise compte déjà 40 à 50 ouvrages, ce qui est une vraie richesse, eu égard aux habitudes simples et primitives de ce peuple. Parmi ces ouvrages, il en est qui sont d'une importance réelle dans la vie de chaque jour; ceux, par exemple, qui se rapportent à l'hygiène et aux soins à donner aux petits enfants. A côté des livres imprimés, il en est d'autres qui circulent à l'état de manuscrits, copiés par la main des indigènes et répandus dans le pays. Dans ce nombre se trouve la description d'un voyage à Copenhague, fait au siècle dernier.

D'après ce que nous venons de dire, on ne peut méconnaître l'étonnant changement qui s'est opéré au Groenland par la puissance vivifiante et civilisatrice de l'Evangile. Cette transformation devrait sans doute être plus profonde encore. Il y a chez ce peuple des vertus naturelles; dès lors on pouvait s'attendre à ce que l'Evangile portât chez lui des fruits particulièrement abondants de sanctification. Mais il ne faut pas oublier que les Européens ont exercé là une influence qui, loin d'appuyer celle de l'Evangile, lui était directement contraire. Le vol, par exemple, était jadis chose inconnue, les rapports sociaux ne fournissant aucune occasion de commettre ce péché. C'est depuis le contact avec les Européens qu'il a pour ainsi dire surgi au sein de ce peuple; et maintenant le christianisme doit lutter contre ce triste penchant.

Les péchés contre le septième commandement sont, hélas ! encore fréquents. Les liens du mariage qui, autrefois, étaient continuellement profanés, sont mieux respectés de nos jours, grâce à l'influence du christianisme. Cependant le mal existe; le contact avec les Européens a porté une grave atteinte à la pureté des mœurs chez plusieurs jeunes gens, surtout dans la partie méridionale du pays.

Nous avons rappelé comment un autre vice, l'ivrognerie, a pu être prévenu par des mesures administratives. Si les boissons spiritueuses étaient livrées à discrétion à ce peuple, elles produiraient chez lui des effets désastreux, à cause de son manque d'énergie. Espérons que les lois prohibitives, aussi sages qu'utiles, seront longtemps encore maintenues. Il y a naturellement plus de tentations dans les localités commerciales que dans les stations missionnaires. En général on peut constater dans les colonies danoises un genre de vie plus libre et plus relâché que dans les stations de la communauté des Frères.

Aujourd'hui le peuple groenlandais est entré dans l'Eglise chrétienne. Faut-il en conclure que la mission y ait terminé son œuvre? Nullement. De même qu'on doit élever selon le Seigneur les enfants des chrétiens qui ont reçu le baptême, ainsi la mission a pour tâche de développer toujours davantage les peuples, lors même qu'ils ont accepté extérieurement le christianisme. Nous l'avons déjà dit, les Groenlandais sont de vrais enfants, faibles, légers, insouciants, n'ayant pas le sérieux de l'âge mûr. Quelquefois ce sont des enfants obstinés, fantasques, avec lesquels il n'est pas facile de vivre; d'autres fois, ce sont des enfants aimables, susceptibles d'attachement, prêts à reconnaître et à déplorer leurs actes

irréfléchis ou les fautes de leur légèreté ; avant tout, ce sont des enfants pieux qui connaissent et aiment leur Père céleste. A côté des faiblesses et des fautes mentionnées, nous pourrions signaler des vertus qui contrastent avec l'ancien état de choses. L'indigène, qui ne rêvait autrefois que vengeance, gardant pendant de longues années le souvenir d'une offense et attendant le moment de la laver dans le sang de son ennemi, accorde aujourd'hui, bien qu'il lui en coûte, un pardon généreux. Et tandis qu'autrefois il voyait, sans en être ému, la misère d'une veuve ou d'un orphelin, il pratique maintenant de la manière la plus large les œuvres de la miséricorde chrétienne.

Auparavant, rien ne venait éclairer, pour le Groenlandais, la sombre nuit de la mort; il n'avait d'autre consolation que les supercheries d'un Angekok. Nous le voyons aujourd'hui s'endormir paisible, réjoui par l'espérance certaine d'une vie éternelle. Et quel changement dans la manière d'envisager la maladie ! Au lieu d'abandonner un malade à son sort ou de s'adresser à l'art trompeur des sorciers, on le soigne avec affection, on réclame pour son corps les secours du médecin et pour son âme l'assistance des missionnaires. Quelle joie pour un malade d'être ainsi soutenu par les consolations de la Parole de vie ! comme il se sent puissamment fortifié par les prières de ses frères agenouillés près de son lit ! Enfin la dernière heure va sonner ; mais la figure du mourant est comme éclairée par une lumière divine ; il se confie avec une pleine assurance dans la mort expiatoire du Christ ; il rassemble ses dernières forces pour dire à ceux qui l'entourent de quelle paix jouit son âme ; il joint les mains, et son dernier souffle semble être la suprême prière de l'âme qui saisit la liberté éternelle !

Quant aux survivants, plus de ces lamentations désespérées, de ces cris qu'on entendait autrefois et qui dénotaient une absence complète de consolations ! Plus de ces craintes superstitieuses qu'on éprouvait au contact du mort ou des objets qui lui avaient appartenu ! Là-bas, au cimetière, une paisible et chrétienne cérémonie funèbre s'accomplit. Et le lieu où reposent les restes du défunt n'est plus évité avec une superstitieuse terreur ; il est au contraire visité avec amour et respect.

Voici la matinée de Pâques ! Le soleil se lève radieux sur l'horizon, entre les pointes déchirées des montagnes dont les contours neigeux se détachent admirablement sur l'azur du ciel. Le silence règne partout dans la nature. L'atmosphère est calme. Tout à coup retentissent les sons éclatants et solennels des trompettes. Une

foule de frères et de sœurs est bientôt réunie autour de la station pour se diriger de là vers le cimetière. Le sol de cette enceinte, rendu humide par la fonte des neiges, est recouvert d'une mousse grise qui se tasse sous les pieds. Des rameaux verts sont répandus en abondance sur le sol et semblent prophétiser la résurrection des créatures de Dieu qui dorment paisibles en attendant le glorieux réveil. « Joyeuse espérance ! » semblent dire toutes ces tombes aux pauvres gens qui, d'un cœur ému, se pressent autour d'elles... Les larmes coulent abondantes dans le cimetière, où la terre, fraîchement remuée, rappelle la récente épidémie qui désola tant de familles ; des sanglots étouffés répondent à la voix de celui qui lit la litanie de Pâques et proclame les noms des frères et des sœurs qui dorment sous la mousse ; mais bientôt le courage des plus abattus se ranime et tous, d'un seul cœur, s'associent au cantique final : « Gloire à Jésus-Christ, qui est la résurrection et la vie ! Celui qui croit en Lui vivra, quand même il serait mort ! Gloire à Lui dans l'Eglise... d'éternité en éternité ! »

B. LES ESQUIMAUX DU LABRADOR

CHAPITRE PREMIER

Le pays et ses habitants dans le passé.

Au nord-est du continent américain s'étend une vaste presqu'île, de forme triangulaire. Elle se rattache par sa base à la terre ferme, tandis que, du côté de la mer, elle a pour limites : à l'occident, la baie d'Hudson; au nord, le détroit de Davis; à l'orient, le canal de Belle-Isle et le golfe de Saint-Laurent. La côte septentrionale, qui fait face au Groenland, est dentelée et bordée d'une ceinture de petites îles. Les courants maritimes y amènent du Groenland d'énormes amoncellements de glaces, ce qui explique le climat rigoureux de cette contrée dont la latitude est à peu près la même que celle de l'Angleterre. (50 à 60° l. n.) C'est cette côte, s'étendant du cap Chudleigh au cap Whittle, qui est appelée le Labrador [1]. Elle fait partie des possessions anglaises de l'Amérique du Nord et dépend du gouvernement de Terre-Neuve. Les déserts montagneux de l'intérieur sont peu explorés et mal connus. On y rencontre des sommités recouvertes de neiges éternelles, des glaciers qui descendent dans les plaines, des vallées larges et marécageuses, et, vers le sud, de vastes étendues couvertes de forêts. Une population clair-semée, formée de tribus indiennes, végète misérablement sur cette terre inhospitalière.

Nous n'avons à nous occuper ici que du Labrador proprement dit, c'est-à-dire de la côte tournée vers le nord-est. Elle ressemble

[1] La presqu'île elle-même ne porte pas de nom particulier.

à celle du Groenland. De nombreux fiords pénètrent vers l'intérieur, mais leurs rives sont si escarpées que les emplacements habitables y sont fort peu nombreux. Vers le sud, ce pays présente un aspect moins sévère. On y voit, à quelque distance du rivage, des montagnes recouvertes de pins et de mélèzes. Les petites îles, semées en grand nombre près de la côte, ne sont guère que des récifs rocailleux où nichent les mouettes et d'autres oiseaux maritimes. Entre ces îles, la navigation est rendue difficile par les banquises qui s'y arrêtent jusqu'à la fin de l'été. L'hiver du Labrador est un peu plus court, mais plus rigoureux que celui du Groenland. En été, la chaleur s'élève jusqu'à 25° Réaumur et se fait d'autant plus sentir que le sol rocailleux renvoie les rayons du soleil. C'est alors que les moustiques deviennent un véritable fléau et tourmentent gens et bêtes.

Les produits du Labrador ressemblent à ceux du Groenland. Les arbustes portant des baies sont très abondants. Vers le sud, on trouve des peupliers, des bouleaux et des saules. Plus on se dirige du côté du nord, plus ces arbres prennent un aspect rabougri; les pins eux-mêmes se rapetissent, et au 57e degré de latitude nord, toute végétation arborescente disparaît. Parmi les animaux, le phoque occupe une place importante; il vient au Labrador plus tard qu'au Groenland, en novembre. La mer est riche en poissons. La baleine, autrefois commune dans ces parages, y est devenue plus rare.

Les habitants appartiennent à la race des Esquimaux, comme les Groenlandais auxquels ils ressemblent dans leur vie et dans leurs mœurs; tout au plus faut-il noter de légères différences dans les vêtements et dans la construction des canots, qui sont mieux travaillés. En été, les Esquimaux du Labrador habitent dans des tentes de peau; en hiver, leurs demeures sont enfoncées dans le sol, au-dessus duquel des murs hauts de trois pieds seulement supportent la toiture. Celle-ci, du côté sud, est percée de fenêtres. « Pour pénétrer dans une de ces demeures, écrit le missionnaire Wullschlægel, nous devions ramper dans un couloir obscur, long de vingt-quatre pieds, et nous estimer heureux de n'être pas mordus par les chiens sur le corps desquels il faut souvent passer. » Un pauvre Esquimau, qui venait d'entendre la bonne nouvelle, dit un jour à ce missionnaire : « Malheureux que nous sommes, nous souffrons du froid et de la faim; nos maisons et nos tentes sont remplies d'immondices; nous sommes tourmentés par la puanteur et la vermine. Je serais déjà content de vivre comme vivent les

Européens; mais s'il y a quelque chose de meilleur encore à espérer, alors il vaut la peine que nous apprenions à connaître le Sauveur. »

Lorsque les Esquimaux voyagent en hiver, ils construisent des maisons avec la neige durcie. Sur un emplacement convenablement piétiné, ils décrivent un cercle, puis taillent de grands blocs rectangulaires avec lesquels ils élèvent, jusqu'à une hauteur de huit pieds, les murs de cette demeure primitive. Un morceau de glace tient lieu de fenêtre; la neige est employée le soir à fermer la hutte; c'est elle encore qui, recouverte de peaux, sert de banc et de lit. L'hiver, les habitants voyagent en traîneaux tirés par des chiens. Ces animaux, assez semblables à des loups, sont attelés chacun séparément et marchent l'un devant l'autre, conduits par un des leurs qui, bien dressé, tient la tête de l'attelage. L'Esquimau dirige le chien conducteur au moyen d'un fouet de vingt-quatre pieds de long, et tout l'attelage suit son guide aussi docilement qu'un troupeau de moutons son berger. Mais si l'un des chiens, atteint par le fouet du conducteur, mord son voisin, alors la confusion se met dans l'attelage, qui forme bientôt un peloton confus où l'ordre ne se rétablit pas sans peine. Les Esquimaux ménagent leurs chiens, lesquels travaillent beaucoup, sans être d'un entretien coûteux. On leur jette des débris de poissons, des intestins d'animaux tués à la chasse, de vieilles peaux; s'il n'y a rien de pareil à leur donner, on les envoie sur le rivage, où ils cherchent eux-mêmes des moules et des poissons. Quand la faim les tourmente, ils dévorent ce qu'ils trouvent, même les courroies de leur attelage, qu'on a soin de cacher pendant la nuit. En voyage, le soir, quand les chiens sont dételés et nourris, on leur laisse le soin de creuser un trou dans la neige, où ils se blottissent pour dormir.

Les Esquimaux du Labrador et ceux du Groenland parlent deux dialectes, qui ont plus de rapports entre eux qu'il n'y en a entre l'allemand et le hollandais. Les objets qu'ils ont appris à connaître par leurs relations avec les Européens portent, au Labrador, des noms français, les Français ayant été les premiers à trafiquer dans ces contrées. Comme celui du Groenland, le dialecte du Labrador est pauvre pour exprimer les idées de l'ordre spirituel.

On retrouve ici les opinions religieuses et les superstitions du Groenland. Les angekoks et les amulettes y sont en honneur. On raconte que, dans l'intérieur de la péninsule, réside une vieille femme, nommée Supperguksoak, qui gouverne les rennes et les envoie à la côte quand les Esquimaux en ont besoin. En cas de néces-

sité, ceux-ci invoquent la vieille femme, en criant : « Kait! kait! » c'est-à-dire : « Viens! viens! nous avons faim. » On dit encore que le mari de cette femme, Torngarsok, habite sur les eaux, où il gouverne les baleines et les phoques. Quand les phoques sont peu abondants, ou pendant la pêche des baleines, on invoque Torngarsok. Lorsqu'une baleine échappe, le harponneur a coutume de dire : « Torngarsok ne s'en est pas mêlé, il ne nous a pas entendus,.. il était occupé ailleurs. » C'est auprès de Supperguksoak que sont recueillies les âmes des trépassés, dont le bonheur consiste à aller dans sa compagnie chasser le renne.

Comme les Groenlandais, ces Esquimaux vivent sans magistrat ni loi. Ils se vantent de leur moralité, bien que les meurtres soient assez fréquents et les liens du mariage trop peu respectés. Leur naturel est insouciant et paresseux, leur caractère fier et indomptable. Ils se glorifient d'être des hommes libres, mais abusent souvent de leur liberté. Ils se croient supérieurs aux Européens, parce qu'ils savent mieux conduire un kajak et prendre les phoques ; ils reconnaissent toutefois que, sous d'autres rapports, les Européens sont plus avisés. Aussitôt qu'un jeune homme a tué quelques gélinottes, il passe aux yeux des siens pour un grand personnage et devient arrogant. Les Esquimaux ont une apparence paisible, mais de violents orages troublent parfois ces eaux dormantes. La vengeance peut sommeiller dans leur cœur pendant de longues années ; lorsqu'elle se réveille, elle s'assouvit dans le sang. Il y a chez les Esquimaux du Labrador moins de simplicité que chez les Groenlandais. On met à mort les enfants infirmes ou difformes ; on signale des cas de suicide et de brigandage. Les enfants sont élevés à la dure : par les froids les plus rigoureux leurs mères les portent dans le capuchon de leur manteau, sans les couvrir d'aucun vêtement ; lorsque l'enfant s'impatiente dans ce berceau peu confortable, on l'expose tout nu sur la neige. Malgré tous leurs travers et leurs vices, les Esquimaux sont remplis de propre justice, ce qui montre à quel point le pharisaïsme est naturel au cœur de l'homme. Un jour, quelques-uns de ces païens, étant arrivés à la station d'Hébron, y entendirent prêcher l'Evangile, mais ils ne furent point touchés : « Nous sommes, disaient-ils, de braves gens, qui n'avons pas besoin d'un Sauveur ; il y a bien parmi nous quelques mauvais sujets qui pourraient profiter de vos instructions, mais nous-mêmes, nous n'en sentons aucun besoin. »

Lorsque les indigènes du Labrador entrèrent pour la première fois en contact avec les Européens, ils ne se montrèrent pas aussi

inoffensifs que ceux du Groenland. Les Français et les Canadiens de race française qui sont, depuis le XVII[e] siècle, en rapport avec les Esquimaux du Labrador, ont eu souvent à souffrir de leurs instincts pillards et sanguinaires. Les mêmes expériences furent faites par les Anglais depuis qu'ils eurent conquis le Canada. (1763.) Cependant, vers la fin du siècle dernier, quelques colons anglais surent gagner leur confiance; entre autres un certain Cartwright qui raconte, dans un gros volume, son séjour au Labrador. Il admire ces hommes de petite taille, les trouve moralement supérieurs à tous les autres peuples et célèbre même leurs mérites en vers enthousiastes. Cartwright juge avec plus de sévérité les Indiens de l'intérieur, convertis au catholicisme, et les dépeint comme une race perfide, querelleuse, adonnée à la boisson.

Lorsque les relations commerciales entre les Européens et les Esquimaux acquirent de l'importance, ces derniers se firent connaître d'une manière de plus en plus désavantageuse. Plus d'une fois ils massacrèrent des commerçants et des navigateurs. Aussi le gouvernement vit-il de bon œil les premières tentatives faites pour établir au milieu d'eux une œuvre d'évangélisation.

CHAPITRE II

La mission au Labrador.

C'était en 1741. Un navire hollandais se trouvait à l'ancre dans le port Saint-Thomas, aux Antilles. On s'occupait beaucoup, parmi les matelots, de quelques Frères moraves qui prétendaient convertir les esclaves nègres au christianisme. Jean-Chrétien Ehrhardt, un vieux pilote, qui avait longtemps navigué et appris à connaître nombre de peuples sauvages, se joignit à ses camarades pour se moquer des missionnaires. « Allons voir, dit l'un d'eux, comment ils prient avec leurs noirs disciples. » Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme. Mais lorsque les matelots eurent pris place au milieu des esclaves chrétiens, les paroles moqueuses s'arrêtèrent sur leurs lèvres et le recueillement de l'assemblée les gagna. Ils écoutèrent en silence les exhortations et les prières du missionnaire, Frédéric Martin. Le pilote surtout se sentit atteint jusqu'au fond de sa conscience. Il retourna plus d'une fois à l'as-

semblée, et, lorsque le navire hollandais mit à la voile, on pouvait voir, sur le visage bruni du vieux marin, les traces des sentiments d'humiliation et de reconnaissance qui remplissaient son cœur. En quittant les Antilles, il était devenu un homme nouveau.

De retour en Hollande, Ehrhardt entra dans la communauté des frères moraves. Plus d'une fois déjà la pêche de la baleine l'avait conduit dans le détroit de Davis. Il fut donc heureux de partir pour le Groenland sur un navire (l'Irène) équipé par la mission morave. C'est là qu'il passa l'hiver et apprit à aimer les Esquimaux. Il entendit parler d'hommes de la même race, qui habitaient de l'autre côté du détroit. Il conçut le projet d'entreprendre dans ces contrées, récemment explorées par le navigateur Henri Ellis, une nouvelle œuvre missionnaire. La direction de l'Unité des frères, approuvant ses idées, on tenta d'entrer en relation avec la compagnie de la baie d'Hudson; mais celle-ci refusa de recevoir les missionnaires dans ses factoreries. C'est alors qu'un frère morave, de nationalité anglaise, le riche négociant Nisbet s'unit à deux associés, Groce et Bell, pour envoyer un navire marchand vers la partie du Labrador où la compagnie d'Hudson n'avait encore aucun établissement. Le navire fut frété et appelé « l'Espérance. » Ehrhardt, choisi comme chef de l'expédition, partit avec quatre missionnaires. Le 11 juillet 1752, ils virent les premières montagnes de la côte et découvrirent, après de longues recherches, un lieu où l'on pût jeter l'ancre. Ils prirent possession du pays au nom de l'Angleterre, en gravant le chiffre du roi Georges sur l'écorce d'un bouleau, près du rivage, et ils donnèrent au havre où ils avaient débarqué le nom de God-bay. Poursuivant leur voyage le long du littoral, ils rencontrèrent, le 29 juillet, une compagnie d'Esquimaux qui s'avançaient dans leurs kajaks en poussant des cris sauvages. Ehrhardt leur répondit par une salutation groenlandaise. Aussitôt ils manifestèrent une grande joie et, montant à bord du navire, ils s'y comportèrent d'une manière paisible.

Le 31 juillet on découvrit un port, dans une situation abritée, au milieu de forêts qui descendaient vers la rive. On résolut d'y débarquer et d'y chercher un emplacement pour bâtir. Le port fut appelé Nisbet-harbour, du nom du principal armateur du navire, et le lieu choisi pour l'établissement de la colonie reçut le nom de Vallée de l'Espérance (Hoffenthal). C'était à vingt-cinq lieues S.-E. de la station actuelle du même nom.

On débarqua les provisions, les matériaux de construction et même deux petits canons destinés à défendre les colons, si cela

devenait nécessaire. Le 10 août commencèrent les travaux, et déjà le 3 septembre la maison était assez avancée pour qu'on pût coucher à l'abri de son toit. Ehrhardt prit alors congé des quatre missionnaires, pour poursuivre son expédition et chercher à trafiquer avec les indigènes, suivant les instructions qu'il avait reçues. Remontant le long de la côte, il rencontra à diverses reprises des Esquimaux qui vinrent à bord pour échanger des dents de baleine contre des articles de commerce. Le 13 septembre, Ehrhardt, le capitaine, le secrétaire du navire et quatre matelots débarquèrent au milieu des indigènes avec beaucoup de marchandises; mais aucun d'eux ne reparut. Ceux qui étaient restés sur le vaisseau attendirent quelques jours, puis retournèrent à Nisbet-harbour où ils racontèrent la disparition de leurs compagnons de voyage. Le pilote, prenant la place du capitaine pour ramener le vaisseau en Europe, pria instamment les missionnaires de remonter à bord, parce qu'il lui restait trop peu d'hommes pour la traversée. Les Frères durent y consentir, et ils arrivèrent à Londres vers la fin de novembre. L'année suivante, un capitaine américain, longeant la côte du Labrador, retrouva la maison abandonnée par les missionnaires et les provisions qu'ils y avaient laissées à l'usage d'Ehrhardt et de ses compagnons, puis un peu plus loin, les restes de sept cadavres. Il ne put savoir de quelle manière ces infortunés avaient péri.

Malgré les mauvaises nouvelles du Labrador, les frères moraves ne renonçaient pas à l'espoir d'y apporter l'Evangile. Un des leurs, un charpentier nommé Jens Haven, se sentit appelé à succéder à Ehrhardt. Il fut envoyé au Groenland pour aider par son travail les fondateurs de la station de Lichtenfels. Revenu en Allemagne en 1762, il obtint de la direction de l'Unité des frères la permission d'entreprendre un second voyage d'exploration au Labrador. En 1764 il partit de Herrnhut pour l'Angleterre, accompagné par les prières de la communauté. Des amis anglais le recommandèrent au commodore de la flotte qui était sur le point de mettre à la voile pour Terre-Neuve. Le commodore le prit avec lui jusqu'à Saint-Jean, la capitale de cette île, et lui donna des lettres de recommandation. Un vaisseau marchand lui permit d'atteindre Quirpont, le port le plus septentrional de Terre-Neuve. Là, il rencontra un indigène du Labrador, auquel il adressa la parole en groenlandais, le priant d'aller chercher ses compatriotes. L'Esquimau courut leur dire : « Cet homme qui vient d'arriver est notre ami. » Jens Haven s'empressa de revêtir son costume groenlan-

dais; bientôt voici dans leurs canots cinq Esquimaux, qui crient: « Tu es véritablement notre compatriote. » La joie fut réciproque. Haven dut accompagner ses nouveaux amis sur un îlot voisin, où se trouvaient leurs femmes et leurs enfants. Alors il invoqua le Seigneur en disant : « En ton nom, Seigneur, j'irai avec eux; s'ils me tuent, mon œuvre sera achevée sur la terre et je vivrai auprès de toi; s'ils m'épargnent, je veux croire que ta volonté est qu'ils entendent et reçoivent l'Evangile. » Les Esquimaux le reçurent fort bien, l'écoutèrent avec attention et lui promirent leur visite. Le lendemain, dix-huit d'entre eux vinrent à lui. Il leur montra une lettre du commodore, afin de leur prouver les intentions bienveillantes du gouvernement anglais; puis il les engagea à garder cette lettre qui pourrait leur servir de sauf-conduit auprès des Européens. Mais ils ne voulurent point accepter le papier, ayant peur, disaient-ils, de l'être vivant qui devait s'y trouver enfermé. Lorsqu'il leur demanda des nouvelles de la mort d'Ehrhardt, ils ne répondirent rien et baissèrent les yeux. Leurs rapports durèrent plusieurs jours et devinrent toujours plus satisfaisants. Le chef de la troupe, l'angekok Seguliak, se montra particulièrement aimable. Lorsqu'ils voulurent, en l'honneur de leur nouvel ami, exécuter une danse païenne, Haven entonna un cantique groenlandais; alors ils s'arrêtèrent, l'écoutèrent avec émotion et s'écrièrent : « Nous sommes sans parole. » Au départ ils le prièrent de revenir sans tarder.. Haven revint le 27 septembre 1764 à Saint-Jean, où le commodore le reçut avec bienveillance et lui fournit l'occasion de retourner en Angleterre.

Le département commercial du gouvernement britannique émit bientôt après le vœu qu'une mission fût fondée au Labrador. La direction de l'Unité des frères consulta le sort et consentit à l'entreprendre. En 1765, Jens Haven, Laurent Drachart et deux autres frères furent choisis pour ce nouveau voyage d'exploration. Ils se rendirent avec la flotte anglaise à Terre-Neuve, et de là, avec un vaisseau de guerre, ils visitèrent quelques ports du Labrador méridional. Haven, monté sur un petit schooner, se dirigea vers le nord, mais ne réussit pas à retrouver Nisbet-harbour ni à rencontrer des Esquimaux. Drachart fut plus heureux. Il parvint à entrer en rapport avec une tribu d'indigènes et à leur faire comprendre que les Groenlandais, leurs frères de l'est, s'étaient convertis des idoles au Sauveur. Ils lui répondirent : « Nous voulons faire comme les Groenlandais, nous croyons tes paroles. » Ensuite ils lui donnèrent la main, lui disant : « Tu peux avoir confiance en nous. » Au cours

de ses visites, Drachart s'efforça de faire connaître à ces gens les éléments de l'Evangile; mais il trouva leur intelligence bien bornée. Ils se représentaient le Sauveur comme un seigneur puissant qui les délivrerait des « kablunètes » (étrangers) et leur viendrait en aide contre les méchants « karadlit » du nord. Ils écoutaient avec intérêt les premiers enseignements; mais bientôt, se disant fatigués d'entendre, ils s'écriaient comme les Groenlandais : « Nous savons tout cela; nous n'avons plus d'oreilles pour vous écouter. » Toujours polis et aimables envers les Frères, ils ne se gênaient pourtant pas, à l'occasion, de leur dérober certains objets.

Lorsque Jens Haven et ses compagnons manifestèrent l'intention de revenir afin de s'établir au milieu d'eux, ils en parurent heureux et dirent : « Revenez l'année prochaine et bâtissez des maisons; mais ne conduisez pas avec vous des « kablunètes, » ne prenez avec vous que des « innuits » comme nous et vous-mêmes; alors nous vous aiderons à bâtir. « Jensingoak » (c'est ainsi qu'ils appelaient Jens Haven) nous dirigera pour la construction de nos canots et Drachart nous enseignera à lire et à écrire. Nous vivrons comme des amis : nos fusils et nos harpons ne serviront pas à nous faire la guerre, mais à chasser les rennes et les phoques. » Les Frères passèrent une fois la nuit chez l'angekok Seguliak qui, en leur présence, entra dans un état d'extase. Il commença par chanter avec ses femmes; puis il se mit à marmotter des paroles inintelligibles, à faire des gestes étranges, à souffler, à écumer, tandis que son corps et ses membres se tordaient et qu'il agitait ses mains autour de sa tête. De temps en temps il poussait des cris, roulait les yeux et appliquait sa main contre le visage de Drachart. Au milieu de sons inarticulés, on entendait ces paroles : « Voici mon Torngâk qui arrive. » Ensuite il embrassa Drachart, tomba par terre, se releva et demanda aux Frères de l'embrasser. Enfin il se rassit et recommença à chanter. Le matin, à l'heure du départ, Seguliak dit aux Frères : « Vous pouvez raconter à nos compatriotes de l'est comment vous avez passé la nuit chez moi. Avant vous, aucun « kablunète » n'avait dormi sous mon toit; mais vous n'êtes pas des « kablunètes, » vous êtes des « innuits » comme nous; nous ne vous craignons pas, nous vous connaissons. »

Les Frères cherchèrent à organiser le commerce entre Esquimaux et Européens, de manière à prévenir tout acte de violence. Après deux mois de séjour, ils retournèrent en Angleterre; mais les négociations ayant pour but de fonder une station missionnaire au Labrador ne devaient aboutir qu'en 1769. C'est à ce moment-là

que des commerçants anglais firent plusieurs Esquimaux prisonniers, à la suite d'un combat, entre autres une femme nommée Mikak et un jeune garçon de quinze ans, nommé Karpik, qu'ils envoyèrent en Angleterre. Mikak obtint bientôt la permission de retourner dans sa patrie, où elle sut, plus tard, se rendre fort utile aux missionnaires. Karpik fut élevé à Fulnek. Drachart eut la joie de le baptiser comme les prémices du Labrador; mais peu après il mourut de la petite vérole.

Enfin, en 1769, grâce à l'intervention du commodore Palliser, les Frères obtinrent la concession de cent mille acres de terrain sur un point de la côte du Labrador, nommé la « baie des Esquimaux. » (54° de lat. n.) En 1770, Jens Haven et Drachart, accompagnés d'Etienne Jensen et d'autres frères, s'y rendirent sur un vaisseau équipé par la Société morave de Londres. Après avoir cherché en vain des Esquimaux à Queens-harbour (52° 34′ lat. n.), ils suivirent la côte vers le nord, et retrouvèrent leurs anciens amis. « Nous avons eu peur, dirent ceux-ci à Jens Haven, en voyant arriver un vaisseau étranger; mais en apprenant que le petit Jens s'y trouvait, nous avons cessé de craindre; car nous t'aimons et nous sommes heureux de te revoir. » Un autre prit une courroie qu'il attacha au bras de Drachart, en lui disant : « Cette courroie est le signe de l'affection qui doit nous unir. Je n'ai pas encore oublié ce que tu m'as raconté du Seigneur des cieux, et je désire en savoir plus long. » Une autre troupe d'Esquimaux, parmi lesquels se trouvait Mikak, campait plus au sud, vers la baie de Biron. Le vaisseau s'y rendit et l'on y trouva une centaine d'indigènes. Mikak manifesta une grande joie, et, pour recevoir honorablement les frères, elle vint à bord, portant la robe qu'elle avait reçue de la princesse de Galles et un médaillon d'or orné d'un portrait du roi d'Angleterre. Son père, qui l'accompagnait, vêtu de sa pelisse de phoque, avait des gants anglais et un insigne d'officier sur la poitrine.

Les Esquimaux furent heureux d'apprendre que les Frères venaient s'établir au milieu d'eux et leur parler de Jésus-Christ. Ils promirent de les écouter et de renoncer au vol et au meurtre. « Nous vous aimons, disaient-ils; notre alliance durera aussi longtemps que luira le soleil. Choisissez l'emplacement qui vous conviendra. » Les Frères allèrent de tente en tente, et distribuèrent des cadeaux qui furent reçus avec joie; puis ils retournèrent à la baie des Esquimaux, accompagnés de Mikak et de son époux Tuglavina. Ils y furent si bien reçus qu'ils eurent dès ce moment la pensée de

choisir ce lieu pour y fonder la station; mais comme ce n'était là qu'un voyage d'exploration, ils retournèrent en Angleterre.

L'année suivante, en 1771, l'œuvre missionnaire prit un caractère plus stable. La « société pour la propagation de l'Evangile, » d'accord en cela avec les moraves d'Angleterre, résolut d'acheter un navire destiné à mettre la station en communication avec l'Europe. Ce vaisseau fut appelé « l'Amitié. » Il était autorisé à faire le commerce, dans le but d'aider à couvrir les frais de la mission. Un agent qui accompagna les Frères reçut comme instruction que la conversion des païens devait être le premier but de l'entreprise. Pour protéger la station, l'on obtint une proclamation du gouverneur de Terre-Neuve, laquelle recommandait aux navigateurs de tout pays de se conduire humainement envers les Esquimaux.

Le 8 mai 1771, les Frères appelés à entreprendre cette mission, savoir Jens Haven, Christophe Brasen, Jean Schneider et leurs femmes, Drachart et huit chrétiens non mariés firent leurs adieux à la communauté morave de Londres et montèrent sur « l'Amitié. » La traversée fut difficile et dangereuse. C'est le 8 août qu'on put atteindre, sur la côte du Labrador, l'emplacement choisi; on le consacra par la prière et on le nomma Naïn. Aussitôt on commença à bâtir une maison dont les pièces avaient été apportées sur le navire, et au bout de peu de semaines, on put l'habiter. Quelques Esquimaux, entre autres Mikak et son mari, vinrent visiter les missionnaires; mais ils ne s'arrêtèrent pas longtemps. Plusieurs d'entre eux venaient surtout pour trafiquer; ils consentaient cependant à écouter l'Evangile. « Je leur parle du Sauveur, écrit Drachart, et, pour les rendre attentifs, je leur adresse quelques questions, auxquelles ils font les réponses les plus diverses. Les uns disent: « Oui, nous sommes des pécheurs, nous penserons à ce que tu nous dis. » Les autres répondent: « Nous ne te comprenons pas; as-tu encore des couteaux à nous vendre? » — Un autre estime que le Sauveur ne peut faire autrement que de l'aimer parce qu'il n'a pas encore tué d'Européen. — Quant à moi, ajoute Drachart, je dis au Seigneur: « Puisque, au Groenland, tu as donné de l'intelligence aux plus ignorants et réchauffé les cœurs les plus froids; fais-le de même ici, et que nous ne soyons pas confus; car il s'agit de ta gloire! »

Pendant l'hiver, quatre familles d'Esquimaux demeurèrent à Naïn. L'une d'entre elles était venue pour chercher des soins médicaux auprès du frère Brasen, qui avait fait un peu de chirurgie. D'autres venaient en visite sur leurs traîneaux. On bâtit pour les visiteurs

une hutte, où se tenaient des réunions religieuses. Quelques fruits de la prédication se manifestaient. Un auditeur vint remettre des flèches entre les mains des missionnaires, parce qu'elles lui avaient servi non seulement pour chasser des rennes, mais aussi pour tuer des hommes. Toutefois, il y eut aussi des explosions de barbarie païenne; et souvent, pour empêcher des actes de brigandage, il fallut charger les fusils, menace qui suffisait pour obtenir le respect. La place était étroite dans la maison des missions; il en résultait des inconvénients, auxquels les Frères ne surent pas toujours porter remède avec tout le support et toute la charité désirables.

Au printemps, les Esquimaux arrivèrent en plus grand nombre. En juillet, il y en avait deux cents, disposés à écouter l'Evangile. Haven et Drachart, qui possédaient la langue, se chargèrent d'enseigner, les autres s'occupèrent de pourvoir aux besoins matériels. La pêche des saumons eut de bons résultats; les indigènes apprirent à se servir de filets, tandis que jusqu'alors ils harponnaient le poisson. De temps en temps ils tuaient des rennes. Les hivers suivants, les chasseurs acquirent un riche butin de peaux d'ours et de renards. D'autres tentatives pour fournir à l'entretien des missionnaires, telles qu'une scierie et un atelier de boissellerie, furent moins heureuses.

En 1772, l'été se passa sans qu'on vît revenir le navire, ce qui causa de graves inquiétudes; cependant les Esquimaux promirent de fournir aux frères ce qui leur serait nécessaire pendant l'hiver. Enfin, le 30 octobre, « l'Amitié » jeta l'ancre devant Naïn, après une traversée difficile. Les matelots s'étonnèrent de la transformation qu'ils purent constater chez les indigènes. « Ce n'était plus, disaient-ils, les mêmes sauvages. » Les fruits de la prédication de l'Evangile commençaient aussi à se montrer. Une veuve raconta que, pendant sa dernière maladie, son mari lui avait dit : « Ne pleure pas, je vais auprès de Jésus qui nous aime; » et ses compatriotes, en parlant du défunt, l'appelaient : « celui que le Sauveur a pris à lui. » Quelques frères ayant entrepris une excursion pour aller à la recherche de la dépouille d'une baleine, durent s'arrêter plusieurs jours dans une maison d'Esquimaux, à cause du mauvais temps. C'était sur un îlot, à 7 milles au sud de Naïn. Ils y endurèrent de grandes souffrances. « Ce que nous avons dû supporter, disent-ils dans leur journal, ne peut se décrire. Nous n'avions de repos ni jour ni nuit; aussitôt que le froid se tempérait, nous étions tourmentés par la vermine. Nous devions cuire notre

nourriture, au milieu des chiens, dans un étroit couloir où la fumée nous tourmentait. » Ils rentrèrent à Naïn, affamés et à moitié gelés.

En 1773, la station fut visitée par Layritz, délégué de la conférence des anciens de Herrnhut. Il était accompagné d'un nouveau missionnaire, Beck, et séjourna à Naïn depuis le 25 juillet au 29 septembre. On parla de l'avenir de la mission, et il fut décidé d'entreprendre un voyage d'exploration vers le nord. Jens Haven exécuta ce projet dans une chaloupe qu'on avait fait venir de Terre-Neuve. Un schooner de la marine anglaise arriva juste à point pour lui faire escorte. Le capitaine fut étonné des résultats de l'œuvre parmi les Esquimaux, et fit au gouverneur de Terre-Neuve un rapport très favorable. Le long de toute la côte, Jens Haven fut accueilli avec joie; ceux qui le connaissaient déjà l'embrassaient en le revoyant. D'autres, qu'il reprenait avec énergie, comme il avait coutume de le faire, le suppliaient de ne pas leur retirer son affection : « Nous ne pouvons pas supporter ta colère, » lui disaient-ils. Dans une autre circonstance, on lui dit : « Jens, tu n'es qu'un petit homme; mais tu as de fortes pensées et un esprit invincible. » Des Esquimaux, venant de très loin, avaient entendu parler de l'Européen, ami de leur peuple. Les expériences faites dans ce voyage rendirent plus favorable encore le jugement que Layritz rapporta en Europe. « Naïn, disait-il, est une chaire d'où la bonne nouvelle est déjà annoncée à des centaines de païens. »

Cependant les missionnaires ne tardèrent pas à s'apercevoir que les superstitions idolâtres et les vices grossiers du paganisme opposaient encore de grands obstacles à la Parole de Dieu, et que les bonnes impressions reçues à Naïn se dissipaient en été, quand les Esquimaux reprenaient leur vie nomade. Ils résolurent donc de fonder, le plus tôt possible, deux nouvelles stations au nord et au sud de Naïn. Quatre frères, Brasen, directeur de Naïn, Lehmann, Lister et Jens Haven se mirent en route, en 1774, pour faire une reconnaissance dans le nord; mais au retour ils firent naufrage, et deux d'entre eux, Brasen et Lehmann, périrent dans les flots. Cette catastrophe n'empêcha pas les frères de faire, déjà l'année suivante, de nouvelles reconnaissances dans toutes les directions, et l'on choisit l'emplacement d'une seconde station à soixante lieues au nord de Naïn, dans une île de la baie d'Okak. La même année, le nouveau directeur de la mission du Labrador, Samuel Liebisch, arriva d'Europe avec quelques aides.

L'hiver suivant, le 19 février 1776, on fit à Naïn la dédicace so-

lennelle de la salle de culte, et le même jour on baptisa un jeune angekok, Kingminguse, qui avait été soigneusement instruit. Il reçut à son baptême le nom de Pierre. Au mois d'août, le frère Haven fonda la nouvelle station d'Okak. L'emplacement avait été bien choisi; car plus de trois cents indigènes y séjournaient habituellement. Ils se montrèrent d'abord grossiers et légers; mais ils étaient contents que Jens se fût établi parmi eux. Celui-ci parle des premières années de son séjour à Okak comme du plus beau temps de sa vie missionnaire; car il avait chaque jour l'occasion d'annoncer l'Evangile.

Les fruits de sa prédication se montrèrent bientôt. Deux ans plus tard, six adultes reçurent le baptême à Okak. A Naïn, le nombre des Esquimaux sédentaires s'éleva à quatre-vingts, et celui des baptisés à vingt. Les missionnaires profitaient de l'été pour visiter les indigènes nomades, se servant, pour voyager, de canots de femmes. (Umiaks.) L'un des Frères voulut même accompagner une bande d'Esquimaux dans une excursion de chasse à l'intérieur; mais il ne put en supporter les fatigues. En hiver, les assemblées de culte étaient plus régulières, et de nombreux enfants visitaient l'école.

Dans le but de fonder une troisième station, au sud de Naïn, Schneider, Lister et Etienne Jensen se rendirent en 1777 à Arvertok, et achetèrent des Esquimaux un morceau de terrain, autour duquel ils placèrent des bornes. L'établissement définitif n'eut lieu qu'en 1782, sur la demande réitérée des indigènes. La station, située à cinquante lieues au sud de Naïn, fut appelée Hoffenthal. Jens Haven prit encore une part très active à cette entreprise. Peu de temps après, ce vieux serviteur de Christ, si fidèle malgré son originalité, retourna en Europe avec sa femme. Il vécut encore douze ans à Herrnhut, et mourut en paix en 1796. Les dernières années de sa vie, il était aveugle. Drachart avait déjà été rappelé auprès de Dieu, en 1778, alors qu'il était encore en pleine activité.

Le vaisseau qui arrivait chaque année d'Angleterre, pour visiter et approvisionner les trois stations, les maintenait en rapport les unes avec les autres. Dans les intervalles, les frères cherchaient à se visiter en canots ou en traîneaux. Ce qui arriva, dans l'une de ces excursions, à Samuel Liebisch, accompagné d'un autre frère, peut servir à nous montrer quels étaient les dangers auxquels ils s'exposaient dans de pareils voyages. La mer étant couverte de glace, ils la traversaient en traîneau, suivis par des Esquimaux. A moitié chemin, ils furent surpris par une tempête; les vagues

mirent la glace en mouvement et les traîneaux furent ballottés en tous sens. Partout la glace se fendait et des craquements se faisaient entendre. Les Esquimaux cherchèrent, en toute hâte, à atteindre le rivage. Quelques minutes plus tard, la glace se rompit dans l'endroit même où ils venaient de passer; l'eau ne tarda point à la couvrir, et, à la tombée de la nuit, aussi loin que portaient leurs regards, ils ne découvraient plus que la mer ouverte. Le bruit des vagues, les mugissements de la tempête et le fracas des glaçons qui s'entre-choquaient étaient terribles à entendre. Près du rivage, les Esquimaux bâtirent une maison de neige, dans laquelle tous les voyageurs, six adultes et un enfant, entrèrent en rampant, à neuf heures du soir. Abrités contre le vent glacial, ils entonnèrent un cantique d'actions de grâces et se couchèrent en se serrant les uns contre les autres. Les Esquimaux ne tardèrent pas à s'endormir; mais Liebisch était tenu éveillé par le mugissement de la mer. A une heure du matin, une énorme vague atteignit la maison, suivie d'une seconde qui poussa à l'intérieur le bloc de neige fermant l'entrée. Liebisch réveilla ses compagnons; les Esquimaux taillèrent une issue et portèrent les bagages vers un point plus élevé du rivage. A peine y étaient-ils arrivés, qu'une vague immense enleva la hutte qu'ils venaient de quitter; et tout le reste de la nuit, ils eurent à subir la violence de la tempête. Le matin, les Esquimaux se mirent à construire une nouvelle maison de neige, où l'on s'installa tant bien que mal. Ils ne purent, pendant plusieurs jours, songer à se remettre en route, à cause du mauvais temps. Les Esquimaux dormaient nuit et jour, tandis que les Européens souffraient beaucoup du froid et du manque de nourriture. Enfin ils purent retourner à Naïn, à la grande joie des Frères, qui avaient les plus vives inquiétudes à leur sujet, et ils rendirent grâces à Dieu qui les avait sauvés.

Les missionnaires travaillaient depuis onze années, au milieu de bien des difficultés et des dangers, lorsqu'il sembla soudain que toutes leurs espérances allaient être anéanties. En 1782, les indigènes recommencèrent à visiter les établissements anglais de la côte méridionale. Ceux qui revinrent à Naïn vantèrent le bon accueil qu'ils y avaient reçu ainsi que les dons de fusils et de munitions qui leur avaient été faits. Leur désir d'émigrer vers le sud devint général, malgré l'avis contraire des missionnaires, auxquels plusieurs commençaient à résister en face. L'Evangile n'avait plus le même accès auprès de ces gens; les pratiques païennes furent remises en honneur, et dans une assemblée populaire, tenue

près de Hoffenthal, en 1786, il fut convenu entre eux qu'ils ne confesseraient plus leurs péchés aux Frères: « Chacun, disaient-ils, devait être libre de vivre comme il l'entendait. » Ils s'endurcirent de plus en plus. En 1789, l'évêque Spangenberg adressa aux baptisés une lettre d'exhortation très cordiale; quelques-uns d'entre eux furent impressionnés, mais la plupart persévérèrent dans leurs péchés, et Pierre lui-même retomba dans une vie toute païenne. A l'occasion d'une maladie contagiuse qui ravagea Okak et Naïn, pendant l'hiver de 1796 à 1797, plusieurs chrétiens eurent recours aux vieilles superstitions idolâtres, malgré les soins dévoués que leur prodiguaient les missionnaires.

Quelques-uns cependant persévérèrent dans la foi et moururent en paix. Citons Daniel, l'un des membres de l'Eglise, qui déclara pendant sa dernière maladie qu'il avait jeté au fond de la mer toutes les choses dans lesquelles il mettait autrefois sa confiance; « maintenant, ajoutait-il, ma seule espérance est le Sauveur, vers qui se tournent toutes mes pensées. » Il en fut de même de la veuve Esther, la première femme convertie parmi les Esquimaux. Visitée par beaucoup d'épreuves, elle resta fidèle jusqu'à la fin. « Le Seigneur est mon père, aimait-elle à dire; il est toujours près de moi, et je puis lui exposer toutes mes pensées. » Trois jours avant de mourir, elle dit encore : « Si je vis, je suis au Sauveur; et si je meurs, je lui appartiens. Ne m'a-t-il pas rachetée par son sang? Il me gardera auprès de lui. » En 1798, mourut aussi Tuglavina, âgé de soixante ans. Il s'était converti, avait été reçu dans l'Eglise en 1793 et avait été dès lors, parmi les siens, un fidèle témoin de l'Evangile, bien qu'il ne sût pas toujours se garder de l'orgueil spirituel. Une autre conversion très remarquable fut celle de l'angekok Kapik qui jouissait d'une grande considération et qui était longtemps resté hostile à l'Evangile. Effrayé par la vue d'un météore, dans la nuit du 11 au 12 novembre 1799, il rentra en lui-même et vint à Hoffenthal pour s'y enquérir de la voie du salut. Il entra dans l'Eglise et demeura fidèle au milieu de beaucoup de luttes intérieures. Au commencement du dix-neuvième siècle, il y avait dans les trois stations 228 Esquimaux dont 110 avaient reçu le baptême. Burkhardt, directeur de la mission du Labrador depuis 1794, pouvait dire dans un rapport : « A Naïn, nous avons passé un bel hiver avec notre petite communauté. L'esprit de Dieu a manifesté sa présence dans nos assemblées; souvent nos auditeurs étaient tout en larmes. Beaucoup de païens sentent le besoin de se convertir. Nous avons bon courage. Tout vient à point pour qui sait attendre. »

L'année 1804 fut le commencement d'une époque bénie dans la mission du Labrador. Un réveil religieux très remarquable se produisit dans les stations. Ce réveil commença par la conversion d'une grande pécheresse, que les païens même méprisaient à cause de ses débordements. Elle entendit une prédication sur ces paroles : « Le Fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu. » Elle en fut frappée et se dit en elle-même : « Serait-il donc vrai que le Sauveur soit venu pour des êtres aussi corrompus que moi ? » Elle resta assise dans la salle, absorbée par ses pensées, et lorsqu'on vint lui dire de se retirer, elle courut du côté de la montagne, se jeta à genoux et s'écria : « O Jésus, j'ai appris que tu es venu pour les méchants ; si cela est vrai, fais-le moi connaître. Voici, je suis la plus mauvaise de toutes les femmes ; sauve-moi, pardonne-moi mes péchés ! » En priant ainsi, elle sentit une paix, inconnue jusqu'alors, descendre dans son cœur. Elle revint à la station, complètement changée et reconnaissante envers Celui qui avait guéri son âme. Ce fait produisit une impression profonde sur une païenne intelligente et honnête, mais remplie de propre justice, qui apprit à rechercher la grâce du Sauveur ; deux autres femmes se joignirent aux deux premières, et bientôt un grand nombre d'Esquimaux prirent au sérieux la question de leur salut. Même les enfants étaient atteints par le mouvement. Les missionnaires étaient occupés tout le jour. C'était tantôt un homme qui désirait décharger sa conscience en confessant d'anciens péchés, tantôt un ignorant qui voulait s'instruire, un affligé qui demandait à être consolé, un pécheur sauvé qui venait publier sa délivrance. Dans les maisons, on entendait des chants et des prières ; dans les assemblées, la place manquait et les cœurs étaient émus. A Naïn, plusieurs confessaient leurs péchés ; les excommuniés demandaient à rentrer dans l'Eglise, disant : « Nous nous détestons nous-mêmes et nous désirons que Jésus nous délivre du malin. » A Okak, des faits semblables se produisirent. Ce réveil ne fut pas un phénomène passager. L'excitation du premier moment ne dura pas ; mais des fruits durables de foi et d'amour se manifestèrent. Une épidémie meurtrière fournit à plusieurs l'occasion de confesser le Seigneur, soit par leur dévouement pour les malades, soit par leur mort victorieuse ; mais quelques-uns, en face du danger, retombèrent dans les superstitions de la magie païenne. En 1810, il y avait dans les trois stations 457 Esquimaux, dont la moitié étaient chrétiens. Malgré l'accroissement du nombre des habitants, chacun pouvait pourvoir à son entretien.

Pendant une famine, ils purent même venir au secours des païens du voisinage, et chaque année le vaisseau trouvait des chargements pour le retour. En 1811, par exemple, la cargaison fut de cent tonneaux d'huile de phoques, deux mille peaux de phoques et deux mille sept cent cinquante peaux de renards. Les frères glorifiaient Dieu en disant: « Dans les maisons de neige des Esquimaux le Seigneur Jésus est maintenant loué; on y célèbre ses souffrances et sa mort comme la seule source de notre salut. Il pardonne aux pécheurs repentants leurs transgressions, il s'approche de ceux qui l'invoquent. O Dieu! qui sommes-nous que tu nous juges dignes d'être témoins d'un semblable réveil! Que toute notre vie te soit consacrée! »

De fréquentes visites d'Esquimaux païens qui venaient du nord et désiraient aussi avoir des missionnaires, donnèrent lieu, en 1811, à un voyage d'exploration dans ces régions encore inconnues. Les missionnaires Kohlmeister et Kmoch entreprirent cette excursion pénible et dangereuse. Un Esquimau de Hoffenthal, nommé Jonathan, céda dans ce but sa chaloupe à deux mâts, et accompagna les Frères avec quatre familles d'indigènes. Lorsqu'on lui représentait les dangers du voyage, il répondait: « Nous essayerons de réussir; quant aux dangers, nous les connaîtrons mieux quand nous serons là-bas. Jésus est mort par amour pour nous; qu'y a-t-il d'extraordinaire si nous mourons à son service! » A la baie de Nachvak, les Esquimaux païens les reçurent avec joie. Un chef, nommé Onalik, les encouragea, en leur disant, à la suite d'un entretien: « Je veux me convertir à Jésus. » Ils poursuivirent leur navigation jusqu'à Opernavik, entrèrent dans le détroit de Hudson, longèrent la côte jusqu'à la baie d'Ungava et jusqu'à l'embouchure de la rivière de Kosoak. Lorsqu'ils partirent de là pour retourner à Hoffenthal, les Esquimaux les supplièrent de ne pas tarder à revenir. Mais la compagnie d'Hudson s'opposa longtemps à la fondation d'une quatrième station septentrionale; cette permission ne fut accordée qu'en 1822.

A son arrivée à Naïn, le 9 août 1820, le vaisseau « l'Harmonie » fut accueilli avec tous les signes d'une grande joie. Sur la maison de la mission, il y avait un drapeau blanc à bordure verte, où le chiffre cinquante se détachait en rouge. Un orchestre d'instruments à vent, placé sur le rivage, fit entendre l'air du cantique: « Grand Dieu, nous te louons! » Depuis la fondation de Naïn, en 1771, c'était la cinquantième fois que le vaisseau accomplissait son périlleux voyage. Aussi le cri de joie accoutumé : « Umiakseit, le vaisseau est arrivé! » retentit cette année avec une profonde

reconnaissance envers le Père céleste qui couvrait depuis si longtemps «l'Harmonie» d'une merveilleuse protection. Dans les trois stations on célébra le jubilé cinquantenaire du commencement de la mission au Labrador. Pendant cette période, 392 adultes et 388 enfants avaient reçu le baptême. Il y avait alors dans les stations 471 baptisés, 45 aspirants au baptême et 68 Esquimaux nouvellement arrivés : en tout 584 personnes.

En 1822, l'Unité des Frères obtint enfin la permission de fonder une quatrième station. Elle choisit, à trente-deux lieues au nord d'Okak, la baie de Kangerdluksoak, où les frères Sturmann et Kmoch élevèrent, en mai 1828, un petit blockhaus, dont la charpente avait été préparée d'avance. Ce fut une grande joie pour les indigènes du voisinage. En 1830, les Esquimaux d'Okak y transportèrent avec beaucoup de bonne volonté, au moyen de leurs traîneaux, les matériaux nécessaires pour agrandir la maison des missionnaires, en même temps qu'un vaisseau spécial amenait de Londres tout ce qu'il fallait pour bâtir une chapelle, et bientôt cette nouvelle station, qui reçut le nom d'Hébron, fut en pleine activité. Quelques familles d'Okak et un certain nombre de païens du nord vinrent s'y fixer. Déjà le jour de Pâques 1832, on put y baptiser quatre adultes; plusieurs autres se montrèrent heureux d'entendre l'Evangile.

L'instruction des enfants fut, dans les diverses stations, l'un des premiers soins des missionnaires. A la fin de chaque hiver, les écoles étaient examinées ; les progrès des élèves étaient encourageants. Les premiers ouvriers avaient déjà commencé à traduire quelques fragments de la Parole de Dieu ; leurs successeurs poursuivirent cette œuvre. La société anglaise des Frères fit d'abord imprimer l'histoire de la Passion, une harmonie des Evangiles, un livre d'école et un recueil de cantiques, dans la langue des Esquimaux. De 1810 à 1827, la Société biblique de Londres fit paraître peu à peu les livres du Nouveau Testament. Les jeunes communautés du Labrador se montrèrent très reconnaissantes de ce cadeau et envoyèrent, à diverses reprises, à la Société biblique, un tonneau d'huile de phoque pour contribuer aux frais d'impression ; en 1830, on publia les Psaumes ; en 1840, les cinq livres de Moïse. Une nouvelle édition du recueil de cantiques réveilla le goût pour le chant : plusieurs Esquimaux apprirent la musique, des chœurs de chanteurs se formèrent, et grande fut la joie lorsque, en 1828, l'Eglise de Herrnhut fit don d'un petit orgue à la communauté de Naïn.

L'année précédente, une épidémie de rougeole avait atteint Naïn et Hoffenthal. La maladie fut en bénédiction à plusieurs. A la rentrée des écoles d'hiver une jeune fille dit à son maître : « Pendant que j'étais si malade, j'avais peur de mourir, parce que je n'avais pas encore donné tout mon cœur au Sauveur. Alors il m'a semblé que quelqu'un me disait : ne crains point, tu ne mourras pas encore, car tu n'es pas encore bien préparée, mais donne-toi complètement à Jésus. C'est maintenant ce que je veux faire par reconnaissance. » Plusieurs malades moururent en paix, et ceux que le deuil avait visités se consolèrent en pensant que leurs bien-aimés étaient auprès du Seigneur. Dix ans plus tard, une nouvelle calamité atteignit les stations. L'hiver de 1836 à 1837 fut très rigoureux. La pêche ne produisit rien; les provisions furent bientôt épuisées, et la famine se déclara. Plusieurs furent réduits à se nourrir avec des courroies, des peaux et d'autres choses semblables. Les chiens périrent presque tous; à Okak, il n'en resta que vingt sur trois cents.

D'autres difficultés se présentèrent dans la station de Hébron. Les païens du nord se montraient peu accessibles; ils repoussaient les avances des missionnaires et restaient plongés dans une barbarie presque bestiale. Le paganisme avait sa place forte en un lieu nommé Säglek, où dominait l'influence de l'angekok Pakhaut, connu par ses cruautés et ses actes de brigandage. Longtemps on eut peu d'espoir de convertir ces païens qui repoussaient obstinément l'Evangile. Enfin, en 1848, la glace fut rompue. Le vieux Pakhaut vint lui-même à Hébron et déclara qu'il voulait se convertir à Jésus-Christ. Ses partisans le suivirent et, dans le courant de l'été, arrivèrent à la station pour se faire instruire. Une école particulière fut ouverte dans ce but; il y régnait parfois un peu de confusion, mais les résultats furent excellents. Une transformation complète s'accomplit chez les nouveaux venus. « Jusqu'ici, disaient-ils, nous avons passé notre vie dans la crainte; mais maintenant nous sommes heureux au milieu des croyants. » Cette époque fut en bénédiction à la communauté tout entière; le souffle de l'Esprit de Dieu se faisait sentir dans les assemblées de culte.

Dans le midi, de nouvelles difficultés surgirent par suite du contact des Esquimaux avec les Européens. La pêche et le commerce attiraient toujours plus ces derniers sur la côte du Labrador; plusieurs d'entre eux s'y fixèrent et bientôt exercèrent une mauvaise influence sur les indigènes. Ceux de Hoffenthal surtout étaient

attirés par toutes sortes de séductions. Lorsqu'ils rentraient à la station, à la fin de l'été, ils confessaient et déploraient souvent les péchés qu'ils avaient commis; mais parfois ils se montraient endurcis, au point qu'on était forcé de les exclure de l'Eglise.

Un autre résultat funeste des relations avec les Européens, au Labrador comme au Groenland, a été d'habituer les indigènes à une nourriture et à des vêtements qui ne conviennent pas à leur genre de vie. Pour se procurer ces produits exotiques, ils sacrifient souvent ce qui est le plus nécessaire à leur entretien. Leur imprévoyance a toujours été extrême; aussi n'ont-ils jamais su faire des provisions pour l'hiver; mais cet état de choses est devenu pire depuis qu'ils ont appris à avoir de nouveaux besoins. Il va sans dire que, de tous les articles importés d'Europe, c'est l'eau-de-vie qui leur fait le plus de mal. Au Groenland, le gouvernement s'efforce d'arrêter les ravages de ce poison par des lois restrictives. Au Labrador, les exhortations des missionnaires et la discipline ecclésiastique sont les seules armes à opposer à ce terrible ennemi. Mais de pareils moyens sont souvent bien faibles; les Esquimaux succombent à la tentation, aussi bien que les Indiens, leurs anciens ennemis, que l'eau-de-feu anéantit lentement.

L'extension donnée au commerce, depuis quelques années, a propagé du sud au nord, tout le long de la côte, l'état de choses que nous venons de décrire. Des stations de commerce ont été fondées partout, et maintenant on compte, chaque année, environ 500 navires qui visitent ces régions écartées. Les indigènes, pour obtenir du café, de la farine, de la mélasse, gaspillent leurs produits les plus indispensables. En se nourrissant d'une manière peu appropriée au climat, ils perdent la force et l'énergie qui leur sont nécessaires pour la pêche et la chasse. Les vêtements européens sont trop légers: de là des refroidissements et des maladies épidémiques qui déciment la pauvre peuplade. De plus, il y a presque chaque année un temps de disette; nombreux sont les Esquimaux qui succombent à la faim ou aux suites des privations qu'ils endurent. Les missionnaires ne cessent d'exhorter les indigènes à la prévoyance, à l'économie et à l'ordre; ils s'efforcent aussi de porter secours aux nécessiteux. Les amis de l'œuvre en Europe, les Anglais, les Allemands, spécialement ceux du Wurtemberg, leur fournissent les moyens de le faire. Chaque année, des paysans de la Souabe envoient des fèves, des pois et des fruits secs. Mais la bienfaisance est impuissante à porter remède aux maux si divers que nous avons signalés.

Les missionnaires cherchent à développer les relations de commerce avec l'Angleterre; ils voient là, tout ensemble, une source de profits pour les Esquimaux et un moyen de couvrir une partie des frais de la mission. Chaque année le vaisseau du Labrador fait son voyage. « L'Harmonie » actuelle est le quatrième bâtiment de ce nom; son devancier, après vingt-neuf voyages, a été mis hors de service en 1860. En 1870, le navire missionnaire accomplit son centième voyage; on comprend la joie avec laquelle il est accueilli dans toutes les stations.

Toutefois l'association intime entre la mission et une entreprise commerciale avait des conséquences fâcheuses. Trop souvent les Esquimaux avaient affaire avec des négociants peu consciencieux qui entravaient l'œuvre de l'Evangile. Pour obvier à cet inconvénient, des frères s'établissent maintenant, comme négociants, à côté des missionnaires. Autrefois on n'exportait que des fourrures et de la graisse de phoque; aujourd'hui on expédie en Europe des morues, des truites, des saumons salés, et l'on cherche à laisser aux Esquimaux tout ce qui provient des phoques. En effet, ces animaux, si indispensables dans les régions arctiques, n'arrivent plus sur la côte du Labrador qu'en petit nombre et tardivement, au commencement de l'hiver, ce qui en rend la pêche très difficile. Une autre calamité qui, depuis quelque temps, visite les Esquimaux, c'est la mortalité des chiens, dont la diminution rend difficiles les voyages par terre.

On peut dire toutefois que la mission est en progrès. Les Esquimaux devenus chrétiens s'élèvent infiniment au-dessus des païens; l'influence bienfaisante du christianisme se fait sentir de toutes manières et la population est en majorité chrétienne. Plusieurs ne sauraient pas encore, sans la surveillance des missionnaires, résister aux tentations auxquelles ils sont exposés; mais d'autre part il y a, dans chaque station, nombre de chrétiens affermis. Parmi ces derniers, il en est dont la prospérité prouve que la piété a des promesses, même pour la vie présente. Ils demeurent dans des blockhaus (maisons de bois), ils savent économiser, faire des provisions de ménage et se mettre à l'abri du besoin pendant les mauvais jours.

Les missionnaires associent à leur travail un certain nombre de catéchistes indigènes, dont plusieurs se distinguent par leur piété et leur zèle; mais ils ont encore besoin d'être dirigés. Dans un voyage entrepris pour aller visiter des païens que les missionnaires ne pouvaient atteindre, deux catéchistes ont fait preuve de plus

de bonne volonté que de discernement. Sous ce rapport, la mission du Groenland porte déjà des fruits plus mûrs.

Extérieurement, l'œuvre s'est développée. Lors du voyage d'inspection que fit, en 1861 le frère Th. Reichel, membre de la conférence des anciens, on décida de modifier l'organisation commerciale dans le sens indiqué plus haut et de jeter les bases d'une cinquième station, entre Naïn et Hoffenthal ; la distance entre ces deux localités était trop grande pour que tous les Esquimaux de la contrée pussent être évangélisés. La nouvelle station, Zoar, à dix-huit lieues au sud-est de Naïn, est dans une situation agréable, près d'une baie dont les rivages sont boisés. Le besoin s'en faisait d'autant plus sentir que le trafic avec les Européens est très actif sur cette partie de la côte, la station commerciale de Ukusiksalik se trouvant près de là. Zoar fut occupé en 1866; dès lors les Esquimaux s'y sont établis. Leur vie religeuse est en progrès; le 19 février 1867, on a baptisé les derniers païens de cette contrée.

A Zoar et à Hoffenthal, les missionnaires s'occupent aussi des colons de race blanche. Dans les environs de Hoffenthal, le nombre de ceux-ci va sans cesse en augmentant. Ce sont des hommes peu cultivés, des Canadiens parlant le français, des Anglais de Terre-Neuve et des Irlandais, dont plusieurs sont unis avec des femmes indigènes. Déjà les visites des missionnaires leur ont fait quelque bien; mais un grand champ de travail reste ouvert, car la race des métis, qui grandit et s'accroît rapidement, sera bientôt plus importante au Labrador que la race indigène. Autrefois cette partie de la population vivait dans une ignorance toute païenne; maintenant quelques familles, environ cinquante à soixante-dix personnes, se rendent à Hoffenthal pour les fêtes religieuses. A Pâques 1868, quatre adultes ont été baptisés, et parmi eux le plus ancien colon de la contrée, un vieillard de quatre-vingts ans, qui avait trouvé la paix et la joie du pardon, après une vie de péché. Pour cette partie de l'œuvre, il y a maintenant à Hoffenthal, un missionnaire spécial qui, pendant l'été, visite les colons dans leurs établissements. On saisit aussi toutes les occasions pour évangéliser les marchands et les pêcheurs étrangers qui sont en passage sur la côte. Aucun moyen de leur faire parvenir la bonne nouvelle n'est négligé : visites à bord, distribution de bibles et de traités, invitation à fréquenter le culte de la station. Il s'en rencontre parfois qui reçoivent la Parole de Dieu; d'autres, en général les catholiques romains, se montrent hostiles.

Hébron a été longtemps la station la plus septentrionale; mais il était difficile d'atteindre de là les païens demeurant au nord de Săglek, et l'on désirait avoir un poste missionnaire plus septentrional. On choisit, comme emplacement, la baie de Nullatartok, à moitié chemin entre Hébron et le cap Chudleigh. Cette baie pénètre dans l'intérieur des terres et forme un port abrité. C'est là, à une lieue et demie du rivage, qu'on fonda, en 1871, la station de Rama. Deux missionnaires, accompagnés de deux familles chrétiennes, allèrent s'y établir, emportant avec eux une maison en bois toute préparée. Ils furent bien reçus par les quelques Esquimaux du voisinage. Les commencements ont été modestes. Aujourd'hui Rama ne compte encore que 40 habitants, quelques indigènes aimant mieux se rapprocher de la station commerciale de Nachvak. Il y a à Rama un culte régulier et une école.

Le jubilé centenaire de 1871 a été un événement important pour la mission. La fête fut préparée par un récit historique lu dans toutes les stations, aux réunions du soir. Les salles de culte furent ornées de guirlandes de fleurs artificielles. Les Esquimaux s'y sentirent si heureux que plusieurs déclarèrent que cette fête leur avait donné un avant-goût du ciel. La bénédiction de Dieu reposa sur les assemblées, et les indigènes en conservent un souvenir reconnaissant.

Nous mentionnerons, en passant, deux projets qui n'ont pu être exécutés. Le premier avait en vue l'île de Cumberland, au nord du Labrador. Une société écossaise de commerce invita les Frères à y envoyer un missionnaire, offrant de l'y conduire sur un de ses vaisseaux. Mais les résultats d'un voyage entrepris en 1857 pour reconnaître le terrain, furent très peu encourageants. Il ne s'y trouve que trois cents Esquimaux, qui subissent la mauvaise influence des pêcheurs de baleines et dépérissent lentement sous l'action pernicieuse de l'eau-de-vie. En raison de la difficulté des communications avec l'Europe, on a renoncé à ce projet. Il en sera de cette peuplade comme de plusieurs autres dans l'extrême nord; elle disparaîtra, sans avoir entendu la proclamation de la bonne nouvelle.

Lorsqu'en 1850 et pendant les deux années suivantes, le missionnaire Miertsching du Labrador accompagna comme interprète, sur « l'Investigator, » une des expéditions envoyées à la recherche de Franklin, il rencontra plusieurs tribus d'Esquimaux, que la mission évangélique ne pourra non plus jamais atteindre.

En 1854, on pensa sérieusement à un autre projet. Le directeur

de la compagnie de la baie d'Hudson proposa de fonder une station près de la factorerie du North-west-river, dans l'intérieur des terres, à cent lieues au sud de Hoffenthal. Mais les indigènes qui s'y trouvaient étaient des Indiens, dépendant de certains agents commerciaux qui entravaient la liberté des missionnaires. On renonça donc à cette entreprise.

Voici quelques données statistiques sur l'état de la mission morave au Labrador, en 1873. Dans les six stations de Hoffenthal, Zoar, Naïn, Okak, Hébron et Rama, il y avait alors 19 missionnaires mariés et 7 célibataires, dont 6 frères et 1 sœur ; 36 aides-missionnaires, dont 20 frères et 16 sœurs. Le nombre des Esquimaux chrétiens était de 1165, dont 434 communiants, 190 adultes et 422 enfants baptisés. Il y avait cinq candidats au baptême, et 30 païens recevant l'instruction à Rama. Les écoles étaient fréquentées par 255 élèves, sous 8 maîtres et 3 maîtresses. Il y a quinze ans, la population était un peu plus forte, savoir de 1172 âmes. Des épidémies la firent descendre à 1024 ; mais l'excédant des naissances et les émigrants venus du nord l'ont fait remonter à 1165. Sur toute la côte du Labrador, longue d'environ 170 lieues, il n'y a que 1500 Esquimaux.

La mission morave n'est pas la seule au Labrador. Après elle, il faut mentionner d'abord la « Société pour la propagation de l'Evangile » qui possède dans le sud les trois stations de Battle-Harbour, Forteau et Saint-Augustin. Cette dernière fait partie du diocèse de Québec ; les deux autres dépendent de l'évêque de Terre-Neuve. Celui-ci visite de temps en temps les colons anglais établis le long de la côte, jusqu'à Hamilton-Inlet. C'est là qu'est la limite du territoire se rattachant à la station de Battle-Harbour, situé au nord du détroit Belle-Isle, qui sépare le Labrador de Terre-Neuve. Vis-à-vis de la pointe septentrionale de Terre-Neuve se trouve Forteau, dont le territoire s'étend vers le sud jusqu'à Blanc-Sablon. Dans cette contrée, les Esquimaux ne sont plus qu'en petit nombre. Les missionnaires s'occupent d'eux, mais leurs récits renferment peu de détails. Quelques colons ont épousé des femmes de cette race ; ces familles se distinguent par leur propreté et la bonne éducation des enfants. L'activité principale de cette mission se porte sur les colons, qui nous sont dépeints comme des hommes très attachés à leur Eglise. L'ignorance est grande parmi les enfants ; c'est à peine si l'on réussit à leur apprendre à lire ; d'ailleurs ils sont tellement disséminés qu'il n'est guère possible de leur donner une instruction suivie. Une partie de la po-

pulation se compose de Canadiens catholiques parlant le français. Sur le territoire des deux stations, il y a en tout 1712 chrétiens, dont 1150 se rattachent à l'Eglise anglicane. Les colons gagnent leur vie par la pêche et la chasse; en hiver, ils habitent dans le voisinage des forêts, d'où ils tirent leur combustible; ils fabriquent alors des cercles et des douves de tonneaux. Les demeures d'été sont situées sur le rivage, au pied de rochers escarpés. Le commerce se fait avec la Nouvelle-Ecosse. La pêche est peu fructueuse et les colons ont grand'peine à vivre.

Ceux de la station de Saint-Augustin se trouvent dans une position encore plus précaire. Le gouvernement du Canada, justement ému de la misère des colons de cette localité, a cherché à les attirer dans une région plus favorable à l'agriculture. Mais ils ont refusé de quitter le lieu inhospitalier qu'ils habitent. L'œuvre missionnaire leur est en bénédiction : à dix lieues à la ronde, l'ivrognerie diminue sensiblement.

Disons encore qu'une société méthodiste de Terre-Neuve prend soin des colons de cette dénomination et que les Indiens de l'intérieur sont quelquefois visités par des prêtres romains du Canada.

CHAPITRE III

Etat actuel du Labrador.

Il est facile de nous rendre compte de l'état actuel du Labrador par le récit de l'inspection faite par l'évêque L.-Th. Reichel en 1861. Le 8 juin de la dite année, il partit de Londres avec la nouvelle *Harmonie*, qui entreprenait son premier voyage. Après cinq semaines de navigation, le vaisseau rencontra les banquises, qui l'entourèrent comme de hautes montagnes, tantôt éclatantes de blancheur, tantôt verdâtres ou bleues, tantôt striées de raies jaunes, et toutes s'avançant majestueusement sur la mer sombre. Deux jours plus tard, le vaisseau pénétra dans les glaces, qu'il réussit heureusement à traverser en sept heures de navigation périlleuse. « Ce fut, dit le rapport, une journée d'émotions, mais le spectacle grandiose qu'elle offrit à nos regards ne se peut décrire. Les glaçons ont des formes variées et fantastiques, dont la plus fréquente est celle d'un entonnoir ; on en voit d'autres pareils à des tours, à des pyramides, à des tables de marbre ; d'autres encore

ressemblent aux animaux les plus divers. L'*Harmonie* parvint à franchir tous ces obstacles, et le 14 juillet nous aperçûmes la côte, près de la baie de Kippokak, dominée par le mont Allagaijai. Le regard pénétrait dans l'intérieur, où l'on découvrait des collines avec d'épaisses forêts, des plaines marécageuses, des prairies et des rocailles recouvertes de lichens et de mousses blanchâtres. Nous nous avancions à travers un labyrinthe d'îles. Sur l'une d'entre elles se trouve une perche, servant de signal aux navigateurs ; plus loin on découvre le Kanigiktok, pilier de rocher qui se voit de très loin. C'était par une belle matinée d'été ; l'air était calme ; à sept heures un vent chaud se fit sentir, soufflant de la baie de Kanigiktok. Là les premiers Esquimaux montèrent sur notre navire. Bientôt le vent cessa, le calme nous empêcha d'avancer, et nous perdîmes l'espoir d'atteindre la première station ce jour-là. Vers trois heures du soir, nous tirâmes deux coups de canon pour annoncer aux Frères de Hoffenthal l'approche du navire, et nous leur envoyâmes un message dont se chargea l'un des Esquimaux.

» La faiblesse du vent exposait le navire à être jeté contre les récifs par les courants. Notre perplexité était grande, lorsque deux Esquimaux arrivèrent de Hoffenthal pour nous montrer un bon mouillage. L'ancre fut jetée derrière le rocher d'Aniovaktok, tandis qu'une magnifique aurore boréale nous éclairait. Le lendemain matin, nous nous aperçûmes avec effroi que nous avions été bien près de sombrer sur les récifs.

» Le 17 juillet, nous atteignîmes le port. Les Frères vinrent à notre rencontre. Nous jetâmes l'ancre, et nous descendîmes sur le rivage, où les Esquimaux nous accueillirent en chantant des cantiques. Nous entrâmes dans la maison de la mission, remplis de reconnaissance envers le Seigneur.

» Derrière Hoffenthal s'élève la masse rocailleuse du Schiffsberg ; au pied de la montagne s'étendent des champs de neige ; plus loin, des bois de pins et de mélèzes ; le paysage est animé par les vastes bâtiments de la station, autour desquels se groupent les cabanes des Esquimaux. La toiture rouge de la maison de la mission trahit l'origine germanique de ses habitants et sur cette toiture, nous voyons flotter le drapeau anglais.

» La chaleur était assez forte pour qu'on pût mettre des vêtements légers. La température de 21° R. se maintient pendant un certain temps, interrompue cependant par quelques gelées blanches pendant la nuit. Quand l'atmosphère est calme, la multitude des moustiques devient un vrai fléau, plus insupportable même

qu'aux Antilles. Il est difficile de s'en garantir; la fumée de tabac, les gants, les voiles sont des préservatifs insuffisants. Seul le vent du nord chasse ces insectes malfaisants.

» La maison de la mission, bâtie en 1853, est un vaste édifice à deux étages, avec des appartements pour les missionnaires, des chambres de provisions, deux salles à manger, une cuisine, des hangars pour le bois, une étable pour les chèvres et un poulailler. L'ancien bâtiment, qui date de 1782, est attenant au nouveau; il renferme une boulangerie, une brasserie, un atelier de menuisier et de tailleur, d'où l'on passait dans l'ancienne chapelle, qu'un édifice plus moderne remplace aujourd'hui. Autour de ces maisons les arbres ont été abattus et l'on a établi un jardin potager, où pommes de terre, salades, choux, choux-fleurs et radis réussissent fort bien, la croissance des légumes étant très rapide pendant les courtes semaines de chaleur; on y récolte même des choux-raves et des cornichons. Pendant notre visite, il y avait abondance de vivres: viande de rennes, oiseaux sauvages, œufs, merlus, saumons, truites, tout était d'excellente qualité. Trois truites saumonnées fournissaient un copieux repas pour une société de dix-sept personnes. Mais cette richesse était exceptionnelle. »

Le matin, après le culte et le déjeuner, Reichel écrivait jusqu'à neuf heures; puis il présidait la conférence des missions, inspectait les bâtiments, les provisions, les livres. Après dîner, on discutait les questions relatives à l'œuvre, et, le soir, on se réunissait dans l'église pour le culte public, ou dans la chambre commune pour le culte domestique. Le dimanche, les aides-indigènes se faisaient souvent entendre d'une manière très édifiante. Reichel ne pouvait s'entretenir avec les Esquimaux; cependant il les visitait, et les quelques mots qu'il réussit à leur adresser, dans leur langue, firent sur eux une bonne impression. Ordinairement il les saluait en leur disant: *Aksusseai*, c'est-à-dire « soyez forts, » et ils répondaient en souriant: *Aheila*, « oui. »

Le territoire de Hoffenthal s'appelait autrefois Arvertok, ce qui signifie: baie des baleines; maintenant les baleines y sont rares. Sur les rochers, on trouve encore des tombeaux païens, des squelettes et des ustensiles déposés à côté des morts; personne n'enlève rien de ces sépulcres. Aujourd'hui, tous les Esquimaux de la contrée sont chrétiens. Si quelques-uns ne font pas encore honneur à l'Eglise, d'autres, et en bon nombre, en sont des membres fidèles: citons les évangélistes Christian, Josué, Jérémie, ainsi que leurs épouses Kétura, Bertha et Sara. Plusieurs autres avec eux

marchent comme des enfants de Dieu et sont généralement respectés. Les assemblées de culte sont bien fréquentées, le chant de la communauté est excellent. Chaque dimanche, les Esquimaux réveillaient le « grand docteur » en chantant des cantiques. L'après-midi, il y avait une agape fraternelle, où l'on distribuait du pain et de la bière, pendant que se faisait entendre le chœur accompagné par l'orgue.

Le départ pour Naïn devait avoir lieu le 5 août, mais fut retardé jusqu'au 10 par les vents contraires. En débarquant, les voyageurs furent reçus par les chants des Esquimaux. Les assemblées religieuses commencèrent immédiatement et durèrent deux jours. Il y avait, à Naïn, trois descendants de Tuglavina, bien connu dans l'histoire de la mission du Labrador; tous trois sont catéchistes. L'examen de l'école donna de bons résultats; elle comptait 12 garçons et 16 filles. Tous savaient lire. En hiver il y avait 39 garçons et tout autant de filles. Ces dernières fréquentent l'école jusqu'à leur vingtième année, qui est l'époque ordinaire de leur mariage.

Naïn, de même que Hoffenthal, est situé sur une presqu'île entre deux golfes. Vue de la mer, cette station présente un aspect moins gracieux que celle d'Hoffenthal. La maison des missions, longue de 76 pieds et large de 32, est bien bâtie et confortable. Avec ses dépendances, elle suffit presque à loger les 275 personnes dont se compose la communauté; il est vrai que les Esquimaux se contentent d'un logement très exigu; la maison la plus spacieuse de Naïn, une maison qui abrite trois familles, n'a que 17 pieds de long sur 16 de large. Les bâtiments de la mission sont construits en bois de pin du Labrador, arbres qui atteignent une hauteur de 40 à 60 pieds, mais dont la croissance est très lente. Le bois de construction ne se trouve plus dans les environs immédiats de la station, mais le bois à brûler y est très abondant. Le jardin de Naïn produit toutes sortes de légumes, excepté les haricots et les pois, qui n'y réussissent pas. La vue de la mer est grandiose et ce serait un vrai plaisir de jouir de ce spectacle, n'étaient les moustiques, plus désagréables encore à Naïn qu'à Hoffenthal.

« Un jour, dit le rapport, nous gravîmes le sommet de l'Akbikse, montagne haute de 800 pieds, au nord de la baie; nous fûmes presque dévorés par les insectes, jusqu'à ce que le vent d'est vînt les chasser. Le temps s'étant rafraîchi, nous allâmes, conduits par un de nos Esquimaux, visiter le nord de la presqu'île. Vis-à-vis des bâtiments de la mission, un rocher escarpé s'élève dans la mer. Il a 1000 pieds de hauteur et s'appelle *la Sophie*, en sou-

venir de la sœur Layritz, qui en fit l'ascension en 1773. Du sommet, nous avions une vue superbe : Naïn paraissait très petit, mais se voyait distinctement, à cause de la transparence de l'air. Le paysage est d'aspect sévère, surtout lorsqu'on pense aux régions inhabitées qui s'étendent à des centaines de lieues plus loin. Oui, le Labrador est un triste désert, même en été ; que doit-il être en hiver, quand tout est couvert de neige et de glace ! »

Le 29 août, Reichel quitta Naïn, et, après une navigation très lente, entravée par les vents contraires, il arriva le soir du 5 septembre à Okak. Cette station est située dans une île, longue de 7 lieues et large de 2. Un canal naturel la partage en deux parties ; un bras de mer, de 2 lieues de largeur, la sépare du continent. Okak est à l'étroit au pied d'un rocher très abrupt. Les maisons des indigènes sont établies au bord de la mer ou un peu plus haut, sur les rochers. En hiver, elles disparaissent sous la neige. Au sud de la station se dresse une montagne de 1200 pieds de haut, qui intercepte le soleil et le cache aux habitants dès le 27 novembre jusqu'au 16 janvier. La nature est plus sauvage encore qu'à Naïn, et la contrée moins boisée.

La maison de la mission est bien étroite pour les quatre familles qui l'habitent ; mais l'étage supérieur de la chapelle contient quelques chambres. Le catéchiste Boas, qui demeure à Okak, est l'homme le plus influent et le plus considéré de la contrée ; les indigènes le nomment Angajokavut, c'est-à-dire notre chef. Né près de la baie d'Ungava, où il a encore des parents idolâtres, il vint en 1812, avec d'autres Esquimaux, s'établir à Okak. Il n'était alors qu'un jeune orphelin ; mais, par ses talents, il s'éleva au rang qu'il occupe aujourd'hui. Sa stature est élevée et dépasse de la tête celle de ses compatriotes. Il dirige l'école du dimanche avec Frédéric, le second catéchiste, qui est aussi un païen converti. Deux autres aides sont fidèles, mais moins bien doués. A l'examen, les enfants chantèrent des cantiques ; le chant d'église, avec accompagnement d'orgue, est excellent.

L'hiver approchait à grands pas. Le 8 septembre, la neige était déjà proche ; le 13, il y eut une forte gelée. Malgré le froid, les voyageurs firent encore l'ascension du Schmittberg, sommet élevé de 2000 pieds. Ils jouirent d'une vue magnifique sur les montagnes de l'intérieur, et jusque sur le grand lac d'Umiakovik, situé à une distance de 23 lieues.

Il fallait se hâter de terminer le voyage. Le 19 septembre, on atteignit la station de Hébron, au nord de la grande baie de Kan-

gerdluksoak. La maison de la mission est un bâtiment d'un étage, avec vingt fenêtres de façade. Elle est assez spacieuse pour loger quatre familles et recevoir des provisions pour trois années. On y voit des ateliers divers, un corridor de 126 pieds de long, où peuvent jouer les enfants pendant les longues semaines d'hiver, alors qu'un froid de 28° R., accompagné de violentes tempêtes, les empêche de sortir. Pas un seul arbre dans toute cette contrée ; le combustible doit être amené de la baie éloignée de Napartok. Il faut beaucoup de renoncement, dit Reichel, pour servir le Seigneur dans ce lieu triste et désolé. Il s'y trouve un petit troupeau, composé d'Esquimaux venus du nord, et à peine sortis de la nuit du paganisme. Le 29 septembre, la Cène y fut célébrée, et le 1er octobre, « l'Harmonie » arbora son pavillon en signe de départ. Le même jour, le navire gagna la haute mer ; le 25 octobre, on atteignit heureusement Gravesend, et le 28 novembre Reichel était de retour à Herrnhut.

Les deux stations de Zoar et de Rama ont été fondées depuis le voyage de Reichel. Zoar, nous l'avons dit, est dans une situation agréable, au fond d'une baie boisée. Il y a là un assez grand village d'Esquimaux groupés autour de la chapelle. La Parole de Dieu a porté de bons fruits au milieu de cette population ; mais des expériences douloureuses ont montré qu'il ne faut se réjouir de ces progrès qu'en tremblant. Les indigènes trop éloignés de Naïn et de Hoffenthal, trouvent à Zoar un foyer de vie chrétienne ; il en est de même pour plusieurs familles de colons.

La jeune station de Rama est dans une situation plus désavantageuse. Autour de la baie silencieuse de Nullotartok, dont elle occupe le fond, il n'y a que des rochers et des broussailles. On est parvenu à trouver un endroit assez favorable pour bâtir la maison de la mission. C'est un terrain d'alluvion, de deux acres d'étendue, abrité contre les âpres vents du nord et où le jardin réussit. La communauté chrétienne se compose de quelques familles venues de Hébron. Les païens des environs résistent encore à l'Evangile. Quelques-uns cherchent à se faire bien voir des missionnaires en disant : « nous croyons à Jésus, nous croyons beaucoup ; » mais le fond de leur pensée se découvre, lorsqu'ils ajoutent : « n'as-tu pas du tabac ? » ou : « donne-moi à manger. »

Ce sens terrestre et charnel se manifeste aussi au sein des Eglises, de celles surtout où règne l'abondance. Les Esquimaux supportent difficilement la prospérité. Quand la pêche va bien et qu'ils rentrent avec leurs barques remplies de poissons, ils se hâtent

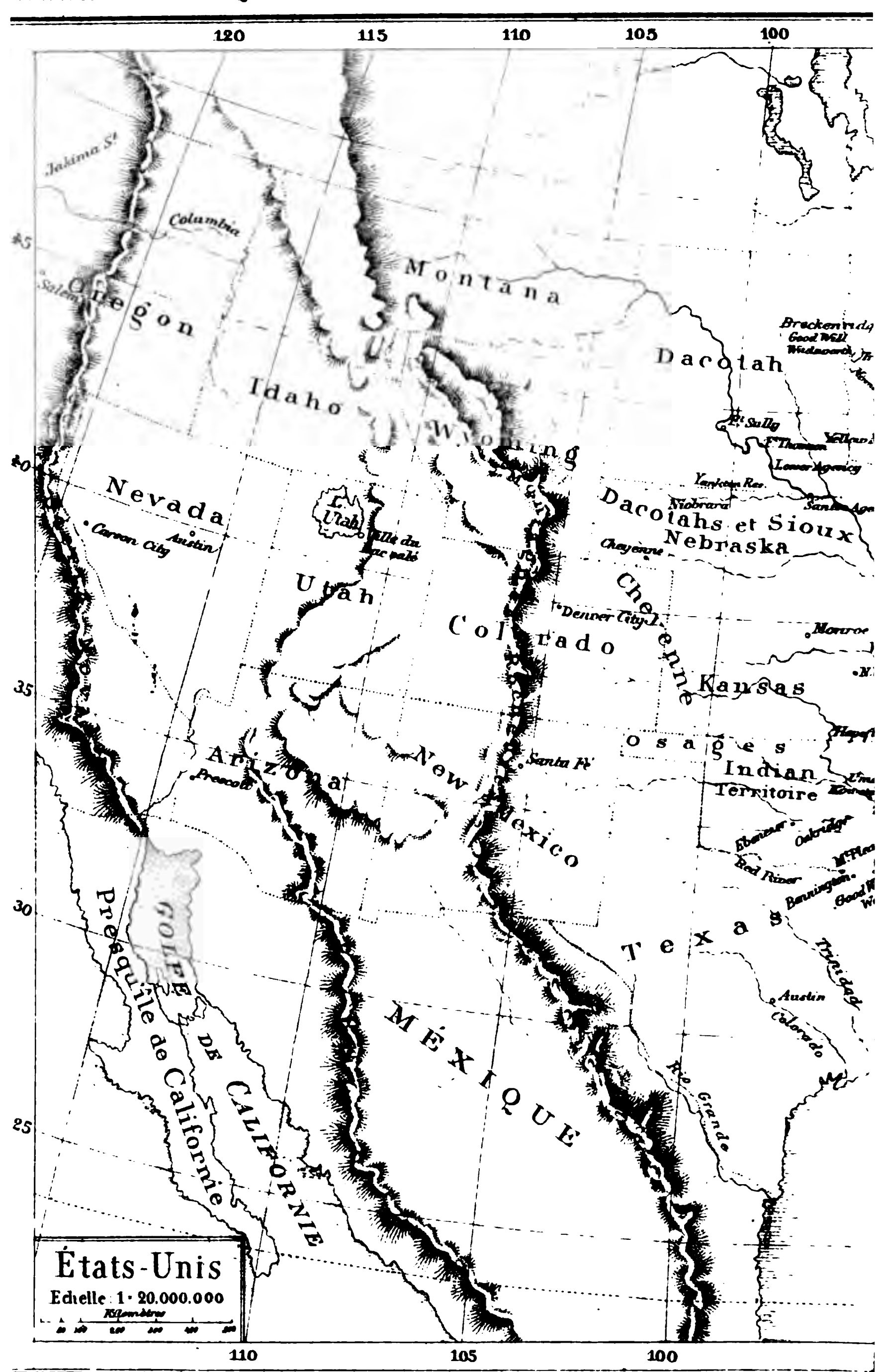
d'aller vers le premier schooner venu les échanger contre des objets de luxe clinquants et inutiles. Leurs besoins factices augmentent d'une manière inquiétante et ils n'aiment pas qu'on leur adresse des reproches sur ce point. Aussi longtemps qu'ils ont de quoi manger, ils sont fiers de leur indépendance. Dans les temps d'épreuve et de disette, lorsque les renards à fourrures sont rares et que la pêche n'est pas abondante, ils viennent acheter à crédit. L'un demande de la farine; mais, dans son imprévoyance, il n'a pas pris ce qu'il lui faut pour l'emporter, et au moyen d'un mouchoir, il se fabrique un sac. Un autre apporte un vieux pantalon; il attache les jambes du vêtement et fait remplir l'une de pois, l'autre de biscuit. Ils ne songent guère ensuite à la dette qu'ils ont contractée; mais ils savent apprécier les bienfaits dont ils sont redevables à la mission. D'autres épreuves, telles que les épidémies dont nous avons déjà parlé, rendent ces populations plus accessibles à la Parole de Dieu. C'est ce que l'on vit à Hébron, lorsqu'un sixième des habitants fut moissonné pendant un seul hiver. La semaine consacrée à la prière, au commencement de l'année, produit aussi de bons résultats. La fréquentation du culte est bonne; mais plusieurs se reposent sur une piété tout extérieure et n'ont aucune force pour résister aux tentations.

Toutefois la puissance de l'Evangile se manifeste souvent d'une manière inattendue. Ceux-là même qui s'éloigent des stations pour se soustraire à la surveillance des missionnaires et se livrer à l'ivrognerie, au jeu, à la danse ou à l'impureté, reviennent au bout de quelque temps et confessent avoir perdu toute paix et toute joie. En somme, il faut juger ces pauvres gens avec indulgence. Souvent ils témoignent beaucoup d'affection à leurs conducteurs spirituels: l'un d'entre eux, par exemple, se trouvant par une nuit froide en voyage avec un missionnaire, se dépouilla de son vêtement pour le couvrir. Ils sont patients et résignés dans la souffrance: des chasseurs ayant perdu tous leurs instruments sur la glace, s'écrient d'un commun accord : « L'Eternel a donné, l'Eternel a ôté, que le » nom de l'Eternel soit béni! » Pendant les épidémies, plusieurs ont vu venir la mort sans crainte, et même avec joie.

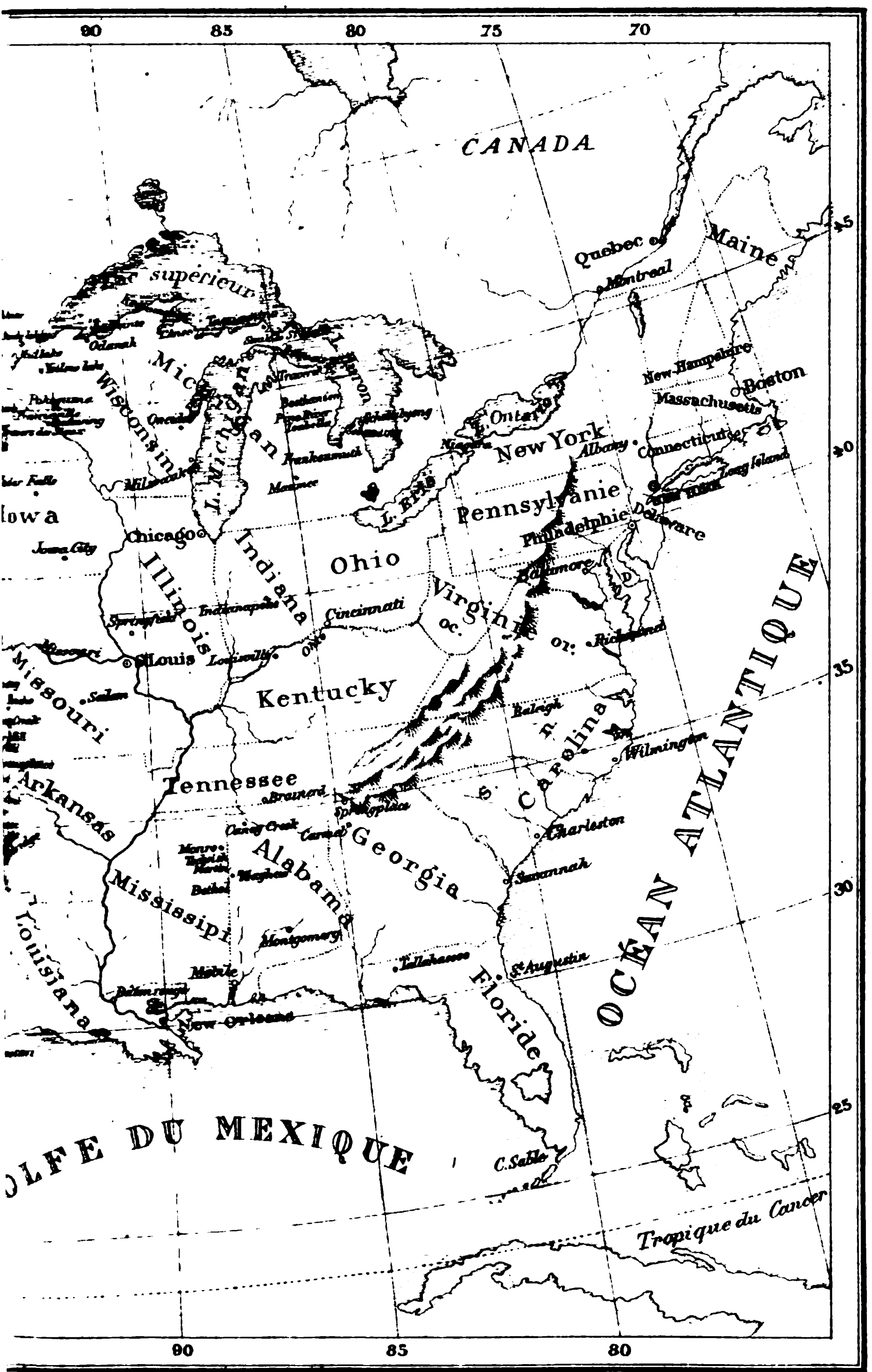
Ajoutons encore quelques traits caractéristiques, empruntés à la relation de Reichel. Aux environs du nouvel an, les familles d'Esquimaux sont réunies dans les maisons d'hiver, autour des stations. C'est alors que l'église et l'école sont le mieux fréquentées et que les missionnaires déploient le plus d'activité. La fête de Noël est un point lumineux au milieu des sombres mois d'hiver.

Les amis de la mission, en Angleterre et en Allemagne, pourvoient aux étrennes en envoyant des vivres, des cuillers d'étain, des mouchoirs, des gravures et d'autres objets agréables et utiles. Dès février, on part en traîneau, sur la mer glacée, pour de longues expéditions ayant en vue la chasse des phoques. A l'approche de la semaine sainte, les Esquimaux cherchent autant que possible à rentrer dans les stations. Puis vient le moment de réparer les canots et d'en construire de nouveaux. En juin commence la pêche, qui dure jusqu'en septembre. Toute la population est alors disséminée et une grande animation règne sur la côte où de nombreux schooners sont à l'ancre; c'est le moment des tentations pour les Esquimaux. En octobre, les indigènes vont dans les emplacements dits « lieux des filets » et y chassent jusqu'au moment où ils doivent rentrer dans leurs quartiers d'hiver. Ainsi s'écoule d'année en année leur vie monotone. Toutefois on se demande s'ils ne serait pas possible de leur créer d'autres ressources, en faisant servir leur adresse à exploiter quelque branche d'industrie. Ils seraient parfaitement capables de travailler comme pelletiers ou comme tourneurs; ainsi ils gagneraient davantage et ne seraient plus obligés de se dépouiller de leurs provisions les plus nécessaires, pour acheter des articles étrangers dont ils ne peuvent plus se passer. Il est à désirer que les missionnaires qui se dévouent à ce pauvre peuple, découvrent les moyens d'augmenter son bien-être temporel.

Quoi qu'il en soit, le travail des messagers de l'Evangile n'est pas vain; ce qui le montre clairement, c'est la comparaison entre les Esquimaux chrétiens et les païens du nord. Dans cette dernière contrée, on retrouve encore le peuple superstitieux, perfide, cruel dont parlaient il y a cent ans les voyageurs. Oui, déjà le christianisme a agi. Il est vrai que le levain n'a pas encore pénétré partout; mais dans la vie d'une nation, les cent années que compte l'histoire de cette mission, sont une période relativement courte. Que la charité chrétienne continue donc avec patience à présenter aux indigènes du Labrador le salut en Jésus-Christ, afin de les amener à la piété qui a les promesses de la vie présente comme de celle qui est à venir!



Montana
Oregon
Idaho
Wyoming
Dacotah
Nevada
Carson City
Austin
Utah
Ville du Lac salé
Colorado
Denver City
Dacotahs et Sioux
Nebraska
Cheyenne
Kansas
Osages
Indian Territoire
Arizona
Prescott
New Mexico
Santa Fé
Texas
Austin
Colorado
Rio Grande
MEXIQUE
Presqu'île de Californie
GOLFE DE CALIFORNIE
Columbia
Jakima St
Ft Sully
Yankton Res.
Niobrara
Lower Agency
Monroe
Red River
Trinidad
États-Unis
Echelle 1 : 20.000.000
Kilomètres



Lith. J Chappuis Lausanne.

SECONDE PARTIE

LA MISSION CHEZ LES INDIENS

A. LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

CHAPITRE PREMIER

La colonisation européenne et le sort des Peaux-Rouges.

Pour atteindre à un nouveau champ missionnaire, suivons, par la pensée, un vaisseau traversant les flots de l'Atlantique. C'est en 1620. Ce vaisseau est la *Fleur de mai* (*Mayflower*), qui transporte dans le nouveau monde une centaine d'émigrants anglais. Ceux qui le montent ne sont pas des aventuriers qu'entraîne la soif de l'or ou l'amour des entreprises. Ce sont des Puritains, à la recherche d'une nouvelle patrie. Dix ans auparavant ils avaient déjà fui le nord de l'Angleterre, pour se soustraire à la persécutions. Ils avaient trouvé un refuge en Hollande, où on leur avait permis de célébrer leur culte dans les formes qu'ils tenaient pour seules vraies.

Le voisinage des Hollandais finit cependant par leur peser. Ces Puritains, qui s'envisageaient comme le peuple de Dieu par excellence, ne se sentaient pas chez eux, dans un pays où le sabbat n'était point assez respecté. A cette considération, d'un ordre tout spirituel, vinrent s'en ajouter d'autres, surtout la crainte de voir leur caractère national s'effacer et d'être impliqués dans la guerre

entre l'Espagne et les Pays-Bas. Après d'ardentes prières et des jeûnes solennels, ils se décidèrent à prendre de nouveau le bâton de pèlerin. Ils quittèrent l'ancien monde et se dirigèrent vers le nouveau, prêts à souffrir fatigues et misères, pourvu qu'ils pussent marcher vers la patrie céleste. Leur ardent désir était aussi de fonder et d'étendre parmi les païens le vrai royaume de Dieu, pour lequel il leur semblait qu'il n'y eût plus de place en Europe. Ils obtinrent, à de dures conditions, un permis d'établissement de l'une des deux compagnies anglaises qui avaient le monopole du commerce dans l'Amérique du Nord.

Le 9 novembre 1620, la *Fleur de mai* arriva en vue du cap Cod, où l'on jeta l'ancre. Après avoir débarqué, les pèlerins se mirent à genoux et firent monter au ciel de ferventes actions de grâce. Malgré l'aspect sauvage des collines boisées de la côte, ils étaient heureux dans l'espoir de trouver enfin un asile. Aussitôt, ils rédigèrent un document par lequel ils se constituaient en société civile. Par ce fait les Puritains gravissaient le premier échelon de l'indépendance politique, qu'ils avaient toujours poursuivie dans leurs luttes pour la liberté religieuse. Nous ne dirons pas toutes les vicissitudes par lesquelles ils passèrent jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un lieu où s'établir. Des semaines s'étaient écoulées, et les coteaux boisés avaient depuis longtemps revêtu leur manteau d'hiver, lorsqu'enfin ils se fixèrent sur la rive orientale de la baie du cap Cod, à l'embouchure d'un ruisseau limpide, dans un port bien abrité. Ils y trouvèrent des champs jadis cultivés et les restes de wigwams abandonnés. Nulle trace d'indigènes; seuls, de nombreux tombeaux faisaient supposer, — ce qui fut confirmé dans la suite, — que toute une tribu, celle des Patuxets, y avait été détruite par une épidémie. La main du Seigneur avait visiblement préparé en ce lieu une demeure pour les colons.

La première maison de la nouvelle colonie fut construite sous les auspices les plus défavorables. Plusieurs des nouveaux arrivés succombèrent à la peine; et lorsque, au printemps, la colonie — qui prit le nom de *New-Plymouth* — se fut un peu organisée, elle ne comptait plus que 55 émigrants sur 100 qui avaient débarqué. L'abattement et les larmes furent de courte durée; peu de semaines après, nous assistons à la bénédiction de nombreux mariages entre veufs et veuves. Dès ce moment, tous commencent à déployer une grande activité. Les champs sont labourés et ensemencés avec du maïs trouvé dans les tombeaux indiens.... Les colons eurent un jour la joyeuse surprise de voir venir à eux un

sauvage, armé de son arc, qui leur cria : « Anglais, soyez les bienvenus ! » Habitant d'une île située plus au nord, il avait eu l'occasion d'y rencontrer des pêcheurs anglais et d'apprendre quelque peu de leur langue. C'est par lui qu'ils obtinrent les premiers renseignements sur le pays. Ils apprirent de cet indigène la complète extinction de la tribu des Patuxets, branche des Pokanokets ; ils apprirent aussi qu'une autre tribu de ce peuple, les Wampanogs (qui avaient pour chef Massasoit), demeurait à l'occident, tandis que les Nausets habitaient la presqu'île de l'autre côté de la baie. Ces derniers nourrissaient une haine implacable contre les Anglais, parce que, peu d'années auparavant, un navigateur de cette nation, nommé Hunt, avait attiré à bord de son vaisseau un grand nombre des leurs et les avait emmenés à Malaga comme esclaves. Les colons n'eurent que peu de rapports avec cette tribu ; mais ils soutinrent des relations plus suivies avec Massasoit, qui, guéri par un Anglais d'une grave maladie, se montra bienveillant jusqu'à sa mort. Une alliance offensive et défensive fut conclue avec lui et maintenue fidèlement durant quarante années. Les bonnes relations continuèrent et valurent aux Indiens le beau témoignage que voici, et que nous empruntons à un discours de ce temps-là : « Les Indiens de ce pays, dit l'orateur, passent pour être très cruels ; mais à notre égard ils se sont comportés comme des agneaux. Ils ont fait preuve de tant de douceur, de soumission, de fidélité, qu'il est permis de les citer à beaucoup de chrétiens comme exemple d'affection et de loyauté. » La jeune colonie aurait eu de la peine à se maintenir sans leur concours. Grâce à Massasoit, les blancs purent supporter l'hiver rigoureux de 1622 et obtenir gratuitement, à titre de donation, une grande étendue de terres. Ce chef se montra en toute circonstance secourable et généreux envers les colons éprouvés par diverses privations.

Comme on le voit, des relations excellentes paraissaient établies entre indigènes et immigrants. Il n'était pas encore question pour ceux-ci de commencer l'œuvre missionnaire ; toutes leurs forces étaient absorbées par les exigences matérielles de la vie. Et cependant, même si les choses en étaient restées là, la seule présence des Puritains et leur contact avec les Indiens fussent insensiblement devenus des moyens de propagande évangélique.

Malheureusement, les circonstances changèrent. Un des actionnaires de la Compagnie anglaise avait fondé, à peu près à la même époque, la colonie de Wessagusset, située au nord-ouest de New-Plymouth, sur la baie de Massachussetts. Les colons de ce nou-

vel établissement, gens rudes et dépravés, commirent des escroqueries sans nombre et même des actes de brigandage envers les indigènes. Lorsque les Massachussetts, poussés à bout par ces actes injustes, furent sur le point de se mettre en campagne, les Puritains, sous prétexte de sauver leurs compatriotes, commirent la faute de tomber à l'improviste sur les Indiens, dont ils firent un affreux carnage. Ils plantèrent la tête du chef de la tribu sur une perche devant les murs de leur forteresse de New-Plymouth, puis ils célébrèrent par des chants d'actions de grâce « la victoire que Jéhovah venait d'accorder à son peuple. » Fatal événement, qui fut le commencement des injustices dont les colons se rendirent coupables envers les indigènes. Ces iniquités frappent l'Amérique chrétienne d'une flétrissure que rien ne saurait effacer, pas même le parallèle qu'établissaient volontiers les Puritains entre les Peaux-Rouges et les peuplades cananéennes passées au fil de l'épée des Israélites. Ces faits disent assez que ces gens, qui se donnaient à eux-mêmes le titre de « peuple de Dieu, » étaient plus Anglais que chrétiens. Combien le développement de l'Amérique du Nord eût été différent, si, dès le début, les Puritains eussent récusé devant les Indiens toute solidarité avec leurs compatriotes impies !

Nous ne dirons pas jusque dans ses détails l'histoire des commencements de la Nouvelle-Angleterre. Nous nous en tiendrons à l'essentiel. De nouveaux arrivants, Puritains et autres, prirent de plus en plus possession du pays. Ils reculaient les limites du territoire, tantôt à prix d'argent, tantôt en versant le sang des indigènes. Ce dernier moyen n'était point le plus rare, et trop souvent les colons en usèrent avec une cruauté de barbares. Témoin ce fait, qui se passa en l'an 1637 : Il convenait à leurs desseins d'anéantir la tribu des Péquots. Aussitôt, et sans motif, ils entrèrent en guerre contre elle, surprirent 6 à 700 hommes, qu'ils massacrèrent jusqu'au dernier ; ensuite ils firent plusieurs prisonniers de guerre, dont la plupart furent torturés et même brûlés vifs ; quelques jeunes gens aptes à faire le service d'esclaves échappèrent seuls à la mort ; tout le reste de la tribu y passa et fut anéanti. Un autre procédé injuste à reprocher aux colons était de susciter des querelles entre les diverses tribus, dans l'unique but de tirer profit de leurs discordes. Concluaient-ils un traité avec les Indiens, ils le violaient sans scrupule dès qu'ils y voyaient un avantage. Peu à peu, les indigènes qui avoisinaient la colonie devinrent dépendants de celle-ci pour les articles de commerce, surtout pour la poudre, indispensable à un peuple chasseur ; et comme on leur refusait

souvent ces objets de première nécessité, ils en vinrent à considérer les blancs comme leurs ennemis et cherchèrent maintes fois à s'unir pour les exterminer. Mais ces tentatives, qui toujours aboutirent à la défaite des Indiens, eurent pour conséquence la disparition successive de leurs tribus.

Les colons se considéraient comme les « seuls possesseurs légitimes du pays que la couronne d'Angleterre leur avait accordé. » Ils déclaraient rebelle tout Indien qui leur était hostile, privaient de leurs armes ceux dont la conduite inspirait des soupçons, les traduisaient devant les tribunaux et ne prenaient conseil que de leurs intérêts pour leur faire la guerre. Les traités étaient conclus par voie d'intimidation, ils étaient interprétés de la manière la plus arbitraire et n'étaient observés que si les Européens y trouvaient leur profit.

Dans ce qui précède, nous avons fait connaître succintement l'un des deux facteurs qui donnèrent naissance aux Etats-Unis. Pour trouver le second, remontons au XVIe siècle. Quittons le sol de la Nouvelle-Angleterre, transportons-nous dans le pays aujourd'hui connu sous le nom de Virginie. Là s'étaient établis des colons anglais, dont le seul mobile était la soif de l'or, réveillée par les succès des Espagnols dans l'Amérique du sud. Rien d'étonnant que de telles gens missent dans leurs procédés envers les indigènes moins de conscience encore que les Puritains. Leur conduite excita la haine des Indiens, tellement que tous les essais de colonisation échouèrent jusqu'en 1607. A cette époque, et malgré l'hostilité du chef indien Powhatan, le capitaine John Smith réussit pourtant à faire prospérer la colonie de Jamestown. Dans la suite, en 1622 et en 1641, cette colonie fut assaillie à deux reprises par les indigènes. Elle faillit être anéantie, car elle perdit plus de 300 hommes dans ces deux rencontres. La revanche qui suivit le dernier massacre brisa définitivement la force des Indiens et marque le commencement de la colonisation de cette contrée. On ne trouva en Virginie ni or ni argent, mais un sol fertile et un climat délicieux. En même temps que la culture du tabac et du coton, on vit s'introduire dans l'Amérique du nord l'esclavage et, avec lui, la race nègre. Quant à la vie religieuse, elle était nulle au début ; peu à peu elle prit naissance et revêtit, dans ces colonies, les formes de l'Eglise anglicane.

Tels furent les deux centres autour desquels se groupèrent dès lors les émigrants de l'Angleterre.

La France fournit aussi son contingent de colons à l'Amérique du

nord. De vieille date ses navigateurs et ses pêcheurs avaient entretenu des relations avec les habitants des côtes septentrionales de l'Amérique. Dans la première moitié du XVIe siècle, ils avaient essayé d'établir des stations sur les rives du Saint-Laurent, mais ce fut seulement dans les premières années du XVIIe siècle qu'ils purent y fonder des colonies.

Là aussi il y eut des luttes avec les Indiens. On essaya cependant de s'entendre avec eux. Dès 1614, une mission régulière fut entreprise par des capucins; en 1629 vinrent aussi les jésuites; les uns et les autres réunirent des communautés considérables. L'administration de la colonie était entre les mains du gouvernement français qui, surtout à l'époque de Louis XIV, essaya par toutes sortes de fausses mesures, de franciser les indigènes, ce qui, on le comprend, souleva des résistances. Il y eut ici comme partout, entre Européens et indigènes, des luttes dans lesquelles les rangs de ceux-ci allaient s'éclaircissant. Cepéndant le Canada français conserva plus que les colonies anglaises l'élément indien. Ce territoire fut, comme on le sait, cédé à l'Angleterre, lors de la paix de Paris en 1763.

Un siècle environ avant cette époque, les Français avançant vers l'ouest sous la conduite d'un missionnaire, le père-jésuite Marquette, avaient découvert le Mississippi et suivi son cours jusqu'à son embouchure. Cette découverte eut pour conséquence la fondation, sur les rives inférieures du grand fleuve, d'une colonie française, la Louisiane. Pendant longtemps elle ne se maintint que misérablement et finit par passer à l'Espagne qui, en retour, céda la Floride à l'Angleterre.

C'est dans cette presqu'île qu'avaient eu lieu les premières rencontres des Indiens et des Européens. En effet, dès le milieu du XVIe siècle, la Floride avait été conquise et dévastée par les Espagnols. Ce même peuple, venant du Mexique qu'il occupait aussi, s'était avancé vers le nord, en soumettant plusieurs peuplades indiennes habitant les bords de l'Océan pacifique.

C'est ainsi qu'au XVIIe siècle, le pouvoir et l'influence de l'Europe pénétraient de toutes parts dans le pays des Indiens.

Nous passons sous silence les luttes des Français avec les Anglais, ainsi que la guerre dite de l'indépendance, entre les colonies anglaises et la mère-patrie. Souvent les Indiens se trouvèrent engagés dans ces conflits, et toujours à leur désavantage. Nous voici enfin en présence des Etats-Unis constitués. Les premiers présidents traitèrent les Indiens d'une manière équitable, recon-

naissant leurs droits à la possession du sol, et s'abstenant de toute contrainte, lorsqu'ils ne voulaient pas consentir à vendre leurs terres. Malheureusement ces mesures étaient tardives. Des peuplades entières avaient été anéanties ; d'autres, démoralisées par l'influence pernicieuse des blancs et le commerce de l'eau-de-vie. A ce moment-là il eût encore été possible d'arrêter les progrès de cette décadence. Sur divers points, les Indiens commençaient à renoncer à leurs mœurs sauvages pour une vie sédentaire et civilisée. Déjà l'Evangile avait porté de beaux fruits dans plusieurs tribus, notamment dans celles des Creeks, des Choktaws, des Chickasaws et des Cherokees. Mais, hélas ! la politique des Etats-Unis n'eut point égard à ces aspirations des Indiens vers la vie civilisée, et renonça à les traiter avec justice. Une convoitise insensée s'empara des blancs. Leurs terres auraient pu suffire à de nombreuses générations, même avec un accroissement rapide de la population. Peu importait. Les Indiens devaient coûte que coûte être refoulés et chassés du pays de leurs pères. On ne les traitait plus comme des hommes ayant le droit de vivre. La ruse, la force, la violence, l'extermination même, s'il le fallait, tout semblait permis s'ils ne se soumettaient pas.

Les Cherokees qui avaient, pour la plupart déjà, embrassé le christianisme, nous fourniront un exemple des procédés usités à l'égard des Indiens. En 1829, l'Etat de Géorgie promulgua un arrêté aux termes duquel les Cherokees avaient à se soumettre à ses lois. Celles-ci ne permettaient à un Indien ni de témoigner en justice, ni de porter plainte contre un blanc. La tribu adressa un recours au tribunal suprême des Etats-Unis. Le jugement fut, il est vrai, prononcé en sa faveur ; mais la Géorgie n'en tint aucun compte. Lors même que la constitution des Cherokees leur interdisait, sous peine de mort, de vendre leurs terres aux blancs, les Géorgiens ne reculèrent, pour s'emparer du sol, ni devant les mesures oppressives, ni devant la corruption. Des mines d'or, découvertes par les Indiens dans leurs propres possessions, furent séquestrées par les blancs. Deux missionnaires, qui avaient protesté contre ces actes arbitraires, furent jetés en prison. En suite de nouvelles intrigues, quelques-uns d'entre les Cherokees signèrent, en 1835, le traité de New-Echota, par lequel ils s'engageaient à s'expatrier. Quinze mille Cherokees, sur dix-huit mille, protestèrent immédiatement, mais en vain, contre cet acte indigne ; le traité fut ratifié à Washington. Le président Jackson, « le grand-père, » comme les Indiens avaient coutume de le nommer, leur fit offrir

cinq millions de dollars, à titre d'indemnité pour leur territoire; puis, aussitôt, 2000 soldats furent dirigés contre eux. Les Cherokees se retirèrent tranquillement et passèrent le Mississippi. (1838.)

Voici le discours que prononça un de leurs chefs dans l'assemblée qui prit connaissance de la réponse du président. Il jette une vive lumière sur tous ces faits : « Mes frères ! Nous avons ouï les paroles de notre « grand père; » elles sont pleines de bonté pour nous. Il dit qu'il aime ses fils rouges. Mes frères ! au commencement, lorsque l'homme blanc débarqua sur cette côte, les Muskogees lui donnèrent des terres et lui allumèrent un feu pour s'y réchauffer; et lorsque les visages pâles du sud (les Espagnols) l'attaquèrent, l'élite des hommes rouges prit son tomahawk pour protéger sa vie. Mais lorsque l'homme blanc eut réchauffé ses membres au feu que l'Indien lui avait allumé, et lorsqu'il eut rassasié sa faim avec le maïs que l'homme rouge lui avait préparé, il arriva que l'homme blanc grandit extrêmement : il dépassa en hauteur les cimes des montagnes; de son pied il couvrit les plaines et les vallées; il étendit ses mains jusqu'à l'Océan à l'est, et jusqu'à l'Océan à l'ouest. Alors il devint notre « père suprême. » Il aimait ses enfants; mais il leur dit : Retirez-vous un peu, de peur que, sans le vouloir, je ne marche sur vous ! D'un pied, il lança les hommes rouges par-delà l'Oconee; de l'autre, il foula les tombes de leurs ancêtres. Mais notre père suprême aimait ses enfants rouges et changea bientôt de langage avec eux. Il parlait beaucoup, mais le sens de ses discours revenait à ceci : Retirez-vous un peu, passez l'Oconee et l'Ocmulgee; là vous trouverez un beau pays. » Et il ajoutait : « Ce pays sera vôtre à jamais. Aujourd'hui il dit : Le pays que vous habitez ne vous appartient pas. Passez le Mississippi, la chasse y est abondante; vous y habiterez aussi longtemps qu'il y aura de l'herbe qui croît, de l'eau qui coule. Mes frères ! notre père suprême ne nous suivra-t-il pas là encore ? Il aime ses fils rouges et il n'y a en lui point de fausseté ! »

Les tribus indiennes du nord eurent un sort analogue. Elles avaient, dans la lutte avec les blancs, souffert plus encore que celles du sud. Il ne restait plus que l'ombre de ce qui avait constitué jadis l'alliance puissante des peuples Iroquois. Ceux dont la vie avait été épargnée s'étaient en majeure partie convertis au christianisme. En 1820, tous les Indiens qui vivaient encore dans les confins de l'Etat de New-York durent, à de rares exceptions près, quitter leur patrie. On leur assigna des terres au-delà du lac Michigan, près de la Green-Bay, après que les Ménomenies et les

Winebagos, qui leur avaient vendu le terrain nécessaire, se furent engagés par un serment solennel à leur faire bon accueil. Il fut de plus stipulé que jamais colon blanc ne viendrait s'y établir. Le président leur garantit leurs droits, promit les instruments indispensables à l'agriculture et à diverses branches de l'industrie, assura l'envoi d'instituteurs et de prédicateurs qui leur enseigneraient le chemin du ciel. Des temps meilleurs semblaient commencer pour ces tribus. On vit s'élever des villages entourés de cultures, la paix régnait entre les Indiens et les missionnaires poursuivaient tranquillement leur œuvre bénie. C'est ainsi qu'un des chefs sous lesquels l'émigration avait eu lieu, put dire plus tard, au moment de sa mort : « Maintenant mon âme est contente ! »

Mais cet état de choses ne fut pas de longue durée. Déjà vers 1830, des colons blancs pénétrèrent dans ces contrées et soulevèrent les possesseurs primitifs du sol contre les nouveaux venus à peine familiarisés avec leur nouvelle résidence. Des délégués du gouvernement arrivèrent à Green-Bay pour mettre ordre à cet incident et convoquèrent une grande assemblée d'Indiens. C'est là que John Metoxen, le chef vénéré des Stockbridges, déposant préalablement sur la table du conseil un document manuscrit, prononça le discours que voici :

« Mes frères ! écoutez ce que j'ai à dire : Grâces soient rendues au Grand-Esprit qui nous a réunis ici en santé et en paix ! Nous honorons dans nos cœurs notre « père suprême, » le président, et nous sommes heureux de vous serrer la main, à vous qui êtes ses enfants et nos frères. Puissent les liens de l'amitié, qui nous ont unis tant d'années, nous maintenir d'accord aussi longtemps que le soleil se lèvera au-dessus de la grande mer et se couchera derrière nos forêts. Mes frères, vous savez que nous avons toujours été les amis de notre « père suprême, » qui nous avait promis de nous défendre contre nos ennemis, si nous lui aidions à se défendre contre les siens. Jadis nous vivions à son ombre dans le pays de l'orient, avec nos frères de l'Etat de New-York ; mais comme notre père nous a dit qu'il valait mieux venir ici, nous avons obéi et nous sommes venus. Il nous promit à cette occasion de ne plus tolérer que l'homme blanc vînt nous inquiéter. Il désira que nous fissions l'achat des terres de nos frères les Ménomenies et les Winebagos, pour nous établir parmi eux et leur enseigner la manière de vivre de l'homme blanc. Il nous chargea du soin de leur montrer comment semer le blé, bâtir des maisons, confectionner des vêtements, s'occuper de choses utiles. Notre père dit que ce pays que nous

avions acheté serait à nous et à nos enfants à perpétuité; qu'il ne permettrait jamais à ses fils blancs de venir parmi nous vendre de l'eau forte à nos voisins, ni les induire à céder leurs terres; que les grands lacs seraient à jamais un mur de séparation entre nous et eux; qu'il nous enverrait des hommes pieux pour nous enseigner des choses utiles et bonnes; qu'il nous donnerait des charrues et des instruments pour cultiver le blé; que si une tribu s'élevait contre nous et nous cherchait querelle, notre « père suprême » étendrait son bras puissant et lui imposerait silence; que nous pourrions tous vivre paisiblement ici à son ombre, grandir ensemble et devenir une puissante nation, aussi grande que celle des hommes blancs et que nous aurions enfin, nous aussi, notre propre « père suprême, » qui vivrait en paix avec lui, le président.

» Mes frères! Comme nous tenions notre « père suprême » pour un homme véridique et honorable, qui ne manquerait jamais à sa parole et accomplirait sa promesse, nous avons cru tout ce qu'il nous a dit. Nous laissâmes faire, lorsque ses fils blancs prirent possession de notre beau pays et de nos habitations dans l'Etat de New-York, et nous-mêmes, prenant dans nos bras nos femmes et nos enfants, nous traversâmes les grands lacs pour venir habiter ici, sur les rives du fleuve des Renards. Nous allumâmes le feu du conseil, nous fîmes la paix avec nos frères les Winebagos et les Ménomenies. Nous leur donnâmes de l'argent en échange de leurs terres. Ils nous disaient qu'ils étaient heureux de nous voir, qu'ils se félicitaient de ce que nous étions venus habiter parmi eux et que tous nous voulions former un seul peuple. Ils promirent d'abandonner la chasse ou la pêche, de cultiver le blé comme nous, et que leurs femmes aussi fileraient comme les nôtres. Nos cœurs à tous battaient à l'unisson et débordaient de joie. Mes frères! nous ne pensions pas que notre père, le président Monroë, mourrait si tôt, ni que son successeur pourrait oublier si vite les promesses qui nous avaient été faites. Nous étions loin de supposer que notre père actuel, qui avait sur son pupitre tant de papiers, ne saurait retrouver celui qui portait le traité conclu avec nous.

» Mes frères! vous le voyez, l'homme blanc est venu ici. Il apporte de l'eau forte pour la vendre à notre peuple, aux Ménomenies, aux Winebagos, aux Chippewas, et son but est atteint quand nos gens sont hors de sens ou qu'ils se querellent entre eux. L'Indien est capable de tout quand il boit de l'eau forte. Elle le rend fou, il cesse de travailler, il bat sa femme et ses enfants, il ira

jusqu'à les tuer, dût-il le lendemain en mourir de chagrin. Il n'y a point de paix et tout va mal tant que l'Indien peut obtenir de l'eau forte. Notre « père suprême » nous avait pourtant bien promis qu'aucun blanc ne viendrait plus ici vendre de l'eau forte. Mais vous voyez, mes frères, déjà un grand nombre d'hommes blancs sont venus se fixer dans notre pays. Ils nous disent qu'ils resteront ici, que d'autres viendront en plus grand nombre et que nous devrons émigrer sur les rives du Mississippi. Tout cela nous afflige extrêmement. Nous vivions en paix avec les Winebagos, les Ménomenies et toutes les tribus du nord-ouest ; le feu de notre conseil ne s'était jamais éteint. Mais tandis que nous l'entourions, paisiblement assis et fumant avec nos frères le calumet de paix, voici venir l'homme blanc qui lança une grosse pierre dans le feu, jeta les tisons sous nos pieds et sur nos vêtements, et s'écria : Plus de paix ! la guerre ! Nous courûmes à nos huttes, nous y pleurâmes de tristesse, et depuis il n'y a plus eu de paix. L'homme blanc n'aime pas que nous parlions de paix entre nous. Il dit à nos frères que nous sommes leurs ennemis, que nous sommes venus dans cette contrée uniquement dans l'intention de les déposséder et de les chasser d'ici. Nous ignorons pour quelles raisons il parle ainsi, et nous sommes à cause de cela dans une grande inquiétude !

» Mes frères ! Je n'ai plus rien à ajouter. Nous avons couché nos pensées par écrit. On vient de vous en donner lecture, et vous tenez maintenant ce document entre vos mains. Puissiez-vous réfléchir à ce qui s'y trouve consigné ! Puisse notre « père suprême » y réfléchir quand vous le lui aurez transmis ! Puisse-t-il être lu par les chefs de la grande nation qui s'assemblent, dans la ville de Washington, autour du feu du conseil ! Nous ne demandons rien, si ce n'est l'exécution des traités qu'ils ont eux-mêmes conclus avec nous, et nous attendons avec impatience la réponse que nous donneront notre « père suprême » et les chefs réunis à Washington. »

Citons encore ce passage du discours prononcé par un chef des Oneidas :

» Il fut un temps où, entourés de blancs dans l'Etat de New-York, nous étions heureux. Notre sol était fertile, nous cultivions le blé, nous apprenions à marcher dans la bonne voie de nos voisins blancs, nous avions des habitations pour nos familles et une maison de Dieu. Nous jouissions de la protection des lois. Quand l'homme blanc nous faisait du mal, nous en informions notre « père suprême ; » il nous écoutait toujours et nous rendait justice. Mais ici nous sommes à la merci de l'homme blanc qui peut

nous faire tout ce qu'il veut. Nous sommes venus ici dans l'intention d'être nos maîtres et de former un peuple d'Indiens indépendants. Notre père, le président Monroë, nous promit que ses fils blancs ne nous suivraient jamais ici. Il assura qu'il aimait à nous voir vivre libres et paisibles ; qu'il nous conseillait dans notre propre intérêt de venir ici, plutôt que d'habiter l'Etat de New-York ; qu'il ne cesserait de penser à nous et de nous protéger de sa main forte.... Mais, mes frères, nous nous rappelons ce qui est écrit dans votre Bible, qui est aussi la nôtre : « Il s'éleva sur » l'Egypte un autre roi qui n'avait point connu Joseph. » Nous nous rappelons aussi qu'une fois le roi Achab convoita la vigne de Naboth et que Naboth lui répondit : « L'Eternel me garde de te » donner l'héritage de mes pères ! » Or nous avons donné l'héritage de nos pères pour gain de paix, et parce que notre père disait qu'il en avait besoin pour ses fils blancs. « Achab dit à Naboth : Je te » donnerai à la place une vigne qui sera meilleure. » C'est aussi ce que nous dit notre père, le président ; il nous assura qu'en tout temps il veillerait à ce qu'elle restât notre propriété et celle de nos enfants. Eh bien ! ce n'est pas de la vigne que nous nous plaignons, elle est assez bonne. Mais Achab a besoin aussi de celle-ci, et, à cette heure plus que jamais, nous sommes exposés aux cruautés et au pillage de son peuple. Mes frères, il n'y a plus de place pour nous ! Dites à notre père que la conduite de ses fils blancs fait saigner nos cœurs et que nous n'avons pas de paix. C'est là tout ce que j'avais à dire. »

Tout fut inutile. Ces discours émus furent emportés par le vent. Il n'y eut personne pour prendre en mains la juste cause des Indiens.... « Plus loin, vers l'Ouest ! » telle fut, ici comme partout, la dernière sommation adressée à l'homme rouge. Le congrès des Etats-Unis décida que les Indiens auraient à évacuer tous les Etats de l'Union. Ils devaient émigrer au delà du Mississippi, où l'on avait désigné à cet effet un territoire : *Indian Territory*. Nous dirons, à l'honneur des Américains bien pensants, que le décret d'expulsion des Indiens ne fut adopté qu'à une faible majorité, après avoir été éloquemment combattu par le député Everet.

Alors, spectacle touchant, les chrétiens de la délégation indienne à Washington se réunirent pour célébrer un jour de jeûne et de prières. C'était le 5 mars 1831. Un ecclésiastique de la tribu des Oneidas prononça le discours. Plusieurs Indiens firent entendre d'humbles et ferventes prières, chacun dans la langue de sa tribu. Une émouvante et sainte tristesse dominait l'assemblée.

L'application du décret fut marquée par une suite ininterrompue d'injustices et de cruautés. Non seulement les Indiens ne reçurent qu'un prix dérisoire pour leurs terres, quelques sous par arpent; mais au lieu de les payer en argent, on leur livra de mauvais billets de banque étrangers. On peut évaluer approximativement à 215 millions d'arpents les terres que l'Etat extorqua aux Indiens, et à plus d'un milliard de francs les bénéfices qu'il réalisa en vendant le sol aux colons européens.

La civilisation chrétienne, qui avait pris racine en plusieurs de ces tribus, fut gravement compromise par cette expulsion. Bon nombre d'Indiens arrivèrent complètement ruinés sur la rive droite du Mississippi. D'autres, comme les Séminoles, refusant de quitter le pays de leurs pères, s'organisèrent militairement, surprirent les troupes gouvernementales et leur firent essuyer une défaite. Il s'en suivit une guerre d'extermination qui dura de 1835 à 1842. C'est ainsi que, depuis tantôt un demi-siècle, les régions situées entre l'Atlantique et le Mississippi sont entièrement dépeuplées d'Indiens, et même au delà du fleuve, la plupart de ces tribus n'ont pas trouvé un lieu où elles pussent vivre en paix. Seuls les Cherokees et les Chikasaws continuèrent à se développer; les autres ne tardèrent pas à disparaître.

Les tribus qui avaient l'extrême Ouest pour patrie ont pu maintenir leur indépendance jusqu'à ces derniers temps, et sur quelques points elles tiennent encore en échec le gouvernement. Mais qu'on ne s'y méprenne pas, leurs territoires, déjà divisés en lots, seraient depuis longtemps occupés par les blancs, si les arides prairies de l'Ouest offraient aux colons plus de charmes. On peut évaluer actuellement à 289000 le chiffre total des Indiens restant dans les Etats-Unis.

Les circonstances ont été fort différentes au Canada, où un assez grand nombre d'indigènes, jadis convertis au catholicisme romain, sont demeurés paisiblement en possession de leurs anciennes réserves. Et cependant cette population indigène a subi une diminution plus considérable encore que celle des Etats-Unis. Le chiffre des Indiens de race pure ne dépasse pas 12000 dans tout le Canada. Il est vrai que les métis sont assez nombreux pour constituer à eux seuls un des éléments de la population. On rencontre ces derniers dans les vastes plaines du nord-ouest, où ils gagnent leur vie comme chasseurs et agents dans le commerce des fourrures.

Quant à l'Indien proprement dit, il a conservé ses mœurs pri-

mitives ; mais là aussi il subit l'influence européenne, et l'on peut envisager les tribus du Canada, aussi bien que les Peaux-Rouges en général, comme une race qui se meurt.

CHAPITRE II

Le pays et ses habitants.

Il est difficile d'esquisser dans un seul tableau l'aspect d'un pays comprenant dans ses limites le climat des tropiques et celui des régions glacées. Pour ne pas trop nous écarter de notre but et pour bien faire connaître le champ de travail de la mission évangélique, nous nous en tiendrons essentiellement à cette région moyenne qui correspond à peu près au territoire actuel des Etats-Unis. Nous ajouterons quelques remarques concernant les régions septentrionales, lorsque nous parlerons des missions qui y ont été entreprises.

Si nous traversons le continent, des côtes de l'Atlantique à celles de l'Océan pacifique, nous rencontrons trois régions bien distinctes : les forêts, les prairies et les montagnes.

A la vérité, la première de ces régions a presque entièrement perdu son aspect boisé. Là où jadis un peuple simple faisait monter d'un seul cœur ses prières au Grand-Esprit, des édifices religieux s'élancent par douzaines au-dessus de la masse des habitations qui les entourent. Les taillis où le chasseur avait peine à se frayer un passage sont traversés par de larges voies ferrées ; de magnifiques steamers sillonnent les fleuves que parcourait seul le canot de l'Indien. Souvent, sur des étendues de plusieurs milles, on ne retrouve que de faibles restes des anciennes forêts. En échange, des champs fertiles, portant de beaux arbres fruitiers plantés en lignes régulières, couronnent les coteaux et descendent jusqu'au fond des vallées.

Cependant, pour placer dans son véritable milieu le berceau de la mission dont nous allons raconter l'histoire, il faut que nous apprenions à connaître quelle fut autrefois cette contrée. Il existe encore, dans les Etats de l'est, assez de traces du passé pour nous permettre de nous faire une juste idée de l'aspect sauvage des forêts vierges. Celles-ci couvraient, il y a quelques siècles, la plaine fertile qui longe, sur une largeur de 30 à 40 milles, le rivage de

l'Atlantique. Nous les retrouvons encore sur les sommets et les versants des monts Alleghanys, qui prolongent en plusieurs chaînes leurs lignes ondulées du sud-ouest au nord-est. Elles couronnent également les collines dont l'Ohio baigne la base, et qui s'avancent jusqu'aux grands lacs du nord.

Quel contraste entre ces forêts vierges et les terres cultivées de l'ancien monde ! Les espèces acclimatées chez nous, au nombre de deux ou trois, s'y comptent par douzaines. Ici c'est le pin-parasol qui étend au loin son branchage élégant ; là le pin de Weymouth élève ses rameaux couverts d'une écorce lisse, tandis que ses aiguilles d'un vert tendre se découpent sur la teinte plus sombre du pin balsamique. Les frênes et les châtaigniers, les noyers et les peupliers, les tilleuls et les chênes unissent leurs ombrages et forment un dôme épais. Des érables séculaires étalent leurs larges branches couvertes d'une écorce blanche ; tantôt ils projettent un reflet mystérieux sur le taillis ; tantôt, dorés par le soleil couchant, ils brillent d'un éclat empourpré. Là, un tulipier dresse au-dessus des arbres de la forêt son tronc élancé et sa couronne de fleurs jaunes ; ici, une gleditschie dissimule sous son gracieux feuillage son formidable faisceau d'épines.

Çà et là le bois s'éclaircit, le sol se couvre de buissons nains, épais, égayés par la flore superbe des rhododendrons, des azalées et même des magnolias. La vigne grimpe jusqu'au sommet des arbres, étendant de branche en branche ses guirlandes. Ailleurs c'est le lierre qui enserre fortement les troncs d'arbres, ou le sumac vénéneux qui s'accroche à leur écorce au moyen de ses racines aériennes en forme de brosses. Bien des arbres ont péri sous les étreintes de ces plantes grimpantes ; ils gisent sur le sol, élevant au-dessus des buissons leurs bras décharnés ou couverts d'une mousse touffue.

Dans la forêt vierge règne le silence des tombeaux, interrompu par les coups de bec des pics, le roucoulement des tourterelles ou le *hou-hou* retentissant du grand-duc. Parfois vient s'ajouter à ce bruit le gloussement du coq-de-bruyère, ou le cri strident de l'aigle planant au-dessus des cimes des arbres. C'est en vain qu'on chercherait ici la douce mélodie des oiseaux chanteurs. Parmi ces hôtes des bois, dont plusieurs, comme le cardinal et le geai bleu, sont revêtus d'un plumage resplendissant, c'est à peine s'il en est un dont la voix offre des notes variées.

Les quadrupèdes ne manquent pas non plus. Des troupes de cerfs traversent le fourré. Ici un ours fait entendre son grogne-

ment; là un renard se glisse sous les buissons; les écureuils de toute espèce sautent de branche en branche. Enfin voici des serpents qui rampent sur le sol.

Des marécages interrompent de loin en loin la forêt. Ils sont couverts de roseaux épais. Ces lieux sont habités par des oiseaux d'eau et de marais: des canards au plumage bigarré, des hérons bleus qui, de leur voix plaintive, troublent le calme des nuits d'été. Des essaims de mouches luisantes traversent l'air, semblables à des milliers d'étincelles.

Passons, il en est temps, dans les prairies de l'Ouest. Elles ont un aspect tout différent. On a peine à se faire une juste idée de ces plaines couvertes de hautes herbes, car les voyageurs se contredisent dans les descriptions qu'ils en donnent. Tantôt ils les dépeignent sous l'aspect de verts pâturages, tantôt ils les représentent comme des steppes arides. La contradiction peut cependant s'expliquer. A certaines époques, au printemps en particulier, les prairies peuvent bien ressembler à un tapis émaillé de fleurs. En automne, quand l'herbe est desséchée, elles ont l'aspect de plaines désolées, d'où la vie semble avoir disparu. De loin en loin, un imposant cours d'eau, descendant des montagnes, traverse ce vaste territoire privé de sources et de ruisseaux secondaires. Tous ces cours d'eau se réunissent pour former les fleuves gigantesques du Missouri et du Mississipi. La plupart de leurs affluents sont bordés d'arbres. Le niveau des prairies est généralement plus élevé que celui des plaines. Des chaînes de collines et des ondulations de terrain bornent l'horizon. Par-ci, par-là surgissent des groupes d'arbres, des cèdres rabougris, des ormes, des peupliers, entourés de buissons peu élevés qu'ornent les rosiers grimpants des prairies. Pendant l'été, les shepherdias associent au vert mat de leur feuillage l'éclat de leurs baies rouges. La végétation devient plus luxuriante dans le voisinage des rivières. Il n'est pas jusqu'au sol uniforme des prairies qui n'ait aussi ses beautés. De vastes étendues sont colorées, à certaines époques, de fleurs bleues (*phlox*), rouges et jaunes. Alors même que l'ardeur du soleil a profondément desséché le sol, les fleurs du cactus brillent encore de tout leur éclat.

Les êtres animés ne font pas non plus défaut à la prairie. Des troupeaux de bisons la parcourent; leur œil sauvage brille à travers la crinière épaisse qui recouvre leur cou et leur bosse. Des troupes de cerfs passent rapidement, ou bien c'est la gracieuse antilope

qui fuit à bonds allongés. Voici enfin le chien des prairies : des milliers de tertres indiquent ses habitations souterraines. On entend au loin le hurlement des loups. Le castor a construit sa demeure sur la rive des fleuves ; d'autres animaux, en venant y étancher leur soif, ont frayé des sentiers à travers les fourrés.

L'aspect du paysage change dans la contrée qu'arrose le cours supérieur du Mississippi. Là, les forêts de pins et de sapins occupent de plus grandes étendues. Vers le sud, les prairies prennent l'aspect de plaines infinies qui se confondent avec l'horizon. Le voyageur n'aperçoit plus que le ciel et la terre ; il doit se frayer un chemin à travers des herbes touffues, plus hautes que lui. En automne, la végétation se dessèche ; alors une étincelle suffit pour mettre la prairie en feu. Le spectacle de cet embrasement est aussi grandiose qu'effrayant. Les flammes s'élèvent jusqu'à cent pieds de haut. Chassées par le vent, elles parcourent rapidement la plaine, faisant périr de nombreux animaux et laissant derrière elles un nuage de fumée qui se traîne sur un sol calciné.

Il nous reste à parler de l'extrême Ouest, la région des Montagnes-Rocheuses (*Rocky Mountains*) et des rives du grand Océan. Cette contrée a été peu explorée jusqu'à ces derniers temps, et, aujourd'hui encore, il en serait de même si la soif de l'or n'y attirait une foule de blancs. Seule, la côte peut être envisagée comme une contrée fertile ; le reste est plus ou moins stérile et désert. La prairie va s'élevant insensiblement vers les avant-monts, où elle atteint une altitude de 5000 pieds. Les arbres y sont rares. Ici apparaissent quelques massifs de sapins qui n'atteignent pas les dimensions d'arbres de haute futaie ; là, des groupes de tournesols ou de brillantes artémises, telle est la végétation de ces régions montagneuses. Sur les hauts plateaux règne une affreuse aridité. Par places, c'est un vrai désert salin. Le sel sort en cristaux du sol desséché, ou apparaît en couches épaisses dans les fondrières. De loin en loin surgissent des oasis. L'une d'elles a été transformée par le labeur des mormons en un riant paysage. Cependant l'impression générale demeure : toujours la même monotonie, la même steppe aride, les mêmes montagnes rocheuses. Ces hauts plateaux ont un trait saillant qui leur est commun : ils sont sillonnés de profondes vallées creusées par les eaux et encaissées dans des rochers de plus de mille pieds d'élévation. Au fond mugit le torrent, tandis que les hautes parois de rochers présentent parfois l'aspect de colonnes immenses, disposées par rangées, ou de figures architecturales variées.

A partir de la ligne de partage des eaux, le paysage change. Les forêts proprement dites font défaut, mais il se trouve des groupes d'arbres ayant des dimensions très grandes ; la Californie n'est-elle pas la patrie du *wellingtonia gigantea ?* La terre est de toutes parts couverte d'un frais gazon, orné de fleurs charmantes ; des ruisseaux limpides arrosent la campagne ; tout y favorise l'agriculture et l'élève du bétail.

Du pays, passons aux habitants. La forêt vierge, elle aussi, a ses lieux habités. Nous y arriverons en nous dirigeant vers la colonne de fumée qui s'élève là-haut, au-dessus des cimes des arbres. C'est un village d'Indiens avec ses wigwams. Les huttes coniques s'élèvent à inégale distance les unes des autres. Un certain nombre de perches de 20 à 30 pieds de long, fixées en cercle dans la terre et réunies à leur extrémité supérieure, en forment la charpente que recouvrent des peaux cousues ensemble. Dans le haut, une ouverture est ménagée pour la fumée ; une autre ouverture latérale sert d'entrée. L'extérieur de la tente est orné de couleurs voyantes et de peintures représentant des scènes de guerre et de chasse. Un petit fossé creusé tout autour sert à l'écoulement de l'eau.

Et maintenant, voyez cet homme, à la stature élevée, à l'attitude fière, qui sort de son wigwam. Nous cherchons en vain la couleur rouge ou cuivrée de sa peau, telle que l'a dépeinte la tradition. A travers le tatouage à demi effacé, nous discernons une teinte variant, de peuplade à peuplade, du clair au foncé, du gris au jaune. Mais l'usage a consacré le terme de Peau-Rouge, dérivé peut-être de la couleur dont il enduit son corps. Les traits du visage sont frappants. Le nez aquilin est fortement accentué, les pommettes saillantes, la mâchoire inférieure large et anguleuse. Le regard de ses grands yeux noirs est profond, pensif et quelquefois plein de feu. La chevelure, d'un noir brillant, est longue et grossière ; ornée de plumes artistement agencées, elle tombe sans boucles, sur les épaules et sur le dos. La barbe fait absolument défaut, chaque poil étant soigneusement arraché. Le principal vêtement est une pièce d'étoffe retenue autour des reins au moyen d'une ceinture. Les culottes de cuir sont assujetties par des courroies ; les coutures en sont brodées de diverses couleurs et ornées, de haut en bas, des cheveux d'ennemis tués et scalpés. Il a pour chaussures des sandales à semelles souples, appelées mokassins. La partie supérieure du corps, ordinairement teinte, comme le visage, de rouge et de blanc, reste souvent nue ; parfois les Indiens portent, en guise de manteau, un vêtement fait de peaux.

Pour compléter leur habillement, ils ont une espèce de tunique ornée de figures bigarrées. Leur manteau, de couleur voyante, comme le reste de leur habillement, porte l'image du soleil. Le cou, les oreilles, les poignets, sont ornés de colliers de perles blanches et bleues, qu'on tire de certains coquillages et qui tiennent lieu de monnaie. Rarement l'homme se sépare de la pipe, sa fidèle compagne, dont la tête rouge est surmontée d'un tuyau artistement sculpté. Voici un groupe de fumeurs. Ils sont assis à terre, l'air solennel, les genoux ramassés ou les jambes étendues, ils aspirent à longs traits la fumée de leurs pipes. Même en discutant les choses les plus indifférentes, ils prennent la parole l'un après l'autre, d'un ton lent et plein de gravité, sans que jamais leurs voix se confondent.

Laissons-les occupés à fumer leur mauvais tabac et dirigeons-nous vers les femmes. Les voilà, un os tranchant à la main, travaillant à corroyer des peaux étendues par terre. Elles ne sont vêtues que d'une chemise en cuir, dont le bord est garni de franges. En d'autres occasions, elles ne dédaignent ni les vêtements d'étoffes colorées, ni les mokassins, ni les colliers de perles. Mais jamais leur parure n'égale l'éclat bigarré des ornements de l'homme. En ceci déjà apparaît l'infériorité de la « squaw ; » il ne lui est pas permis de se laisser croître les cheveux, tandis que l'homme est fier de les laisser tomber jusqu'à terre. Voilà pourquoi les cheveux courts de nos travailleuses tombent en désordre sur leur visage. Leurs traits portent l'expression du découragement ou d'une morne résignation. Rarement un sourire vient les animer ; le rire et les chants leur sont inconnus.

Tout autour croupissent des enfants entièrement nus, qui regardent leurs mères avec une profonde attention ou bien se roulent lentement sur le sol ; là aussi se voient des chiens, gros comme des loups, guettant quelque morceau tombé des mains des ouvrières. Les chiens et les chevaux sont les seuls animaux domestiques de l'Indien. Les premiers sont dressés pour la chasse, ou servent, à l'occasion, de rôti apprécié.

Entrons maintenant dans un wigwam. Il y fait jour, les peaux, suffisamment amincies, laissant pénétrer la lumière. Au centre du wigwam, un trou creusé dans le sol sert de foyer ; au-dessus est suspendu un chauderon que supportent trois pieux réunis. Avant leur contact avec les blancs, les Indiens se servaient exclusivement de vases en terre, qu'ils confectionnaient eux-mêmes. Dès lors ils ont fait bon accueil aux ustensiles européens. Toutefois l'industrie

indigène n'a point été supplantée par celle de l'étranger. Les haches et les couteaux sont d'acier européen ; mais les manches bigarrés sont de provenance indigène. Les flèches ont des barbes faites de plumes de toutes couleurs, mais leurs pointes sont forgées par les blancs.

Dans la hutte, voici un homme occupé à un travail artistique qui contraste avec les humbles occupations de la femme. Il sculpte un arc ; c'est un chef-d'œuvre d'élégance et d'élasticité. Nous entrons comme visiteurs, mais l'Indien ne se dérange pas ; il reste assis sur une peau étendue par terre et continue tranquillement son ouvrage. Sa dignité ne lui permet pas de se déranger à la vue d'un visage blanc. Il en est autrement de la femme dont notre présence éveille la curiosité. Tout en nous observant, elle triture du maïs entre deux pierres, en prépare une farine grossière dont elle fait ensuite des boulettes, qu'elle rôtira, après les avoir assaisonnées de graisse.

Nous prenons place, sans mot dire, à côté du maître de la maison. Au bout de quelque temps, il nous salue en nous tendant la main avec lenteur et impassibilité. Bientôt après, il nous offre des boulettes de maïs et un morceau de viande de cerf cuite à l'étouffée dans le chauderon. Après le repas, et comme dernière sanction à l'hospitalité, il allume la pipe, en tire quelques bouffées et la faire passer, sans dissimuler le sentiment de satisfaction qu'il éprouve à nous recevoir sous son toit. Mais, à moins d'y être contraints, nous n'y demeurerons pas, car la propreté, dans les huttes indiennes, laisse beaucoup à désirer. Puis les notions de bienséance sont trop différentes pour que l'Européen puisse, à la longue, se sentir à l'aise dans le wigwam de l'Indien. Bornons-nous donc à jeter un rapide coup d'œil sur les ustensiles qui remplissent la tente. Voici, suspendus à des tablettes, des sacs, des gibecières, du poisson salé, des bottes de maïs, le tout pêle-mêle. Au-dessous se trouvent entassées des caisses de toute grandeur, des corbeilles tressées et des poches de cuir. Voici un curieux ustensile : imaginez-vous une planche recouverte d'une fourrure, sur laquelle un enfant est attaché au moyen de courroies bigarrées : c'est le berceau. Le lit des adultes n'est guère plus confortable. Quelques bancs bien bas, recouverts de nattes et de peaux, voilà leur couche.

Sortons, et suivons les hommes dans leur principale occupation, la chasse. La plupart des noms propres nous disent que nous avons affaire à un peuple de chasseurs. L'un s'appelle *Sho-me-kos-se,* le loup ; un autre *Meeach-o-shingaw*, le petit ours blanc ; d'autres

Ko-ha-tunk-a, le grand corbeau ; *Cha-to-ga,* le bison ; *Chong-tas-sabbee,* le chien noir ; d'autres doivent leur nom à la guerre ou à certaines particularités personnelles. Eh bien, « le loup » (c'est-à-dire l'Indien) part pour la chasse. Il commence par mettre en ordre son panache, rafraîchit son tatouage au moyen de couleur rouge, qu'il délaye avec de la salive et qu'il étend sur ses joues en traits parallèles. Il revêt, en un mot, toute sa parure ; car ce serait faire affront aux animaux de la forêt que de paraître devant eux en petite tenue. L'arc à la main, une cinquantaine de flèches dans son carquois, il disparaît dans le taillis voisin. Il a un long chemin à faire jusqu'à ce que son œil exercé ait découvert la piste du gibier, qui s'éloigne de plus en plus des lieux habités. Il poursuit sa chasse solitaire durant plusieurs jours, capable de supporter, sans qu'il y paraisse, la faim, la soif, le froid et les plus grandes fatigues. Faut-il dès lors s'étonner de la finesse de ses sens pour découvrir la piste du gibier ? Quelques brins d'herbe que le pied d'un cerf ou d'un chevreuil a foulés, le mettent sur la voie, qu'il poursuivra, avec une indomptable ténacité, à travers les épais fouillis, par-dessus les troncs moussus qui jonchent le sol en tout sens, jusqu'à ce qu'enfin il devine la proie qu'il n'aperçoit pas encore. Il s'en approche avec une habileté incroyable et lance sa flèche d'une main sûre. Cette fois le chasseur est récompensé de ses fatigues ; il revient fier et majestueux à son wigwam, portant sur ses épaules l'animal tué.

Quittons les solitudes de la forêt vierge et accompagnons l'Indien des prairies à la chasse du buffle. L'art du chasseur serait impuissant à tromper le troupeau sauvage sur cette surface découverte ; il lui faut comme auxiliaire le rapide coursier. La plupart des tribus de la prairie se distinguent par l'habileté de leurs cavaliers, qui, avec ou sans selles, se tiennent aussi fermes sur leurs chevaux, que le reste des mortels sur la surface du sol. Pour eux, le cheval est une propriété de première valeur ; aussi s'en désaisissent-ils rarement. Ne sachant pas, comme d'autres peuples, élever les animaux, ils capturent des chevaux sauvages dans les prairies où on les rencontre par troupeaux.

Partons pour la chasse du buffle. D'abord on cherche les traces d'un troupeau. On les trouve ordinairement à proximité de quelque flaque d'eau ou dans un frais gazon, ou au milieu d'une plaine aride, ou sur les bords d'une rivière à laquelle ces puissants ruminants vont se désaltérer. Dès que le chasseur est sûr de son fait, il retourne au village, où les hommes s'apprêtent au départ.

Aussitôt la troupe s'ébranle, bride abattue. Le sérieux compassé, qui caractérise l'Indien, fait place à une vive animation; dans ses yeux brille l'ardeur du combat. Enfin, voici quelques centaines de buffles vigoureux, paissant tranquillement et sans se douter du danger. Les chasseurs tiennent un conseil, se divisent en deux bandes et cernent leur proie dans un vaste cercle, après avoir adressé une invocation à l'âme des buffles. Mais ceux-ci ont eu vent de l'ennemi et partent au trot. Les chevaux les devancent, et bientôt une douzaine de cavaliers, poussant de grands cris et brandissant leurs armes, les arrêtent au passage. Les buffles sont refoulés; le même fait se reproduit du côté opposé. Les Indiens, rétrécissant successivement leur cercle, galopent toujours autour du troupeau qui se masse au centre. C'est l'heure du carnage. Maint buffle, dans les transes de la mort, accepte le combat. Çà et là un cheval est renversé, et le cavalier, décrivant un grand arc par-dessus sa tête, va parfois tomber au milieu des buffles effarés. D'un bond agile il se sauve par-dessus leurs dos, tandis que ses camarades, tout entiers au combat, décochent flèche sur flèche, à droite, à gauche, ou percent de leurs longues lances le cœur de ces animaux. Une demi-heure suffit pour achever le massacre. Quelques bêtes ont réussi à s'échapper. Elles s'arrêtent, ne sachant que faire; mais bientôt, elles aussi sont atteintes et abattues. Alors chaque chasseur cherche les buffles qu'il a tués et qu'il reconnaît à ses flèches. Conduisant son cheval par la bride, il parcourt en tous sens les rangs des victimes, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé sa part du butin. Cela fait, tous s'asseyent en demi cercle, la pipe circule, puis ils remontent à cheval et regagnent le village au galop. Ils vont chercher les enfants et les femmes, auxquels incombe le devoir de dépecer les animaux capturés et d'en rapporter les morceaux. Travail pénible, mais qu'importe! c'est à peine si l'on met à leur disposition quelque vieux cheval usé. Les chiens sont aussi là, réclamant leur part; et déjà paraissent, à respectueuse distance, il est vrai, des meutes de loups, impatients d'avoir les derniers restes. Toute la viande est découpée en bandes, suspendue à des perches et séchée à l'air, pour être ensuite pilée et employée comme nourriture, sous le nom de « pemikan. » Semblable événement est une moisson dans la prairie. En pareille occasion les visages sont plus gais que d'habitude, bien que la femme sente doublement le poids de sa tâche. Les hauts faits de la chasse font longtemps le sujet des conversations entre fumeurs. Il n'est pas rare que le narrateur imite, par d'heureuses pantomines, les allures des bêtes pourchassées.

Mais il n'arrive pas toujours que la chasse soit aussi heureuse. C'est en hiver qu'elle se fait le plus facilement. Le sol étant couvert de plusieurs pieds de neige, la marche du buffle est ralentie, tandis que l'Indien, chaussé de ses raquettes, avance rapidement sur la neige. Dans cette saison où la chair ne peut être séchée, elle est abandonnée aux loups, et la peau seule sert de récompense au chasseur. Quant aux Indiens qui ne possèdent pas de monture, ils pratiquent autrement cette chasse. Se couvrant d'une peau de loup, dont la tête est intacte, ils marchent sur leurs pieds et leurs mains, s'approchant du troupeau jusqu'à ce qu'ils puissent l'atteindre de leurs flèches.

Comme le phoque pour les Esquimaux, le buffle est le principal aliment de plusieurs tribus indiennes.

Les Indiens ne s'occupent pas exclusivement de chasse. Souvent, dans leurs tribus, l'introduction de l'agriculture a précédé l'arrivée des Européens. Ce travail est encore à la charge des femmes. Elles choisissent, à portée des villages, un endroit favorable pour y semer du maïs : le labour se fait au moyen d'une bêche de pierre assez primitive. C'est aussi aux femmes qu'incombe la tâche de défendre contre les corbeaux le grain qui commence à lever, puis, quand les épis mûrissent, de repousser les innombrables perruches vertes qui s'abattent sur les champs. Elles le font, au moyen de longues perches, ou en agitant des crécelles.

Le temps de la moisson donne lieu à une joyeuse fête. Pendant qu'on débarrasse de leurs enveloppes les beaux épis de maïs, la gaîté se donne libre cours. Heureuse la jeune fille qui trouve un épi de couleur rouge ! Les félicitations de ses compagnes lui promettent un fiancé parmi les vaillants hommes de guerre. Un épi difforme ou contourné annonce, au contraire, un vieil époux dont les jeunes gens s'étudient, au milieu de l'hilarité générale, à imiter la démarche chancelante.

Remarquons pourtant que l'agriculture n'a jamais pris un grand développement chez les Indiens, aussi longtemps qu'ils n'ont pas été mis en rapport avec la civilisation étrangère. Ils ne cultivaient, outre le maïs, que la fève, les courges et le tabac ; ce dernier produit se trouvait déjà chez quelques tribus, d'ailleurs étrangères à l'agriculture. Ce n'est, du reste, que parmi les peuplades sédentaires qu'on trouve des champs régulièrement cultivés. Celles du nord recueillent, au bord des lacs ou des fleuves et dans les marais, une plante connue sous le nom de riz sauvage (*zizania aquatica*) dont les grains farineux sont très nourrissants. Les femmes, chargées de la cueillette, s'y prennent de la manière

suivante. Au moment où le grain est mûr, deux d'entre elles montent sur un canot; l'une rame avec lenteur, pendant que l'autre attire à elle, à l'aide d'un bâton, une gerbe de ces plantes; puis elle en frappe les épis de manière à faire tomber les graines mûres au fond du canot. On continue ainsi jusqu'à ce que le bateau soit rempli. Les hommes ne s'occupent pas de ce travail, qu'ils jugent au-dessous de leur dignité.

Ce sont aussi les femmes qui, dans les prairies, recueillent la rave sauvage. On appelle de ce nom une plante, à la racine épaisse et bulbeuse, si répandue, qu'on voit souvent, au printemps, de grands espaces entièrement couverts de ses jolies fleurs d'un bleu violet. En été, les femmes et les jeunes filles vont extraire ces racines au moyen de bâtons aiguisés et recourbés par un bout. Les travailleuses portent ensuite le produit de leur récolte dans les wigwams. Là on sèche les raves, qui se conservent fort longtemps.

Enfin, chez les Indiens habitant la région des lacs, la chasse et l'agriculture sont en grande partie remplacées par la pêche. Ces majestueux bassins, dont les eaux forment la cataracte du Niagara et s'écoulent dans le fleuve Saint-Laurent, ont été l'un des centres importants de la vie indienne. Le lac Supérieur en particulier (Gitsche Gami) était, parmi les Peaux Rouges, l'objet d'une vénération particulière. C'est sur ses rives rocheuses, ombragées de noirs sapins, et sur ses îlots sans nombre que s'élevaient les cabanes des Chipways. L'objet indispensable pour la vie d'un peuple pêcheur, c'est le canot. Le « mackinaw » ou le canot des Chipways passe pour l'instrument de navigation le plus beau et le plus léger que l'homme ait jamais construit. Sur une charpente faite de branches de cèdre, l'Indien étend avec art une écorce de bouleau, dont les morceaux sont assemblés avec des filaments de racines et rendus imperméables à l'aide de la gomme du pin balsamique. Les deux extrémités sont relevées en pointes; les côtés ornés de piquants de porc-épic passés en couleur. D'autres piquants, placés aux deux extrémités, figurent une étoile ou un soleil. Cet esquif, de forme gracieuse, glisse légèrement sur l'eau, grâce à l'adresse avec laquelle l'Indien, homme ou femme, sait le diriger.

Les procédés employés pour la pêche, bien qu'en apparence très simples, exigent une adresse extraordinaire. Deux hommes montent sur un canot. L'un tient la rame. L'autre est pourvu d'un petit filet attaché à un manche. Son œil exercé a discerné sous les eaux le poisson, qui nage souvent à une assez grande profondeur,... et, d'un coup bien dirigé, il l'enlève dans sa nasse. Il faut que, dans

ses mouvements, il déploie l'habileté d'un danseur de corde pour se maintenir en équilibre. C'est là ce qui fait la réputation des pêcheurs. Ceux-ci se livrent souvent à des concours nautiques, où les acteurs rivalisent d'adresse à lancer leur canot, et où le vainqueur est applaudi avec enthousiasme par la foule des spectateurs.

Pour pêcher l'esturgeon et le saumon dans les rivières, on y construit une sorte de digue destinée à arrêter le poisson. En hiver on pratique une ouverture dans la glace, on y attire le poisson par une amorce et on le tue à coups de lance ou au moyen de flèches.

Parmi les objets d'alimentation, il n'en faut pas oublier un qui, à vrai dire, est plutôt un article de luxe : c'est le sucre d'érable, dont la préparation donne lieu à de grandes réjouissances, semblables à celles qui accompagnent nos vendanges. On recueille ce sucre au commencement du printemps, à la sève montante, et par conséquent avant que les arbres aient poussé leurs feuilles. Les familles d'un village répartissent entre elles les différentes portions d'une forêt, riche en vieux érables. On dresse les wigwams en vue d'un séjour de quelque durée, et le travail commence. On pratique dans l'écorce de l'arbre une ouverture par laquelle la sève s'écoule, d'abord goutte à goutte, puis bientôt à fil continu, dans un vase destiné à la recueillir. Ici encore, c'est aux femmes que revient l'ouvrage. Elles allument le feu et remplissent une chaudière du liquide qui bientôt se transforme, par la cuisson, en une masse de couleur brune. Cette préparation fait naturellement le bonheur des petits Indiens. Ils gambadent autour des chaudières et cherchent, au moyen d'une baguette, à attraper quelques gouttes du précieux liquide, qu'ils font refroidir et avalent avec délices. Pendant ce temps, les hommes, assis devant les tentes, fument leurs pipes en contemplant cette scène pittoresque avec le calme dont l'Indien ne se départit jamais.

Le sucre qu'on obtient ainsi, empaqueté dans de petites caisses appelées *mokuks*, constitue de nos jours un article de commerce important.

Les Indiens n'ont pas d'établissements fixes. Il ne saurait guère en être autrement de peuples qui vivent de la chasse, puisque le gibier finit toujours par s'éloigner des endroits constamment habités. Ces changements de demeure sont surtout fréquents chez les Indiens des Prairies. La levée des tentes s'opère rapidement. On lie les perches en un faisceau, les peaux en un paquet ; puis les provisions et les ustensiles sont rassemblés dans des corbeilles. Les vieux chevaux servent à transporter le bagage au moyen d'un vé-

hicule assez primitif, une sorte de brancard placé sur le dos des animaux, de manière que son extrémité traîne à terre. Les chiens font le même office, ceux du moins qui consentent à s'y prêter, et l'on a pour cet effet des brancards du même genre adaptés à leur taille. Mais le plus dur de l'ouvrage est encore réservé aux femmes. D'abord elles ont leur part du bagage, qu'elles portent en un ballot assujetti au dos et au front par le moyen d'une courroie. C'est à elles d'intervenir dans les mêlées qui ne manquent guère de s'engager lorsque, au bout de quelques heures, les chiens, ennuyés de leur charge, exhalent leur mauvaise humeur en s'entremordant. Les hommes se bornent à contempler la scène du haut de leurs chevaux, en faisant de bons rires. Enfin, si fatiguées qu'elles soient de la marche et de leurs fardeaux, elles ne laissent pas d'aller chercher, souvent assez loin, le bois et l'eau nécessaires au repas du milieu du jour et de dresser les tentes pour le soir. Ces expéditions sont donc encore une aggravation de leur sort déjà fort pénible.

Tels sont quelques-uns des traits de la vie de ces peuplades en temps de paix ; mais l'Indien lui-même tiendrait pour misérable une existence toujours pacifique. Quels que soient les triomphes procurés par la chasse, ceux de la guerre sont pour lui bien autrement glorieux.

Tandis que la jeune fille est de bonne heure initiée aux travaux de sa mère, son frère, dès le même âge, se familiarise avec les armes. On voit de petits Indiens de quatre ans, sans vêtements, tenant déjà un arc à la main ; à douze ans, ils ont acquis une adresse incroyable. Toutefois, ils sont encore tenus à l'écart des exercices de la tribu. C'est en jouant qu'ils imitent les bizarres attitudes de la danse guerrière ; et quand les vaillants hommes, assis en cercle, se racontent leurs hauts faits, ils prêtent l'oreille, soupirant après le moment où ils se verront admis dans l'assemblée. Ce moment ne vient que vers quatorze ou quinze ans, et l'admission solennelle au nombre des guerriers est précédée d'épreuves où le candidat doit déployer sa force, son courage, et, par-dessus tout, sa fermeté à endurer la douleur physique et les privations. L'un des actes les plus extraordinaires de cette initiation est un long jeûne, durant lequel l'adolescent, exténué par les privations, subit une hallucination qu'on désigne sous le nom de « songe de la vie, » et qui marque le passage de l'enfance à l'âge d'homme. Dans ce songe se révèle la carrière future du jeune homme et l'esprit qui le protégera. Ce dernier lui apparaît sous la forme d'un écureuil, d'un serpent, d'une tortue ou de quelque oiseau. Aussitôt réveillé,

l'Indien se met à la recherche d'un animal semblable, le tue et en conserve la peau ou une partie du corps, comme une amulette qui ne doit plus le quitter. Toutes les tribus indiennes appellent ce talisman du mot français de *médecine*, qui leur vient du Canada, et par lequel ils désignent aussi tout objet qui tient d'une manière ou d'une autre au surnaturel ou à la sorcellerie. Un Indien qui perdrait son amulette serait mis au ban de sa tribu.

L'admission au nombre des hommes faits n'a lieu que plus tard, au milieu de cérémonies religieuses compliquées de cruelles tortures. On peut se faire une idée de ces dernières par le récit du peintre Catlin, témoin oculaire d'initiations de ce genre chez les Madans du Haut-Missouri. Il faut croire pourtant que les choses ne sont pas poussées partout à ce point.

Les jeunes gens, d'après son récit, se présentèrent vêtus seulement de la braie nationale. On commença par pratiquer sur leur poitrine et sur leur dos, puis aux bras et aux jambes, des incisions profondes, de manière à pouvoir introduire sous la peau des chevilles de bois. Pendant toute cette opération, aucun muscle de leur visage ne bougea. Ensuite, on attacha à ces chevilles des cordes dont les bouts étaient tenus par des hommes placés sur le toit d'une cabane. Au moyen de ces cordes, on souleva les jeunes guerriers, dont le poids se trouvait accru d'armes et de crânes de buffles suspendus aux chevilles de leurs jambes. Pendant cette torture, on n'entendit pas la moindre plainte sortir de leurs lèvres. A ce moment, deux hommes armés de perches imprimèrent aux corps de ces malheureux un mouvement de rotation. Ils poussèrent alors des cris effroyables pour invoquer le Grand-Esprit. Les tourments continuèrent jusqu'à ce qu'ils fussent redevenus silencieux. On les détacha enfin, et ils restèrent étendus sur le sol, sanglants, sans que personne ne vînt les secourir. On prétendait que la protection du Grand-Esprit, auquel ils venaient de consacrer leur corps, descendait sur eux. Dès qu'ils eurent repris quelques forces, ils se traînèrent vers un homme armé d'une hache, et se firent couper, en l'honneur du Grand-Esprit, le petit doigt de la main gauche. Avec tout cela, leurs épreuves n'étaient pas finies. Ils durent, chargés de leurs armes, exécuter une sorte de danse, ayant les mains attachées à celles d'un jeune homme qui n'avait pas été soumis aux mêmes tourments.

Ceux qui ont subi ces épreuves sont dès lors des hommes. Il leur reste à s'illustrer par des exploits guerriers. Celui qui n'a pas accompli de prouesse de ce genre, non seulement est exclu des

assemblées du Conseil, mais ne saurait prétendre à se marier. On l'appelle « vieille femme » ou « un rien du tout. »

Pour beaucoup de tribus indiennes, la guerre est l'élément normal, un besoin qui se réveille chaque année à la même saison. D'ailleurs, dans ces expéditions, où les batailles rangées sont la grande exception, la tactique est essentiellement différente de la nôtre. La valeur chevaleresque, prisée chez nous, paraît à l'Indien une folie. Les exploits qu'il apprécie sont ceux où l'audace s'unit à la ruse et à l'agilité, où l'on frappe l'ennemi en se dérobant soi-même à ses coups. Il ne dédaigne pas les feintes dans l'attaque ; la retraite et même la fuite n'ont à ses yeux rien de déshonorant. Sa gloire est de s'approcher de l'ennemi comme un renard, de se jeter sur lui comme un tigre, et de lui échapper comme un oiseau.

Les motifs qui peuvent amener la guerre sont fort nombreux. Les vengeances personnelles perpétuent à l'infini les hostilités entre les différentes peuplades, puisqu'un outrage resté impuni doit être expié sur l'un des membres de la tribu dans laquelle il s'est commis. Quelques-unes de ces guerres héréditaires n'ont fini qu'avec l'anéantissement des peuplades hostiles. D'autres fois, ce sont des délimitations de territoire qui provoquent la guerre ; c'est encore la superstition qui voit, dans une épidémie ou dans quelque autre calamité, l'effet des maléfices d'une tribu voisine. Une cause futile, comme le vol d'un cheval, suffit quelquefois. Au reste, les guerres indiennes ne sont pas de simples expéditions de pillage. Le plus souvent elles sont précédées d'une déclaration formelle, et il existe un droit de la guerre que les belligérants s'accordent à respecter.

Cherchons à nous représenter une de ces expéditions. Voici, rassemblés sur la place d'un village, tous les guerriers de la tribu, dans leur attirail belliqueux, le visage plus coloré que jamais de blanc et de rouge. Ils sont assis en rond sur le sol, autour d'un poteau, tandis que le calumet de guerre passe de main en main. Le chef se lève, et dans une harangue prononcée avec calme, il expose les causes de la guerre. D'autres, généralement des anciens, prennent la parole après lui pour énumérer les torts de l'ennemi et les exploits des héros de la tribu. Tout le monde écoute dans un profond silence, puis la discussion est ouverte sur le plan de la campagne à entreprendre. A mesure que la délibération approche de son terme, l'assemblée devient plus tumultueuse. Les regards s'animent, et c'est au milieu des cris de combat qu'on apporte la hache de guerre peinte en rouge, surmontée de plumes de même

couleur, et qui est plantée dans le poteau au milieu du Conseil. La même cérémonie marque la rentrée des guerriers dans leurs villages respectifs. Celui qui se charge de porter la déclaration de guerre à l'ennemi est d'ordinaire un jeune homme avide de se distinguer. Il se glisse dans un des villages de la tribu hostile pour y déposer un paquet de flèches enveloppées dans la peau d'un serpent à sonnettes. Il doit user des plus grandes précautions afin d'échapper à la vigilance des chiens, et disparaître sans qu'ils aient donné l'alarme.

Si la tribu ennemie est puissante, on a soin de se pourvoir d'alliés. En ce cas, les coalisés échangent une hache et des cordons de wampum. L'alliance n'entraîne, au reste, pour la tribu qui y entre, d'autre obligation que de faire des incursions sur le territoire ennemi.

Voici comment se forme l'armée. Les guerriers délégués par l'assemblée réunissent ceux qui désirent prendre part à la campagne, et les enrôlent au moyen de la danse guerrière. Presque nu, le tomahawk à la main, un des héros s'avance de nuit au milieu du village et s'approche du brasier qui brûle auprès du poteau de guerre. Aux sons monotones d'un petit tambour, qu'un homme frappe à courts intervalles, il entonne son chant de combat : « Ecoutez, oiseaux de batailles, quel festin je vous prépare. Je pénètre comme vous au milieu des ennemis. Rapide comme vos ailes, terrible comme vos serres, je vais surprendre l'ennemi ! Allons, jeunes gens, vous, les guerriers, debout pour le combat ! »

Là-dessus, tous entonnent l'effroyable cri de guerre, qu'on dit capable d'assourdir un bison ou un ours ; puis vient la danse, danse singulière, qui n'est qu'une succession de bonds, durant lesquels le corps, d'abord plié en deux, se redresse par un énergique effort. Les guerriers font le tour du feu, lentement, puis en accélérant leurs pas, suivis des nouvelles recrues, qui imitent leurs mouvements et répètent leurs cris. A chaque pause, le chant reprend sur un ton monotone, mais crescendo, et dans la même mesure on voit croître l'animation des danseurs, qui finit par atteindre le paroxysme de la fureur. Le sol tremble sous leurs pas, les guerriers brandissent leurs lances ou frappent le poteau de leurs massues, et leurs mouvements imitent tous les actes de la bataille. Tous ceux qui prennent part à la danse s'enrôlent par là même au nombre des futurs combattants.

L'impression que produit cette cérémonie est, dit-on, effroyable. Toutes les passions qui, chez l'Indien, sommeillent d'ordinaire

sous le couvert d'une attitude réservée, sont en éveil. L'homme n'est plus qu'une bête féroce altérée de sang; mais, comme nous l'avons dit, le type de la valeur indienne ce n'est pas le lion, c'est plutôt le renard.

Les nouveaux guerriers ont encore à passer par des cérémonies religieuses, puis par des jeûnes et autres exercices, durant lesquels se préparent les talismans de guerre (os de serpents, chats sauvages) et où l'on observe avec soin les songes et autres présages qui peuvent promettre une issue heureuse à l'expédition.

Celle-ci débute par l'envoi d'éclaireurs dans toutes les directions. L'Indien, on l'a dit, est né espion. Les uns rôdent à l'entour des positions ennemies, les autres montent la garde dans les broussailles, où ils passent plusieurs jours sans boire ni manger, et annoncent par des signaux convenus d'avance, par exemple en imitant le cri de certains animaux, l'approche d'une troupe hostile.

Suivons une de ces troupes. Elle compte de 60 à 80 hommes qui marchent à la file, chacun posant avec soin le pied dans la marque des pas de celui qui le précède, afin que la piste ne signale que la présence d'un seul homme. Rencontre-t-on une piste étrangère, on l'examine avec le plus grand soin, et l'on en conclut que l'ennemi est proche. Toutes les communications sont faites à voix basse, et l'on tient conseil sur les moyens de surprendre les adversaires. Ils sont là, on n'en saurait douter, en embuscade dans les crevasses des rochers qui bordent la rivière. Un hardi jeune homme suit leurs traces pour reconnaître la position, mais soudain il s'arrête et se tient immobile, comme pétrifié. Ils sont là, en effet, et l'herbe qui crie sous leurs pas annonce leur approche; encore quelques secondes, et tous l'auront aperçu. D'un bond il escalade un vieux tronc moussu gisant à terre, et se couche entre le bois et le sol. Là il retient son souffle pendant que la colonne passe. Peu d'instants après, l'éclaireur est sorti de sa cachette, il a poussé d'une voix formidable le cri de guerre, aussitôt répété par les siens. C'en est fait des ennemis! Malgré la supériorité du nombre, la surprise et les cris les ont démoralisés.

Les vainqueurs, le tomahawk à la main, se précipitent en avant. En dépit d'une résistance désespérée, qui fait mordre la poussière à plusieurs, la victoire est bientôt décidée, et il ne s'agit plus que de faire prisonniers les quelques ennemis qui restent debout au milieu de leurs compagnons morts ou agonisants. C'est le moment qu'appelait l'ambition des combattants, le moment où l'on recueille les trophées. Chacun cherche à reconnaître ceux qu'il a tués. Le vain-

queur met le pied sur la nuque de l'ennemi tombé, le saisit par les cheveux, fait, à l'aide d'un couteau aigu, une large incision, puis enlève, d'un seul coup, la peau du crâne avec la chevelure. Quel triomphe pour le jeune Indien qui recueille pour la première fois, sur le champ de bataille, ce trophée de victoire!

Il s'agit maintenant de regagner les villages. L'armée se met en route, ramenant sur des civières improvisées ses morts ou ses blessés, et conduisant les prisonniers liés à des bâtons. C'est, parmi les jeunes gens, à qui arrivera le premier aux wigwams pour recueillir le double honneur d'avoir le premier annoncé la victoire et de s'être montré le meilleur coureur. Le village éclate en cris d'allégresse, bientôt tempérés par la communication des pertes subies dans le combat. Aussi ne sont-ce pas les chants de triomphe, mais les plaintes funèbres qui accueillent les vainqueurs. Les premiers jours sont consacrés à des funérailles solennelles; la fête de la victoire ne se célèbre qu'après. D'abord on prépare les scalpes[1], qu'on suspend à un cercle assujetti à une perche. On y attache aussi les plumes que portaient les vaincus.

Le principal acte de la fête de la victoire, c'est la danse du scalpe, qui se célèbre pendant quatorze nuits, à la lueur des flambeaux. Une scène plus horrible encore est celle de la torture infligée aux prisonniers de guerre, à ceux du moins qui ont été condamnés à mort par le conseil.

Loskiel nous décrit comme suit ces abominables cruautés : « Le condamné est attaché à un poteau, devant un brasier, le corps nu barbouillé de noir et des plumes de corbeau sur la tête. Aux cris de ses bourreaux, la victime répond par des railleries. Les premiers vocifèrent : « Les os de nos frères sont restés sans sépul-
» ture. Leurs esprits nous crient : Vengez, vengez notre sang! A
» l'œuvre, torturons-le et le déchirons de nos dents! » Lui, répond :
« Je veux mourir en brave, vous savez bien tourmenter vos vic-
» times, mais vous êtes de vils poltrons dans la bataille. Pour moi,
» je m'en vais vers ces héros qui ont dispersé vos guerriers
» comme la balle! » Puis chacun s'étudie à inventer de nouvelles barbaries. L'un lui arrache les ongles, un autre lui coupe un doigt avec ses dents et le place dans son calumet qu'il approche des lèvres du condamné; d'autres lui écrasent les orteils avec des pierres ou le brûlent avec un fer rouge; d'autres encore lui enlèvent des morceaux de chair et frottent de sel ses plaies sanglantes. De temps en temps, on interrompt le supplice pour le faire

[1] On appelle *scalpe* la peau du crâne couverte de sa chevelure.

durer plus longtemps. C'est ainsi qu'on le prolonge quelquefois deux ou trois jours. Alors on contraint le condamné à courir autour de son poteau, attaché à une corde. Si la douleur lui arrache des cris, les bourreaux le raillent; si au contraire il reste ferme, ils lui décernent l'éloge d'être mort en brave. Ils attendent qu'il ait presque entièrement perdu connaissance pour lui donner le coup de grâce et livrer son corps aux flammes. »

Quelques traits particuliers compléteront notre tableau de la vie des Indiens. Dans la famille, il faut remarquer la position inférieure de la femme. Dès leur bas-âge, les filles sont méprisées et négligées au profit de leurs frères, destinés à devenir des guerriers. Une fois sorties de l'enfance, elles reçoivent les hommages et les prévenances des jeunes gens, mais jusqu'à leur mariage exclusivement. Même chez les Indiens, l'amour a sa poésie, et les suicides causés par des chagrins de cœur ne sont pas rares. Cependant la beauté et la grâce sont moins recherchées chez les jeunes filles que l'énergie et l'aptitude au travail. L'amour, la sympathie du mari tiennent peu de place dans la vie conjugale.

Généralement, les mariages sont décidés par les parents. Chez plusieurs peuplades, toutes relations sont interdites, avant le mariage, entre personnes des deux sexes; elles n'ont pas même la liberté d'échanger quelques paroles en public. Les noces se célèbrent sans grandes cérémonies. Souvent elles se bornent à une sorte d'acte symbolique, consistant à élever en commun la cabane qui abritera les époux et à manger ensemble, dans un même plat, la bouillie au maïs. Les mariages se rompent aussi facilement qu'ils ont été conclus. Chez quelques tribus, l'union conjugale est un contrat renouvelable d'année en année, dans le cas où il surviendrait des enfants.

En cas de séparation des époux, les enfants suivent la mère; la coutume indienne est ici conséquente avec elle-même, puisque toutes les relations de parenté sont considérées au point de vue de la femme. Ainsi, ce n'est pas le fils, mais le neveu qui hérite la dignité de chef. Les héritages ne se transmettent pas dans la ligne paternelle, mais dans la descendance de la mère et de ses frères.

La polygamie était universellement tolérée; mais, pour des raisons économiques, elle n'était pratiquée que par les chefs et les grands. Çà et là, la pureté est en honneur, et jamais un chef, jamais un guerrier de renom n'accepterait pour femme une jeune fille flétrie par une chute. Ailleurs règnent des mœurs moins pures. Il est des

peuplades où les peines les plus sévères punissent l'adultère; d'autres se contentent d'une légère amende.

Les Indiens aiment non seulement leurs propres enfants, mais les enfants en général, d'un amour tendre et profond. Chez eux, les liens de la famille sont plus vivants qu'on ne pourrait s'y attendre, vu la position qu'occupe la femme. On cite des traits touchants de l'amour des fils pour leur mère. Les enfants sont exercés au respect envers leurs parents et envers les autres hommes. Cependant il n'est pas rare que, dans les pérégrinations des tribus, le vieillard trop faible soit abandonné en route, souvent même à sa propre requête, pour ne pas être à la charge de sa famille. Le malheureux, entouré des siens qui lui font en pleurant leurs adieux, conserve le calme stoïque dont il a fait tant de fois preuve durant sa vie. Il reste tranquillement assis à l'ombre d'une peau de bête soutenue par des pieux et destinée à le garantir de la pluie et de l'ardeur du soleil. La nourriture déposée près de lui dure quelque temps, mais souvent moins que sa propre vie; alors, sans proférer une plainte, il se résigne à mourir de faim. Et les loups des prairies qui le guettent de loin, n'attendent que le moment de se jeter sur son cadavre. Les vieillards demandent même quelquefois qu'on mette fin à leur existence. Ce triste office ne peut être confié qu'à un membre de la famille, et il faut l'autorisation du Conseil pour qu'il soit remis à un étranger.

Il est difficile de mettre d'accord cette coutume barbare, qui ne prévoit pas même la sépulture des restes de l'aïeul abandonné, avec l'attachement que les Indiens portent aux tombeaux de leurs pères. Le plus grand opprobre qu'on puisse infliger à l'ennemi, c'est d'ouvrir ses tombeaux et d'en disperser les ossements. Quand l'Indien est chassé de son pays, ses plaintes les plus mélancoliques sont celles qui lui sont arrachées par la pensée que la charrue de l'homme blanc va labourer le sol où reposent ses ancêtres.

Un coup d'œil jeté sur l'état politique des tribus indiennes nous les montre divisées en petits groupes. Toutes ces bandes, comme on les appelle, ont une origine commune, dont le souvenir s'est généralement effacé, mais qui demeure vivace entre les membres de chaque groupe. Cette communauté d'origine s'exprime par un symbole particulier emprunté au règne animal, gravé comme un insigne sur le vêtement, et qu'on appelle *totem*. Ce symbole répond exactement à nos armes de famille et ne se porte pas avec moins d'orgueil. Il donne aux bandes qui l'arborent le nom de l'animal

qu'il figure (ours, castor, serpent, faucon). Le mariage entre personnes appartenant au même *totem* est interdit. Les enfants portent toujours celui de leur mère. Les membres de ces sortes de familles ne vivent pas tous ensemble, et l'on rencontre dans le même village des ressortissants de plusieurs bandes différentes. Quelques peuplades réservent une position prépondérante à une famille particulière; il est des familles où la dignité de chef est héréditaire. Au reste, les fonctions de ces chefs, appelés dans la Nouvelle-Angleterre *sachems*, ne s'exercent qu'en temps de paix. Quand il s'agit de la guerre, le pouvoir est remis à un commandant, ordinairement élu à cet effet. La forme de gouvernement, même lorsque la dignité est héréditaire, n'a rien de monarchique; tous les chefs sont entourés d'un Conseil dont ils doivent respecter les décisions. Cette organisation politique est parfois assez développée, par exemple dans la confédération des peuplades réunies sous le nom commun d'Iroquois, à la tête de laquelle figure une assemblée de cinquante chefs. Ailleurs, la constitution est plus simple et le pouvoir du sachem moins étendu. Il ne possède le droit de justice que pour certains crimes d'une gravité particulière; c'est ainsi qu'il peut punir de mort la magie, tandis que le meurtre, le vol, l'adultère, sont abandonnés à la vengeance des particuliers.

Les questions relatives aux frontières, aux moissons, à la chasse, sont laissées au droit commun. Le vol était anciennement fort rare et regardé comme particulièrement honteux; aussi entraînait-il d'ordinaire la peine de mort. Le mensonge était enveloppé dans la même réprobation. A cet égard, les vues des Indiens ont changé, par suite des relations plus fréquentes avec les blancs.

Ce dernier point nous amène à parler de leur caractère moral. Les influences dont nous venons de parler l'ont profondément modifié; le missionnaire Heckwelder dit même qu'elles l'ont entièrement transformé. Les témoignages les plus anciens sont généralement très favorables aux indigènes. On louait leur franchise, leur dignité morale, leur droiture. Bien qu'universellement enclins à se vanter dans le récit de leurs exploits, ils n'avaient que du mépris pour quiconque se permettait d'altérer la vérité dans les faits. On trouvait chez certaines tribus ce qu'on appelle un *arbre d'honnêteté ;* c'était un poteau où l'on suspendait les objets trouvés, pour les rendre à leurs propriétaires. Dans les conversations particulières, les femmes ne se faisaient pas faute de vanter leurs maris et leurs fils, ou de se vanter elles-mêmes; mais elles jugeaient indigne de mal parler des absents. La calomnie était presque in-

connue chez eux. Encore aujourd'hui, ils évitent de parler de ce qui est vil et honteux, et ne s'ingèrent pas dans les affaires d'autrui. De là, la rareté des querelles. Ceci se rapporte à la vie privée, et non pas à la vie politique.

Il n'est d'ailleurs pas possible d'envelopper toutes ces peuplades dans un même jugement favorable ou défavorable. Quelle que soit la part qu'il faille faire à la poésie dans quelques-uns des éloges qui leur ont été donnés, on voit que ces « sauvages, » comme on les nomme, étaient loin d'être dépourvus de moralité.

Il est vrai que les Indiens se font de la moralité une idée différente de la nôtre ; leur morale est indépendante de toute religion, la notion du péché leur fait défaut et ils n'ont aucune idée d'une volonté divine et sainte. Les deux seuls principes auxquels ils obéissent sont la crainte de la vengeance humaine et le respect de leur dignité propre. Le Peau-Rouge se croit accompli dans ses vertus, en tête desquelles il place la générosité et la bravoure. Il faut également louer son hospitalité bien connue, qui s'exerce souvent de la manière la plus large et n'a rien de commun avec la politesse feinte de l'Européen. On peut citer aussi des traits éclatants de fidélité et de reconnaissance, témoignant d'une grandeur d'âme qui eût honoré de vieux Romains.

Si leur caractère a sa beauté, les ombres ne lui manquent pas. On a pu se faire une idée de la cruauté et de la rudesse des mœurs indiennes ; mais ce que nous venons de dire suffit peut-être pour faire juger équitablement cette race qu'il ne faut ni déprécier ni surfaire. Ajoutons que l'influence des blancs a renversé toutes les notions morales des Indiens, sans leur donner le christianisme qui les eût replacées sur une meilleure base. Vaincus, opprimés par les visages pâles qu'ils méprisaient au début, ils sont tombés dans un état de décrépitude morale qui les a conduits au découragement, à la mendicité, à l'ivrognerie et à tous les vices qui en résultent. De ces ruines, on voit encore jaillir par intervalles un rayon de grandeur, trace fugitive d'un temps qui n'est plus.

Quelques remarques sur le langage des Indiens donneront une première idée de leur développement intellectuel. De même que celle des Esquimaux, leur langue forme ses mots par agglutination, ce qui leur donne une longueur démesurée. Quelques exemples permettront de juger de la variété et de la finesse d'expression qui distingue ce langage : *Nummatscheckodtantamuhngannunonasch...* signifie : notre amour. *Nuhromantammuhngannunonasch,* nos amitiés. Pour dire : nos péchés, en excluant celui à qui l'on s'adresse,

on dit : *Nimachiishiwebiziwiainanin.* Si l'on veut exprimer la même idée, mais en n'excluant personne (par exemple, en s'adressant à la communauté) l'on dit : *Kimachiishiwebiziwiainanin.* Pour conjuguer le seul verbe aimer, avec toutes les modifications dont il est susceptible, il faut environ vingt pages serrées d'un volume in-quarto.

Ajoutons que chaque tribu indienne, même la moins nombreuse, a sa langue particulière. C'est ainsi qu'on en vient à compter, pour l'Amérique entière, 4 à 500 langues principales, avec deux mille dialectes. Il y a entre ces langages de grandes analogies grammaticales, mais leurs vocabulaires varient beaucoup.

En considérant le cercle restreint dans lequel se meuvent ses pensées, les facultés intellectuelles du sauvage américain sont fort remarquables. Tout ce qui rentre dans son domaine est saisi par lui avec une grande justesse. D'autre part, en présence de ce qu'il ne saisit pas immédiatement, il renonce à approfondir et se tranquillise en se persuadant qu'il y a là un mystère impénétrable à l'intelligence humaine; « c'est de la médecine, » dit-il, en faisant son geste habituel, c'est-à-dire en portant la main à sa bouche.

Comme observateurs, les Indiens sont incomparables, étant servis par des sens qui rivalisent de subtilité avec ceux de certains animaux et par un talent d'induction qu'a fortifié un exercice continuel. S'ils rencontrent, par exemple, les restes du feu d'un campement, ils peuvent dire de quelle tribu il provient, combien de temps il a brûlé, et depuis quand il est abandonné. Ils découvrent la piste de tous les animaux avec une sûreté qui remplit d'étonnement le chasseur européen. Ils savent s'orienter dans des contrées inconnues : à l'aide d'indices insignifiants, ils marchent pendant plusieurs journées consécutives sans manquer leur but. Partout on trouve des hommes en état de tracer sur le sol une carte du pays en donnant le cours des fleuves et la situation des lacs et des montagnes.

Leur mémoire a une rare puissance. Il leur suffit d'avoir vu quelques instants le visage d'un homme pour le reconnaître au bout de plusieurs années. Ils sont capables de reproduire mot à mot un discours, longtemps après l'avoir entendu. C'est ainsi que certaines transactions se sont transmises fidèlement de génération en génération, sans autre moyen que la tradition orale.

Par contre, leurs notions cosmographiques et astronomiques sont fort rudimentaires. Ils considèrent les Montagnes-Rocheuses comme le point culminant du monde. L'Amérique est pour eux une

île de forme carrée, des quatre angles de laquelle partent les vents. Les Dakotas expliquent les phases de la lune par l'existence d'une multitude de souris qui rongent le disque de l'astre des nuits dans l'espace de quinze jours, après quoi il recommence à croître. Ils connaissent quelques constellations et s'en servent pour se diriger dans leur marche.

Le système numéral des Indiens, comme celui des Esquimaux, paraît reposer sur le nombre cinq. Les noms de nombre sont fort compliqués. En chipeway, onze se dit : *Me das we ashe bashig*. Cependant ils savent calculer par milliers et même par millions. Ils divisent le temps en mois lunaires, qui empruntent leurs noms aux divers aspects de la nature. Mai se nomme le mois des feuilles ; juin, le mois des fraises ; septembre, le mois de la chute des feuilles ; novembre, le mois des patins. Pour faire coïncider leur année avec l'année solaire, ils intercalent de temps en temps un mois complémentaire, qu'ils appellent « perdu. »

On trouve dans ces tribus plus de connaissances anatomiques et même physiologiques que chez beaucoup d'autres peuples. Outre les sorciers dont nous parlerons bientôt, ils ont des médecins qui savent employer les plantes médicinales avec succès, mais leur ministère n'est guère réclamé que pour des accidents qui appellent le secours de la chirurgie. Dès les temps anciens, beaucoup de tribus connaissaient l'usage des vomitifs, de la saignée et des bains de vapeur.

A l'origine, les Peaux-Rouges ignoraient l'écriture, au point de voir dans les caractères européens un instrument de sorcellerie. Ils y suppléaient par des figures variées, quelquefois gravées sur la pierre, le plus souvent tracées sur l'écorce. Pour conserver, par exemple, la mémoire d'un chef fameux, ils dépouillaient en partie un arbre de son écorce, et sur le bois, poli avec soin, ils dessinaient, à l'aide d'une pierre rouge, un guerrier dans son costume de guerre et, à ses pieds, des hommes sans tête et sans bras, selon le nombre des ennemis qu'il avait tués. Quelques-unes de ces peintures sont encore visibles au bout de cinquante ans et plus. A la suite d'une chasse, les Indiens ont coutume de marquer sur les arbres le nombre de nuits qu'ils ont passées dans la contrée, le chiffre des ours et des cerfs qu'ils ont tués. On trouve parfois de ces dessins assez étendus pour figurer toute une histoire. Voici la description d'une expédition française : 1° Les armoiries françaises surmontées d'une hache, puis 18 fois le symbole du nombre 10 (180 soldats français). 2° Une montagne d'où part un oiseau, puis

un cerf avec un croissant sur le dos, ce qui signifie : ils sont partis (l'oiseau) de Montréal (la montagne), le premier quart du mois du cerf (juillet). 3° Un canot et 21 cabanes. Explication : Ils sont partis par eau et ont abordé vingt-et-une fois, pour passer la nuit à terre. 4° Un pied et sept wigwams, ce qui veut dire : après cela, ils ont marché sept jours, etc. Des peintures de ce genre se conservaient sur des peaux ou sur des écorces de bouleau. Elles constituaient une sorte d'aide-mémoire pour la tradition. On se servait aussi de ces signes pour conserver des chants religieux. Quelquefois, des personnes étaient spécialement chargées des fonctions de mémorisateurs. Elles s'aidaient pour cela de cordons appelés *wampums*, qui, par l'agencement de leurs nuances diverses, rappelaient d'une manière ingénieuse la marche des idées.

D'après ce que nous venons de dire, il n'existe pas de littérature chez les Indiens. Toutefois, leur vive imagination, qui se manifeste à chaque instant dans le langage ordinaire, a donné naissance à des productions poétiques, déparées peut-être par une certaine emphase, mais non sans beauté. La plupart de ces chants célèbrent les exploits des guerriers, les exaltant jusqu'aux nues, tandis qu'ils jettent le ridicule sur les ennemis. Ils se composent en général de courtes strophes, avec refrains répétés par un chœur. Il existe aussi des poésies érotiques et des chants pour l'enfance. Enfin, ils ont des contes ou mythes ayant une portée religieuse, ou ne servant qu'à l'amusement. On peut s'en faire une idée par l'*Hiawatha*, de Longfellow. Il est vrai que l'auteur, en puisant aux sources indigènes, les a accommodées au goût européen.

Jetons enfin un coup d'œil sur la religion des Peaux-Rouges. Celle-ci, disons-le, se montre si peu au cours de la vie habituelle, que certains observateurs ont même douté qu'ils eussent une religion quelconque. A part quelques tribus isolées, les Natchez, par exemple, on ne rencontre chez les Indiens ni temples, ni objets de culte. Ils ne possèdent pas davantage de formes religieuses proprement dites, et l'on comprend qu'après avoir vécu longtemps au milieu de ces peuplades, un des plus anciens missionnaires français ait pu formuler sur leur compte ce jugement : « Les Indiens ont fort peu de superstitions ; toutes leurs pensées se rapportent à l'entretien de leur existence et à la vengeance : ils n'adorent aucun dieu. »

Cependant les traces d'une foi, grossière sans doute, à un monde supérieur, sont assez fortes chez eux pour ne pas échapper à l'observateur attentif. L'une des plus évidentes, c'est la pratique de

la sorcellerie ou de la « médecine, » comme l'appellent les Indiens. On trouve, dans toutes leurs tribus, des docteurs ès-arts occultes, qui emploient leurs artifices surtout au soulagement des malades, dont les souffrances proviennent, disent-ils, des mauvais esprits.

Nous empruntons à Catlin la description suivante d'un de ces sorciers et de son costume. Il était revêtu de la dépouille d'un ours brun, de telle sorte que la tête de l'animal lui couvrait le visage comme un masque. De l'une de ses mains, sur laquelle pendaient les griffes de l'ours, il tenait une sorte de tambourin ; l'autre portait une lance chargée de divers appareils de sorcellerie. Des objets de même genre couvraient sa pelisse, autour de laquelle se balançaient des peaux de serpents, des plumes, des becs et des griffes d'oiseaux, des écailles de tortues, des grenouilles et des lézards desséchés. Il s'approcha du patient qu'il s'agissait de délivrer du mauvais esprit, en faisant un bruit effroyable avec son tambour, en imitant de sa voix le rugissement de l'ours et en brandissant sa lance. Ces manœuvres ont pour but d'effrayer l'esprit et de le faire fuir. D'autres fois le sorcier approche ses lèvres de la partie malade, pour sucer le mauvais principe, ou bien encore il fait une image de l'esprit, qu'il représente sous la forme de quelque animal, et, perçant cette image, il s'imagine faire périr le démon.

Ces arts magiques ne sont pas uniquement employés pour les guérisons. Les sorciers pratiquent d'autres maléfices. Par exemple, en perçant l'image d'un ennemi, ils croient lui donner quelque mal. Il arrive souvent que la personne contre laquelle ces manœuvres sont dirigées en a l'esprit frappé, au point d'en mourir. La plupart du temps les mauvais sorts sont liés à des incantations et à des formules magiques. Si le sorcier échoue, on explique son insuccès par l'influence d'esprits supérieurs, et, à l'ordinaire, le crédit du magicien n'en souffre pas. Aussi reçoit-il son salaire, même si le patient qu'il a soigné vient à mourir.

Outre ces sorciers, il existe d'autres personnages auxquels on attribue un commerce avec les esprits et qui forment diverses sociétés secrètes. Les plus connues de ces associations, qui se rencontrent dans différentes tribus, portent les noms de *Meda,* de *Jossakeed* et de *Wabeno.* Elles ont un cérémonial particulier et conservent, sous l'abri protecteur d'une écriture secrète, leurs incantations magiques. Les Jossakeed, en particulier, passent pour d'habiles évocateurs d'esprits, qui leur révèlent l'avenir et leur font découvrir les objets cachés. Ils se préparent à leurs opérations par

des jeûnes et des bains de vapeur, à la suite desquels ils tombent en convulsions. Les paroles qu'ils prenoncent sont toujours recueillies comme des oracles.

Ce ne sont pas là les seules traces de l'idée religieuse chez ces peuples. On en trouve d'autres, plus frappantes, dans les cérémonies et les danses où l'on n'a souvent voulu voir que de simples amusements. Les divertissements proprement dits ne manquent pas chez les Indiens; ils se livrent des combats simulés et mettent d'ordinaire une véritable passion aux jeux de hasard. Les danses ont plutôt un caractère religieux. La plupart d'entre elles portent le nom d'un animal, et sont exécutées à l'aide d'un déguisement reproduisant sa physionomie : il y a la danse de l'ours, la danse du buffle, celle du chien, et l'on admet qu'elles mettent les danseurs en rapport avec les esprits de ces animaux. Quand, par exemple, les buffles manquent dans un district, on cherche à les y attirer en prolongeant, quelquefois pendant des semaines, la danse qui leur est consacrée. Ces exercices chorégraphiques consistent dans une série de bonds accompagnés de pantomimes. Les Indiens déploient, pour imiter les attitudes de chaque animal, une habileté surprenante.

Nous venons de parler de l'esprit des animaux. L'Indien admet chez tout être vivant l'existence d'une force spirituelle ou *Manito.* Cette idée lui inspire pour toutes les créatures animales un sentiment qui l'amène à les considérer, en quelque sorte, comme ses semblables. Il parle aux animaux comme s'il pensait en être compris. Au moment de tuer une bête, il s'excuse et semble vouloir éviter de scandaliser son esprit protecteur. C'était la coutume chez les Hurons, quand la tribu était occupée à la grande pêche, de déléguer un orateur chargé de tenir un grand discours aux poissons pour les apaiser et les engager à se laisser prendre, en échange de quoi, on leur garantissait que leurs restes seraient traités avec les plus grands égards. On voit très souvent des chasseurs qui ont tué quelque gibier, adresser à leur victime, avant d'y toucher, toutes sortes de flatteries pour échapper à la vengeance de l'esprit. C'est dans la même intention que le départ pour la chasse est précédé de sortes d'exercices religieux. Enfin, ils ont soin de mettre les os des animaux, qui ont servi à leur nourriture, à l'abri de toute profanation.

Ce ne sont pas seulement les animaux, mais encore les plantes, particulièrement les céréales, puis tous les arbres de la forêt, qui ont leurs esprits particuliers. Toute la nature en est pleine aux

yeux de l'Indien. Il entend la voix des esprits dans le bourdonnement des insectes, dans le bruissement des feuilles, dans le roulement du tonnerre. Les lacs, les fleuves, les montagnes, les rochers ont leurs divinités locales, dont le nombre est infini. A chacun de ces dieux l'Indien offre un sacrifice. C'est en leur honneur qu'il jette un peu de tabac sur les eaux du lac, ou en dépose sur le sol de la forêt qu'il parcourt. Nous avons déjà dit que tout Indien a son patron, son esprit protecteur, dont il s'est acquis la faveur au prix des plus dures épreuves et dont il porte la marque comme un talisman pour toute sa vie. Il a une confiance aveugle en sa protection.

Parmi les autres objets de l'adoration des Indiens, il faut mentionner le soleil, dont le culte se retrouve dans presque toutes les tribus. Les chefs natchez prétendaient descendre de l'astre du jour et portaient eux-mêmes le nom de soleil. A chaque aurore, le chef saluait son « frère aîné » et lui faisait hommage de la fumée de son calumet. Il existait une sorte de temple consacré au soleil, où brûlait le feu sacré. D'autres, comme les Hurons, revendiquaient pour leurs chefs une pareille origine, et l'on retrouve des traditions analogues chez les Pawnies, les Mandans, les Minetaris. Chez les peuplades les plus reculées, comme celles de la Virginie et de la Californie, l'on offrait des sacrifices au soleil. En Floride, on immolait à cet astre de jeunes enfants. Le culte du soleil n'est, au reste, que le trait essentiel sous lequel se cache, dans la religion des Indiens, l'adoration du *Grand-Esprit* ou du *Seigneur de la vie*.

On a cherché à rendre compte de cette croyance de bien des manières différentes. Les uns, partisans des théories de Rousseau sur l'homme de la nature, ont voulu y voir la forme la plus pure de la religion ; d'autres en ont fait remonter l'existence à des influences européennes et sont partis de là pour contester la haute antiquité de ces croyances. Un examen attentif des sources ne donne pas raison à cette dernière opinion. Les blancs, dès leurs premières rencontres avec les Indiens, ont constaté chez eux la foi en un Etre suprême, spirituel et créateur du monde.

Un auteur déjà cité, Waitz, a fait observer, avec beaucoup de raison, que si la croyance au Grand-Esprit tient une place importante dans la religion des Indiens, elle n'en est pourtant pas la doctrine centrale. « Dans leur pensée, dit-il, cet esprit est tellement élevé au-dessus du monde, qu'il ne se préoccupe guère du sort de ses créatures. Il en résulte que les Indiens envisagent la prière

comme étant superflue ; « car, disent-ils, le Grand-Esprit nous pro-
» tège, alors même que nous ne l'invoquons pas. » Ils se représentent cet esprit sous la forme d'un immense volatile dont les ailes, en touchant la mer, ont créé la terre, dont les yeux ont produit le feu, tandis que le frémissement de ses plumes se fait entendre dans le tonnerre. »

Une conception dualiste place d'ordinaire à côté de ce bon principe un mauvais esprit, habitant, sous la forme d'un serpent, les profondeurs de la terre ou des eaux. Il est l'objet d'un culte beaucoup plus assidu que le bon esprit, dont on n'a aucun mal à redouter. On cherche à désarmer sa colère à l'aide d'offrandes ou de présents.

Au reste, ces idées d'un bon et d'un mauvais principes ne forment pas, dans la pensée de l'Indien, un système religieux bien lié, ce que prouve la bigarrure de ses légendes. Celles-ci ne sont, à tout prendre, que le fruit de l'imagination vagabonde des sorciers, toujours désireux d'amuser le peuple ; elles n'ont aucune valeur religieuse et l'on y chercherait vainement une inspiration élevée.

La croyance au Grand-Esprit a fait donner à ce dernier, chez quelques tribus, une forme humaine. Il apparaît parfois comme un héros civilisateur, comme un bienfaiteur du genre humain. C'est lui qui aurait inspiré aux Indiens leurs connaissances et leurs arts. Les Iroquois l'appellent *Hïawatha.*

Ils s'accordent à admettre l'existence de l'âme humaine, mais la conçoivent de différences manières. Beaucoup de ces peuples admettent une pluralité d'âmes. Les Dakotas en comptent trois : l'une, bonne, va après la mort dans un pays chaud ; l'autre, mauvaise, dans une contrée froide ; la troisième reste auprès du corps. Dans les songes, l'âme voyage au loin, et si elle a vu en rêve un objet qui ait excité sa convoitise, il faut le lui procurer, de crainte que le dépit ne lui fasse abandonner le corps pour toujours. Les songes passent pour des oracles auxquels on ajoute une foi sans réserve.

Tous les Indiens admettent comme incontestable l'immortalité de l'âme et ils conçoivent le monde à venir comme assez semblable à celui-ci. Aussi a-t-on soin de pourvoir les morts des objets les plus indispensables à l'existence : arc, flèches, tomahawk, pipe, tabac, couleurs pour se peindre le corps. On brûle de la viande et du maïs, lesquels arrivent ainsi dans l'autre monde et servent au défunt de provision de route. On dépose sur la tombe des enfants

leurs jouets et un petit vase que la mère remplit de son lait, pour que le petit être qu'elle pleure ait la nourriture indispensable. Les Dakotas et les Comanches sacrifient un cheval sur la tombe des guerriers et des chasseurs; leur imagination voit chevaucher dans les airs les héros qui ne sont plus. Le voyage vers le monde des esprits est plus ou moins long. Les Iroquois estimaient sa durée à une année, et c'était chez eux le temps que durait le deuil. Les âmes de beaucoup de vieillards et d'enfants, dans leur impuissance à s'éloigner de la terre, demeuraient, pensaient-ils, dans le voisinage des lieux qu'elles avaient habités ici-bas. Souvent aussi des âmes d'enfants achevaient leur course terrestre dans le corps de certains hommes.

L'entrée dans le paradis est dépeinte comme devant se faire au travers de beaucoup d'obstacles et de dangers. Il faut traverser un fleuve sur une planche glissante, tandis qu'à l'autre bord se tient un chien terrible, dont les aboiements effraient les voyageurs. Celui qui se laisse tomber dans le fleuve est changé en poisson ou en tortue. Au nombre des fables les plus bizarres figure celle-ci : les morts doivent passer devant une sorte de péage où on leur enlève le cerveau, qui est d'ailleurs soigneusement conservé pour être restitué à ceux qui reviendraient visiter la terre. L'âme qui a traversé tous ces dangers est reçue dans un magnifique parc de chasse où l'attend la vie la plus heureuse.

Ces conceptions du monde à venir semblent emporter l'idée d'une rétribution future. Il est en effet question de deux séjours différents pour les morts; peut-être ce dernier trait provient-il d'influences chrétiennes. Dans leurs vues à ce sujet, écrit Fritschel, les Indiens ne font pas entrer en ligne de compte la valeur morale de l'individu. Il ne s'agit pas de savoir si l'on a fait le bien ou le mal, mais si l'on a été bon chasseur, vaillant guerrier, habile sorcier, victorieux à la guerre. Quiconque a été heureux dans ses entreprises, mérite le paradis et traverse, sans tomber, le pont dangereux qui y mène; ceux qui n'ont pas rempli ces conditions, les lâches en particulier, échouent sans ressources; c'est le courage et la bonne étoile qui ouvrent les portes du ciel des Indiens. C'est pour cela qu'ils repoussent l'idée d'un châtiment futur des crimes d'ici-bas. Les âmes malheureuses, qui n'ont pas atteint le paradis, errent dans un pays marécageux et désert. Celles qui en ont obtenu l'entrée y trouvent une béatitude, que les Indiens se plaisent à dépeindre, et qui consiste dans les joies de ce monde, agrandies et embellies.

Les Indiens ignorent absolument les prières d'actions de grâce et les cantiques de louanges; la seule prière qu'ils connaissent et qu'ils pratiquent fidèlement est celle qui a pour but de demander les biens de ce monde. L'Indien ne commence pas une entreprise sans avoir invoqué le Grand-Esprit. Il a soin aussi de se concilier ou d'apaiser les esprits subalternes par des sacrifices, des jeûnes et quelquefois par d'effroyables pénitences. Si, au sein de ses supplices volontaires, il se montre ferme et garde sa dignité d'homme, il compte que l'entrée dans le bonheur à venir ne saurait lui manquer, et cette foi lui permet d'affronter la mort sans aucun trouble. Telle est la religion du Peau-Rouge.

Nous avons essayé de dépeindre les Indiens, tels qu'ils pouvaient être avant d'avoir subi les influences étrangères; mais c'est en vain que nous chercherions aujourd'hui un peuple qui répondît à ce tableau. Il faut en aller chercher les misérables restes bien loin de leur primitive demeure. Et ce n'est pas seulement la puissance extérieure, la grandeur politique qui a été brisée chez ces nations, qu'une force irrésistible a entraînées à leur ruine; ce qu'il faut déplorer surtout, c'est la démoralisation profonde où sont tombés les malheureux débris des peuplades indiennes. Au lieu de ces hommes courageux, au maintien plein de dignité, que nous avons appris à connaître, voici une race dégénérée qu'on prendrait, à voir ses misérables haillons, pour un ramassis de mendiants. Çà et là une demi-civilisation a pénétré chez eux, mais sans sauver la race. Les rangs des Indiens vont s'éclaircissant sous les influences qui leur sont fatales. Bien des tribus, jadis florissantes, ont disparu jusqu'au dernier homme, et celles qui subsistent voient si bien que le même sort les attend, qu'avec le courage elles ont perdu l'espérance.

Le petit nombre a saisi la bonne nouvelle du salut éternel. Mais faut-il s'étonner si la majorité repousse le message béni? Ce message ne leur vient-il pas de ces mêmes peuples qui leur ont si souvent apporté « l'eau de feu » et tant d'autres éléments de destruction? Toutefois, les pages qui vont suivre nous montreront de quelle manière l'Evangile a déployé sa puissance et la déploie encore au milieu des débris de ces tribus indiennes.

CHAPITRE III

John Elliot.

Depuis que les premiers pèlerins, réfugiés d'Angleterre, avaient planté leurs tentes sur le sol de l'Amérique, vingt-cinq années s'étaient écoulées sans qu'ils eussent mis à exécution leur dessein d'amener les païens à la connaissance du vrai Dieu. Il faut cependant observer que le plus éminent de leurs prédicateurs, Roger Williams, avait appris la langue des Indiens et tenté de faire pénétrer le christianisme dans la tribu des Narragansets. Mais il n'avait pas tardé à être découragé par les défauts de cette race avide, menteuse et peu disposée à accepter l'Evangile. Malgré cette tentative, le christianisme restait encore ignoré. Quant aux chefs indiens alliés des Anglais, on leur imposait bien l'observation des dix commandements, mais sans s'inquiéter autrement du salut de leurs âmes. Fait caractéristique: dans l'opinion de plusieurs, les indigènes passaient pour descendre directement du diable. Satan, maudit de Dieu, se serait réfugié sur le continent américain avec quelques sorcières et en aurait créé la population. Cette idée, qui paraît avoir eu presque la valeur d'un dogme, faisait singulièrement obstacle à toutes les tentatives missionnaires.

A vrai dire, les indigènes de la Nouvelle-Angleterre paraissent avoir été dans un état d'infériorité marquée vis-à-vis d'autres peuplades indiennes. Ils souffraient d'une extrême indigence, et le train de vie misérable de leurs chefs faisait un pénible contraste avec l'éclat dont s'environnaient ceux du sud. D'ailleurs, dès le début, les tribus amies des Anglais dégénérèrent d'une manière effrayante. Alors déjà, l'eau de feu de l'homme blanc avait commencé à exercer ses ravages. Les circonstances semblaient donc favoriser toujours moins la mission chrétienne.

Un homme se trouva cependant, qui prit à cœur la conversion des malheureux Peaux-rouges et fit de cette œuvre le but de sa vie: c'est *John Elliot*, pasteur à Roxbury près de Boston, à qui ses contemporains décernèrent le beau titre d'«Apôtre des Indiens.» Il n'est pas facile de tracer un portrait fidèle de cet homme distingué. Les dons éminents de l'intelligence, une culture scientifique étendue, une cordialité et une amabilité extraordinaires, une

vivante piété, un saint zèle pour la vérité, une volonté de fer et une patience infatigable dans l'action, tels étaient les traits saillants de son caractère. Il n'était cependant pas exempt d'une certaine originalité. Par exemple, il portait une haine mortelle aux cheveux longs et aux perruques, qui, selon lui, ne pouvaient qu'attirer à ceux qui s'en ornaient les châtiments de Dieu. Il avait une grande confiance dans les progrès médicaux de son temps ; il estimait que par eux la vie humaine serait sensiblement prolongée. Cette idée singulière venait de son interprétation d'Esaïe LXV, 20. A côté de cela, il n'était pas exempt de fanatisme. Ses principes révolutionnaires, qui, appliqués à la rigueur, auraient conduit à un bouleversement complet de l'ordre établi, le jetèrent parfois dans de pénibles embarras.

Malgré sa piété profonde, tout enfantine et sans hypocrisie, la tendance légale, propre au puritanisme, se fit sentir dans son activité missionnaire. Mais il est bon d'ajouter que ces quelques ombres étaient tellement effacées par son christianisme vivant et sa droiture parfaite, qu'on les oublie volontiers. Dans son caractère, l'amour dominait tout et sa libéralité ne connaissait pas de bornes. Un jour qu'il rapportait à la maison son traitement, dans un sac que le caissier avait eu soin de nouer fortement, il rencontra quelqu'un qui lui demanda l'aumône. Après avoir essayé vainement d'ouvrir son sac, Elliot le lui abandonna tout entier. L'attachement aux choses de la terre n'avait pas de place dans son cœur, et il possédait à un haut degré le don de traiter les affaires terrestres d'une manière élevée. Ce qui le distinguait surtout, c'était son esprit de prière. Lorsqu'il apprenait quelque nouvelle, il avait coutume de dire : « traduisons-la en prières. » Quand il faisait une visite, il ne prenait jamais congé de ses hôtes sans avoir prié. Sa soumission à la volonté divine n'était pas moins remarquable. Tout dans son activité pastorale était subordonné à la gloire de Dieu. On dit qu'il aurait versé son sang plutôt que de donner la Sainte Cène à des personnes qui ne portaient pas les caractères du disciple de Christ. Le respect que lui valut sa piété ressort de ce mot d'un vieux puritain : « C'était une tradition parmi nous que, durant la vie d'Elliot, le pays ne pouvait périr ! » Tel est l'homme qui, tout en étant chargé depuis quinze années d'un lourd ministère, se décida à porter la bonne nouvelle aux Indiens de son voisinage.

Ceux-ci appartenaient à la tribu des Massachusetts. Elliot avait eu souvent l'occasion de voir de près leur misère. Avec le secours

d'un vieil Indien, qu'il avait pris à son service, il apprit en peu de temps leur langue difficile, et cela, avec un tel succès, que l'on crut à un phénomène d'inspiration divine. Le 28 octobre 1646, il fit, avec trois amis, sa première tournée chez les Indiens établis près des chutes de la rivière Charles, à trois ou quatre lieues de Roxbury. Le chef Waubon le reçut avec hospitalité. Peu après, Elliot se présenta devant l'assemblée des indigènes, qui avaient répondu, nombreux, à sa convocation. Pressé de donner essor aux sentiments dont son cœur débordait, il prononça d'abord une prière en anglais; ensuite il fit en langue indienne, sur Ezéch. XXXVII, 9, 10, une prédication qui dura plus d'une heure. Après cela, il adressa plusieurs demandes à ses auditeurs et répondit à leurs questions, qui témoignaient d'une certaine curiosité plutôt que d'un sentiment religieux. En voici quelques exemples: « D'où vient que l'eau de la mer soit salée et que celle des fleuves soit douce? D'où vient que la mer n'inonde pas la terre, bien qu'elle soit plus vaste? A quoi sert aux enfants d'être bons, si leurs parents sont mauvais? Jésus-Christ peut-il être encore utile aux enfants, si Dieu veut punir sur eux l'iniquité de leurs parents? Dieu étant tout-puissant, pourquoi ne tue-t-il pas le diable, afin que celui-ci cesse de perdre les hommes? » Elliot répondit avec toute la patience possible; puis il distribua des jouets, des pommes, des morceaux de gâteau aux enfants, et, aux adultes, du tabac et autres bagatelles. Il rentra enfin chez lui, réjoui de ces premiers commencements. Trois fois il renouvela sa visite, et toujours avec plaisir.

Les Indiens se montrèrent bientôt plus accessibles. Leur cœur paraissait s'ouvrir: pendant la prédication, plusieurs levant les mains et les yeux au ciel pleuraient amèrement. Ils manifestaient même un si profond désir du salut et un empressement tel qu'Elliot pouvait dire: « Si nous voulions nous borner au baptême, comme les catholiques-romains, nous aurions bientôt rassemblé des centaines et des milliers d'adhérents. » Les Indiens mettaient beaucoup de zèle à s'instruire; et ceux qui s'étaient attachés à Elliot surent bientôt par cœur le catéchisme qu'il avait traduit. En dépit des efforts des sorciers pour arrêter ce mouvement, le nombre des Indiens qui accouraient à la rivière Charles pour entendre Elliot allait toujours croissant. Les mœurs païennes furent abandonnées; même le vêtement national dut céder la place au costume anglais : plusieurs recevaient un habillement en cadeau, mais d'autres le gagnaient par leur travail. Le dimanche était rigoureusement observé; on ne se permettait même pas, ce jour-là, de fendre du bois pour

rallumer le feu. Dans tous les wigwams, on se réunissait pour la prière, matin et soir, avant et après les repas. On élabora même un projet de loi qui devait régler exactement la vie. Cette loi mélange, d'une façon bizarre, des prescriptions mesquines avec des préceptes moraux de premier ordre. Elle montre chez ces législateurs une grande infériorité ; mais en tout cas, elle prouve une ferme résolution de conformer leur vie à celle des chrétiens. Elliot lui-même était d'autant plus réjoui des résultats obtenus qu'ils répondaient complètement à ses désirs. Il était convaincu que la prédication de l'Evangile ne pouvait être utile que si le peuple recevait en même temps la civilisation et une organisation sociale serrée. Il voulait faire parcourir aux Indiens le même chemin que Dieu avait fait suivre au peuple d'Israël. Dieu n'avait-il pas commencé par la constitution civile, qui avait pour but de dompter, de contenir, d'humilier le peuple juif et de faire ainsi son éducation religieuse?

Les efforts d'Elliot visaient donc, avant tout, à accoutumer les Indiens qui l'avaient accueilli, à vivre comme les peuples civilisés. Il leur enseigna à enclore leurs champs, à manier la pelle et la pioche. Avec l'aide de ses amis, il leur procura les outils nécessaires. Les femmes apprirent à filer, à tresser des corbeilles, à lier des balais qu'elles vendaient dans les établissements anglais. Des hommes louèrent leurs bras aux Anglais pour le travail de la moisson. Pendant ce temps, Elliot continuait régulièrement ses visites, et il s'attachait toujours davantage à ceux qu'il appelait « ses Indiens. » On commençait même à donner à ceux-ci le nom « d'Indiens de la prière » (Praying Indians). Il avait aussi institué des écoles pour la jeunesse.

Ses vues ne s'arrêtèrent pas là. Il chercha à réunir les Indiens convertis en une colonie à part, pour les soustraire aux influences pernicieuses, soit des blancs, soit de leurs compatriotes hostiles au christianisme. Le gouvernement entra dans ses vues. En 1650, sur le préavis d'une commission d'enquête, on accorda à la nouvelle colonie — qui reçut le nom de *Natick* — un territoire convenable au bord de la rivière Charles, à 30 kilométres. anglais de Boston.

La tribu des Sowochègues (une fraction des Massachusetts) avait supplié Elliot de lui apporter aussi la Parole de Dieu. Sous la conduite de leur chef, les membres de cette tribu entreprirent bientôt la construction d'un village. On abattit une partie de la forêt, puis on éleva des cabanes sur les deux bords de la rivière, et les deux parties de l'établissement, que l'eau séparait, furent reliées par un pont de 80 pieds de longueur. On fortifia la colline voisine au moyen

de palissades, pour se garantir des attaques des tribus hostiles. Non loin de là s'éleva la « maison de culte, » qui devait servir en même temps d'école et de magasin, et l'on y aménagea pour Elliot lui-même une simple mansarde.

A ce moment le gouvernement fut appelé à prendre de nouvelles mesures concernant les indigènes; entre autres, il projeta d'instituer parmi eux des tribunaux particuliers pour donner un corps à leur organisation. En même temps l'activité d'Elliot était toujours mieux connue en Angleterre. Les récits qu'on en faisait dans ce pays avaient déjà contribué à dissiper beaucoup de préventions, une circonstance particulière vint lui donner une grande notoriété. On mettait la conversion des Indiens en rapport avec certains calculs apocalyptiques, d'après lesquels la fin du monde devait être prochaine. On croyait contempler « l'aurore du beau jour où l'Orient et l'Occident chanteraient le cantique de l'Agneau. » A cela s'ajoutait encore l'opinion, très en faveur dans certains cercles religieux, que les Indiens étaient les dix tribus perdues d'Israël, opinion fondée sur maintes ressemblances qu'on voulait voir entre eux et les Juifs. Elliot lui-même partageait cette opinion en ce qui concerne les Peaux-Rouges, qu'il croyait être descendants directs de Sem. On était donc porté à voir dans la mission indienne un avant-coureur de la conversion d'Israël et un signe du prochain retour du Christ.

Cette supposition valut à Elliot beaucoup d'appui auprès et au loin, en Amérique et dans la mère patrie. Déjà en 1649, il s'était fondé à Londres une société de missions qui, sous le nom de « Société pour la propagation de l'Evangile », obtint dans la nouvelle Angleterre des droits de corporation, et se vit bientôt en possession de ressources importantes. Ces ressources furent employées de diverses manières en faveur des Indiens. Elles servirent à former des instituteurs, des prédicateurs indigènes, et, dans ce but, une maison spéciale fut ajoutée au collège de Cambridge. La Société fit aussi imprimer, en langue indienne, la Bible, le catéchisme et d'autres livres. Elle eut pour cela son imprimerie et prit à sa charge les autres dépenses de la mission. Au début, Elliot avait payé de sa bourse tous les frais, ce qui avait limité son action. Maintenant il pouvait l'étendre, car, en dépit d'obstacles nombreux et d'une vive opposition qui se manifestait çà et là, le christianisme faisait de grands progrès chez les Indiens.

Cette opposition n'était que trop réelle. Non seulement les « Powpows » ou sorciers, mais les chefs (Sachems ou Sagamores) se

montraient de plus en plus hostiles. L'un d'entre eux disait aux Anglais : « Pourquoi adopterions-nous votre religion ? Faites-nous voir qu'elle vous rend meilleurs que nous, et nous l'essaierons. » Un autre protestait avec emportement contre l'établissement d'une colonie sur le sol de sa tribu.

Les « Indiens de la prière » furent souvent en butte aux tentatives faites par leurs compatriotes pour les détourner de la foi. « Qu'avez-vous donc gagné par vos prières, leur disait-on, vous êtes aussi pauvres que nous ; notre blé est aussi bon que le vôtre, et nous avons encore plus de plaisirs que vous. Nous chassons et nous errons dans la profondeur des forêts et sur l'étendue des lacs, tandis que vous, vous vous enfermez dans vos murs. Nous avons plusieurs femmes et vous n'en avez qu'une. Si vous pouvez nous faire voir quel avantage vous avez acquis par vos prières et votre foi en Dieu, nous nous déciderons aussi à le prier et à le servir. » Malgré cela, les visites d'Elliot étaient de plus en plus goûtées. Infatigable, il parcourait le pays au milieu des plus grandes difficultés, bien servi en cela par une constitution vigoureuse qui le mettait à même d'endurer de grandes privations. Ni la profondeur de la neige, ni l'épaisseur des bois, ni la violence des rivières qu'il fallait traverser, ne pouvaient l'arrêter dans son travail. Des jours, des semaines durant, il voyageait, trempé par la pluie, passant ses nuits couché sur la terre humide et sous l'abri d'un arbre touffu. Par dessus les monts escarpés, à travers les déserts et là où l'Indien endurci fléchissait lui-même de fatigue, il volait à la poursuite des âmes. « Depuis mardi à samedi, écrit-il à un ami, je n'ai été au sec ni jour ni nuit. Quand je veux prendre quelque repos, j'ôte mes bottes, je tords mes bas et puis je les remets ; mais Dieu me soutient et m'assiste.... Souvent, quand je passais des fleuves à gué, l'eau m'enveloppait, mais je me souvenais de la promesse : « Quand » tu passeras par des fleuves, je serai près de toi. » Je reprenais courage en me disant : « Endure les travaux comme un bon soldat » de Jésus-Christ. »

Elliot trouvait une douce récompense à ses peines dans plus d'une expérience réjouissante. Il loue l'attention empressée qu'on accordait à la Parole, le sérieux que prouvaient les questions qui lui étaient faites et la docilité avec laquelle on acceptait ses réponses. Il exprime comme suit sa satisfaction : « Ils ont renoncé à leurs sorciers et abandonné leurs usages diaboliques, les estimant incompatibles avec l'adoration de Dieu. Il est même arrivé que des sorciers ont laissé de côté leurs pratiques et résolu de ne jamais y

revenir. Ils prient Dieu, soir et matin, dans leurs demeures. En se mettant à table, ils l'invoquent et lui rendent grâce. Ordinairement leur joie est grande quand on les instruit des choses de Dieu. Ils donnent beaucoup de soins à l'instruction de leurs enfants, et se montrent très sévères contre la profanation du dimanche par la pêche, la chasse et d'autres travaux. »

Le trait suivant, tiré d'une lettre d'Elliot, trouve sa place ici : « L'œuvre de la prédication de l'Evangile aux pauvres Indiens, écrit-il, se poursuit avec succès. Seul, le Seigneur peut parler aux cœurs des hommes, et j'ai la certitude qu'une de ces âmes lui a été amenée. C'est une femme d'âge mûr, la première qui soit morte depuis que j'ai fait connaître le chemin du salut à ces pauvres gens. Dès le jour où elle se soumit à la divine Parole, sa conduite fut irréprochable. Elle mourut d'une maladie contractée pendant ses couches. Je la visitai à différentes reprises, priai avec elle et l'interrogeai sur son état spirituel. Elle me répondit qu'elle avait toujours aimé Dieu, malgré la maladie qu'il lui envoyait, et qu'elle était résolue à l'invoquer aussi longtemps qu'elle vivrait. Elle croyait, m'assura-t-elle, que Dieu lui pardonnerait tous ses péchés, et qu'il prenait plaisir en elle à cause de sa foi en Jésus-Christ. »

Elliot trouva un champ de mission particulièrement favorable dans la colonie de Natick. Il eut l'occasion d'y réaliser son idéal d'une constitution politico-religieuse. Comme nous l'avons déjà fait entendre, il avait en ces matières des idées exagérées. Son livre, *la République chrétienne,* fut interdit par le gouvernement comme dangereux pour l'Etat ; on lui fit même publier une rétractation qui fut affichée dans les villes. Ses plans visaient à établir une théocratie dans laquelle la loi de Moïse devait servir de base à toute la législation. C'était la conséquence extrême du puritanisme et de sa tendance à s'inspirer de l'Ancien Testament. Sans doute, une semblable théocratie ne pouvait pas s'établir de si tôt dans tout le monde, comme le voulait sa théorie, mais c'était une raison de plus pour Elliot de réaliser ses idées parmi les Indiens. « Il faut, dit-il en parlant des Indiens de Natick, qu'ils soient absolument régis par l'Ecriture, tant dans l'Etat que dans l'Eglise. Il faut qu'ils n'aient point d'autre législateur que l'Eternel. Il sera leur juge, leur leur roi et il les sauvera. » Il fit élire des chefs de milliers, de centaines, etc., d'après Exode XVIII, puis il organisa la communauté ecclésiastique de la même manière que chez les puritains. La communauté conclut avec Dieu une alliance spéciale, « covenant, » dont voici les termes : « Nous nous consacrons à Dieu, nous et nos

enfants, par la grâce de Christ, afin d'être son peuple. Il nous gouvernera dans toutes nos affaires et dans toutes nos entreprises. La sagesse que Dieu nous a enseignée par son Livre doit nous guider et nous conduire. Seigneur, reçois-nous pour que nous soyons ton peuple, et que tu sois notre Dieu. »

Au reste, la communauté de Natick ne se composait que d'Indiens non baptisés, car Elliot n'avait encore administré le baptême à personne, malgré les demandes instantes de plusieurs. Il prétendait que ses néophytes devaient d'abord être civilisés et organisés en une communauté, au sein de laquelle le Seigneur pût demeurer. En 1652 eut lieu l'examen des catéchumènes, précédé d'un jour de jeûne et de prières. *Natutomuhtenikusak*, c'est-à-dire « Journée des questions, » tel fut le nom donné par les Indiens à cette journée importante, à laquelle avaient été conviés tous les ecclésiastiques des environs. Plusieurs des confessions de ces candidats au baptême permettaient de mesurer le changement profond qui s'était accompli en eux. Par un scrupule qu'on a peine à s'expliquer en présence de ces dispositions, Elliot se décida à renvoyer encore la cérémonie du baptême. La première communauté chrétienne d'Indiens avait été organisée à Natick en 1660, et ce fut seulement dix ans plus tard qu'on admit 40 à 50 baptisés dans l'Eglise. En dehors de ces communiants, le village comptait un beaucoup plus grand nombre d'Indiens qui étaient entrés dans le « Covenant. »

Pendant ce temps, de nouveaux renforts ne cessaient de grossir les rangs des « Indiens de la prière. » Elliot ne pouvait suffire au travail. Il avait fondé de grandes espérances sur les jeunes Indiens qu'on formait au ministère dans l'institut de Cambridge. Ils apprenaient avec zèle l'anglais, le latin, le grec ; quelques-uns même avaient obtenu leur baccalauréat. Malheureusement, l'entreprise échoua. On dut faire alors déjà l'expérience, si souvent confirmée depuis, que les Indiens sont promptement enlevés par la consomption quand ils vivent parmi les blancs. On a vainement cherché jusqu'ici l'explication de ce fait, où l'on a voulu voir tantôt une dispensation spéciale de Dieu, tantôt une intervention surnaturelle du démon.

On eut encore d'autres déceptions. Plusieurs jeunes gens quittèrent l'institut par découragement et se vouèrent à d'autres professions ; il fallut changer de plan et transformer la maison de Cambridge en une imprimerie. Par contre, Elliot chercha à former quelques prédicateurs parmi les maîtres d'école indiens.

Il n'était pas seul à l'œuvre. Quelques chefs convertis annon-

çaient de leur mieux l'Evangile à leurs gens. Puis plusieurs Européens, encouragés par l'exemple d'Elliot, s'étaient voués avec le plus grand zèle au travail missionnaire : Pierson et Fitch prêchaient dans le Connecticut ; Blindman parmi les restes épars des Indiens Pequots ; Bourne et Leverich, ainsi que Samuel Treat à Sandwich, dans la colonie de Plymouth. Il faut mentionner aussi les travaux de Mahyew dont il sera question plus loin. La colonie des Massachusets comptait, en 1671, six villages organisés sur le modèle de Natick, et, dans les années qui suivirent, sept autres firent de même. Dans ces quatorze villages, les missionnaires avaient sous leurs soins 1100 âmes et dans la Nouvelle Angleterre entière, trois mille six cents.

Tous ces villages chrétiens avaient la même organisation. Il fut alloué à chacun d'eux un territoire de 6 à 800 acres ; et tous durent avoir des juges et des constables. Ces magistrats étaient des Indiens, mais un Anglais, Gookin, leur fut adjoint pour former avec eux une sorte de tribunal supérieur. Le gouvernement général du Massachusets mit en vigueur un certain nombre de lois, soit pour protéger les Indiens contre les blancs, soit pour revêtir de l'autorité nécessaire les ordonnances des magistrats subalternes. On appliqua rigoureusement les lois contre les sorciers, contre la polygamie, la violation du sabbat et l'ivrognerie. Les Indiens s'accoutumèrent à tous les travaux possibles : ils cultivèrent le blé, plantèrent des arbres fruitiers, pressèrent du cidre, s'adonnèrent à l'élève du bétail. Chaque village eut son école, et bon nombre d'indigènes apprirent à lire et à écrire. Les instituteurs étaient pour la plupart des Indiens, de même que les prédicateurs, lesquels étaient élus par les congrégations, après un temps de jeûne et de prières. A la moisson, on mettait de côté la part du Seigneur que les anciens administraient et faisaient servir à l'entretien des instituteurs et des autorités. Le service divin avait un cachet puritain très marqué. On se réunissait pour le culte deux fois par dimanche. Le sabbat était observé avec une rigueur toute légale, mais on supprima les autres fêtes. La congrégation se partageait en communiants et en catéchumènes. Elle observait la discipline et la pénitence ecclésiastique. Le culte de famille n'était pas négligé. En 1673 et 1674, Elliot et Gookin, préposés aux affaires civiles, firent une tournée pour édifier les troupeaux et affermir leur organisation politique.

Quelles que soient les faiblesses de tout genre qui nous frappent aujourd'hui dans ces congrégations, devenues si tôt indépendantes, les contemporains se sont souvent exprimés à leur égard dans les

termes les plus favorables. Un témoin oculaire écrit : « L'œuvre de Dieu parmi ces Indiens est si évidente, que je ne puis m'empêcher de considérer comme coupable envers Dieu tout homme qui les dénigrerait. Allez voir comment ils élèvent leurs mains et leurs regards vers le ciel, comment ils invoquent le Dieu vivant sous son nom de Jévovah, par Jésus-Christ, le Médiateur; allez voir et entendre comment ils s'exhortent les uns les autres d'après la Parole de Dieu, comment ils confessent leur état de péché, et dites si ce n'est là qu'une simple habitude. » Les Indiens eux-mêmes reconnaissaient la bénédiction qui leur était échue en partage. L'un d'entre eux disait à Elliot : « Mon cœur chante de joie parce que je me vois devant toi. Nous avons tous entendu la parole que tu nous as adressée. Que le soleil est beau aujourd'hui! Auparavant il était rouge et irrité; car nos mains étaient toujours souillées de sang. Mais maintenant notre peuple est joyeux de marcher sur le même chemin que toi, vers le Père des esprits. Nos cœurs ne doivent être qu'un cœur : viens avec nous dans les forêts; viens dans nos huttes vers le grand fleuve; nous voulons planter l'arbre de la vie dont tu nous parles, et nos guerriers se reposeront sous son feuillage; il faut que tu viennes nous parler davantage encore du pays où il n'y a plus ni mort, ni tempête, où le soleil reluit toujours. Ne sera-ce pas bon cela? Qu'en dis-tu, mon père? »

Jusqu'alors Elliot avait joui d'une santé exceptionnelle, malgré son incessante et dévorante activité. Mais après vingt-cinq années d'une pareille existence, la faiblesse et l'âge se firent sentir de plus en plus. Elliot se vit donc bientôt empêché d'étendre son cercle d'action. Il n'avait d'ailleurs pas cessé d'exercer son ministère dans sa paroisse de Roxbury, celle-ci n'ayant jamais voulu accepter sa démission. — Nous ne pouvons mentionner qu'en passant les épreuves domestiques qui lui furent infligées à cette époque, et qu'il supporta avec une fermeté bien rare. A côté de son travail, Elliot avait toujours voué des soins assidus à l'éducation de ses six enfants. Il fondait des espérances toutes particulières sur ses cinq fils, qu'il désirait voir marcher sur ses traces. L'aîné était déjà prédicateur d'une paroisse anglaise et travaillait aussi parmi les indigènes, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée. Deux autres fils, les mieux doués de tous, succombèrent également. En 1675, un coup plus douloureux encore atteignit le vieillard, alors courbé par l'âge : ce fut la guerre des Indiens, connue sous le nom de « guerre avec le roi Philippe. » Ce roi Philippe, dont le nom indien était Metacomet ou Pometacom, était chef des Wampanoags et fils (d'autres

disent neveu) de Massasoit, qui avait montré tant de bonté aux Pères pèlerins. Depuis longtemps déjà, il nourrissait une haine implacable contre les blancs, parce que ceux-ci envahissaient toujours plus son territoire, en dépit des traités. Il se plaignait en outre de ce que les blancs ruinaient son peuple par le commerce de l'eau-de-vie, et acceptaient comme valable devant les tribunaux le témoignage du premier vaurien venu, tandis qu'ils repoussaient celui de vingt honnêtes Indiens. Maintes fois déjà il avait notifié son dessein de faire la guerre aux Anglais. Mais ceux-ci le prévinrent. Ce n'est pas ici le lieu de décrire cette lutte cruelle, dans laquelle se virent impliqués les Narragansêts et les Nipmucks, ainsi que les sept villages d'Indiens convertis qui se trouvaient dans leur territoire. Cette guerre eut de lamentables conséquences pour la mission, car elle se termina par la capture de Philippe et la destruction de ses tribus. Des deux côtés on combattit avec le plus grand acharnement. Metacomet lui-même fut écartelé, et sa tête envoyée en trophée à New-Plymouth. Les Indiens chrétiens des nouveaux villages avaient pour la plupart apostasié et fait cause commune avec leurs compatriotes. Le petit nombre demeuré fidèle fut probablement massacré. Ainsi une bonne moitié des fruits de la mission indienne fut anéantie d'un seul coup.

Les sept villages plus anciens des « Indiens de la prière » avaient aussi beaucoup souffert. Les Anglais se défiant d'eux, ils furent surveillés de très près. Aucun habitant ne pouvait, sous peine de mort, s'éloigner du village, sans être accompagné d'un Anglais. Cette mesure entravait la chasse et l'élève du bétail.

Mais ce qu'il y eut de pire, ce fut le changement que subit l'opinion générale des Anglais à l'égard des indigènes. Les dispositions favorables et bienveillantes que la mission avait fait naître, furent suivies de haines fanatiques. Des prédicateurs parlaient des Indiens comme de « chiens, de race de vipères. » On parut abandonner tout sentiment d'humanité envers les femmes et les enfants. Elliot et ses amis, qui tenaient encore le parti des Indiens, furent regardés de mauvais œil et tenus comme suspects ; les masses se prirent de haine contre le missionnaire et contre Gookin, le curateur civil des pauvres Indiens. On peut se représenter combien saignait le cœur du vieillard, blanchi dans son service de miséricorde, lorsque retentissaient des chants d'allégresse pour solenniser la victoire de Jéhovah sur ses ennemis. Les communautés maintenues voyaient aussi leur horizon s'assombrir. Partout se donnait carrière la haine contre les Indiens chrétiens. On les chargeait de crimes imagi-

naires, et la populace s'irritait lorsqu'ils étaient libérés après une sérieuse enquête. Il y eut des émeutes : des prisons furent forcées, et les Indiens qu'elles renfermaient, massacrés. Les communautés chrétiennes durent abandonner leur villages et s'établir dans d'autres endroits plus éloignés.

Elliot rassembla ses forces chancelantes et visita ses troupeaux indiens pour les consoler et les affermir. Après l'apaisement de la guerre, il réussit même à restaurer parmi eux l'ancienne organisation civile et ecclésiastique ; mais les beaux jours de la mission étaient passés. Les derniers souhaits d'Elliot ne devaient pas se réaliser. Les tribus auxquelles il avait annoncé l'Evangile se sont éteintes peu à peu et la langue dans laquelle il a traduit la Bible n'est plus parlée par personne.

En 1690, Elliot fit sa dernière tournée de prédicateur. Il avait dès longtemps résigné sa tâche pastorale, à Roxbury, entre les mains d'un successeur digne de lui. Sa femme était morte. Il attendait sa propre délivrance. Mais, bien que brisé, il ne resta pas inactif. Ne pouvant plus atteindre les Indiens, il se tourna vers les esclaves nègres qu'on introduisait alors dans la Nouvelle-Angleterre. Il obtint de quelques propriétaires que les noirs pussent se réunir chez lui pour s'instruire. Lorsqu'il fut enfin couché sur son lit de mort, il avait près de lui un jeune nègre aveugle auquel il répétait des passages de la Bible et avec lequel il priait. Il mourut en 1690, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Il doit avoir dit dans un de ses derniers discours : « Une sombre nuée plane sur l'œuvre du salut parmi les Indiens. Veuille le Seigneur vivifier et bénir de nouveau cette œuvre, et qu'elle puisse continuer après ma mort ! »

CHAPITRE IV

La famille Mayhew.

En 1641, sous le règne de l'infortuné Charles Ier d'Angleterre, le marchand Thomas Mayhew avait émigré de Southampton dans l'Amérique du Nord. Il avait acheté les îles de Martha-Weinberg, de Nantucket et d'Elisabeth, qui appartenaient aux Massachusets. Ces îles sont situées au sud de la langue de terre qui sert de ceinture à la baie de Cod. Un bon nombre de colons l'avaient suivi, et

Mayhew avait confié à son fils, appelé comme lui Thomas, le gouvernement de la colonie. En raison de ses talents, de son zèle et de sa foi, les émigrés le choisirent, tout jeune qu'il fût, pour leur directeur spirituel. Il ne se contenta bientôt plus de prêcher à des chrétiens, mais cédant à un besoin irrésistible, il se tourna vers les Indiens, particulièrement nombreux dans les deux premières des îles nommées ci-dessus. C'était dans ce temps-là qu'Elliot entreprenait son œuvre missionnaire. Le premier Indien à qui Thomas Mayhew annonça la Parole du Christ, fut un jeune homme appelé Hiakoomes, chez lequel s'opéra bientôt un changement marqué. Traité un jour avec dureté par un chef qui se targuait de ses relations avec les Anglais, Hiakoomes montra un grand support. Et comme on lui demandait la raison d'une patience presque inouïe chez les Indiens, il répondit : « J'avais une main pour les injures et l'autre pour Dieu ; et pendant que je recevais d'une main l'injure qui m'était adressée, je me tenais à Dieu d'autant plus fermement de l'autre. » Ce jeune homme donnant de nouvelles preuves de la sincérité de sa foi, Mayhew résolut de le prendre pour auxiliaire de son travail parmi les Indiens, et il l'instruisit plus complètement dans la vérité chrétienne. Mais au premier abord, toutes les tentatives faites pour attirer les Indiens à des entretiens sur l'Evangile échouèrent. En 1646 une terrible peste éclata dans l'île. Hiakoomes tomba malade ; mais, à la surprise générale, il guérit, et un chef, du nom de Towanquatik, lui ayant demandé ce qui l'avait sauvé, Hiakoomes confessa Jésus-Christ et sa miséricorde, disant que le Sauveur avait été son médecin. Le chef ressentit un grand désir d'en apprendre davantage sur ce merveilleux libérateur, et il invita Mayhew à l'instruire, lui et son peuple. « Sois pour nous, lui dit-il, comme un homme qui, au bord d'un courant d'eau, en remplit un grand nombre de vases. » Mayhew se mit à prêcher tous les quinze jours au peuple de Towanquatik. Aussitôt les « powahs » ou sorciers se soulevèrent et excitèrent contre ce dernier les chefs du voisinage. Mais la persécution ne fit que l'affermir ; car, au lieu de se plaindre d'une grave blessure qu'il avait reçue à cette occasion, il loua Dieu de lui avoir conservé la vie. Malgré toutes leurs malédictions et leurs sortilèges, les sorciers ne réussissant point à infliger le moindre dommage aux partisans du christianisme, les Indiens en furent quelque peu ébranlés. Toutefois la puissance des powahs les inquiétait toujours. Une assemblée convoquée en 1648, sous l'empire de ces préoccupations, fournit à Hiakoomes l'occasion de témoigner de ses sentiments chrétiens. Le sujet de

la délibération était celui-ci : « Les powahs et leur puissance. » Quelques-uns s'étant levés, demandant : « Qui ne redoute pas les powahs ? » De toute part retentit la réponse : « Il n'y a personne qui ne les craigne. » Alors Hiakoomes se leva : « Les powahs, affirma-t-il devant le peuple, peuvent nuire peut-être à celui qui les craint; mais j'ai foi au Dieu du ciel et de la terre, et par conséquent tous les powahs du monde ne me peuvent rien. Je suis de ceux qui ne les craignent pas. »

Les Indiens voyant que cette témérité restait impunie, perdirent toute confiance dans le pouvoir de la magie et demandèrent à s'instruire. A cette occasion, vingt-deux d'entre eux déclarèrent qu'ils renonçaient aux superstitions de leurs pères et voulaient adopter la foi des hommes blancs.

Mayhew ne pouvait désirer plus d'encouragement dans son travail. Il se mit à parcourir l'île, enseignant et prêchant. Ses discours gagnaient tellement les cœurs, on voyait si clairement ses intentions désintéressées, que le succès ne pouvait manquer d'accompagner ses paroles. Bientôt les Indiens vinrent à sa recherche, se rassemblant de toutes parts pour l'entendre. Le Seigneur lui accorda plus encore qu'il n'avait osé espérer, car, après peu de temps, le nombre des chrétiens s'élevait à près de deux cents.

C'était à ce moment qu'Elliot fondait sa colonie de Natick; mais ce fut en 1650 seulement que ces deux hommes entrèrent en rapports l'un avec l'autre. Quelques-uns des Indiens de Mayhew apprirent à connaître le genre de vie de ceux d'Elliot et demandèrent qu'une semblable organisation fût introduite chez eux. Un village chrétien, sur le modèle de Natick, fut donc fondé dans Martha-Weinberg et bon nombre d'Indiens vinrent s'y grouper autour de l'Evangile. Il y vint même un jeune homme du continent voisin. Il avait tout abandonné pour la cause du christianisme et avait, pour ce fait, subi les persécutions des siens. « Quand les miens, déclarait-il, me placeraient un fer de lance sur la poitrine et diraient qu'ils veulent m'en transpercer si je ne vis pas avec eux, j'aimerais mieux mourir que de les suivre, et cela, même s'ils me promettaient de me rendre toute leur affection. Les temps de ma vie où je ne connaissais pas Dieu, m'apparaissent comme un néant détestable, mais la voie que Dieu m'a révélée dans sa Parole, je l'aime et la trouve bonne ! »

Après une prédication de Mayhew, un Indien converti demandait à son chef et à d'autres membres de sa tribu : « Comment trouvez-vous ce qui vous a été prêché ? » — « Très bien, » fut leur réponse.

« Pourquoi donc, continua-t-il, ne l'acceptez-vous pas ? Je vais vous le dire. Vous ne reconnaissez pas vos péchés ; vous les aimez encore. Aussi longtemps que ce fut mon cas à moi, je ne me souciai pas de la vie de Dieu ; mais depuis que j'ai reçu de lui la connaissance de mes péchés et que je les hais, j'aime le conseil de Dieu. »

Mayhew travailla avec bénédiction jusqu'en 1657. Cette année-là, il entreprit un voyage en Angleterre pour y réveiller la sympathie en faveur des Indiens. Mais le navire sur lequel il s'était embarqué fit naufrage, et Mayhew fut enseveli dans les flots. Les Indiens le pleurèrent amèrement. Pendant de longues années ils se réunissaient tout en larmes à l'endroit où il s'était séparé d'eux. La communauté qu'il laissait orpheline pria Elliot de la prendre sous ses soins. Mais celui-ci, déjà trop chargé, leur conseilla d'élire plutôt, dans leur propre sein, des chrétiens éprouvés pour conducteurs. Ils suivirent ce conseil. Hiakoomes et ceux qui furent choisis avec lui se mirent à l'œuvre. Le père Mayhew, âgé de près de soixante-dix ans, travailla avec eux ; il apprit la langue indienne dans ses vieux jours et, bien que magistrat, il parcourut en prêchant l'Evangile, non seulement l'île de Martha-Weinberg, mais aussi celle de Nantucket. Il mourut en 1680, âgé de quatre-vingt-treize ans. A cette époque il y avait dans Martha-Weinberg mille cinq cents Indiens et dans Nantucket environ trois cents, se rattachant à l'Eglise chrétienne. Le père Mayhew eut pour successeur dans le ministère son neveu John Mayhew, qui travailla avec beaucoup de zèle et de bénédiction ; mais une maladie l'enleva en 1689, à l'âge de trente-sept ans, après seize années de ministère. L'aîné de ses huit enfants était un fils de seize ans, appelé Expérience. L'esprit du père revivait dans ce jeune homme. Déjà à vingt ans, il se chargea de la mission parmi les Indiens et continua pendant soixante cinq années à servir le Seigneur. Il eut à son tour un de ses fils pour successeur, Zacharie Mayhew, qui mourut en 1803, à l'âge de quatre-vingt huit ans, et avec lequel s'éteignit l'activité missionnaire de la famille. Plus tard, l'on retrouve encore le nom de John Mayhew, qui, associé avec son oncle, M. Thaxter, s'est occupé avec sollicitude, et avec une charité vraiment évangélique, de quelques Indiens, restes des tribus qu'avaient évangélisées ses aïeux.

Une petite communauté d'Indiens a, en effet, subsisté à Martha-Weinberg, près de Gay-Head. Elle a adopté la vie civilisée, mais a de la peine à trouver des pasteurs qui demeurent un certain temps auprès d'elle.

CHAPITRE V

David Brainerd et Eléazar Wheelock.

Après la mort d'Elliot, la mission indienne subit un ralentissement considérable. La Société pour la propagation de l'Evangile dans la Nouvelle-Angleterre sembla prendre fin avec lui. A part les Mayhew, il n'y eut plus, dans ce vaste champ, que quelques ouvriers isolés. John Cotton et Sam. Treat y travaillèrent jusqu'en 1717.

Dès le commencement du XVIIIe siècle, nous voyons de nouvelles forces entrer en campagne. C'est d'abord la « Société pour la propagation de l'Evangile dans les contrées étrangères, » fondée à Londres en 1701. En 1704, à côté de la mission entreprise parmi les colons anglais, elle entreprit de travailler parmi les Indiens, surtout parmi les Iroquois. A part quelques interruptions, elle continua sa mission chez les Mohawks jusqu'en 1775.

On connaît mieux l'activité d'une autre société, constituée en Ecosse, la « Société pour la propagation de la connaissance chrétienne, » qui fut fondée à Edimbourg en 1701. En 1730, elle institua, à New-York, un comité qui envoya le pasteur Azariah Horton comme missionnaire chez les Mohicans de Long-Island. Celui des missionnaires de cette Société dont les travaux ont été le plus bénis, fut David Brainerd, dont le nom figure en tête de ce chapitre. Il faut ajouter cependant qu'il ne fut à l'œuvre que pendant quatre années, et que ses succès ressemblent plus au feu de paille, brillant mais vite éteint, qu'au brasier répandant une chaleur tranquille et durable. Nous ne pouvons, en ce qui nous concerne, apprécier Brainerd autant que l'ont fait certains récits missionnaires. Si la profonde piété et le zèle admirable d'un Elliot étaient entachés de quelque étroitesse puritaine et mêlés de bizarres tendances théocratiques, on peut, à plus forte raison, faire des réserves sur les excentricités méthodistes de Brainerd. Cet homme est tout sentiments et impressions, et tombe parfois de l'enthousiasme le plus exalté dans un abattement déplorable.

David Brainerd naquit en 1718 à Haddam, dans le Connecticut. Il perdit son père à l'âge de neuf ans. Alors déjà, l'enfant, d'une constitution délicate, accessible aux influences religieuses, avait un

profond sentiment de ses péchés. Il était enclin à la mélancolie, et cette disposition s'accentua toujours davantage, aggravée encore par des doutes relatifs à la prédestination. Cependant, arrivé à l'âge de vingt ans, il connaissait la voie du salut. Pendant ses études théologiques au collège de New-Haven, le Seigneur éclaira de plus en plus son cœur : « tellement, écrit-il, que, certain de sa faveur, j'étais rempli d'une joie et d'une paix divines. » Plus tard, la contrée de New-Haven vit surgir un réveil important qui atteignit aussi une partie des étudiants en théologie ; mais ce réveil fut l'occasion du renvoi de Brainerd, parce qu'il s'était exprimé inconsidérément à ce sujet. Cette circonstance a évidemment beaucoup contribué dans la suite à aggraver les luttes intérieures qu'il eut à soutenir.

Brainerd acheva ses études et, après ses examens, prêcha quelque temps de lieu en lieu. Il insistait souvent sur le devoir d'évangéliser les païens. Ainsi il attira sur lui l'attention du comité de New-York. Ce comité lui adressa une vocation au commencement de 1743, et, après bien des hésitations, des prières et des jeûnes, Brainerd consentit à entrer au service de la mission. Le champ de travail qui lui fut assigné était tout près de Kaunaumeek, à vingt milles anglais à l'est d'Albany. Il passa là une année au milieu de beaucoup de privations, de difficultés et de luttes intérieures, profondément affligé des traitements barbares que les « païens blancs » faisaient subir aux Indiens. Pendant cette année, il annonça l'Evangile au moyen d'un interprète et obtint quelque succès. On l'appela ensuite à un autre poste, en Pensylvanie. Il remit aux soins de son ami Sergeant, à Stockbridge (S. E. d'Albany), les Indiens qu'il avait évangélisés.

Brainerd se rendit par des chemins peu praticables à la baie de Delaware et pénétra, le 10 mai 1744, dans le village indien de Minnisinks. Il sollicita vainement du chef de ce village la permission de prêcher l'Evangile à ce peuple. « Pourquoi as-tu envie, lui demanda-t-on brusquement, que les Indiens se fassent chrétiens, puisque les chrétiens sont pires que nous ? Ils sont menteurs, voleurs et buveurs, plus que les Indiens. Ils se volent entre eux, de telle sorte que leurs princes doivent les pendre, et encore cela ne les effraie pas. Jamais Indien n'a été puni pour cause de vol. Si nous devenons chrétiens, bientôt nous ne vaudrons pas mieux. »

Brainerd trouva meilleur accueil à Sakhauwotung, où il élut domicile. Il partit de là pour Newark, dans le New-Jersey, afin d'y recevoir l'imposition des mains, et, dès son retour, se consacra de otut son cœur à la prédication de l'Evangile. Il avait encore besoin

d'un interprète, mais il parvenait néanmoins à réunir peu à peu des auditeurs. Il prêcha aussi aux tribus voisines. L'une d'elles ayant fui au bord du Susquehanna, devant la rapacité des blancs, il l'y suivit, puis revint en automne dans le Delaware. Il y poursuivit durant l'hiver ses travaux, non sans obtenir quelque succès. Le 18 décembre fut pour Brainerd une journée particulièrement bénie ; les Indiens se montrèrent très émus de sa prédication. Un vieillard de cent ans répandit d'abondantes larmes, tout saisi de ce qu'il venait d'entendre, et, le soir, il se rendit à la hutte de Brainerd pour en apprendre davantage. Ce même jour, son interprète fut réveillé dans sa conscience, et plusieurs autres après lui. Quels sujets d'actions de grâces et quels encouragements pour Brainerd !

En mars 1745, il fit un voyage dans la Nouvelle-Angleterre pour se procurer un collaborateur et conférer avec des collègues sur l'œuvre du Seigneur parmi les Indiens. Il retourna au Delaware vers le milieu d'avril, puis repartit bientôt pour Philadelphie, afin de solliciter l'appui du gouverneur. Cet appui lui fut accordé. A son retour il se remit à l'œuvre, mais ne tarda pas à tomber malade. Il ne prit qu'une ou deux semaines de repos, puis ayant appris qu'une nombreuse tribu d'Indiens s'était établie dans le New-Jersey, il se décida aussitôt à y prêcher. Il y produisit une impression profonde. Bientôt il retourna au Delaware, où il eut l'immense joie de baptiser ses premiers convertis, savoir son interprète et la femme de ce dernier. Ayant ensuite rejoint ses Indiens, il les trouva tout altérés du salut. Ce fut alors que commencèrent pour lui de « vrais jours de Pentecôte. »

Décrire en détail ces réveils nous entraînerait trop loin. Brainerd constata avec étonnement les résultats de sa prédication et de ses entretiens. Il ne pouvait que s'écrier : « Non point à nous, Seigneur, mais à ton nom soit gloire ! » Pendant ce temps il s'efforçait d'amener les Indiens à se fixer dans une résidence, et dans ce but préparait au baptême ceux qui avaient été réveillés. Les blancs du voisinage assistaient assez souvent à ses prédications et il n'était point rare qu'ils en remportassent quelque bien pour leur âme. Le 25 août, après un temps de soigneuse préparation, il put baptiser vingt-cinq Indiens, dont quinze adultes et dix enfants.

Brainerd dut se rendre de nouveau sur le fleuve Susquehanna. Là il ne réussit guère, l'ivrognerie et d'autres obstacles s'y introduisant de plus en plus. Il en était de même au Delaware, où le terrain restait stérile. Ayant entendu dire que les choses se présentaient

sous un aspect plus favorable à Crosweeksung, Brainerd se sentit attiré vers ce dernier endroit, où il transporta tout à fait son domicile. Il put y baptiser quatorze personnes et parvint, malgré des difficultés de tout genre, à constituer une communauté chrétienne. Ainsi fut fondée, en 1746, la station de Béthel, dans le voisinage de Cranberry, à trente milles anglais au nord-est de Philadelphie. Les premiers habitants, au nombre d'environ cent trente, virent bientôt les Indiens du voisinage se joindre à eux et rechercher l'influence de l'Evangile. Ici encore, Brainerd eut l'occasion de voir la puissance de la bonne nouvelle pour réveiller les âmes ; mais, comme ailleurs, ses jeûnes et ses prières n'empêchèrent pas qu'il ne fût plus d'une fois agité par des luttes pénibles. Il travailla quelque temps chez ces Indiens, puis, fatigué par le labeur et affaibli par la maladie, il demanda à revoir encore une fois ses amis de la Nouvelle-Angleterre. Mais son état s'aggrava en route, et il passa de longs mois de maladie à Elisabethtown. Se trouvant un peu mieux, il se rendit encore à Béthel, au commencement de 1747. Après des adieux touchants à sa paroisse, qu'il confiait aux soins de son frère John, il se remit en route pour la dernière fois. Avec le peu de forces qui lui restait, il atteignit la Nouvelle-Angleterre. Le président Edwards l'accueillit amicalement à Northampton, et l'entoura de soins affectueux ; mais, le 9 octobre, le Seigneur le reprit à Lui. Il n'était âgé que de trente ans. « Oh ! s'écriait-il un jour sur son lit de douleur, le temps glorieux est venu pour moi. J'ai demandé de servir Dieu parfaitement ; maintenant il m'exauce, car je puis le glorifier dans l'affliction ! »

David Brainerd a fait ce qu'il a pu. Nous admirons le zèle infatigable qui le soutint dans son œuvre, et cependant, malgré tous les succès qu'il obtint, nous ne pouvons voir en lui un modèle de l'activité missionnaire. Avec le caractère indien, les réveils à la façon méthodiste ne paraissent nullement propres à porter des fruits durables. Après la mort de son frère John, en 1780, la communauté de Béthel se trouva délaissée ; et quelques années plus tard, environ quatre-vingts de ses membres allèrent se fixer à New-Stockbridge.

Tournons maintenant nos regards vers un autre ouvrier de la mission : Eléazar Wheelock. Pasteur puritain dans la Nouvelle-Angleterre vers le milieu du XVIIIe siècle, il voyait avec douleur disparaître les faibles restes des congrégations indiennes fondées par Elliot et ne se lassait pas de rappeler à ses compatriotes leur devoir de poursuivre la mission, selon l'intention expresse des

Pères pèlerins. Il envisageait les guerres indiennes comme de terribles châtiments qu'avait attirés la négligence de ce devoir. Il montrait aussi comment une zone d'Indiens convertis serait un meilleur rempart qu'une ligne de forts, coûteux à entretenir. Conséquent avec ses principes, il mit la main à l'œuvre. Convertir les Indiens par les Indiens, tel était le but qu'il poursuivait. Il s'agissait donc de fonder un établissement pour former des instituteurs indigènes, des prédicateurs et des interprètes, qui devraient aussi apprendre des métiers et s'exercer à l'agriculture.

Wheelock commença modestement son école à Lebanon dans le Connecticut. Il se fit envoyer, par John Brainerd, deux enfants delawares, l'un de quatorze, l'autre de onze ans. On fit d'abord des expériences décourageantes, mais Wheelock persévéra. Il prit soin de donner aux élèves une alimentation et un genre de vie conformes à leurs habitudes, ce qui eut d'excellents résultats pour leur santé. Le nombre des élèves fut bientôt de vingt-cinq. Leur éducation faisait des progrès notables et leur conduite était satisfaisante. L'école avait trouvé beaucoup d'amis et donnait les plus belles espérances. Au bout de quelques années, plusieurs élèves purent être employés comme instituteurs. On parvint à établir des écoles chez les indigènes. Elles étaient très modestes, il est vrai, mais elles renfermèrent bientôt jusqu'à deux cents jeunes Indiens, qui apprenaient à lire, à écrire, à chanter en chœur et se formaient à la civilisation ainsi qu'aux mœurs agricoles.

L'école de Lebanon était en train de s'accroître et rencontrait des appuis de toutes parts. De riches contributions arrivaient d'Angleterre, surtout depuis qu'un élève de l'école indienne, qui s'y était rendu pour quêter, avait éveillé sur elle un profond intérêt. Wheelock, encouragé, conçut le projet d'agrandir son institut. Sur l'offre d'une dotation importante, il le transporta à Hanovre, dans le New-Hampshire. En même temps, il introduisit dans l'organisation un changement que la situation rendait nécessaire. En effet, le principe de civiliser et d'évangéliser les Indiens par les Indiens fut bientôt reconnu absolument inapplicable; partout on constata que les Indiens élevés à l'européenne se conduisaient d'une manière satisfaisante tant qu'ils vivaient parmi les blancs, mais que, lorsqu'ils retrouvaient leurs anciennes conditions d'existence, ils retombaient peu à peu. Wheelock fit à cet égard d'amères expériences; aussi se rangea-t-il à l'opinion qui voyait l'espoir de la mission indienne dans les ouvriers européens et ramenait les indigènes civilisés au rôle d'auxiliaires. En conséquence, l'institut ouvrit ses

portes aux jeunes Anglais. Par là même on subvenait aux pressants besoins de la mission intérieure, l'institut suppléant au manque très sensible de prédicateurs dans la colonie. Cette transformation opérée, il compta environ cent élèves, et, sur ce nombre, vingt Indiens.

Si les missionnaires formés par Wheelock n'ont pas réalisé complètement les espérances un peu exagérées qu'on avait conçues, plusieurs d'entre eux ont eu, avec le secours d'aides indiens, une activité bénie. Malheureusement nous ne pouvons pas même mentionner les principaux, car nous n'avons de renseignements que sur deux seulement. Le premier est Samsom Occum, l'Indien qu prit part au voyage de collecte en Angleterre. Il appartenait à la tribu des Mohicans. En 1768 il se transporta, lui et plusieurs membres de sa tribu, de la Nouvelle-Angleterre dans le pays des Oneidas, territoire de New-York, où ils avaient été invités. Des représentants de diverses peuplades s'étaient groupés là, et, prenant l'anglais comme langue commune, ils avaient formé une association sous le nom de Brothertons. Ce fut là que travailla Occum, et il fut jusqu'à sa mort (1792), pasteur de cette communauté. Plus tard, les Brothertons, ayant fait des progrès en piété, émigrèrent dans le Wisconsin, où on leur accorda le droit de bourgeoisie des Etats-Unis.

Le principal missionnaire sorti de l'école de Wheelock fut Samuel Kirkland. Il fut envoyé en 1765 chez les Senecas. Comme les Iroquois en général, les Senecas avaient été travaillés par les jésuites français, déjà dans le milieu du XVIIe siècle; mais cette mission avait disparu. Les protestants n'avaient évangélisé jusqu'alors que les Mohawks. Kirkland passa un an et demi dans ce poste si difficile, au milieu de troubles et de fatigues inexprimables. Après ce séjour, on le consacra, puis il entra au service d'une société écossaise. Il poursuivit alors ses travaux parmi les Oneidas, sur un terrain favorable. Il y exerça son activité pendant plus de quarante ans, et cela, avec le plus grand dévouement. Il avait épousé en 1769 une nièce de Wheelock, qui devint une femme de missionnaire distinguée. Un Indien du Delaware, Fowler, lui servit d'auxiliaire comme maître d'école. L'activité de Kirkland a produit des effets durables et bénis. Non seulement il introduisit l'agriculture et divers métiers, ce qui lui valut la reconnaissance de la tribu entière, mais il a aussi formé une congrégation chrétienne.

CHAPITRE VI

Les commencements de la mission morave.

Les premières tentatives missionnaires du comte de Zinzendorf, dans l'Amérique du Nord, se rattachent aux démarches qu'il fit en faveur des sectaires de Schwenkfeld, persécutés par les jésuites et accueillis à Herrnhut, où le gouvernement saxon ne voulut pas les tolérer. A cette époque (1733), la Géorgie cherchait à attirer des émigrants. Zinzendorf dirigea de ce côté les pas des exilés, espérant ainsi faire quelque chose pour la conversion des Indiens. Mais ces colons, trouvant dans la Pensylvanie le pays qu'il leur fallait, ne se rendirent pas en Géorgie. De son côté Zinzendorf, qui avait conçu un vif intérêt pour les Géorgiens, leur envoya, un peu plus tard, dix frères sous la direction d'Auguste-Gottlieb Spangenberg. Ils arrivèrent au printemps de 1735. L'année suivante, vingt autres frères de Herrnhut les suivirent, conduits par David Nitschmann. Ils passèrent d'abord de tristes jours, accablés par les privations et la maladie; mais ils ne tardèrent pas à gagner par leur zèle, l'estime des Européens. Les Indiens du voisinage leur témoignèrent eux-mêmes de l'amitié et de la confiance. C'est au milieu d'eux que les Frères commencèrent leurs travaux, choisissant pour cela l'île d'Irène, dans le fleuve Savannah, où ils fondèrent une école et se mirent à annoncer « la grande Parole. » Leurs auditeurs étaient charmés. Ensuite de ce succès, Pierre Böhler fut envoyé de Herrnhut en Géorgie (1727), comme pasteur en titre de la colonie. Malheureusement, avant que celle-ci pût acquérir force et vie, les Frères durent quitter le pays. Les jalousies excitées contre eux, par le fait qu'ils étaient dispensés du service militaire, furent la cause de ce départ. Ils durent se transporter en Pensylvanie, où ils établirent les stations de Bethléem et de Nazareth, sur le modèle de Herrnhut. La première fut, dès le début, une école missionnaire, non seulement pour les païens de l'Amérique du Nord, mais aussi pour ceux des Antilles et de la Guyane.

Spangenberg étant rentré en Europe deux ans après, Christian-Henri Rauch fut envoyé comme missionnaire aux Indiens. Il trouva à New-York deux chefs mohicans, Tschopp et Schabasch, qui étaient venus en ambassade auprès du gouvernement hollandais et

se déclaraient prêts à accueillir les blancs qui viendraient les instruire. Malgré toutes les tentatives des Européens pour le détourner de son projet, Rauch se rendit à Schekomeko, sur la frontière du Connecticut, résidence de Tschopp. Dès son arrivée, Rauch, bien accueilli des Indiens, commença à prêcher le Christ crucifié. Ses auditeurs, qui comprenaient le hollandais, l'écoutèrent avec tant d'attention et parurent si frappés, qu'il conçut à leur endroit les plus belles espérances. Mais le second jour déjà, ils accueillirent sa prédication avec des sourires, et bientôt avec mépris. Rauch allait de hutte en hutte, mais sans résultat. C'était comme si le diable avait eu là son royaume solidement muré, verrouillé et inaccessible. Enfin l'Evangile sembla faire une impression plus profonde sur Tschopp, Schabasch et quelques autres. Malheureusement cet éveil d'une vie nouvelle valut au missionnaire l'hostilité des blancs des environs. Rauch censurait leurs vices; ils menacèrent de le tuer. Le missionnaire dut quitter Schekomeko pour quelque temps et accepter la place de précepteur chez un paysan du voisinage. Il ne pouvait cependant s'empêcher de faire visite de temps à autre aux païens de Schekomeko. Mais les blancs excitèrent les Indiens contre ce fidèle serviteur de Dieu. L'un d'eux, aveuglé de fureur, lui donna la chasse; mais le persécuteur tomba dans une rivière avant d'atteindre le missionnaire. Tschopp et Schabasch l'évitaient et lui étaient hostiles. Les meilleurs d'entre les colons européens du voisinage traitaient de folie son entreprise. « Impossible, disaient-ils, de convertir des diables vivants. » Mais Rauch demeura ferme dans son amour des âmes. Voici ce qu'il dit dans une lettre où il confesse sa misère et son indignité. « Le Seigneur me soulage toujours plus dans ma faiblesse. Sans doute, je suis réduit à espérer l'impossible, car on ne voit encore parmi les païens rien qui soit à la gloire de Dieu ; mais je n'en veux pas moins annoncer la mort du Seigneur. Mon cœur brûle du désir de gagner des âmes à Jésus. C'est ma tâche la plus pressante, et je l'accomplis en dépit de tout ce que la puissance de l'ennemi peut m'opposer. Il n'est pas de porte verrouillée par Satan que le Christ ne puisse briser. » Une telle foi fut à la fin couronnée de succès. Tschopp se convertit. Voici comment il raconte lui-même cet événement :

« Frères, j'ai été païen, j'ai vieilli parmi les païens et je sais bien ce qu'ils sont. Il vint un jour chez nous un prédicateur qui voulut nous instruire et qui commença à nous prouver qu'il existe un Dieu. Mais nous de lui dire : « Penses-tu donc que » nous ne le sachions pas ? Tu peux t'en retourner d'où tu viens ! »

Une autre fois, ce fut un prédicateur qui voulut nous apprendre qu'il ne faut ni voler ni s'enivrer ni mentir. Nous, de lui répondre : « Fou que tu es ! Crois-tu donc que nous ne le sachions pas ? » Apprends-le toi-même et enseigne aux tiens à ne pas le faire. » Car qui est-ce qui vole, s'enivre et ment plus que tes propres » frères ? » Et nous le renvoyâmes. Quelque temps après, arrive Christian-Henri (Rauch), qui entra dans ma hutte et s'assit près de moi. « Je viens à toi, me dit-il, de la part du Seigneur du ciel et de » la terre. Il te fait savoir qu'il voudrait bien te rendre heureux et » t'arracher à la misère dans laquelle tu vis. Ce Seigneur, devenu » homme, a donné sa vie pour les hommes et répandu son sang » pour eux. » Il se coucha alors dans ma hutte sur une planche et s'endormit, car il était fatigué de son voyage. Alors je pensai : Qu'est-ce donc que cet homme dormant là si doucement ? Je pourrais le mettre à mort, le jeter dans la forêt ; nul ne s'en informerait ? Il est là sans inquiétude ! Mais je ne pouvais oublier ses paroles ; elles me revenaient jusque dans mon sommeil, où je rêvais du sang que Christ a versé pour nous. Alors je pensai : C'est ici quelque chose de nouveau ; et j'interprétai aux autres Indiens les paroles que Christian-Henri continua à nous dire. Ainsi le réveil a surgi parmi nous par la grâce de Dieu. C'est pourquoi je vous dis : frères, prêchez aux païens le Christ, son sang et sa mort, si vous voulez attirer sur eux des bénédictions. »

Les Indiens de Schekomeko accoururent alors vers leur maître. Bientôt les villages voisins furent entraînés dans le mouvement, et des païens avides du salut vinrent entendre la parole de Dieu. Tschopp faisait de rapides progrès dans la bonne voie, comme le montre la lettre suivante, qu'il fit écrire par Rauch aux Frères de Bethléem ; « J'ai été un pauvre païen, et pendant quarante années je n'ai rien su de plus qu'un chien. J'étais le plus grand buveur, l'esclave le plus asservi à Satan qu'on pût trouver parmi les sauvages. Ne connaissant rien du Sauveur, j'ai servi des dieux de néant que je voudrais tous voir dans le feu. Je m'en suis repenti avec larmes. Lorsque j'appris que Jésus-Christ était aussi le Sauveur des païens et que je lui devais mon cœur, je me sentis poussé vers lui. Mes meilleurs amis, ma femme et mes enfants devinrent alors mes ennemis ; la mère de ma femme me disait que je valais moins qu'un animal, puisque je ne croyais plus à ses dieux. Mais comme mes yeux étaient ouverts, ses paroles étaient pour moi folie ; car je sais qu'elle a reçu son dieu de sa grand'mère. Il est fait de cuir et orné de wampum. Comme elle était la plus âgée,

elle nous l'a donné pour l'invoquer, et nous l'invoquâmes jusqu'à ce que vint notre maître qui nous a parlé de l'amour de Dieu et de son sang versé pour nous. Cela me remplissait d'étonnement, et chaque fois que j'en entendais parler, mon cœur en était tout réchauffé. Souvent j'ai rêvé que mon maître était là et qu'il me parlait. Maintenant je crois que le Sauveur seul peut m'aider. Je crois qu'il est mon Dieu, mort pour moi sur la croix. J'aimerais bien être baptisé et l'ai déjà demandé depuis longtemps. Boiteux comme je le suis, je ne puis aller à vous pendant l'hiver, mais en avril ou en mai, j'irai. L'ennemi a souvent voulu me rendre infidèle; mais ce que j'aimais auparavant me devient de jour en jour davantage comme de la balayure. Je suis le pauvre sauvage Tschopp. »

Vers la fin de 1741, le comte de Zinzendorf vint en Amérique et tint à Oly, en Pensylvanie, un synode morave auquel Rauch fut invité par l'intermédiaire de Gottlob Buttner, qui était venu passer dix jours à Schekomeko. Trois Indiens: Schabasch, Seim et Kiop les accompagnèrent à Oly. Ils y arrivèrent le 9 février. Le pauvre Tschopp avait dû rester chez lui à cause de son pied malade. Les trois Indiens furent admis au baptême et reçurent les noms d'Abraham, Isaac et Jacob. Le 16 avril, on célébra enfin à Schekomeko le premier baptême. Il fut administré à Tschopp dont le caractère était complètement changé, et qui fut admis dans la communion chrétienne sous le nom de Jean. Il dit, en terminant une lettre écrite peu après à Zinzendorf : « Maintenant je suis joyeux, car je sais que le Sauveur m'a fait de grandes choses. Maintenant je suis aussi confus que j'étais triste auparavant. Lorsque je commençai d'aimer Christ, je désirais trouver des frères qui l'aimassent aussi. C'est pour cela que j'aime le frère Rauch, et toi, et mes frères d'ici, oui tous les frères ensemble, et même ceux que je ne verrai jamais de ma vie. Tous ceux qui aiment le Sauveur, je les aime et je les salue. Je me réjouis toujours plus de ce que le Sauveur sauve encore d'autres âmes que la mienne. Je me réjouis que nos frères nous fassent connaître la Parole. Je la goûte toujours davantage et m'efforce d'obéir exactement à ce qu'enseigne la Bible. Il y a des hommes qui disent : « la Bible est difficile. » Elle m'est douce et facile, et je ne sais plus rien écrire que ceci: le sang de mon Sauveur m'est précieux. Jean, ton frère. »

L'Evangile fit de rapides progrès, non seulement à Schekomeko, mais aussi dans les localités indiennes du voisinage; les sauvages venaient de très loin aux prédications de Rauch qu'ils écoutaient avec plaisir. Les campagnes blanchissaient pour la moisson.

Le comte Zinzendorf, après avoir tenu plusieurs conférences avec les ouvriers de la mission, entreprit lui-même trois voyages dans les différents territoires indiens. Premièrement, il alla de Bethléem à Meniolagomekah, village delaware, et trouva presque partout un accueil amical. Il se familiarisa avec les usages et les habitudes des Indiens. Le 14 août, il rencontra une nombreuse députation d'Iroquois, leur fit dire par son interprète qu'il voulait, ainsi que ses frères, leur communiquer la parole du Seigneur; que son intention était, non d'acheter du terrain ou de faire du commerce, mais de montrer aux Indiens le chemin du bonheur. Ils écoutèrent avec étonnement et, après s'être longuement consultés, ils répondirent : « Frère, tu as fait cette longue route à travers la mer, jusqu'à nous, pour prêcher aux blancs et aux Indiens. Tout cela vient d'en Haut. Viens à nous, tu seras le bienvenu. Prends ce collier de wampum, en signe de la vérité de nos paroles. » Ainsi les Indiens conclurent avec le comte Zinzendorf une alliance, qui se renouvela dès lors et permit aux Frères de déployer une grande activité. Le comte entreprit un second voyage. Il arriva à Schekomeko, où il eut, avec les Indiens baptisés, des jours de rafraîchissement spirituel. Il s'entretint avec Rauch de l'œuvre missionnaire, puis, cédant au désir des quatre premiers Indiens baptisés, il introduisit une organisation ecclésiastique et installa solennellement les nouveaux chrétiens dans leurs charges : Jean comme interprète, Jacob comme prédicateur, Abraham comme ancien et Isaac comme diacre. « Ces quatre Indiens, admirablement doués par l'Esprit et par la nature, ainsi s'exprime le comte dans une lettre, sont de vrais hommes de Dieu. » Zinzendorf baptisa encore six Indiens, puis il quitta Schekomeko et sa petite congrégation pour retourner à Bethléem. Deux Indiens qui l'avaient accompagné jusque-là, reçurent le baptême de ses mains et de celles de Buttner; on leur donna les noms de Josué et de David. Ce fut avec ces deux hommes, le missionnaire Mack, la femme de celui-ci et l'interprète Weisser, que le comte entreprit son troisième voyage. Il se rendit vers le Susquehanna, fut accueilli très amicalement à Schomokin par le chef Schikellimus, et partit peu après pour aller à Wajomick, chez les Schawanos. Mais il ne réussit pas à gagner la confiance de ces Indiens. Sa vie fut même menacée; aussi ne tarda-t-il pas à revenir à Bethléem. Il partit pour l'Europe au commencement de l'année 1743.

Quant à Schekomeko, Buttner et sa femme s'y étaient établis, en 1742, comme auxiliaires de Rauch, et l'œuvre du Seigneur se

poursuivit si bien que, au bout de l'année, il y avait déjà trente-un baptisés. Les missionnaires avaient, chaque semaine, avec ces derniers une réunion particulière et pouvaient se féliciter de la conduite de ces nouveaux chrétiens. A côté de Rauch et de Buttner, il faut citer les travaux de Mack Schaw, à qui se joignirent les frères Pyrlaüs, Sensemann et Post.

En 1743, la Sainte Cène fut célébrée pour la première fois avec dix Indiens. Dans la même année, une réunion semblable comptait déjà 22 communiants. Un nouveau chef, Cornelius, ayant été nommé gouverneur, les Frères se mirent à construire avec des écorces d'arbres un temple long de trente pieds et large de vingt. Dès lors, la communauté suivit une marche tranquille et progressive. Weisser, un interprète qui, autrefois, estimait impossible la mission parmi les Indiens, écrivait à Buttner :

« J'ai eu le plus grand plaisir à me trouver ici. La foi des Indiens, leur simplicité, leur sincérité, leur connaissance de la grâce apportée par le sang de Jésus, m'ont fait l'impression la plus profonde. Le Seigneur est certainement avec eux. Il me semblait voir un groupe des premiers chrétiens. Les vieillards assistaient, recueillis, à l'assemblée, et ils écoutaient le prédicateur comme s'ils eussent voulu lui arracher les paroles du cœur. Jean interprétait ; il s'en est fort bien tiré. Je le regarde comme un homme plein d'esprit et de force. Sans doute je ne comprends pas à fond la langue des Mohicans, mais leur mode d'enseignement m'est aussi intelligible qu'à un Européen quelconque habitant ce pays. Bref, je considère comme une des plus grandes faveurs qui m'aient été accordées d'avoir été à Schekomeko. Ce passage : « Jésus-Christ est le même, hier, aujourd'hui et éternellement, » me frappait d'une manière nouvelle et vivante, tandis que j'avais sous les yeux les patriarches de l'Eglise américaine, rendant témoignage au sacrifice de notre Seigneur Jésus-Christ. Puisse leur prière monter en sacrifice d'agréable odeur jusqu'au trône de Dieu, et daigne le ciel combattre contre leurs ennemis ! »

Les ennemis, en effet, ne manquaient pas. Mais les nouveaux chrétiens étaient prêts à la lutte. Abraham, par exemple, disait à un blanc, mal intentionné, qui avait calomnié les missionnaires : « Qu'ils soient ce qu'ils veulent, je sais bien, moi, ce qu'ils m'ont dit et ce que Dieu a fait en moi. Regardez mes pauvres amis étendus ivres devant cette porte. Pourquoi ne leur envoyez-vous personne qui les instruise ? J'étais comme eux, semblable à une bête, et aucun de vous ne s'en est inquiété. Mais les Frères m'ont prê-

ché le sang de Jésus-Christ, et j'ai éprouvé en moi la vérité de leurs paroles, tellement que je suis délivré de l'esclavage du mal, et c'est pour cela que je suis content de mes maîtres. »

De Schekomeko l'Evangile parvint aussi dans les villages indiens du voisinage. Les habitants de Wechquatnach et de Pachgatgoch vinrent prier les missionnaires de leur apporter aussi la grande Parole. Mack et sa femme se rendirent au commencement de 1743 dans ces localités. Ils y reçurent le meilleur accueil, et purent bientôt y baptiser six païens.

Les adversaires, de leur côté, ne se donnaient pas de relâche. Les marchands, à qui les Indiens convertis n'achetaient plus d'eau-de-vie, et les prédicateurs anglais qui s'acquittaient de leur tâche comme des mercenaires, s'efforcèrent de nuire aux missionnaires, en les représentant comme de faux docteurs. Puis, comme cela ne réussissait pas, ils répandirent parmi les Anglais le bruit que les Frères étaient d'accord avec les Français du Canada pour trahir le pays.

Les Frères furent cités devant le gouvernement de New-York afin de se défendre des accusations lancées contre eux. Ils refusèrent, par motif de conscience, de prêter le serment qui leur était demandé. A l'ouïe de leurs franches déclarations, on les relâcha, en leur ordonnant d'éviter ce qui pourrait engendrer de l'aigreur; mais, dès lors, on ne leur laissa plus de repos. En décembre 1744, on édicta une loi portant que toute personne suspecte devait prêter serment de fidélité et, en cas de refus, être expulsée du pays.

Une seconde loi vint bientôt interdire aux Frères de continuer à instruire les Indiens; enfin ils reçurent l'ordre de quitter le pays. Spangenberg, surveillant des établissements moraves en Amérique, arriva d'Europe au milieu de ces tristes circonstances. Il se rendit sans délai à Schekomeko, que les missionnaires allaient abandonner. Voici comment il raconte aux Frères d'Europe son séjour en Amérique:

« A mesure que nous approchions de Schekomeko, nous rencontrions plus de respect à l'égard de l'œuvre de Dieu. Le juge de paix de Milsy nous accompagna à cheval et nous dit en chemin qu'il se laisserait plutôt couper la main droite que d'appliquer aux Frères le décret, car il voyait de ses yeux les miracles opérés par le Seigneur chez les Indiens. Nous arrivâmes. Il eût fallu être mort pour ne pas voir la grâce qui a été faite à ce peuple. Ce qu'on éprouve ne peut se décrire. On est contraint de dire: « C'est ici » l'œuvre de Dieu! » Comme nous entrions à Schekomeko, nous

vîmes un homme au bord du chemin. Il avait une physionomie originale, qui rappelait celle de Luther. Nous pensâmes à Jean, que le comte Zinzendorf nous avait décrit sous ces traits-là, et nous le saluâmes. Nous ne nous trompions pas. Il nous souhaita une cordiale bienvenue et nous conduisit vers les frères et sœurs. Puis vint le vénérable Abraham, qui nous reçut amicalement. Les autres aides indigènes vinrent, l'un après l'autre, et nous donnèrent de touchants témoignages d'affection; il n'y eut personne dans la communauté qui ne se réjouît de nous voir. Comme tous étaient réunis autour de nous, nous prîmes la Bible, et ce passage me tomba sous les yeux: « Celui qui fait la volonté de mon Père qui » est aux cieux, celui-là est ma mère et ma sœur et mon frère. »

» Nous voulûmes célébrer un repas fraternel avec les baptisés, qui étaient au nombre de soixante-dix. Je parlai du bonheur que nous obtenons par le sacrifice de Christ et fis appel à leurs expériences. Ensuite je les exhortai à suivre Jésus. Isaac parla aussi aux frères et leur dit de ne pas oublier qu'ils étaient des pécheurs, ayant besoin du sang de Jésus, et qu'ils devaient puiser à cette source de purification, non seulement tandis qu'ils étaient à Schekomeko, mais au bois et à la chasse. Cette agape se termina dans la prière et dans les larmes. La foi si courageuse de nos frères et de nos sœurs nous avait puissamment réjouis et restaurés. »

Cependant, ensuite de l'ordre émané de la conférence des anciens de Bethléem, les missionnaires durent quitter Schekomeko. Un seul d'entre eux ne revint pas, c'est Buttner. Malade depuis longtemps, il s'endormit dans la paix, au chant des cantiques, peu après le départ de Spangenberg. La congrégation demeura en relations avec Bethléem, et put être soutenue par des aides indigènes. Plus tard, elle fut invitée à émigrer en Pensylvanie, et, après un court séjour à Friedenshütten, près de Bethléem, ses membres se fixèrent à Gnadenhütten, au confluent du Mahoni et du Lecha. Là ils passèrent des années prospères, sous les soins de Rauch et de Mack.

Les autres congrégations eurent de plus en plus à souffrir, et leurs membres se dispersèrent.

La station de Paschgatgoch, qui subsista le plus longtemps, dura jusqu'en 1762.

CHAPITRE VII

David Zeisberger.

David Zeisberger naquit le 11 avril 1721 à Zauchtenthal, en Moravie. Ses parents étaient des paysans aisés. Persécutés pour l'Evangile, ils abandonnèrent leurs champs et leur ferme, et se rendirent à Herrnhut en 1726, accompagnés de leurs trois enfants. De là ils émigrèrent en Géorgie, mais laissèrent leur petit David à Herrnhut.

Cet enfant se distingua de bonne heure par son application et sa facilité à apprendre les langues. A l'âge de quinze ans, le comte de Zinzendorf le mena avec lui en Hollande, où l'on venait de fonder, sur le désir de la princesse d'Orange, la colonie morave de Zeist, non loin d'Utrecht. Le jeune homme y resta quelque temps et se familiarisa rapidement avec la langue hollandaise, mais il se sentit tellement comprimé par la règle de la communauté, qu'il s'entendit avec un de ses amis, nommé Schober, mécontent comme lui, et résolut de s'enfuir en Géorgie pour rejoindre ses parents. Un capitaine de navire les prit à son bord.

Les parents de David ne furent pas peu surpris de voir tout à coup arriver leur fils, qu'ils croyaient à Zeist; mais il fallait bien prendre son parti de ce retour. David avait vingt-deux ans. Il n'avait aucune vocation déterminée, et paraissait peu fait pour la paisible existence que menaient les Frères dans l'Amérique du Nord.

Aussi, lors du départ du comte de Zinzendorf pour l'Europe, en 1743, il fut décidé que le jeune homme l'accompagnerait pour chercher une profession dans sa patrie. Il était triste en montant sur le navire, car les solitudes américaines lui étaient devenues chères. Comme on commençait à lever l'ancre, David Nitschmann, un des pieux compagnons du comte, ayant demandé au jeune homme s'il était content de retourner en Europe: « Non, répondit-il d'un ton résolu, j'ai maintenant à cœur de me convertir. » On le renvoya à Bethléem. Bientôt son vœu se réalisa: il se convertit. Dès lors son désir fut de consacrer ses forces au service du Seigneur. Il se sentit appelé à prêcher l'Evangile aux Indiens. Aussitôt il étudia avec zèle la langue des Mohicans, sous la direction du missionnaire Pyrlaüs. Quelques Iroquois en passage lui apprirent leur idiome,

dans lequel il put bientôt s'exprimer avec facilité. Au commencement de 1745, il entreprit une première tournée missionnaire chez les Iroquois. Mais les blancs s'imaginant que ce voyage avait pour but de trahir le pays, les deux messagers furent arrêtés et jetés en prison à New-York. Là ils poursuivirent leurs études et trouvèrent maintes consolations. Après une détention de sept semaines, le tribunal ayant constaté leur innocence, ils furent relâchés et rentrèrent joyeux à Bethléem.

La même année ils purent reprendre leur voyage dans le pays des Iroquois. L'évêque Spangenberg, deux autres frères et Zeisberger pénétrèrent, après des peines inouïes, à Onondago, sur la rive méridionale du lac Oneida, où siégeait le Grand Conseil des six nations. On les accueillit avec amitié. Ils furent autorisés à fonder un établissement à Wajomick sur le Susquehanna. L'alliance conclue avec le comte de Zinzendorf fut renouvelée, et les Frères reconnus par les chefs indiens, avec le titre de cousins.

Nous avons rappelé plus haut pourquoi les Mohicans chrétiens s'étaient fixés à Gnadenhütten. Le centre de la mission morave se trouvait désormais, non plus en Géorgie, mais en Pensylvanie. Plusieurs des Delawares qui s'étaient établis dans ce nouvel emplacement furent gagnés à l'Evangile. Le village, organisé sur le type de l'Eglise des Frères, charmait les visiteurs. Les habitants s'appliquaient à l'agriculture et plusieurs se montraient habiles ouvriers.

De Gnadenhütten, les Frères eurent soin de visiter les Indiens des environs, ceux en particulier qui habitaient Schomokin sur le Susquehanna, et Long-Island, sur le même fleuve. Ils y avaient envoyé les frères Mack et Antoine Schmidt. C'est à Schomokin que, vers 1748, nous retrouvons Zeisberger, qui ne tarda pas à obtenir pour les deux frères la permission de s'établir comme missionnaires sur le territoire iroquois.

En 1751, Zeisberger vint en Europe, où il fut solennellement confirmé dans sa charge et reçut l'imposition des mains. Peu après il retourna en Pensylvanie, reprit son bâton de pèlerin, visita diverses tribus, et, pendant les années suivantes, concentra, mais sans beaucoup de succès, ses efforts sur Onondago. Une crise menaçante se préparait. Le conflit qui éclata, en 1755, entre les Anglais et les Français, alluma parmi les Indiens une guerre générale. Delawares et Schawanos prirent les armes, et toutes les tentatives de conciliation faites par les Frères demeurèrent inutiles. Ils étaient eux-mêmes menacés. Le 24 novembre, comme ils étaient à

table dans leur refuge de Mahoni, ils entendirent les cris des Indiens et se hâtèrent de courir à la porte. Le frère Martin Nitschmann tomba mortellement atteint. Plusieurs autres furent blessés, d'autres brûlés vifs. Pendant ce drame terrible, les chrétiens habitant la station de Gnadenhütten, située dans le voisinage, s'enfuirent à travers les bois et arrivèrent au nombre de six cents à Bethléem, sous la conduite de Zeisberger. Les agresseurs, après leur départ de Gnadenhütten, détruisirent ce village et dévastèrent le pays tout entier.

Les réfugiés de Gnadenhütten fondèrent, avec l'assentiment du gouvernement, un nouvel établissement dans le voisinage de Bethléem. Ils l'appelèrent Naïn, et s'y transportèrent en automne 1758. En 1759 les déprédations des sauvages cessèrent complètement, du moins en Pensylvanie, et la colonie de Naïn put, en se développant, exercer tout autour d'elle une heureuse influence. De près et de loin, les Indiens convertis affluèrent vers la jeune colonie, si bien que les Frères durent la dédoubler. Ils achetèrent de la communauté de Bethléem un territoire situé au delà des Montagnes Bleues, et, en avril 1760, Sensemann, accompagné de trente Indiens baptisés, fonda, à six milles de Bethléem, la station bientôt florissante de Wechquatnach.

Pendant les agitations de la guerre, Zeisberger s'était occupé à étudier les langues indiennes. Une fois la paix conclue, il s'établit à Machwihilusing, sur le Susquehanna. Un célèbre prophète indien, Papunhauk, avait jusqu'alors enseigné dans cet endroit une morale païenne assez sévère. Mais comme il s'adonnait lui-même au péché, ses auditeurs se demandaient s'il prêchait réellement la vérité. Dans la suite, ce personnage eut l'occasion d'entendre à Naïn la prédication de l'Evangile. Il en reçut une vive impression; mais sa vie ne fut réellement changée que plus tard, lorsque Zeisberger gagna décidément à la vérité son cœur et celui de ses adhérents. Papunhauk fut baptisé sous le nom de Jean. Zeisberger allait s'établir définitivement à Machwihilusing, où les Indiens manifestaient un grand désir du salut, lorsque, de nouveau, retentit le cri de guerre, ce qui contraignit le missionnaire à rentrer à Bethléem.

Les Indiens des lacs du Canada et de l'Ohio firent de nouvelles incursions en Pensylvanie, où ils marquèrent leur passage par de nombreux massacres. Ils confondaient dans une même haine les blancs et les Indiens convertis. De leur côté, exaspérés des attaques des sauvages, les blancs voulaient exterminer tous les Indiens sans distinction de croyances. Les chrétiens des divers établisse-

ments cherchèrent un asile à Bethléem, d'où l'on dut, pour plus de sûreté, les conduire à Philadelphie, capitale de la Pensylvanie. Là, on les établit dans un campement situé sous les murs de la ville et à l'abri de toute attaque. Malheureusement le manque d'espace engendra bientôt des maladies, et la mort fit trente-six victimes. Le 14 décembre 1764 la paix fut conclue avec les Indiens. Dans l'espoir d'assurer l'avenir des chrétiens indigènes, les Frères résolurent de transporter la communauté indienne dans l'intérieur du pays, à Machwihilusing.

Zeisberger et Schmick devaient les y conduire. Ils adressèrent au gouverneur de Philadelphie une lettre de remerciements pour la sollicitude qu'il leur avait montrée, puis, le 20 mars 1765, ils se mirent en route. Le texte du jour était celui-ci : « Abraham se leva de bon matin et s'en alla au lieu que l'Eternel lui avait dit. » On fit une courte halte à Naïn, puis on continua le périlleux voyage. Plusieurs succombèrent, mais la plupart purent poursuivre leur route avec courage. « Toutes nos tribulations étaient bientôt oubliées, lorsque le Seigneur nous faisait sentir sa présence dans nos assemblées. Celles-ci se tenaient le soir, en plein air, autour d'un grand feu. L'œil de l'Ami invisible était là, constamment ouvert sur nous, et nous nous entretenions ensemble avec joie de son amour. » Ainsi s'exprimaient les pauvres pèlerins.

Après un voyage de cinq semaines, ils arrivèrent au bord du Susquehanna, non loin du Wayalusing[1], et choisirent un territoire propre à la culture. C'est là qu'ils s'établirent et fondèrent le village de Friedenshütten. Les huttes dressées aux premiers jours furent peu à peu remplacées par des demeures à l'européenne, qui se groupèrent autour d'une charmante petite église et de la demeure des missionnaires. Le village ressemblait à une ruche d'abeilles; chacun avait son travail et s'y appliquait avec joie. Les uns construisaient des maisons, d'autres défrichaient le sol vierge ou cultivaient les jardins; d'autres pêchaient dans les fleuves pour fournir aux repas des travailleurs; d'autres encore vaquaient aux soins du ménage, tandis que les vieillards et les enfants faisaient aller la quenouille ou le métier du tisserand. Bientôt le pieux Papunhauk vint s'établir à Friedenshütten, dont la réputation croissante attirait des visiteurs de tous les coins du territoire indien.

La colonie n'avait pas encore obtenu l'autorisation de se fixer définitivement à Friedenshütten. Il était grand temps d'envoyer

[1] Nom d'une rivière.

dans ce but une députation au chef des Cajugas, sur le territoire desquels on s'était établi. La réponse fut d'abord négative. Mais Zeisberger, s'étant rendu auprès du chef et lui ayant parlé avec instance, obtint non seulement l'autorisation désirée, mais, de plus, un vaste terrain à cultiver. Courte fut la joie des colons : un Iroquois vint leur annoncer que le grand Conseil d'Onondago avait sévèrement blâmé le chef des Cajugas d'avoir agi sans le consentement des autres chefs. Alors Zeisberger, accompagné de Sensemann et d'un Indien converti, se rendit à Onondago, où il arriva le 26 octobre, et obtint l'assentiment des chefs à l'autorisation donnée par celui des Cajugas.

Dès lors, Friedenshütten jouit du repos et de la paix. La communauté s'accrut et la Parole de Dieu agit puissamment dans les cœurs. Un couple païen, en visite dans l'endroit, fut saisi de componction à la lecture de l'Evangile. Un Indien de haut rang, auquel on proposait la dignité de chef, repoussa tous les honneurs terrestres pour rester libre de servir Jésus-Christ. Un jeune homme de la tribu des Nantikoks, pénétré du sentiment de ses péchés, demanda le baptême : « Frères, s'écriait-il, en versant des larmes, ayez pitié de moi ! Je suis l'homme le plus malheureux de la terre; depuis hier matin je ne ressens qu'angoisses et douleurs, et ne puis trouver de repos nulle part. Ayez pitié de moi, lavez-moi de tous mes péchés dans le sang du Christ; cela m'aidera et je trouverai la paix du cœur. » Baptisé sous le nom de Samuel, il fut les prémices de sa tribu.

Afin de ne pas prodiguer mal à propos son hospitalité, la communauté nomma les plus âgés de ses membres au poste de surveillants des étrangers, en leur recommandant de refuser à ceux qui ne désiraient pas devenir chrétiens la permission de séjourner à Friedenshütten. Une société de marchands de rhum qui voulut s'y introduire en 1766, fut expulsée par les colons eux-mêmes. Bientôt la maison de culte fut trop étroite pour les auditeurs qui affluaient de toutes les tribus, et l'on dut, en 1767, bâtir une nouvelle église, plus grande que la première.

La même année arriva la nouvelle que les Indiens de l'Alleghany supérieur désiraient entendre l'Evangile. Zeisberger se mit aussitôt en route, accompagné de Jean Papunhauk et d'un Indien, appelé Antoine. Soutenus par les prières de la communauté, ils se dirigèrent vers Goschgoschunk, la principale résidence des Delawares. Parcourant d'épaisses forêts et de vastes prairies, ils se frayèrent leur route dans une contrée que n'avait pas encore foulée le pied

de l'homme blanc, et rencontrèrent un premier village indien perdu au milieu des bois. Zeisberger, grâce à son attitude douce et ferme, réussit à se faire accueillir par le chef, d'abord assez mal disposé envers lui. Mais lorsqu'il lui eut parlé du Sauveur du monde, ce chef lui dit : « S'il est vrai que le Créateur du ciel et de la terre soit venu en ce monde, et que, s'étant fait homme, il ait beaucoup souffert, ce n'est assurément pas à cause des Indiens, mais des blancs. Ce n'est pas à nous, mais à vous que Dieu a donné l'Ecriture. Nous ne pouvons pas la comprendre, elle est trop difficile pour nous. » Après un entretien de plusieurs heures, ses sentiments parurent se modifier et il permit à Zeisberger de continuer son voyage, tout en le mettant en garde contre les habitants de Goschgoschunk, qui, lui dit-il, n'avaient pas leurs pareils en fait de cruauté. Zeisberger répondit : « Il est d'autant plus nécessaire de leur annoncer la Parole de Dieu. D'ailleurs je ne les crains pas; il ne peut m'arriver aucun mal sans la volonté de Dieu. » Le 16 octobre, les voyageurs atteignirent leur but et reçurent l'hospitalité chez un parent de Papunhauk. Zeisberger fit aussitôt connaître l'objet de sa visite. Par une nuit sombre, les indigènes se rassemblèrent dans une hutte de la forêt, autour de feux énormes. Leurs regards sauvages et leur air féroce pouvaient faire craindre au missionnaire qu'ils ne l'eussent déjà choisi pour victime. Mais il se sentit rempli d'une telle joie et prêcha avec une telle puissance que plusieurs personnes de l'assemblée s'écrièrent involontairement : « Oui, certainement, cela est vrai; là est le chemin du bonheur ! »

Le chef seneca n'avait pas jugé trop sévèrement ce peuple. L'inimitié contre l'Evangile ne tarda pas à s'y manifester. Un magicien, du nom de Wangomen, fut ici l'instrument du Prince des ténèbres. Il prétendait être en relation avec la divinité, mais ne rien savoir du Dieu que prêchaient les Frères, ce Dieu devenu homme et mort sur la croix. Il se mit à discuter publiquement et à montrer, à l'aide d'un dessin tracé sur le sol, que deux chemins conduisaient au salut, mais que celui des Indiens y menait plus vite que celui des blancs. Après de longs pourparlers, Zeisberger déclara avec une grande force que le Dieu de Wangomen était le diable, le père du mensonge. Là-dessus Wangomen, le verbe un peu moins haut, dit : « Je ne comprends pas ta doctrine, elle m'apparaît comme quelque chose de nouveau et d'étrange. — « Je vais te l'expliquer, dit Zeisberger. Satan est le prince des ténèbres. Là où il est, là est l'obscurité. Il est en toi; aussi ne peux-tu

rien comprendre des choses de Dieu et de sa parole. Mais si tu te convertis et vas au Sauveur, comme un pauvre pécheur perdu, si tu implores sa grâce et sa miséricorde, il aura pitié de toi et te délivrera du pouvoir de Satan. Il est temps encore : le Sauveur t'accorde un délai; mais ne tarde pas, hâte-toi de sauver ta pauvre âme! » Cet avertissement saisit profondément Wangomen. Il reconnut son ignorance et obtint du missionnaire un nouvel entretien. Les Indiens se décidèrent à demander un évangéliste à poste fixe, et chargèrent Zeisberger de présenter cette requête aux Frères. Le missionnaire se remit en route, plein de reconnaissance envers Dieu, et rentra à Friedenshütten, puis à Bethléem, où il fit rapport sur son voyage et sur les résultats obtenus.

Au printemps de 1768, comme on préparait l'établissement d'une mission permanente sur l'Alleghany, des députés délawares arrivèrent à Bethléem pour renouveler la demande faite l'année précédente. Aussitôt Zeisberger et Sensemann se mirent en route, prenant avec eux les frères Antoine, Abraham et Pierre, ainsi que leurs familles. Le voyage dura cinq semaines. A Wajomik, ils échappèrent à la mort d'une manière providentielle et atteignirent, le 9 juin, Goschgoschunk. Les païens leur témoignèrent une grande joie et Wangomen les reçut dans sa maison. Zeisberger prêchait chaque jour au peuple. Les habitants venaient avec empressement aux assemblées. Le missionnaire pouvait écrire : « C'est un coup d'œil surprenant que celui de ces hommes réunis pour entendre la prédication de l'Evangile : ils sont là, le visage barbouillé de noir ou d'écarlate et la tête ornée de plumes ou de queues de renards. Les femmes délawares portent un tablier de lin qui descend jusqu'aux genoux; leur chevelure est enroulée au moyen d'un morceau d'étoffe ou d'une peau de serpent. Elles portent sur la tête des ornements en argent, d'un poids considérable, et chargent leurs oreilles de corail. »

Avec l'aide des Indiens, les missionnaires construisirent une habitation en dehors du village et ensemencèrent de maïs le terrain qui l'entourait. Tout alla pour le mieux pendant quelque temps; mais soudain, une terrible opposition contre l'Evangile vint à se manifester: les femmes se distinguèrent par leurs violences. « Depuis les prédications de Zeisberger, disaient-elles, la bénédiction des dieux a quitté Goschgoschunk : le maïs gèle dans les champs, il est mangé par les vers; le gibier s'enfuit des forêts; plus de châtaignes ni de myrtilles. » Les sorciers offrirent de solennels sacrifices pour apaiser leurs dieux irrités. Enfin il vint, de la part des

six nations iroquoises, des messagers secrets, ordonnant de chasser le missionnaire ou de le mettre à mort. Wangomen fit cause commune avec les ennemis de l'Evangile, et deux Indiens s'entendirent pour mettre à mort Zeisberger. Dans cette situation critique, les Frères se tinrent sur leurs gardes. Ils continuèrent encore quelque temps leurs assemblées, bien qu'elles fussent moins fréquentées, puis ils résolurent de s'éloigner avec les Indiens convertis. Le vénérable chef Allmevi, âgé de cent vingt-ans, sur lequel l'Evangile avait agi avec puissance, conduisit les émigrants vers Lahunakhanneck, à quinze milles au sud-ouest.

Les débuts du nouvel établissement furent assez difficiles, par le fait surtout de l'hostilité des Senecas du voisinage. Le chef delaware, Glikhikan, y vint un jour dans l'intention expresse de « répliquer au missionnaire et de le confondre. » Il était accompagné de plusieurs habitants de Goschgoschunk, qui « devaient être, disait-il, les témoins de sa victoire. » Il eut d'abord un entretien avec un aide-indigène; mais au lieu du triomphe qu'il espérait, il sortit de cet entretien, vaincu, humilié, inquiet. Tout son désir alors fut de voir Zeisberger et de s'enquérir de la voie du salut. Il écouta le missionnaire, reçut son enseignement avec l'humble docilité d'un enfant, et retourna dans sa tribu le cœur profondément ému des choses qui lui avaient été dites. Cet événement fit sur les amis de Glikhikan une telle impression que, dès lors, les gens de Goschgoschunk cessèrent d'être hostiles aux messagers de l'Evangile.

Mais dans l'intervalle, de nouvelles hostilités venaient d'éclater entre les Senecas et les Cherokees, en sorte que Lahunakhanneck allait être exposé aux plus graves dangers. Aussitôt que Glikhikan l'apprit, il invita Zeisberger à s'établir dans son territoire à Kaskasung, sur la rivière du Castor. Le missionnaire vit là une direction divine. Il fit ses adieux aux chefs de Goschgoschunk, réunit les membres de son troupeau, les embarqua sur une flotille de seize bateaux, descendit avec eux l'Alleghany jusqu'à Pittsbourg, d'où il continua son voyage sur l'Ohio, jusqu'à l'embouchure de la rivière du Castor. Souvent, dans ce parcours, les émigrants chantaient les beaux cantiques moraves que Zeisberger avait traduits en delaware. Dans les deux dernières journées de ce voyage, les pèlerins durent porter à dos leurs bagages, le cours de la rivière étant interrompu par une chute d'une grande hauteur. Enfin à huit lieues de l'Ohio, au milieu d'une contrée boisée et sauvage, ils atteignirent l'endroit qui devait leur servir de demeure. Ils furent solennellement accueillis par leur ami Glikhikan, et se mirent aussitôt à

leur travail. Des huttes furent construites, avec une chapelle pour les assemblées fraternelles, et le nouvel établissement reçut le nom de Friedenstadt. Glikhikan ne tarda pas à demander le baptême et à le recevoir sous le nom d'Isaac, mais sa conversion lui valut l'inimitié de son peuple et celle du chef Pakanke. Ce fait aurait pu compromettre la tranquillité si un événement nouveau n'était venu changer les sentiments des Delawares. Les envoyés du Grand Conseil de ce peuple vinrent raconter à Friedenstadt qu'une peste dévastatrice, attribuée au pouvoir des sorciers, avait éclaté dans leur contrée. Le christianisme étant, à leur jugement, le meilleur des remèdes contre le fléau, ils avaient résolu de laisser un libre cours à la Parole de Dieu dans tout le pays. Bien plus, ils considéraient comme ennemi de la nation quiconque s'opposerait à l'Evangile, et les chefs invitaient Zeisberger à leur faire visite. Dès ce moment, l'œuvre de Friedenstadt prit un essor considérable, et le chef Pakanke lui-même donna à ses gens le conseil de se rendre à la station pour apprendre à connaître la vérité qui est en Jésus-Christ.

Un nouveau champ d'activité allait être offert au missionnaire. Le chef suprême des Delawares, Netawatwis, un homme de hautes capacités administratives, avait fait, en 1771, la connaissance de Zeisberger. Ce chef le fit prier de s'établir dans son territoire du Muskingum, situé à mi-distance de Friedenstadt et du lac Erié, dans une contrée fertile, couverte de noyers, de pruniers sauvages, et au centre d'une nombreuse population. Zeisberger y vint, accompagné de cinq familles indiennes, formant un total de vingt-huit personnes. Ainsi fut fondée la station de Schönbrunn, où Zeisberger se mit aussitôt à prêcher l'Evangile. Les païens accoururent du voisinage pour l'entendre; plusieurs d'entre eux furent émus et témoignèrent le désir de demeurer chez les Frères. Isaac, le fameux Glikhikan, qui était venu se fixer à Schönbrunn, prêta ici un précieux concours aux témoins de la vérité.

Un jour, un païen était venu lui dire : « Tu as été un chef avant d'être croyant, et tu l'es encore; comment ces deux choses, chef et croyant, peuvent-elles s'accorder? » Isaac lui répondit : « C'est vrai, j'ai été chef avant que d'être croyant; mais tandis qu'un vrai chef doit toujours vaincre, j'étais sans cesse vaincu, vaincu par le péché : quand je m'étais proposé de ne plus boire, je ne pouvais pas m'en abstenir et je devenais l'esclave de Satan. Maintenant, je suis un vrai chef, car je puis vaincre toujours : le péché ne peut plus me surmonter comme autrefois; les divertissements ne m'at-

tirent plus ; je n'y ai plus aucun plaisir ; j'ai trouvé quelque chose de meilleur. Puisses-tu aussi le posséder ! »

La même année, les deux communautés établies sur le Susquehanna, à Friedenshütten et à Tschesschequanink, durent émigrer, leur territoire ayant été perfidement vendu par les Iroquois, ce qui permit aux colons européens de se fixer dans leur voisinage et d'introduire l'eau-de-vie dans le pays. Le cœur gros, ces pauvres Indiens abandonnèrent les lieux où ils avaient passé sept années. Ce fut un douloureux pèlerinage que celui de ces 241 émigrants. Ils mirent huit semaines à atteindre Friedenstadt. Quelques-uns allèrent se fixer à Schönbrunn, avec le consentement du conseil des Delawares ; d'autres, en particulier l'ancienne tribu des Mohicans, construisirent un nouveau Gnadenhütten, à quelque distance au sud de Schönbrunn. L'année suivante, Friedenstadt fut à son tour abandonnée, et les Delawares convertis se réunirent à Schönbrunn.

L'œuvre du Seigneur prospérait. La Parole de Dieu portait de si riches fruits, que Zeisberger n'hésita pas à considérer cette époque comme la plus belle de sa vie. Il inaugura solennellement les nouveaux lieux de culte à Schönbrunn et à Gnadenhütten. La prédication de l'Evangile ne fut pas même interrompue pendant une guerre qui éclata chez les Indiens du voisinage. Dans ses rares heures de loisir, Zeisberger traduisait en delaware les hymnes du recueil morave et préparait des livres pour les enfants des écoles. La vie du désert avait pour lui beaucoup de charme. Il s'entendait à la chasse du cerf et de l'ours, si bien qu'on comptait souvent sur son adresse pour fournir aux besoins de chaque jour. L'après-midi, quand il rentrait à Schönbrunn, son domicile, il avait l'habitude de donner un coup d'œil aux travaux de construction et aux plantations. Il inspectait les écoles, s'informait de la jeunesse et s'occupait de tout ce qui touchait au bien de ses congrégations, puis il se retirait dans sa hutte solitaire, pour continuer ses travaux et ses études de la langue du pays. Les Indiens avaient pour lui le plus grand respect ; plusieurs avaient recours à ses connaissances médicales. De nombreux étrangers et même des guerriers venaient visiter les établissements des croyants. Ils y recevaient des impressions chrétiennes et s'en retournaient joyeux de l'accueil inattendu qu'ils avaient rencontré.

Un Mohican, qui avait pris part au service divin à Gnadenhütten et s'étonnait du nombre des assistants, demandait à une femme chrétienne si tous avaient éprouvé cet amour de Dieu dont on leur

avait parlé dans la prédication. Elle répondit : « Je ne puis pas te dire si tous le sentent dans leur cœur ; mais celui qui croit au Sauveur et qui l'aime, celui-là le sent. Je veux me servir d'une comparaison : s'il y avait sur la table un magnifique repas et plusieurs personnes dans la chambre, ceux-là seuls qui auraient mangé des mets pourraient dire quel goût ils ont. Il en est de même quant au Sauveur : ceux-là seuls qui ont goûté son amour peuvent en parler et s'en souvenir. »

Les Frères firent, en 1773, une perte très sensible par la mort d'Antoine, un aide indigène aussi fidèle que pieux, qui leur avait été très utile comme traducteur et prédicateur de l'Evangile. Il mourut âgé de soixante dix-sept ans, pleuré des Indiens, surtout de ceux qui étaient ses enfants dans la foi. A cette même époque, un guerrier delaware, du nom de Kilbuch (Œil-blanc), reçut l'Evangile. Grâce à lui, Netawatwis, un ardent ennemi, devint le plus fidèle ami des Frères, et décida le conseil des Delawares à accepter la Parole de Dieu. Ce chef accorda aux chrétiens du pays les mêmes droits qu'aux Indiens, et chacun était libre de devenir croyant. : « Je suis déjà vieux, disait Netawatwis, et je ne sais combien de temps j'ai encore à vivre dans ce monde ; aussi suis-je heureux d'avoir accompli cette œuvre, afin que nos enfants et nos descendants puissent en jouir. Et maintenant je puis m'en aller, si c'est le bon plaisir de Dieu. »

Les messagers de l'Evangile, encouragés par ces succès, espéraient demeurer en paix dans cette calme retraite, lorsque la guerre d'émancipation éclata entre les Anglais et les Américains, en 1774. Le congrès américain, tenu le 11 juillet de cette année à Philadelphie, envoya des commissaires dans toutes les directions pour gagner les Indiens à sa cause. Dans une assemblée nationale, réunie à Pittsbourg, une partie d'entre eux se rangèrent, en effet, du côté des patriotes. Les missionnaires, en revanche, firent leurs efforts pour détourner leurs amis de toute participation à ces luttes, dont ils prévoyaient les fâcheuses conséquences pour leurs établissements. Ils se déclarèrent neutres, eux et leurs troupeaux, ce qui les fit mal juger par les deux partis en présence. Pendant les premières années de la guerre, ils furent cependant épargnés et leurs travaux continuèrent heureusement à Schönbrunn et à Gnadenhütten. Ils purent même obtempérer à la demande pressante du conseil des Delawares de fonder (1776) une troisième station celle de Lichtenau, à 3 milles au-dessous de Gnadenhütten, sur la rive droite du Muskingum. Le premier païen baptisé en ce lieu fut un

petit-fils de Netawatwis, nommé Jean. Ce courageux jeune homme rendait un ferme témoignage de sa foi. Un jour qu'un Indien lui donnait le conseil de se taire, afin de ne pas s'exposer à des dangers, il répondit : « Ces dangers me feront parler avec d'autant plus d'assurance. Penses-tu donc que nous aurons peur de la magie des Indiens et que nous resterons bouche close sur ce que le Sauveur a accompli en répandant son sang pour nous ? Loin de là, nous voulons dire aux Indiens comment ils peuvent venir au Sauveur, et tant que nous vivrons, nous ne garderons pas le silence. »

Le baptême de son petit-fils impressionna vivement le vieux Netawatwis, et dès lors il se préoccupa avec plus de sérieux que jamais du salut de son âme. Rarement il manquait au culte de Lichtenau, où il voulait attirer son fils, et souvent, tard dans la nuit, il restait assis avec Zeisberger, près des tisons mourants, se faisant raconter les merveilles de la grâce de Dieu.

Cette même année, un autre chef, Assiningk, s'établit à Lichtenau. Sa femme était la fille de parents européens. Il l'avait enlevée dans une expédition, dix-neuf ans auparavant, et l'avait fait élever avec soin avant de l'épouser. Celle-ci avait dès longtemps oublié sa patrie, et son union était relativement heureuse. Un jour qu'elle assistait au culte chrétien, les cantiques réveillent les souvenirs de son enfance, ses larmes coulent : « Quel bonheur d'être ici, s'écrie-t-elle, et d'entendre de nouveau la Parole de Dieu, pour la première fois depuis dix-neuf ans ! Souvent j'ai désiré venir vers vous et demeurer chez vous, et maintenant Dieu a répondu à mon désir. » Peu de temps après, Assiningk et sa femme étaient au nombre des croyants.

Grâce à ces trois chefs influents, Netawatwis, Œil-blanc et Assiningk, le territoire entier des Delawares était ouvert à Zeisberger et à ses collègues. Il espérait pouvoir y finir ses jours, au service du Seigneur, lorsque la guerre vint, là aussi, jeter le trouble. Anglais et Américains tâchaient de gagner les Indiens à leur cause ; déjà l'on apprenait que les Iroquois, les Schawanos, les Wyandots s'étaient laissé entraîner. Les chefs delawares firent tous leurs efforts pour maintenir la paix ; ils envoyèrent dans ce but des députés aux tribus indiennes. Œil-blanc lui-même, se rendit sur la rivière des Hurons pour remplir la même mission auprès du chef ; mais celui-ci lui ordonna de partir dans l'espace d'une demi-heure. Au moment où la situation se compliquait ainsi, les missionnaires perdaient leur meilleur appui sur la terre, Netawatwis. Avant de

mourir, ce noble vieillard avait réuni autour de son lit les principaux de sa tribu et avait exprimé le désir de voir tous les Delawares devenir chrétiens et accepter la Parole de vie. Ils promirent de faire, dans ce but, tout ce qu'ils pourraient. Alors le mourant demanda à son ami Zeisberger de lui raconter encore quelque chose de l'amour du Sauveur; et pendant la prière du missionnaire, le vieillard s'endormit dans la paix de Dieu. Les Indiens gardaient le silence autour du cadavre de leur chef bien-aimé, lorsque le brave Œil-blanc s'avança en pleurant, une Bible à la main, et leur adressa ces paroles : « Mes amis, vous avez entendu les dernières volontés de notre Unami (chef), que la mort vient de glacer; suivons-les, répétons-les à nos jeunes gens, à nos enfants, et parlons-en lorsque nous serons à la chasse, dans la forêt, ou que nous ferons face à l'ennemi. Mettons-nous à genoux devant le Dieu qui nous a créés et prions-le de nous faire grâce, de nous révéler sa volonté. »

Le lendemain, une nombreuse ambassade de Cherokees vint renouveler l'alliance traitée avec les Delawares et accompagner avec eux, jusqu'à sa tombe, le prince décédé. Au milieu du cortège et parmi les chefs les plus éminents marchait, dans son costume delaware, Zeisberger, reconnaissable entre tous aux pleurs qu'il répandit sur la tombe. Lorsque la terre retomba sur la dépouille de son ami, son âme fut comme ébranlée et saisie d'effroi. Il eut la pensée qu'une heure de ténèbres menaçait peut-être l'œuvre missionnaire.

Cette heure ne sonna que trop tôt. Un agent du gouvernement anglais s'était fixé à Détroit, sur l'Huron, pour exciter les tribus indiennes à prendre part à la guerre contre les Américains révoltés. Il avait déjà réussi à gagner les tribus du nord, et avait à cœur d'entraîner aussi celles de l'ouest, surtout les Delawares, qui occupaient le premier rang. Mais depuis la mort de leur Unami Netawatwis, les chefs delawares étaient plus opposés que jamais à la guerre, et les missionnaires travaillaient à les maintenir dans cette résolution. Dès lors, le gouverneur de Détroit commença à les considérer comme ennemis des Anglais et chercha le moyen de s'emparer de Zeisberger et des Frères; le bruit se répandit même qu'ils allaient être arrêtés et mis à mort. C'est à Schönbrunn, où habitait Zeisberger, que le danger était le plus pressant, par le fait que la communauté s'était divisée. Les Monseys, une des tribus delawares, s'étaient mis du côté des révoltés et avaient obtenu l'adhésion de Newalike, le chef de Schönbrunn, malgré les remontrances d'Œil-blanc. Alors survint la nouvelle que les tri-

bus indiennes allaient surprendre Schönbrunn. Zeisberger fut contraint d'émigrer encore une fois avec ses aides et les Indiens convertis. Ils ne s'éloignèrent qu'après avoir abattu d'abord leur maison de culte, afin de la soustraire aux profanations païennes et le plus grand nombre se rendirent à Lichtenau et à Gnadenhütten.

Des bruits de guerre et des alertes vinrent bien souvent encore effrayer la communauté, mais elle reprit son développement paisible. En cette même année 1777, le chef Wekapachtschiechen avait demandé à recevoir le baptême. Il s'était installé à Lichtenau, où il avait rendu dans une réunion du conseil des Delawares, ce beau témoignage : « Chers frères et amis, puisque nous recevons de toutes parts des nouvelles toujours plus terribles, saisissons avec d'autant plus d'empressement cette occasion de prier le Seigneur de venir à notre aide, car nous en avons un urgent besoin. Je ne puis pas encore me compter au nombre des croyants; je puis cependant vous assurer de tout mon cœur que je veux vivre et mourir dans le sein du peuple de Dieu. Là où les Frères demeurent, là je veux demeurer : leur destin sera mon destin. »

L'année de 1778 déchaîna de terribles tempêtes sur les localités moraves. Le théâtre de la guerre se rapprochait toujours, des troupes désordonnées parcouraient les environs, et souvent les croyants purent voir porter à travers leurs villages les scalpes des morts. Le gouverneur anglais donna l'ordre exprès que les missionnaires se missent en campagne, avec leurs convertis, contre les Américains au delà de l'Ohio et lui livrassent les chevelures des vaincus; mais Zeisberger, indigné, jeta l'ordre au feu. Là-dessus, le gouverneur expédia trois espions chez les Delawares, afin de les pousser à la guerre et de les irriter contre les missionnaires. Un parti assez considérable, ayant à sa tête le chef Pipe, se laissa gagner et, déjà se préparait à entrer en campagne. Mais Œil-blanc s'opposa énergiquement à toute entreprise belliqueuse. Il obtint, par son attitude décidée, un délai de dix jours. Pendant ce temps, les perfides machinations des trois agents furent découvertes, et ils durent vider le pays au plus vite devant le ressentiment des Indiens.

Naturellement la haine des Anglais contre les missionnaires ne fit que s'accroître; mais le travail de ceux-ci continuait. En avril 1778, les croyants de Gnadenhütten, trop exposés au passage des Indiens hostiles, se réfugièrent à Lichtenau. Là aussi on était toujours sur le qui-vive; les ennemis en voulaient surtout à Zeisber-

ger, qui, lui, ne connaissait pas la crainte et, plus d'une fois, fut merveilleusement délivré. Un jour, par exemple, des guerriers Iroquois l'épièrent dans un fourré, et déjà ils brandissaient leur hache sur sa tête, lorsque l'arrivée inopinée de deux chasseurs delawares les contraignit à détaler.

La communauté de Lichtenau vit renaître des jours prospères; et, comme on y fut bientôt à l'étroit, on se transporta de nouveau, en 1779, à Gnadenhütten, à Schönbrunn et même dans un emplacement voisin, qui reçut le nom de Salem. Zeisberger s'était établi à Schönbrunn, où il éprouvait une vive joie à voir grandir ses troupeaux ; mais ce n'était là qu'un court répit. L'excellent Œil-blanc mourut de la petite vérole dans un voyage chez les Tuscaroras, et dès lors le parti de la guerre reprit la haute main sous la direction de Pipe.

Les incursions des Indiens hostiles se répétèrent si fréquemment, les contributions qu'ils imposèrent devinrent si lourdes, qu'on fut obligé de quitter Lichtenau pour quelque temps et d'émigrer à Salem. Mais ce ne fut pas tout. Zeisberger était à peine de retour de Bethléhem, où il était allé célébrer son mariage avec Suzanne Lékron (1781), que les ennemis de la mission ourdirent d'autres intrigues auprès du nouveau gouverneur anglais de Détroit. Ils accusèrent la congrégation indienne de s'être liée par un traité secret avec les Américains, et le gouverneur résolut de l'anéantir. Ni les Iroquois, chez lesquels il soudoyait des agents, ni les Chippewas et les Ottowas auxquels il fit dire : « je vous livre, pour les exterminer, les Indiens chrétiens du Muskingum, » ne voulurent se charger de cette exécution, à laquelle finirent par consentir le vice-roi des Hurons et le chef Pipe. Le 10 août 1781, accompagné de l'agent anglais Elliot, l'ennemi juré des missionnaires, Pipe pénétra à Salem avec un forte troupe, qui gardait des allures amicales afin de donner le change. Le porte-drapeau d'Elliot ne put toutefois s'empêcher d'avertir le missionnaire Heckewälder de l'imminence du danger, et celui-ci en prévint aussitôt Zeisberger à Schönbrunn. Le lendemain la troupe sauvage se rendit à Gnadenhütten, enjoignant à la communauté de quitter cette station. Les missionnaires promirent d'examiner la chose et de rendre réponse après la moisson. Mais ceci ne faisait pas les affaires de l'infâme Elliot, dont les perfides conseils rallumèrent bientôt la colère du vice-roi des Hurons. A l'heure même où Elliot accomplissait son œuvre de ténèbres, on célébrait à la station le culte du matin. Zeisberger fit une véhémente allocution sur ce texte du jour : « Dans

un accès de colère je t'avais un moment dérobé ma face, mais avec un amour éternel j'aurai compassion de toi, dit ton Rédempteur, l'Eternel. » (Esa. LIV, 8.) Il concluait par ces paroles : « Voulons-nous donner aux païens sujet de dire : ces gens font mine de croire et pourtant ils ne croient pas ? Non, mes frères, nous voulons attendre en paix la suite de tout ceci, parce qu'il ne convient pas aux enfants de Dieu de repousser la force par la force, comme le font les enfants du monde. Nous ne voulons pas non plus haïr nos ennemis, qui ne savent ce qu'ils font. Nous prierons plutôt pour eux, et peut-être le Seigneur nous fera-t-il la grâce de voir quelques-uns d'entre eux se joindre à nos petits troupeaux. » Le culte était à peine fini qu'une horde sauvage s'abattit sur les missionnaires (Sensemann, Heckewälder, Zeisberger) et les conduisit dans le camp des Hurons. Là, grand tumulte. Des troupes, s'organisant l'une après l'autre, allaient dans les trois communautés chercher les missionnaires et leurs familles, les faire prisonniers et livrer leurs demeures au pillage et à l'incendie. Avant le lever de l'aurore, tous les édifices qu'on avait élevés depuis sept ans, églises, maisons d'école, habitations hospitalières, tout était réduit en cendres. Les manuscrits de Zeisberger étaient également devenus la proie de flammes. Les missionnaires passèrent cette nuit-là dans deux misérables huttes, étendus sur le sol, dépouillés de tout vêtement et couverts de quelques haillons. Les jours suivants, ils purent voir leurs frères, leurs épouses, leurs enfants, demi-nus et demi-morts, amenés en triomphe dans le camp.

Parmi les prisonniers se trouvait aussi Isaac Glikhikan de Salem. Il avait accueilli les assaillants qui enfonçaient sa demeure, par ces paroles : « Amis, je vois que vous êtes venus à cause de moi. S'il en est ainsi, pourquoi tardez-vous à exécuter vos ordres ? Je suis prêt à céder à la violence, moi que vous avez vu autrefois dans la bataille et que vous avez appris à craindre. Oui, il fut un temps dans ma vie où j'aurais repoussé avec un fier dédain une attaque pareille ; mais je ne suis plus Glikhikan ! Je suis devenu Isaac. Je crois maintenant au Dieu vivant et, pour lui, je suis prêt à sacrifier mes biens, ma vie ! » Ensuite il mit ses mains derrière le dos et se laissa lier. Peu après lui, le missionnaire Jung de Salem fut aussi amené prisonnier. « Bonsoir, mes frères, cria-t-il à ses compagnons de souffrance, notre pèlerinage terrestre semble approcher de sa fin, et nous voilà aux portes de la mort. S'ils nous tuent, nous mourrons pour une bonne cause : le Seigneur est avec nous ! » Pendant quatre longues journées, les prisonniers se virent entre la

vie et la mort. Enfin on les conduisit devant l'assemblée des chefs. On leur demanda s'ils étaient disposés à se retirer avec leurs gens vers la rivière Sandusky ; et, sur leur réponse affirmative, on leur permit de retourner préalablement à Salem pour y réunir les Indiens chrétiens. Ils ne devaient cette heureuse issue qu'aux infatigables efforts de leurs braves aides indigènes.... Ils purent donc fouler encore une fois de leurs pieds le champ si cher de leur travail. Zeisberger eut la joie douloureuse d'annoncer encore l'Evangile dans cette localité dévastée, d'y baptiser un païen et de célébrer avec les croyants la sainte cène. Puis vinrent les adieux ; un départ à fendre le cœur !

Les bannis se mirent en voyage le 11 septembre 1781. Ils durent laisser derrière eux la plus grande partie de leur avoir et toute la récolte de maïs, de sorte que leurs pertes matérielles seules s'élevèrent à 45 000 francs. Après quatre semaines de pénibles étapes, ils arrivèrent enfin à la rivière Sandusky, qui coule au sud-ouest du lac Erié, et sur les bords de laquelle le gouverneur avait fixé le domicile des proscrits. Mais quelle différence entre la luxuriante nature de la patrie qu'on venait de quitter et le désert aride où il fallait s'établir ! La saison était si avancée qu'à peine l'on pouvait bâtir quelques huttes pour l'hiver. Les malheureux manquaient de tout. Le sol étant gelé, ils ne pouvaient pas même déterrer des racines pour leur subsistance. Avec tout cela, ils ne se décourageaient pas ; trouvant, après le labeur du jour, force et consolation dans la prière. Mais à peine avaient-ils pourvu aux premiers arrangements, qu'un ordre du gouverneur de Détroit manda les missionnaires, afin de les entendre au sujet d'accusations lancées contre eux.

Zeisberger, Sensemann, Heckewälder et Edwards se mirent en route, laissant avec la communauté Jungmann et Jung. Ils arrivèrent à Détroit, à demi gelés dans leurs pauvres habits, et furent entendus le 9 novembre. Pipe était là présent pour les accuser d'un échange de lettres secrètes entre les missionnaires et les Américains. Mais lorsque le gouverneur l'invita à faire sa déposition, il manifesta un grand embarras, parla d'autre chose et dit enfin au gouverneur : « Père, tu as ordonné de chasser du Muskingum ces Indiens chrétiens et leurs maîtres ; nous l'avons fait. Lorsque nous les eûmes conduits au Sandusky, tu nous fis dire de t'amener les maîtres et quelques chefs de ces Indiens. Les voici devant toi, tu peux leur parler maintenant comme tu le désires ; mais tu ne leur diras que de bonnes paroles, j'espère, car je n'aime

pas qu'on les maltraite. » Sommé encore une fois de motiver ses premières accusations contre les missionnaires, Pipe invita ses amis à prendre la parole; et, comme ceux-ci secouaient la tête et gardaient le silence, il déclara lui-même la pleine innocence des accusés. Ces derniers, libérés et richement pourvus de vêtements chauds et de couvertures, retournèrent dans leurs foyers, où ils arrivèrent, sains et saufs, le 22 novembre, à la grande joie de tous.

La disette avait atteint son comble au Sandusky. De temps à autre on pouvait aller chercher quelque peu de blé laissé sur le Muskingum; mais ce voyage était pénible et dangereux. Puis vinrent de nouvelles plaintes formulées contre les missionnaires par le vice-roi des Hurons qui était excité par les agents anglais. Alors, le 11 mars 1782, le gouverneur donna l'ordre de séparer complètement les missionnaires de leur congrégation et de les amener à Détroit. Les Indiens se plaignirent amèrement, mais en vain, de la perte de leurs conducteurs.

Un membre de la communauté disait : « Je ne regarde à aucune perte matérielle. Je veux supporter sans chagrin la pauvreté, la faim, la destruction de mon bétail. Mais qu'ils nous privent de nos maîtres et nous ôtent notre nourriture spirituelle et notre salut, voilà qui me fait plus que tout le reste, et j'en ai mal dans mon âme. Quoi qu'il en soit, ils ne me verront pas reprendre ma vie païenne, ni faire cause commune avec eux. Ils ne m'auront pas sous leur puissance, ni ne me forceront à rien qui afflige mon Sauveur. Je préfère m'en aller seul dans les bois et y passer dans le chagrin le reste de mes jours. »

Le 15 mars 1782, les missionnaires, cédant devant la force, prirent congé de leur communauté. Peu auparavant, une nouvelle terrible les avait plongés dans une profonde douleur. Une troupe d'Indiens croyants du Sandusky s'étaient rendus au Muskingum, pour en tirer, si possible, quelques provisions lorsque, à l'improviste, un corps de troupes américaines vint les cerner. En gens pacifiques, ils pensaient n'avoir rien de plus à redouter. Mais bientôt ils furent déclarés prisonniers. Après de courtes délibérations, les cruels Américains sommèrent leurs pauvres victimes de se préparer à la mort. Les Indiens s'en remirent à la volonté de Dieu, implorèrent le pardon les uns des autres et entonnèrent les louanges de Celui qu'ils allaient bientôt célébrer dans le ciel. Alors l'un des Américains, un vrai monstre, armé d'un marteau, enfonça le crâne de quatorze de ces malheureux; d'autres suivirent son exemple, et ce jour-là, 8 mars 1782, quatre-vingt-quinze Indiens,

hommes, femmes et enfants furent misérablement assassinés, et, dans ce nombre, cinq des meilleurs aides indigènes et le pieux Isaac Glikhikan. Seuls, deux jeunes gens parvinrent à s'enfuir et apportèrent à la communauté la nouvelle de cet épouvantable massacre.

Tous étaient encore plongés dans le deuil lorsque les missionnaires furent mandés à Détroit. Ils y arrivèrent le 14 avril, avec leurs familles, et y restèrent provisoirement. Bientôt après, la communauté se vit forcée de se disperser. Les missionnaires travaillèrent avec zèle à obtenir du gouvernement la cession d'un nouveau territoire sur le fleuve Huron, dans le pays des Chippewas, à douze heures en amont de Détroit. C'était une contrée bien située, fertile et riche en gibier. Zeisberger, Jungmann, Edwards et Jung s'y rendirent avec une partie de leur ancienne congrégation. Là, un troisième Gnadenhütten fut fondé, sous le nom de Neu-Gnadenhütten. Les Indiens croyants s'y réunirent, et bientôt les Chippewas se mirent à visiter la nouvelle station. Des jours plus heureux se levèrent, le nouveau gouverneur de Détroit se montrant bienveillant envers les missionnaires. La paix, conclue en 1783 entre l'Angleterre et les Etats-Unis, étendit aussi ses bienfaits sur la jeune communauté. Zeisberger rajeunit dans ce nouveau Gnadenhütten ; mais là encore il ne devait pas trouver le repos qu'il souhaitait.

En 1785, la station devenait déjà trop étroite pour les flots d'Indiens qui s'y pressaient. Les Chippewas, fort peu satisfaits de la conversion d'autres Indiens, ne voulurent entendre parler d'aucune nouvelle cession de territoire, et il fallut se résigner de nouveau à émigrer. On allait reprendre le bâton de pèlerin et se diriger vers le sud du lac Erié, lorsque vint la nouvelle, dès longtemps attendue, que le congrès américain, dans la paix à conclure avec les Indiens, consentait à restituer aux missionnaires les stations qu'ils avaient fondées sur le Muskingum.

Immédiatement les émigrants se mirent en devoir de regagner leur ancienne station. Zeisberger, Heckewälder et Edwards célébrèrent leur dernier culte à Neu-Gnadenhütten le 20 avril 1785. Mais le trajet difficile, à travers lacs et rivières, leur rendit impossible l'accès du Muskingum avant l'hiver. Ils durent donc planter leurs tentes en chemin, sur la rive orientale de la Cajuga, dans un endroit qu'ils nommèrent Pilgerruh. Ils y furent retenus jusqu'au 17 octobre 1786, par le peu de sécurité des contrées où ils se rendaient.

Vers la fin de cette année-là, le chef Pipe les invita et même les sollicita, vu les agitations de la guerre, à venir se fixer sur son territoire. Et comme un autre chef delaware, un vieil ami, leur écrivait en ce même temps qu'ils ne pourraient trouver de tranquillité au Muskingum, ils acceptèrent les offres de Pipe et se rendirent, les uns par eau, les autres par terre, à l'embouchure de l'Huron, dans les environs de Petquotting.

Ils y arrivèrent le 11 mai et y fondèrent New-Salem. Les païens du voisinage accoururent en grand nombre, et plusieurs reçurent le baptême. Des chrétiens apostats vinrent aussi et demandèrent à être réintégrés dans la communauté. Alors une nouvelle guerre éclata entre Américains et Indiens obligeant à de nouveaux départs : d'abord, en avril 1791, vers la baie de Sandusky et vers la rivière Détroit ; puis, en 1792, vers la Tamise, dans le Canada, où l'on bâtit Fairfield.

Quelle que fût la prospérité de la congrégation dans ce dernier endroit, elle ne pouvait cependant oublier la chère patrie des bords du Muskingum. Aussi apprit-elle avec bonheur que la paix était conclue (le 15 août 1795) et que le congrès avait décidé d'accorder à la Mission des frères 12 000 acres de terrain dans la contrée des anciennes stations. Le vénérable Zeisberger s'y rendit, en octobre 1798, avec sept familles indiennes. D'autres suivirent plus tard. Grande fut leur joie à tous de retrouver enfin le repos dans cette contrée si chère ! Zeisberger, qui avait déjà aidé à bâtir douze stations missionnaires, se mit encore une fois à l'œuvre.

Le vaillant missionnaire touchait à ses quatre-vingts ans. Il avait déjà passé soixante-deux années parmi les Indiens, et, dans cette longue carrière, il avait eu à supporter des peines et des douleurs sans nombre. Malgré cela, ses forces corporelles et intellectuelles n'avaient presque pas décliné. Tant qu'il s'en sentit la force, il voulut travailler pour le règne de Dieu ; aussi allait-il de maison en maison, fortifiant, consolant, exhortant. Vénéré des Indiens, qui allaient souvent lui demander conseil, chéri et béni de ses compagnons d'œuvre qu'il assistait de son expérience, il était l'âme de la mission indienne. Si son âge l'eût permis, il se serait rendu volontiers aux invitations répétées des Delawares des bords du Wabasch, qui auraient désiré l'avoir pour chef spirituel.

A sa place, Jean-Pierre Kluge, Abraham Luckenbach, l'aide Josué et quelques familles indiennes s'y rendirent (en 1801). Ils essayèrent de s'établir sur la Rivière-Blanche, affluent du Wabasch, dans l'Indiana. On leur fit bon accueil, mais tôt après on manifesta le

désir de les voir partir. Les sorciers surtout se lamentaient des changements apportés dans les habitudes païennes. L'un d'entre eux, Tecumseh, qui prétendait posséder des forces miraculeuses et avait acquis une grande influence sur ses compatriotes par ses tromperies, représentait les missionnaires comme des charlatans qui voulaient détourner les tribus de la foi au Grand-Esprit. Les crédules Indiens prêtant l'oreille à ses discours, il réussit à faire monter sur le bûcher tous ceux qu'il désignait comme charlatans, entre autres le chef Tatapachksi. L'aide indigène Josué partagea ce triste sort. Plusieurs Indiens qui avaient assisté à cette mort, racontèrent que le pieux Josué était resté fidèle à son Dieu jusqu'à ce que les flammes étouffassent sa voix, et qu'au dernier moment il avait encore prié dans une langue étrangère. Finalement, les païens de la Rivière-Blanche tinrent aux missionnaires ce langage : « Vous pouvez partir, si vous le voulez, nous n'avons pas besoin de vous. Autrefois les Indiens ne savaient pas comment il faut vivre ; maintenant nous le savons nous-mêmes ; nous n'avons donc besoin de personne qui nous l'enseigne. » Il parut plus à propos d'abandonner cette tentative missionnaire (1806).

Zeisberger en fut vivement affecté ; mais de douces joies lui étaient encore réservées dans sa blanche vieillesse. Un jour, il était assis à la porte de sa hutte pour voir le coucher du soleil derrière la verte forêt. Soudain retentit un grand bruit dans le village : les Hurons redoutés étaient là ! Les Indiens se rassemblèrent autour de leur conducteur pour le protéger. Mais voici, le chef de la troupe, le même qui, un jour, avait emmené Zeisberger prisonnier, se présente devant le vieillard. Les mains respectueusement ployées sur la poitrine et la tête baissée, il déclare, sous l'empire d'une vive émotion, qu'il cherche depuis deux ans quelque chose de meilleur que ce que le monde peut offrir, mais qu'il ne le trouve pas. « Maintenant, dit-il, je viens pour prendre ma part du trésor que vous possédez. » Quelle joie pour le vieux et fidèle serviteur de Dieu, toujours rempli de la soif de travailler pour son Maître !

Il comptait déjà quatre-vingt-sept ans, et comme il n'était plus en état d'aller et de venir, il écrivait encore à ses amis au près et au loin des lettres d'encouragement ; il s'occupait à corriger ses travaux écrits, grammaires, dictionnaires, etc., jusqu'à ce qu'enfin, dernière épreuve, il perdit la vue. Il ne put plus alors que prier pour le règne de Dieu ; mais il le fit fidèlement, demandant de tout son cœur que le Seigneur voulût préparer beaucoup de fidèles

ouvriers et des témoins zélés pour conduire les pauvres Indiens à leur Sauveur.

En octobre 1808, il sentit la fin venir. Sa dernière maladie fut courte et sans souffrance. Il attendit, tranquille et résigné, l'heure où son Sauveur viendrait le prendre. « Une seule chose m'inquiète encore, disait-il sur son lit de mort, c'est l'état spirituel des Indiens d'aujourd'hui. » Cette parole courut de hutte en hutte. Les croyants se réunirent devant sa demeure et approchèrent par petits groupes du lit de leur père mourant. « Père, lui disaient-ils, pardonne-nous toutes les peines que nous t'avons causées. Nous voulons donner nos cœurs au Sauveur et ne vivre que pour lui dans ce monde. » Alors le vieillard se dressa sur son séant, et, tournant ses yeux sans regard vers ses enfants plongés dans le repentir, il les bénit et les avertit avec affection des dangers auxquels ils étaient exposés. « Je m'en vais maintenant, mes enfants, poursuivit-il, je m'en vais me reposer de tous mes travaux auprès du Seigneur. Jamais encore il ne m'a abandonné dans la détresse, et maintenant non plus il ne s'éloignera pas de moi. J'ai passé en revue toute ma vie et j'ai trouvé qu'il a beaucoup à me pardonner. » Il se tut quelque temps et parut se perdre dans une fervente supplication, mais bientôt il s'écria de nouveau : « Le Sauveur est près, il viendra bientôt me chercher ! » Ce furent ses dernières paroles intelligibles ; mais les Indiens en pleurs ne voulurent pas quitter son lit de mort et chantèrent de temps en temps quelques versets de cantiques. Zeisberger s'endormit doucement, le 17 novembre 1808. Lorsque sa respiration s'arrêta, tous se précipitèrent à genoux, en versant des torrents de larmes. Les Indiens plantèrent sur sa tombe un sapin argenté.

CHAPITRE VIII

Les missions aux Etats-Unis jusqu'à la guerre de sécession.

Les travaux missionnaires dont nous venons de parler ne peuvent guère être considérés que comme de faibles essais. Si l'on compare le chiffre des convertis à celui des tribus indiennes, on verra que, jusqu'ici, les résultats des missions évangéliques furent relativement peu considérables. Cela provient de ce que ces entreprises missionnaires étaient dues à l'initiative d'hommes isolés.

Il en était autrement des missionnaires de l'Eglise romaine, qui étaient soutenus par le gouvernement français et comptaient déjà 7000 convertis dans la seule tribu des Hurons. Ce n'est que vers la fin du XVIIIe siècle que la mission évangélique commença à travailler avec plus d'ensemble et d'énergie. Voici, en résumé, les sociétés qui se sont constituées dans ce but dès l'an 1787 :

1° La Société pour la propagation de l'Evangile parmi les Indiens de l'Amérique du Nord (*Society for propagating the Gospel among the Indians*).

2° La Société presbytérienne de New-York (*New-York missionary society*), à laquelle se rattacha, en 1818, l'activité missionnaire de l'Eglise hollandaise réformée d'Amérique. De cette fusion sortit la Société missionnaire unie (*United foreign missionary society*).

3° Le Comité américain des missions étrangères (*American Board*[1] *for foreign missions*), constitué à Boston ensuite d'une fusion entre presbytériens et congrégationalistes. Plus tard il absorba plusieurs sociétés particulières, entre autres (1826) celle qui vient d'être nommée.

4° Le Comité presbytérien des missions étrangères (*Presbytérian Board of foreign missions*), qui se détacha, en 1843, de l'*American Board*, à la suite d'une scission entre la vieille et la nouvelle école presbytérienne.

5° La Société méthodiste épiscopale (*Methodist episcopal society*), fondée à New-York en 1819, laquelle se scinda (1844) en Société du Nord et Société du Sud.

6° L'union baptiste américaine (*American baptist union*), fondée en 1817, à laquelle sont venues plus tard se joindre d'autres sociétés de la même dénomination.

7° La Société missionnaire des Frères moraves (*Moravians society*).

8° Les Amis ou *Quakers*, qui travaillent plutôt individuellement, mais souvent d'une manière bénie.

Le plus beau moment de la mission indienne, le temps de la floraison, est compris dans les années 1820 à 1830. L'expulsion des malheureux Peaux-Rouges, dont nous avons déjà parlé, fut comme une gelée qui anéantit de magnifiques espérances. Plus tard, la disparition graduelle des indigènes eut sur l'œuvre un effet désastreux. Aussi, la plupart des sociétés mentionnées plus haut ont-

[1] *Board*, table autour de laquelle se réunit un comité.

elles dirigé leurs meilleures forces vers d'autres champs de mission, en particulier vers l'Inde, la Chine ou l'Orient musulman. Nous résumerons dans les pages suivantes ce qui a été fait et ce qui se fait encore pour les Indiens des Etats-Unis.

La mission parmi les Cherokees. — Cette peuplade occupait le territoire compris entre le cours supérieur du Tenessee, la côte maritime (cap Hatteras) et le fleuve Savannah. Les moraves furent les premiers chrétiens évangéliques qui visitèrent ce pays. En 1799, les frères Abraham Steiner et Fr. Chr. de Schweinitz furent chargés d'aller recueillir des informations exactes sur cette nation. Les chefs, cédant à l'influence de leur interprète, Charles Hicks, se montrèrent disposés à laisser pénétrer l'Evangile dans leurs tribus. Aussitôt, en 1801, Abraham Steiner et Gottlieb Byhan, de Salem, allèrent s'établir à Springplace, où fut fondée une école dans laquelle on enseigna non seulement la lecture, l'écriture, le chant, l'anglais, mais aussi l'économie domestique et agricole. Malgré la défiance des Indiens à l'égard des blancs et les difficultés que les Frères eurent à surmonter pour apprendre la langue riche et souple des Cherokees, ils persévérèrent, et, le 13 août 1810, purent administrer le baptême à Margaretha Vann. Les gens âgés étaient en général d'un accès difficile; la jeunesse, au contraire, donnait les meilleures espérances. Dans l'année 1818, cinq Cherokees se trouvaient déjà à l'école de Cornwall, et le missionnaire Gambold, qui travaillait depuis 1805 à Springplace, pouvait écrire : « Pendant treize années, nous avons travaillé, prié et pleuré, n'ayant d'autre perspective que de voir nos élèves retomber dans le paganisme. Mais maintenant, cinq d'entre eux se trouvent dans une institution où ils sont non seulement instruits dans la foi et la vie chrétienne; mais formés, par la grâce de notre Sauveur, pour être évangélistes parmi leurs compatriotes. »

Une tentative, faite en 1803, par le missionnaire presbytérien Gédéon Blackburn, pour établir une école parmi les Cherokees fut suivie, dans l'automne de 1816, d'un nouvel effort dans ce but. Un délégué de l'American Board, Cyrus Kingsbury, se présenta devant le Grand Conseil tenu par les Cherokees et leur fit l'offre généreuse d'établir au milieu d'eux des écoles. Après une vive discussion, un des principaux chefs s'avança vers le missionnaire, le prit par la main et lui dit : « Tu es venu dans notre Grand Conseil. Nous avons entendu ce que tu nous as dit, et nous l'avons compris. Nous nous réjouissons de te voir; c'est notre désir que des écoles soient établies, et nous espérons qu'elles

seront en grande bénédiction pour notre nation. » Ainsi fut fondé à Chickamauga, sous le nom de Brainerd, un premier établissement, qui fut occupé en 1817 par les missionnaires M. Hall et S. Williams, avec leurs femmes. Bientôt les deux écoles instituées dans ce lieu furent fréquentées assidûment par les enfants des indigènes, et le nombre des adultes qui formèrent dans ce désert le premier noyau d'une communauté s'élevait, en septembre 1820, à vingt Indiens, auxquels s'ajoutèrent cinq nègres. Les autres villages cherokees voulurent aussi avoir des écoles, et celles qui furent établies dans la suite à Chatooga virent bientôt affluer les enfants indiens. Des réunions d'édification furent aussi instituées pour les adultes. Un aide indigène, David Brown, rapporta de la ville indienne de Creek-Path, où il était venu voir son père malade, la lettre suivante, signée par les chefs de la localité : « Nous, chefs de la ville de Creek-Path, nation des Cherokees, nous nous sommes réunis aujourd'hui dans le but d'arrêter un plan pour l'éducation de nos enfants. Nous voyons journellement les bons effets que produit une éducation chrétienne, et nous désirons avoir une école dans notre voisinage, vu que la distance d'ici à Chickamauga est trop grande pour que nous puissions utiliser celle qui s'y trouve. Nous vous demandons, par conséquent, votre assistance. Nous pouvons vous amener tout de suite vingt-cinq enfants. Donné de notre main, le 16 février 1820. »

Ensuite de cet appel, le missionnaire Butrick fut envoyé de Brainerd à Creek-Path, où il arriva, accompagné d'un aide indigène. L'école fut bientôt au complet, et peu de temps après, il fallut en établir, pour les jeunes filles, une seconde à la direction de laquelle fut appelée l'excellente Catharina Brown, une indienne convertie, dont nous aimerions à raconter la vie, si l'espace nous le permettait. — Les ouvriers de la Société américaine étaient dans les meilleurs termes avec le missionnaire morave de Springfield, et Butrick écrivait lui-même : « Les missionnaires moraves ont dû pendant longtemps souffrir l'opprobre en Amérique ; mais le Seigneur les a soutenus, et maintenant les bénit. »

Un peu plus tard, la mission fut bouleversée par la nouvelle que les Cherokees allaient vendre leur pays au gouvernement et se retirer de l'autre côté du Mississippi. Un grand nombre émigrèrent, parce qu'ils ne voulaient ni abandonner leur vie de chasseurs, ni se soumettre au gouvernement des Etats-Unis. Ainsi l'œuvre missionnaire se partagea en deux branches : l'une à l'est, dans la Géorgie ; l'autre à l'ouest, dans l'Arkansas. La première fit de ra-

pides et heureux progrès dans la civilisation, car dès l'année 1819 les chefs tinrent des assemblées régulières à Neu-Echota, où ils adoptèrent une constitution politique, semblable à celle des Etats-Unis. Des catéchistes indigènes capables voyageaient sans relâche au milieu de leurs compatriotes en annonçant l'Evangile. Déjà en 1821, les Frères avaient établi, à une journée de marche au sud de Springplace, la nouvelle station d'Oochgelogy. La mission américaine, de son côté, comptait, en 1825, les huit établissements de Brainerd, Carmel, Creek-Path, Chatooga, Willstown, Haweis, Hightower, Candys-Creek, où elle travaillait avec succès; dès lors ont été encore fondées les deux stations de Neu-Echota et de Red-Clay.

Peu après ces commencements, les baptistes s'étaient aussi mis à l'œuvre parmi les Cherokees. En 1820, Humphrey Posey fonda la station de Valley-Towns, au bord de la rivière Hiwassee, dans la Caroline du Nord. Une seconde station fut établie, l'année suivante, à Tinsawattee, à soixante milles plus au sud. Dans l'une et l'autre, l'Evangile eut d'abord un effet civilisateur. Au commencement de 1830, se produisit un réveil étendu, suivi de l'établissement de plusieurs annexes. Ces diverses communautés comptaient alors deux cents communiants. En 1831, les Indiens de Tinsawattee émigrèrent vers l'ouest, ce qui, au bout de quelques années, mit fin à l'existence de cette mission.

Un fait de la plus haute importance pour les Cherokees fut l'invention d'une écriture appropriée à leur langue. Déjà en 1825, un jeune homme de cette tribu, Georges Guess, ouït dire que la supériorité des blancs venait de ce qu'ils possédaient une « feuille qui parle » et de ce qu'ils « pouvaient fixer leurs discours et les rendre stables. » Cette idée ne lui laissa aucun repos ; il prit d'abord une pierre plate, imagina un signe pour chaque mot, puis essaya d'écrire. On se moqua de lui ; mais il ne se troubla pas et continua ses recherches. Après avoir réuni environ sept mille signes pour autant de mots, il comprit que cette méthode exigeait de trop grands efforts de mémoire; il partagea donc les mots en syllabes (qui, en cherokee, ne se composent que d'une ou deux lettres), et de cette manière il put exprimer tous les mots de la langue au moyen de six voyelles, douze consonnes et quatre-vingt-cinq signes. Le bruit de son invention se répandit rapidement, et, en peu d'années, cette tribu sauvage avait appris à lire son propre dialecte. Les Cherokees chrétiens se mirent alors à transcrire les passages de l'Ecriture sainte qui se présentaient dans la prédication, ce qui les conduisit à une traduction du Nouveau Testament. David Brown,

l'aide indigène dont nous avons déjà parlé, assisté de plusieurs compatriotes, le traduisit directement du grec dans sa langue, travail qu'il termina le 27 septembre 1825.

Une presse, achetée aux frais de la nation, fut bientôt en activité, et, le 21 février 1828, parut à Neu-Echota le premier numéro d'un journal, *le Phénix cherokee*, rédigé par Elias Boudinott, un indien converti, élevé dans l'école missionnaire de Cornwall. Le seul but de ce journal devait être de travailler à la vraie prospérité des Cherokees, en les amenant à comprendre leurs intérêts nationaux. Ce même peuple établit à Neu-Echota, sa capitale, une bibliothèque et un musée, et de grands progrès dans la civilisation.

Mais les blancs n'étaient nullement disposés à accepter les progrès qui se manifestaient chez les Indiens, pas plus qu'à favoriser leur développement matériel. Au contraire, en 1829, l'Etat de Géorgie somma les Cherokees de renoncer à l'indépendance qu'ils avaient possédée jusqu'alors, ou bien d'émigrer dans l'Arkansas, où une résidence perpétuelle leur serait assurée sous la protection des Etats-Unis. Comme le territoire que les Cherokees habitaient alors leur avait été garanti en 1819 par le gouvernement des Etats-Unis, ils n'avaient aucune envie de le quitter, et ils craignaient, non sans raison, qu'arrivés dans l'Arkansas, le même sort ne les attendît. Ils s'adressèrent donc à la cour supérieure de justice des Etats-Unis, s'en référant à la foi des traités. Avant qu'une décision fût prise, tous les missionnaires qui travaillaient parmi les Cherokees furent invités, par le gouvernement de l'Etat de Géorgie, à prêter un serment allant à l'encontre des intérêts des Indiens, ou, en cas de refus, à vider le pays.

En décembre 1830, le nombre des Cherokees, membres de l'Eglise presbytérienne, s'élevait à 167 ; ceux qui se rattachaient à l'Eglise morave, à 45, aux baptistes à 90 et aux méthodistes à 850. A cette époque, il se tint une assemblée des missionnaires, où il fut reconnu que l'explusion projetée retarderait les progrès de la religion et de la civilisation chez les Indiens. D'un autre côté, le serment d'obéissance à la loi hostile aux Cherokees jeta les missionnaires dans un embarras très grand. Cette loi punissait de quatre ans de travaux forcés les personnes qui n'en auraient pas accepté les dispositions et qui n'auraient pas quitté le pays dans un délai déterminé. Le missionnaire Byhan, à Springplace, fut dispensé de prêter ce serment, parce que, en sa qualité de directeur des postes, il était au service du gouvernement fédéral ; mais le

missionnaire Clauder, d'Oochgelogy, fut forcé de quitter la Géorgie. Il tenta plusieurs fois de rentrer dans cet Etat; mais il en fut expulsé sous menace de la prison. L'année suivante, il remplaça Byhan comme directeur des postes et desservit dès lors, en qualité de missionnaire, les deux stations cherokees. Deux ouvriers américains, Worcester et Buttler, qui osèrent plaider la cause de leurs deux communautés, furent mis en prison pendant environ un an et demi. Bien qu'ils eussent été acquittés par sentence de la haute cour des Etats-Unis, ils ne furent relâchés par l'Etat de Géorgie qu'après avoir pris l'engagement de ne plus se faire les champions des intérêts des Cherokees. La décision de la haute cour de justice était sans doute en faveur de ce peuple; mais comme il parut dangereux d'en poursuivre l'exécution contre le gouvernement de l'Etat de Géorgie, l'autorité administrative des Etats-Unis s'efforça d'encourager ces Indiens à émigrer. Quelques-uns des principaux chefs consentirent, en décembre 1835, à vendre leur territoire aux Etats-Unis, pour 5 millions de dollars, et à se retirer dans l'Arkansas, dans le délai de deux ans, transaction qui ne satisfit nullement l'ensemble de la tribu. Bien que des milliers de citoyens des Etats du Nord eussent adressé des suppliques au congrès, et que même plusieurs membres de ce corps eussent protesté contre ce traité, les Etats du sud, au milieu desquels vivaient les Cherokees, obtinrent leur expulsion.

Enfin, dans l'automne 1838, 16000 Cherokees se mirent en route avec leurs missionnaires, et se retirèrent dans le territoire qui leur avait été assigné dans l'Arkansas. Les missionnaires moraves s'établirent à Canaan et à New-Springplace. Les baptistes, Jones et Bushyhead, accompagnèrent aussi leurs communautés, qui s'étaient fort accrues dans les derniers temps; dans la seule année 1835, 300 personnes y avaient été baptisées. Ce douloureux pèlerinage, si humiliant pour l'orgueil national des Indiens, fut pour plusieurs d'entre eux un motif de chercher sérieusement le salut. C'est ainsi que leur entrée dans leur nouvelle patrie fut bientôt suivie d'un réveil religieux. Le centre de ce nouveau champ missionnaire fut Cherokee, à 3 milles anglais à l'ouest de la frontière de l'Arkansas. Là aussi l'on travailla avec zèle à l'impression d'ouvrages en langue indigène; le Nouveau Testament en entier et quelques livres de l'Ancien sortirent successivement de presse; un journal parut aussi : le *Messager cherokee*. Le nombre des stations s'augmenta : Delaware-Town, Dsiyohee, Taquohee et Flint se fondèrent successivement. Beaucoup de prédicateurs indi-

gènes, exerçaient leur activité parmi leurs compatriotes. En 1850, les communautés atteignaient le chiffre de 1200 communiants.

Les missionnaires de l'*American Board*, qui gagnèrent le territoire indien en même temps que les Cherokees, y trouvèrent plusieurs stations, antérieurement fondées par leur société au milieu des anciens émigrants. Dans le nombre, nous citerons : Dwight, Fairfield, Park-Hill, Honey-Creek et Lees-Creek. Le nombre des membres de ces communautés s'élevait à 240; de plus, 170 enfants fréquentaient les écoles ; la direction supérieure se trouvait à Dwight. Bientôt, sous une organisation politique sagement conçue, le peuple vit renaître sa prospérité. Les sociétés de tempérance y trouvaient un sol fécond. A Park-Hill existait une imprimerie qui, après la sainte Ecriture, publia les décisions du conseil national, le calendrier, des journaux, etc. Malheureusement cette mission n'avait pas un nombre suffisant de prédicateurs indigènes, bien que plusieurs d'entre eux fussent vraiment fidèles, comme John Huss, qui travailla pendant trente années, jusqu'en 1859. Malgré quelques secousses fâcheuses, contre-coup de l'émigration ou de discussions locales, les progrès de l'Evangile furent constamment réjouissants. On relève aussi la valeur du système scolaire, établi par le conseil cherokee et qui pouvait rivaliser avec celui des Etats voisins.

Un rapport de l'*American Board*, rédigé en 1860, parle des Cherokees comme d'un peuple chrétien. Bien que le degré de leur christianisme soit encore inférieur, la religion chrétienne est cependant la seule qu'ils professent. Leur constitution porte que quiconque nie Dieu et une rémunération dans la vie éternelle ne peut revêtir une fonction publique. Les instituteurs sont tenus de faire lire chaque jour la Bible dans les écoles et, si possible, d'ouvrir les classes par la prière. Les Cherokees habitent principalement la partie orientale de leur territoire, d'une étendue d'environ 300 milles carrés. Leur nombre était évalué en 1860, à 21 000. Au milieu d'eux l'on comptait 60 prédicateurs, dont 16 blancs. La fréquentation des services divins était rendue facile à tous, car il n'y avait pas moins de 60 chapelles, sans compter une trentaine de salles d'écoles où le culte était célébré.

Avec le temps, l'activité simultanée des différentes dénominations ne laissa pas que de provoquer de pénibles frottements. La situation de l'*American Board* en particulier était devenue presque intenable. D'abord, les méthodistes avaient bâti une grande église vis-à-vis de Park-Hill ; les baptistes, de leur côté, avaient

construit une maison de réunion à 2000 pas de Lees-Creek. Les uns et les autres s'emparèrent si bien de l'esprit du peuple que, dans les stations du *Board*, on perdit l'espoir de gagner de nouveaux membres. De plus, l'*American Board* manquait de prédicateurs indigènes et aucun de ses missionnaires n'était en état de prêcher sans avoir recours à des interprètes. Dans ces conditions le *Board* discontinua son œuvre, non sans jeter un douloureux regard en arrière sur les quarante-trois années de son activité. La mission des frères moraves languissait aussi, par le fait de circonstances analogues.

La mission parmi les Creeks ou les Séminoles. — A l'époque de la découverte de l'Amérique, le vaste territoire au sud de celui qu'occupaient les Cherokees, jusqu'au golfe du Mexique, y compris la Floride, était habité par un peuple vigoureux, les Muskogies, qui furent nommés plus tard Creeks (ruisseaux), à cause des nombreux ruisseaux de leur pays. Leur principale tribu, celle des Séminoles, possédait jadis toute la partie sud du territoire. Les Muskogies vainquirent, dans des guerres successives, les Apalaches qui habitaient la même contrée, et les firent disparaître (1719). Leurs voisins, les Alabamas, éprouvèrent plus tard un sort semblable, et ce qui en resta se fondit avec les vainqueurs.

Ici, comme ailleurs, ce fut la communauté des Frères qui fit, en 1807, la première tentative de mission, mais sans parvenir à triompher de l'attitude hostile de ce peuple. Quelques années plus tard éclata entre les Etats-Unis et les Séminoles une guerre sanglante, dans laquelle le nombre de ceux-ci diminua considérablement. Après le rétablissement de la paix, on réussit à fonder quelques missions parmi les Creeks du nord. Ce furent d'abord les méthodistes, qui établirent, en 1822, la station d'Asbury. A la même époque et à l'instigation du gouverneur de Géorgie, les baptistes fondèrent, par les soins du rév. Lee Compere, la station de Withington, à la frontière de l'Alabama. Mais ce peuple se montra encore moins accessible à la civilisation que ses voisins du nord.

Lorsque, déjà en 1829, une partie des Creeks émigrèrent vers l'ouest, la mission baptiste fut interrompue. Un des rares convertis, John Davis, travailla parmi ses compatriotes émigrés. Il y fut rejoint par le rév. Daniel Lewis qui, en 1830, fonda Ebenezer. Une seconde station fut créée en 1836 sur le Canadian-Creek. En même temps l'*American Board* envoya parmi les Creeks occidentaux, dont le nombre total ne s'élevait qu'à 2500, le missionnaire John Flemming, accompagné de sa femme et du docteur en médecine

Dodge. Mais les passions sauvages de cette tribu, excitées par les blancs, étaient pour la mission une menace constante.

Les méthodistes paraissent avoir tenu bon pendant ce temps dans leurs stations de Géorgie. Lorsque les Creeks émigrèrent plus à l'ouest, leurs missionnaires partirent avec eux. Leur travail ne resta pas sans succès, car en 1853 un rapport parle de 728 membres de l'Eglise, dont 100 avaient été gagnés au cours de la dernière année.

Les presbytériens avaient aussi commencé en 1842 une mission parmi les Creeks. Le rév. Longhridge fonda la station de Koweta sur l'Arkansas. Une autre fut établie non loin de là, à Tallahassee. (1848.) Dans ces deux localités l'on agit surtout par le moyen des écoles, dont les élèves étaient placés habituellement sous une influence chrétienne; ils apprenaient l'agriculture et le jardinage, des métiers, la langue anglaise. Ces écoles ne tardèrent pas à porter des fruits bénis. Des portions de l'Ecriture sainte et des chants chrétiens furent imprimés en langue muskogie, ainsi qu'un livre de lecture pour les écoles populaires. La guerre vint, en 1861, surprendre cette activité.

Les Séminoles étaient encore moins accessibles à l'Evangile que leurs compatriotes du nord. Après l'incorporation de la Floride aux Etats-Unis, lorsque le gouverneur Duval fit à leurs chefs la proposition d'établir des écoles parmi eux, ils demandèrent un jour de réflexion, puis donnèrent cette réponse : « Mon frère, nous avons réfléchi à ta proposition. Nous te remercions de cœur pour l'intérêt que tu nous portes; mais, après mûre réflexion, nous ne pouvons accepter cette offre; car ce qui convient à l'homme blanc ne convient pas toujours à l'homme rouge. Lire et écrire sont de bonnes choses pour l'homme blanc, tandis qu'elles ne valent rien pour l'homme rouge. Quelques-uns des Creeks et des Cherokees ont appris à lire et à écrire, et maintenant ils sont les plus grands coquins qu'il y ait parmi les Indiens. Ils sont allés à Washington pour s'entretenir du bien général avec le grand Père, et la première nouvelle que nous en avons eue, c'est un petit morceau de papier que l'agent blanc nous a montré, nous disant que c'était un traité que nos frères avaient conclu avec le grand Père. Comme nous ignorions ce que c'était qu'un traité, il nous dit ce que ce morceau de papier signifiait; or, il se trouva que nos frères, avec tout leur art de lire et d'écrire, avaient vendu leurs maisons, leurs fonds de terre et jusqu'aux tombeaux de leurs ancêtres. Dis au grand Père que nous n'avons nul besoin d'instituteurs parmi nous. »

Ce fut après une seconde et cruelle guerre (1835-1842), dans laquelle les Américains se servirent de chiens dressés à la chasse aux hommes rouges, qu'on parvint à expulser de leur territoire quelques milliers de Séminoles. Plusieurs de leurs tribus furent anéanties. Quelques bandes, formées des débris de ce peuple, se retirèrent dans l'Arkansas; d'autres se maintinrent opiniâtrement dans les contrées marécageuses de la Floride, où elles ont pu subsister jusqu'à ces derniers temps.

Les presbytériens commencèrent en 1848 à évangéliser ceux de ces émigrés qui habitaient près du confluent du Canadian-river et de l'Arkansas. Ils trouvèrent là une population de 2000 âmes, misérable et dégénérée. L'ivrognerie y faisait de terribles ravages. Les patients travaux de ces missionnaires ne furent pas inutiles; on vit s'éveiller le désir de posséder l'Evangile; le goût du travail et la tempérance firent des progrès, le bien-être reparut peu à peu, de telle sorte que le rapport de 1860 put offrir des perspectives d'espérance. La première station, Oakridge, et celle de Prairie, fondée en 1859, comptaient déjà 74 membres. Mais là encore la guerre vint interrompre le travail de la mission.

La mission parmi les Choktaws et les Chikasaws. — Les Choktaws et les Chikasaws habitaient originairement à l'orient du Mississippi, entre le golfe du Mexique et le Tenessee-river. Ces peuplades, qui comptaient environ vingt mille âmes en 1832, furent, comme les Cherokees, forcées d'émigrer. Elles allèrent s'établir entre les résidences des Creeks et le Red-river. Le premier établissement missionnaire chez ces Indiens fut fondé, sous les auspices de l'*American Board*, par le prédicateur Kingsbury, le 27 juillet 1818, à Elliot, sur la rivière Yallabusha. Dès l'abord, les Choktaws, et surtout leurs chefs, montrèrent les dispositions les plus amicales. Bientôt 16 frères et sœurs missionnaires s'y établirent, et, déjà en avril 1819, une école y fut ouverte. Le nombre des écoliers, de 10 au début, s'élevait en automne de la même année à 54. Les jeunes garçons, dont l'âge variait de six à vingt ans, étaient occupés, en dehors des heures de leçons, à l'agriculture, et les filles, à des travaux de maison. La lettre suivante, que plusieurs chefs adressèrent au secrétaire de la Société des missions, nous montre avec quel empressement les Choktaws soutenaient l'œuvre des missionnaires :

« Frères, nous avons visité l'école établie au milieu de notre peuple. Elle est dans un état florissant. C'est pour nous un véritable plaisir de voir nos enfants faire des progrès si rapides et ap-

prendre, sous la direction des instituteurs, à cultiver la terre. Nous reconnaissons bien que nous ne pouvons plus vivre uniquement de la chasse, car notre gibier est parti, et nos instituteurs nous disent que Dieu veut nous montrer un chemin nouveau pour arriver à nous nourrir et nous vêtir, nous, nos femmes et nos enfants. Nous nous réjouissons de voir comment nos filles apprennent à cuire les aliments et à faire les vêtements. Maintenant nous avons vu et nous croyons que tous les frères et les sœurs de la station d'Elliot sont nos amis et nous enseignent de bonnes choses. Frères, nous exprimons à tous nos frères blancs du Nord, qui nous ont envoyé de pieux missionnaires, notre reconnaissance pour ce grand bienfait. Nous avons une grande joie de ce que notre bon père, le président des Etats-Unis, a étendu sa main secourable vers ses enfants rouges, pour leur bien. Nous sommes très reconnaissants de ce qu'il a dépensé tant d'argent pour notre école et soutenu les missionnaires dans leur œuvre. Nous désirons dire à tous nos amis blancs, en tous lieux, combien nous sommes reconnaissants pour les grands bienfaits qu'ils ont accordés à leurs frères rouges ignorants, et nous espérons qu'ils n'oublieront pas que nous avons encore besoin de leur secours. Nous avons dans notre nation plus de mille enfants qui attendent l'instruction de leurs frères blancs et qui regardent à eux. Notre nation est ouverte à tout missionnaire et nos cœurs sont prêts à accueillir ceux qui viendront. Nous savons que ces missions vous coûtent beaucoup d'argent, et nous considérons comme notre devoir de contribuer aux dépenses que vous faites pour nous. Dans ce but, les trois districts de notre pays s'engagent à vous livrer pendant seize années une contribution annuelle de 6000 écus, soit 2000 écus par district. — Nous sommes vos amis et frères Puckschanubbi (signé †) et Muschulatubbi (signé ††). »

Un autre chef, David Folsom, écrivait aux missionnaires, le 3 septembre 1820 :

« Frères, nous avons longtemps vécu dans une ignorance qui nous a beaucoup nui. Nous, Choktaws, nous savons qu'il y a un Dieu qui a créé toutes choses ; mais nous n'avions personne qui nous dît comment nous approcher de lui, personne qui nous parlât de Jésus-Christ. Maintenant j'espère que mon peuple a trouvé un ami fidèle (le missionnaire Kingsbury), qui nous conduira hors des ténèbres et nous apprendra à nous aimer les uns les autres en servant le Dieu d'Israël.... Nous avons près de nous des hommes blancs qui nous donnent un mauvais exemple. Ils viennent souvent nous dire que tous les gens pieux sont des imposteurs et que la Bible est un livre comme un autre ; voilà ce que ces gens per-

vers osent dire aux rouges Choktaws. Je ne veux pas voir de tels hommes. Je puis vous assurer que ces mauvais exemples de quelques blancs n'empêchent pas que les Choktaws ne soient mûrs pour recevoir une instruction chrétienne.... Saluez les amis des hommes rouges, priez pour notre bonheur et aidez-nous ! »

L'auteur de cette lettre habitait à environ trente lieues à l'est d'Elliot, où trois de ses enfants allaient à l'école. Il ne désirait rien plus que de voir dans son endroit un instituteur, qu'il voulait entretenir à ses frais.

Un Anglais de Liverpool, Adam Hodgson, un ami dévoué des missions, qui entreprit un voyage pour visiter les Creeks, les Choktaws, les Chikasaws et les Cherokees, passa aussi à Elliot, où il reçut une bonne impression de tout ce qu'il vit et entendit. « Je remarquai avec étonnement, écrivait-il, que les missionnaires ne se plaignaient jamais de leurs privations et de leurs souffrances. Et pourtant ils passent souvent deux à trois mois au milieu des Indiens, dans les forêts, bravant des pluies torrentielles et s'exposant la nuit aux attaques des fauves. »

A la demande des Indiens, une seconde station, celle de Mayhew, fut établie, en 1820, à 100 milles anglais à l'est d'Elliot. L'année suivante, le missionnaire Kingsbury trouva là dix bâtiments construits et une belle étendue de terrain défriché. Quelques mois plus tard, on y ouvrait une école. Lors d'une visite que le prédicateur Goodel fit à Mayhew en 1822, Kingsbury exposa aux chefs rassemblés quel était le but de l'établissement, et le principal d'entre eux répondit : « Je ne suis pas habitué à tenir un discours à des hommes blancs, mais quand le cœur est joyeux, on peut toujours prononcer quelques paroles. Les Choktaws sont des gens ignorants ; ils savent seulement quand le jour vient et quand la nuit arrive. Quand vous retournerez chez vous, dites à la pieuse société qui vous a envoyés : Vous êtes nos pères ; nous sommes pauvres et faibles ; des pères doivent prendre soin de leurs enfants. Si les missionnaires présents meurent, envoyez-en d'autres. Nous, vieux, nous mourrons dans nos vieilles habitudes, mais nos enfants seront meilleurs que nous. »

Une nouvelle station fut fondée à Bethel (octobre 1822) et occupée par le missionnaire Williams. Les Indiens travaillaient avec tant de zèle à la construction de la maison d'école, que, la nuit ils allumaient de grands feux pour continuer leur ouvrage. Cette station prit un certain développement, mais elle dut être abandonnée, en 1827, à la suite d'une émigration générale des indigènes.

En octobre 1822, la Société américaine des missions reçut d'un

chef choktaw la lettre suivante : « Wulatahumah, chef suprême des six villes, à la Société qui envoie des missionnaires aux Choktaws. Frères, la première loi que j'ai faite est celle-ci : si des blancs viennent vendre à mes guerriers de l'eau-de-feu en échange des chevaux et du bétail des hommes rouges, l'eau doit être répandue sur le sol. L'usage de cette liqueur a cessé parmi nous.... Les femmes Choktaws avaient l'habitude de tuer leurs enfants lorsqu'elles ne pouvaient pas facilement leur procurer de la nourriture ; j'ai fait une loi qui punit l'infanticide, dans le but d'arracher ces petits innocents à la mort.... Les Choktaws volaient du bétail et l'égorgeaient ; une troupe de mes guerriers a pour mission de saisir tout voleur, de l'attacher à un arbre et de lui donner quarante coups moins un... C'était la coutume, que des sœurs mariées vécussent, elles et leurs époux dans une même maison ; je ne permets plus qu'il en soit ainsi ; j'ai recommandé à chaque ménage d'habiter à part, de cultiver chacune son champ et de gagner son pain.... Les Choktaws se volaient réciproquement leurs femmes et s'enfuyaient pour un temps ; nous avons aujourd'hui une loi portant que celui qui agira de la sorte recevra trente-neuf coups, et la femme qui l'aura suivi en recevra autant.... De nombreux Choktaws s'en vont à Mobile ou à la Nouvelle-Orléans ; j'ai signifié à mes guerriers d'être sédentaires et appliqués au travail ; s'ils s'en vont et ne soignent pas convenablement leurs champs, leur blé doit être brûlé sur place.... Je désire que les gens pieux puissent envoyer des hommes et des femmes pour établir une école dans mon district, et qu'ils puissent le faire bientôt. Je commence à devenir vieux. Combien vivrai-je encore ? Je désire voir de mes yeux la bonne œuvre avant de m'en aller.... C'est la première fois que j'écris une lettre. Je ne dis rien de plus, j'ai exprimé mes désirs. J'espère que vous ne m'oublierez pas. Signé : Wulatahumah. »

Deux prémices des Choktaws entrèrent dans l'Eglise en 1824. Les missionnaires apprirent la langue de ce peuple et purent la parler couramment dès 1827. Aussitôt des livres d'école furent composés et imprimés à Cincinnati. Jeunes et vieux apprirent à lire pour étudier les révélations du Grand-Esprit. L'œuvre était dirigée par le missionnaire Kingsbury, de Mayhew. Çà et là une âme était réveillée ; les écoles prospéraient partout ; la soif de connaissances était toujours plus générale. Dans le voisinage de Goscen, Folsom lui-même, le chef dont nous avons parlé, ouvrit une école avec 40 élèves. Qui lirait sans intérêt les lignes suivantes, adressées à Folsom par une jeune Choktaw de Mayhew ?

« Honoré monsieur, je me réjouis d'avoir l'occasion de vous écrire quelques mots. Nous sommes ravis d'avoir un chef qui est l'ami de son peuple, veut sa prospérité et favorise les écoles de la nation. Sans vous et les amis de la mission, nous errerions encore en aveugles. Nous avons entendu des gens dire que les missionnaires ne nous ont guère fait de bien ; c'est maintenant le moment pour ces gens d'ouvrir les yeux et de voir à quelle distance nous sommes de ce que nous étions il y a huit ans, il y a quatre ans. Nous pensons que vous resterez toujours un ami des écoles et les soutiendrez de toutes vos forces. Nous espérons aussi que vous ne vous laisserez pas décourager par votre peuple. Bien plutôt, Dieu fera de vous l'instrument d'un grand bien pour la nation. »

Il vaut la peine de rappeler encore cette allocution d'un chef choktaw dans une assemblée de son peuple : « Mes enfants, ce que je vous dis est la vérité ; écoutez-la. Le cœur de Dieu est bon ; il vous faut avoir un cœur comme le sien. Ecoutez ce que je vous dis : Aimez vos amis, aimez Dieu et faites partir le mauvais cœur. Dieu nous voit, et il voit avec peine que nous ayons de mauvais cœurs ; cela doit prendre fin. Les pensées de Dieu sont bonnes, les nôtres doivent l'être aussi ; et si nous servons Dieu, il aura pitié de nous et nous bénira. — O Dieu ! donne-nous à tous un nouveau cœur avant que nous mourrions. Nous ne pouvons pas échapper à la mort. Fais-nous devenir bons, afin que nous allions là où tu es.... Nous, Choktaws, nous n'avions pas jadis entendu ta Parole ; nous n'avions aucune intelligence, et nos pensées étaient comme le vent ; maintenant nous entendons ta Parole et nous avons une maison qui nous est chère, celle que nous avons élevée à ton nom. Aie pitié de nous et entends-nous ! Regarde-nous des cieux et aie pitié de nous !... — Vous ne devez pas voler ; car si vous le faites, Dieu vous dira quand vous mourrez : C'est le chemin du grand feu ; allez-y. Dieu ne vole jamais ; vous ne devez pas non plus voler. Si votre cœur est bon, vous monterez là-haut quand vous mourrez. Certainement si Dieu vous aime, vous ne mourrez jamais ; vous vivrez éternellement. Ce que je vous dis est une parole de vérité et d'amour. Vous l'avez entendue. Adieu. »

Dans la partie septentrionale de l'Etat de Mississippi habitaient les Chikasaws. En 1821, le synode presbytérien de la Caroline du Sud entreprit une mission au milieu de ce peuple. Les stations de Monroë, Tokschisch, Martin et Caney-Creek étaient déjà fondées (1827), lorsque cette œuvre fut remise entre les mains de l'*American Board.* Bientôt commença dans la première de ces stations un réveil qui s'étendit au loin parmi ce peuple : plusieurs se converti-

rent ; le commerce de l'eau-de-vie fut interdit, l'intempérance, sévèrement punie. Tout était en progrès, lorsque la soumission des Chikasaws aux lois de l'Etat du Mississippi vint anéantir les plus belles espérances. Bon nombre, et des meilleurs, émigrèrent vers l'Ouest ; ceux qui restèrent dans leur territoire vendirent peu à peu tout ce qu'ils possédaient pour acheter de l'eau-de-feu. (1834.)

Pendant ce temps, la mission avait fait des progrès chez les Choktaws. En 1829, les missionnaires qui travaillaient parmi eux formèrent, conjointement avec ceux qui évangélisaient les Chikasaws, un presbytère dont la réunion générale constitua le premier synode du Mississippi, qui tint sa première session à Mayhew. Les communautés comptaient près de 400 baptisés. Alors survinrent ici comme ailleurs les décrets des Etats-Unis, qui contraignirent les pauvres Choktaws à se retirer à l'ouest de l'Arkansas, entre cette rivière et le Red-river. Les missionnaires les accompagnèrent dans leur exode. Les hommes dévoués qui les avaient évangélisés jusque-là, Kingsbury, Byington, Alf. Wright, ne s'épargnèrent aucune peine pour vaincre les difficultés d'une nouvelle installation. C'est ainsi que prirent naissance, dès 1834, les stations de Wheelock, Bethabara, Clear-Creek, Bok-Tuklo et Cédron, toutes situées à l'angle sud-ouest du territoire indien, non loin de la frontière du Texas et de l'Arkansas. Alors l'activité missionnaire reprit son cours. Des portions de l'Ecriture sainte et un recueil de cantiques, ainsi que d'autres écrits chrétiens, furent imprimés et répandus en grand nombre. Les Eglises augmentèrent ; les principales comptaient dans leur sein des hommes d'une grande piété. Un pieux chrétien estimé de tous, tomba mortellement malade et sentant sa fin s'approcher, il dit à ceux qui l'entouraient : « Quoique je meure, j'espère aller dans un monde meilleur. J'ai cherché à servir mon Dieu et j'ai trouvé mon salut dans l'invocation de son nom en Christ et par Christ, qui est mort pour moi. Vous pourrez pleurer lorsque vous déposerez mon corps dans la tombe, mais bornez-vous à cela. Pensez à votre tombe et ne vous affligez pas. » — Aschtaholi, une femme choktawe qui avait eu à souffrir de la part de son mari, impie et ivrogne, accueillait, sur son lit de mort, le missionnaire Williams, qui la visitait, en disant : « O mon frère, je me réjouis beaucoup de te voir ! Tu me vois dans de grandes souffrances corporelles, mais heureuse dans mon âme. Parce que Jésus m'aide, je souffre volontiers et je pense à lui. Il est seul le but de mes désirs, et j'élève mon cœur à lui dans la prière. » Puis ce fut avec une joie qui rayonnait sur son visage qu'elle écouta les pa-

roles du missionnaire.... Un jour, quelques amis se réunirent auprès d'elle et prièrent le Seigneur en le bénissant des consolations qu'il lui donnait. Alors elle s'écria : « Oh ! que c'est doux ! que c'est bon ! cela rend joyeux ! » Et une de ses dernières paroles fut celle-ci : « Oh ! que Jésus me sauve ! Mon Sauveur, sauve-moi ! » Plusieurs traits analogues pourraient encore être cités comme preuves que l'Evangile n'a pas été prêché à ces Indiens sans produire des résultats bénis.

Les Choktaws et les restes des Chikasaws forment aujourd'hui un Etat partagé en quatre districts. C'est ici que l'*American Board* a obtenu ses plus beaux succès. En 1854, nous trouvons là dix communautés florissantes (Stockbridge, Wheelock, Mount-Zion, Pine-Ridge, Good-Water, Good-Land, Mayhew, Mount-Pleasant, Six-Town et Bennington), avec 1163 communiants ; en une seule année, 218 âmes vinrent s'y ajouter. Le zèle chrétien était si grand, que ces communautés contribuèrent par une somme d'environ 30 000 francs aux frais des établissements religieux dans le pays et à la propagation du christianisme en d'autres contrées. Le gouvernement indigène lui-même ouvre sa caisse avec le plus grand empressement pour l'entretien de plusieurs écoles ; les Choktaws ont même constitué un fonds spécial pour faire instruire une partie de leurs fils dans les collèges des Etats-Unis.

Un Choktaw récemment converti écrit ceci au secrétaire de la Société américaine : « Je veux vous raconter comment la Parole de Dieu fut d'abord reçue parmi nous. Les Choktaws savaient bien que les écoles sont une excellente chose ; mais lorsqu'ils apprirent que la Parole de Dieu y serait enseignée, ils reculèrent tous, et quelques Indiens, fiers ou aveugles, se mirent de leur côté pour empêcher la prédication de l'Evangile et renvoyer les missionnaires. Quelques-uns allaient même jusqu'à pousser des cris insultants contre les chrétiens et à s'exercer aux danses de guerre. C'était un temps de fureur de Satan. Eh bien, maintenant nous sommes persuadés que la sainte Bible est un grand et beau livre qui ne fait que du bien. Nous vous remercions de nous l'avoir envoyé. Vous n'auriez rien pu nous donner de meilleur. »

C'est ainsi qu'un brillant avenir est ouvert à ce peuple, dont la ruine paraissait naguère inévitable. « En 1818, — disent les rapports publiés en 1850 par l'*American Board,* — les Choktaws étaient, dans le plein sens du mot, un peuple païen et sauvage. La polygamie, l'infanticide, les guerres perpétuelles étaient le triste héritage qu'ils tenaient de leurs pères, et sur cette corruption

sauvage étaient venus s'enter les vices les plus dégradants des nations civilisées. Le peuple entier était adonné à la boisson de l'eau-de-vie. Aujourd'hui c'est autre chose. Les campagnes et les maisons ont reçu des améliorations qui montrent le travail et l'ordre de ce peuple. Quand on visite les écoles, on y trouve une méthode d'enseignement très rationnelle. Quand on entre dans les églises, à l'heure du culte, on a le sentiment que le Seigneur est bien réellement présent dans ces assemblées. En vérité, on a peine à croire que ce soit là le peuple ignorant et dégradé au milieu duquel nos missionnaires arrivèrent il y a trente-quatre ans. »

En 1859, la mission choktawe de l'*American Board* fut remise au Comité presbytérien. Ce changement fut occasionné par la question de l'esclavage. Les Choktaws qui formaient, comme les Cherokees, un état républicain bien organisé, avaient maintenu l'institution de l'esclavage. Lorsque le parti abolitioniste fut en majorité dans l'Union américaine, le conseil des Choktaws fit une loi portant que tout missionnaire ou prédicateur qui soutiendrait les doctrines de l'abolitionisme devait être pour toujours banni du territoire national. Le seul fait d'apprendre à lire et à écrire à des esclaves ou à leurs enfants, sans la permission de leurs propriétaires, était envisagé comme une adhésion aux principes abolitionistes. Les missionnaires laissèrent les choses suivre leur cours. Ils prirent des esclaves à leur service, leur laissant la faculté de s'affranchir par leur travail. Ce fait ne porta aucune atteinte au caractère chrétien des missionnaires, car on sait que dans les états du sud, l'esclavage n'était pas aussi dur que certains écrits à tendance voulaient bien le dire. Mais le *Board* américain, soutenu par un public franchement abolitioniste, ne pouvait pas consentir à cet état de choses. Après de longs pourparlers, la rupture dut s'accomplir, et les missionnaires entrèrent en relations avec la Société presbytérienne. Le rapport de 1861 mentionne 10 missionnaires, dont un Choktaw consacré, 7 aides indigènes, 1757 communiants et 426 écoliers.

La mission parmi les Osages. — Le travail missionnaire parmi les Osages offrit beaucoup plus de difficultés que parmi les tribus nommées jusqu'ici. Les Osages habitaient précédemment au bord de la rivière du même nom, dans l'état de Missouri, où ils se divisaient en Petits et Grands Osages. Une partie d'entre eux possédait aussi un territoire sur le Neosho ou Grand-River, dans l'Arkansas. En 1836, tous durent fixer leur résidence au bord de l'Arkansas, au nord des Cherokees. C'était un peuple grossier, pauvre et de mœurs païennes. Il habitait un pays fertile, mais il vivait

presque uniquement des produits de la chasse et de l'élève du bétail. Adonné à la mendicité et au vol, il était presque continuellement en guerre avec les tribus voisines, surtout avec les Cherokees. Le premier établissement parmi les Osages remonte à l'an 1820. Au sein de la branche méridionale de cette tribu, qui comptait 8 à 10000 âmes, les presbytériens fondèrent, avec l'assentiment des chefs, la station d'Union sur le Grand-River, à environ dix lieues en amont de son embouchure. Le poste fut d'abord occupé par deux prédicateurs accompagnés de douze colons. A leur arrivée, la plupart des Osages étaient à la chasse; mais ceux qui se trouvèrent présents les accueillirent bien. Les missionnaires reçurent à Noël la visite du chef et entendirent avec plaisir sortir de sa bouche les paroles suivantes: « Ce jour est pour moi un jour de délices. Je suis joyeux dans l'âme d'avoir vu ce jour. Maintenant mes enfants apprendront à lire et à vivre comme les chrétiens. Nous désirons connaître votre religion, car elle est certainement meilleure que la nôtre. »

Les Osages du Missouri demandèrent aussi au gouvernement l'introduction d'écoles chrétiennes dans leur pays. Ils croyaient ne pas moins mériter cette faveur que les Petits Osages, « car, faisait remarquer le vieux chef, nos mains sont blanches, tandis que celles des Arkansas sont tachées de sang. » Ensuite de ces démarches, la Société-unie des missions envoya d'abord le prédicateur Milledaler à Washington pour y entamer, de concert avec les chefs Osages, des négociations avec le gouvernement. Un traité fut conclu et une famille missionnaire partit pour le Missouri, où elle arriva le 6 août 1821. Ces colons fondèrent sur le Marais des Cygnes, à environ deux lieues en amont de son confluent avec l'Osage, l'établissement de Harmony où un magnifique terrain leur fut concédé en toute propriété. Mais les Indiens paraissaient ne désirer l'œuvre missionnaire qu'en vue d'avantages temporels. Par exemple, ils s'informaient avec beaucoup d'intérêt si les agents de la mission s'entendaient à faire de la poudre, ce qui semblait être infiniment plus important à leurs yeux que la religion.

Les missionnaires d'Union s'établirent modestement et fondèrent une petite école. Mais de sanglants démêlés entre les Osages et les Cherokees les exposèrent à de graves dangers. Leur vie même fut menacée. Ils virent plus d'une fois les Indiens de leur voisinage porter en triomphe les membres sanglants de leurs ennemis tués, et souvent il leur arriva de manquer de vivres. En outre, des émigrants américains s'établirent tout autour d'eux pour

prendre possession du pays en friche ; malheureusement ceux-ci ne connaissaient guère la Parole de Dieu, et ils avaient, autant que les Indiens, besoin des secours de la mission. Peu à peu on amena aux missionnaires quelques enfants indigènes pour fréquenter l'école. Dans l'été de 1823, ils en avaient treize, sans compter un nourrisson qu'ils avaient recueilli. Ces enfants trouvèrent du plaisir à s'instruire. Les missionnaires s'exerçaient à parler l'idiome des Osages, une langue difficile et très pauvre en mots exprimant les idées religieuses. Ils purent écrire cette même année : « Nos Indiens s'étonnent souvent des choses qu'ils entendent; ils nous questionnent avec le plus vif intérêt sur notre Dieu ; ils nous assurent qu'ils veulent observer la Parole sainte et y faire toujours plus attention. Nos perspectives sont encourageantes. »

A Harmony, la famille missionnaire eut beaucoup à souffrir de la fièvre, dans les premiers temps de son séjour. Trois de ses membres furent emportés par cette maladie. Depuis le printemps de 1822 les choses allèrent mieux. Après avoir heureusement achevé la construction d'une maison d'école et d'autres bâtiments, ils purent constater la confiance croissante que les Indiens leur témoignaient. Le nombre des écoliers augmentait, les adultes apprenaient à aimer l'Evangile, et l'œuvre était en progrès. Mais les marchands de fourrures, auxquels le Congrès accordait de trafiquer avec les Osages, parvinrent à persuader aux chefs de la tribu de se retirer à 25 lieues de la station. Par ce fait, beaucoup d'enfants furent retirés de l'école, et l'œuvre d'Harmony fut entravée.

Les missionnaires d'Union fondèrent, en décembre 1823, un autre établissement à Hopefield, à 2 lieues de distance, dans le but d'initier les Osages nomades aux bienfaits de l'agriculture. Dès le printemps suivant, onze familles païennes s'établirent dans cet endroit. Mais en 1826, cet établissement fut attaqué par une horde de Delawares qui massacrèrent plusieurs de ses habitants.

Les missionnaires d'Harmony fondèrent également, à une distance d'environ 24 lieues, un nouvel établissement, Neosho, sur la rivière du même nom. Ils obtinrent peu de succès parmi les indigènes nomades, sauvages et guerriers de cette contrée. A Harmony même, leur école était fréquentée ; en 1825, par 40 jeunes Osages. Plusieurs d'entre eux lisaient avec intelligence la Parole de Dieu. Cette mission passa, en 1826, à l'*American Board*. Elle comptait alors quatre stations : Union, Harmony, Hopefield et Neosho. Çà et là de petits groupes d'Osages se réunissaient pour

entendre la prédication de l'Evangile ; les missionnaires visitaient de temps en temps les villages indiens, et néanmoins la plus grande partie de la tribu demeurait dans une grossière sauvagerie. Une école qui florissait à Union dut être abandonnée au commencement de 1830, parce que les parents ne voulaient plus s'intéresser à l'instruction de leurs enfants. Seule l'école d'Harmony continuait avec un peu de succès. Voilà donc douze années de travaux qui aboutissent à peu de chose dans ce peuple de 18 000 âmes. La Société des missions désirait ne pas l'abandonner à la ruine qui le menaçait; mais ses bonnes intentions furent rendues vaines par l'émigration, à laquelle ces Indiens se virent contraints.

Déjà au moment de l'arrivée des missionnaires, les chefs des Osages se trouvaient dans de graves embarras par le fait des offres pressantes des agents du gouvernement de Washington. En 1827 ils reçurent tout simplement la sommation de quitter le nord de leur territoire et de se retirer tous ensemble sur le fleuve Neosho. Le chef Klamore, un ami de la mission, répondit alors à l'agent fédéral :

« Mon père, j'ai parlé à mon peuple, qui est de mon avis dans cette affaire. Nous n'avons qu'une parole à dire. Là (montrant son village) est ma ville. Pour la fonder, j'ai voyagé par tout le pays cherchant un bon emplacement. Le gouverneur Clark me prit avec lui à Washington. Je vis mon grand Père, qui me dit: « Si vous voulez bâtir une ville, bâtissez-la sur un bon fleuve. » J'ai suivi mot pour mot son conseil et j'ai bâti ma ville. Pourquoi change-t-il maintenant d'avis ? Je crains qu'il n'ait écouté de fausses histoires de gens qui veulent me faire tort et prendre mon pays. Remarquez-le : je suis le seul des Peaux-Rouges qui ait obéi à mon père, et toujours on m'a promis de me rendre heureux ; mais on ne l'a pas fait jusqu'à cette heure. Mon peuple n'est pas heureux ; car nous devons payer beaucoup pour notre petit territoire. Je suis attristé, je ne puis pas dire tout ce que je sens. Vous prenez ici un coin de pays, là un autre, et toujours davantage. Non, je ne vous comprends pas ! »

Les Osages furent néanmoins forcés, en 1836, d'émigrer en bloc, et on leur assigna des résidences sur l'Arkansas, au nord des Cherokees. La mission fut alors abandonnée. « Un regard jeté en arrière sur l'histoire de cette œuvre éveille de douloureux sentiments, dit le dernier rapport des évangélistes. Fort peu d'adultes ont accepté le christianisme. Le nombre des jeunes gens élevés dans les écoles est resté petit : quelques-uns seulement ont donné

des signes de conversion, et la plupart sont retombés dans leurs ridicules superstitions. »

La mission parmi les Pawnees, les Jowas, les Omahas et les Schawanos. — Au nord des Osages, jusqu'à la rivière Platte ou Nebraska et plus au nord, sont établis les restes des tribus que nous venons de nommer et quelques autres encore. — Les Pawnees appartiennent à un groupe d'Indiens tout autre que ceux dont nous avons parlé jusqu'ici. Fixés vers les sources de la Platte, du Kansas et de l'Arkansas, ils sont les représentants les plus septentrionaux des tribus qui vivent entre le Rio-grande-del-Norte et le Missouri. A ce groupe appartiennent aussi les Indiens du Texas. Les Pawnees, qui étaient estimés à 8000 âmes au commencement de notre siècle, se partagent en trois rameaux : les Grands-Pawnees, les Pawnees-loups (Loup-river) et les Pawnees-républicains. (Republican-river.) Un certain bien-être n'est pas rare chez eux. On voit souvent une famille posséder de 2 à 300 chevaux et mulets, volés pour la plupart dans de fréquentes incursions sur le territoire espagnol. Ils sont très superstitieux, et c'est en 1820 seulement, qu'ils ont renoncé à immoler leurs prisonniers de guerre.

Lorsqu'un certain nombre de chefs et de guerriers des différentes tribus indiennes du Missouri vinrent, en 1822, à New-York pour régler leurs affaires avec le gouvernement, on leur communiqua l'offre de la Société-unie des missions d'envoyer au milieu de leurs tribus des instituteurs chrétiens. Cette offre fut accueillie avec joie par les chefs des Pawnees, des Kansas et des Omahas. Là-dessus, la Société envoya vers le Missouri le prédicateur Sal. Giddings pour voir où il conviendrait d'établir la future mission. Les chefs Omahas avec qui il traita en premier lieu, se montrèrent d'abord quelque peu difficultueux. Le principal d'entre eux, Big-Elk (Grand-cerf), répondit aux missionnaires : « Mon bon père, ayez compassion de moi et laissez-moi poursuivre le buffle durant le peu d'années qui me restent. Une fois que je serai vieux ou mort, mes enfants auront besoin que vous les instruisiez. Quand nous n'aurons plus un animal dans la prairie, alors il faudra que vous veniez nous instruire, nous Indiens. » Mais en définitive, après qu'on eut calmé les inquiétudes de ces gens, ils se déclarèrent tout disposés à recevoir chez eux une famille missionnaire et à envoyer leurs enfants à l'école.

Les Pawnees-loups firent une semblable déclaration. Le chef des Pawnees-républicains finit aussi par s'y ranger, au moins à

titre d'essai. Mais les Grands-Pawnees déclarèrent ce qui suit : « Nous remercions nos frères blancs pour leur amabilité. Nous croyons que le grand Père de la vie a placé les hommes blancs à côté de lui et les rouges au-dessous d'eux. Les blancs sont forts et intelligents, car le Père de la lumière les a ainsi faits. Il a voulu que les hommes blancs fussent blancs et les hommes rouges, rouges. L'homme blanc a une *médecine* (sorcellerie, artifices, art, science ; quelquefois ce mot a tous ces sens à la fois) ; l'homme rouge en a une autre. Nous croyons que le Père de la vie veut que l'homme blanc soit intelligent et sache lire, écrire, faire des fusils, des charrues, des couteaux, etc. ; mais il veut aussi que l'homme rouge ne sache rien et poursuive les buffles. Pourquoi rejetterions-nous la médecine que le Père de la vie nous a donnée, et pourquoi prendrions-nous en échange la médecine des hommes blancs ? Je craindrais qu'il ne s'irritât et ne nous envoyât la peste en échange.... O frères, je veux vous dire mon opinion personnelle. Il me semble que ce serait une chose tout à fait bonne que nos enfants apprissent à lire, à écrire, à travailler la terre et à faire des habits ; mais ce serait abandonner notre médecine. Quant à moi j'aime deux chemins : l'un qui va de notre village à la maison de commerce, et par lequel les Américains, que j'ai en haute estime, apportent leurs marchandises ; l'autre, qui va vers les buffles de la forêt et les chevaux sauvages. »

C'est plus tard, en 1835, que commença au milieu des Pawnees une mission de l'*American Board*. Les missionnaires de cette société fixèrent leur résidence chez l'agent du gouvernement, à Bellevue sur le Missouri. De là, ils allaient et venaient, suivant les indigènes dans leurs excursions. Ainsi se passèrent nombre d'années pendant lesquelles les progrès furent insignifiants. En 1840, les Pawnees se montrèrent un peu plus enclins à quitter leur vie nomade. Alors une station fut établie au confluent du Loup et de la Platte. Elle fut pourvue d'instruments aratoires et de bétail. Mais cet établissement fut assailli et détruit, en 1843, par les Dakotas. Dès lors la mission eut peine à se relever, de nouvelles attaques étant toujours à craindre. Les missionnaires, n'étant plus sûrs de leur vie, abandonnèrent en 1847 ce champ de travail.

Les presbytériens commencèrent en 1835 à évangéliser les Jowas qui vivaient dans la contrée formant aujourd'hui la partie orientale de l'Etat du Kansas et comptaient 11 000 âmes. Les missionnaires travaillaient dans des conditions assez défavorables et souvent périlleuses. Quand ces Indiens étaient à jeun, ils étaient leurs

meilleurs amis; mais quand ils étaient pris d'eau-de-vie, ils devenaient très dangereux. Les adultes se montrant inabordables, les missionnaires se tournèrent vers les enfants. Ils essayèrent d'ouvrir des écoles; ils s'appliquèrent à traduire en leur idiome barbare des portions des Ecritures; mais tout cela sans fruits apparents. Les circonstances devinrent toujours moins favorables, jusqu'en 1860, où ces tribus durent changer de résidence. Dès lors cette mission prit fin.

Passant sous silence les essais assez infructueux que les presbytériens tentèrent, dès 1846 à 1860, au milieu des Omahas, nous mentionnerons la mission baptiste, commencée en 1822 parmi les Schawanos. Elle était assez florissante en 1840. La principale station, avait une presse, d'où sortait, entre autres publications religieuses, un journal : *le Soleil de Schawano.*

Les méthodistes travaillèrent aussi, depuis 1830, parmi les Schavanos et les Kansas, où ils comptaient, en 1840, 130 membres. Enfin, sur le fleuve Kansas, l'Eglise morave eut, depuis 1838, la station de West-Field, dont les habitants étaient venus, pour la plupart, de Neu-Fairfield dans le Haut-Canada. Parmi les Schawanos travaillèrent aussi, dès le commencement de ce siècle, des quakers délégués de l'assemblée de Baltimore.

La mission parmi les Dakotas, les Chippeways et les Ottawas. — Les Dakotas ou Sioux, connus aussi sous le nom de Nadowessier, dont les ancêtres étaient venus du nord, possédaient en 1835 le vaste territoire qui s'étend du Mississippi supérieur jusqu'au Yellowstone-river. (40 à 49° de latitude N.) Ce peuple de 25000 âmes menait une vie errante de chasse et de pêche. En 1835, l'*American Board* établit au delà du Mississippi supérieur, dans l'Etat actuel du Minnesota, les stations de Lake-Harriett et de Lac-qui-parle, où l'on trouvait, dès 1840, des Eglises et quelques champs cultivés. Les femmes se faisaient volontiers enseigner le filage et le tissage; les hommes trouvaient les travaux manuels moins ridicules que ce n'est le cas chez d'autres sauvages.

La station de Lake-Harriett dut être abandonnée en 1840, à la suite de l'émigration provoquée par les attaques des Chippeways. Les choses prenaient une meilleure tournure au Lac-qui-parle. La petite communauté s'augmentait, l'école suivait une bonne marche et une presse répandait quelques publications en langue dakota. Cette mission put être étendue dans les années suivantes. En 1848, les stations de Travers-des-Sioux sur le Minnesota, Kaposia sur le Mississippi, Xapedan, Prairieville et Red-Wing avaient

été fondées à la demande des Dakotas. Elles exercèrent bientôt leur salutaire influence sur les populations environnantes.

Ici encore la mission devait être troublée par les ventes de terrains. Au commencement de 1850, les Dakotas établis dans le Minnesota vendirent leur territoire, à l'exception d'une région qu'ils se réservèrent sur le St. Peters-river. Deux stations, Yellow-Medicine et New-Hope, furent établies dans cette réserve ; toutes les autres durent être abandonnées, parce qu'il ne restait plus aucun Indien dans le voisinage.

Mentionnons encore le fait que la Société des missions de Lausanne[1] envoya, en 1835, chez les Sioux du Mississippi les missionnaires Gavin, Dentan et Rossier. Les deux premiers, après avoir séjourné quelque temps à la Prairie-du-chien, allèrent se fixer à Trempe-à-l'eau, puis au lac Pepin, enfin à Red-Wing, près St.-Pierre, où ils furent rejoints par Rossier. Ils purent entrer en relations avec les tribus des chefs Lafeuille et Wakouté, mais sans obtenir grand succès. Rossier dut revenir en Europe pour cause de santé, Gavin se rendit au Canada et Dentan, à bout de forces, fut invité à remettre la station de Red-Wing (1846) à l'*American Board*, qui a continué l'œuvre.

Les Chippeways, ennemis jurés des Dakotas, vivaient au nord et au sud du lac Supérieur et dans le territoire des sources du Mississippi. L'*American Board* fonda parmi eux, en 1830, divers établissements : La Pointe, sur une île du lac Supérieur, où plusieurs centaines d'Indiens s'étaient réfugiés ; à 70 lieues vers le sud-ouest, sur la rivière Sainte-Croix, Yellow-Lake, autour duquel vivaient environ 400 Indiens ; Sandy-Lake, où demeuraient 300 Indiens, et d'où les missionnaires pouvaient atteindre facilement une région assez peuplée, près des sources du fleuve. Cette dernière station fut transportée par la suite à Fond-du-lac, à l'extrémité sud-ouest

[1] La Société des missions de Lausanne a été en exercice dès l'an 1826 à l'an 1847, ayant pour présidents MM. Manuel, Ch. Dapples, Jayet et P. Monneron. Elle a fondé un Institut de mission qui fut confié à l'excellente direction du savant et pieux S. Thomas ; mais l'établissement dut être fermé au bout de quelques années, faute d'élèves. Les deux premiers missionnaires qui en sortirent, D. Gavin et S. Dentan, furent envoyés avec M. H. Olivier dans le Bas-Canada, où ils travaillèrent pendant quelques mois au milieu des catholiques-romains. De là ils se rendirent chez les Sioux. Des renseignements puisés aux meilleures sources nous disent que ces missionnaires, tout inexpérimentés qu'ils fussent, n'écoutaient guère les sages avis de leur Comité : « Ils prenaient leurs résolutions sans lui, les exécutaient sans lui, » et ne donnaient que rarement de leurs nouvelles. Avec cela ils ne s'entendaient pas entre eux et n'agissaient pas de concert. Est-il étonnant, dans ces conditions, que cette œuvre ait eu si peu de succès ? (*Trad.*)

du lac Supérieur ; celle de Yellow-Lake fut remplacée par la nouvelle station de Pokeguma à 50 milles au sud-ouest, dans un territoire fertile. En 1833, la langue chippeway eut l'honneur de prendre rang parmi les langues écrites, et plus tard D. James traduisit le Nouveau Testament qu'il fit imprimer et répandre.

Peu à peu un petit noyau d'Indiens chrétiens s'était formé parmi les Chippeways. C'était surtout la station de Pokeguma qui offrait un aspect réjouissant. Déjà de riantes habitations étaient construites, l'œil se portait avec satisfaction sur des champs bien cultivés, lorsque, en 1841, les sauvages Dakotas firent invasion et mirent les Chippeways en fuite. Ceux-ci n'osèrent rentrer dans leur résidence : les maisons tombèrent en ruine, les champs furent envahis par les mauvaises herbes ; et lorsque la paix revint, il ne fut plus possible de reconstituer cette peuplade.

Les baptistes commencèrent leur mission parmi les Chippeways en 1828. Ils envoyèrent le rév. Abel Bingham à Sault-de-Sainte-Marie, un ancien établissement français, situé à l'endroit où le lac Supérieur verse ses eaux dans le lac Huron. Cette mission eut fort à souffrir des intrigues des missionnaires catholiques-romains et des vices des marchands blancs. Une autre station fut fondée à Tikuamina, un peu à l'est, sur un golfe du lac. Des visites missionnaires furent entreprises sur l'île Michipicoten, vers la rive canadienne, et donnèrent quelques résultats, puisqu'elles y groupèrent une communauté de 30 membres. (1842.)

Les presbytériens tentèrent aussi d'évangéliser les restes des Chippeways et des Ottawas qui se trouvaient sur la rive orientale du lac Michigan. Une bande de ces Indiens vivait sur la Grand-Traverse-Bay, à l'angle nord-est du lac. Il faut signaler les travaux dévoués qu'entreprit au milieu de cette peuplade dégradée le rév. Peter Dougherty. Ce courageux pionnier construisit lui-même son habitation et une maison d'école au milieu des wigwams des sauvages. En 1843, il y réunissait une petite communauté. Il fonda même, un peu au nord, la station de Little-Traverse-Bay où quelques Indiens se convertirent. Mais plus tard cette tribu émigra au Canada.

Les Ottawas avaient aussi des missionnaires pour les civiliser. A 30 milles de l'embouchure du Maumée dans le lac Erié, se trouvait une station fondée par la *Western missionary society* et transférée plus tard à l'*American Board*. Il arriva là ce qui s'était passé ailleurs : un commencement plein d'espoir, puis vente du territoire, ensuite démoralisation amenée par les relations avec

les blancs, et fin de la mission. Les Ottawas n'émigrèrent pas. Ils menèrent une vie errante dans la contrée septentrionale qui s'étend entre les lacs Huron et Michigan.

Dans le détroit qui relie ces lacs, se trouve, à 80 lieues de Green-Bay, l'île Mackinaw (tortue), un grand entrepôt de commerce qui était fréquemment visité par les Indiens du désert nord-ouest. Cette circonstance détermina, à la fin de 1823, le missionnaire Ferry à s'établir dans cette île. Il acheta un lot de terre pour exercer les Indiens aux travaux agricoles, fonda des ateliers pour former les enfants aux arts manuels et une école pour les instruire. Son zèle trouva de l'appui auprès des négociants, et son travail fut tellement apprécié que les Indiens des environs lui amenaient leurs enfants. On en compta jusqu'à 180 qui suivaient ensemble ses leçons.

La mission luthérienne allemande chez les Chippeways du Michigan. — Le synode luthérien du Michigan, voulant entreprendre une œuvre missionnaire, fit venir de Franconie des colons allemands qui s'établirent, en 1845, à Frankenmuth, à quelques milles du lac Huron. Le directeur de cette mission, Crämer, pouvait dire au bout de peu d'années : « En général l'état de la communauté est satisfaisant. De vertes campagnes et de beaux champs de blé s'étendent toujours davantage. Maintes fois la tristesse s'empare de nous en voyant le peu de fruits que porte la Parole de vie ; mais nous nous consolons par la pensée que, dans l'avenir, il nous sera fait selon notre foi. » Le directeur de Frankenmuth fut le premier messager de paix qui visita les Indiens de Pine-river, du côté de l'ouest. Il leur parla au moyen d'un interprète et conclut avec eux une sorte d'alliance. Malheureusement les méthodistes en conçurent de la jalousie et tentèrent de compromettre ces bonnes relations. Le chef Bemassika, mécontent de leurs procédés, s'adressa au pasteur Crämer pour lui demander conseil et secours. Le directeur de Frankenmuth, déjà surchargé de travail, recourut à l'institut des missions évangéliques de Dresde pour obtenir un aide. Cet institut lui envoya, en 1847, le missionnaire Baierlein, qui fit de fréquentes visites aux Indiens, particulièrement à ceux du Pine-river.

Baierlein reçut de Bemassika l'invitation à s'établir dans son village comme évangéliste et lui promit de le faire si tel était le désir de la tribu. Une assemblée fut convoquée, le 2 juin 1848, devant la hutte du chef. Le missionnaire prononça quelques paroles, une délibération eut lieu, et Bemassika, prenant affectueuse-

ment la main de Baierlein, dit à ses gens : « Je suis très heureux que notre ami veuille habiter parmi nous; car lorsque je vois combien mes gens sont pauvres et dégradés, cela me fait mal au cœur. Il y a, il est vrai, beaucoup de blancs qui s'intéressent à nous, mais leurs sentiments ne sont pas tous également bons à notre égard. Ce serait une grande joie pour moi, si vous vouliez vous laisser instruire par notre ami et apprendre de lui comment on sert Dieu à Frankenmuth, à Détroit et ailleurs. Agé comme je le suis, je suivrai bientôt nos pères. Je désirerais voir mon peuple entrer dans une bonne voie; je voudrais que bientôt une école fût ouverte pour nos enfants. »

Quelque temps après cet entretien, le missionnaire Baierlein partit de Frankenmuth (1848), accompagné de six Franconiens qui devaient d'abord construire un blockhaus destiné à servir d'école, d'habitation et de lieu de réunion. Il arriva au Pine-river et bientôt après le pasteur Crämer put dire dans un rapport : « La plupart de nos enfants indiens fréquentent l'école allemande, chantent des cantiques avec nous et commencent à lire le catéchisme. Les garçons sont tenus de travailler à la campagne et au jardin de la mission; les filles emploient leur temps de liberté à des ouvrages domestiques. Le maïs, les pommes de terre, les melons prospèrent sur le terrain appartenant à la mission. »

La station fut nommée Béthanie. Les adultes arrivaient, le dimanche, pour entendre l'Evangile, et l'aspect d'abord sauvage de ces assemblées fit bientôt place à une discipline et à un ordre meilleurs. En hiver, la plupart des Indiens se dispersèrent, mais en laissant leurs enfants à l'école, où ils apprenaient avec plaisir la lecture, l'écriture et des histoires bibliques. La première fête de Noël fut célébrée avec un arbre et une distribution de cadeaux, à la manière allemande. Le 18 janvier 1849, les prémices des enfants indiens, au nombre de 10, purent être baptisés; de plus la communauté reçut trois membres dans son sein.

En 1851, elle comptait 40 âmes, et possédait une chapelle où un service divin était régulièrement célébré. Le missionnaire Miessler, venu de Leipsig, institua des réunions pour améliorer le chant d'église. Baierlein composa un livre de lecture dans la langue des Indiens, en y joignant quelques exercices élémentaires, formant un abrégé de l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que des chants et des prières. Le petit livre fut imprimé à Détroit et causa tant de joie à Béthanie, que, même des personnes d'âge, se présentaient chaque jour pour apprendre

à lire. Dans l'été de 1852, les méthodistes, profitant de l'absence de Baierlein qui se trouvait à Détroit pour l'impression de son livre, essayèrent de faire de la propagande, et tinrent dans ce but des camp-meetings à Béthanie ; mais le résultat de leurs efforts fut nul. Les missionnaires allemands gagnaient toujours plus la confiance des Indiens, et ceux-ci faisaient des progrès réjouissants dans la connaissance et l'amour de la Parole de Dieu. Les cultes étaient fréquentés à tel point qu'il était rare de n'y voir pas tous les membres de la communauté. En 1852, 21 païens demandèrent à faire partie de l'Eglise. L'année suivante, lorsque Baierlein fut appelé à se rendre dans les Indes orientales, les convertis étaient au nombre de 60, manifestant de l'amour pour le Seigneur et montrant leur foi par leurs œuvres.

Leur genre de vie s'était avantageusement modifié. Les huttes de bouleau commençaient à faire place à des maisons assez bien construites. Au moment du départ de Baierlein, le missionnaire Sievers tint une réunion à Béthanie pour consoler ce troupeau du départ de son berger. Un des assistants se leva et dit dans l'assemblée : « Je n'appartiens pas à la communauté, mais à cause de mes enfants, je veux dire une parole. Il est certain que si tous nous voulions étendre nos mains pour retenir le missionnaire, cela ne servirait à rien. Il est appelé ailleurs et devra y aller. Si l'on nous envoie un homme qui enseigne et agisse comme celui-ci, nous pourrons encore subsister ; sinon, il pourrait nous arriver comme à un tas de feuilles sèches, quand le vent souffle dessus : nous serions dispersés de tous côtés. »

A la fête de Noël (1853), la sainte cène fut célébrée pour la première fois à Béthanie, où le missionnaire Miessler continuait l'œuvre commencée par Baierlein. Malheureusement son travail fut bientôt entravé, puis interrompu : l'affluence des Américains et leur établissement sur le Pine-river rendirent la position intenable aux indigènes. Les uns allèrent se fixer sur les bords du Chippeways-river, les autres se dispersèrent dans les forêts. En 1860, il ne restait plus une seule famille indienne à Béthanie. Miessler fut invité à suivre celles qui s'étaient retirées dans la réserve d'Isabella-County, à 30 milles de Béthanie. Il s'établit non loin du petit bourg de Mount-Pleasant, au milieu d'épaisses forêts. En 1861, il y avait déjà édifié une modeste chapelle, où ses chers Indiens venaient se réunir aux sons de la même cloche qu'ils avaient entendue pendant douze années à Béthanie.

Mais les circonstances étaient loin d'être favorables au travail

du missionnaire. Le sol d'Isabella-County était humide et très exposé aux gelées nocturnes. Pendant plusieurs années consécutives le maïs eut peine à mûrir. Ceux des Indiens qui avaient pris goût à l'agriculture y renoncèrent pour retourner à la chasse. Ces pauvres gens prenaient en aversion un pays qui ne suffisait pas à les nourrir et, les uns après les autres, ils allaient errer dans les forêts et s'établir sur un sol moins ingrat.

En 1864, le missionnaire Miessler put administrer le baptême à un nouveau converti. Cette même année il vit s'endormir dans la paix du Seigneur la veuve du chef Nawgischig, une des rares personnes qui restaient encore de l'ancienne communauté de Béthanie. Il continua son œuvre dans des circonstances de moins en moins encourageantes. Il persévéra néanmoins jusqu'à l'an 1868 où il écrivait à ses frères luthériens les lignes suivantes : « Le champ de la mission s'est rétréci à ce point que je ne vois plus d'Indiens à convertir ici. La tâche que Dieu m'a confiée a été de porter l'Evangile à une race aujourd'hui sur le point de périr. »

La mission chez les Wyandots. — Les Wyandots formaient autrefois une tribu puissante. Ils étaient connus aussi sous le nom de Hurons. Dès 1660, alors qu'ils demeuraient encore sur le Michigan supérieur, des missionnaires jésuites avaient cherché à les convertir au christianisme, mais leur influence n'avait pas été profonde. Vers le milieu du XVIII[e] siècle, les Wyandots émigrèrent vers le Sandusky. A ce moment-là, les prêtres catholiques quittèrent cette tribu, et, peu après, Dieu lui suscita un missionnaire évangélique dans la personne d'un nègre converti, nommé John Stewart. Né en Virginie, cet homme avait été gagné à Christ par les prédicateurs de la mission méthodiste, et n'avait pas tardé à sentir en lui le désir ardent d'annoncer la bonne nouvelle aux païens. Poussé par la seule force de l'Esprit, il se rendit, en 1815, chez les Delawares, dont il ne tarda pas à gagner la confiance. Mais le but de son voyage n'était pas encore atteint. Il voulait s'établir au milieu des Wyandots qui habitaient la partie supérieure du fleuve. Il y arriva enfin, après un long et périlleux voyage, et ne tarda pas à rencontrer un de ses compatriotes, nommé Jonathan, qui était prisonnier des Indiens. Jonathan lui servit d'interprète et l'introduisit auprès de la tribu. Les Wyandots écoutèrent d'abord avec respect, les chants et les prières de Stewart; mais lorsque, peu de jours après, il voulut les réunir pour un culte, une vieille indienne seule répondit à son appel. Il lui annonça l'Evangile, comme s'il avait eu des centaines d'auditeurs. Le lendemain

un vieillard prit place à côté de la vieille femme ; le surlendemain dix autres personnes se joignirent à ce petit groupe, et lorsque Jonathan lui-même eut été gagné à l'Evangile, les Indiens vinrent en foule entendre la prédication. Ce qui les étonnait le plus, c'est que l'orateur noir savait dire tout ce qui se passait dans leur cœur. Bientôt quelques chasseurs, préoccupés du salut de leur âme, abandonnèrent leur vie errante ; les marchands de fourrures, craignant pour leur commerce, se mirent à décrier Stewart et parvinrent à exciter contre lui une Indienne fort considérée au milieu de son peuple. Mais, tout à coup, le cœur de cette femme fut saisi par la grâce de Dieu et, ainsi qu'elle l'a raconté plus tard, le Seigneur lui montra, par le moyen d'un songe, que Stewart prêchait la vérité. Dès lors elle défendit le missionnaire contre les injustes attaques dont il était l'objet et ne cessa d'engager ses compatriotes à la repentance et à la foi.

Stewart était à l'œuvre depuis deux années, lorsqu'il obtint de la conférence des prédicateurs méthodistes, réunie à Mader-Rider, qu'elle s'intéressât à son travail. L'un de ces prédicateurs, Moses Hinkel, bien que déjà âgé, consentit à se rendre sur le Sandusky. Peu après, le prédicateur Finley le rejoignit, envoyé par la même conférence dans le but de fonder des écoles. Il trouva parmi les Wyandots une communauté chrétienne, petite encore, mais qui lui donna de la satisfaction. Une Indienne lui disait un jour : « Je rends grâce de ce que vous êtes venu vers nous et je loue le bon Esprit de m'avoir fait entendre sa Parole. Il m'a donné beaucoup de force. Mon âme est pleine d'amour pour Jésus et pour son peuple, et je suis prête à mourir. Toutefois mes enfants me retiennent encore ici-bas ; je crains qu'ils ne se perdent pour toujours. » Aussitôt elle se mit à les exhorter, les pressant de chercher, sans retard, le Seigneur.

Finley commença, avec 14 enfants, une école qui ne tarda pas à s'accroître. Stewart mourut en 1823 ; mais après sa mort, il y eut des centaines de conversions dont la sincérité fut prouvée par les faits. Quatre années plus tard, un délégué du gouvernement, visitant l'établissement du Sandusky, le trouva florissant. « Par les soins dévoués du missionnaire, lisons-nous dans le rapport de ce délégué, l'ordre et le goût du travail sont répandus chez les Wyandots ; ils possèdent un territoire fertile et de jolies fermes. L'agriculture les occupe si bien qu'ils ne se livrent plus à la chasse, si ce n'est pour leur délassement. Ils paraissent aussi heureux que n'importe quelle partie du peuple américain. Ces braves gens ont con-

struit une habitation pour leur missionnaire; ils lui ont, en outre, réservé un beau jardin et 18 acres de champs. L'école est fréquentée par 70 élèves de 4 à 20 ans; on y enseigne aux jeunes filles les ouvrages du sexe. L'église, fort jolie et construite en pierres, a 40 pieds de longueur et 30 de largeur. La communauté se compose de 260 membres qui vivent ensemble dans la crainte de Dieu et sous la discipline du Seigneur. »

Finley étendit la mission jusqu'au fleuve Huron, dans le Michigan, où se trouvait une réserve habitée par les Wyandots. Bientôt 400 convertis se groupèrent dans cette contrée et l'on ne compta pas moins de 20 lieux de culte. Mais, à partir de 1831, survint un arrêt dans la mission. Peu à peu les Wyandots vendirent leurs réserves et émigrèrent au delà du Mississippi. Quelques instituteurs indigènes les ont accompagnés, portant ainsi l'Evangile dans les profondeurs de la forêt vierge.

La mission chez les Indiens Stockbridges et les Oneidas. — Les Indiens Stockbridges, d'abord fixés dans le Massachusetts, puis contraints à émigrer dans l'état de New-York, avaient déjà fait connaissance avec le christianisme, grâce aux missionnaires Sergeant, Brainerd et Edwards. Dès lors ils avaient joui, d'une manière presque ininterrompue, des bienfaits de la prédication chrétienne. En 1820, pour se soustraire à la pression des blancs, ils vinrent s'établir sur la rivière du Renard, qui se verse dans le lac Michigan. Ils se fixèrent à l'est de cette rivière, transformèrent les forêts en terres arables et construisirent le village de Kawkawlin. Un missionnaire de l'*American Board* fut, dès 1827, le père spirituel de cette tribu, composée d'environ 350 âmes. On y conservait dans une sorte d'arche d'alliance, la Bible qui, à l'époque de la fondation de la communauté, lui avait été offerte par un pieux anglais. La maison de prière, construite en troncs d'arbres et servant en même temps pour l'école, pouvait contenir plus de 300 personnes qui s'y réunissaient chaque dimanche. Un fonctionnaire spécial, armé d'une longue gaule, avait pour tâche de mettre à la raison les enfants espiègles et de réveiller les adultes qui se laissaient gagner par le sommeil. Le chant d'église était remarquable par son harmonieuse douceur. Malheureusement ces progrès matériels et religieux ne purent préserver la tribu de l'avidité des blancs. Un nouvel exode, auquel ils furent contraints en 1830, leur fut une occasion de manifester la fermeté de leurs convictions chrétiennes. A la suite de troubles qui avaient été fomentés par les blancs, le gouvernement prit possession du pays. Les

émigrants arrivèrent aussitôt en foule, et, avec eux, les marchands d'eau-de-vie. Les plaintes des chefs indiens qui avaient embrassé la foi chrétienne, furent vaines. Voyant qu'on ne tenait aucun compte de leurs justes réclamations, ils célébrèrent un jeûne solennel et, bientôt après, commencèrent à émigrer. En 1834, leur établissement sur le lac Winebago était un fait accompli. Maintenant les restes de ces Indiens sont reconnus citoyens des Etats-Unis.

Un sort tout aussi triste fut le partage des Oneidas, qui avaient jadis fait partie de la puissante confédération des Iroquois. Déjà fort diminués à la fin du siècle dernier, ils vivaient près du lac auquel ils avaient donné leur nom, au sud-est du lac Ontario. Il ne restait plus aucune trace de la mission catholique entreprise au XVIIe siècle au milieu de ce peuple, lorsque Samuel Kirkland commença à y déployer son activité, à laquelle il resta fidèle jusqu'à sa mort, survenue en 1808. La prédication de l'Evangile porta des fruits parmi les Oneidas. On peut citer le vieux chef Skenandon qui mourut à 110 ans, le 11 mars 1816, dans la pleine possession de la paix qui vient de Jésus-Christ. Quelques jours avant sa mort, il disait à un ami : « Je suis une vieille ciguë sauvage. Les tempêtes de plus de cent hivers ont passé au travers de mes tiges desséchées. Ma cîme est morte. La race à laquelle j'appartiens a disparu : seul le grand et bon Esprit sait pourquoi je vis. Priez mon Sauveur qu'il m'accorde la patience d'attendre paisiblement l'heure de mon départ. » En 1827, l'évêque Chase trouva d'autres Oneidas chrétiens à Sandusky, où ils avaient fini par s'établir. Sans pasteurs ni instituteurs, ils s'édifiaient au moyen d'un recueil de prières traduites de la liturgie anglicane, et d'un exemplaire de l'Evangile de saint Marc. Ces livres, écrits dans le dialecte indien, avaient été imprimés à Londres en 1787.

La plus grande partie du travail accompli en vue de l'évangélisation des Oneidas le fut par un métis, Eléazar Williams, dont les destinées extraordinaires sont bien dignes d'être racontées en détail. Pendant la guerre anglo-française, la ville de Dearfield, dans le Massachusetts, avait été pillée et incendiée par les Indiens. Au nombre des familles anglaises massacrées dans cette circonstance, se trouvait celle du pieux prédicateur Williams qui, durant des années, avait été le pasteur d'émigrants écossais établis dans cette localité. Son plus jeune enfant, une petite fille, enlevée de son berceau par des Indiens, fut emmenée au désert, élevée à la manière indienne, puis mariée à un chef du Bas-Canada. Long-

temps après, dans une époque de paix, elle fut retrouvée au milieu de la tribu indienne et se laissa persuader de faire avec les siens une visite chez ses parents du Massachusetts. Mais, devenue entièrement indienne par les sentiments, la langue et les mœurs, elle ne voulut pas se décider à quitter sa tribu pour s'établir avec son mari parmi les blancs. Cependant le chef qu'elle avait épousé prit, en souvenir de son beau-père, le nom de Williams. De ce mariage naquirent deux frères, John et Eléazar qui furent, en 1800, placés dans une école du Massachusetts. Ces enfants qui portaient leur costume national, excitèrent à un haut degré la curiosité de leurs condisciples. Le maître d'école dut faire quelques concessions aux caprices sauvages de ses nouveaux élèves, et réussit, non sans peine, à les former à la discipline scolaire. Les jeunes Indiens, ne pouvant demeurer immobiles à leur place, prenaient parfois le parti désespéré de bondir par-dessus les tables ou les têtes de leurs condisciples, et de s'enfuir à toutes jambes. Quand leurs efforts infructueux pour reproduire les lettres de l'alphabet excitaient l'hilarité de leurs camarades, on les voyait rouler des yeux étincelants ; puis, en poussant leur cri sauvage : *Umpf !* ils s'élançaient vers la porte la plus rapprochée. Le maître supportait tout cela, espérant qu'un jour il aurait raison de ces enfants de la forêt et en ferait des chrétiens. Enfin, il remporta la victoire. Les deux enfants devinrent dociles et attentifs ; ils firent des progrès surprenants et leur bonne conduite les fit aimer de tous. L'aîné surtout, Eléazar, se distingua par ses talents et son application. Il fit des études théologiques et reçut de l'évêque Hobart, à New-York, l'ordination comme prédicateur de l'Evangile.

En 1815, Eléazar Williams commença son travail parmi les Oneidas de l'état de New-York. Il prit part au mouvement qui, vers 1821, entraîna les Indiens de cet Etat à émigrer vers le nord-ouest, et dirigea les négociations avec le gouvernement. Nouveau Moïse, il devint le chef politique et le conducteur spirituel de son peuple et s'établit avec lui dans le pays qu'il devait habiter. C'était à Duck-Creek, sur la rive occidentale de la rivière du Renard. Williams se mit aussitôt à prêcher l'Evangile et à fonder des écoles. La colonie possédait déjà de nombreux immeubles en bon état et l'on était occupé à construire une église quand, en 1830, un nouvel ordre de départ les expulsa, eux et leurs voisins, et vint anéantir les espérances d'Eléazar. « Sur ce coin de terre, disait-il à son ami Colton, devait se réaliser un rêve que je caressais depuis longtemps avec amour, celui de fonder un séminaire

scientifique pour l'éducation des jeunes Indiens. J'espérais que ce beau pays deviendrait la patrie de mon peuple et je comptais y trouver un lieu favorable à sa régénération. Les Américains, en paix avec nous, auraient eu l'occasion de guérir les plaies qu'ils nous ont faites. Mais, maintenant, la lampe de l'espérance est éteinte. Nos tribus ont perdu tout courage, car il est impossible de se fier à la parole des Américains. » Williams demeura fidèle à son peuple, le suivit au delà du Mississippi et resta avec lui jusqu'à sa fin.

La mission parmi les Senecas et les Tuscaroras. — Occupons-nous maintenant du peuple iroquois des Senecas. A la fin du siècle dernier, ces Indiens, peu nombreux, habitaient l'angle sud-ouest de l'état de New-York. Une société de Quakers, fondée pour l'avancement du progrès moral chez les Indiens, commença à s'occuper d'eux, et son travail s'est continué jusqu'à maintenant. L'activité missionnaire des Quakers diffère quelque peu de celle des autres sociétés. Ils visent moins à obtenir des conversions individuelles, qu'à relever la condition générale des indigènes en exerçant sur eux une bonne influence, tant au point de vue temporel qu'au point de vue spirituel. Les « Amis » fondent aussi des écoles. En général ils ne livrent pas à la publicité le résultat de leurs travaux.

En 1796, la Société des missions de New-York se mit à l'œuvre chez les Senecas. Lorsque le missionnaire Crane arriva au milieu de cette peuplade, il commença par l'avertir qu'il ne venait pas lui prendre son pays, mais lui apprendre à honorer le grand Esprit. Le chef Saguaha, ayant réuni à Buffalo les anciens de son conseil, lui répondit : « Ami et frère, c'était la volonté du grand Esprit que nous nous réunissions aujourd'hui. Il a tiré son voile de devant le soleil et laissé cet astre briller sur nous de tout son éclat. Nos yeux sont ouverts pour que nous voyions clair, nos oreilles sont ouvertes pour entendre les paroles que tu as dites. Tu veux que nous exprimions librement notre opinion ; cela nous donne une grande joie. Frère, écoute ce que nous te disons : Il fut un temps où cette île appartenait à nos pères ; leurs résidences s'étendaient du lever au coucher du soleil. Le grand Esprit a créé ce pays pour l'Indien. Il a fait le buffle et le cerf pour le nourrir, le castor et l'ours pour le vêtir. Il répandit ces animaux dans le pays et nous apprit à les prendre. Tout cela, il l'a fait pour ses enfants rouges, parce qu'il les aimait. Mais un jour mauvais vint pour nous. Vos pères traversèrent les grandes eaux et abordèrent dans cette île.

Leur nombre était petit; ils ne demandèrent qu'une petite place de notre sol pour y habiter. Ils disaient venir ici pour pratiquer librement leur religion. Nous en avons eu pitié et leur avons donné du grain et de la viande; en échange, ils nous donnèrent du poison. Bientôt leur nombre s'accrut extrêmement: ils eurent besoin de tout notre pays. Alors nos yeux furent ouverts et nos cœurs furent inquiets. Des guerres eurent lieu où beaucoup des nôtres furent tués. Vos gens nous apportèrent une forte boisson; elle était très forte, très puissante et en tua des centaines. Frère, nos demeures étaient grandes, les vôtres étaient petites. Vous êtes maintenant un grand peuple, et nous avons à peine une place pour étendre nos tapis. Frère, écoute encore. Tu dis que tu es envoyé pour nous apprendre comment le grand Esprit doit être honoré d'une manière qui lui soit agréable. Tu dis que si nous n'embrassons pas votre religion, nous serons malheureux plus tard. Mais d'où sais-tu cela? Nous apprenons que votre religion est écrite dans un livre. S'il nous est aussi destiné, pourquoi le grand Esprit ne nous l'a-t-il pas donné comme à vous? Comment pouvons-nous reconnaître si nous devons vous croire, alors que les hommes blancs nous ont si souvent trompés? Nous ne comprenons pas ces choses. Nous apprenons que votre religion vous a été donnée par vos ancêtres; il en est de même de la nôtre. Elle nous enseigne à être reconnaissants pour tous les biens que nous recevons et à nous aimer les uns les autres. Frère, le grand Esprit nous a tous créés, mais il a établi une grande différence entre les blancs et les rouges. Leurs visages ne sont pas les mêmes; leur mœurs non plus. Il vous a donné les arts pour lesquels nos yeux ne sont pas ouverts. Pourquoi ne nous aurait-il pas donné une autre religion conforme à notre intelligence? Nous ne désirons pas détruire votre religion; nous voulons seulement conserver la nôtre. Frère, tu as prêché aux hommes blancs, nos voisins. Nous voulons attendre encore un peu et voir l'effet que ta prédication produit sur eux. Si nous voyons que cela les rende bons et honnêtes, nous réfléchirons de nouveau à ce que tu nous as dit. Frère, voilà notre réponse: en prenant congé de toi, nous voulons te tendre la main, espérant que le grand Esprit te protègera dans ton voyage et te ramènera vers tes amis. »

Le missionnaire Crane fit une réponse malheureuse. Il dit froidement: « Il n'y a rien de commun entre la religion de Dieu et les œuvres du diable. » Ces quelques mots suffirent à arrêter, pour un temps, l'œuvre missionnaire. La cause de l'Evangile n'était

cependant pas définitivement perdue à Buffalo. En 1817, deux Américains arrivèrent dans cette localité, dans le but d'engager quelques Senecas à venir avec eux en Angleterre, et à s'y laisser montrer pour de l'argent. Après maintes délibérations, sept Indiens se décidèrent à partir; ils arrivèrent à Liverpool en 1818. Là ils furent fréquemment visités par deux Quakers qui eurent avec eux de longs entretiens et firent sur eux une impression profonde. Après le retour des Senecas dans leur patrie, ces Quakers reçurent des chefs de la tribu une lettre, dans laquelle ceux-ci leur exprimaient une vive reconnaissance. Cette lettre rappelle que ce qui a détourné les Indiens de la religion des blancs, c'est l'amère injustice de ces derniers; elle ajoute : « Lorsque nos jeunes gens nous quittèrent pour visiter votre patrie, et au moment où vous vous occupiez d'eux si amicalement, une étonnante inquiétude s'empara de nos cœurs. Nous nous sentîmes poussés à examiner à nouveau la religion de nos pères et elle nous parut obscure et insuffisante. Elle a pu être pure dans les anciens temps, mais elle a été faussée en passant par de nombreuses mains et nous ne trouvions plus rien en elle qui pût nous conduire à Dieu, au salut, au bonheur dans ce monde et dans le monde à venir. Nous ne savions à quel parti nous arrêter, lorsque des messagers de la Parole de Dieu vinrent à nous. Quelques-uns d'entre nous se trouvèrent engagés à mettre à l'épreuve leur enseignement. Un peu de lumière éclaira leurs cœurs; ils furent convaincus que cette lumière leur venait de Dieu lui-même,... et bientôt elle se répandit de village en village. Il se produisit un grand trouble : plusieurs disaient que nous étions fous, mais d'autres vinrent s'informer de ce nouveau chemin et s'en retournèrent convaincus que l'homme blanc nous avait apporté la Parole du Dieu vivant et que Jésus est le seul Sauveur des pécheurs. Frères, vous vous unirez à nous pour louer le Seigneur et lui demander d'achever l'œuvre de miséricorde qu'il a commencée parmi nous. »

En 1820, le missionnaire Hyde et d'autres ouvriers commencèrent à annoncer l'Evangile aux Indiens de Buffalo et des environs. Leur travail ne fut pas inutile; en 1821, la construction d'une église était déjà commencée; le chef Pollard exprima au missionnaire Harris, envoyé par la Société-unie des missions, le désir que des instituteurs s'établissent au milieu des Senecas. Il lui promit aussi appui et protection, sans lui cacher toutefois les difficultés qu'il rencontrerait de la part d'une tribu hostile.

Voici ce qu'un chef disait au missionnaire Harris. « Déjà dans

mes jeunes années, alors que je voyais tant de mes camarades adonnés à la boisson et au jeu, je pris la résolution d'agir en toutes choses d'une manière honnête. J'ai vu la grande misère dans laquelle le péché précipite les hommes, et j'ai eu horreur du péché. Et pourtant, j'ai le sentiment de n'avoir rien fait qui puisse plaire à Dieu. Le mal s'est mêlé à toute ma conduite. Mais je crois que le Christ est tout-puissant, pour me donner le pardon de mes péchés. »

Dans une assemblée générale de la tribu, en 1822, le chef Pollard recommanda énergiquement le christianisme; sur quoi Saguaha, surnommé Jacquette-rouge, déclara qu'il ne voyait aucun empêchement à ce qu'on fît l'essai du christianisme dans le district de Seneca, mais que si on voulait l'introduire aussi dans les autres, il s'y opposerait de toutes ses forces. La même année s'ouvrit à Seneca une école qui donna de bonnes espérances. Divers faits réjouissants se produisirent. Les Indiens venaient souvent s'entretenir avec les missionnaires de la grande question du salut. L'un d'eux disait sentir profondément à quel point il restait en arrière dans l'accomplissement des devoirs de la piété. « J'éprouve, s'écriait-il, le besoin de chercher chaque jour la grâce de Dieu. Souvent je prie seul dans la forêt où personne ne me voit, si ce n'est mon Ami invisible devant lequel je répands mon cœur. » L'année suivante, quatre jeunes chefs purent déjà être baptisés, en présence d'une assemblée de 150 Indiens.

La Société qui employait le missionnaire Harris, envoya sur les bords du Cattaraugus un nouvel ouvrier, Thayer. A ses débuts, il rencontra la résistance des uns et l'appui des autres. En une année, il put fonder deux écoles. Le chef supérieur des Indiens, amenant un jour ses garçons à l'une de ces écoles, adressa aux enfants le petit discours suivant : « Mes enfants; je me considère comme votre grand-père, prêtez-moi attention. Regardez ! Voici de nouveaux garçons qui désirent s'instruire avec vous; vous devez vous conduire, entre vous, comme des frères et des sœurs. Obéissez à votre maître; que je n'apprenne jamais que l'un de vous suit son propre chemin. Vous devez considérer votre maître comme votre père, et sa femme comme votre mère, les respecter et faire ce qu'ils vous disent. Nous désirons que vous adoptiez des mœurs meilleures que celles dans lesquelles nous avons été enseignés. Ne perdez donc pas courage, mais persévérez et recueillez les bonnes leçons qui vous sont données. Ainsi vous grandirez, au milieu de notre tribu, comme des enfants utiles. »

L'école eut du succès et, en juin 1827, une assemblée des chefs à Buffalo, prit la décision d'introduire dans le pays les usages chrétiens, et en particulier le mariage. De petites communautés se formèrent ; il y eut à Seneca et à Cattaraugus 50 baptisés, qui pouvaient être considérés comme sérieusement convertis. Un homme qui vécut plusieurs années parmi ces Indiens écrivait ceci : « On a cherché à répandre l'opinion que les Senecas étaient un peuple si sauvage, que toute tentative faite pour l'évangéliser serait vaine. Pour juger de cette question, comparons l'état actuel de ce peuple avec ce qu'il était dans le passé. Jadis, l'opinion courante dans la tribu considérait l'ivrognerie comme une vertu. Abandonner femmes et enfants, c'était une prérogative de l'homme. L'épouse innocente était accusée de sorcellerie et torturée jusqu'à la mort. La haine et la discorde régnaient en permanence, et, avec elles, la dégradation et la misère. Maintenant les Senecas savent, par leur travail, s'entretenir convenablement. Ils ont des provisions qu'ils vendent ou échangent contre des vêtements et des ustensiles de ménage. Les ivrognes ont généralement renoncé à leur vice. Il est fort rare qu'on voie un mari abandonner sa femme. En un mot, sous l'influence du christianisme, il s'est produit au sein de ce peuple une amélioration sensible, et cela, tant au point de vue matériel qu'au point de vue moral. » Le témoin que nous citons parle ensuite du sérieux avec lequel les Senecas assistent au culte, de l'intérêt qu'ils montrent pour leur école qui leur coûte environ 300 francs par année, et dont plusieurs élèves poursuivent leurs études avec succès. Tout fait espérer que l'Evangile continuera à porter ses fruits au milieu de ce peuple.

Les Tuscaroras, qui vivaient à moins d'une lieue du Niagara, furent d'abord évangélisés par la Société des missions de New-York, puis par celle qui était à l'œuvre au milieu des Senecas. Cette tribu se montrait bien disposée pour les prédicateurs de l'Evangile. Plusieurs renonçaient à la vie nomade des chasseurs, pour s'adonner à l'agriculture. Elisabeth Brown, une pieuse Cherokese, avait établi parmi eux une école qui devint bientôt très florissante. Le village des Tuscaroras comptait alors 260 âmes, dont 17 chrétiens baptisés. Le missionnaire Crane, qui travaillait au milieu d'eux en 1821, affirme que ces Indiens s'occupaient avec sérieux du salut de leurs âmes. Un pécheur effronté vint un jour lui dire : « Mon cœur est en feu, et je n'ai aucun repos. » Un autre jour, le vieux Cusik, interprète de la mission, s'écriait : « Je n'ai

pas encore vu de telles choses dans la tribu : tous ne sont qu'un cœur et qu'une âme. » Le 1er février 1822, la sainte cène fut célébrée pour la première fois, en même temps qu'on procédait au baptême de quatre jeunes Indiens. « Ce fut, écrit le missionnaire, un sentiment de bienheureuse paix qui régna, ce jour-là, parmi nous. Je crois pouvoir le dire : notre travail n'a pas été vain. Plusieurs Indiens ont reçu la paix de Dieu avant de quitter ce monde ; d'autres marchent avec nous dans le sentier étroit qui conduit à la vie. »

L'émigration des Indiens de l'Etat de New-York ne troubla pas cette mission comme celle des Oneidas. Les Tuscaroras se sont établis dans les réserves qui leur furent assignées et ont passé sous la direction de l'*American Board.* Ce comité commença son travail dans cette tribu par l'envoi du jeune missionnaire John Elliot. En 1831, il se produisit un réveil, à la suite duquel le chiffre des communiants s'éleva de 15 à 56, sur un total de 240 Indiens. En 1845, on peut constater de nouveaux progrès. A cette date, un missionnaire écrit : « Si nous devions établir une comparaison entre les Tuscaroras et les bourgeois de New-York, nous dirions : Les hommes blancs tolèrent la fabrication et la vente des boissons enivrantes ; les Indiens s'y opposent. Les hommes blancs profanent le sabbat ; les Indiens le respectent. L'impiété est habituelle chez les blancs ; il n'y a pas, dans la langue des Indiens, d'expressions impies : l'incrédulité est chez eux chose inconnue et la religion tenue en haute estime. » Lors de la fête annuelle de l'*American Board*, en 1852, un Tuscarora et deux Senecas prononcèrent des allocutions qui témoignaient de la puissance déployée par l'Evangile au sein de ce peuple.

Les méthodistes ont réuni parmi les Senecas de Cattaraugus une communauté qui, en 1858, comptait 30 communiants. Ils travaillent aussi parmi les Indiens catholiques établis près de Saint-Regis, sur le fleuve Saint-Laurent, à la frontière canadienne.

Les missions dans le Far-West. — Le Far-West était autrefois un pays désert et inconnu. Depuis quelques années son territoire se peuple, la locomotive le traverse jusqu'au Pacifique et la civilisation y est en progrès. Vers l'an 1830, c'était une entreprise hasardeuse que de pénétrer jusqu'au Missouri supérieur. Là vivaient, dans leurs prairies, les Dakotas, les Upsarokas (Indiens corneilles) et les Blackfeet (Pieds noirs), tribus appartenant à la race algonkine. La civilisation européenne n'entrait en contact avec eux que par les agents du commerce de la pelleterie. Ceux-ci, pour la plu-

part Canadiens, aventuriers audacieux, rôdaient, comme chasseurs et trappeurs, autour de ces tribus païennes, auxquelles ils n'apportaient guère que des fusils et de l'eau-de-feu. Les contrées situées au delà des Montagnes Rocheuses étaient peu connues, même de ces aventuriers. Là commençait le Far-West. Et pourtant ces territoires inexplorés étaient parcourus par des Indiens auxquels l'Evangile devait être annoncé.

L'*American Board* chargea l'un de ses missionnaires de faire dans ces contrées une course d'exploration. Ce voyage, qui eut lieu en 1829, n'eut pas de résultats. Les tribus qu'on avait particulièrement en vue étaient les Flatheads, ou Têtes plates, ainsi nommés à cause de leur coutume d'aplatir artificiellement la tête des enfants. Ils se divisent en plusieurs groupes: les Nez percés, les Cœurs d'alènes, les Kayuses, etc. Quant aux Schoshonies, ou Indiens-serpents, habitant le sud, et aux Utas, ils appartiennent à une autre race. Il en est de même des Indiens californiens, dès longtemps christianisés par une mission catholique espagnole.

Peu après ce voyage d'exploration, quatre chefs des Indiens Têtes plates vinrent à la Nouvelle-Orléans et à Washington. Ils avaient franchi, à pied, une distanee de 1200 lieues pour faire visite au général Clarke, qu'ils avaient appris à connaître comme employé du gouvernement américain. Le but de leur mission était de s'informer de la vraie manière de servir Dieu. C'était, disaient-ils, par un homme blanc qui avait pénétré jusque dans le pays, qu'ils avaient été rendus attentifs à ces idées nouvelles. Il avait dit qu'on possédait, dans son pays, un livre enseignant le moyen de prier Dieu et d'acquérir sa faveur. Le général Clarke confirma la vérité de ce qu'ils avaient ouï dire et leur fit connaître les doctrines principales du christianisme. Cet évènement engagea la société méthodiste de la Nouvelle Angleterre à envoyer aux Têtes plates le missionnaire Jason Lee, avec deux aides. Ils partirent, emportant avec eux ce qui était nécessaire à l'établissement d'une station, mais ils ne purent parvenir à trouver la peuplade, objet de leurs recherches, et l'entreprise échoua.

Ce fut en 1836 seulement, que les missionnaires Spalding et Dr Whitmann, envoyés par l'*American Board*, réussirent à établir dans le territoire de l'Orégon, sur le fleuve Columbia, les stations de Waiilatpu, chez les Kayuses de Clear-Water, chez les Nez percés et de Tshimakain, chez les Flatheads. Les missionnaires furent reçus amicalement et de nombreuses familles s'établirent dans le voisinage des stations. On aimait l'agriculture et plusieurs écou-

taient avec un sérieux intérêt l'enseignement religieux. Les Indiens n'avaient jamais témoigné autant d'empressement. On en vit près de 2000 confesser leurs péchés et promettre de servir le Dieu vivant. Une presse, donnée par les chrétiens des îles Hawaï, fut installée à Clear-Water, et plusieurs écrits purent être imprimés dans la langue de ces Indiens.

Les circonstances ne furent pas toujours aussi favorables. Dans la station dont nous venons de parler, les missionnaires rencontrèrent plus tard du mauvais vouloir et de l'hostilité. Ce fait est dû, dit un rapport de 1847, à la jalousie de prêtres romains qui se trouvaient dans le voisinage et qui insinuèrent aux Indiens que les missionnaires évangéliques devraient, à leur exemple, pourvoir à l'entretien des nouveaux chrétiens.

La même année survint une funeste catastrophe. La rougeole faisait rage dans la contrée de Waiilatpu. Les indigènes sommèrent le Dr Whitman de conjurer la maladie; d'autres pensèrent qu'il l'avait évoquée par ses maléfices. Le 29 novembre, la station fut assaillie et le missionnaire, avec sa femme et ses aides, misérablement massacrés. A la suite de ces violences, les autres stations furent abandonnées. Les missionnaires se mirent à travailler au milieu des blancs de l'Orégon, dont le nombre augmentait rapidement, et les prêtres romains prirent sans tarder la place encore rouge du sang qu'ils avaient contribué à faire verser.

Une dernière entreprise, faite en 1858 dans le Far-West, échoua à son tour. Elle avait pour but l'évangélisation des Upsarokas (Indiens corneilles). Plusieurs missionnaires remontant le Yellowston-River, parvinrent auprès de ce peuple, qu'ils suivirent dans ses pérégrinations. Deux ans plus tard, l'un d'entre eux fut massacré par une bande d'Indiens dakotas; les deux autres, Kessler et Flachenecker durent, au bout de peu d'années, se retirer sans avoir obtenu de succès durable.

Pour compléter cette étude, jetons un rapide coup d'œil sur la mission catholique-romaine. Au commencement du siècle, elle avait déjà su conquérir des domaines considérables. Des tribus entières lui appartenaient. Le gouvernement français ayant donné à cette mission un puissant appui, tous les Indiens qui vivaient en bonnes relations avec lui, étaient devenus chrétiens. Dans le sud, le catholicisme s'était plutôt appuyé sur l'Espagne.

En Floride, où la mission catholique remonte à la date la plus ancienne, les farouches Séminoles ont résisté à son influence,

aussi ne mentionne-t-on pour cette contrée que 600 convertis. Au Texas et dans le Nouveau-Mexique, il en a été de même, tandis qu'au Canada, en Californie et parmi les indigènes de l'Arkansas, de l'Illinois et du Michigan, les résultats de la mission catholique ont été plus satisfaisants.

On peut compter que, jusqu'en 1799, plus de 250 missionnaires ont travaillé à cette œuvre et cela, en somme, avec beaucoup de succès. Dès cette époque, le catholicisme eut à subir, dans l'Amérique du nord, un grave échec, par suite de la cession des colonies françaises à l'Angleterre. Les missionnaires catholiques eurent, dès cet événement, à lutter contre l'influence du gouvernement qui ne voulait pas permettre l'extension du romanisme.

Lorsque les Etats-Unis promulguèrent leur nouvelle constitution et proclamèrent une absolue liberté de conscience, la mission catholique romaine put se développer. Il est vrai qu'elle consacra ses meilleures forces aux colons européens, qu'elle désirait attirer. Dès lors les progrès de l'Eglise romaine en Amérique sont devenus rapides et menaçants, même dans les Etats qui, de tout temps, ont appartenu au protestantisme. Les Irlandais, répandus dans tout le territoire de l'Union, sont le point d'appui d'une propagande, grâce à laquelle on voit les sanctuaires catholiques sortir de terre, comme des champignons. Néanmoins la mission de cette Eglise chez les Indiens n'a pas été négligée; ses travaux sont inférieurs à ceux des Eglises évangéliques.

CHAPITRE IX

Etat actuel de la mission chez les Indiens des Etats-Unis.

La guerre qui bouleversa l'Amérique du nord, dès 1861 à 1865, désorganisa les œuvres missionnaires. Ce fut, comme on le sait, la question de l'esclavage qui occasionna ce conflit entre les Etats du nord et ceux du sud. Nous n'avons point à nous étendre ici sur un sujet qui a si longtemps préoccupé le monde chrétien et qui touche par tant de points à la cause des missions.

Les amis de cette œuvre n'appartenaient pas tous au parti abolitioniste. Diverses congrégations avaient vu éclater à ce sujet dans leur sein, dès 1840, de véritables schismes. Il y eut parmi les baptistes, les méthodistes, les presbytériens, dans les Etats du

nord et dans ceux du sud, des partisans et des ennemis de l'esclavage. Mais il est à remarquer que la plupart des missions fondées au milieu des Indiens se trouvaient dans les mains des Eglises du sud. Voilà pourquoi les Cherokees, les Choktaws et d'autres encore tenaient pour les Etats du sud, auxquels divers intérêts les rattachaient; et voilà pourquoi ces tribus furent envisagées comme rebelles par les belligérants du nord. Aussi eurent-elles les premières à souffrir des horreurs de la guerre. Ce fut le cas, par exemple, des Cherokees de la station missionnaire de New-Springplace. Le 2 septembre 1862, cette station fut attaquée à l'improviste par un détachement de cavalerie appartenant à l'armée du nord. Les vainqueurs firent prisonnier le missionnaire Gilbert Bishop et fusillèrent, comme partisan du sud, son aide dévoué, un métis nommé James Ward. Bishop, mis en liberté au bout de quelques semaines, revint dans sa station, mais il la trouva dévastée, ainsi que toute la contrée environnante, et dut s'enfuir à Bethléhem avec sa famille. Cette mission se trouvait donc entièrement désorganisée.

Il en fut de même dans quelques tribus du nord. La guerre n'y eût pas sévi avec autant de violence que dans le sud, si les Indiens n'avaient pas saisi cette occasion de donner essor à la haine qu'ils nourrissaient depuis longtemps contre les blancs. Les Dakotas surtout se montrèrent cruels, si bien que les missionnaires se virent forcés de quitter leurs stations. Quelques-unes pourtant ne furent pas directement atteintes, mais l'œuvre y fut paralysée. La guerre priva la mission de ses ressources habituelles et lui prit tous les hommes en état de porter les armes; aussi ne fut-elle reprise que longtemps après. Cela dit, voyons comment elle s'est développée jusqu'à nos jours par le moyen des diverses sociétés missionnaires.

L'AMERICAN BOARD. — Cette société ne travaillait, au commencement de la guerre, que parmi trois tribus : les Dakotas, les Chippeways et les Senecas. La mission chez les Dakotas, établie sur les territoires réservés à ces peuplades, près de la rivière Saint-Pierre ou Minnesota, prit un développement qui promettait les plus heureux fruits. A côté de la station, déjà mentionnée, de Yellow-Medicine, il en avait été fondé une, 40 kilomètres plus au sud, à Lower-Agency. Dans ces localités, le nombre des communiants s'était élevé à 83. La civilisation y fit de remarquables progrès, de l'aveu même de personnes qui n'étaient rien moins que bien disposées pour la mission. Les habitations, construites

par le gouvernement, et bien mieux tenues que par le passé, commençaient à être pourvues de tables, de chaises, de lits, de pendules et d'autres meubles. Le temps n'était plus où les Indiens ne savaient qu'errer dans les savanes : de vastes champs bien cultivés témoignaient des progrès de l'agriculture. Constatons enfin que, dans le voisinage des stations, l'eau-de-vie était peu recherchée, et que les membres des communautés n'en faisaient point usage.

Sur ces entrefaites, le 18 août 1861, les Indiens avaient attaqué Lower-Agency, et tué nombre de blancs. Un détachement de troupes, envoyé du fort Ridgely, fut à moitié anéanti, et les Indiens chrétiens mis dans l'impossibilité de protéger les missionnaires. Il fallut fuir : le Dr Williamson et le rév. Riggs, rejoints bientôt par 400 chrétiens fugitifs, gagnèrent la prairie et arrivèrent au fort Ridgely, où 500 femmes et enfants des environs s'étaient déjà réfugiés. Le fort étant rempli, il fallut continuer la route, et ce ne fut qu'au bout d'une nouvelle journée de marche que ces pauvres gens, en proie aux tourments de l'incertitude, virent arriver 600 soldats envoyés à leur secours. Les familles de la mission étaient sauvées.

On a accusé des agents du sud d'avoir fomenté ce soulèvement. Cette supposition ne s'est pas confirmée ; ce qui est plus vrai, c'est que les Dakotas avaient contre le gouvernement de nombreux griefs. Les engagements pris par celui-ci n'étant pas toujours tenus et les mauvais traitements de la part de certains blancs n'étant pas toujours réprimés, les Dakotas avaient cru avoir droit à une revanche. Un chef, nommé Little-Crow, s'était mis à la tête du soulèvement, et il ne fallut pas moins d'un corps d'armée, sous les ordres du général Sibley, pour réprimer la révolte. Little-Crow fut battu près du lac Wood, en 1862, et s'enfuit avec quelques Dakotas vers le Missouri ; presque tous les autres Indiens firent leur soumission. Ces derniers furent incarcérés au fort Mankato et soumis à une enquête qui aboutit à la condamnation à mort de 300 d'entre eux. Mais à l'exception de quelques-uns tous furent graciés, et internés au fort Davenport, dans le Jova, où les missionnaires Riggs et Williamson leur apprirent à lire, à écrire, et en amenèrent plusieurs à la connaissance du Sauveur.

Les parents des prisonniers, des femmes et des enfants surtout, au nombre d'environ 1600, appartenant aux tribus des Dakotas et des Winebagos, passèrent l'hiver dans un camp près du fort Snelling. Le jeune missionnaire Williamson travailla au milieu

d'eux avec un rare dévouement, partageant les douleurs et les privations de ceux qu'il instruisait. Les nombreuses lettres que ceux-ci recevaient de leurs époux et de leurs pères captifs secondaient ses efforts. La souffrance fit ici son œuvre : plusieurs demandèrent le baptême et lorsque, plus tard, ils furent transportés près du fort Thompson, au milieu d'arides prairies, ils supportèrent leur sort sans se plaindre.

Après la guerre, le gouvernement vint en aide aux Dakotas qui étaient demeurés fidèles. Ils purent s'établir, au nord-ouest de leurs précédentes demeures, sur les bords du lac Travers, où des missionnaires les visitèrent, non sans succès. L'Evangile leur fut ensuite annoncé par deux aides indigènes, fixés au milieu d'eux et entretenus par les membres de la communauté. En une seule année ces Indiens versèrent 450 dollars dans leur « caisse particulière de mission et d'éducation. » La cause de l'Evangile faisait ainsi des progrès visibles parmi eux.

Les Indiens du fort Thompson furent moins heureux. En vain essayaient-ils de cultiver le sol; il était stérile. Un jour qu'ils étaient pressés par le besoin, ces pauvres gens tentèrent une expédition de chasse dans les prairies. Un missionnaire les accompagna; et ce fut pour lui, nous dit-il, une occasion de montrer à ces Indiens que, même dans la prairie, on doit célébrer le dimanche et qu'il est possible de tuer le buffle sans pratiques païennes ni sortilèges. L'année suivante, la famine devint extrême et mit à la plus rude épreuve la foi de ces pauvres gens. Toutefois la communauté chrétienne traversa sans trop déchoir ces jours difficiles. Elle compte encore plus de 200 membres et l'école continue à se développer.

Pendant ce temps le Dr Williamson avait poursuivi ses fidèles travaux à Davenport, au milieu des prisonniers. Comme des oiseaux retenus en cage, ceux-ci ne faisaient que soupirer, après le moment où ils pourraient retrouver leurs familles. Ils avaient presque tous accepté l'Evangile. Quelques-uns avaient été gagnés par les missionnaires romains ; une douzaine s'étaient joints à l'Eglise épiscopale ; la communauté se rattachant au *Board* se composa de 200 communiants, avec 30 enfants baptisés; 143 pouvaient lire et comprendre la Bible; 130 écrivaient assez bien pour correspondre avec les parents dont ils étaient séparés. Leur captivité prit fin en 1865. Les Indiens du fort Thompson furent transportés dans une contrée fertile, arrosée par la rivière Niobrara, à l'ouest du Missouri, où ils furent rejoints par leurs parents

du fort Davenport. Le moment du revoir fut des plus émouvants. Plusieurs, les yeux remplis de larmes, cherchaient en vain leurs bien-aimés au milieu de ceux qui revenaient. Il était touchant de voir se rencontrer ceux qui, païens lorsqu'ils s'étaient séparés, se retrouvaient chrétiens. L'on avait eu l'intention de recevoir les arrivants au chant des cantiques ; mais quand le bateau qui ramenait les captifs fut à portée et qu'il devint possible de discerner leurs traits, l'émotion arrêta les chants. Les deux communautés de Dakotas n'en formèrent dès lors plus qu'une seule, qui se nomma l'Eglise des pèlerins dakotas. Elle comptait 417 membres.

L'Eglise des pèlerins n'était pas encore au bout de ses peines. Un établissement durable ne pouvait se fonder dans la contrée de Niobrara, qui manquait entièrement de bois de construction. On trouva un emplacement plus convenable à Breckenridge, où la mission prospéra.

La mission s'étendit également vers le nord-ouest, où habitaient des tribus de Dakotas auxquelles l'Evangile n'avait pas encore été annoncé. Elle fut commencée en 1869 par Williamson avec la coopération des Dakotas de l'Eglise des pèlerins. Leurs efforts aboutirent, et déjà le rapport de 1870 pouvait mentionner trois stations annexes : Château-Creek, White-Swan et Crow-Creek sur le Missouri.

Ainsi, dans les dix années où elle avait rencontré les plus grandes difficultés, cette mission prit un essor extraordinaire. En même temps, et grâce à d'importants travaux de traduction, une littérature chrétienne s'était développée dans la langue des Dakotas. Telle était la situation de l'œuvre de l'*American Board* quand ces stations furent rattachées, en 1871, à la mission des presbytériens.

Suivons maintenant l'histoire du *Board* parmi les Chippeways. Nous ne trouvons ici, en 1860, que la seule station d'Odanah, qui, située d'abord sur l'île La Pointe, fut ensuite transférée vers la réserve de la rivière Bad. La communauté ne comptait que 22 membres ; mais des progrès se manifestaient, soit dans l'école, soit dans la culture du sol. La guerre n'étendit pas jusque-là ses ravages, car les Chippeways du lac Supérieur envoyèrent au président une adresse protestant de leur fidélité ; mais ils ressentirent pourtant les conséquences douloureuses des événements. Dans ces jours agités, le paganisme releva la tête et l'eau-de-vie coula à flots dans les environs de la station. L'Eglise romaine tira

parti de ces circonstances : elle réussit à gagner plusieurs adeptes, grâce à l'éclat de ses cérémonies et aux conditions faciles auxquelles elle promettait l'éternelle félicité. Le pensionnat et l'école suivaient leur marche régulière, mais la communauté dépérissait. Ce déclin s'accentua surtout après le départ du missionnaire Wheeler, qui, âgé et malade, dut se rendre à Beloit et fut remplacé par un natif. Toutefois, à l'heure qu'il est, l'œuvre reprend un peu de vie et de force. Il est à désirer, pour sa bonne marche, que les Chippeways, qui sont encore au nombre de 4750, disséminés sur plusieurs réserves, soient réunis au bord de la rivière Bad, où le sol plus fertile serait suffisant pour tous.

La troisième mission du *Board*, établie parmi les Senecas, dans la partie occidentale de l'Etat de New-York, eut à souffrir aussi de l'ébranlement causé par la guerre. Bien que la civilisation se fût introduite depuis longtemps dans cette tribu, le parti païen essaya d'y renverser la constitution républicaine et d'y rétablir l'antique dignité du chef. Il s'éleva, en outre, contre le gouvernement, des plaintes de plus d'un genre. C'était une dernière tentative de faire revivre la vieille confédération des Iroquois. Les restes des six stations se réunirent en assemblée populaire, ce qui n'eut aucun résultat, et l'agitation se calma peu à peu.

La réserve de Cattaraugus, comprenant environ 1450 Senecas, vit se former une communauté chrétienne de 130 communiants. Le gouvernement y entretenait 10 écoles et un orphelinat. Mais des méthodistes et des baptistes se mirent à travailler à côté de la mission du *Board*, ce qui présenta certains inconvénients. En 1867, un essai fut tenté pour implanter l'Evangile parmi les Senecas de la réserve de Tonawanda, où, jusqu'alors, avait été célébrée la principale fête du paganisme. Les visites de quelques membres de la communauté de Cattaraugus y provoquèrent un réveil, et le vieux missionnaire Wright eut encore la joie de voir une Eglise se fonder et un temple s'élever dans ce lieu.

L'*American Board* est encore à l'œuvre dans la réserve des Alleghanys, où résident 1000 Senecas. Les méthodistes et la Société des amis y poursuivent aussi leurs travaux ; mais la mission principale reste à l'*American Board.* En 1870 elle passa, comme d'autres, aux presbytériens. En 1873 elle comptait 250 communiants.

Enfin l'on mentionne une mission qui vient d'être reprise parmi les Choktaws. Les presbytériens du nord ayant abandonné cette œuvre depuis la guerre, ceux du sud la reprirent, mais sans qu'il leur fût possible d'y fonder une nouvelle station. Cet insuccès

engagea l'*American Board* à rentrer dans son ancien champ de travail. Il le fit d'autant plus volontiers que les causes qui en avaient motivé l'abandon n'existaient plus, et que la communauté se montrait disposée à subvenir, dans la mesure de ces ressources, à l'entretien du missionnaire. La station occupée est Green-Hill, près du fort Smith, et le territoire qui s'y rattache s'étend de la frontière de l'Arkansas jusqu'à Lenox, le siège antérieur de cette communauté. La vieille église de Lenox tombait en ruines; les fenêtres avaient été brisées, les sièges brûlés, ainsi que la chaire. Cependant, le premier dimanche que le Dr Hobbs passa de nouveau dans cette localité, dont il avait été le pasteur avant la guerre, 70 personnes se réunirent dans le sanctuaire dévasté. Des réunions de prières s'y tinrent aussi à la lueur d'un cierge, et beaucoup de fidèles, privés depuis longtemps du culte, parurent profondément émus. Dès lors, les communautés de Green-Hill, de Lenox, de Bush-Creek ont fait de réjouissants progrès, et les profondes plaies dont le peuple souffrait depuis la guerre sont près d'être cicatrisées.

La mission des presbytériens du nord. — Nous avons déjà vu que la guerre avait entièrement ruiné la plus importante des œuvres missionnaires de cette Eglise, celle entreprise sur le territoire indien. En 1865, la paix étant rétablie, quelques-uns des troupeaux abandonnés manifestèrent le désir de recouvrer leurs pasteurs. Mais on ne put fournir des missionnaires qu'à deux de ces peuplades : aux Creeks et aux Séminoles. Les Creeks avaient cruellement souffert. De 20 000 qu'ils étaient avant la guerre, ils n'étaient plus que 12 000. Le pays était dévasté, et, chose encore plus triste, les esprits démoralisés. Cependant la semence répandue n'avait pas péri tout entière, preuve en soit l'appel adressé aux missionnaires. L'un de ceux-ci, Robertson, se rendit en 1866 à Talahasse, où il réunit une petite communauté de 17 membres et put, moyennant un subside accordé par l'Etat, fonder un pensionnat. Le gouvernement des Etats-Unis, songeant à l'instruction de la jeunesse, beaucoup plus qu'il ne le faisait avant la guerre, subventionna un institut des méthodistes, ainsi que 20 écoles où la langue anglaise était enseignée. Les manuels et les écrits chrétiens furent revus avec soin et réimprimés dans la langue creek. Les écoles firent de grands progrès jusqu'au moment où le conseil national ayant retiré sa subvention, le nombre des enfants diminua. La communauté s'accrut peu à peu jusqu'à compter 50 membres. Au dire du dernier rapport, un

des anciens se préparait au saint ministère et plusieurs élèves des écoles travaillaient à devenir instituteurs.

L'année d'après (1867) vit recommencer la mission parmi les Séminoles. Le chiffre de cette peuplade était descendu, pendant la guerre, de 2500 à 1900. Le rév. Ramsay, qui avait déjà auparavant travaillé dans la tribu, s'établit à Wanuko, avec des perspectives encourageantes. « Ces Indiens, écrit-il, paraissent avoir surmonté la crise, et un avenir plus serein s'ouvre devant eux. Ils aiment le travail et désirent les bienfaits d'un éducation chrétienne. Il est permis d'espérer que les Séminoles deviendront, avant qu'il soit longtemps, de bons citoyens des Etats-Unis. La douce influence de l'Evangile a plus fait pour changer leur caractère et améliorer leur situation, que les millions de dollars et la force des armes employés contre eux pendant bien des années, lorsqu'ils étaient en Floride. »

Ces espérances du missionnaire se sont en partie réalisées. Avant de prendre sa retraite en 1873, il put signaler d'encourageants progrès. L'agent du gouvernement pouvait, lui aussi, dire des Séminoles, qu'ils vivaient en paix entre eux et avec leurs voisins, qu'ils s'appliquaient à l'agriculture avec un zèle et des succès croissants. Au point de vue religieux, les résultats sont encore plus apparents : la communauté comptait, aux dernières nouvelles, 114 communiants.

A Blackbird-Hills, chez les Omahas du Missouri, la mission presbytérienne n'avait eu, avant la guerre, d'autre moyen d'action qu'un pensionnat. Ce fut en 1869 seulement, que la prédication porta ici ses premiers fruits. Vingt-neuf Omahas reçurent le baptême et purent être admis à la sainte cène. La petite communauté compta plus tard jusqu'à 37 membres.

La mission chez les Chippeways, à Traverse-Bay, s'exerçait au milieu de 700 natifs, mais sans faire de grands progrès, à cause de deux missions rivales, fondées par les catholiques-romains et les méthodistes. La plupart des familles se rattachant à la communauté de Traverse-Bay étaient entièrement civilisées et leurs membres reconnus comme citoyens américains. D'autres familles, qui n'avaient pas voulu de la civilisation, étaient tombées dans la dégradation et peu à peu quittèrent le pays. Cette station fut supprimée en 1872, et la communauté de Traverse-Bay, comprenant 50 membres, confiée aux soins des Eglises presbytériennes du voisinage.

Nous avons à mentionner une mission nouvelle, celle entreprise

au milieu des Navajoes, dans le Nouveau-Mexique. Cette tribu, longtemps redoutée des Mexicains à cause de ses déprédations, s'était déjà quelque peu civilisée. Et quand le Nouveau-Mexique fut annexé aux Etats-Unis, les Navajoes, au nombre de 8000, reçurent au sud-est de Santa-Fé une réserve, plus tard transférée vers l'ouest, à la frontière d'Arizona. Des missionnaires leur prêchent l'Evangile depuis 1868. L'œuvre est encore à ses débuts, parce qu'on manque de bons interprètes et que la langue est très difficile.

Enfin l'ancienne mission de l'*American Board* dans l'Orégon, parmi les Nez-percés, fut reprise, en 1871, par les presbytériens. Le rév. Spalding, un des missionnaires échappés au massacre de 1847, a fondé dans la réserve d'Idaho la station de Lapwai, à laquelle vint bientôt s'ajouter celle de Kamia, à 60 milles au sud-est. Les débuts en furent des plus encourageants ; des foules d'auditeurs venaient écouter la prédication. Dès avant la fin de la première année, 184 personnes dans la première station, 120 dans la seconde, donnèrent des signes de conversion et purent être admises à la sainte cène. En 1873, les communautés évangéliques comptaient 608 membres ; les écoles faisaient aussi de grands progrès.

Mission de l'Union baptiste. — Les Schwanos, les Delawares et les Ottawas du Kansas se trouvaient entourés, déjà vers 1850, d'une population blanche assez nombreuse. Ils avaient fait des progrès notables dans la civilisation, mais sans qu'il fût possible de constater des résultats appréciables dans le champ de la mission proprement dite. Le missionnaire Pratt se plaint ainsi des Delawares : « Ils sont certainement aimables, plus que je ne l'eusse attendu d'un peuple auquel la lumière du christianisme fait défaut ; mais ils n'accueillent pas ma prédication. Beaucoup d'entre eux sont mes amis, et certes notre Eglise serait nombreuse si je pouvais les y admettre en cette qualité, mais ils ne manifestent aucun désir de devenir amis de Jésus. » Le missionnaire déplore aussi leurs divisions constantes et l'instabilité de leurs projets. La guerre eut ici, comme partout, une influence funeste, surtout à cause des continuels mouvements de troupes qui eurent lieu dans le voisinage du fort Leavenworth. Ces troupes étaient suivies d'un ramassis de gens sans aveu, s'adonnant au vol et au pillage. Quand la guerre fut terminée, tout le territoire de ces tribus fut acheté par l'Union des chemins de fer du Pacifique, ensuite d'une convention passée avec l'Etat. En échange, on leur

donna des terres dans le nord du territoire des Cherokees, où elles devaient s'établir aussitôt que le président l'ordonnerait. Quelques-unes seulement s'y transportèrent. Ceux des Indiens qui avaient passé au christianisme et aimaient la civilisation, s'étant décidés à rester dans leur pays, en qualité de citoyens des Etats-Unis, y achetèrent des propriétés avec les indemnités qui leur avaient été allouées. La mission, depuis longtemps stationnaire, fut supprimée en 1866. Les communautés qui restaient, et dont la plus importante comptait 60 membres, furent remises aux soins de la Société baptiste américaine.

Cette société se chargea de même de la mission parmi les Cherokees, que la guerre avait complètement désorganisée. Tahlequah, chef-lieu de la tribu, en devint la principale station, à laquelle s'ajoutèrent en 1869 celles de Lees-Creek et de Fort-Gibson. Le travail s'étendit, dès lors, à toute la population de couleur qui se trouvait sur le territoire indien. Huit missionnaires y sont à l'œuvre.

Mission des baptistes du sud. — L'association missionnaire américaine en faveur des Indiens, fondée à Louisville, en 1842, remit toute son œuvre à la Société dont nous allons esquisser les travaux. Cette dernière reçut de la sorte, à la date de 1855, 6 stations et 8 annexes, où travaillaient 28 missionnaires ou aides missionnaires, avec 1300 communiants. Ces communautés se trouvaient chez les Pottawatomies, les Weas, les Piankeshaws, les Choktaws et les Creeks.

Après les malheurs de la guerre, la reprise du travail missionnaire offrit de plus graves difficultés aux sociétés missionnaires du sud qu'à celles du nord; toutefois l'œuvre fut recommencée sur le territoire indien. Le rapport de 1873 mentionne 7 missionnaires établis chez les Choktaws, 10 au milieu des Creeks et un parmi les Cherokees. Les communautés confiées à leurs soins comptaient 864 communiants. Le même rapport nous apprend que deux associations de baptistes du sud entretiennent sur le territoire indien 5 missionnaires, sous la direction desquels se trouvent 1131 communiants. Quelques bandes de Cherokees, demeurées dans la Caroline du nord, sont aussi évangélisées.

Mission de l'Eglise méthodiste épiscopale. — Quelques-unes des missions de cette Eglise languissaient avant la guerre et finirent par disparaître. Nous parlerons seulement de celles qui sont encore en activité.

Voyons d'abord les Oneidas et les Onondagos, deux tribus qui

comptent ensemble 600 âmes. Les Oneidas sont fixés à six ou sept milles au sud, les Onondagos à la même distance au nord de Syracuse, ville qui a pris un accroissement des plus rapides. Le voisinage de cette ville leur est défavorable ; ils prennent de plus en plus les vices des blancs, sans s'approprier leurs qualités, et leur aspect est devenu celui d'une race particulièrement déchue et malheureuse ; aussi ne faut-il pas s'étonner du peu de progrès des communautés méthodistes qui, en seize années, n'y ont gagné que 142 membres. De meilleurs résultats ont été obtenus sur les réserves des Senecas.

La mission parmi les Oneidas du Wisconsin se trouve à dix-huit milles au nord de Appeltown, non loin de Green-Bay. Cette réserve renferme une population de 1200 âmes, qui avance lentement mais sûrement dans la voie de la civilisation. Les maisons sont confortables, plusieurs même sont construites avec goût. Les habitants s'occupent de l'agriculture, qui leur a donné de bons résultats. La communauté compte 136 membres.

Nous avons déjà parlé de l'activité des méthodistes au milieu des Chippeways, des restes des Ottawas et des Pottawatomies dans l'Etat de Michigan. Outre leur station d'Isabella-County, ils en ont une seconde chez les Indiens établis à Oceana et à Mason-County sur les bords du lac Michigan, et une troisième sur la réserve de Saginaw, près de la rivière des Pins. Les rapports de ces dernières années donnent sur l'œuvre des détails réjouissants.

Les Chippeways, sur le lac Supérieur, forment un champ de mission à part, qui dépend de la conférence de Détroit et comprend les deux stations d'Iroquois-Point et de Kewawenon, sur la baie du même nom. Les rapports ne renferment rien d'intéressant sur ces stations. Le nombre de leurs membres s'élevait dernièrement à 193.

Les méthodistes ont un champ des plus fertiles dans le Far-West. Commencée en 1861, la mission chez les Indiens de l'Orégon vit le nombre des convertis s'augmenter d'année en année. Au bout de douze ans, il s'élevait à plus de 550. La station principale se trouve à Washington, ville de 3400 âmes, au nord du fleuve Colombia. Dans le sud de l'Orégon a été fondée une station à laquelle appartiennent les tribus des Klamaths, des Snakes et des Modocs. Une troisième station, aussi dans l'Orégon, se trouve près de l'Agence de Siletz, où habitent 2 à 3000 Indiens de différentes tribus.

Mission des méthodistes du sud. — Elle fut fondée en 1844, à

Nashville, dans le Tennessée. Avant la guerre, elle était à l'œuvre chez les Wyandots, les Shawanos et les Kickapoos, dans le Kansas; chez les Cherokees et les Choktaws du territoire indien; enfin parmi les restes des Creeks qui se trouvent encore dans l'Alabama et la Géorgie. En 1857, elle possédait 31 stations, 27 missionnaires blancs et 2729 communiants.

MISSION DES PRESBYTÉRIENS DU SUD. — Elle a repris, après la guerre, l'œuvre de l'*American Board* au milieu des Cherokees et des Choktaws. Le fondateur de cette mission, le vieux Dr Kingsbury, quoique octogénaire, était encore à l'œuvre en 1867, dans la station de Doaksville, la capitale des Choktaws. A cette date le rév. Byington, un vétéran aussi, dirigeait à New-York l'impression de la Bible en langue choktawe.

ASSOCIATION MISSIONNAIRE AMÉRICAINE. — Cette société évangélisait les Chippeways du Minnesota, sur les bords du lac Winnepeg. Elle a abandonné cette mission en 1861, pour se charger de la station de Nothport, chez les Chippeways et les Ottawas du Michigan. La communauté comptait au début 52 membres; elle ne paraît pas s'être beaucoup accrue.

LA MISSION DE L'EGLISE PROTESTANTE ÉPISCOPALE DES ETATS-UNIS. — Cette Eglise a poursuivi paisiblement son travail chez les Oneidas du Wisconsin. L'installation, en 1873, d'un évêque missionnaire a fait faire un grand progrès à cette œuvre. Cet évêque réside à Yankton, et son diocèse comprend à peu près tout le territoire dakota. D'autres missions indiennes, situées en deçà des Montagnes-Rocheuses, lui ont été de même confiées.

Le rapport de l'évêque Hare mentionne en premier lieu la mission chez les Oneidas. Voici comment il raconte une visite faite à cette station à l'époque des fêtes de Pâques. « De tous côtés, dit-il, les Indiens se dirigeaient vers leur modeste sanctuaire. L'édifice était entièrement rempli, et j'ai rarement vu une assemblée plus attentive. Beaucoup d'hommes confirmés, il y a cinquante ans, par l'évêque Hobart, amenaient au petit-fils de ce dernier leurs petits-fils pour qu'il les confirmât. Ces jeunes gens étaient au nombre de 20. Puis, en présence de toute la communauté, nous célébrâmes la sainte cène, à laquelle 120 personnes participèrent. Après quoi, hommes, femmes, enfants vinrent, chacun à son tour, me serrer la main. Une femme âgée me remit un billet de banque d'un dollar; un homme me dit : « Tu nous » as rendus heureux ; » un autre murmura à mon oreille :

« Prie pour les Oneidas. » Ce qui m'a le plus vivement affligé chez cette peuplade, c'est le manque d'ordre et d'économie, ainsi que l'abus de l'eau-de-vie. Ces péchés n'y sont cependant pas plus accentués que dans la plupart de nos villes frontières, et moins que dans tel village irlandais de nos districts houilliers.... Lorsque les Oneidas s'établirent sur cette réserve, ils n'y trouvèrent qu'une épaisse forêt. Ils ont défriché de leurs propres mains près de 20000 arpents, qu'ils ont entourés de clôtures. Ces Indiens ont renoncé à leurs wigwams afin de se construire d'élégants blockhaus, qui ressemblent à ceux des blancs établis dans la contrée. Autrefois ces Indiens prenaient leurs repas, accroupis sur le sol, puisant tous avec leurs cuillers dans un grand plat; chacun tient maintenant à honneur d'être assis autour d'une table bien propre, que recouvrent une nappe blanche, des assiettes, des couteaux, des fourchettes. Un voyageur, traversant la réserve, pourrait s'y croire au milieu des blancs. »

Les autres stations de l'Eglise épiscopale, destinées surtout aux Dakotas, sont situées sur le Missouri supérieur. C'est tout d'abord la mission chez les Santees, à 30 milles au nord de la ville de Yankton. Avant la révolte, cette tribu vivait dans le Minnesota, à Red-Wood-Lake, où l'infatigable ami des Indiens, l'évêque Whipple, leur fit annoncer l'Evangile. Avec lui travaillait le missionnaire Hinman, qui eut aussi à vaincre bien des difficultés, mais qui recueillit ensuite de précieux fruits de son labeur. Tout un peuple, sauvage encore il y a quelques années, prend les coutumes de la vie civilisée. L'ancien village indien, agglomération de tentes peuplées de paresseux, et dans lequel on n'entendait que le son de la trompette et les cris du sorcier, a disparu. Ses habitants se sont disséminés sur la réserve, ils demeurent dans des blockhaus et cultivent le sol partout où ils trouvent dans ce travail la récompense de leurs efforts. De toutes parts ils viennent le dimanche à l'église, à pied, à cheval ou en char. Le recueillement et la tranquillité de ces braves gens pendant le service divin avaient déjà attiré l'attention de bien des visiteurs; mais les espérances de l'évêque furent dépassées, lorsqu'il s'agenouilla avec eux dans leur beau sanctuaire. A la station dont nous venons de parler se rattachent deux annexes, situées l'une et l'autre sur la rivière Bazille: la première à 12 milles en amont, la seconde à 5 en aval; elles ont de charmantes églises. Dans l'une de ces stations travaillait un pasteur distingué, Paul Mazakute, dont on disait beaucoup de bien.

Plus haut, vers le cours supérieur de la rivière, se trouve la sta-

tion fondée chez les Ponkas. Ils sont établis près des Dakotas, leurs ennemis jurés, avec lesquels ils ne cessent de se quereller. La mission ne paraît pas avoir remporté beaucoup de succès dans cette peuplade.

L'Eglise épiscopale a trois communautés sur la réserve de Yankton. Les Yanktons sont nombreux et promettent beaucoup. Le paganisme et le christianisme y sont encore en présence; mais ce dernier gagne du terrain. C'est là que l'évêque a établi sa demeure et fondé diverses institutions, entre autres un pensionnat pour former des instituteurs et des prédicateurs; il projette d'élever une « maison de sœurs » destinée à des élèves diaconesses.

Mentionnons encore les stations établies chez les Lower-Yanktonnais (sur l'agence de Crow-Creek), chez les Lower-Brûlés, et celle qui a été fondée, 100 milles plus loin, au milieu des tribus des Spotted-Tails et des Red-Clouds. Ces trois stations ne sont qu'à leurs débuts. Les tribus que nous venons de nommer comptent 10 000 âmes, et ne se montrent point hostiles à l'œuvre de l'Evangile.

La mission de la Communauté des Frères. — Nous avons déjà dit que la mission des Frères au milieu des Cherokees fut anéantie par la guerre. Sans remporter d'éclatants succès, les trois stations de New-Springplace, de Canaan et de Mount-Sion avaient poursuivi leur marche paisible, exerçant une heureuse influence sur la population blanche des environs, qui y trouvait des ressources pour son culte. La guerre interrompit pour plusieurs années cette activité.

Après la conclusion de la paix, en 1866, le travail commencé chez les Cherokees put être repris, au moins en partie. Le missionnaire Mack retourna à New-Springplace, où il trouva sa demeure encore debout, quoique en très mauvais état. Les Indiens le reçurent avec joie, lui témoignèrent beaucoup de reconnaissance, et il se forma peu à peu une communauté de 114 membres, dont 56 communiants. Il fallut momentanément renoncer à réoccuper les deux autres stations. Mais, dans la suite, une annexe put être établie à Park-Hill; elle fut plus tard transportée à Mount-Wood, localité peu éloignée de la capitale des Cherokees. Le travail ne resta pas sans fruits, bien que les perspectives d'avenir fussent toujours assez sombres. Il y avait, en 1873, 200 Indiens se rattachant à une communauté dont la vie intérieure était réjouissante. La spacieuse église de New-Springplace est ordinairement remplie le dimanche.

Le petit reste des Delawares qui s'était fixé à Westfield, dans le Kansas, en était parti pour aller s'établir à 60 milles de là, vers le sud-ouest. La station qui y fut fondée reçut le nom de New-Westfield. Dans ces dernières années, le nombre des croyants est tombé de 85 à 55. Leur zèle et leur sobriété font la joie du missionnaire. « Quand je les entends, écrit-il, chanter nos cantiques, prier et s'exhorter mutuellement à rester fidèles à leur Sauveur et à leur Eglise ; quand je les vois exprimer si cordialement leur reconnaissance aux missionnaires, je me sens rafraîchi et encouragé ; et lorsqu'on me demande s'il vaut encore la peine de travailler au milieu de ces faibles restes de la nation, je réponds par ce mot du Seigneur : « Ce que vous avez fait à l'un de ces plus » petits qui sont mes frères, vous me l'avez fait à moi-même. »

Société pour la propagation de l'Evangile chez les Indiens de l'Amérique du nord. — C'est la plus ancienne de toutes les sociétés missionnaires américaines. Les renseignements que nous avons à son sujet ne sont pas très récents, cette société ne publiant de rapport que tous les cinq ans. Elle se borne à venir en aide à d'autres missions, surtout à des communautés indiennes.

CHAPITRE X

La mission au Canada.

C'est en 1763, que les colonies françaises du Canada et de l'Acadie (Nouveau-Brunswick et Nouvelle-Ecosse) furent cédées aux anglais. Un siècle et demi auparavant, les Jésuites avaient fondé dans ces contrées des missions florissantes et rassemblé en communautés chrétiennes un très grand nombre d'Indiens. Elles diminuèrent sensiblement pendant les luttes engagées entre les Anglais et les Français. Sous la domination anglaise, la mission catholique-romaine ne pouvait s'attendre à beaucoup de succès. La suppression de l'ordre des Jésuites lui fut préjudiciable ; toutefois elle ne disparut pas absolument. Il n'existait pas encore de mission évangélique au milieu des natifs, et ce ne fut qu'au bout de 28 ans, que cette œuvre nouvelle commença dans les colonies acquises par l'Angleterre. Les Peaux-Rouges n'ont pu, au Canada mieux qu'ailleurs, se maintenir comme nation proprement dite. Cependant on ne chercha pas à les exterminer,

comme on le fit aux Etats-Unis. On ne les força point à quitter leur patrie et les tombeaux vénérés de leurs ancêtres ; la loi leur accorda, au contraire, une protection suffisante. Mais malgré les bons traitements dont ils furent les objets, il n'en reste aujourd'hui que de faibles débris. Nous aurons à nous occuper ici des Hurons et des Wyandots, leurs parents ; puis des Iroquois (surtout des Mohawks) au sud ; des Abenakis et des Micmacs, à l'est, enfin des Chippeways, à l'ouest.

La plus ancienne mission évangélique dans ces contrées est celle de la Société pour la propagation de l'Evangile, qui commença son œuvre en 1791, chez les Iroquois et les Chippeways, dans le Haut-Canada. Elle subsiste encore aujourd'hui.

Une année plus tard, la communauté des Frères, après avoir erré çà et là, pendant douze ans, avec les Delawares convertis, se fixa sur les bords de la Tamise, rivière qui se verse dans le lac St.-Clair. En 1794, une station se fonda à 18 lieues de son embouchure ; on l'appela Fairfield ; puis on chercha à évangéliser de là les Chippeways du voisinage. Le missionnaire Denke se construisit, en 1802, une cabane dans l'île peu peuplée de St.-Clair. Il passa tout un hiver dans ce lieu sauvage, n'ayant d'autre société que celle des Chippeways, dont il s'efforçait d'apprendre la langue. Il put enfin s'entretenir tant bien que mal avec ces Indiens et leur annoncer, quoique en balbutiant, la mort du Sauveur. Puis il se rendit en 1803, à Jongquakamik, à 4 lieues de Fairfield. Mais les chefs qui le protégeaient étant morts, au bout de deux ans, la vieille haine des sauvages contre les blancs se réveilla, ce qui obligea Denke à retourner (1806) à Fairfield, où il baptisa un jeune Chippeway, qui fut le premier converti de sa nation. L'essai qui fut tenté de fonder une mission à Sandusky (1804-1811) échoua de même ; de sorte que, à la mort de Zeisberger, survenue en 1808, la communauté des Frères ne possédait que les deux stations de Fairfield dans le Haut-Canada et de Gosen en Pensylvanie.

En 1813, pendant la lutte entre les Américains du nord et les Anglais, la communauté fut obligée d'abandonner Fairfield, qui fut détruit par les Américains. Bien que soutenus par le gouvernement et une société de New-York, les fugitifs errèrent de côté et d'autre jusqu'à la conclusion de la paix, en 1815. Ils purent alors rentrer à Fairfield, rebâtir leurs demeures sur le bord opposé de la rivière, à l'endroit qu'ils appelèrent New-Fairfield.

A ce moment, on vit reparaître les sorciers, entre autres un magicien du nom de Quim, qui, dès sa jeunesse, avait été l'ennemi

acharné des missionnaires et des Indiens convertis. Ce misérable, étant tombé malade, se sentit vivement repris dans sa conscience; il exposa au missionnaire Denke l'angoisse que lui causaient ses nombreux péchés et demanda instamment le baptême. Il confessa sa foi avec une telle énergie, que tous les assistants en furent émus jusqu'aux larmes. Le 11 mars 1816, peu avant de mourir, il fut baptisé et reçut le nom de Léonard. On disait avec bonheur dans la communauté : « Quim, notre ennemi, est devenu notre frère! »

A Gosen, l'ivrognerie faisait des progrès si alarmants qu'on dut en venir à suspendre les réunions et à fermer les écoles. En 1821, les missionnaires furent rappelés; l'on assigna New-Fairfield comme résidence aux chrétiens demeurés fidèles. Quelques centaines d'Indiens vivaient là sous l'influence de l'Evangile, et lorsqu'on célébra, en 1842, le cinquantième anniversaire de l'existence de cette communauté, on constata que 101 adultes et 431 enfants y avaient reçu le baptême.

Plus tard le frère Schweinitz, en sa qualité de membre de la conférence provinciale des anciens de Bethléhem, y fit une inspection officielle et fut frappé du profond recueillement qui régnait pendant le culte. Au milieu d'une agape, plusieurs Indiens s'adressèrent aux assistants de la façon la plus édifiante; les membres de l'Eglise s'aimaient, et la bonne harmonie qui existait entre eux faisait plaisir à voir.

La Mission méthodiste au Canada doit son origine à l'Eglise wesleyenne épiscopale américaine, dont les travaux commencèrent, en 1820, parmi les Mohawks de la Grande-Rivière. C'est là que s'était établi, en 1783, un chef célèbre, Jean Brant, qui y avait fondé la petite ville de Brantfort. Brant, resté fidèle aux Anglais pendant la guerre de l'émancipation, avait un courage à toute épreuve et une grande expérience militaire; il possédait aussi une culture scientifique remarquable, ce qui lui permit de traduire l'évangile de saint Matthieu dans la langue des Mohawks. Mais le christianisme avait atteint son intelligence plus encore que son cœur, et sa tribu resta longtemps païenne. De temps en temps, des prédicateurs méthodistes parcouraient le pays, et toujours sans trouver beaucoup d'accès auprès des Mohawks, jusqu'à ce qu'enfin, en 1822, le missionnaire Torry, remontant la Grande-Rivière et visitant les territoires indiens qu'elle baigne, réussit à convertir cette peuplade.

La mission remporta des succès plus rapides encore chez les Mississaugas, parents des Chippeways. Un réveil s'étant produit

chez eux en 1823, une communauté se forma sur la rivière Crédit. En 1826, de nouvelles stations se fondèrent dans les îles de Snake et de Yellow-Head. Le rév. Stinson, envoyé comme superintendant général de la Société, put faire un rapport très favorable sur l'ensemble de cette œuvre. La communauté ne comptait pas moins de 1200 Indiens fidèles, et leurs progrès dans la civilisation témoignaient de la transformation qui s'était produite en eux. « Les cantiques de Sion, dit un rapport, retentissent maintenant dans les forêts où l'on n'entendait autrefois que des hurlements et des cris de guerre ; des maisons confortables, entourées de jardins, ont remplacé les mauvais wigwams. »

En 1835, une tribu entière, domiciliée près de la rivière St-Clair, se convertit. Le gouverneur du Haut-Canada, sir John Colborne, avait témoigné à ces Indiens beaucoup de bienveillance, leur faisant bâtir des maisons et planter des jardins. Comme le rév. Stinson entrait un jour dans une de ces habitations, il fut reçu par le père de famille, qui lui dit avec des larmes de reconnaissance : « Quand je vins ici, il y a neuf ans, j'étais un pauvre Indien ivrogne et ne possédant qu'une sale couverture ; maintenant j'ai ces meubles et bien d'autres objets ; en outre, je possède le plus précieux des trésors : l'amour de Jésus dans mon cœur. »

Des progrès semblables furent obtenus chez les débris des Tuscaroras et des Onondagas qui demeuraient dans le voisinage de Brantfort, et avaient résisté jusqu'alors à tout essai de civilisation. La mission s'étendit encore du côté du nord-ouest, jusqu'au lac Supérieur, où fut fondée la station de Garden-River, non loin de Sault-de-Sainte-Marie. Ainsi, tout le Haut-Canada se couvrit peu à peu de communautés indiennes rattachées au méthodisme.

Cette mission a passé récemment sous la direction de la Société de l'Eglise méthodiste du Canada. Aussi les rapports de la Société méthodiste de Londres n'en disent-ils presque rien. Nous n'avons de nouvelles un peu détaillées que dans un rapport de 1867. A cette époque existaient les stations de New-Crédit, Grand-River, Muncey et Oneida, Snake et Georgiana, Rama, Schoogog, Alnwick, Hiawatha, Mud-Lake, Wardsville, St.-Clair, Walpole, Saugeen, Cap-Crocker, Christian-Islands, Beau-Soleil et Garden-River, dans lesquelles se trouvaient environ 1800 communiants, aux soins de 25 missionnaires, dont plusieurs natifs.

Nous extrayons ce qui suit des rapports relatifs à la situation particulière de quelques-unes de ces communautés : « L'Eglise de New-Crédit a poursuivi sa marche régulière ; des manifestations

évidentes de la grâce divine ont accompagné plusieurs fois son activité. Quelques efforts faits pour réveiller la piété et le zèle ne sont pas restés sans résultat. Plus de 20 jeunes gens ont trouvé la paix avec Dieu, et plusieurs d'entre eux ont rendu témoignage de leur foi. Ces faits nous ont donné pour l'avenir plus d'espérances que nous n'avions osé en concevoir. Nos convertis sont en général demeurés fermes; mais quelques-uns, s'étant mis à fréquenter des danses malhonnêtes et des réunions nocturnes, ont été perdus pour nous. Ces habitudes coupables et les maux qui en résultent, sont un sujet de vive tristesse pour les missionnaires. Il y a eu, comme à l'ordinaire, un grand nombre de décès; nous avons été heureux de pouvoir diriger les regards des mourants sur la sainte Victime qui ôte les péchés. Quelques jeunes gens, élevés à Muncey, nous font grand plaisir: ils sont appliqués, économes, et, par le concours qu'ils apportent à la mission, font voir qu'ils apprécient l'Evangile. La diminution rapide de la tribu ne permet pas aux communautés de s'accroître. » — « A Grand-River, écrit-on d'autre part, la mort a fait de nombreux vides. Elle a frappé entre autres un prédicateur âgé et d'une foi éprouvée. Ce vide a été comblé par l'admission dans notre Eglise de deux nouveaux époux. L'école est tenue toute l'année. Quelques enfants font des progrès. Nous soupirons après une effusion du Saint-Esprit. Que le Seigneur nous fasse bientôt ressentir les effets de sa grâce! »

Le fléau des Indiens civilisés, écrit-on de Rama, est la phtisie, favorisée par l'intempérance à laquelle ils sont vivement sollicités par les nombreux débits d'eau-de-vie qui se sont établis avec la permission de l'autorité, ou d'une manière clandestine. Les Indiens ont pourtant reconnu le mal, et leur Conseil a décidé que tout homme trouvé en état d'ivresse serait condamné à une amende. Celui qui permettra de danser ou de boire dans sa maison paiera aussi l'amende; en cas de récidive, il sera expulsé. De 1860 à 1866, le nombre des membres de cette station a augmenté d'une manière régulière.

Les fréquentes absences de plusieurs familles neutralisent presque entièrement les efforts tentés par les missionnaires, dit le rapport relatif à Alnwick. Le vice affreux de l'intempérance amène le déclin de la station. Le gouvernement était résolu à transférer les Indiens qui l'habitaient dans une contrée où ils fussent moins exposés à l'influence des blancs, mais ils s'y sont opposés.

Il y a ici, écrit-on de St.-Clair, plusieurs Indiens qui ne le cèdent en rien à beaucoup de personnes de race blanche.

A Walpole, les Indiens s'éloignent fréquemment de leurs domiciles. Le missionnaire les suit dans leurs campements au milieu des forêts, et, le dimanche, leur prêche l'Evangile. Dieu bénit ces efforts et en ramène plusieurs dans la bonne voie.

A Cap-Crocker et dans les îles de la baie de Georgian, les Indiens n'ont pas encore subi l'influence des blancs. Ils font de réjouissants progrès dans la civilisation et le christianisme.

Disons seulement, en passant et pour finir, que les méthodistes ont fondé récemment une mission chez les Indiens du Bas-Canada qui se rattachent nominalement à l'Eglise catholique. Ils se sont établis dans le voisinage de Montréal, près du « Lac des deux montagnes ».

La Société pour la propagation de l'Evangile, établie dans le Canada en vue des Européens, n'y compte qu'une ou deux stations fondées exclusivement pour les Indiens. Dès 1842, il s'en trouve une dans l'île de Walpole. Des 850 Indiens qui habitent cette île, 400, parmi lesquels 70 communiants, appartiennent à l'Eglise épiscopale. Ils se distinguent par leur attachement au missionnaire, qui est déjà depuis longtemps à l'œuvre au milieu d'eux. Ce dernier parle des heureux changements qui se sont produits au sein de son troupeau. Autrefois le Conseil, dans ses séances, ne faisait que fumer et boire; maintenant il y règne un calme remarquable; tout se passe avec ordre et dignité. Le service divin est fréquenté. Au retour de leurs voyages, les Indiens disaient : L'église nous a bien manqué, nous avons soif d'entendre la Parole de Dieu. »

Une autre station, qui porte le nom de Manitowaning, se trouve à Manitoulin, grande île du lac Huron. Fondée en 1840, elle appartint jusqu'en 1867 à la Société dont nous esquissons les travaux, et se rattache actuellement au diocèse de Toronto. D'après le dernier rapport, des 289 âmes dont se compose la tribu, 240, y compris 34 communiants, font partie de l'Eglise. La civilisation ne paraît pas y avoir fait de grands progrès. L'île renferme encore une mission catholique et, de plus, un fort parti païen qui ne veut pas entendre parler du christianisme.

Il existait enfin à Garden-River une station de l'Eglise épiscopale du diocèse de Toronto; il était question, en 1868, d'en fonder une autre dans l'île Michipocoton, au lac Supérieur.

Les Indiens du Bas-Canada appartiennent tous à l'Eglise romaine. Toutefois l'*American Board* avait entrepris, durant un certain temps, une mission dans cette contrée et entretenu, de 1840 à 1858, un pasteur indigène à St.-Francis (entre Montréal et Québec),

chez les Abenakis, tribu qui habitait précédemment le Maine. On était parvenu à y rassembler une communauté évangélique, qui, par suite de circonstances défavorables, fut obligée de se dissoudre.

Il faut enfin mentionner les Micmacs, une nation algonkine qui occupait autrefois le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse, l'île du Prince-Edouard et Terre-Neuve. Ce peuple, beaucoup moins nombreux que dans le passé, est catholique-romain et fort dégradé. En 1849 se forma la Société des missions en faveur des Micmacs, dans le but de traduire la Bible dans leur langue. Un homme, d'un dévouement admirable et qui avait auparavant étudié l'idiome de la tribu, le rév. Silas Tertius Rand, se consacra à cette œuvre. Aucun ouvrage n'existait encore dans la langue micmac, sauf un livre de prières resté manuscrit. Rand traduisit différentes portions de l'Ecriture et les fit imprimer. Sans reculer devant les difficultés, il se mit à parcourir les campements des Micmacs, s'entretenant avec eux, leur lisant l'Ecriture, chantant et priant en leur présence. Les prêtres romains lui firent la plus vive opposition, le représentant aux Indiens comme le diable incarné. Rand n'en poursuivit pas moins son œuvre avec une persévérance qui lui a gagné la confiance de ce peuple. Il s'est aussi rendu auprès de la petite tribu des Maliseets, campée près de St.-John, dans le Nouveau-Brunswick, et dont la langue diffère de celle des Micmacs. Vers 1865, ses rapports avec la Société des missions sont devenus moins étroits, en ce sens qu'il a refusé tout traitement fixe, pour s'en remettre uniquement à la protection du Seigneur. Sa confiance n'a point été trompée. Aux dernières nouvelles, il poursuivait le cours de ses traductions et de ses visites.

Les missions catholiques-romaines au Canada n'appartiennent point à notre sujet. Rappelons néanmoins qu'elles s'étendent au delà des frontières de la Colonie, rassemblant des communautés jusque dans l'intérieur du Labrador, chez les Indiens Nascapi, dont le pays est d'un très difficile accès.

CHAPITRE XI

La mission dans le territoire d'Hudson.

Un vaste territoire s'étend au nord-ouest du Canada, sur une longueur de 2500 à 3000 milles anglais. Il comprend les contrées

qui entourent la baie d'Hudson et constituent l'Hudsonie ou la Terre de Rupert. Cette dernière dénomination, toujours moins usitée, est due à ce prince Rupert que Charles II d'Angleterre autorisa, en 1669, à prendre possession, au nom de la couronne, de tous les pays qu'il découvrirait dans son voyage à la recherche d'un détroit conduisant dans le Grand Océan. Rupert et la Société commerciale qui s'était jointe à lui furent seuls investis du droit de trafiquer dans ces régions, où ils constituèrent bientôt une compagnie puissante, qui gouverna ces contrées au nom de l'Angleterre.

Les moyens de s'aventurer dans ce pays se réduisent à deux : en été, le canot indien ; en hiver, le traîneau ou les patins. Pas de routes, pas de villes ; de loin en loin d'insignifiants villages. Une multitude de lacs, reliés entre eux par des rivières et d'impétueux torrents, sont les seules voies de communication ; encore sont-elles interrompues souvent par des rapides, ou par les montagnes et collines formant la ligne de partage des eaux. Là où les rivières cessent d'être navigables, les Indiens doivent prendre terre et transporter leurs canots jusqu'au point où la navigation peut être reprise.

Le sud de l'Hudsonie jouit d'une végétation assez vigoureuse. A l'est se trouve la région des montagnes ; en marchant de là vers l'ouest, on rencontre d'abord celle des prairies, puis celle des forêts. La contrée montagneuse, au sud de la baie d'Hudson, renferme des bois de diverses essences, surtout des pins et des bouleaux. Au nord, la végétation devient rare ; ce sont de vastes plaines recouvertes de mousses, puis un sol durci par la neige et la glace. Même la partie méridionale de l'Hudsonie a des hivers longs et rigoureux, et les cours d'eau ne sont débarrassés de leurs glaces que pendant peu de mois. Aussi longtemps que le sol est recouvert de neige, les traînaux attelés de chiens offrent un moyen de transport rapide. Mais pour user de ce moyen, il faut des hommes robustes, qui sachent se contenter, la nuit, d'une légère tente et d'un manteau pour dormir sur la neige. Souvent les missionnaires voyagent ainsi, quand ils vont visiter les membres dispersés de leurs troupeaux.

Ces troupeaux sont formés d'Indiens, qui, jusqu'à ces derniers temps, ont continué leur vie errante et conservé leur liberté, malgré la suprématie anglaise. Mais le commerce des pelleteries les met peu à peu sous la dépendance des blancs, auxquels ils doivent recourir pour vendre le produit de leur chasse. De nombreux forts sont disséminés dans le pays. Une sorte de petit camp retran-

ché, entouré de palissades, où se trouvent quelques pauvres maisonnettes et un entrepôt pour les marchandises, telle est la forteresse où stationnent un agent de commerce, un interprète, une poignée de soldats et d'employés. A certaines époques, les Indiens arrivent dans le voisinage du fort, où il échangent leurs fourrures contre des instruments de chasse, des munitions et autres objets de fabrication européenne. L'argent est inconnu; c'est la peau de castor qui sert d'unité monétaire. Chaque été un certain nombre de canots, chargés de fourrures, sont expédiés du fort aux factoreries de la baie d'Hudson, d'où ils reviennent avec des marchandises européennes et avec le courrier. Si celui-ci n'est point encore parvenu à la factorerie quand les canots la quittent, il s'écoulera toute une année avant qu'on retrouve une occasion de l'expédier.

Les Indiens qui peuplent cette immense contrée ont été estimés par les uns à 55000; par d'autres à plus de 100000. Ils appartiennent, pour la plupart, à la race algonkine. Mentionnons avant tout les Knistinos ou Crees, établis dans tout le territoire qui s'étend au sud de la baie d'Hudson, depuis le lac Winipeg jusqu'au Canada. Une partie d'entre eux sont appelés par les Anglais, Swampy-Crees, probablement à cause de l'aspect marécageux de leur pays. Ils sont parents des Saulteaux ou Sauteurs, qui ont eux-mêmes bien des rapports avec les Chippeways. La nation des Assiniboins s'étend jusque sur le rivage occidental du lac Winipeg, bien qu'il y ait, là aussi, quelques tribus de leurs ennemis héréditaires, les Crees. A l'ouest, et jusqu'aux Montagnes-Rocheuses, se trouvent les Athapascas, qui parlent une tout autre langue, et parmi lesquels les Chippewyans (ne pas confondre avec les Chippeways) sont les plus importants. Les Indiens-côtes-de-chiens, les Indiens-lièvres, de même que les Loucheurs-Digothi paraissent appartenir à cette famille. Il en est de même des Kenais, établis de l'autre côté des Montagnes-Rocheuses, sur le fleuve Jukon, dans l'ancien territoire russe, aujourd'hui rattaché aux Etats-Unis. Les peuples établis sur les côtes diffèrent tout à fait, au point de vue ethnographique, de ceux que nous venons de nommer. Ils se rapprochent des Esquimaux, qui occupent les rivages du nord et la côte est de la baie d'Hudson. Les principales langues parlées et généralement comprises dans ce vaste pays, sont le cree et le chippewyan.

Les premières relations des blancs avec ces Indiens sont de date assez récente. Au milieu du siècle dernier, les Français élevèrent sur les bords du Red-River (rivière rouge) un fort, autour

duquel s'était groupée une population composée de blancs et de métis. Vers l'an 1811, lord Selkirk vint se fixer dans cette contrée avec un nombre assez considérable d'émigrants écossais et canadiens. Cette colonie eut d'abord à lutter contre de grands obstacles; mais bientôt elle fut en pleine prospérité. Cependant rien n'avait été encore fait pour le développement spirituel des blancs, ni pour la dissémination de l'Evangile au milieu des natifs. Jusqu'en 1818, il n'existait pas une seule église dans tout le territoire de la baie d'Hudson. C'est alors que deux prêtres du Canada vinrent fonder une mission qui s'étendit plus tard sur toute la contrée, jusqu'aux Montagnes-Rocheuses et à la mer Glaciale.

L'Eglise évangélique ne devait pas tarder à prendre pied dans ces régions. En 1820, la compagnie de la baie d'Hudson mit elle-même la main à l'œuvre et résolut d'envoyer, de concert avec la Société de missions de l'Eglise anglicane, un missionnaire qui aurait à évangéliser les émigrants européens et les natifs.

L'ouvrier choisi pour ce travail fut le rév. John West. Il aborda à la factorerie d'York, remonta en canot indien une large rivière, le Nelson, atteignit le lac Winipeg, le traversa dans toute sa longueur (100 lieues) et parvint au but de sa course, la colonie Douglas sur la Rivière-rouge. Il était accompagné d'un jeune Indien que ses parents, résidant à York, lui avaient confié. A la station de Norway-House, sur le lac Winipeg, un second enfant fut remis à ses soins. Son canot glissait sur d'immenses nappes d'eau, aux rives pittoresques et bordées de sapins. A ses côtés étaient les jeunes Indiens, grossiers, sales, à demi-vêtus. Le vrai Dieu leur était inconnu; mais West leur apprit à répéter, dans un anglais dont ils écorchaient tous les mots, cette courte prière : « Père céleste, bénis-moi pour l'amour de Jésus-Christ notre Seigneur ! » Le voyage dura six semaines. Le 15 octobre, on aborda dans la colonie, où se trouvaient, sans compter les métis, cinq ou six cents Anglais ou Ecossais. Le dimanche suivant, West put annoncer la Parole de Dieu à une nombreuse assemblée. Il eut tout d'abord à célébrer le mariage de plusieurs couples qui avaient vécu jusque là sans la bénédiction nuptiale; quelques métis le prièrent aussi d'administrer le baptême à leurs enfants. Mais bientôt il se sentit poussé à s'occuper surtout des Indiens, qu'il voyait circonvenus par des prêtres romains et sollicités de se rattacher à leur Eglise.

Son champ d'activité s'étendit peu à peu jusqu'à cent soixante lieues dans l'intérieur du pays. Le missionnaire avait déjà retiré de leurs forêts un nombre considérable d'enfants et les avait ras-

semblés autour de lui pour les instruire, lorsque, au commencement de 1821, il reçut l'invitation de visiter tous les postes de la Compagnie, et de voir où il y aurait lieu de fonder des écoles ou de construire des chapelles. Monté sur un traîneau attelé de chiens, le messager de Christ, accompagné d'un guide, se mit à parcourir les plaines glacées de l'Hudsonie. C'était le 15 janvier et par un froid de quarante degrés. Que de fatigues il eut à supporter! Il visita les deux postes de Brandon-House et de Biber-Bai, où Européens et métis furent attentifs à ses paroles; il y trouva quelques Indiens avec lesquels il put s'entretenir. Après un voyage d'environ deux cent quarante lieues vers l'ouest, il revint, en février 1821, sur les bords de la Rivière-rouge, où il ne tarda pas à reprendre ses travaux. Son plan était de fonder un établissement où les enfants des natifs recevraient une instruction chrétienne et se formeraient à l'agriculture. Dans l'été de 1822, la Société des missions de l'Eglise anglicane prit à sa charge la station missionnaire de la Rivière-rouge. Elle résolut aussi d'envoyer le plus tôt possible quelques aides à West. On fonda une école, ensuite on construisit une petite chapelle en bois, où quatre enfants indiens, parmi lesquels les deux que le missionnaire avait amenés, reçurent le baptême. Ayant ainsi jeté les fondements d'une station et apporté, en moins de trois ans, de profonds changements dans l'état religieux de la colonie, West la quitta pour retourner en Europe. Il eut comme successeur le missionnaire Jones, qui arriva au mois d'octobre 1823 et continua son œuvre. La chapelle élevée l'année précédente était devenue trop petite. Avec l'appui du gouverneur Simson, on en bâtit une seconde quatre lieues plus bas, à Image-Plains. Elle fut inaugurée en janvier 1825, et bientôt fréquentée avec autant de zèle que la première; plusieurs membres de la communauté faisaient tous les dimanches 4 ou 5 lieues pour assister au culte. Les écoles aussi progressèrent; celle du dimanche était suivie par 169 enfants; un internat pour les garçons contenait 12 élèves qui faisaient de rapides progrès; mais la mort enleva en 1825 deux de ces enfants, William Sharpe et Joseph Harbridge, sur lesquels le missionnaire fondait de grandes espérances. Les parents de Joseph firent 160 lieues pour venir pleurer sur sa tombe; dans leur douleur sauvage ils s'arrachaient du corps des lambeaux de chair.

La rigueur du climat et la multiplicité de ses occupations avaient ébranlé la santé du missionnaire Jones. Aussi sa joie fut-elle grande, lorsqu'il put, en octobre 1825, souhaiter la bienvenue au mission-

naire Cockran et à son épouse. La présence de celle-ci exerça promptement une influence bénie sur la partie féminine de la population. L'hiver suivant, la chasse aux buffles fut peu fructueuse, ce qui occasionna une famine. Un événement plus malheureux encore, ce fut l'inondatien survenue en 1826, précisément à l'époque des semailles. Trois maisons seulement demeurèrent debout dans la colonie, et la misère redoubla. Ces épreuves portèrent leurs fruits en ce qui concerne les Européens et les métis; les Indiens proprement dits y restèrent insensibles; il n'y eut au milieu d'eux que quelques conversions isolées.

Les missionnaires acquirent la certitude qu'il fallait, pour agir avec efficace sur les natifs, fonder un établissement qui leur fut spécialement destiné. Jones et Cockran ne se faisaient aucune illusion sur les difficultés d'une telle entreprise; toutefois, aussitôt après que l'autorisation leur en fut arrivée d'Angleterre, ils se mirent à l'œuvre. C'était en 1829. A 6 lieues au nord de la colonie, et toujours sur la Rivière-rouge, Cockran trouva un emplacement, nommé les Grands-Rapides, qui lui parut favorablement placé au centre d'un vaste territoire. Image-Plains n'en était éloigné que de 4 lieues. A l'origine, un très petit nombre d'Indiens s'intéressèrent à cette tentative; mais les métis, au contraire, y apportèrent un généreux concours. Il fut très difficile d'apprendre aux Indiens à se servir des instruments agricoles; fort souvent ils les jetaient loin d'eux. Néanmoins le nombre des Indiens des Grands-Rapides s'éleva en peu de temps de 30 à 300, dont la plupart appartenaient à la tribu des Swampy-Crees. Des familles entières venaient se fixer à la station; on en vit arriver plusieurs dans une journée. Une église fut construite, puis une école où les garçons s'exerçaient à divers travaux manuels, à l'agriculture, à la menuiserie, et les filles à l'art de filer la laine. Au bout de sept années, les huttes des chrétiens des Grands-Rapides étaient transformées en habitations agréables, entourées d'un petit jardin et possédant une métairie. Dans les plaines, autrefois désertes, paissaient de nombreux troupeaux et jaunissaient de riches moissons. Des cantiques au Dieu vivant remplaçaient les imprécations et le tambour du sorcier. Plus de 60 enfants fréquentaient l'école; environ 70 personnes prenaient part à la sainte cène, et la communauté comptait 600 âmes. Ici, comme ailleurs, le nombre des métis s'accrut tellement que le missionnaire Cockran alla fonder un nouvel établissement à 5 lieues au-dessous des Grands-Rapides. On avait le dessein d'y attirer les Indiens-Saulteaux, campés non loin de là. Il fut dif-

ficile de décider leur chef Pigwys (appelé aussi William King) à venir se fixer dans cette station. Il prétextait toujours que si les gens de sa tribu abandonnaient les coutumes de leurs ancêtres et laissaient de côté leur « médecine, » leurs tambours et leurs exorcismes, le « maître de la vie » s'irriterait contre eux et rendrait infructueuses la chasse et la pêche.

« Hommes blancs, dit un jour Pigwys, avant que vous eussiez foulé notre sol, nos fleuves étaient pleins de poissons et nos forêts de bêtes sauvages ; une multitude de castors peuplaient nos baies, et nos plaines étaient couvertes de buffles. Maintenant nous sommes pauvres ; nos castors nous ont fui pour toujours ; nos buffles se sont réfugiés sur le territoire de nos ennemis ; le nombre de nos poissons a diminué ; quelques chats, quelques rats musqués, c'est tout ce qui nous reste ; les oies n'osent plus diriger leur vol au-dessus de la fumée de vos cheminées ; il ne nous reste qu'à mourir de faim. Vous autres, hommes blancs, vous vous enrichissez, au contraire, sur le sol qui recouvre la poussière de nos ancêtres ; vous retournez nos plaines avec la charrue ; vous les couvrez de vaches en été, et en hiver vous nourrissez votre bétail avec le foin récolté dans les marais d'où vous avez chassé nos castors ! »

Plus tard, en 1831, Cockran essaya de nouveau de convaincre Pigwys. Le vieux chef se montrait assez bien disposé à recevoir ses conseils, mais les membres les plus influents de la tribu repoussèrent les propositions du missionnaire, et l'été se passa sans qu'il pût leur faire entendre raison. L'année suivante, au mois d'avril, Cockran se rendit encore une fois à Netley-Creek. La tribu s'y réunissait chaque année pour demander à son sorcier principal si l'avenir s'annonçait heureux ou malheureux. Le sorcier arriva vers la fin de mai et donna son assentiment aux propositions du missionnaire. Toutefois, sur les 200 Indiens établis à Netley-Creek, 7 seulement essayèrent de se mettre à l'agriculture. Cockran travaillait avec eux, à la sueur de son front, du lundi au samedi, et se rendait pour le dimanche aux Grands-Rapides, afin d'édifier son troupeau. Vers la fin de l'été, il eut le plaisir de voir ses Indiens, armés de faucilles, entrer dans leurs champs d'orge et faire une abondante moisson, qui leur fut un précieux secours pour les mois d'hiver.

L'établissement de Netley-Creek ayant beaucoup à souffrir de l'hostilité des Crees, Cockran l'abandonna, au printemps de l'année 1833, pour fonder, avec l'assentiment de Pigwys, une station nouvelle à Sugar-Point, un peu plus près des Grands-Rapides. Le chef fut un

des premiers à l'y suivre avec sa famille. Bientôt le missionnaire fonda une école. Il en facilitait aux enfants la fréquentation en pourvoyant à leur nourriture et en leur donnant des vêtements chauds. Ses débuts ne furent point faciles. « Nous n'aurions guère plus de peine, écrit-il, avec une volée d'oiseaux lâchés au milieu de la salle. Nos enfants entrent et sortent, étudient ou jouent, selon leur bon plaisir ; fréquemment ils se battent et ne demanderaient qu'à terminer leurs querelles avec leurs couteaux ou leurs flèches. Il ne servirait de rien de se montrer sévère ; ce serait le vrai moyen de les chasser. » Le long support et la persévérance du missionnaire eurent enfin raison de cette troupe indisciplinée. La communauté des Grands-Rapides voyait avec bonheur le succès de l'œuvre entreprise à Sugar-Point, et elle lui vint en aide. Une chapelle fut construite et inaugurée le 4 janvier 1837. Quarante-sept familles, comprenant 260 personnes, avaient à ce moment renoncé au paganisme pour devenir chrétiennes. Un charmant village de 23 maisons, blanchies à la chaux, s'étendait le long de la rivière ; chacune avait son grenier rempli d'orge ou de froment ; tout autour on voyait des champs cultivés ou de belles prairies ; la maison d'école, au centre du village, donnait asile à une soixantaine d'enfants pleins de gaieté. Voilà ce que le christianisme avait accompli en trois années à Sugar-Point. Le chef Pigwys devint lui-même, au sein de sa tribu, un témoin de la puissance de l'Evangile. Il fut en édification à tous par sa conduite envers ses adversaires et par les sentiments qu'il manifesta au moment de la mort de son fils Georges, qui était chrétien et fréquentait l'école de Sugar-Point. Il en vint, avec l'aide de Dieu, à rompre complètement avec ses habitudes d'intempérance et à solliciter la grâce du baptême, qui lui fut conféré au mois de février 1838. Voici un fragment d'une lettre qu'il écrivit alors au Comité des missions : « Maintenant je suis vieux. Ce n'est plus de mon corps que je veux me préoccuper, mais de mon âme. Je reste fidèle à votre enseignement. C'était mon intention que mon fils, avec le temps, pût vous devenir utile ; mais il m'a quitté pour toujours.... Beaucoup de nos jeunes gens ne veulent pas de votre religion ; mais vous savez jusqu'où l'on peut aller avec de la persévérance : vous savez que beaucoup finiront par être gagnés. Je vous envoie à tous un salut cordial et me recommande à votre amitié. »

Les Indiens de King adressèrent aussi une lettre collective pour solliciter des secours religieux. « Prie les directeurs de la Mission de se hâter, dirent-ils au messager chargé de la porter. Le temps

est court, la mort emporte rapidement nos parents et nos amis ; prie-les de se hâter ! » Le Comité se hâta d'envoyer le missionnaire Smithurst, qui arriva en septembre 1839. Au mois de janvier suivant, la foi de Pigwys fut mise à l'épreuve. Il venait de perdre son fils aîné. Son désir était qu'il fût enseveli dans le cimetière chrétien, lors même qu'il était resté païen et qu'il s'était laissé entraîner au suicide. Les missionnaires repoussèrent sa demande, et il se soumit. Au bord de la tombe de son enfant, le chef, tout en larmes, confessa le Seigneur et invita ses Indiens non encore convertis à s'approcher du Prince de la vie.

Plusieurs familles des environs du lac Cumberland, fixées aux Grands-Rapides, désirèrent que leurs compatriotes apprissent à connaître la religion chrétienne. Elles s'informèrent de leurs dispositions par le moyen de quelques amis qui se rendirent dans cette contrée. Comme ils en revinrent avec des renseignements favorables, on décida de leur envoyer un de ces jeunes gens auxquels West avait appris à dire en priant : « Bénis-moi, ô mon Père ! pour l'amour du Seigneur Jésus. » Henry Budd, celui qui fut choisi, appartenait à la tribu des Crees. Dès le départ de West, en 1823, il avait été confié aux soins du missionnaire Jones, puis il s'était mis au service de la Compagnie de la baie d'Hudson. Il la quitta en 1837, et vint se fixer aux Rapides, pour y jouir des bienfaits de la prédication chrétienne. Jones le mit à la tête de l'école de la Rivière-rouge, où il déploya beaucoup d'intelligence et d'activité. C'est là qu'il se trouvait, en 1840, lorsqu'il fut choisi pour le poste du Cumberland. Sa mère et sa femme l'accompagnèrent. Il fut d'abord aux prises avec de nombreuses difficultés ; mais deux mois après son arrivée, il avait déjà 24 enfants à instruire. Avant la fin de la seconde année, il quitta un premier établissement, où il ne lui était pas facile de réunir une congrégation, et il se rendit au bord de la Saskatschewan, dans une localité nommée alors « The Pas, » aujourd'hui « Devon. » Grands et petits, profondément saisis de la puissance de son témoignage, demandèrent le baptême. Budd ne pouvant l'administrer, parce qu'il n'était que catéchiste, le missionnaire Smithurst vint de Sugar-Point dans la nouvelle station pour examiner les candidats au baptême. « Le résultat de cet examen fut des plus réjouissants. Tous, dit le missionnaire, étaient émus et troublés au souvenir de leur vie passée et de leurs tristes erreurs. Ils comprenaient assez clairement ce qu'est la réconciliation par Jésus-Christ et paraissaient résolus à vivre avec lui pour obtenir accès auprès de Dieu. Ils étaient pleine-

ment persuadés de la nécessité d'un changement intérieur et attendaient du Seigneur, avec le pardon, le secours seul efficace pour les mettre en état d'obéir à sa volonté. Ils avaient complètement rompu avec leurs mœurs païennes ; ils suivaient les instructions de Budd et supportaient avec courage l'opposition de leurs compatriotes. Je ne pouvais donc, ajoute le missionnaire, que les recevoir dans l'Eglise chrétienne. » C'est ainsi que 85 païens convertis furent scellés du sceau du baptême et que 13 couples reçurent la bénédiction nuptiale.

Budd, dès lors, poursuivit avec succès le cours de ses travaux ; son petit troupeau croissait en nombre et en force. Enfin, le 26 septembre 1844, un missionnaire consacré, J. Hunter, fut accordé à cette station. Le dimanche qui suivit son installation, il put, ensuite d'une épreuve des plus satisfaisantes, administrer 68 baptêmes et bénir 12 mariages. La sainte cène fut célébrée le 1er octobre. Bon nombre d'Indiens revinrent de la chasse la veille de Noël, dans le but d'assister ce jour-là au service divin et de prendre part à la cène. Budd atteste que ces chasseurs, même pendant leurs absences, sanctifiaient le dimanche et avaient de fréquentes réunions de prières.

Avant de raconter les progrès ultérieurs de l'Evangile dans le Cumberland, disons que le missionnaire Cowley, qui, partant de la Rivière-rouge, avait visité depuis 1842 les Indiens répandus sur les bords du lac Manitoba, se fixa dans cette contrée et y fonda une station.

Dans le cours de l'été de l'an 1844, l'évêque anglais de Montréal vint inspecter les établissements de la Rivière-rouge et à cette occasion, les chrétiens indiens lui remirent l'adresse suivante : « A notre évêque et père de Montréal. — Nous, Indiens crees et ojibbeways, nous désirons adresser quelques paroles à notre évêque et père. Nous te remercions de ce que tu as bien voulu nous visiter. Notre pasteur (le missionnaire Smithurst) nous disait que ton intention était de venir au milieu de nous, mais qu'une grave maladie t'en avait empêché. Nos cœurs se sont réjouis de ton arrivée, et nous bénissons Dieu qui t'a envoyé. Nous chercherons, avec l'assistance du Saint-Esprit, à suivre tes conseils. Nous remercions le peuple anglais de nous avoir envoyé un pasteur et père, et d'entretenir au milieu de nous un instituteur pour enseigner nos enfants. Tu vois que presque tous nos jeunes gens savent lire la Parole de Dieu. Nous vivons maintenant très heureux, et c'est aux gens de bien de l'Angleterre que nous sommes redevables des avantages

dont nous jouissons; sans eux, nous serions tous païens. Nous prions tous les jours pour notre auguste mère, la reine Victoria, pour sa famille, pour nos évêques et pasteurs. — Nous espérons que Dieu te ramènera en bonne santé dans ta maison, et nous lui demandons qu'il te bénisse pour l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ. — Signé par moi, Henri Prince, au nom de mon père Pigwys, chef des Indiens de la Rivière-rouge. »

A Cumberland-House, la Parole de Dieu se répandit d'autant plus facilement que les Indiens chrétiens ne laissaient passer aucune occasion de raconter à leurs compatriotes ce qui faisait leur joie et leur espérance. Voici un exemple de ce fait : un chef, du nom de Hetsche-Hukimau, désireux d'être instruit par Budd, était venu des bords du lac La Ronge, situé à 160 lieues au nord-ouest de Cumberland. Il réitéra plusieurs fois ses visites à Budd, et fit part à ses compatriotes des enseignements qu'il avait reçus. En 1846, après un long séjour où il suivit un cours d'instruction religieuse, ce chef fut baptisé et reçut le nom de Paul. A la suite de ce fait, les Indiens du lac La Ronge, éprouvant un désir très vif d'entendre la Parole de Dieu, le missionnaire Hunter leur envoya un de ses catéchistes, l'Indien Beardy, puis, l'année suivante, un des premiers élèves de West, le catéchiste Setten. Lui-même alla peu après faire une visite au lac La Ronge. Il rencontra, chemin faisant, le chef Kinnakachpu, de la Rivière des Rats, ainsi que sa femme, qui se rendaient à Cumberland pour demander le baptême. Il eut un entretien avec eux, les trouva suffisamment instruits et les baptisa au bord de la rivière. Au lac La Ronge, où travaillait le catéchiste Setten, tous les Indiens se firent baptiser. L'évangéliste Beardy put pénétrer fort avant dans l'intérieur, jusqu'à l'Ile à la Crosse, grand entrepôt de commerce, dans le voisinage duquel des prêtres romains avaient trouvé accès. La prédication de l'Evangile fut portée plus loin encore, jusqu'au Fort-Chippevyan, dans la contrée d'Athapasca, à 400 lieues de l'Ile à la Crosse. Un chef de cette région, Tripe de Roche, avait envoyé un message au missionnaire Hunter pour lui demander un instituteur évangélique.

D'autres Indiens des contrées voisines (de Nepowewin et de Moose-Lake) vinrent aussi à Cumberland pour y chercher la vérité. Ainsi se formèrent peu à peu, dans diverses localités des environs, des communautés chrétiennes relativement nombreuses, entre autres celles de Carp-River, à six lieues du lac La Ronge, et de Fairford, près de Manitoba.

Mais Cumberland surtout devint pour le pays entier une vive

lumière. En peu d'années, de 1844 à 1853, on put y baptiser 600 natifs, qui donnèrent des preuves aussi nombreuses que remarquables de la sincérité de leur conversion. « Ils sont, disent les missionnaires, des chrétiens sérieux et convaincus, s'efforçant avec candeur d'observer les commandements divins. Leur vie est bien réglée et conforme à la piété. Au culte, ils répètent de mémoire les prières et, lorsqu'on chante, aucune bouche ne demeure fermée. Ils prêtent une attention soutenue à la prédication et peuvent en répéter à leurs amis les principaux points. C'est à cela qu'ils emploient la plus grande partie du dimanche. Ils se font part les uns aux autres de leurs connaissances chrétiennes, prient et chantent des cantiques. Dans chaque maison, le culte se célèbre matin et soir ; cet usage se conserve quand ils sont à la chasse. Toutes les fois qu'ils célèbrent la sainte cène, leurs cœurs sont profondément émus. Ils s'intéressent à la conversion de leurs compatriotes et ne perdent aucune occasion de les gagner à Christ. Leur genre de vie s'est aussi transformé. Plus de 40 maisons s'élèvent des deux côtés de la Saskatschewan, et ce nombre s'accroît sans cesse. Quel spectacle charmant et animé que celui de ces Indiens traversant la rivière pour se rendre au service divin ! Vingt à trente canots s'avancent à la fois ; on croirait, au bruit de toutes ces rames battant les flots, entendre un rapide éloigné. Chaque famille possède son jardin et ses champs, des chevaux et du bétail. A l'entrée de l'hiver, tous sont occupés à réparer les traîneaux, afin de transporter à la maison les fourrages et le bois nécessaires. Il y a chez eux de la réflexion, de l'activité, de la prévoyance, tout autant de qualités qui font défaut à l'Indien sauvage. » Tels sont les résultats de treize années de travaux du catéchiste Budd.

A partir du mois d'août 1852, ce serviteur de Dieu entreprit une nouvelle œuvre à Nepowewin, sur la rive droite du Saskatschewan, à quinze journées en amont du fleuve. Cette localité est située près d'un endroit, appelé « les Plaines, » où les Indiens se rassemblent par milliers pour la chasse des buffles. Budd y avait été reçu amicalement par ses compatriotes, lors d'une courte visite qu'il leur avait faite en 1851. Mais quand, l'année suivante, le missionnaire Hunt leur parla de fonder chez eux un établissement durable, le vieux chef Mahnsuk, un pécheur endurci, s'y montra vivement opposé. Tous ses gens, disait-il, l'avaient chargé de faire savoir au missionnaire qu'il devait se garder de les importuner. S'il ne tenait pas compte de cet avertissement et refusait de partir, on le lierait, on le jetterait dans son canot et on le laisserait aller

au gré des flots. Hunt les quitta avec la conviction qu'ils reviendraient de leur résolution et que Budd n'avait rien à craindre de leur part. Celui-ci persista, malgré les menaces de Mahnsuk, dans sa résolution de se rendre à Nepowewin.

Il y arriva le 8 septembre 1852. Les Indiens, qui avaient toutes leurs tentes dressées autour du fort, l'aidèrent à débarquer. Mahnsuk était, dans ce moment, retenu sous sa tente par la maladie. Le lendemain, comme le missionnaire contemplait de loin son canot qui retournait à Cumberland, un Indien s'approcha de lui et chercha à l'intimider. « Il se peut que vous me fassiez du mal, lui répondit Budd, mais je n'ai plus le choix ; je dois rester ici, que je le veuille ou non, et attendre ce qui arrivera. J'espère que les Indiens des Plaines ne seront pas assez mauvais pour m'enlever sans raison tout ce que j'ai apporté ici. — « Tu le verras bientôt, répliqua l'Indien ; rien ne te restera, ni chevaux, ni bétail. Si tu sèmes un champ, ils t'en raviront les fruits, sans te laisser quoi que ce soit. » — « En vérité, ce serait bien dur, dit Budd ; mais je ne sais qu'y faire. Me voici à mon poste et résolu d'essayer. »

Deux jours après l'arrivée du missionnaire, le vieux Mahnsuk se rendit auprès de lui avec son frère Wulluk ; et Budd, après leur avoir demandé un emplacement sur lequel il pût construire sa maison, essaya de faire comprendre à Wulluk que Dieu a créé les blancs comme les Indiens, et qu'il veut être adoré des uns et des autres, ainsi que le prescrit sa Parole.

C'est sur la rive opposée de la rivière et dans une agréable situation que Budd éleva sa demeure. Chaque dimanche il venait célébrer le culte dans le fort. La femme de Mahnsuk et quelques autres Indiennes y assistaient assez régulièrement. Plus d'une fois le chef fut invité à s'y rendre. « Mon ami, disait-il au missionnaire, — et son langage était bien celui d'un païen, — si tu avais préparé une grande chaudière pleine de nourriture et que tu eusses invité les Indiens, tous seraient accourus avec empressement ; mais puisque tu ne sais leur parler que de religion et de prières, ils n'éprouvent aucun désir d'aller à toi, ne voyant rien d'ailleurs qui les oblige à le faire. »

Il s'écoula bien du temps avant que l'Evangile fît impression sur Mahnsuk ; mais le missionnaire ne perdait point courage. Plus tard, et bien qu'il eût un pied malade, le vieux chef traversait tous les deux ou trois jours la rivière couverte de glace et demandait à s'entretenir avec Budd. Aux reproches et aux moqueries de son frère Wulluk, il répondait : « Je ne puis m'éloigner des gens

qui prient ; j'ai plaisir à les voir tous les jours, à prendre part à leurs assemblées, et je m'y rendrai chaque dimanche, car je n'y trouve que du bien. »

Lorsque les Indiens partirent pour la chasse des buffles, le vieillard, empêché par son pied malade, ne put les suivre. Son fils lui dit alors : « Tu as fréquenté la maison des hommes de prière et assisté régulièrement à leurs réunions. Ecoute : nous ne voulons vous empêcher ni toi ni ma mère, d'agir comme il vous plaît. Si vous trouvez bon de vous joindre au missionnaire, faites-le, je ne vous en aimerai pas moins pour cela ; car il est bien évident que sa religion l'emportera. »

La veille de Noël, des Indiens dirigés par Wuluk arrivèrent dans le fort, affamés et transis ; ils assistèrent tous, même leur chef, au culte du lendemain. A la fin de janvier 1853, Budd commença une école avec cinq élèves ; il en aurait eu un plus grand nombre sans la méfiance de plusieurs parents. A partir du Vendredi saint, qui tombait cette année-là à la fin de mars, et pendant les deux semaines qui suivirent, des Indiens de la Plaine, des Crees, des Swampy-Crees et des Saulteaux affluèrent en si grand nombre à Nepowewin, qu'il fut absolument impossible d'y célébrer une Pâque chrétienne. En mai, les Indiens des environs partirent pour leur résidence d'été ; au milieu de juin, Budd eut la joie de pouvoir achever la traduction des Psaumes en langue cree. A ce moment-là il se rendit à Cumberland, où il fut consacré au ministère par l'évêque M'Donald. A la fin d'août, il retourna à Nepowewin et, le 1er janvier 1854, il put baptiser les prémices de la mission, savoir : le vieux Mahnsuk, sa femme, une autre Indienne avancée en âge et le petit-fils de cette dernière. Deux jours après, les vieux époux récemment baptisés, demandèrent la consécration religieuse de leur mariage. Cette solennité accomplie, Mahnsuk dit au missionnaire : « Auparavant, j'aimais beaucoup ma vieille femme, mais je l'aimerai encore bien davantage, après ce que tu nous as dit de l'amour qui doit unir des époux. » Et dès lors Maguis Twatt (c'est le nom que prit le vieux chef) allait journellement chez le missionnaire et se montrait ardemment désireux de faire des progrès dans la piété. — Il n'est pas le seul dont Budd ait eu à s'occuper.

Pendant ce même hiver de 1853 à 1854, le missionnaire se donna beaucoup de peine pour instruire des Peaux-Rouges venus au fort pour le commerce des fourrures ; il visita aussi, en mars 1854, une petite troupe d'Indiens établis bien avant dans l'intérieur

de la Plaine et qui avaient pour chef un métis, du nom de Georges Sutherland.

Trois stations principales avaient pris naissance sur les bords de la baie d'Hudson : York-Factory à l'ouest, Moose-Factory au sud, et Fort-George à l'orient. La Société des missions le déclare elle-même : de nulle part elle n'a reçu des rapports plus réjouissants que de son missionnaire de Moose-Factory, J. Horden, qui écrivait, par exemple, à la date du 15 juin 1855 : « Cet après-midi je visitais une femme malade à laquelle j'avais donné hier un remède ; à ma grande joie, j'entendis en passant les habitants de plusieurs tentes lire leurs livres de piété. Mais ma joie redoubla quand j'arrivai chez deux vieux époux. Là, je trouvai sur le feu une marmite qui ne contenait que du riz. Ces deux vieillards simplifiaient autant que possible leur repas, afin de rester à la maison pour entendre l'enseignement du missionnaire. Celui qui connaît les Indiens et sait que la viande est presque leur unique nourriture, comprendra quelles privations ces deux vieillards imposaient à leurs corps dans le but d'édifier leurs âmes. C'est ici le cas de dire : « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. »

Dès lors, et jusqu'à nos jours, l'œuvre de la Société anglicane des missions a pris dans le pays de Rupert un très grand développement. Elle ne compte pas moins de 17 stations, réparties dans 8 districts. L'Evangile paraît avoir pénétré profondément dans les cœurs. Dans quelques districts, il s'agit maintenant d'exercer une œuvre pastorale plutôt que missionnaire. Ce sont des natifs qui, dans les stations éloignées, remplissent les fonctions de catéchistes ou d'évangélistes. A côté des sujets de joie, il y a, comme partout, des causes de tristesse. L'instabilité du caractère indien et les dangers de la vie civilisée sont pour les missionnaires une source de graves préoccupations. — Passons ces districts en revue, pour en voir le développement ultérieur et l'état actuel.

Le premier district est celui de la Rivière-rouge ou de Manitoba. Un certain nombre de stations se sont successivement fondées autour de ce point central de la mission : entre autres celles de La Prairie et de Westbourne, à l'ouest, sur l'Assiniboine. Vers l'est, White-Dog fut d'abord une station et n'est plus maintenant qu'une annexe. La station principale est Landsowne, près du Fort-Alexandre, où les catholiques-romains ont aussi une communauté. A Grands-Rapides, appelé maintenant Winipeg, s'élève l'église d'André (cathédrale anglicane). Là se groupe une communauté

composée de blancs et de métis; c'est une Eglise arrivée à l'âge de majorité, et qui n'est plus à considérer comme une station missionnaire. L'évêque du diocèse — constitué en 1849 — réside au fort Garry, où il a sous sa direction un séminaire théologique, l'école de St.-John, qui sert à former des prédicateurs natifs.

Depuis le temps où, au grand étonnement des Indiens, le premier bateau à vapeur remonta le cours de la Rivière-rouge, les circonstances de cette contrée se sont modifiées du tout au tout. Des commerçants américains et des colons y ont afflué. L'eau-de-vie est devenue l'objet d'un commerce actif et funeste. Puis il y a eu des troubles politiques. Ces éléments nouveaux ont jeté dans la population des germes de révolte, qui aboutirent, en 1869, à un soulèvement contre l'ordre de choses existant. Lorsque le calme fut rétabli, le district de la Rivière-rouge fut reconnu comme colonie anglaise indépendante et annexé au Canada, sous le nom de province de Manitoba.

La population blanche peut retirer de ce nouvel état de choses de nombreux avantages; mais les Indiens de la nouvelle province sont entourés de périls. Leurs jours, là aussi, sont comptés, bien qu'une réserve spéciale leur ait été attribuée. Les amis de la mission prévoient avec douleur le sombre avenir qui attend les communautés rassemblées d'entre ces païens, et chez lesquelles l'Evangile commençait à porter de si beaux fruits. Quant aux blancs et aux métis, leur vie spirituelle laisse à désirer. « Nous avons de grandes raisons de nous humilier, dit à leur sujet un missionnaire, et d'adresser à Dieu de ferventes supplications. » Les communautés de la province de Manitoba comptent, d'après les derniers rapports, 2924 membres, parmi lesquels se trouvent 673 communiants.

Le second district est celui de Fort-Alexandre, avec la station déjà mentionnée de Landsowne, récemment détachée du premier district. Des maladies épidémiques et l'eau-de-vie ont fait dans ce district un mal considérable. Ce qui consolait pourtant le missionnaire, c'est que le paganisme paraît avoir perdu toute son influence sur le peuple. « Les médecins ou sorciers, écrit-il, ces ennemis jurés de l'Evangile, ne réussissent plus à tromper ceux qui les redoutaient autrefois. Ils viennent même auprès de moi me demander des médicaments, lorsqu'ils sont malades. » Ajoutons que le gouverneur de Manitoba, très bien disposé pour la mission, a défendu d'employer l'eau-de-vie dans les échanges, ce qui a eu d'heureuses conséquences. La misère et les vices commencent à à diminuer; on s'efforçe de vivre, extérieurement du moins, selon

les préceptes de l'Evangile. Plusieurs éprouvent un besoin réel de s'approcher de Dieu par la prière. La communauté s'est augmentée. L'annexe de White-Dog progresse sous la direction d'un chrétien natif. Bien plus, les tribus indiennes de Rat-Portage et de Lac-Seul, au sud et à l'ouest, désirent recevoir un enseignement chrétien et commencent à renoncer à leur vie errante. A Landsowne, la station principale, le nombre des maisons s'accroît d'année en année et les cultes sont bien fréquentés; même des catholiques-romains y assistent, et de temps en temps le baptême est administré à un certain nombre de païens. Le district ne compte pourtant que 120 chrétiens évangéliques, dont 25 communiants.

Fairford, sur le lac Manitoba, forme le centre du troisième district, qui est aussi nommé district de Swan-Lake. Fort-Pelly et Touchwood-Hill lui appartiennent. Pendant assez longtemps, il n'y eut dans toutes ces stations que des ouvriers indigènes. A Fairford se trouve une Eglise organisée, qui réclame le travail du pasteur plutôt que celui du missionnaire. La statistique accuse seulement 78 chrétiens dans tout ce district; on en comptait 120 il y a dix ans.

Plus à l'ouest, nous trouvons le district de Saskatschewan ou de Cumberland. L'agitation politique de 1869 ne s'y est guère fait sentir. Les blancs commencent à venir se fixer dans cette contrée. Des Indiens chrétiens se sont rassemblés dans les stations, mais leur nombre ne s'est pas accru ces dernières années. La plupart des natifs errent encore dans les prairies, selon leur ancienne coutume, et l'Evangile ne paraît pas exercer sur eux une influence réelle. C'est encore le rév. Henry Budd qui est à l'œuvre à Devon, où ses travaux continuent à être bénis. Les Indiens de Cumberland-House, chrétiens depuis trente ans, n'ont encore aucune demeure fixe. Un enseignement évangélique régulier leur manque, Budd ne pouvant les visiter que de temps à autre. Ils observent le dimanche et paraissent attachés à leurs croyances, mais leur vie spirituelle laisse encore beaucoup à désirer. Des missionnaires catholiques ont fait leur possible pour les attirer à eux, mais sans toutefois y réussir. Les derniers rapports annuels ne nous apprennent pas grand'chose de Moose-Lake et de Nepowewin. Dans le voisinage de ces stations et de leurs annexes se trouvent encore beaucoup de païens. Il doit y en avoir environ 30 000 dans le district de Saskatschewan. Le nombre des chrétiens est de 650, y compris 170 communiants.

On donne aujourd'hui le nom d'English-River au district mis-

sionnaire dont la station principale avait été d'abord placée près du lac La Ronge. Cette station s'appelle Stanley. Les Indiens convertis qui en dépendent, au nombre de 300, parmi lesquels 100 communiants, ont encore une existence nomade. Voici ce qu'écrit le missionnaire : « Si nos gens sont encore loin d'être ce que nous voudrions, nous avons néanmoins lieu d'être reconnaissants. Les Indiens de Stanley l'emportent sur ceux de Saskatschewan, non seulement par leur connaissance du christianisme, mais encore par leur genre de vie et leur moralité. Sans vouloir tracer de notre œuvre un tableau trop brillant, nous devons cependant remercier Dieu et prendre courage. » Quelques païens se trouvent encore dans le voisinage de la station. Il n'y a pas d'Européens dans cette contrée, dont le sol est peu fertile. Mais plus ces derniers s'établissent nombreux à Saskatschewan, plus les Indiens le quittent pour venir se fixer à Stanley.

Le district du Mackensie, où la mission a aussi pénétré, se trouve au nord-ouest; il est habité par les malheureuses tribus des Athabaskas. C'est en 1858 que le missionnaire Hunter s'est fixé sur les bords du grand fleuve Mackensie, qui se jette dans la mer glaciale. Une première station évangélique fut fondée au fort Simpson. Mais le travail missionnaire ne peut se concentrer dans des postes fixes, car les Indiens de cette contrée sont encore nomades, vivant des produits de la chasse et de la pêche. C'est un grand obstacle, l'œuvre ne pouvant être poursuivie sans de pénibles voyages. Ici, les missionnaires catholiques-romains, nombreux et actifs, furent pour les missionnaires évangéliques des rivaux redoutables. Cette espèce de concurrence eut pour effet d'activer le travail des uns et des autres. Un missionnaire dit dans son rapport de 1870 : « Nos vastes contrées offrent en général un aspect satisfaisant. Les natifs convertis de la Rivière rouge, se répandant peu à peu au milieu de nous, exercent une bonne influence; bien des tribus indiennes de nos forêts paraissent sentir tout ce dont elles sont redevables au Dieu qui les a créées. Il n'y a presque plus de païens. L'influence des prêtres romains est en général fâcheuse ; mais les Indiens m'ont dit plus d'une fois qu'ils ne prenaient garde qu'à ce qui leur était dit de Dieu, et nullement à ce qui leur était enseigné de la vierge et des saints. Aussi longtemps qu'ils ne seront pas en état de discerner la valeur respective des deux doctrines, en lisant la Parole de Dieu dans leur langue, les déclarations contradictoires des prêtres ne pourront que les troubler. Il résultera de ces luttes, je l'espère, qu'ils comprendront la nécessité

de s'attacher aux grandes vérités contenues dans le symbole apostolique, et sur lesquelles tous sont d'accord. »

Les principaux points d'appui de la Société des missions anglicanes dans cette contrée sont : Fort-Simpson, Fort-Vermilion, Fort-Norman, Fort-Chippewyan et Peels-Fort. Ces dernières stations permettent d'agir parmi les Loucheux, et d'atteindre aussi les Esquimaux qui vivent près de la Mer glaciale.

Les deux derniers districts dont nous ayons à parler ici se trouvent sur les bords de la baie d'Hudson.

Celui de York-Factory a des missionnaires depuis 1854. Il s'étend le long du rivage de la baie d'Hudson, au nord-ouest de la baie de James. Dans le sud, vivent différentes tribus d'Indiens parlant la langue cree, tandis qu'au fort Churchill et dans les environs, c'est le chippewyan qui est usité. Ces deux idiomes sont également familiers au missionnaire actuel, M. Kirkby, qui travaillait autrefois dans le district du Mackensie. Il a trouvé chez les Crees plusieurs aides intelligents et fidèles, dont quelques-uns ne reçoivent aucun salaire, mais vivent, comme leurs compatriotes, de chasse et de pêche. Tout au nord du district errent diverses tribus d'Esquimaux nomades, qui ont résisté jusqu'ici aux tentatives faites pour leur porter l'Evangile. — Dans les environs d'York, l'on rencontre une population chrétienne peu nombreuse, il est vrai, et très souvent absente à cause de la chasse. Environ soixante personnes seulement demeurent dans des maisons et des huttes, dans le voisinage de la factorerie. Le climat rend l'agriculture impossible. C'est là un grand obstacle au développement de la civilisation. Cependant l'Evangile a trouvé accès dans les cœurs. En hiver, pour se réunir, les membres de la communauté franchissent des distances de 3 à 6 milles anglais, par un froid de 20 à 30 degrés. Quelques mourants ont rendu un beau témoignage de leur foi. L'arrivée des flotilles de canots, venant de l'intérieur pendant l'été, fournit à l'activité missionnaire une occasion toute spéciale de s'exercer. Dans le sud, se trouvent deux annexes, Severn et Trout-Lake, où des catéchistes natifs travaillent avec succès au milieu de tribus païennes, visitées de temps en temps par le missionnaire.

Le district de la baie de James, où la mission existe depuis 1851, appartient maintenant au diocèse, récemment institué, de Moosonee. Le siège de l'évêque est à Moose-Factory, où se trouvent une communauté anglaise et une communauté indienne. Une grande partie du diocèse est habitée par les Saulteaux ; l'Evangile fait des progrès au milieu de ce peuple où les annexes d'Osna-

burgh et de Martin's-Fall ont été fondées. Toutefois c'est chez les Crees que la Parole de Dieu a pénétré le plus profondément; il est vrai que c'est d'eux aussi qu'on s'est occupé jusqu'ici avec le plus de soin : presque tous sont chrétiens, au moins de nom. — Une seconde station de ce district est Albany, à laquelle se rattachent les annexes mentionnées plus haut, et les deux localités de Ruperts-House, à l'est de la baie, et de Mistisinni, assez avant dans l'intérieur. Le nombre des membres de l'Eglise, dans le district, est de 1885, parmi lesquels 239 communiants.

La mission de l'Eglise anglicane dans le pays de Rupert comprend, dans son ensemble, 17 stations avec 11 missionnaires européens, 9 missionnaires indigènes, 30 instituteurs, 1339 communiants, 6959 chrétiens natifs et 743 élèves dans les écoles.

Les travaux d'une autre Eglise, celle des méthodistes, ont commencé en 1839. Cette mission possédait l'appui de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui lui avait promis de contribuer à l'entretien de ses missionnaires, et qui l'a fait de la façon la plus libérale. La première station fondée fut celle de Norway-House, sur la rive nord du lac Winipeg, où l'infatigable missionnaire Evans commença ses travaux. Cet homme distingué s'est acquis la reconnaissance de la mission en inventant un genre d'écriture syllabique, qui a remplacé peu à peu tous les essais tentés précédemment pour écrire la langue cree en caractères latins. Tous les livres crees, même ceux des catholiques-romains, sont imprimés selon la méthode d'Evans. Non loin de la station s'élève le village indien de Rossville, dont les habitants, encore nomades pour la plupart, sont chrétiens depuis longtemps. Un peu au nord de Norway est l'annexe d'Oxford-House, un lieu des plus solitaires, où l'on a beaucoup à lutter contre la rigueur du climat et d'autres circonstances défavorables.

L'œuvre des méthodistes a été sérieusement entravée par le commerce de l'eau-de-vie. Néanmoins elle a pris de l'extension. En 1870, fut établie sur la Rivière-rouge une station destinée surtout à la population blanche; d'autres ont été fondées dès lors pour les Indiens, et dans ce nombre : Berens-River, Pigeon-River, sur le rivage occidental du lac Winipeg, et Nelson-River au nord d'Oxford-House. Le dernier rapport mentionne encore les stations de Headingly, Boyne-River, High-Bluff et Palestine, récemment établies.

Plus au loin dans l'ouest, et au delà du territoire occupé par la mission de l'Eglise anglicane, les wesleyens possèdent, près des

Montagnes-Rocheuses, un second district, dont la station principale, Edmonton, est située sur le bras septentrional du Saskatschewan, à plus de 600 milles anglais de Norway-House. Là se rencontrent différentes tribus : les Crees, les Assiniboines, les Blackfeets et autres, qui n'ont point encore abandonné l'ancien genre de vie des Indiens, et parmi lesquelles éclatent souvent de terribles querelles. Ces difficultés ne sont pas les seules dont la mission méthodiste ait eu à souffrir; elle compte néanmoins de fidèles adeptes. Ses agents n'évangélisent pas uniquement les tribus nomades, mais aussi celles qui se sont vouées à l'agriculture; c'est le cas, par exemple, à White-Fisch-Lake, au nord d'Edmonton. Quand le missionnaire Steinhaur arriva dans la contrée, il y trouva, dit-il, des sauvages nus, vivant au jour le jour et ne comptant pour le lendemain que sur leurs sorciers ou leurs sachets d'amulettes. Maintenant il vit au milieu d'une population stable, qui lui cause beaucoup de joie par son zèle pour l'Evangile. — A l'ouest d'Edmonton, et déjà dans la région des Montagnes-Rocheuses, se trouve la station de Victoria, d'où l'on évangélise la tribu des Blackfeets. Les chercheurs d'or, venant de l'ouest, ont pénétré récemment jusque-là; il va sans dire que les ouvriers wesleyens ne les laissent pas en dehors de leur activité.

En 1869, la mission méthodiste comptait, en Hudsonie, 7 missionnaires européens ou canadiens et 697 communiants.

La Société pour la propagation de l'Evangile n'a, dans cette contrée, que les deux stations d'Assiniboin et de Fort-Ellice. La première, sur la Rivière Rouge, existe depuis 1851 et possède déjà une organisation ecclésiastique. La communauté se réunit dans l'église de Saint-James, où l'on comptait, en 1871, 320 membres, dont 81 communiants. La station de Fort-Ellice, plus à l'ouest, sur l'Assiniboine, date de 1862. Elle a été fondée pour les Indiens nomades de la Prairie.

CHAPITRE XII

Les missions dans la Colombie britannique.

Le territoire britannique situé au delà des Montagnes-Rocheuses, longtemps peu connu, fut envahi par une multitude d'émigrants dès 1858, année où l'on découvrit de riches gisements aurifères sur les bords de la rivière Fraser. Les indigènes, au nombre d'en-

viron 10 000, eurent beaucoup à souffrir de cet état de choses. Ces naturels se divisent en un certain nombre de peuplades parentes entre elles, dont les principales sont les Cowitsches (qui habitent le sud, ainsi que l'île de Vancouver), et les Tsimsheans, fixés au nord. Les uns et les autres diffèrent totalement, au point de vue ethnographique, de tous les peuples indiens mentionnés jusqu'ici.

La Société des missions de l'Eglise anglicane avait entrepris, déjà en 1855, une œuvre chez les Tsimsheans. Un capitaine de vaisseau ayant offert le passage gratis pour un missionnaire, la Société commença par envoyer au fort Simpson, dans une île assez rapprochée de la frontière russe, un instituteur nommé Duncan, qui y établit une école. En 1860, arriva un missionnaire, qui put baptiser 23 païens. Dans le but de soustraire la jeune communauté aux pernicieuses influences des Européens, on fonda sur terre ferme, à Metlahkahtla, un établissement qui ne tarda pas à être des plus prospères. Voici ce qu'en disait, en 1864, un témoin oculaire, M. Mackensie : « Environ 600 natifs sont fixés dans le jeune village. Ils habitent des maisons de bois, commodes, munies de fenêtres et qui se composent de plusieurs chambres, garnies de quelques meubles disposés avec goût ; chaque habitation possède son jardin, où l'on cultive des pommes de terre et des raves. Au centre du village est l'église, dont une partie sert de salle d'école pendant la semaine. M. Mackensie assista au service divin et fut étonné de voir le grand nombre d'Indiens qui s'y étaient rassemblés. Duncan lut la liturgie et prêcha dans leur langue à ses auditeurs, qui se montrèrent intéressés jusqu'à la fin. Pendant la semaine, Duncan fait les fonctions d'instituteur ; il initie ses Indiens aux travaux de la vie civilisée, leur apprend la culture du jardin et divers métiers ; il remplit au milieu d'eux la charge de magistrat, celle de juge, et s'acquitte, avec un bonheur surprenant, de ses diverses et difficiles fonctions. Les Indiens du fort Simpson diffèrent de ceux de Metlahkahtla, comme les ténèbres de la lumière. Les premiers sont barbares, ignorants, sales et mauvais ; les seconds sont instruits et progressent : ils sont chrétiens. »

En cette même année (1864), on jeta plus au nord, sur les rives de la Naas, les fondements d'une seconde station : celle de Kincolith, située sur une langue de terre, où les Indiens doivent passer, soit quand ils vont dans l'intérieur du pays, soit quand ils en reviennent. Ces avantages très réels n'ont pas encore suffi à lui donner une importance égale à celle de Metlahkahtla. Elle ne comptait, en 1870, que 60 habitants, dont neuf seulement avaient

reçu le baptême. La lenteur de ces progrès ne diminue en rien le zèle du missionnaire Tomlinson, qui poursuit sans relâche, le cours de ses travaux.

Metlahkahtla s'est jusqu'à maintenant développé de la façon la plus réjouissante. Ses habitants sont devenus tellement nombreux, que ce village est maintenant une ville aux rues larges et régulières. L'amiral Cochrane, qui le visita, fut tellement surpris de tout ce qu'il vit et entendit, qu'il s'écria : « En vérité, ces gens ne sont plus des Indiens, mais des hommes blancs. » A ces progrès extérieurs vient s'ajouter l'action de l'Evangile qui pénètre toujours plus avant dans les âmes. A côté des 750 baptisés qui forment la communauté, 110 personnes reçoivent l'instruction religieuse donnée aux catéchumènes. La paix, l'ordre et les bonnes mœurs règnent dans cette localité, qui répand une vive lumière sur tous les Indiens d'alentour. — Un grave danger la menace depuis quelque temps, ensuite de la découverte de mines d'or qui n'en sont éloignées que de 10 milles anglais. Que le Seigneur protège et garde Metlahkahtla !

La Société pour la propagation de l'Evangile commença son œuvre dans la Colombie britannique, par l'île de Vancouver. Dans la ville de Victoria, 3000 Indiens croupissaient dans la plus profonde misère. A peine avait-on entrepris de les relever, que le torrent de l'immigration blanche les dispersa. Quelques restes de cette tribu furent rassemblés sur une réserve qui leur avait été offerte. Là, malgré la sollicitude chrétienne dont ils sont les objets, leur état moral laisse beaucoup à désirer : l'amour du jeu leur ôte le goût du travail, l'impureté les avilit et l'eau-de-vie les tue. A force de persévérance, l'on est parvenu à former à Comax et dans les environs de Victoria deux communautés qui comptent chacune cinquante et quelques membres.

La mission sur le continent réussit mieux que dans l'île de Vancouver. Elle s'occupe des colons de race blanche, mais surtout des indigènes. Les stations principales sont Yale, Hope et Lytton, toutes trois sur la rivière Fraser. Le missionnaire écrit au sujet de la première de ces stations : « L'œuvre paraît être en bonne voie dans mon district ; un grand nombre d'Indiens demandent à être reçus dans l'Eglise.... La conduite de quelques-uns est exemplaire ; maintes fois il m'est arrivé d'entrer dans des familles au moment où elles étaient agenouillées pour la prière. »

Une mission plus importante est celle qui, de Lytton, se poursuit parmi les Indiens de la rivière Thompson, un des affluents

du Fraser. Cette tribu, d'environ 1200 âmes, diffère beaucoup de celles qui vivent dans les réserves d'Hope, d'Yale et dans la Colombie. Elle est parente des Indiens de l'est et s'adonne comme eux à la vie nomade. Malgré son inimitié prononcée contre les hommes blancs, les missionnaires de l'Eglise anglicane sont entrés en relations avec elle. Dès lors ils l'ont régulièrement visitée. La confiance qu'ils inspirent aujourd'hui est telle que ces Indiens recherchent les messagers de l'Evangile, se soumettent à leur influence et conseillent à d'autres tribus d'entrer en rapports avec les missionnaires.

La conférence canadienne des méthodistes wesleyens entretient aussi des évangélistes dans la Colombie britannique, en vue surtout de la population blanche. En 1869, les cinq stations wesleyennes de cette région comptaient seulement 131 membres, blancs et Indiens compris.

C'est, le cœur ému, que l'ami de la mission prend congé des Indiens de l'Amérique du Nord. N'avez-vous jamais vu une de ces journées froides à leur début, et pourtant sereines et embellies par les clartés de l'aurore? Mais peu à peu de sombres nuages obscurcissent le ciel, la tempête mugit, la foudre éclate, des torrents de pluie détrempent le sol, qui se couvre de boue. Cependant, quand le soir approche, des éclaircies se font dans les nuages; et si la campagne reste assombrie, quelques sommets resplendissent çà et là aux rayons dorés du soleil couchant. Ainsi en est-il de l'histoire des Indiens. Ceux d'entre eux qui ont accepté le christianisme et la vie civilisée qui en découle, ne périclitent pas comme d'autres, mais grandissent et prospèrent : ils sont, eux, les sommets que le brillant soleil de la grâce divine éclairera longtemps encore après qu'un nombre infini de ces peuples se sera abîmé dans la nuit de l'oubli et du malheur.

B. LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU SUD

CHAPITRE PREMIER

La Guyane. — Le pays et ses habitants.

En quittant le grand continent de l'Amérique du nord pour se diriger vers le midi, on passe d'abord près des Antilles et l'on atteint ensuite les rives de l'Amérique du Sud. Ici, comme partout ailleurs dans le Nouveau-Monde, les indigènes furent en grande partie exterminés par les Européens. Ceux qui ne périrent pas furent refoulés dans les forêts de l'intérieur. L'Amérique du Sud ayant été essentiellement colonisée par des Espagnols et des Portugais, c'est l'Eglise catholique-romaine qui, dans toute la région civilisée de ce continent, a d'abord été prépondérante. Elle y a fondé des missions étendues et longtemps prospères, que l'expulsion de l'ordre des Jésuites et les bouleversements politiques du commencement de notre siècle ont fait tomber en décadence. Jusqu'à ces derniers temps, l'accès de ces pays était encore interdit à la mission évangélique. Celle-ci n'avait pu s'implanter que sur une bande de terre d'une largeur de 100 milles, tandis que les côtes de l'Amérique du Sud se développent sur une longueur vingt fois plus grande. Ce territoire est la Guyane, qui s'étend de l'embouchure de l'Orénoque à celle du fleuve des Amazones et est limitée à l'ouest par la république de Vénézuéla, au sud et à l'est par l'empire du Brésil; les eaux de l'Atlantique couvrent ses rives. La région des côtes, autrefois recouverte par la mer est maintenant ombragée par d'épaisses forêts de manguiers. A cette zone marécageuse succède un large et fertile territoire, formé d'alluvions, où la végétation déploie une force et une richesse qui ne se retrouvent presque nulle part ailleurs. Une chaîne de montagnes s'élève comme un mur semi-circulaire, du côté du sud, et envoie

à la mer de nombreux cours d'eau. Les rives seules de la Guyane sont connues des Européens et habitées par eux, les bois et les marais opposant d'insurmontables obstacles à toute tentative de colonisation dans l'intérieur. Les côtes seraient même seules habitées, si les rivières ne permettaient de remonter dans l'intérieur du pays. Cette contrée étant située dans la région la plus chaude de la zone torride, ayant un des climats les plus malsains du monde, il a fallu une nature exceptionnellement riche pour y attirer les Européens. Malgré tous les dangers, Espagnols, Anglais, Hollandais, Français et Portugais se sont partagé les côtes; mais le flot des Espagnols et des Portugais ayant été détourné vers les grands pays voisins, on ne parle plus que d'une Guyane anglaise, hollandaise ou française. Les colons sont propriétaires de grandes plantations qui produisent, en quantité, le sucre, le café, l'indigo, le coton. Pour ces cultures, on se servait d'esclaves nègres, capturés sur les rives occidentales de l'Afrique et soumis aux traitements les plus cruels. Ces malheureux prirent souvent le parti de s'enfuir dans les forêts, où ils formèrent de vraies colonies de nègres dits marrons, adonnés au brigandage.

Les premiers habitants du pays, les Indiens, dont on compte environ 30 tribus différentes, ont été, nous l'avons dit, repoussés dans les forêts. Les plus connues de leurs tribus sont celles des Arawakes, des Waraus, des Acawoios et des Caraïbes. Leur peau est d'un brun rouge ou de couleur cannelle; leur chevelure noire, longue, raide et lustrée; la barbe chez les hommes est rare et mal soignée; le plus souvent ils la font entièrement disparaître. D'ordinaire ils ne portent qu'une courte ceinture autour des reins. Ils s'occupent à bâtir leurs huttes, à couper et brûler les forêts pour fertiliser le sol, à fabriquer des engins de chasse, de pêche, et toute espèce d'objets tressés, tels que des paniers, des tamis, etc. A l'aide du feu, ils réussissent assez habilement à fabriquer leurs canots. Mais la plus forte part dans les travaux, comme chez les Indiens de l'Amérique du Nord, est laissée aux femmes, dont l'esclavage est si lourd que bien des mères mettent leurs filles à mort au moment de la naissance, pour les soustraire à leur malheureux sort. La femme doit cultiver la terre, préparer les aliments, se procurer le bois nécessaire à la cuisson, faire des cordes pour les hamacs, fabriquer des vases, filer le coton, et se livrer à toutes ces occupations en portant sur le dos son plus jeune enfant; elle doit même accompagner son mari dans ses voyages, pour préparer ses repas. Les femmes se marient de bonne heure, et, chose curieuse,

il est défendu au gendre de voir le visage de sa belle-mère. Les hommes sont assez indifférents à la naissance de leurs enfants. Lorsque ceux-ci viennent au monde infirmes, on les abandonne à la mort. Une femme devient-elle veuve, les parents de son mari lui coupent la chevelure, et elle ne peut se remarier que lorsque celle-ci atteint une certaine longueur. Elle ne peut pas épouser qui elle veut; le plus proche parent de son défunt mari a le droit de la prendre pour femme. Si quelqu'un d'autre la demande en mariage, il doit l'acquérir du légitime possesseur.

Ces Indiens ont un grand goût de propreté : ils se baignent le matin et plusieurs fois par jour dans la rivière. Devant leurs huttes est une place, libre de toute herbe, où ils prennent volontiers leurs repas. — Ces enfants de la nature mêlent une couleur rouge à de l'huile de crabe et s'en fardent les mains et les pieds, ce qui leur donne l'air de porter des souliers et des gants rouges. Ils croient, au moyen de cet enduit, se défendre contre l'esprit des Européens, qui est le diable. Ils ne laissent croître leurs cheveux qu'au sommet de la tête; les hommes les portent courts, les femmes en font des tresses. Ils se rasent les sourcils et les remplacent par une raie noire. Ils se teignent les cheveux en rouge, quand ils veulent se livrer à la danse ou à d'autres divertissements, et dessinent pour ces occasions toutes sortes de figures noires sur leur peau. Une pièce d'indienne, de quatre à six aunes de long, pend à leur dos. Une sorte de clochette, qu'ils portent aux pieds, et quelquefois un manteau de couleur sombre complètent leur costume. Dans leurs danses, qui représentent le plus souvent des scènes de chasse, les hommes imitent très habilement les mouvements et les sauts des animaux. Dans l'intervalle d'une danse à l'autre, les femmes leur apportent du baïwar, liqueur enivrante, et prennent part à la danse, qu'elles accompagnent de trépignements de pieds et de bruit de clochettes. Plusieurs d'entre elles se font aux oreilles des ouvertures assez larges pour pouvoir y loger des bouchons de liège, où elles piquent aiguilles et épingles; les hommes portent, suspendue à un fil passé à travers le cartilage du nez, une plaque d'argent travaillée avec élégance. A la mort d'un des leurs, et même des mois et des années après, il se livrent à des orgies, dans lesquelles chacun des invités doit subir une bastonnade aux jambes. Celui qui a été frappé se range à son tour parmi ceux qui frappent, et accueille les nouveaux venus comme il a été accueilli lui-même. Cette cérémonie leur laisse assez souvent des blessures qui mettent du temps à se guérir; on cite même des cas de mort qui sont ré-

sultés de ce traitement. A la fin du festin, on ensevelit dans un trou l'arc, les flèches, les hameçons et autres armes du défunt, et dès lors sa mémoire est effacée.

Les Arawakes sont polis et modestes. Leurs jeunes gens témoignent du respect aux personnes âgées; rarement il s'élève entre eux de violentes disputes. Une particularité dans les usages de ces Indiens, c'est qu'ils se tournent le dos quand ils ont un entretien. Les chiens, disent-ils, se regardent lorsqu'ils se rencontrent; il ne convient pas aux hommes de les imiter. Chaque tribu a sa langue propre. Celle des Arawakes a quelque analogie avec l'hébreu, non dans les mots, mais dans les tournures de phrases; elle est difficile à apprendre. Pendant la conversation, les plus jeunes doivent se borner à écouter, et même alors qu'ils auraient entendu souvent ce qui est dit ou raconté, ils feignent de l'entendre pour la première fois. La maîtresse de maison apporte à chaque visiteur, dès qu'il s'est assis, une corbeille de pain de cassabi. La racine de cassabi ou de manioc, qui met une année pour arriver à sa croissance, fournit la nourriture habituelle de ce peuple. Pour la préparer, on pèle l'écorce, on râpe la racine et, après en avoir extrait par la pression le suc vénéneux qu'elle renferme, on en fait des gâteaux que l'on cuit sur des plats en argile ou en fer. Les femmes mangent toujours seules, le plus souvent à la cuisine, qui est séparée du reste de l'habitation par une paroi de feuillage. Chaque hutte renferme une famille ou une association d'individus apparentés; le gouvernement de la maison appartient à l'aïeul. Les Arawakes ont, comme les nègres des forêts, une sorte de roi ou de chef, toujours entouré d'un cortège respectueux. Mais malgré la canne au pommeau d'argent, qu'il porte en guise de sceptre, il ne possède sur son peuple qu'une autorité très limitée, car les Arawakes ne se laissent pas aisément commander. Ils s'affectionnent peu au sol qu'ils habitent. Dès qu'ils ne le trouvent plus assez fertile ou qu'un motif superstitieux les y pousse, ils vont établir leurs pénates ailleurs. Le déplacement est du reste facile, puisqu'un hamac et quelques ustensiles de bois ou d'argile composent tout leur mobilier. Ils trouvent d'ailleurs partout, dans la forêt, le bois, l'écorce et les feuilles nécessaires pour construire de nouvelles huttes.

Les Indiens de l'Amérique du Sud sont, comme leurs congénères du Nord, sensuels, durs, vindicatifs, trompeurs, hypocrites, et adonnés aux boissons fortes. Incapables de supporter une contradiction, ils considèrent comme une injure toute parole qui leur rap-

pelle un souvenir pénible. Ils n'ont pas de religion proprement dite, bien qu'ils parlent d'une multitude de dieux. Ils nomment Cururuman le créateur des hommes, et Culimina celui des femmes. Le premier, disent-ils, est un être bon, qui ne fait ni mal ni bien. Il est venu une fois sur la terre pour visiter les hommes; mais ceux-ci voulant le faire mourir, il leur ôta l'immortalité et la donna aux animaux qui changent de peau, particulièrement aux serpents. Ils racontent un grand nombre d'absurdités de ce genre. Ils attribuent toutes les maladies au diable, qu'ils nomment Jawahi et s'imaginent que tout ce qui les entoure est peuplé de mauvais génies, qui n'ont pas de plus grand bonheur que d'infliger aux mortels toutes sortes de peines et de maux. Quelqu'un devient-il malade? ils croient que c'est l'œuvre d'un démon, et ils offrent à celui-ci un morceau de viande en sacrifice. Si l'état du malade s'améliore, c'est alors que le démon a favorablement accueilli l'offrande; s'il empire, ils s'adressent à un magicien, afin qu'il exorcise le malade. Ces magiciens, nommés Bogaies, prétendent connaître la « marakka, » ou science des enchantements, et avoir la spécialité de chasser le mauvais esprit du malade qui leur est amené. En cas pareil, on commence par faire au Bogaie de grands présents, après quoi il consent à se rendre auprès du malade. Lorsqu'il l'a longuement examiné, il le prend et le porte, par une nuit obscure, dans une petite cabane en feuilles ou dans la forêt la plus voisine. Là, il attache le hamac du malade, de telle sorte qu'il soit suspendu au-dessus du sol, puis il commence ses exorcismes. Personne ne doit assister à cette scène; le malade lui-même doit fermer les yeux, jusqu'à ce que tout soit fini. Le magicien prend sa marakka, sorte de courge évidée, remplie de morceaux de cristal ou de petits cailloux, et traversée par un bâton orné de plumes vertes, jaunes ou rouges. Avec cet instrument, il fait un bruit effrayant; en même temps il pousse toutes sortes de cris et imite tous les sons possibles de la nature, ce qui, dans le silence de la nuit, produit un effet lugubre et remplit le pauvre malade d'une terreur indicible. Le missionnaire Bernau, qui s'est trouvé témoin d'une scène de ce genre chez les Acawoios, disait: « Je n'ai de ma vie vu ni entendu quelque chose d'aussi terrifiant; il me semblait que j'étais en enfer. » Quand ce tapage et ces cris ont duré un certain temps, le magicien trace avec son bâton un cercle autour du patient, demande au mauvais esprit s'il n'a pas été content de l'offrande présentée, et lui ordonne de soulager le malade. Celui-ci est reporté dans sa hutte, et s'il guérit on attribue le résultat au magicien; s'il

meurt, on explique le fait en disant que le diable l'a tué, ou en accusant quelqu'un de l'avoir empoisonné. Dans le premier cas, on enveloppe le mort de son hamac, on l'ensevelit, puis on brûle sa hutte, et ses parents s'en éloignent pour n'y plus revenir ; ils pensent que l'âme du défunt continue à y séjourner, et que si l'on troublait son repos elle causerait aux hommes toutes sortes de maux. Mais si le magicien dit qu'il y a eu empoisonnement, aussitôt on remplit d'eau un vase, on y jette les feuilles d'une plante déterminée et on met le tout sur le feu. On observe avec soin l'endroit où l'eau en ébullition commence à se déverser dans le feu, car c'est de ce côté-là que doit être venu le coupable, dont le magicien indique ensuite la demeure. Le plus proche parent du défunt reçoit alors la terrible mission de tirer vengeance du prétendu meurtrier. Il prend une coiffure particulière, saisit ses armes et se met à la poursuite de sa victime. Arrivé au lieu désigné par le magicien, il épie pendant des semaines, s'il le faut, l'occasion d'accomplir sa vengeance. Quand il trouve sa victime seule, il se glisse derrière elle, la frappe au dos d'une flèche empoisonnée, traîne son cadavre dans le bois et le couvre de terre. Dans la troisième nuit après le meurtre, il retourne à la même place et enfonce un bâton pointu en terre, de manière à transpercer le corps qui gît dessous, puis il retire le bâton, lèche le sang qui s'y est attaché et s'en retourne tranquillement dans sa maison. — Si le meurtrier indiqué par le magicien est une femme, le vengeur du sang s'y prend autrement : il attire sa victime dans un lieu écarté, la couche sur le sol, lui ouvre violemment la bouche, lui enfonce dans la langue la dent d'un serpent venimeux et la laisse. Avant que la malheureuse ait pu atteindre sa cabane, sa langue s'est enflée au point qu'il lui est impossible de dire qui lui a infligé ce traitement, et en quelques heures la mort survient infailliblement. Ainsi, nul n'est sûr de sa vie chez ces Indiens ; le plus innocent est exposé à être la victime du magicien. Qu'est-ce qu'un missionnaire, un étranger, peut espérer de tels barbares ? Et cependant, malgré tous les dangers que faisaient courir les mœurs de ces Indiens et la dent des bêtes féroces, malgré tous les obstacles que présentait le genre de vie nomade et le langage de ces tribus, la charité de Christ s'est frayé un chemin jusqu'à ces enfants perdus de la nature. Et encore ici c'est la société des Frères moraves qui a envoyé les premiers messagers de l'Evangile à ces païens qui ne connaissaient pas la paix.

CHAPITRE II

La mission morave chez les Arawakes.

Cette mission était d'abord destinée aux esclaves nègres de la colonie hollandaise de Surinam. Déjà en 1734, dans un voyage que fit l'évêque Spangenberg en Angleterre, il s'était mis en rapport, à Amsterdam, avec la Compagnie de commerce de Surinam, et avait voulu savoir à quelles conditions les Moraves pourraient s'établir dans ce pays. L'année suivante, les premiers Frères partirent de Herrnhut; d'autres les suivirent plus tard. Ils achetèrent une petite plantation sur le bord de la rivière Cottica, où leur travail missionnaire ne demeura pas sans fruit auprès des nègres et des Indiens. Mais l'affluence des assistants aux assemblées qu'ils tenaient dans leur maison ayant causé des troubles, ils quittèrent en 1745 cette station et s'en allèrent, les uns en Pensylvanie, les autres vers le Rio de Berbice, à l'ouest.

C'est là que les frères Guttner et Dähne travaillaient déjà depuis l'année 1738. En dépit de nombreuses difficultés et du mauvais vouloir des fonctionnaires hollandais, ces deux missionnaires étaient parvenus à fonder un petit établissement sur les rives de la Wironje, à quelques lieues de son embouchure dans le Rio de Berbice. Pilgerhut est le nom qu'ils donnèrent à cette station. Le site était bien choisi pour nouer des relations avec les Arawakes. Chose digne de remarque, ces habitants des forêts se montrèrent bien disposés pour les nouveaux venus; et comme ils avaient appris quelque peu de hollandais dans leurs relations avec les colons, il fut possible de leur faire entendre quelques vérités religieuses. Mais les missionnaires s'aperçurent bientôt que les Arawakes comprenaient fort peu la langue hollandaise, et qu'ils devaient se mettre, eux, à étudier celle des indigènes. Au plus fort de leurs inquiétudes à ce sujet, en 1741, ils virent arriver le frère Gräbenstein qui leur vint en aide ainsi qu'un enfant mulâtre nommé Jonathan. Ils les reçurent chez eux et, en moins d'une année, les missionnaires eurent en mains la traduction de quelques pages de l'histoire de la vie et des souffrances du Sauveur. Ils allèrent les lire aux Indiens, accompagnant cette lecture de chants et de prières.

Les premiers fruits de ce travail se montrèrent en 1747. Les Arawakes commencèrent à venir à Pilgerhut, accompagnés de leurs femmes. C'était un témoignage de confiance donné aux missionnaires, car jusqu'à ce moment les femmes arawakes avaient toujours fui à l'approche des blancs. Elles furent les premières à recevoir l'Evangile et à demander le baptême. L'année suivante, quelques hommes imitèrent cet exemple, et, au bout de peu de mois, il se forma dans ce lieu une petite communauté d'Indiens composée de 39 membres. Le jeune Jonathan fut l'instrument dont Dieu se servit pour en amener plusieurs à Christ. Ces résultats excitèrent l'inimitié des planteurs blancs; mais le gouverneur protégea les Frères et leur permit de continuer leurs travaux en paix.

C'est en ce temps-là que Salomon Schumann, celui qu'on a pu surnommer « l'apôtre des Arawakes, » arriva dans ce champ de travail. Mettant au service de l'œuvre le zèle apostolique et les dons qu'il possédait, cet homme put, au bout de quelques mois, parler la langue des indigènes. Le pays de Berbice comptait alors 2000 Indiens; Essequibo et les environs de la rivière de Corentyn en avaient un plus grand nombre. Comme les Arawakes avaient des parents dans ces contrées, les missionnaires purent bientôt y pénétrer et faire des tournées d'évangélisation dans un territoire d'une centaine de lieues. Pilgerhut était devenu un beau village où vivaient, à côté des baptisés, environ 80 personnes.

Les mieux disposés d'entre les Arawakes avaient établi leurs champs de cassabi dans le voisinage de Pilgerhut, et il arriva souvent que les missionnaires, menacés eux-mêmes de la disette, durent partager leur pain avec eux et leur fournir des vêtements. On comprend qu'il fallut, pour faire face à ces besoins, déployer une grande activité. M[me] Schumann s'occupait des femmes converties; les frères Kaske et Gräbenstein allaient visiter les Indiens dans la forêt; d'autres frères restaient à la maison pour travailler de leur état et s'entretenir avec les indigènes qui venaient les visiter. Schumann avait la direction de l'œuvre. Il reçut bientôt de précieux encouragements. En décembre 1748, quelques Arawakes demandèrent le baptême, et, au printemps de 1749, on ne comptait pas moins de 72 baptisés dans la station. Dans le cours de cette même année, plusieurs des indigènes convertis touchèrent au terme de leur carrière terrestre. Deux chrétiens âgés, le vieillard Siméon et la vieille mère Nanni, moururent comme de vrais enfants de Dieu et furent conduits au champ du repos, selon les cérémonies du culte chrétien, avec les honneurs d'un cortège funèbre,

d'un service liturgique et d'une prédication. Une autre Indienne, Mirjam, qui sentait venir sa fin, fit appeler ses enfants auprès de son lit et leur dit : « Je m'en vais maintenant à mon Sauveur. — Et toi, dit-elle à sa fille baptisée, tu me suivras et me rejoindras ; — mais vous, dit-elle à ses deux fils, éloignés de l'Evangile, vous ne viendrez point à moi, si vous demeurez dans l'incrédulité. »

L'œuvre de Dieu fit dès lors de rapides progrès : le nombre des Arawakes convertis s'éleva en peu de temps à 140. En 1749, Schumann se mit à traduire un certain nombre de cantiques et plusieurs livres du Nouveau Testament. Avec cela il ne négligeait pas de visiter les Indiens dans leurs forêts. Il entreprit même, à cette époque, un voyage missionnaire en compagnie d'un indigène converti, nommé Jephté, qui possédait une assez grande influence sur ses compatriotes, au milieu desquels il avait exercé autrefois le métier de sorcier. Egarés pendant un orage, ils arrivèrent dans une localité parfaitement inconnue, où ils trouvèrent des auditeurs attentifs. L'un de ceux-ci, étant allé s'établir sur les rives du Corentyn, parla aux habitants du pays de ce qu'il avait entendu. Cette nouvelle fit impression et parvint jusqu'aux Indiens des bords de l'Orénoque. Quelques-uns, sans doute, se moquèrent des vérités annoncées par les missionnaires ; d'autres, au contraire, résolurent de se mettre en route pour voir et entendre par eux-mêmes. Sur ces entrefaites, les Frères eurent à supporter de nouvelles agressions de la part des blancs des environs, qui cherchèrent à exciter les Indiens contre les chrétiens ; mais ces intrigues n'eurent pas de suites fâcheuses. La communauté de Pilgerhut put continuer à faire briller la lumière de l'Evangile dans les sombres forêts de la Guyane. De l'Orénoque comme du Corentyn, arrivaient des Indiens qui cherchaient le salut. C'était touchant de les voir quitter les contrées où ils avaient en abondance du gibier et du poisson, pour venir, sur un sol ingrat et pauvre, se nourrir de la parole du Christ. Sans parler des allants et venants, la communauté comptait, au 1er septembre, 300 membres, dont plus de 200 habitaient en permanence à Pilgerhut. Quelques-uns des nouveaux venus appartenaient aux Acawoïos et aux Paletijus, qualifiés par les Indiens eux-mêmes du titre de « Sauvages » et qui habitaient dans les profondeurs du pays.

Au printemps de l'année 1749, Schumann écrivait à son ancien collègue Franke : « Le Seigneur a certainement des desseins particuliers à l'égard de ce peuple. L'Evangile fait des progrès croissants. Tu peux croire que cela adoucit et change en grâces toutes

les difficultés. Maintenant aucun langage ne me semble aussi beau que celui des Arawakes; et quand je trouve un nouveau mot pour exprimer les mérites du Sauveur, je m'en réjouis infiniment plus que si j'avais découvert dans nos montagnes un monceau d'or. Mais il y a aussi dans cette œuvre des épines, souvent bien douloureuses. Dans notre petit troupeau de païens convertis, il se passe parfois des choses qui nous font monter le rouge au visage. Toutefois, comme je sais que personne n'a fait plus de peine au Sauveur que moi-même, je puis vivre au milieu de ces pauvres païens et les aimer sincèrement. » A la fin de juillet, écrivant encore à cet ami, il glorifiait la puissance extraordinaire de la grâce chez ces Indiens : « Ils sont amenés subitement à la lumière du salut et, lorsque Dieu les rappelle, ils s'en vont à la patrie céleste, aussi heureux que s'ils avaient vécu en chrétiens pendant des années. Etre témoin de ces choses, n'est-ce pas le sujet d'une joie inexprimable? »

Dans les années qui suivirent, les Frères eurent à supporter l'opposition des planteurs hollandais qui sollicitèrent du gouvernement des mesures destinées à empêcher leur séjour dans la colonie. Mais Schumann se justifia devant le gouverneur; et le repos fut rendu à la mission.

L'année 1753 fut pour Pilgerhut l'époque de la plus grande prospérité. Jephté tenait, en qualité d'aide, des réunions publiques, exemple qu'imitèrent bientôt d'autres frères indiens. Il se forma, entre les convertis, une conférence, où l'on s'occupait chaque semaine de l'état du règne de Dieu au dedans et au dehors de la communauté. Un souffle de la grâce divine passa sur ce troupeau, qui comptait alors 261 baptisés et 71 communiants.

L'année suivante, la disette se fit sentir dans l'établissement, et quelques-uns des païens convertis furent obligés de se rendre dans des contrées plus ou moins éloignées. Schumann, convaincu que le pays situé au bord de la Wironje était insuffisant pour nourrir ses habitants indiens, se préoccupa de trouver un emplacement favorable à l'émigration; et plus tard, en 1757, lorsque des circonstances difficiles surgirent, que des maladies contagieuses affaiblirent le troupeau et qu'on put appréhender sa dispersion, il choisit la nouvelle station de Saron, sur le Saramaca. Schumann put encore faire les premiers préparatifs en vue de ce déplacement, mais il dut en confier la direction à d'autres; la mort de sa femme et l'ébranlement de sa santé l'obligèrent à partir pour l'Europe avec ses enfants.

Les commencements furent difficiles à Saron. Quoique le terrain

fût de bonne qualité, son défrichement coûta beaucoup de peine, et l'on ne put avant six mois récolter aucun produit du sol. Il fallait chercher les vivres à une grande distance, à Paramaribo, et les faire transporter à grand'peine par des hommes dont on louait les services. Plus tard les Frères se procurèrent un canot. Un jour, comme ils débarquaient, un croiseur espagnol voulut s'en emparer. Mais l'Indien Etienne, qui savait l'espagnol, dit au ravisseur : « Gardez-vous de nous prendre ce canot : il appartient aux Frères qui sont sur le Saramaca. Ils en ont besoin, eux qui nous enseignent le chemin du salut, et notre Créateur voit tout ce que vous faites. » A l'ouïe de ces paroles, les voleurs abandonnèrent leur capture et se retirèrent sur leur vaisseau.

Saron prit bientôt un développement assez notable, grâce à quelques chrétiens aussi vivants qu'Etienne. A la fin de l'année 1757, il s'y trouvait déjà 37 Indiens. Mais il ne suffit pas aux Frères de travailler à la fondation de cette colonie. En cette même année 1757, Dähne résolut d'aller annoncer l'Evangile dans les pays situés au bord du Corentyn. Quelques Indiens l'accompagnèrent et l'aidèrent à se construire une cabane. Ce fut l'origine d'Ephrem. Bientôt, tous ses compagnons l'abandonnèrent, à l'exception d'un seul, nommé Christophe. Celui-ci tomba malade au bout de quelques mois ; il se traînait péniblement autour de la cabane, lorsque des Indiens, passant par là, lui dirent : « Tu ne te porteras jamais bien auprès de ce blanc, car le diable a trop de pouvoir sur lui, et tu verras que le blanc tombera aussi malade. » Dès que Christophe se sentit un peu mieux, il partit à son tour, et Dähne demeura seul dans ce pays sauvage. « J'ai passé, écrit-il, une grande partie de mon temps dans ma demeure, en tête-à-tête avec mon cher Sauveur. Il me consolait si puissamment que, dans ce désert, je fus vraiment heureux. » Cependant il devait se livrer à un travail tellement pénible pour se procurer un peu de nourriture, qu'il tomba malade de la fièvre. Dans cette nécessité, Dieu lui vint en aide par le moyen d'un frère de Pilgerhut, qui lui fit visite et lui apporta des remèdes. Souvent aussi, il reçut la visite d'Indiens, en particulier de Kalepinas et de Waraus, qui, ne pouvant comprendre pourquoi Dähne s'était établi là, lui firent part des craintes qu'ils éprouvaient à son sujet. Mais lui, se confiant dans son Sauveur, persévérait à rester dans ces solitudes. Pendant assez longtemps, il fut inquiété par un tigre qui, le soir, rôdait autour de sa cabane. Par mesure de précaution, il alluma du feu, « mais d'ailleurs, dit-il, je n'avais pas peur de cet animal, si

cruel qu'il fût, et il ne m'a jamais fait de mal. » Un soir qu'il voulait aller se reposer, un serpent tomba sur lui d'une latte du toit, s'enroula deux ou trois fois autour de son cou et de sa tête, et le serra toujours plus fort. « Je crus, raconte-t-il, que c'était ma fin, et j'écrivis le fait avec de la craie sur la table, pour instruire mes frères, afin qu'ils ne crussent pas que c'étaient les Indiens qui m'avaient fait mourir. Mais, confiant dans la protection du Seigneur, j'eus l'idée de me dégager du reptile, et le fis avec une telle force que j'arrachai une partie de la peau de mon visage. »

Mais le plus grand danger qui le menaçât, venait des cruels Caraïbes, qui cherchèrent, en novembre 1757, à le faire mourir. Laissons-le raconter le danger qu'il courut et la délivrance que lui accorda le Seigneur :

« Comme je dînais, quarante hommes arrivèrent dans leurs canots, et environnèrent ma hutte. Ce fut un terrible spectacle. Quelques-uns avaient des haches et des outils de fer; d'autres, des épées et des instruments de guerre. Je sortis et les saluai amicalement en langue arawake. Ils me répondirent rudement que je devais parler le caraïbe. Comme ils voyaient que je ne les comprenais pas, leur interprète s'avança et me demanda en langue arawake : « Qui t'a permis de venir ici bâtir une maison et cultiver la » terre ? » Réponse : — « Le gouverneur. — Pourquoi es-tu venu » dans notre pays ? » Je m'avançai alors vers le chef de la troupe et je lui dis avec hardiesse : — J'ai des frères de l'autre côté de » l'eau. Ils ont appris que, dans ce pays, habitent des Indiens qui » ne connaissent pas leur Créateur. Ils m'ont envoyé ici par amour » pour vous, afin que j'apprenne d'abord votre langue, pour vous » enseigner ensuite. Il en viendra encore d'autres dans ce but. — » Tu es sans doute un Espagnol ? — Non. — Un Français ? — Non. » — Es-tu donc un Hollandais ? — Je viens de Hollande, mais je » suis de plus loin. Bref, je suis un des frères qui vous aiment et » habitent de l'autre côté de l'eau. — N'as-tu pas appris que les » Indiens veulent te tuer ? — Oui, mais je ne l'ai pas cru, et tu as » même parmi tes Indiens des hommes qui savent que je les aime. » — C'est vrai, car ils m'ont dit que tu étais un autre chrétien que » certains blancs. — Maintenant, si tu sais que je t'aime, pourquoi » voudrais-tu me faire mourir ? — C'est pourtant vrai, dit-il en riant. » Alors tous leurs visages changèrent d'expression, et le cercle se rompit. Leur chef resta encore avec moi, me fit plusieurs questions auxquelles je répondis ; et lorsqu'il eut appris qu'il ne s'établirait là que des Frères, il devint confiant, puis, au moment de

s'éloigner, il me fit part des vivres qu'il avait apportés et promit de venir encore me voir. Ainsi, chaque jour, le Seigneur me secourait, en sorte que, à la fin de l'année, j'avais bien des sujets de le louer et de lui rendre grâce. »

Dähne continua sa vie d'ermite pendant environ deux années, annonçant l'Evangile aux indigènes qui venaient le visiter. Enfin, en 1759, il eut la joie de voir quelques Indiens s'établir dans le voisinage de sa demeure. Deux frères vinrent alors à son aide, et une communauté chrétienne fut fondée à Ephrem.

Pendant ce temps, les choses allaient plus mal à Pilgerhut. Dans l'année dont il vient d'être question, une épidémie enleva environ quarante personnes, et le manque de vivres se fit toujours plus durement sentir. Schumann, après s'être remarié en Hollande, revint, visita les deux nouvelles stations et constata l'état florissant de Saron. Au commencement d'avril 1760, il se fixa à Pilgerhut, et reprit activement son œuvre. Mais il ne devait pas y travailler longtemps. Le 6 octobre, cet homme, doué de dons bien rares et animé du vrai zèle missionnaire, s'endormit au Seigneur au moment où il atteignait sa quarante et unième année.

La mort de Schumann fut un rude coup pour la mission entière. Pilgerhut touchait aussi à sa fin. La disette y devint si grande que les pauvres Indiens furent réduits à soutenir leur existence au moyen de fruits et de plantes impropres à la nourriture. L'épidémie sévit de rechef et frappa aussi les missionnaires, les obligeant à suspendre les réunions. Tous fuyaient de Pilgerhut, et, à la fin de 1762, il n'y restait plus que 22 Arawakes. Bientôt après, c'en était fait de la station.— Dans la nuit du 28 février 1763, on entendit au loin le bruit de la fusillade et, quelques jours après, le sourd grondement du canon. Les nègres, soulevés, avaient déjà massacré plusieurs blancs. Le 2 mars, les Frères apprirent que les rebelles n'étaient plus qu'à une lieue de Pilgerhut. Il n'y avait pas de temps à perdre. Les missionnaires réussirent à se sauver à Demerara. Quelques-uns demeurèrent encore un certain temps dans les forêts voisines pour reprendre possession de Pilgerhut, dans le cas où il n'aurait pas été complètement dévasté. Mais il fut anéanti; et les derniers habitants de la station, accompagnés de quelques familles indiennes, abandonnèrent avec une profonde douleur, et pour n'y plus revenir, leurs anciennes demeures. Dans la fuite, la grammaire et le dictionnaire arawakes, composés avec tant de soin par Schumann, furent malheureusement perdus.

La communauté de Saron qui, en 1760, était dans la situation la

plus prospère, recevait de fréquentes visites des Caraïbes. Ils y venaient en troupes de 10, de 20 et même de 100 hommes, pour s'y établir. Ainsi l'œuvre de Dieu faisait de réjouissants progrès, lorsque survint tout à coup un triste événement. Les Caraïbes capturaient souvent des esclaves fugitifs, et les ramenaient chez leurs maîtres contre le paiement de 125 francs. Les nègres des forêts prirent alors la résolution de détruire Saron, afin d'obliger les Indiens à quitter la contrée. En 1761, profitant d'une absence des Caraïbes, qui étaient allés chercher des vivres dans leurs anciennes habitations, ils mirent leur projet à exécution. Le dimanche 25 janvier, pendant que l'assemblée écoutait la prédication, les nègres des forêts s'avancèrent, armés de fusils et de flèches, et mirent le feu à la maison des missions. Tout dut s'enfuir, et Saron fut détruit. — Quelques frères, Schirmer et Clève, y retournèrent avec un certain nombre d'Indiens, et résolurent d'y réunir de nouveau le petit troupeau dispersé. Mais la famine et la maladie survinrent, en sorte que ceux qui restèrent, comme ceux qui s'étaient enfuis, furent en proie à la plus grande misère. Et pourtant, au milieu de toutes leurs afflictions, les Frères eurent la joie de voir les Indiens rester fidèles à leur Sauveur, et le confesser à l'heure de la mort. Les secours d'Europe ne se firent pas attendre. Dans le nombre des arrivants, se trouvait le frère Millins qui apprit promptement la langue des Caraïbes ; mais au bout de peu de temps il mourut ainsi que plusieurs autres missionnaires. Schirmer et Clève se trouvèrent de nouveau seuls. Ils se remirent à l'œuvre en 1762 et rendirent à Saron son ancienne prospérité.

Dähne, qui avait assisté à la ruine de Saron, travailla aussi à son relèvement. Pour raffermir sa santé, il alla en Europe et revint en 1765 évangéliser les nègres des forêts. Mais ses forces furent bientôt épuisées. Au bout de trois ans, il dut abandonner son travail et retourner à Zeist, où il mourut en 1769.

La station d'Ephrem, qui avait aussi passé par diverses épreuves, fut détruite en 1763, lors de la révolte des nègres. Quand les Frères revinrent, l'année suivante, désireux de rassembler les chrétiens indigènes dispersés, ils choisirent, pour y fonder une colonie, un site plus favorable, à 4 lieues de distance, sur le Corentyn. La nouvelle station fut nommée Hoop (espérance), et parut mériter son nom. Au bout de quatre ans, on avait construit 10 cabanes d'Indiens, et une centaine de personnes entendaient la parole de la réconciliation. Mais Saron, ce champ une fois si prospère, commençait à décliner. Le fidèle Schirmer, qui connaissait si bien la

langue et le genre de vie des habitants, mourut le 6 juillet 1768. Jean-Conrad Clève succombait à son tour, en 1775, après seize années d'un travail persévérant. Il avait cultivé avec zèle trois champs de mission, traversé de nombreuses fatigues et souffert plusieurs maladies; le Seigneur le reprit au milieu d'un voyage qui devait le conduire auprès de sa femme malade. Ce vide était difficile à combler, à cause du temps indispensable aux missionnaires européens pour apprendre la langue des Arawakes. Aussi Saron, où le nombre des Indiens allait toujours en déclinant, fut définitivement abandonné en 1779, et toutes les ressources de la mission se concentrèrent sur Hoop.

Dans cette dernière station se trouvait, à ce moment-là, un seul ouvrier, Jacob-Erdmann Burckhardt; l'un de ses deux aides avait dû retourner en Europe, pour raison de santé; l'autre, Vögtle, ne pouvait plus, vu son âge avancé, rendre de grands services. Un précieux renfort fut, en 1784, l'arrivée de Louis Schumann, qui se mit à apprendre la langue des Caraïbes. Cependant, soit à cause des habitudes nomades des Indiens, soit parce qu'ils ne voulaient pas se laisser enseigner par les aides indigènes, cette communauté ne prospérait pas. En 1788, elle ne comptait que 80 membres actifs, qui suivaient régulièrement les assemblées des évangélistes.

Burckhardt vint à mourir en ce temps-là et personne ne pouvait le remplacer, car Félix Gutherz, qui épousa sa veuve, ne put entrer que plus tard au service de la petite communauté, vu qu'il ne savait pas assez la langue des Arawakes. Vögtle, qui seul la connaissait, fit encore ce que son âge avancé lui permettait. Mais l'indifférence se glissait dans les cœurs des Arawakes, et quand on voulait leur prêcher l'Evangile, ils disaient: « C'est ce que nous avons déjà souvent entendu dire et nous ne l'avons pas oublié. » Ceux mêmes qui fréquentaient encore le culte, ne cachaient pas leur étonnement de ce qu'on leur disait toujours la même chose. Leur reprochait-on leur tiédeur, ils se fâchaient et s'écriaient : « Nous aimons mieux quitter l'Eglise. » La petite vérole, la dysenterie et la fièvre enlevèrent plusieurs de ces pauvres gens, et leurs huttes, abandonnées, tombèrent en ruines.

Tel était l'état des choses lorsque, en mars 1789, Jean-Jacques Gottlob Fischer (du Wurtemberg), un homme d'une persévérance extraordinaire, fut envoyé à Hoop. Avec lui, des temps meilleurs semblèrent commencer pour la mission. Il apprit promptement la langue par le moyen des enfants qu'il rassemblait autour de lui à l'école, et, le 1er septembre, il put déjà prêcher une première fois

en arawake. Son zèle relevait le courage de ses compagnons d'œuvre. — Le terrain ne se prêtant pas à la culture du cassabi, il établit à deux lieues de là, à Aulibissi, la colonie principale des Indiens devenus chrétiens. A la fin de 1790, on y bâtit une grande maison d'école, et onze pères de famille construisirent des demeures, en ligne régulière, le long d'une haie d'orangers et d'arbres fruitiers. On donna à ces chefs de famille d'utiles directions sur la manière dont ils devaient organiser leurs maisons. On les tira de leur oisiveté en les habituant peu à peu à toutes sortes de travaux. En juillet 1791, ils travaillaient à l'envi leurs champs de cassabi, à Aulibissi, et ne se montraient pas moins actifs à Hoop pour cultiver le maïs et la banane. A la fin d'octobre de cette année, on prit des mesures pour empêcher l'invasion des mœurs païennes à Hoop, et amener ses habitants à une manière de vivre plus morale. Cette communauté était si bien organisée, que plusieurs sauvages des contrées voisines témoignèrent le désir de s'y fixer. Toutefois cet ordre de choses, si nouveau pour la plupart, ne devait pas leur plaire longtemps. En 1792, ils songeaient déjà à se disperser; mais ils furent retenus par la ferme attitude et les sollicitations des missionnaires.

En 1795, 109 personnes vinrent s'établir à Hoop ; dans ce nombre, 36 Waraus, qui étaient plus superstitieux, plus légers, plus paresseux, plus voleurs que les autres sauvages. A ce moment, les circonstances prirent une tournure peu favorable. La conquête de Berbice par les Anglais, en 1796, ayant intercepté toute relation avec Surinam, les Indiens ne purent plus débiter le bois qu'ils fabriquaient. Avec cela survint une mauvaise récolte, rendue plus défavorable encore par le fait que les vaisseaux anglais mettaient obstacle au transport des vivres. Le gouverneur de Surinam avait donné aux missionnaires la permission d'aller à Berbice pour leurs affaires personnelles. Mais cette situation favorable se gâta par suite d'une imprudence de Fischer, qui favorisa l'arrivée à Berbice d'un navire échoué, dont l'équipage se donnait pour anglais, tandis qu'il était américain. Sur l'ordre du gouvernement de Paramaribo, Fischer dut quitter immédiatement son poste missionnaire pour se réfugier dans l'Amérique du Nord, tandis que les relations des missionnaires avec Berbice ne purent être reprises qu'en 1799. Après le départ de Fischer, le frère Kluge continua l'œuvre commencée, puis il reçut, en 1800, le précieux concours de Théodore Schulz. La communauté de Hoop comptait alors 208 habitants, parmi lesquels 169 baptisés; mais le penchant

toujours plus prononcé des Arawakes pour la boisson et le vagabondage la fit de plus en plus déchoir, jusqu'à ce que, le 18 août 1808, plusieurs bâtiments de la mission furent incendiés par une troupe de jeunes gens. Les frères Lösche et Berg tinrent encore ferme au poste, mais lorsque le frère Buchner, envoyé par la Conférence de Paramaribo, visita Hoop en 1808, il trouva les choses dans le plus triste état. Les baptisés, revenus au paganisme, méprisaient ouvertement les exhortations des Frères qui voulaient les ramener au bien, et la plus grande partie de la tribu s'était dispersée. La Conférence en vint à supprimer la station missionnaire du Corentyn. Ainsi finit, après une durée de soixante-dix ans, la mission des Frères parmi les Indiens du Sud de l'Amérique. Une tentative faite de 1812 à 1816 pour la relever, demeura sans résultat. Maintenant le champ, autrefois si magnifiquement béni, est retourné à la solitude sauvage de la forêt. Là où les louanges de Dieu retentissaient en hymnes saints, on n'entend plus que les cris discordants des perroquets. Les tombes désertes des cimetières se couvrent d'une épaisse végétation de plantes grimpantes, à l'ombre desquelles se glisse le serpent. Cependant ces pierres attestent que là fut répandue une semence qui n'est pas perdue pour l'éternité.

CHAPITRE III

Missions récentes dans la Guyane anglaise.

C'est la Société des missions de l'Eglise anglicane qui a repris l'œuvre missionnaire en Guyane, auprès des pauvres Indiens. Elle choisit son champ de travail au nord-ouest de celui des Frères, sur les rives de l'Essequibo. A l'endroit où ce fleuve majestueux, que les Indiens nomment le frère cadet de l'Orénoque, reçoit comme affluent la Massaruni, s'étend une langue de terre désignée sous le nom de Bartica-Point, lieu à partir duquel les deux cours d'eau réunis roulent vers la mer, formant un fleuve large de 7 à 8 milles anglais. C'est sur ce point que s'établissait, en 1829, le catéchiste Armstrong, envoyé par la Société de l'Eglise anglicane. Au milieu de beaucoup de peines et de privations, il réussit à rassembler un petit troupeau de natifs, pour lequel il éleva une simple construction, servant de chapelle et d'école. Au bout de quatre ans, le

rév. Youd le remplaça. Mais, en 1836, cette station dut être abandonnée, à la suite d'une épidémie, et Youd alla, plus à l'intérieur, visiter la tribu des Macussis. En 1837, Bernau, un élève des missions de Bâle, fut envoyé sur les rives de l'Essequibo. Il établit une station, deux lieues plus à l'est, à Bartica-Grove, où il ne tarda pas, au bout de peu d'années, à obtenir de bons résultats. Sur le modèle de l'habitation que le missionnaire s'était construite, d'autres maisons s'élevèrent. Un grand nombre d'Indiens, de diverses tribus, Arawakes, Caraïbes, Acawoïos, renoncèrent à leur vie errante ; une école d'enfants indiens fut fondée, et, avec l'aide du gouvernement, on put même bâtir une petite église. La communauté comptait, en 1845, 100 communiants et 50 candidats au baptême. Le gouverneur de la Guyane anglaise rendit, dans une assemblée tenue à Georgetown, un témoignage très favorable à cette mission. « Un homme, dit-il, qui fait sur ce fleuve le commerce des produits de la forêt, m'assure que les lieux qui étaient jadis occupés par des centaines de nègres sont maintenant peuplés d'Indiens. »

Les heureux résultats de la mission furent d'ailleurs reconnus par des voyageurs impartiaux. Schomburgk, cet illustre explorateur de la Guyane, raconte qu'il assista, à Bartica-Grove, à la fête de Noël, marquée par le baptême de 18 adultes. Après avoir reconnu les services rendus par l'école, il ajoute : « Je n'ai qu'un vœu à former, c'est que des établissements de ce genre se fondent dans d'autres parties de la Guyane, et que le même bienfait soit accordé à ce qui reste des premiers habitants du pays. C'est le seul moyen de sortir cette race de son ignorance actuelle, et le seul dédommagement que l'Angleterre puisse lui offrir en échange de tous les maux que l'invasion européenne lui a causés. »

Malheureusement Bernau, dont la santé était affaiblie, dut revenir en Europe en 1846. A son retour en Guyane, dix-huit mois après, il se trouva en face d'une fort grande tâche. On lui envoya un compagnon d'œuvre nommé Lohrer, élève de Bâle comme lui. Mais la mission ne paraît pas être redevenue ce qu'elle avait été auparavant. Lorsque, en 1863, Lohrer succomba aux effets du climat, Bernau revint en Europe, et la station passa aux mains de la Société britannique pour la propagation de l'Evangile *(Propagation-Society.)*

Le missionnaire Youd avait, sur ces entrefaites, pénétré dans l'intérieur du pays, jusqu'aux sources du Rio-Branco, un affluent du Marannon, et y avait fondé, dans des conditions favorables, la

station de Piara, chez les Indiens maccusis. Au dire de Schomburgk, 300 à 400 Indiens se réunissaient chaque dimanche dans une chapelle qu'ils avaient construite de leurs mains. et écoutaient attentivement la prédication de l'Evangile. Malheureusement l'entreprise excita la jalousie des Brésiliens, qui avaient l'habitude de se livrer dans cette contrée à la chasse des esclaves. Youd fut expulsé de Piara, qui se trouvait sur le territoire brésilien, et la communauté se dispersa, par crainte des chasseurs d'esclaves.

Lorsque, plus tard, des voyageurs visitèrent cette localité, ils trouvèrent l'église transformée en caserne, et, au lieu des cantiques chrétiens, ils entendirent des chants obscènes. Youd s'était retiré sur le Rupununi, affluent de l'Essequibo, et y avait fondé une petite communauté. Les Brésiliens l'y suivirent. Un prêtre survint, accompagné d'un détachement de soldats ; il remit au missionnaire un ordre qui lui enjoignait de partir. Celui-ci dut se soumettre et alla s'établir à Warapoota, 80 lieues au sud de Bartica-Point. Cet endroit, peu visité par les Macussis, n'était guère favorable à la mission. Youd y fut rejoint par des membres de sa précédente communauté. A ceux-ci se joignirent des Acawoïos et d'autres encore. En 1841, la station comptait plus de 100 Indiens. Le missionnaire eut alors la visite de deux jeunes gens qui vinrent lui demander une instruction religieuse. Il les accueillit, et ils devinrent pour lui un grand sujet de joie. Ils étaient là depuis quelques mois, lorsqu'ils reçurent la visite de leur père, qui venait les inviter à une danse païenne. Le missionnaire lui dit que ces jeunes gens étaient libres d'y aller s'ils le voulaient. Mais ils s'y refusèrent, déclarant à leur père que ces danses étaient un grand péché. Le père se retira, calme en apparence, mais ayant juré dans son cœur la mort du missionnaire. Le lendemain, il lui envoya en présent un quartier de chevreuil, que Youd et sa femme, ne soupçonnant aucun danger, firent apprêter pour leur repas. Aussitôt après, ils se sentirent indisposés, et dans la nuit déjà la femme du missionnaire mourut ; mais ce dernier, dont la constitution était plus forte, prit un vomitif et fut ainsi sauvé. Le chevreuil était empoisonné. Peu de jours après, nouvelle tentative analogue ; Youd ignora comment elle se fit. Il dut son salut à l'emploi du même moyen, mais fut si malade qu'il lui fallut, pour se rétablir complètement, se rapprocher des bords de la mer. Lorsqu'il eut repris quelques forces, il retourna à son poste. On vit bientôt reparaître le même sauvage, se glissant avec précaution vers la demeure du missionnaire. Bien que celui-ci se tînt sur ses gardes, l'Indien réussit à accomplir ses

desseins criminels. Un jour, immédiatement après son repas, Youd ressentit une forte envie de dormir, puis fut réveillé de son sommeil par une violente douleur. Il comprit d'où lui venait cette indisposition. Cette fois le poison fit son œuvre, et Youd ne tarda pas à expirer. Lorsque le vindicatif Indien apprit le succès de sa ruse, il s'écria : « Maintenant tout va bien ! » et prenant un fusil, il tira deux coups de feu en l'air. Au second coup, l'arme éclata entre ses mains et le blessa mortellement. Les missionnaires Pollit et Christian, successeurs de Youd, durent plus tard abandonner la station à cause de son insalubrité.

A côté des travaux de la Société anglicane, nous devons mentionner ceux de la Société de propagande britannique, qui, déjà en 1840, sur l'invitation de l'évêque des Barbades, avait entrepris une œuvre missionnaire dans la Guyane anglaise. Elle y envoya d'abord un missionnaire ecclésiastique accompagné d'un aide laïque, nommé Brett. Le premier mourut au bout de quelques mois et laissa au second la tâche de fonder la mission. Sur les rives de l'Arapaiaco, non loin de son entrée dans le Pomerun, se trouve une bande de terre habitée par des nègres occupés à l'exploitation des bois, et qui était déserte depuis l'émancipation. En 1840, à l'arrivée de Brett, il y avait encore trois cabanes et une chapelle en bois qui avait servi aux colons du district. Cet édifice était en mauvais état, mais pouvait encore servir au culte. Une des trois cabanes servait de demeure à un fabricant de voiles, malade de la fièvre ; dans l'autre habitait une vieille négresse avec quelques enfants ; la troisième fut occupée par Brett.

La vieille négresse accueillit bien le missionnaire et se montra disposée à tenir son ménage. Un petit nègre de onze ans, qui demeurait avec elle, porta son propre hamac à l'envoyé de Dieu. Une table boiteuse et une petite chaise en bois composaient tout l'ameublement. Dès le premier dimanche, le service divin fut célébré dans la chapelle ; il n'y avait que bien peu d'auditeurs. Le missionnaire ouvrit aussi une école avec deux ou trois enfants, et visita un établissement des Waraus, de l'autre côté du fleuve. Mais l'ignorance des Indiens, leurs mœurs rudes et sauvages, les préjugés du paganisme, l'attachement qu'ils portaient à leurs magiciens étaient autant d'obstacles au progrès de l'Evangile. Malgré ces difficultés, Brett en vint bientôt à réunir plus de 60 auditeurs. On construisit une nouvelle maison pour la mission, et l'on vit se produire çà et là des fruits de la grâce divine.

« Depuis le jour, écrit un missionnaire, où le premier Arawake

fut amené à chercher le Dieu vivant, il ne s'était pas écoulé une année que déjà plus de la moitié de la tribu se présentait dans notre maison de prières. Quelques mois après, un jour que nous étions réveillés plus tôt que d'habitude, j'entendis des accents pleins de douceur sortir d'un lieu où plusieurs Indiens avaient établi leur campement pour la nuit. J'écoutai attentivement : l'un d'eux priait à haute voix, après quoi tous redisaient en chœur la prière du Seigneur. Dès lors cet usage s'est répandu dans plusieurs familles, et nous l'avons souvent observé ; mais jamais l'accent de la prière ne nous parut si doux que dans cette circonstance. J'y vis la preuve que les Indiens ne considéraient plus leur Père céleste comme un être éloigné, mais comme le Dieu qui entend l'humble prière de ses enfants. » Bientôt l'affluence des auditeurs s'accrut au point qu'on dut agrandir la petite chapelle. C'étaient des Anglais, des Créoles, des Arawakes, des Caraïbes, des Acawoïos et des Waraus. Le service divin était célébré en langue anglaise. Le plus grand nombre ne comprenaient pas cette langue ; mais ceux qui la connaissaient prenaient soin de la traduire. Tel des auditeurs avait franchi huit à neuf lieues en bateau ; tous prenaient place avec les signes d'un grand respect et attendaient qu'on leur traduisît quelque partie du discours. L'Evangile manifesta bientôt ses merveilleux effets. Il s'opéra une transformation dans la vie extérieure des Indiens, et lorsque, au printemps de 1843, l'évêque de la Guyane visita les établissements du Pomerun, une troupe de 200 Indiens vint l'attendre à Pompiaco et lui exprimer la joie qu'ils avaient à recevoir sa visite. « Je n'oublierai jamais, dit-il, le spectacle agréable que m'offrirent plus de vingt canots, pleins d'Indiens des deux sexes et d'enfants, tous bien vêtus. A la prière du soir, tous se conduisirent avec décence et recueillement. Le dimanche suivant deux Indiens adultes furent baptisés et, aussitôt après, unis par le mariage. Quarante reçurent la confirmation et prirent ensuite la sainte cène. » Après cette visite, au cours de laquelle Brett reçut l'ordination, la station fut transportée dans un endroit voisin, plus salubre, nommé Cabacaburi, où s'éleva bientôt un village.

« L'influence du christianisme, lisons-nous dans un rapport de date postérieure, se montre surtout dans la manière dont ils traitent leurs femmes. A la dureté qu'ils leur témoignaient ont succédé des rapports convenables. Ils ont aussi renoncé à l'abus des boissons enivrantes et rejeté les superstitions du paganisme. Quelques-uns des premiers convertis étaient auparavant des magiciens. Deux

d'entre eux, avant de se joindre à l'Eglise, brisèrent les hochets qui servaient à leurs pratiques occultes ; d'autres les remirent aux missionnaires pour montrer la sincérité de leur conversion. On en suspendit plusieurs dans l'école de la mission, pour les livrer au mépris des jeunes gens ; les autres furent envoyés en Angleterre. Les Indiens devenus chrétiens prient entre eux et, en cas de maladie, envoient chercher le missionnaire, au lieu de s'adresser au magicien.

En 1845, une seconde station fut établie sur un point de la rive situé plus au nord et nommé Moruca. Un employé de la poste, animé de sentiments chrétiens, avait décidé des Waraus ou Guaranos à émigrer dans ce lieu, qui fut appelé Waromuri. Brett réussit à intéresser les communautés de Georgetown à ce nouveau champ de travail, où un évangéliste, du nom de Nowers, se mit immédiatement à l'œuvre. Dès que ces premiers arrangements furent pris, une soixantaine d'hommes s'en allèrent chercher du travail à la côte et gagner un peu d'argent, afin d'acheter pour eux et leurs familles des vêtements convenables. L'Indien veut être décemment vêtu pour se rendre à l'église ; autrement il s'en tient éloigné.

Le premier vêtement européen que l'homme des bois se procure est une chemise. Il la porte jusqu'à ce qu'elle tombe en morceaux, puis il en achète une nouvelle, qu'il met sur l'ancienne pour se rendre à l'église. Quand les femmes, dont le seul vêtement est un collier de perles, sentent la nécessité de s'habiller décemment, elles regardent plus à la quantité qu'au bon goût, et les couleurs les plus voyantes sont celles qu'elles préfèrent. Les ornements qu'elles aiment le mieux sont des boucles d'oreilles et autres joyaux de similor. « Je fus obligé, dit un missionnaire, de leur faire un jour une observation à ce sujet, et le dimanche suivant toutes ces boucles d'oreilles, une paire exceptée, avaient disparu. »

Cette mission de Waromuri eut, comme d'autres, des difficultés à traverser. Un faux prophète, qui se donnait pour le Christ, cherchait à attirer à lui les Indiens convertis. Un petit nombre seulement se laissèrent gagner. — Ensuite d'une grande sécheresse, la famine, puis une épidémie survinrent. La mortalité fut grande, mais l'épreuve fut bénie, car la mission reprit dès ce moment un nouvel essor. Près de 300 Indiens vivaient sous l'influence de l'Evangile, et 65 enfants fréquentaient l'école. Malheureusement Nowers dut quitter la station et revenir en Angleterre (1846) pour rétablir sa santé altérée.

La station de Cabacaburi devait, elle aussi, être privée de son missionnaire. Une grave maladie obligea Brett à se rendre sur la côte et, en 1849, à reprendre le chemin de l'Europe. Les deux stations, abandonnées aux soins d'un catéchiste, se trouvaient dans des circonstances assez défavorables.

Lorsque Brett, revenu d'Europe, accepta un poste de pasteur à Georgetown, dans l'espoir de diriger la mission à Moruca, Waramuri était entièrement abandonné. A Cabacaburi habitaient encore nombre d'Arawakes placés sous la direction d'un instituteur. Là se trouvaient aussi des Caraïbes, dont plusieurs avaient déserté la foi chrétienne. Les femmes de ces infidèles montraient leurs vêtements déchirés, se souvenant avec tristesse du temps où leurs maris travaillaient et leur en procuraient de convenables. Cependant la semence répandue auparavant ne devait pas être perdue. Les circonstances devinrent peu à peu plus favorables, et, au bout d'une dizaine d'années, chacune des deux stations indiquées comptait environ 300 Indiens gagnés au christianisme.

Dans ces derniers temps la mission indienne a reçu un nouveau développement, grâce à l'activité de l'évêque Austin. Le rapport de 1864 parle d'un travail spirituel remarquable qui se ferait chez les Acawoïos. Comme poussés par une force irrésistible, ces Indiens viennent aux stations missionnaires du Pomerun et de la Moruca. Un petit livre illustré, pareil à un catéchisme et écrit dans leur langue, les a attirés à l'Evangile. On s'est servi de ce moyen pour agir sur d'autres Indiens de la colonie. En 1867, on pouvait déjà constater, sur tous les principaux cours d'eau, l'existence de stations qui étaient placées sous la direction d'instituteurs et régulièrement visitées par des missionnaires. Aux postes déjà indiqués s'ajoutèrent ceux d'Ituribisi, sur l'Essequibo; de Dalgin-Akayma et de Malali, sur le Demerara; de Sand-Hill et de Cumacka, sur le Berbice; puis, dans les savanes qui séparent ce fleuve du Demerara, le poste de Kibleri; enfin, sur le Corentyn, la station d'Orealla, non loin de l'emplacement où les Frères avaient fondé celle de Hoop.

Ne pouvant faire l'histoire détaillée de chacune de ces stations, nous mentionnerons au moins l'accroissement pris par celles qui se trouvent sur les bords du Demerara. En 1867, Brett, accompagnant l'évêque, visitait les Acawoïos de cette contrée et distribuait le petit livre dont nous avons parlé. Après leur départ, un simple colon eut l'heureuse idée de se rendre de hutte en hutte, ce livre à la main, pour en lire le texte et en expliquer les images. Son tra-

vail fut béni. En août 1868, la chapelle, située près des chutes inférieures du Demerara, offrit un spectacle qui rappelait en quelque sorte l'Eglise primitive. Presque toute la population des Acawoïos du Demerara supérieur était réunie pour recevoir le baptême des mains de l'évêque et de Brett, qui venaient une seconde fois les visiter. Les ecclésiastiques arrivent et, après examen, administrent le sacrement à 241 adultes et à 145 enfants. Cette cérémonie dura deux jours entiers. Lorsque, l'un après l'autre, les néophytes mettaient le genou sur la pierre baptismale, on lisait sur leurs visages une expression profondément sérieuse. Trois mois après, on en baptisait encore 70.

Sur ces entrefaites, le chef Kanaïmapo et son peuple manifestèrent le désir de posséder aussi un instituteur. Leur territoire étant situé à l'intérieur du pays, Brett s'y rendit avec d'autres ecclésiastiques, en mai 1869, pour y fonder une station. Ces Indiens se mirent aussitôt à bâtir une maison missionnaire, où l'on vint installer le catéchiste Newton. Dans cette circonstance, 79 Acawoïos furent encore baptisés, en sorte que, dans l'espace de dix mois, il n'y eut pas moins de 535 de ces Indiens qui furent reçus dans l'Eglise chrétienne.

La plus ancienne station, celle de Bartica-Grove, s'était aussi merveilleusement relevée après un long déclin. On avait changé son emplacement pour l'éloigner de la colonie pénitentiaire établie depuis peu à Bartica-Point. Le rév. Farrar, chargé de fonctions pastorales dans la colonie, prenait soin de cet établissement. Il raconte, en 1870, que la foi et le zèle de ses Indiens étaient au-dessus de tout éloge. Ils avaient érigé une chapelle sans aucun secours étranger; ils s'étaient même engagés à abattre chaque mois un certain nombre d'arbres et à les transporter à Georgetown, pour les vendre au profit de la mission. En 1871, il y avait déjà 1436 membres de l'Eglise, parmi lesquels 228 communiants. — La mission de Moruca était très menacée, le gouvernement de la colonie ayant abandonné cette contrée, devenue le rendez-vous de toutes sortes de gens. On donnait toujours de réjouissantes nouvelles des progrès faits à Cabacaburi. Les deux stations réunies comptaient 920 membres, avec 230 communiants.

Sur le Corentyn, la vie spirituelle, qui s'était éveillée un siècle auparavant, sortit de son long sommeil. Le missionnaire Veness trouva là un magicien idolâtre qui avait reçu le baptême, mais était retombé dans les pratiques païennes. Les paroles sérieuses qu'il lui adressa pénétrèrent si avant dans son cœur qu'il brisa aus-

sitôt tout son attirail de magicien. « Je sais que j'ai fait ce qui est mal, dit-il; j'en suis très affligé et me propose de ne plus m'occuper de ce triste métier ; je veux désormais venir régulièrement à l'église. »

Nous ne pouvons que mentionner la mission que les darbystes (frères de Plymouth) ont entreprise chez les Indiens de la Guyane ; car cette communauté ne porte pas à la connaissance du public les fruits de son travail. Ses missionnaires font leur œuvre en même temps qu'ils exercent une profession, et ils demeurent en dehors de tout lien avec d'autres sociétés. Un missionnaire allemand, J. Meyer, formé à Bâle, s'est joint à eux. Il a travaillé avec un admirable dévouement, dès 1840 jusqu'à sa mort, en 1847. Aidé de sa compagne, qui était animée d'un zèle semblable au sien, il a réussi à former de petites communautés, à Kumacka, sur le Berbice, et à Manaka. Nous n'avons aucune nouvelle des autres postes de cette mission.

CHAPITRE IV

La mission sur la côte des Mosquites.

Bien que la côte des Mosquites n'appartienne pas à l'Amérique du Sud, c'est pourtant ici le lieu de parler de l'œuvre qui se poursuit dans cette contrée, puisqu'elle est en relation plus étroite avec la Guyane qu'avec tout autre territoire. Cette côte, qui longe la mer des Caraïbes, s'étend du nord au sud, sur une longueur d'environ soixante milles géographiques. Elle est limitée au nord par le Honduras, à l'ouest par le Nicaragua. Les habitants sont des Indiens de diverses tribus, dont celle des Mosquites est la principale. Avec elle, il faut mentionner celles des Wullwas, des Cuksas, des Toakas et des Caraïbes. A côté des indigènes, vivent dans ce pays de nombreux nègres et mulâtres, et quelques blancs de différentes nations. La côte, qui est plate, est malsaine pendant la saison des pluies. Le sol, malgré sa fertilité, est encore peu cultivé. Les précieuses essences de bois dur que renferment les forêts forment la principale richesse du pays et sont l'objet d'un commerce important.

Les aborigènes de cette côte sont encore à un degré très inférieur de civilisation. Ils vivent des produits de la chasse, de la pêche et

de la capture des tortues. La polygamie, la débauche, le meurtre des enfants, l'ivrognerie, sont très fréquents chez eux. Les superstitions du paganisme règnent encore dans ce peuple, et les magiciens ont sur lui une grande influence. Grâce à ses relations avec les Anglais, que l'exportation des bois a conduits dans ces parages et qui l'ont souvent protégé contre les noirs, il s'est montré bien disposé en faveur du christianisme. En 1845, son roi reçut le baptême à Belize. Dans ce temps-là, les méthodistes wesleyens envoyèrent à Greytown un missionnaire, puis une presse qui imprima la Bible dans la langue des Mosquites.

En 1847, le pays fut visité par les frères moraves, venus de la Jamaïque, et en 1849 la première station fut fondée à Bluefields, le chef-lieu, qui comptait de 8 à 900 habitants. A la grande joie du roi, on établit aussitôt des services divins et on commença la construction d'une maison de mission. Les cultes furent fréquentés par 40 à 50 personnes, mais sans qu'il y eût de changement dans leur genre de vie. La construction de l'église avançait lentement et lorsqu'enfin elle fut inaugurée en 1859, une demi-sœur du roi se fit baptiser. Cette même année, une seconde station fut fondée sur la lagune de Pearlkey (près d'English-Bank) où le vaisseau des Frères avait déjà souvent abordé. La station reçut le nom de Magdala. Le choléra qui régnait à ce moment-là donna lieu à un grand déploiement de charité. La mission fut bientôt renforcée par l'arrivée de nouveaux ouvriers ; et comme on s'était d'abord occupé des nègres et des mulâtres auxquels on pouvait s'adresser en anglais, on commença dès lors à évangéliser plus activement les Indiens. Leur langue fut étudiée. On fonda, au sud de Bluefields, dans la petite île de Monkey, la station de Rama (1857), où vivaient 150 Indiens, qui firent bon accueil au missionnaire et reçurent volontiers ses enseignements. En ce même temps, les Frères présidèrent à Bluefields des réunions où ils parlaient la langue des Mosquites. La communauté compta bientôt, y compris les noirs et les mulâtres, une quarantaine de participants à la cène. — L'année suivante, 18 personnes furent baptisées à Rama. Non loin de Magdala, on construisit une maison de réunion qui devait plus tard être le centre de la station de Reitapura. Pour favoriser la diffusion de l'Evangile sur toute la côte, les Frères se servirent d'un petit navire, construit à cet effet et nommé le « Messager de paix. » Il abordait sur différents points, et trouvait souvent les indigènes disposés à écouter l'Evangile. Une tentative faite pour s'établir au cap Gracias a Dios ne réussit pas ; mais on trouva un

emplacement favorable dans le voisinage du Wawa, où fut établie, en 1860, la station d'Ephrata. Une année plus tard, la demande d'un missionnaire fut faite par la population de couleur habitant Cornsland, à l'est de Magdala, et la station de Joppe put être fondée en cet endroit.

Sur ces entrefaites, on avait créé à Bluefields une institution pour l'éducation des enfants indiens. En 1862, un premier Indien de la tribu des Wulwas put être baptisé à Reitapura ; bientôt après, on pouvait recueillir à Ephrata quelques prémices de la moisson. A Rama, il n'y avait presque plus de païens, car cette petite communauté se développait de la façon la plus réjouissante. A cette époque, et ensuite de l'accord survenu entre l'Angleterre et les Etats-Unis, l'indépendance du pays fut proclamée. Georges, le chef des Mosquites, fut reconnu comme monarque constitutionnel, mais héréditaire ; et deux chambres lui furent associées pour gouverner le pays, les missionnaires ayant le droit de siéger dans la première.

En 1863, on pouvait compter encore une station de plus (la sixième), à Tasba-panni, à dix lieues au nord de Magdala. Il se manifestait dans cette station, qui fut nommé Béthanie, un vif désir de connaître l'Evangile.

Durant ces années, divers événements se produisirent. Le roi Georges, qui s'était toujours montré bien disposé en faveur de la mission, vint à mourir, laissant sa couronne à son neveu, encore mineur. De plus, la mission fut visitée par le choléra et la famine. Ces épreuves, loin d'entraver l'œuvre missionnaire, furent pour plusieurs l'occasion de se tourner vers l'Evangile. Les petites communautés suivirent dès lors une voie d'accroissement, lent mais sûr. Les Indiens, une fois affranchis des liens de l'erreur, sont plus fermes dans leur foi que les nègres et les mulâtres. Toutefois, ils restent encore trop asservis à leurs anciennes habitudes, entre autres à l'ivrognerie. A cela s'ajoutent leurs relations commerciales, souvent dangereuses pour eux. Ephrata surtout souffrait de ce mal. Malgré ces obstacles, on a pu créer là une nouvelle station, celle de Kukulaya, où se trouve une école en voie de prospérité.

L'école de Bluefields, fréquentée par 100 élèves, est aussi en progrès. Le service religieux est bien fréquenté dans cette petite ville, et l'Eglise exerce une influence bénie sur son entourage. Cependant l'orgueil et la légèreté s'y montrent, surtout parmi les jeunes gens. La plus grande des communautés indiennes est celle

de Magdala. De Rama, l'Evangile s'est répandu parmi les Indiens de Point-Gorda. Le nombre des païens convertis sur la côte des Mosquites, en général, est de 934, parmi lesquels 200 communiants et 734 écoliers.

Pour n'oublier aucune des missions évangéliques parmi les Indiens de ces contrées, nous devons, en terminant, mentionner celle des méthodistes, dans la possession anglaise de Belize, sur la presqu'île du Yucatan. Une partie seulement de cette contrée, le district septentrional de Corozal, est l'objet du travail missionnaire.

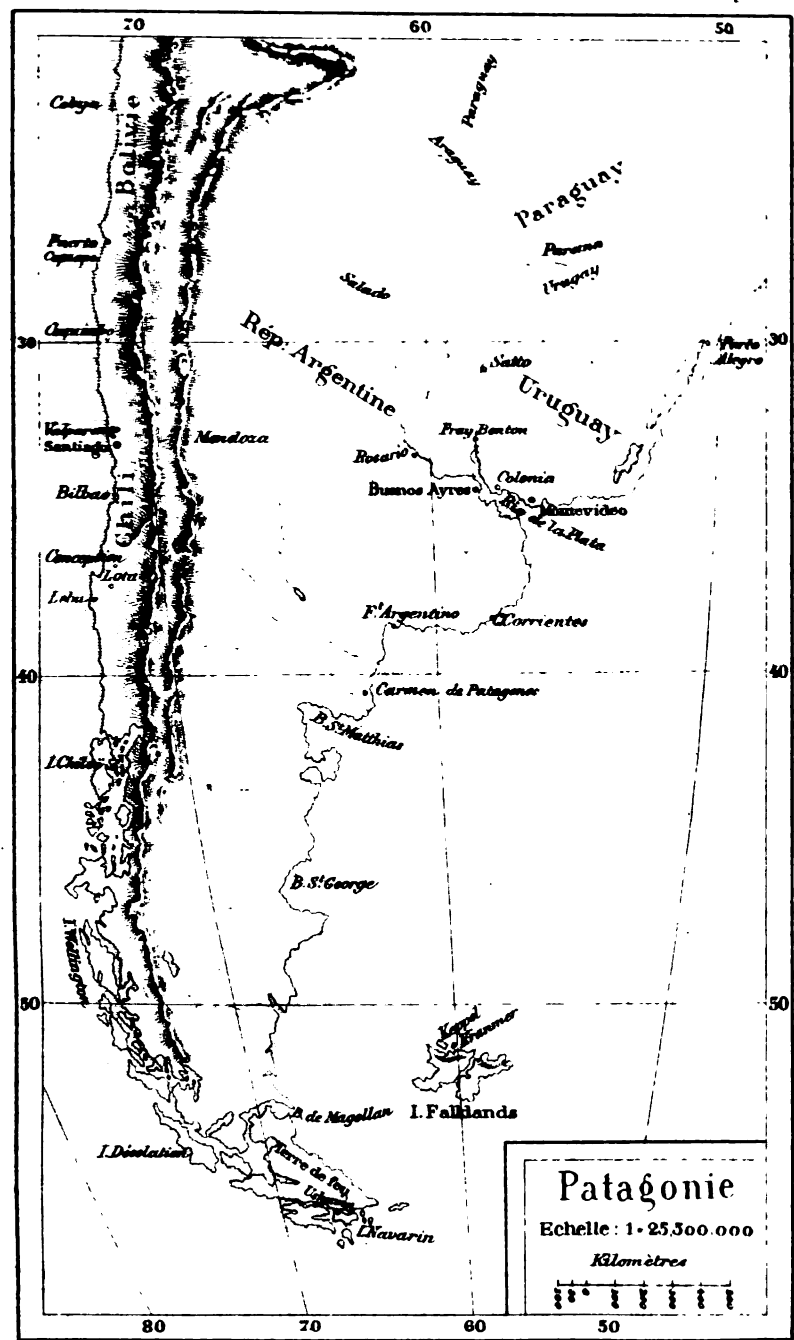
CHAPITRE V

Les travaux de la mission dans la Patagonie.

Nous en venons à la dernière mission évangélique chez les Indiens, celle qui fut fondée à l'extrémité sud de l'Amérique, et à laquelle se rattachent les plus douloureux épisodes.

On appelle Terre-de-feu, un groupe d'îles situées au sud de la Patagonie et séparées du continent par le détroit de Magellan. Elles occupent un espace de 60 milles géographiques de l'est à l'ouest, et 40 du nord au sud. La plus grande de ces îles porte particulièrement le nom de Terre-de-feu. Elle est encore peu explorée. Le climat n'est pas si rigoureux qu'on se l'imaginait. Le Labrador, situé sous la même latitude (54°), est autrement froid et désert. Les forêts de la Patagonie sont plus riches que celles du Labrador. Le guanaco et une espèce de paresseux sont les seuls animaux de grande race qui s'y trouvent. Mais les côtes sont peuplées de pingouins et d'autres oiseaux de mer ; dans les golfes, se trouvent des phoques et des morses. Pendant des mois entiers, ces îles sont enveloppées d'un épais brouillard, et la vague mugit avec violence dans les défilés creusés dans les rocs et où se rencontrent les flots des deux océans.

Les natifs de ces îles appartiennent au grand groupe des tribus indiennes répandues sur tout le continent américain. Ils sont en rapports de parenté avec les Indiens du Chili et les Araucaniens de la Patagonie occidentale. La côte N.-O. de la plus grande île est habitée par les Patagons de l'est.


70
60
50
Bolivie
Paraguay
Rép: Argentine
Uruguay
Chili
Salado
Parana
Salto
Fray Benton
Rosario
Buenos Ayres
Colonia
Montevideo
Rio de la Plata
Mendoza
Santiago
Bilbao
Lota
F.t Argentino
Corrientes
Carmen de Patagones
B. S.t Matthias
B. S.t George
I. Chiloe
I. Wellington
I. Falklands
Keppel
I. Désolation
Terre de feu
Ushuaia
I. Navarin
30
40
50
80
70
60
50
Patagonie
Echelle : 1 · 25.500.000
Kilomètres

Les anciens historiens donnent le nom de Pescherähs aux natifs de la Terre-de-feu. Ce nom provient du seul mot que les premiers visiteurs du pays leur aient entendu prononcer. Voici comment on les dépeint : Ils sont de grandeur moyenne, ont la peau du visage d'un brun jaune, la figure large, les pommettes saillantes, le nez plat et la bouche très grande. Leurs cheveux, longs, noirs, rudes, sont retenus sur la tête par un cercle ; de leurs épaules descend la peau d'un morse ou d'un phoque, liée sur les hanches. Un tablier de plumes, quelquefois encore un bonnet, complètent le vêtement. La figure et les jambes sont ornées de raies rouges, blanches et noires. Les femmes portent aux chevilles et aux poignets un anneau artistement tressé avec des intestins de poisson. De beaux colliers, formés de coquillages, leur servent d'ornement. Leurs cabanes, dont les plus grandes ont 24 pieds de circuit et 6 de hauteur, sont faites de branches d'arbres, qu'ils enfoncent par le gros bout en terre et relient entre elles ; le plancher est recouvert de peaux de phoques. Au milieu on réserve une place pour le feu, autour duquel des bottes d'herbe sèche servent de lits et de chaises. La fumée sort par une ouverture dans le toit. Quelques ustensiles, faits d'écorce d'arbre, quelques paniers de jonc et une bourse pour conserver les colliers et les couleurs, forment tout le mobilier. Des poissons, de la chair de phoque et de l'huile composent la principale nourriture des habitants, qu'on a pu nommer, sous plus d'un rapport, les Esquimaux du sud. Ce qu'ils peuvent recevoir des Européens ou leur dérober, même les chandelles, est dévoré du plus grand appétit, pourvu que ce soit gras. En revanche, ils n'ont aucun goût pour le pain. Ils trouvent aussi un aliment dans les champignons qui croissent sur les troncs d'arbre. Leurs armes sont le javelot, un arc et des flèches, travaillés avec art ; mais c'est dans la construction de leurs canots qu'ils déploient la plus grande habileté. D'autorités, de conseils, en un mot d'organisation civile, on n'en a pas encore découvert chez ce pauvre peuple. L'homme est là, comme presque toujours chez les païens, le maître oisif de la famille. Lorsqu'il ne se livre pas à la chasse ou à la pêche, il se blottit auprès du feu, tandis que sa femme doit réparer le canot, manier l'aviron et se charger des plus pénibles travaux.

Déjà au siècle précédent, les Espagnols cherchèrent à fonder une colonie au détroit de Magellan, non pour évangéliser les indigènes, mais pour avoir un point de relâche sur la côte, dans leurs voyages au Pérou et au Chili. Les colons moururent de faim, et

aujourd'hui encore l'endroit où ils succombèrent se nomme le port de la famine.

L'amour du Seigneur a suscité aux habitants de la Terre-de-feu un ami qui ne s'est pas laissé arrêter dans le dessein de porter à ces malheureux le message de paix et de leur offrir sa vie en sacrifice.

Cet homme dévoué, Allen Gardiner, né en 1794 dans le Berkshire, montra de bonne heure pour les expéditions aventureuses un goût qui lui fit embrasser l'état de marin. La semence de la vérité divine, que des parents pieux avaient répandue dans son cœur, montra ses premiers fruits à l'occasion d'une cérémonie païenne dont il fut témoin dans un temple de la Chine. Dès lors un zèle missionnaire ardent s'empara de lui, et il trouva le moyen de le mettre en œuvre lorsque, étant lieutenant sur le vaisseau « Dauntless », il vit la profonde dégradation morale des indigènes habitant les frontières du Chili et les environs de Buenos-Ayres. Aussitôt après son retour en Angleterre (1823-1824), il fit tous ses efforts pour engager la Société des missions de Londres à entreprendre l'œuvre de l'évangélisation des Américains du sud. Quoiqu'il n'eût pas réussi à l'y décider, nous voyons, treize ans plus tard, le capitaine Gardiner, après avoir consacré dans l'intervalle une partie de son temps à une œuvre missionnaire au sud de l'Afrique, se rendre de son propre chef à Buenos-Ayres. Il voulait porter la Parole de Dieu aux populations ignorantes des environs, mais cette entreprise échoua.

Il se rendit de là, par Mendoza, auprès des Araucaniens du Chili et à Valdivia, où il trouva, dans le catholicisme romain, un adversaire encore plus déclaré que le paganisme. Enfin il dirigea ses regards vers la Patagonie et la Terre-de-feu, qui lui semblaient être un terrain plus favorable au travail de la mission. De retour en Angleterre, il publia un écrit où il plaidait la cause de l'évangélisation en Patagonie ; et le résultat de ses persévérants efforts fut la fondation de la Société des missions de la Patagonie, qui, plus tard, devint celle de l'Amérique du sud. Chargé par cette association, mais à ses frais, d'entreprendre l'œuvre, il s'embarqua, le 12 décembre 1844, à bord du brick « Rosalie », accompagné du catéchiste Hunt. Le navire jeta l'ancre, le 18 février, dans la baie de Grégoire, où l'équipage aida les missionnaires à construire deux petites maisons en bois, dans lesquelles on transporta les provisions nécessaires ; puis le vaisseau continua son voyage sans eux. Après avoir supporté, pendant plusieurs mois, toute espèce de privations

et souffert de continuels dangers de la part d'indigènes qu'aucun frein moral ne retenait, ils apprirent, par un bâtiment espagnol naviguant dans ces parages, que soit le Chili, soit Buenos-Ayres se disposaient à faire valoir des droits sur la Patagonie. Ce fait leur donnait à réfléchir; et comme un vaisseau anglais cinglait près d'eux à ce moment, ils se décidèrent à retourner en Angleterre.

Après un court séjour dans sa patrie, l'infatigable Gardiner, sollicité par la Société de mission qui s'intéressait à la Patagonie, se rendit de nouveau dans l'Amérique du sud, avec un jeune Espagnol, Frédéric Gonzalès, pour s'informer plus exactement de la condition des natifs. Le principal intérêt qu'offre cette expédition est celui des difficultés affrontées par les voyageurs dans leur marche à travers des forêts et d'immenses déserts, où ils furent plus d'une fois atteints de la fièvre et de la dysenterie. Le capitaine Gardiner s'estima plus que dédommagé de toutes ses souffrances par l'assurance qu'il reçut du président de la Bolivie qu'il serait protégé dans la tentative de fonder une mission chez les indigènes. Sur son rapport, le comité anglais résolut non seulement d'établir une station en Bolivie, mais aussi d'en préparer une dans la Terre-de-feu, et ce fut à cette dernière tâche que se voua Gardiner. Malheureusement, ses efforts échouèrent encore par le fait des indigènes qui s'emparèrent de ses provisions et le dépouillèrent de ses vêtements, lui et les quatre marins qui l'accompagnaient. Cet insuccès ne suffit pas à éteindre l'amour de Gardiner pour ces pauvres païens. Il était persuadé que les habitants de la Terre-de-feu accueilleraient l'Evangile, s'il leur était prêché dans leur langue; et jusqu'à ce que ce premier but fût atteint, il faudrait, pensait-il, mettre les provisions à l'abri dans des chaloupes ancrées à quelque distance du rivage, où l'on pourrait se retirer en cas de besoin. Mais la Société des missions de Patagonie, dont les ressources avaient été épuisées par les premiers essais demeurés infructueux, ne pouvait mettre ce plan à exécution sans de nouveaux secours. Gardiner, tout préoccupé de son projet, revint en Europe et se rendit en Saxe, puis à Edimbourg, où il exposa ses vues à la Société morave et à celle des missions d'Ecosse, qui crurent devoir lui répondre par des refus. Alors vint d'une dame chrétienne, s'intéressant aux habitants de la Patagonie, un don de 30 000 fr., ensuite duquel la Société des missions de Patagonie put prendre les premières mesures en vue de l'exécution de l'entreprise. Le chirurgien Richard Williams, de Burslem, et le directeur d'une école du dimanche de Londres, John Maidment, s'offrirent pour prendre

part à l'expédition comme catéchistes. On leur adjoignit le charpentier Joseph Erwin, ainsi que les pêcheurs John Badcock, John Bryant et John Pearce, tous chrétiens éprouvés. A la tête de l'entreprise était Gardiner, ce fidèle témoin de Jésus-Christ.

Le 7 septembre, les sept missionnaires mirent à la voile sur le navire « la Reine des mers. » Pourvus de vivres pour dix mois, ils devaient d'abord se diriger vers l'île Picton, et, s'ils ne pouvaient s'y établir, se retirer dans celle de Staateneiland.

En juin 1851, on devait leur envoyer d'Angleterre de nouvelles provisions par les îles Falkland.

Le 5 décembre 1850, la petite troupe aborda heureusement à l'île Picton. Gardiner écrivait de là au comité: « Je sais que vous ne nous oubliez jamais, lorsque vous vous approchez du trône de grâce; cela me donne force et consolation. Et quand nous voyons ce peuple abandonné, mais appelé comme nous à la vie éternelle, nous nous sentons pressés de nous employer à lui annoncer l'Evangile dans sa propre langue. Ma parole d'adieu est: Priez pour nous! » Ce fut la première et la dernière lettre qu'on reçut de ce messager de paix. Les vivres furent en partie dérobés par ceux qu'ils venaient convier au salut, en partie avariés par l'eau de mer. Un orage endommagea les bateaux; les provisions si ardemment désirées n'arrivèrent pas, car on ne put, malgré les démarches faites dans les principaux ports de l'Europe et de l'Amérique, trouver une occasion favorable pour les expédier. Ainsi Gardiner et les siens étaient abandonnés de tout le monde; mais il leur restait la foi au Seigneur. Le 8 mai 1851, Gardiner écrivait dans son journal: « Ceux-là possèdent la paix qui s'appuient sur le rocher de Sion. Ils ne se laissent pas troubler par les anxiétés de l'avenir. Quelles que soient les afflictions qui les attendent, ils tiennent ferme sur l'ancre de leur foi : ils gardent leurs âmes par la patience. Enfants de Celui qui donne la pâture aux corbeaux, qu'ont-ils à craindre? Ils savent que tous leurs cheveux sont comptés, qu'il ne tombe pas un passereau sans la permission de leur Père. Que sa volonté, quelle qu'elle soit, s'accomplisse : nous l'attendons avec soumission. Son bras n'est pas affaibli pour ne pouvoir délivrer; ses promesses sont certaines. Si sombre que soit la nuit, le matin paraîtra; le Seigneur ne délaissera pas son héritage. La victoire restera à nos prières, et l'épreuve qui nous abat à ses pieds nous sera douce. »

Jusqu'au 22 mai, les provisions ne manquèrent pas. Dès lors il fallut se refuser ce qui n'était pas strictement nécessaire pour

vivre. Le 11 juin, John Badcock mourut le premier de cette troupe fidèle. Le 4 juillet, ils avaient encore la moitié d'un canard, une livre de viande salée, une livre de thé, un reste de riz, deux tablettes de chocolat, quelque peu de pois et six souris qui furent dévorées comme un morceau de roi. Tout ce qui était mangeable fut mangé. Le 22 juillet, ils n'avaient plus que dés moules et la mousse des rochers, dont ils faisaient une gelée. C'est ainsi qu'ils soutinrent leur existence jusqu'au 23 août, jour où Erwin, le charpentier, s'endormit dans la paix du Seigneur; le lendemain, 24, ce fut le tour de Bryant; tous deux furent ensevelis dans le même tombeau. La petite troupe ne comptait plus que quatre personnes. Williams et Pearce allèrent à quelque distance, dans l'espoir de découvrir de la nourriture; on trouva plus tard leurs cadavres près de la rivière Coock. Gardiner et Maidment restèrent ensemble; ce dernier mourut aux premiers jours de septembre. Le 3 septembre, Gardiner écrit dans son journal qu'on retrouva plus tard: « Maidment était si faible hier qu'il n'a pu se lever avant midi. Dès lors je ne l'ai plus revu, et je n'ai rien mangé non plus. Je ne sais ni ne peux savoir s'il est encore en ce monde, ou s'il jouit déjà de la présence bienheureuse du Dieu de grâce qu'il a si fidèlement servi. Béni soit mon Père céleste pour les faveurs nombreuses qu'il m'accorde! Un gîte commode, point de souffrances, pas même les rongements de la faim, rien qu'une extrême faiblesse; mais, par les richesses de sa grâce, je jouis d'une pleine paix, dans le sentiment de l'amour de mon Sauveur et par la certitude que toutes choses sont dirigées par Lui avec sagesse. Je le prie de me bénir selon mes besoins, et je suis assuré qu'il le fera. Je me décharge sur le Seigneur de tout souci et m'attends à son bon plaisir. Que je vive ou que je meure, peu importe, pourvu que ce soit en Lui. Je remets mon corps et mon âme à sa garde, et je le prie avec instance de prendre ma chère femme et mes enfants sous l'ombre de ses ailes, de les consoler, de les fortifier, de les sanctifier de plus en plus, afin que dans un monde meilleur, nous puissions ensemble le louer et exalter la gloire de Celui qui nous a rachetés par son sang, et que nous puissions obtenir l'héritage de son royaume céleste. Amen. »

Le jour suivant il écrit encore: « Il n'y a plus à en douter, mon fidèle compagnon d'œuvre est parvenu au terme de ses souffrances ici-bas, il est maintenant avec l'assemblée des bienheureux, en présence du Seigneur qu'il a servi jusqu'à la fin. Il a laissé un peu d'eau de menthe, qui me donne quelque force. Je n'avais point

d'eau, et, dans la crainte d'être tourmenté par la soif, j'ai prié le Seigneur de m'en faire trouver un peu. Il a exaucé ma prière : hier je fus en état de me lever, et j'ai pu recueillir une quantité d'eau suffisante qui découlait d'un roc. Quels biens je reçois de mon Père céleste ! Béni soit son saint nom ! »

Et le 5 septembre, un jour avant sa mort, il écrivait encore d'une main tremblante : « Grande et merveilleuse est la bonté de Dieu envers moi. Jusqu'ici il m'a soutenu ; j'ai été quatre jours sans nourriture et n'ai éprouvé ni faim ni soif. »

Ces lignes étaient presque illisibles, mais il a encore une fois rassemblé toutes ses forces pour écrire au catéchiste demeuré dans l'autre bateau, et qui, à ce moment, avait déjà reçu la couronne de vie : « Mon cher Williams, il a plu au Seigneur de rappeler encore à Lui l'un de nous. Notre cher frère a quitté le bateau, mardi après midi, et n'est pas revenu. Il est sans doute maintenant devant le trône du Rédempteur qu'il a si fidèlement servi. Encore un peu de temps et (ici des lignes illisibles) ... chanter les louanges du Tout-Puissant ..... trône ... je ne sens ni faim ni soif, quoique ..... jours sans nourriture ..... la bonté de Maidment envers moi ... ciel ..... Ton frère en Christ. Allen F. Gardiner, 6 septembre 1851. »

Ce furent les derniers mots de ce serviteur de Dieu, fidèle jusqu'à la mort. Le 21 janvier 1852, le capitaine Morshead, qui avait été envoyé rechercher les missionnaires et leur porter des vivres, trouva le cadavre de Gardiner et les papiers laissés par lui. Un billet, tracé d'une écriture lisible, mais sans date, contenait ces mots : « Si vous longez le rivage du côté du sud, pendant un mille et demi, vous nous trouverez dans l'autre bateau. Ne tardez pas, nous sommes épuisés par la faim. » A partir du premier bateau, à côté duquel se trouvaient les restes de Gardiner, en suivant cette indication, on trouva aussi ceux de Williams et de Pearce.

Deux inscriptions gravées dans le rocher de l'île Picton, et portant ces mots : « Allez au port Espagnol, » avaient mis les explorateurs sur la trace du lieu où étaient les missionnaires. Une autre inscription (Ps. LXII, 6-9) fit découvrir la grotte dans laquelle Maidment avait trouvé un asile pour mourir. — Les ossements furent ensevelis le 22 janvier, avec les honneurs militaires, à la place où on les avait trouvés. Le lieutenant Underwood lut la prière des morts, et on mit sur leur tombe les paroles du psaume qu'ils avaient choisi : « Toi, mon âme, tiens-toi en repos, regardant à Dieu. »

On retrouva aux îles Falkland trente caisses qui leur avaient été expédiées en juin 1851, mais il n'était venu aucun navire pour les porter à destination.

La mort de Gardiner, loin de décourager les amis de la mission, les enflamma d'un nouveau zèle. La Société des missions de Patagonie prépara une nouvelle expédition. Un navire, spécialement acheté dans ce but, reçut le nom d'Allen Gardiner, en souvenir de l'héroïque et infortuné promoteur de cette œuvre. Le 24 octobre 1854, il prit la mer. Le capitaine Snow, le catéchiste Philips et un médecin, du nom d'Ellis, ainsi qu'un certain nombre de colons tentèrent les risques d'une nouvelle entreprise. On arriva heureusement aux îles Falkland, où, sur l'îlot de Keppel, un emplacement avait été désigné par le gouvernement, pour fonder une colonie en faveur des habitants de la Terre-de-feu et des Patagons qui se sentiraient disposés à émigrer. De là, le navire gagna la Terre-de-feu et jeta l'ancre près de l'île Navarin. On lia des rapports avec les indigènes, et, à la suite de quelques visites, on put, en 1858, en ramener neuf à l'île de Keppel, où avait été fondée la station de Cranmer. Ces insulaires de Navarin faisaient certains progrès; ils montraient de l'application et de l'intelligence. On espérait beaucoup, entre autres, de deux jeunes gens. Par leurs relations avec eux, les missionnaires avaient fait assez de progrès dans la langue du pays pour pouvoir s'essayer à des traductions. En novembre 1859, « l'Allen Gardiner », commandé par le capitaine Fell, retournait à la Terre-de-feu avec les neuf indigènes et jetait l'ancre devant Woollya, sur la côte occidentale de Navarin. Ce capitaine Fell, précédemment attaché à la mission intérieure, s'était consacré à la mission en Patagonie et en avait la direction. Avant d'envoyer ses neuf hommes dans l'intérieur de l'île, il crut devoir faire une perquisition dans leurs paquets pour y découvrir un objet qui lui manquait, et qui y fut retrouvé. Ce fait ne les humilia guère, mais les irrita tous. Le navire fut à l'ancre pendant six jours devant Woollya, recevant la visite d'insulaires toujours plus nombreux ; en dernier lieu, il en vint jusqu'à trois cents à la fois. Ils paraissaient animés de dispositions amicales. Le dimanche on résolut de célébrer un service religieux sur le rivage, dans un blockhaus que le missionnaire Despard, aidé par les sauvages, avait élevé lors d'une précédente visite. Le capitaine, son frère, le pilote, le catéchiste Philips et les cinq matelots abordèrent sans armes. Personne, excepté le cuisinier, ne resta sur le navire. Le culte commence; pendant la prière, un matelot est frappé d'un coup de massue et tombe mort.

Aussitôt le capitaine et ses gens se précipitent vers le rivage pour s'enfuir dans le canot; mais impossible, les rames ont été enlevées, et tous, l'un après l'autre, sont tués à coups de pierres et de massues. Les neuf indigènes revenus de Keppel prirent aussi part à cet horrible carnage, un seul excepté, Ukokko, qui courait çà et là, en se tordant les mains et en pleurant. Le cuisinier mit le second canot à l'eau et gagna, à force de rames, la rive opposée, où il erra pendant quatre jours, en se nourrissant de baies et de racines. Au bout de ce temps, il revint devant Woollya, où il fut accueilli par un indigène qu'il avait déjà rencontré. Le vaisseau avait été pillé par les Indiens et les cadavres jetés à la mer. Cole, le cuisinier, vécut trois mois parmi les sauvages, jusqu'à l'arrivée, en février 1860, d'un autre vaisseau qui venait à la recherche des absents.

Dans le temps même où ces tristes événements se passaient, deux élèves de l'institut de Chrischona et un ecclésiastique anglais, Stirling, étaient en chemin pour continuer à porter la lumière de l'Evangile aux pauvres habitants de ce pays. Ces pieux efforts ont été couronnés de succès. Malgré le meurtre de Woollya, de jeunes indigènes se montrèrent disposés à entrer dans l'établissement missionnaire de Keppel.

L'« Allen Gardiner » reconstruit et mieux aménagé pour sa destination, fait maintenant avec une parfaite régularité le voyage de la Terre-de-feu. En 1864, 13 natifs, parmi lesquels plusieurs hommes mariés, pouvaient recevoir le témoignage d'avoir trouvé le secret d'une vie honnête et régulière. On espérait qu'ils seraient, pour leurs compatriotes, les prémices d'une vie nouvelle.

Pour caractériser plus exactement l'état moral de ces gens, transcrivons ici quelques lignes d'une lettre qu'un indigène, du nom d'Occoweachez Copaniscola, écrivait en anglais au missionnaire Despard :

« La Chaumière, 1 octobre 1861. Mon cher maître. Je suis très joyeux de ce que tu es bien. Toi, ta femme, ta famille sont loin d'ici. Moi et ma femme en sommes très affligés. Beaucoup de salutations à ta femme, à ta famille. J'ai dans mon champ des pommes de terre, des raves, des choux au nombre de sept. (En abondance.) Je te remercie de m'avoir donné le terrain. Mon enfant est bien, gros et fort, il a deux dents et bientôt une autre. Ma femme est très joyeuse. Je fais toujours le même ouvrage, que lorsque vous étiez ici. J'aime à prier Dieu et Jésus. Seigneur, aide-moi promptement! Je suis faible, mes ennemis sont en grand nombre. Dis-moi comment tu vas, toi, ta femme, ta famille, ton fils. Je suis ton ami sincère. »

En mars 1864, on tenta pour la première fois d'établir dans leur propre pays les indigènes venus à l'établissement; on espérait qu'ils pourraient exercer une bonne influence sur leurs compatriotes. Une année après, le révérend Stirling se rendait avec quatre de ses élèves en Angleterre, où on leur administra le baptême. Malheureusement celui d'entre eux qui promettait le plus, et qui avait pris le nom d'Allen Gardiner, mourut au retour du voyage, avant d'avoir atteint l'île de Keppel. Il délogea dans la pleine foi en son Sauveur, après avoir souvent, pendant sa maladie, cherché des consolations dans les paroles du psaume XXIII. Un des matelots disait de lui : « Je voudrais être aussi prêt à mourir que ce jeune homme. »

Cependant tout marchait bien dans l'établissement de Keppel: l'école, ainsi que la culture des champs étaient en progrès. De même, à chaque nouvelle visite dans l'île de Navarin, on pouvait mieux constater l'influence exercée par les natifs qui avaient vécu dans la station. Il se formait parfois, à l'arrivée du vaisseau, de grands rassemblements d'indigènes; mais ils se conduisaient paisiblement, et l'on n'avait plus à craindre un renouvellement des scènes sanglantes de 1859. En 1868, le missionnaire Stirling, évêque de la Terre-de-feu, put y demeurer seul pendant plusieurs semaines. Deux ans plus tard, on put fonder à Ushuwia (vis-à-vis de Woollya), une station pour laquelle on envoya d'Angleterre une maison construite en fer. Un certain nombre de familles, qui avaient reçu, dans l'île de Keppel, les principes d'une éducation chrétienne, vinrent s'établir à Ushuwia et s'aidèrent à élever le bâtiment. Dès lors cette mission a suivi sa marche régulière. Il est naturel que chez un peuple aussi profondément dégradé, les progrès de l'Evangile soient moins rapides que chez d'autres tribus païennes; de plus, le genre de vie nomade de ces populations met un obstacle à l'œuvre. Néanmoins cette station est un point lumineux au sein des ténèbres qui règnent sur la contrée. D'après les dernières nouvelles (1874), il s'est formé là une petite communauté chrétienne, composée de 36 membres baptisés. Le missionnaire Bridges, sa femme et un catéchiste y travaillent avec beaucoup de dévouement. Sur l'île de Keppel, l'œuvre poursuit aussi une marche réjouissante.

La Société missionnaire dont nous parlons a, pendant ce temps, élargi son champ d'activité. Transformée en « Société des missions dans l'Amérique du sud, » elle a établi diverses stations sur ce grand continent, en vue de porter l'Evangile non seulement aux Indiens idolâtres, mais encore à la population catholique-romaine,

si dégradée sous le rapport religieux. Faisant abstraction des travaux accomplis dans ce dernier but, nous ne mentionnerons que les établissements missionnaires parmi les Indiens.

Indiquons tout d'abord celui de Patagones sur le Rio-Negro, en face de Carmen. Dans le voisinage de cette ville, dont la population parle l'espagnol, se trouvent plusieurs Indiens qui ont accepté les formes de la religion catholique-romaine, auxquelles ils mêlent leurs anciennes coutumes païennes. Ils appartiennent au peuple des Tehuelches. En 1862, la Société des missions avait envoyé à Patagones deux frères de l'institut de Chrischona, Schmidt et Hunzinker, qui firent des excursions en Patagonie et réussirent à se rendre une des tribus favorable. Ils furent plus tard transférés à l'île de Keppel et remplacés par le médecin missionnaire Humble, qui trouva à Patagones un vaste champ de travail. Il s'occupa surtout de la population blanche, mais sans oublier cependant les pauvres Indiens.

Un autre champ d'activité comprend les Indiens du sud du Chili et notamment les Araucaniens. On y a fondé la station de Lota, un peu au sud de la Concepcion, où le fils d'Allen Gardiner a travaillé pendant plusieurs années. Cette mission prit bientôt le caractère d'une colonie; et lorsque les Indiens furent, à la suite d'une guerre, obligés d'émigrer, l'œuvre dut se transporter plus au sud, à Lebu. C'est là que travaille encore maintenant le frère Keller, élève de Chrischona, qui instruit dans sa maison plusieurs jeunes Araucaniens et visite les indigènes à l'intérieur du pays. Un travail en sens inverse se fait là par les soins de l'Eglise romaine; toutefois celle-ci a moins en vue de convertir les Indiens sauvages que de poursuivre son œuvre parmi les tribus qui ont déjà adopté un genre de vie sédentaire. On s'occupe à fonder dans ce pays de nouvelles stations évangéliques. Le territoire des Araucaniens, qui sont au nombre de 10000, s'étend sur une longueur de 200 milles au sud du fleuve Biobia, étant limité à l'est par les Andes et à l'ouest par la mer. Ceux de ces Indiens qui n'ont pas adopté la langue et la civilisation espagnoles sont destinés à s'éteindre. Le commerce de l'eau-de-vie leur fait beaucoup de mal.

Les nouvelles relatives à la mission évangélique parmi ces païens vont jusqu'en 1871. Jusqu'à cette date Keller travaillait seul, et il ne lui avait pas encore été possible de constituer une communauté chrétienne. La Société des missions de l'Amérique du sud commence à s'occuper des peuplades indiennes qui habitent le centre du continent, en particulier le Brésil. A Santarem, petite

ville sur le fleuve des Amazones, s'est établi, en 1874, un poste d'où l'Evangile est destiné à se répandre parmi les Indiens des bords du Topajos. L'entreprise est encore dans sa période de préparation.

D'après les estimations les plus sûres, il se trouve encore au minimum 500 000 Indiens dans le Brésil. Une seule province de l'empire, celle de Matto-Grosso, doit en renfermer 260 000, dont 56 000 civilisés et chrétiens romains, 133 000 déjà entamés par la civilisation et 71 000 païens, sauvages et même en partie anthropophages. Quel vaste champ ouvert encore à l'évangélisation ! La mission catholique-romaine, qui a travaillé pendant des siècles, n'a pu, comme le montre ce fait, amener au christianisme qu'un petit nombre de ces indigènes, bien qu'elle eût pour elle l'appui du gouvernement. Puisse le Seigneur ouvrir les portes à sa Parole, pour mettre dans le cœur de ces peuples la puissance de la vie nouvelle !

APPENDICE

Une mission protestante au XVI[e] siècle.

[A propos de la mission chez les Indiens du Brésil et de l'Amérique du Sud, nous ne saurions négliger la mention d'une entreprise qui, pour n'avoir pas abouti, n'en a pas moins une importance historique réelle et mérite, à ce titre, d'être rappelée. Nous voulons parler du premier essai de mission qu'ait tenté l'Eglise évangélique.

C'était au temps de la Réformation et du roi de France, Henri II. Un certain chevalier de Malte, qui venait de passer extérieurement au protestantisme, Nicolas Durand de Villegagnon, conçut le dessein de fonder au delà des mers une colonie qui pût servir de refuge aux réformés persécutés en France. Il fit part de ce projet à l'amiral Coligny qui, heureux d'ouvrir un asile à ses coreligionnaires, obtint du roi l'autorisation et les subsides nécessaires. Deux vaisseaux et une somme de 10 000 livres furent mis à la disposition de Villegagnon. Il ne lui fut pas difficile de trouver pour colons des gens tels qu'il feignait de les vouloir, « gens craignans Dieu, patiens et benins ; » néanmoins il leur adjoignit un certain nombre d'aventuriers, ouvriers et soldats, en prétendant, devant

les réformés, qu'il les enrôlait malgré lui. Les antécédents assez suspects de cet homme inspiraient bien quelque défiance ; mais la persécution devenant plus intense, bon nombre de réformés français, à qui souriait la perspective d'aller établir au delà des mers une Eglise organisée sur le pied de celle de Genève, ainsi que le promettait Villegagnon, le suivirent et s'embarquèrent au Havre, le 15 juillet 1555.

Ils arrivèrent, après une pénible traversée de quatre mois, à l'embouchure du rio de Janeiro et débarquèrent sur une petite île, où ils construisirent un fort, auquel ils donnèrent le nom de Coligny. — Par le retour des vaisseaux, Villegagnon sollicita de l'amiral l'envoi de nouveaux colons et pria Calvin de lui choisir un certain nombre de chrétiens pieux, qui fussent capables tout ensemble d'exercer une bonne influence sur les colons et d'annoncer l'Evangile aux indigènes. Les Genevois, tout joyeux de « l'amplification du règne de N.-S. Jésus aux terres tant lointaines, » accordèrent deux prédicateurs, Pierre Richer et Guillaume Chartier, auxquels se joignirent Jean de Léry, étudiant en théologie, et onze croyants de diverses vocations. Ils quittèrent Genève, le 10 septembre 1556, sous la conduite de Philippe du Pont, un ami de Coligny, qui consentit, malgré son âge avancé, à devenir le chef de cette entreprise missionnaire. A Paris, ils reçurent des encouragements de l'amiral, recrutèrent de nombreux adhérents, entre autres un certain Cointac, docteur de Sorbonne. Le 19 novembre 1556, ils quittèrent Honfleur, au nombre d'environ 300 passagers, montés sur trois vaisseaux, et mouillèrent devant le fort de Coligny le 7 mars suivant. Villegagnon fit bon accueil aux arrivants, renouvela ses promesses, prononça même une prière d'actions de grâces ; et quand tous eurent débarqué, le 11 mars 1557, le ministre Richer tint là le premier culte évangélique célébré sur terre américaine.

La discipline de l'Eglise de Genève fut établie dans la colonie, après que tous, y compris Villegagnon, eurent juré de s'y soumettre. Il y avait culte quotidien, deux prédications le dimanche et communion mensuelle. Mais à la première occasion qui se présenta, le sorbonniste Cointac demanda l'emploi des vêtements sacerdotaux et du rituel romain dans la célébration de la cène ; à quoi les pasteurs et l'Eglise s'opposèrent avec énergie. Peu de temps après, et d'accord avec le gouverneur, il souleva une nouvelle controverse au sujet du baptême. Le trouble était dans les cœurs, le dissentiment s'accentuait, chaque jour on était plus loin

de s'entendre ; il fut alors décidé d'envoyer Guillaume Chartier à Genève, consulter Calvin, et de suspendre jusqu'à son retour l'administration des saints sacrements. Chartier parti, Villegagnon jette le masque : il traite le réformateur d'hérétique, en appelle à la seule autorité religieuse de la Sorbonne, proclame la transsubstantiation, interdit la chaire à Richer et bientôt persécute les colons qui se réunissent en petits groupes pour lire les saintes Ecritures.

Un vaisseau marchand étant venu mouiller l'ancre à proximité du fort, Philippe du Pont et plusieurs de ses amis annoncent au gouverneur qu'ils sont décidés à quitter la colonie, puisqu'il ne tient pas ses engagements. Villegagnon les dépouille de tout ce qu'ils possèdent et les laisse partir. Ils montent à bord du vaisseau que Dieu leur envoie et cinglent vers le continent, où ils rencontrent bientôt des Indiens qui les accueillent et leur offrent quelque nourriture. Là, non loin du fort et sur l'emplacement où devait s'élever plus tard la ville de Rio, ces hommes de foi entreprennent une véritable œuvre missionnaire. Jean de Léry, l'historien de cette expédition, donne dans son livre tout un vocabulaire de la langue des Topinambous, travail qui atteste du zèle intelligent de ces premiers missionnaires. Les Indiens de la contrée s'entretenaient volontiers avec eux et recevaient leurs instructions, mais ne pouvaient subvenir à leur entretien. Au bout de deux mois, leurs ressources étant épuisées, du Pont, de Léry et treize de leurs compagnons ne virent d'autre parti à prendre que de s'embarquer sur un vaisseau breton qui retournait en France avec une cargaison de bois de couleur. Villegagnon consentit à ce départ, mais en remettant au capitaine du bord une dépêche cachetée où il invitait les autorités du lieu de débarquement à livrer ces hérétiques au supplice.

Le navire n'avait pas fait vingt lieues, qu'une voie d'eau obligea cinq des passagers (du Bordel, Matthieu, Vermeil, Bourdon, La Fon) à descendre dans la chaloupe pour regagner la côte brésilienne. Ces malheureux retombèrent entre les mains de l'infâme Villegagnon, qui les fit mourir comme hérétiques, après avoir cherché à les faire abjurer. Du Bordel, pour inciter ses frères à le suivre joyeusement au martyre, « chantait psaumes et cantiques » en gravissant la colline d'où Villegagnon les fit précipiter dans la mer (9 février 1558).

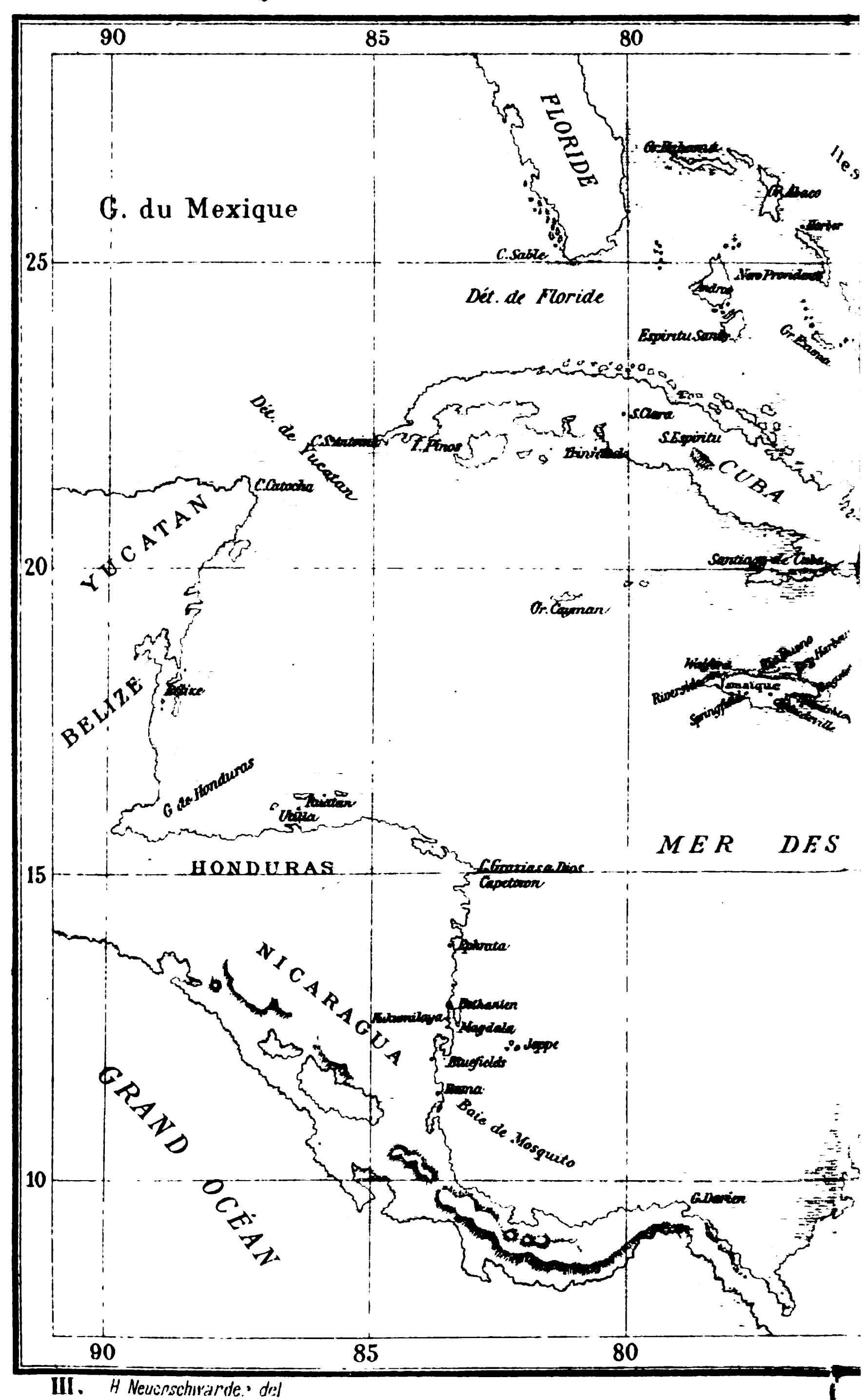
Après une traversée très pénible, Richer, du Pont, de Léry et leurs amis, exténués par la faim, abordèrent à Blavet (Bretagne),

où ils furent accueillis avec toute la sympathie qu'inspirait leur état. Plusieurs de ces infortunés, qui venaient de manger jusqu'aux semelles de leurs souliers, moururent d'indigestion pour avoir fait un fort modeste repas auquel ils n'étaient plus habitués. La lettre cachetée, où Villegagnon demandait qu'on les traitât comme hérétiques, fut remise au gouverneur d'Hennebon, qui la déchira et fournit à ces « braves gens » de quoi retourner dans leurs foyers.

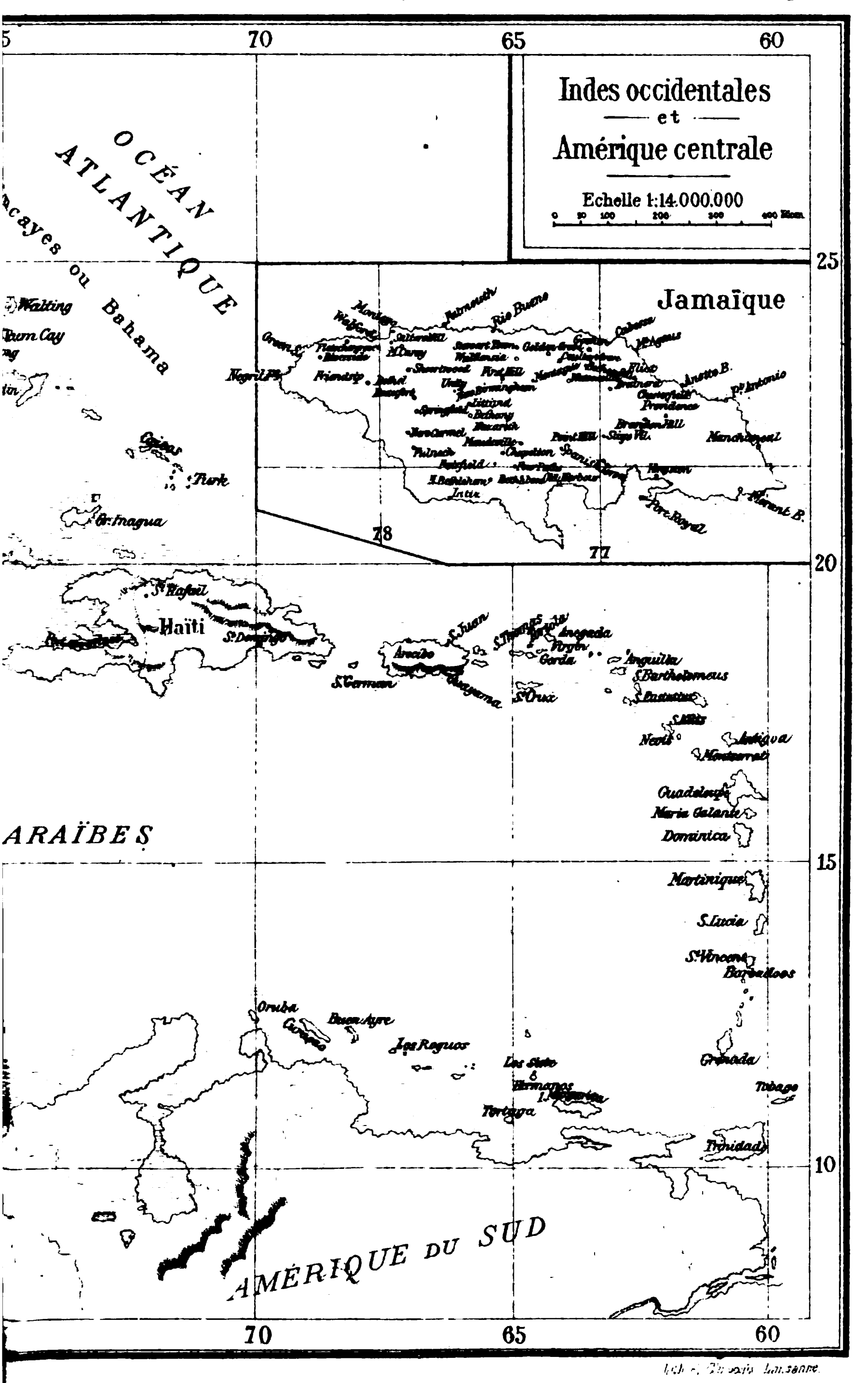
La colonie de l'amiral Coligny ne tarda pas à se dissoudre. Le mécontentement de tous s'accentua de jour en jour depuis le 9 février 1558. En butte à une hostilité générale et en proie à de sombres terreurs, Villegagnon dispersa les pauvres colons sur les côtes du Brésil et jusque dans la Plata, où ces malheureux tombèrent, l'un après l'autre, sous les coups des Espagnols et des Portugais.

Ainsi échoua, par la perfidie d'un traître, une entreprise sur laquelle se fondèrent d'abord de grandes espérances. Elle n'en conserve pas moins, nous le répétons, son importance historique, car elle nous montre que l'esprit missionnaire n'était pas étranger au siècle de la Réforme. C'est ici la première tentative de mission de l'Eglise évangélique, et les victimes de l'infâme Villegagnon sont nos premiers missionnaires fidèles jusqu'au martyre.]

(Trad.)



III. H Neuenschwander del


Indes occidentales
et
Amérique centrale
Echelle 1:14.000.000
70
65
60
25
20
15
10
OCÉAN
ATLANTIQUE
cayes ou Bahama
Jamaïque
Negril Pt.
Montego
Falmouth
Rio Bueno
Port Royal
Morant B.
Manchioneal
Turk
Gr. Inagua
Haïti
St Rafael
St Domingo
S. Juan
Arecibo
S. German
S. Croix
Anegada
Virgin Gorda
Anguilla
S. Bartholomeus
Nevis
Antigua
Montserrat
Guadeloupe
Maria Galante
Dominica
Martinique
S. Lucia
St Vincent
Barbadoes
Grenada
Tobago
Trinidad
Oruba
Curaçao
Buen Ayre
Los Roques
Tortuga
ARAÏBES
AMÉRIQUE DU SUD

TROISIÈME PARTIE

LA MISSION CHEZ LES NÈGRES

A. LES NÈGRES DES ANTILLES

CHAPITRE PREMIER

Découverte, dépeuplement et colonisation des Antilles.

Le 12 octobre 1492 Christophe Colomb posa le pied sur le sol du nouveau monde, dans l'île de Guanahani [1].

L'épée nue dans une main, la bannière de Castille dans l'autre, il prit possession du pays au nom de son souverain, après avoir prié à genoux, en versant d'abondantes larmes. En souvenir du Rédempteur, il nomma l'île : San-Salvador. Le sentiment qui remplissait alors son cœur, c'était assurément la joie du succès ; c'était aussi l'espérance de s'emparer des trésors de l'Inde, où il croyait être parvenu par un chemin plus direct, — d'où le nom d'Indes occidentales donné jusqu'à nos jours à ces contrées. Mais la pensée d'une mission dut sans doute aussi traverser son âme, lorsqu'il vit des foules d'hommes cuivrés s'approcher en tremblant des voyageurs pour les adorer comme des êtres surhumains.

Si le hardi navigateur a eu quelque vague pressentiment de la portée de sa découverte, dont les résultats devaient dépasser

[1] Probablement l'île Watling. Précédemment on pensait que la première découverte de Colomb avait été Cat-Island, l'île des Chats.

toute attente, en revanche, les espérances qui se rattachaient à la nombreuse population de ces îles magnifiques ne tardèrent pas à être anéanties. Mais considérons d'abord ces îles elles-mêmes.

San-Salvador appartient au groupe des îles Bahama ou Lucayes, archipel situé au sud-est de la Floride. Des centaines d'îles et d'îlots, de formation corallienne, sont dispersés sur un vaste espace. Les unes élèvent à cent ou même deux cents pieds au-dessus de l'eau l'arête de leurs rochers de calcaire blanc; d'autres, avec leurs écueils et leurs bancs de sable, dépassent à peine le niveau de la mer. Plusieurs d'entre elles sont séparées par des bas-fonds dangereux pour les navires. Une vingtaine de ces îles sont vastes et habitables. Les sources y manquent, il est vrai, mais le sol contient de l'eau potable. En dépit du terrain rocailleux, les Espagnols y rencontrèrent une végétation luxuriante, dont les produits abondants étaient attestés par le grand nombre des habitants. Les ornements d'or que portaient quelques-uns des indigènes et qu'on échangea contre de la verroterie et des clochettes, attirèrent les nouveaux venus vers le sud-ouest, car les signes des Indiens faisaient entendre qu'on trouverait dans cette direction le gisement si ardemment convoité.

C'est ainsi qu'on découvrit les grandes Antilles, qui diffèrent complètement de l'archipel des Bahama. Des sommets élevés dominent la région montagneuse, à laquelle s'appuient de vastes plaines. Les chaînes, qui dépassent sept mille pieds dans la Sierra del Cobre, à Cuba, et dans les Montagnes bleues de la Jamaïque, semblent se rattacher au système montagneux du continent et indiquer l'existence de vastes pays qui reliaient autrefois les deux Amériques, aujourd'hui séparées par le golfe du Mexique.

Cuba et Haïti furent découvertes par Colomb dans son premier voyage. Il donna à la seconde de ces îles le nom d'Hispaniola et appela Cuba Cipango. Les Espagnols furent ravis de la richesse de la végétation et de ses formes étranges. De limpides ruisseaux coulaient dans les forêts. Les arbres étaient chargés de fleurs et de fruits. Des essaims d'oiseaux, aux couleurs brillantes, volaient d'une branche à l'autre; le climat, même dans cette saison d'hiver, était d'une grande douceur. Là aussi ils trouvèrent des Indiens aux mœurs paisibles, qui laissèrent s'accomplir sans difficulté la prise de possession de leur pays pour le roi d'Espagne, et se montrèrent prêts à échanger leurs ornements d'or contre des objets sans valeur. Aussi les Espagnols crurent-ils avoir trouvé le paradis terrestre.

En mars 1493, Colomb rapporta en Europe la nouvelle de sa dé-

couverte qui, accueillie avec surprise, parfois avec incrédulité, se répandit rapidement. Le pape accorda aux Espagnols la souveraineté sur tous les pays déjà découverts ou à découvrir à l'occident, en rattachant à ce privilège le devoir de la mission.

Dans le courant de cette même année, Colomb, comblé d'honneurs, mit à la voile une seconde fois et aborda aux petites Antilles, puis à la Jamaïque; mais nous devons laisser de côté ses voyages subséquents et le triste sort que lui valurent les calomnies de ses adversaires, pour décrire en peu de mots cette troisième partie des Indes occidentales.

Les petites Antilles forment un arc de cercle qui s'étend de Porto-Rico à l'embouchure de l'Orénoque. Ces îles sont toutes élevées et portent les traces d'anciens volcans, dont quelques-uns sont encore en activité. Les plus importantes sont au nombre d'une vingtaine. La Trinité et la Guadeloupe seules ont quelque étendue; les autres n'ont pas une surface plus grande que l'un des plus petits cantons suisses. On divise les petites Antilles, d'après l'expression employée par les marins, en îles sous le Vent et îles du Vent; celles-ci allant de la Trinité à Porto-Rico; les autres sont situées au sud de la mer des Caraïbes. Au moment de leur découverte elles avaient encore, paraît-il, de magnifiques forêts. Semblables à des émeraudes, au sein d'une mer transparente et sous le ciel le plus serein, ces îles saisirent d'admiration les navigateurs qui les contemplaient pour la première fois.

La population, bien qu'appartenant à la même race que les autres Indiens, s'en distinguait cependant par des mœurs plus sauvages. La guerre et le cannibalisme régnaient chez ces tribus qu'on nommait Caraïbes, tandis que les habitants des Bahamas et d'une partie des grandes Antilles portaient le nom d'Arawakes.

Nous ne pouvons songer à retracer ici l'histoire des établissements espagnols. Bornons-nous à caractériser la situation qui en résulta bientôt. Au mépris du droit de propriété des naturels, on se partagea le sol, et les premiers habitants devinrent les esclaves des nouveaux possesseurs. Sur les plantations et dans les mines, ils durent travailler pour les blancs, qui n'étaient point habitués au climat des tropiques. Mais les Indiens, vu la faiblesse de leur corps et leur manque d'habitude du travail, n'étaient pas plus que les Européens en état d'accomplir un pareil labeur. Un grand nombre périrent à la peine ou sous les cruels châtiments qu'on leur infligeait. Une ordonnance royale de l'an 1503 leur enleva toute liberté. Naturellement leur bienveillance naïve pour les étrangers avait

complètement disparu. Ils cherchèrent à se débarrasser d'eux. De là des combats, dans lesquels les indigènes furent bientôt exterminés, et qui couvrent les colons d'une honte éternelle.

A la vérité, quelques voix isolées réclamèrent des traitements plus humains. Ce fut en particulier le cas du noble prêtre de Cuba, Barthélemy de Las Casas, surnommé le protecteur des Indiens. Dans une lettre adressée au roi d'Espagne, il s'exprime ainsi à leur sujet : « Ils sont simples, bons, naïfs, véridiques, pacifiques, patients; mais c'est une race molle et sans force. Ils sont pauvres, mais satisfaits de leur sort, sans orgueil et sans ambition. Dociles, intelligents et de mœurs pures, ils sont bien préparés à recevoir le christianisme. S'ils apprennent à connaître le vrai Dieu, à peine y aura-t-il sur la terre un peuple plus heureux. »

Cette intercession fut inutile et, une quarantaine d'années après la découverte des îles, l'œuvre de destruction était presque achevée sur plusieurs d'entre elles. En l'an 1534, le même Las Casas écrivait : « Les Espagnols ont oublié que les Indiens sont des hommes : ils les ont traités avec une cruauté digne de tigres, de loups et de lions affamés. Depuis quarante-deux ans, on les a persécutés, écrasés et détruits par tous les moyens que la méchanceté humaine a inventés jusqu'ici, et ces cruels tyrans en ont même imaginé de nouveaux. C'est ainsi que des trois millions de naturels trouvés par Colomb à Hispaniola, il en reste à peine deux cents. C'est ainsi encore que, dans toute l'île de Cuba, il n'y a plus un seul indigène, que Porto-Rico et la Jamaïque en sont également dépourvus et que dans les îles Lucayes, qui nourrissaient un demi-million d'habitants, il n'y a plus que onze représentants de cette malheureuse race. »

Les indigènes, mal armés, incapables de résister aux fusils des Espagnols, furent massacrés avec la plus atroce cruauté. Ce n'était plus une guerre, mais une boucherie et, pour plusieurs, une chasse attrayante comme les combats de taureaux. On faisait le pari de couper un Indien en deux, d'un seul coup de sabre. On arrachait les entrailles à ces malheureuses victimes et on les mettait à mort au milieu des plus cruelles tortures. Pour s'en emparer plus facilement, on employa des chiens dressés dans ce but.

Ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'on ne se fit pas scrupule de commettre toutes ces cruautés au nom du christianisme. On voulait faire œuvre missionnaire et soumettre les Indiens au Roi céleste comme au roi terrestre. L'Inquisition trouvait là un sol particulièrement favorable à ses procédés impies. On rapporte qu'on fit

entrer dans l'eau, pour les baptiser, un certain nombre d'indigènes, après quoi on les égorgea pour les préserver d'apostasie. On cite des Espagnols qui firent le vœu de tuer chaque matin treize infidèles en l'honneur du Sauveur et de ses apôtres. Des malheureux furent enduits de poix et allumés comme des flambeaux.

La cruauté et l'impureté vont souvent de concert. Nous passons sous silence les mauvais traitements que les femmes indiennes eurent à subir de la part des blancs. Il en résulta des maladies de diverse nature, auxquelles vinrent se joindre des épidémies de petite vérole qui hâtèrent la destruction de ce pauvre peuple. Quoi d'étonnant dès lors que les survivants fussent animés de la haine la plus amère contre leurs oppresseurs? Un de leurs chefs ou caciques, du nom de Hatuey, repoussa sur l'échafaud les exhortations du moine franciscain qui cherchait à le convertir, déclarant qu'il préférait souffrir les tourments de l'enfer, plutôt que de vivre dans le ciel avec les Espagnols.

Chez les Arawakes, l'œuvre de destruction fut bientôt accomplie. Les Caraïbes des petites Antilles résistèrent plus longtemps. Jusqu'au siècle dernier, ils donnèrent fort à faire aux Anglais, surtout à Saint-Vincent, où les Caraïbes noirs, issus des alliances avec les nègres, jouèrent un rôle dans les combats entre Français et Anglais. En 1796, à la suite d'une révolte bientôt étouffée, les derniers restes des Caraïbes noirs ont été transportés de Saint-Vincent à Balliseau, une des Grenadines. D'après Horsford, il en resterait encore quelques-uns à Saint-Vincent, dans la partie nord de l'île, où ils vivent tout à fait isolés.

De nos jours, il n'y a donc plus que de faibles restes de la population primitive. A Saint-Domingue, où la jalousie des diverses nations de l'Europe leur a longtemps fourni un asile, on en comptait encore trois cents, il y a quelques années. Ils appartiennent, pour la forme, à l'Eglise catholique-romaine. Puisse cette Eglise chercher à réparer le mal que ses partisans aveuglés ont fait jadis aux ancêtres de ces malheureuses populations! Toutefois, avant même que l'extermination des Indiens fût trop avancée, on forma le projet de remplacer par une race plus forte ces hommes faibles et incapables de travail. Ce fut par l'effet d'une véritable compassion que le noble Las Casas émit l'idée de faire venir de la côte d'Afrique des nègres doués d'une constitution vigoureuse. Plus tard, à Madrid en 1566, il a exprimé sur son lit de mort l'amer regret d'avoir donné un conseil, qui eut pour résultat de nouvelles cruautés dans le commerce des esclaves. Le moyen proposé par le prêtre espa-

gnol rencontra d'abord quelques difficultés. Le cardinal Ximénès y voyait de l'inhumanité et refusa son approbation, estimant qu'on pouvait secourir les Indiens d'une autre manière. Mais ses plans ne furent pas exécutés, et Charles-Quint, auquel on dépeignit la rapide disparition des indigènes, en ajoutant qu'un seul nègre ferait le travail de quatre Indiens, accorda, en 1517, au flamand Lebresa, son favori, le privilège de transporter annuellement quatre mille Africains aux Indes occidentales. Bientôt, il est vrai, reconnaissant le mal causé par cette permission, il promulgua en 1542, pour la protection des Indiens et des nègres, des lois qui leur accordaient la liberté et interdisaient la traite. Mais sa volonté impériale ne put rien contre l'avarice de ses sujets et la prétendue nécessité de l'esclavage; aussi, Philippe II révoqua-t-il les lois de son prédécesseur. Une nouvelle importation d'Africains eut lieu; bientôt le nombre fixé par Charles-Quint fut dépassé, et, en peu d'années, il y eut dans les îles autant de nègres que d'Espagnols. Le commerce des noirs fut pendant longtemps le monopole des Portugais, qui avaient seuls des possessions en Afrique, d'où ils tiraient chaque année, 7 à 800 esclaves.

En 1562, le navigateur anglais Hawkins suivit l'exemple des Portugais, mais la reine Elisabeth désapprouva formellement son entreprise. Pendant quelque temps il n'eut pas d'imitateurs; mais lorsque, en 1631, Charles Ier eut autorisé une nouvelle société commerciale en vue de la traite, les Anglais se livrèrent de plus en plus à ce triste négoce. Une compagnie, formée en 1662, entreprit de fournir chaque année aux colonies anglaises 3000 esclaves, et ce nombre fut bientôt porté à 9000.

En 1697, un décret du Parlement permit le commerce des esclaves à tous les sujets de la Grande-Bretagne, et le nombre des vaisseaux négriers anglais fut de 33 en 1712, puis de 200 en 1725. On a calculé que, de 1700 à 1786, la Jamaïque seule a reçu six cent dix mille nègres et les Antilles en général, plus de deux millions.

Dès le XVIIe siècle, l'Angleterre fut suivie dans cette voie par la France, la Hollande, le Danemark et même le Brandebourg, lorsque le grand électeur eut fait bâtir un fort sur la Côte d'Or et qu'il eut établi une colonie dans l'île Saint-Thomas.

Quant à la traite, nous aurons à la considérer de plus près en parlant de l'Afrique occidentale. Il suffit de rappeler ici que c'est à elle que les Antilles doivent la plus grande partie de leur population actuelle.

Jusqu'en 1807, le commerce de la chair humaine s'est poursuivi

ouvertement et sans entraves. Dès le 1er janvier de l'année suivante il fut interdit dans toute l'étendue de l'empire britannique et, sous l'influence de l'Angleterre, les autres puissances européennes l'abolirent peu après. Aujourd'hui, sauf peut-être à Cuba, les nègres des Antilles peuvent être considérés comme indigènes ou plutôt comme créoles[1].

La population de ces îles, privées de leurs habitants primitifs, n'est pas due seulement au commerce des esclaves, mais encore, pour une part beaucoup plus faible, à la colonisation des Européens. Déjà à la fin du XVIe siècle, les colonies espagnoles, gênées dans leur développement par les mesures despotiques du gouvernement, cessèrent de prospérer. Au XVIIe siècle, les pirateries des flibustiers répandirent l'effroi dans les mers des Antilles et ruinèrent toujours plus les colonies. Leur décadence croissante amena d'autres puissances maritimes à s'en emparer. Espagnols, Anglais et Français se livrèrent de rudes combats, et plus d'une île changea maintes fois de maître. Lorsque la lutte cessait, l'attraction de ces riches contrées engageait bien des colons à s'y rendre pour y chercher fortune. C'est là l'origine de la population blanche, cinq fois moins nombreuse que la population noire ou de couleur. Le mélange des races a produit les gens de couleur, parmi lesquels on distingue divers degrés, auxquels on a attribué les noms suivants : 1° mulâtre, enfant d'une négresse et d'un blanc; 2° quarteron, enfant d'une mulâtresse et d'un blanc; 3° métis, enfant d'une quarteronne et d'un blanc. Tels étaient les degrés admis dans les colonies anglaises, où, du reste, on prenait rang parmi la population blanche lorsque le sang européen prédominait. Mais les Hollandais poussaient les distinctions plus loin encore : chez eux les enfants de mulâtres et de négresses se nomment sambos.

Après ces remarques préliminaires, nous allons essayer de décrire le pays et les habitants, pour nous faire une idée du champ de travail et des circonstances particulières au milieu desquelles la mission a dû faire son œuvre. Non seulement la population s'est modifiée, mais encore, par suite de la culture et de l'introduction de nombreux végétaux étrangers, les îles elles-mêmes ont changé d'aspect. D'autre part, notre description ne peut être exacte qu'à la condition de distinguer l'époque de l'esclavage et celle de la liberté. C'est ce que nous ferons en puisant, autant que possible, à des sources impartiales.

[1] On désigne par ce nom tous les descendants, soit d'étrangers, soit d'esclaves importés. Les descendants des colons européens portent donc aussi le nom de créoles.

CHAPITRE II

Le pays et les habitants avant l'émancipation.

C'est avec enthousiasme que les voyageurs parlent des splendeurs de la nature dans les Antilles. A partir du rivage s'élèvent, en pente douce, des collines couvertes de cannes à sucre. Ici et là apparaît la maison blanche d'un planteur, au milieu de quelques cocotiers aux palmes puissantes. Près de là, sur quelque point élevé, se trouvent le moulin à vent et, à proximité, les bâtiments de la raffinerie. Des jardins remplis d'arbres fruitiers indiquent le lieu où se cachent les huttes des nègres. Plus loin s'élève une chaîne de collines couvertes de forêts, puis une seconde et une troisième, dominées par quelques montagnes portant jusqu'à leur sommet une luxuriante végétation. Au-dessus s'étend un ciel serein dont l'azur éclatant ferait pâlir celui de nos beaux jours d'été.

C'est de grand matin qu'il faut aller jouir de ce tableau, alors que du côté de l'orient, avant le lever du soleil, apparaissent des nuances si variées, que le pinceau le plus habile serait incapable de les rendre. Les teintes du soir, belles aussi dans leur douce mélancolie, n'arrivent pas cependant aux splendides effets de la lumière du matin.

Les nuits surtout sont d'une beauté incomparable, sous un ciel semé d'astres si brillants que, à la clarté de Vénus, par exemple, tous les objets projettent des ombres. Des souffles embaumés viennent rafraîchir tout ce qui avait souffert de l'ardeur du soleil. L'œil suit avec ravissement le vol des milliers de lucioles qui promènent de tous côtés leur douce lumière. Si la pleine lune brille au ciel, le paysage est comme plongé dans une clarté délicieuse qui permet de tout distinguer, sans que l'œil soit blessé par des rayons trop vifs.

Il est vrai que toutes les petites Antilles ne possèdent pas ces montagnes boisées qu'on admire à Saint-Domingue, à Saint-Vincent et à la Grenade. Quelques-unes, comme Antigoa et les Barbades, ont depuis longtemps perdu leurs forêts. Les cultures s'élèvent jusqu'au sommet des montagnes; aussi, plus de ces ruisseaux qui autrefois murmuraient dans les vallées; les sources ont disparu, en sorte qu'on doit se contenter de l'eau de pluie. Les

grandes Antilles ont aussi de vastes savanes, bordées à l'arrière plan par des montagnes bleuâtres.

Aucun hiver ne vient décolorer le paysage des Antilles. On n'y compte que deux saisons. La saison sèche commence en avril et finit avec le mois d'août. En mai, elle est interrompue par quelques jours de pluie, qui donnent aux plantes une incroyable puissance de végétation. Une chaleur continue, sous un ciel sans nuage, règne pendant les autres mois de l'été. Elle est cependant, grâce à un vent d'est régulier, moins intense que dans les autres pays des tropiques. Ce vent commence à huit heures, s'accroît jusqu'à midi et va en diminuant jusqu'à cinq heures de l'après-midi, où le calme parfait se rétablit. Dans les îles élevées, le vent de terre commence à souffler vers huit heures du soir.

Avec le mois de septembre on entre dans une période plus fraîche, dont la première moitié forme la saison pluvieuse proprement dite. Chaque jour tombent de violentes averses; mais il y a toujours quelques heures où le soleil perce les nuages et fait sortir du sol des émanations fiévreuses. Cette époque est aussi celle de ces terribles ouragans qui déracinent les arbres, renversent les maisons et ravagent des districts entiers. En novembre, le ciel redevient serein, et l'on jouit du plus magnifique printemps.

Mais visitons maintenant une de ces îles. En certains endroits, par exemple à Kingstown dans l'île Saint-Vincent, des noirs attendent dans l'eau les voyageurs, qu'ils se disputent à grands cris pour les transporter du bateau sur le rivage. En voici un, coiffé d'un feutre gris, le cou serré dans un col bien empesé et orné d'une cravate de soie rouge, retenue par une épingle d'or. Il vous enlève d'une main ferme, vous place, bon gré mal gré, sur son dos et vous voilà en route pour le rivage, aspergé d'eau de mer jusqu'aux oreilles. Vous vous récriez, votre porteur vous assure que l'eau salée ne fait point de mal, qu'il répond de vous et que vous ne courez pas le moindre danger.... Une fois à terre, nous entrons dans la ville. Les rues sont étroites, irrégulières, malpropres. Les maisons en bois sont pourvues de vérandas, où se trouvent des boutiques ou des ateliers. Les larges fenêtres de l'étage supérieur sont garnies de jalousies peintes en vert. Sur les toits peu inclinés et couverts en bardeaux, l'Européen cherche en vain des cheminées. A l'hôtel, nous sommes accueillis d'un air digne par une hôtesse à la peau brune, aux vêtements bariolés. Couverte d'or et de pierres précieuses, elle siège dans un large fauteuil sous la porte d'entrée. Il suffit d'échanger quelques mots avec elle pour être

édifié sur le bavardage et la vanité de cette classe de gens; mais laissons-la parler, car les mulâtres sont très susceptibles, et malheur à qui les offense! N'a-t-on pas vu la demoiselle Austin, une aubergiste bien connue de Bridgetown, jeter, dans un accès de colère, une bouteille à la tête d'un de ses hôtes ?

Nous aurions encore bien des choses à dire sur cette auberge et son personnel de nègres; sur leur paresse, leur penchant au mensonge et au vol; mais il vaut mieux sortir de la ville, dont l'atmosphère étouffée n'est pas sans danger pour le nouveau venu, et chercher un air meilleur sur les collines où sont situées les plantations.

Le chemin, bordé de haies vives, nous conduit au travers de champs bien cultivés et plantés de cannes à sucre. Un regard jeté sur la végétation qui nous entoure, nous avertit que nous sommes dans un monde tout nouveau. Ce qu'on cultive chez nous, à grand'peine, dans les serres, croît ici comme mauvaise herbe au bord du chemin. Voici, par exemple, dans les buissons de la haie, le fuchsia rouge aux clochettes mobiles, les convolvulus aux grands calices blancs ou couleur de chair, des lianes aux fleurs écarlates, des cactus armés d'aiguillons dangereux; ailleurs encore, des myrtes aux feuilles d'un vert sombre et la fleur de la Passion, puis, sur de vastes espaces, des buissons de guava chargés de fruits succulents analogues à la prune; le tout surmonté çà et là par des tamarins au feuillage délicat. Nous en aurions ainsi pour des heures à regarder à droite et à gauche, sans cesser de découvrir quelque merveille.

Quoique moins riche que la flore, la faune nous réserve aussi des surprises. Des colibris verts et dorés voltigent d'une fleur à l'autre. Ici un oiseau gris, de la grosseur d'une grive, imite le chant des autres oiseaux. Devant nous, sur le chemin, s'envole une corneille qu'on aime à voir, car elle fait l'office de balayeur des rues. Des pélicans bruns passent dans les airs et se rendent au rivage, tandis qu'à notre droite, sur un espace couvert de gazon de Guinée, s'envole tout un essaim de petits oiseaux gris, au bec rouge. Ce sont des ortolans qui émigrent du continent nord, lorsque la récolte du riz est terminée, pour se nourrir de la graine du gazon mentionné ci-dessus et qui ressemble au millet.

Dans les forêts et les plantations, nous trouverions encore bien des oiseaux magnifiquement vêtus, mais dont le chant n'égale pas celui des hôtes de nos bois. Quant aux quadrupèdes, plusieurs des espèces indigènes ayant été exterminées comme les anciens habi-

tants, on y trouve surtout nos animaux domestiques. Peut-être rencontrerons-nous un serpent, dont l'aspect ne nous effraiera guère plus que celui de l'inoffensif lézard nommé iguane. En parcourant le marché de la ville, nous pourrons admirer une grande variété de poissons aux vives couleurs, aux écailles d'or et d'argent, ainsi que la tortue géante dont on débite la chair. Quant aux insectes, nous avons déjà fait connaissance avec eux dans l'hôtellerie où, en dépit du moustiquaire qui entourait notre lit, nous avons souffert mainte saignée. Une autre plaie des Antilles, outre les termites, sont les blattes (kakerlakes), sortes de teignes qui rongent tout, étoffes, cuirs, papiers.

Mais assez d'histoire naturelle. Prenons le chemin qui conduit à la plantation la plus voisine. Deux rangées de choux palmistes, aux troncs élancés, forment une avenue dont la régularité semble moins l'œuvre de la nature que celle d'un architecte. Nous voici devant une maison simple, mais spacieuse, aux vastes fenêtres fermées par des jalousies. Un des esclaves domestiques, proprement vêtu, nous reçoit sous la véranda et nous introduit auprès de son maître.

Peut-être le cœur nous bat-il un peu en entrant chez un possesseur d'esclaves. Voilà donc un de ces monstres qui, par amour du gain, accablent de travail leurs semblables, achetés au marché comme un vil bétail, et qui, au moindre désir de liberté chez ces pauvres noirs, se montrent prêts à saisir le fouet pour les torturer jusqu'à la mort!... Tel est, du moins, le jour odieux sous lequel on nous présente le planteur des Antilles.

Voyons toutefois quelle était cette sorte de gens à l'époque où nous nous sommes transportés, c'est-à-dire de 1820 à 1830. Toutes les accusations qu'on leur intente ne sont pas fausses. Il y a eu sans doute des monstres capables de pareilles cruautés, surtout à l'époque, déjà vieille de plus de cent ans, où le maître exerçait sur ses esclaves un pouvoir absolument arbitraire. Nous ne mettons pas non plus en doute que, jusqu'à nos jours, il ne se soit présenté tel cas où, dans un accès de colère, un maître ait frappé un esclave jusqu'à lui ôter la vie. Il se peut aussi que, pour tenir en bride une population noire très supérieure en nombre, un planteur n'ait pas cru pouvoir mieux faire que de punir sans miséricorde les plus petites fautes. Mais on a eu tort de généraliser des cas isolés et d'en tirer des conclusions propres à induire en erreur. S'il était possible d'établir une exacte comparaison, quant à la manière de traiter les ouvriers, entre dix plantations des Antilles et autant de

domaines seigneuriaux de l'Allemagne, il se pourrait fort bien que les premières n'eussent pas un désavantage trop marqué.

Approchons-nous donc du planteur, dans l'espoir qu'il n'est pas un de ces hommes aigris par le mouvement de plus en plus accentué d'émancipation, et qui, tenant pour un espion quiconque s'informe du sort des esclaves, le mettent sans façon à la porte. Non, il nous reçoit avec l'hospitalité bien connue des familles insulaires. De son côté, la dame de la maison fait tout pour rendre le séjour agréable à ses hôtes. Quelques heures d'observation suffiront d'ailleurs à nous montrer que ces gens ne mènent point une vie de paresse et de délices.

Le mari a assez à faire à conduire le mécanisme compliqué d'une plantation, où la culture et la fabrication doivent marcher de pair; malgré l'assistance de quelques surveillants, il doit tout inspecter lui-même. Sa femme, d'autre part, ne fait nullement la grande dame. Elle doit prendre soin de la basse-cour et de la porcherie, ainsi que du jardin potager, maintenir en bon état le linge et les vêtements de sa famille et des esclaves de la maison, veiller à la cuisine et y mettre elle-même la main. Le plus souvent c'est à elle que les nègres viennent présenter leurs requêtes, il lui faut écouter patiemment leurs longs discours et se mêler de toutes les petites jalousies, de toutes les querelles du quartier noir. La maison témoigne, il est vrai, d'un certain confort, mais parfois aussi d'une position assez gênée. La foule des serviteurs nègres n'est point la preuve d'un luxe exagéré, ainsi que nous le verrons plus loin.

Considérons maintenant les nègres de la plantation proprement dite. A dix minutes environ de la maison du maître se trouvent leurs huttes, situées dans le fond d'une vallée fertile. Elles sont entourées de nombreux arbres fruitiers qui ne nous sont pas familiers. L'attention du visiteur est attirée par les bananiers aux larges feuilles et aux énormes bouquets de fruits, par les grands arbres à pain au tronc lisse et au feuillage sombre, avec leurs fruits énormes dont l'enveloppe se divise en six segments réguliers; plus loin voici le manguier, qui porte une sorte de prune, les orangers chargés de fleurs et de fruits, le papayer avec ses melons, et beaucoup d'autres.

La rue du village consiste en deux rangées régulières de maisonnettes blanches, construites avec des perches et des branches entrelacées, puis enduites d'argile et badigeonnées à la chaux; elles sont recouvertes d'un toit de feuilles de canne à sucre. Les fenêtres

ont des volets, et les portes sont fermées par des serrures en bois, d'un genre particulier; quelques-unes ont une fermeture européenne. C'est le moment où tous les individus valides sont au travail. Ici et là seulement on remarque une porte ouverte; ce sont les maisons des vieillards et des invalides.

En voici justement un devant sa porte. Il doit être fort âgé, car son noir visage est encadré d'une chevelure laineuse, toute blanche, et l'on voit son large chapeau de paille agité d'un tremblement continuel. On ne pourrait dire qu'il soit vêtu proprement; mais il ne faut pas non plus se le représenter comme étant couvert de haillons. Sous un tel climat, plus d'un de nos journaliers s'estimerait heureux de recevoir chaque année, à Noël, sa vie durant, ce qui est donné à tout esclave et même encore à ce vieillard, savoir dix aunes d'étoffe de laine et sept de toile. La cravate de soie aux couleurs éclatantes fait un singulier effet sur sa chemise sale; son grand âge n'a pas encore éteint toute sa vanité. Le pauvre vieux est assis sur un banc peu élevé, d'où il jette de temps à autre une poignée de maïs aux nombreuses poules qui se pressent autour de lui. Il s'entretient avec elles, grondant et repoussant de la main les plus hardies qui s'approchent trop de la corbeille placée entre ses pieds, et encourageant les timides. C'est un charmant tableau. Rien d'étonnant, nous dit le maître, que le vieux John aime tant ses poules. Chaque année, elles lui rapportent un bénéfice de 5 à 6 liv. sterl. (150 francs.) Mais comment se procure-t-il la nourriture qu'il leur donne? Son petit-fils est chargé de cultiver le terrain assigné au vieillard, et ainsi il ne manque jamais de maïs. Au besoin, sa main osseuse rappelle au pauvre garçon qu'il ne doit pas négliger le plantage.

Cependant le vieux John nous a aperçus; il s'approche de son maître avec un aimable sourire. Toute sa tenue trahit plutôt la confiance qu'une crainte servile. Bientôt un torrent de paroles difficiles à saisir s'échappe de ses lèvres, et nous comprenons seulement qu'il s'informe de la santé de la dame et des chers petits. Si on lui demande comment il se porte, il a bien des plaintes à faire, ce qui, du reste, est un trait général des nègres. Cette fois c'est de la femme de son voisin qu'il s'agit. « Elle est très méchante, maître; je suis sûr qu'elle m'a volé cinq œufs ce matin, » etc. Mais comme il n'a pas de preuves à fournir, on lui refuse le châtiment de la coupable, et le maître parvient à le calmer en lui racontant ses propres ennuis : ses poules, à lui, le maître, ne font presque point d'œufs, tandis que de rusés nègres trouvent moyen

de porter au marché trois fois autant d'œufs que leurs poules peuvent en pondre. Le pauvre John pousse un profond soupir et clôt ce chapitre en s'écriant : « O Dieu tout-puissant ! ô Christ ! que le monde est méchant ! »

Il faut maintenant visiter l'intérieur de la cabane. C'est une des plus petites, car elle n'a que 20 pieds de long et 15 de large. Une paroi la divise en deux parties. Le sol est d'argile damée ; mais, dans d'autres maisons plus spacieuses, nous trouverions un plancher et un plus grand nombre de chambres. Ici, nous voyons une table, quelques chaises et un banc, puis deux caisses, l'une pour les effets de John et l'autre pour ceux de son petit-fils. Sur une planche assujettie à la muraille, brillent des assiettes, des tasses, des verres et autres objets analogues. Plus bas, des calebasses d'une propreté douteuse et des ustensiles de cuisine. Dans la chambre à coucher sont les deux lits, dont le cadre fort simple renferme les paillasses et des coussins de feuilles de bananier. Les couvertures de laine blanche ne sont plus très propres, mais c'est bientôt Noël, on en aura de neuves. Dans quelques maisons, nous trouverions bien plus de luxe ; par exemple, de bons meubles d'acajou et un large lit avec moustiquaire.

Notre matinée serait bientôt passée si nous nous arrêtions encore auprès de cette vieille femme ou de cet invalide, estropié jadis au moulin, mais qui n'en a pas moins ce qui lui est nécessaire et est traité comme un homme capable de travail.

Les ouvriers ont déposé devant les étables la botte de fourrage qu'ils doivent apporter pour le bétail de la plantation. Ce travail leur prend environ dix minutes sur les deux heures de liberté qu'ils ont au milieu du jour. Mais voici que la rue se remplit d'hommes, de femmes et d'enfants. Si nous considérons quelques minutes cette foule bigarrée, nous nous apercevrons bientôt qu'entre toutes ces têtes crépues il y a de grandes différences, et que, parmi les nègres, comme ailleurs, il y a de bons et de mauvais éléments. Ce n'est pas un spectacle bien beau que celui de ces femmes qui ont ôté la taille de leur robe crasseuse et s'avancent, le haut du corps entièrement nu ; mais d'autres sont décemment vêtues, le mouchoir de soie roulé en turban autour de la tête. Quelques-unes mêmes ont gardé leur parure pendant le travail. Parmi les hommes aussi, il en est d'élégants comme de petits maîtres ; celui-ci, par exemple, avec sa tunique rouge et son col de chemise fortement empesé, ou cet autre en frac bleu avec boutons brillants, une chaîne d'or sur le gilet de piqué blanc et des bottes bien cirées.

D'autres, très négligés, se contentent d'une chemise et d'un pantalon, et le plus souvent vont nu-pieds.

Mais ces hommes qui bavardent si gaiement n'ont-ils pas été trop chargés pendant le travail? Un ouvrier européen trouverait sans doute bien dur de manier la houe sous un soleil aussi brûlant, mais le nègre peut supporter une chaleur extraordinaire; aussitôt que la température s'abaisse, il en est incommodé. Tel d'entre eux pourtant s'essuie le front, et la plupart sont très heureux de s'étendre quelques instants en prenant une racine d'igname rôtie ou quelques bananes avec un morceau de morue. La boisson habituelle des hommes est l'eau additionnée de rhum; celle des femmes, un mélange d'eau et de mélasse. Bientôt le silence s'établit dans les maisons, et n'est plus troublé que par les ronflements sonores que laissent passer les fenêtres ouvertes. Toutefois, quelques nègres préfèrent employer ce temps à leur profit. En voici un, par exemple, qui se dirige vers le ruisseau, armé de sa canne à pêche. Un bain froid fait du bien, et c'est tout plaisir que de se laisser sécher le corps au soleil. Pendant ce temps, le poisson commence à mordre, et la moitié du repos de midi n'est pas écoulée que Charley en a déjà pour un plat; il le porte tout joyeux à sa maîtresse, qui le lui paiera au prix du marché. D'autres se rendent à leur plantation. Tout esclave, homme ou femme, reçoit un morceau de terrain, de plusieurs arpents, du sol le plus fertile. Les parents en reçoivent autant pour chacun de leurs enfants. Non seulement ils y peuvent récolter les vivres dont ils ont besoin pour eux-mêmes, mais encore, ceux qui sont laborieux trouvent moyen de vendre au marché des produits de leurs champs, pour une somme qui s'élève parfois à 700 francs.

Il est vrai que, pour la culture de ces plantations, les nègres n'ont, en dehors des heures libres de chaque jour, que le samedi après-midi. Peut-être ce temps n'est-il pas suffisant; aussi plusieurs travaillent-ils le dimanche; mais n'oublions pas que si les planteurs ont transgressé le quatrième commandement, bien des propriétaires européens ne sont pas moins coupables.

Examinons de plus près ces plantations des nègres. Elles diffèrent entre elles autant que les nègres eux-mêmes; les unes sont remplies de mauvaises herbes, d'autres sont propres et bien ordonnées. Ici c'est une belle allée de plantaniers, et tout à côté, ces mêmes arbres, couverts de plantes grimpantes, s'étendent confusément au loin. La culture de ce magnifique végétal est des plus simples. En une seule année, un rejeton devient une tige aux feuilles puis-

santes, portant à son sommet une trentaine de fruits en forme de concombre, réunis en un gros bouquet. On coupe cette tige, et la racine produit aussitôt plusieurs nouvelles plantes. Plus loin sont de vastes espaces, plantés de manioc et de cassave dont les racines, débarrassées de leur suc vénéneux, donnent une bonne farine. Ailleurs de magnifiques ananas, puis diverses légumineuses et une espèce d'épinards. Les citrouilles, les melons, les concombres croissent ici spontanément, comme ailleurs la mauvaise herbe. Mentionnons enfin les champs de maïs, qu'on trouve presque dans chaque plantation.

La culture elle-même donne peu de peine, car dans cette température de serre chaude, tout pousse facilement, mais il faut sans cesse nettoyer. Ecoutons la conversation de ces deux jeunes filles. La première, à la pèlerine d'un rouge vif, souriant à sa compagne, laisse voir des dents d'une blancheur éclatante. « Voici bientôt le bon temps, dit-elle; quand la canne sera mûre, nous n'irons plus sur la plantation; les porcs qui aiment beaucoup la canne à sucre, en auront en suffisance. » Pour la seconde, l'objet de sa joie est plus prochain. Elle raconte, en clignant des yeux d'un air mystérieux, que le soir même il doit y avoir un bal sur une plantation voisine. Elle compte bien s'y rendre avec une des esclaves de la maison, qui lui a déjà remis à cette intention trois bouteilles de bière, dérobées à la cave du maître.

Le bétail a reçu sa pâture. Quelques instants restent encore pour se livrer au sommeil, jusqu'à ce que les claquements du fouet du piqueur viennent appeler les dormeurs au travail de l'après-midi.

Le village est de nouveau silencieux pour quelque temps. Mais à six heures, l'ouvrage est terminé. La troupe revient avec des bottes d'herbe sur la tête et les dépose auprès des étables. Puis, tout s'anime dans la rue; devant chaque porte brûle un feu, sur lequel on cuit toute sorte d'aliments, et chacun peut examiner le pot-au-feu de son voisin. On tient à honneur d'avoir quelque chose de bon, et l'art de la cuisine n'est point trop élémentaire. De la soupe d'igname avec des haricots, de la morue aux épinards, des puddings de bananes sont des plats très appréciés, même des blancs. Quelques-uns des nègres ont sur le feu de la viande fraîche; lorsqu'on tue un porc pour le vendre à la ville, on en garde quelques morceaux, de préférence la tête. Ils achètent aussi de la chair de tortue, qui est à très bon marché. Deux fois par semaine, le maître fait distribuer deux livres de morue à chacun. On échange

aussi les produits de la plantation contre de la viande salée ou du pain.

Pendant le repas, auquel font honneur les convives, chacun est de bonne humeur. Les plus prévoyants préparent encore une soupe pour le lendemain matin, car le nègre n'aime pas à sortir à jeun. Il fait trop froid, dit-il.

En effet, quand, aux premières heures du jour, retentit le fouet du piqueur, plusieurs trouvent très dur de quitter leur chaude couverture; la délicieuse fraîcheur du matin, si agréable pour l'Européen, leur fait l'effet d'un froid piquant. Il s'agit d'avaler promptement la soupe réchauffée, car le fouet se fait entendre pour la seconde fois, et, à six heures précises, chacun doit être à l'ouvrage. Il faut creuser le terrain pour planter la canne à sucre. Des lignes de piquets, désignent les carrés qui doivent être labourés pour recevoir les boutures. C'est le travail le plus pénible demandé aux esclaves, mais il l'est moins que bien des ouvrages exigés par nos cultures. Les creux ont trois à quatre pieds de côté et quinze pouces de profondeur. Une centaine de ces creux par jour, c'est tout ce qu'on exige d'un homme vigoureux. Hommes et femmes travaillent sur une même file, au milieu des rires et de joyeuses causeries. Quelques-uns ont si bien bavardé qu'ils ont négligé leur ouvrage et se trouvent d'un rang en retard. Le piqueur, qui est lui-même un nègre, les tance vertement avec des expressions peu choisies, mais sans faire usage du fouet qu'il tient à la main. Précédemment il n'en était probablement pas de même, et les surveillants noirs ont dû commettre bien des cruautés sur leurs compatriotes; mais maintenant, à ce qu'on nous assure, les peines corporelles sont depuis longtemps abandonnées.

Les retardataires s'efforcent de regagner le temps perdu et consacrent quelques minutes de l'heure du déjeuner à reprendre leur rang. Cette pause se fait à neuf heures. La plupart cherchent une place ombragée pour manger leur racine d'igname rôtie. Pour boisson ils prennent de l'eau mélangée de sirop ou de rhum, qu'une vieille femme, assise à l'ombre des cocotiers, tient à leur disposition dans un grand baquet, où ils peuvent puiser, même pendant les heures de travail.

Plusieurs enfants sont occupés, sous la direction du contremaître, à planter les piquets qui désignent les carrés à labourer. Pendant la matinée, une bonne partie du champ est ainsi préparée, d'une façon si régulière qu'on croirait voir une gaufre énorme.

Il est beaucoup moins pénible de planter les boutures, qui ne

sont autre chose que l'extrémité de la canne à sucre, coupée dans ce but lors de la moisson. Une dizaine de jours après, on voit sortir de terre cinq à six rejetons qui atteignent bientôt quelques pieds de hauteur. Puis vient le sarclage, auquel on n'emploie que des enfants, afin que le terrain soit foulé le moins possible. Les feuilles les plus basses se flétrissent bientôt et sèchent ; il faut les enlever pour ne pas retarder la maturité de la canne. C'est un travail facile, mais désagréablecar les feuilles sont si cassantes qu e l'air est rempli de leurs débris. On les étend sur le sol pour le préserver des rayons desséchants du soleil. Quand la moisson est venue la canne a atteint douze pieds. Elle est alors coupée en quatre parties auxquelles on enlève les feuilles restantes. La partie supérieure est soigneusement mise de côté comme bouture ; le reste est lié en faisceaux et traîné au moulin sur des charrettes à deux roues, attelées de bœufs ou de mulets. Tous les nègres sont alors joyeux et de bonne humeur. Depuis le vieillard le plus âgé jusqu'au plus petit garçon, chacun a dans la bouche son morceau de canne à sucre dont il suce le jus. Même par la plus grande chaleur, il reste frais et forme un aliment sain. La campagne retentit de gaies chansons ; il en est qui s'improvisent sur place et se chantent aussitôt, le refrain étant répété par le chœur entier.

Quelques mots seulement sur les manipulations successives de la canne à sucre. Dans le moulin à vent, on la fait passer entre deux cylindres verticaux ; le jus s'écoule dans un bassin, d'où il est conduit par des tuyaux dans la fabrique située tout auprès. Là il est concentré dans de grandes chaudières de cuivre et vient enfin se cristalliser dans des vases de bois. On emploie comme combustible les résidus desséchés de la canne écrasée par les cylindres. Le travail de la fabrique n'est pas facile ; il exige beaucoup de pratique et de soins. Aussi le principal ouvrier doit-il être un homme capable et de confiance. C'est ici que nous pourrons remarquer les différences de rang qui existent parmi les esclaves. Les piqueurs, les ouvriers employés à la fabrication du sucre ou du rhum, sont l'objet de certaines distinctions ; ils reçoivent double part d'étoffes, de poisson salé, etc. Leurs plantations, plus grandes aussi, sont de vraies petites fermes d'une vingtaine d'arpents.

Le soir, la fabrique devient un lieu de rassemblement très visité. On pourrait s'étonner de l'indulgence du maître, qui permet à ses gens de pénétrer en troupes dans les usines, où les travailleurs sont gênés par les bavardages et les rires continuels ; mais c'est la mode, et malgré tout Massa laisse faire. Les nègres se conduisent

comme s'ils étaient chez eux; les uns trempent les doigts dans le suc brûlant pour se les lécher ensuite; d'autres ont apporté leurs racines d'ignames pour les rôtir au feu d'une des chaudières; tous jouissent beaucoup de la chaleur. Mais le chef sait maintenir son autorité, car ici il commande en maître, et, comme tous les esclaves d'un rang supérieur, il tient fort à sa dignité. En voici un exemple pris sur le fait. Il demande à un jeune garçon, qui vient de retirer du feu ses bananes rôties, s'il n'a pas fait tomber de la cendre. « Non, » répond celui-ci, en mordant à belles dents dans le fruit; mais le morceau lui reste à la gorge, car au même instant il reçoit du chef un soufflet bien appliqué. Il aurait dû répondre : « Non, monsieur ! »

Pendant que beaucoup de noirs cherchent leur plaisir à la fabrique, d'autres préfèrent danser. Ils le font sans grands préparatifs, à la clarté de la lune, dans la rue du village. Près d'un tambour, formé d'une peau de mouton tendue sur un vieux tonneau, se tient un homme qui le frappe sans interruption. Tout ce qui a des jambes saute avec un merveilleux entrain. La décence n'est pas toujours respectée; cependant c'est plutôt plaisir d'enfants que passion sensuelle. Le nègre a la plus haute idée de ses talents de danseur. L'occasion de les déployer se présente surtout à Noël et à Pâques, époque où les maîtres accordent à leurs gens quelques jours de plaisir. Ceux-ci reçoivent alors de la viande de porc, de la farine, du riz; parfois même on leur tue un bœuf. Mais ils ne se contentent pas de ces fêtes. Souvent un ami de la danse organise un bal, pour lequel on distribue des invitations formelles avec l'indication du prix : « M. A*** prie M. B*** de lui faire l'honneur de prendre part à un bal avec souper, mardi soir à neuf heures. Trois dollars. » La musique est confiée à deux artistes, dont l'un est armé de la gombat ou timbale, l'autre du bonjoo, espèce de violoncelle. Ce dernier est souvent remplacé par le violon, auquel vient s'ajouter le cliquetis du triangle. Les invités arrivent en grande tenue, autant que possible à la mode européenne. Après quelques heures de danse, on sert un souper, parfois excellent et où figure même le champagne. Puis la danse reprend et se prolonge souvent jusqu'au matin. D'autres sociétés sont organisées plus simplement. Chacun apporte ce qu'il a de mieux en fait d'aliments et de boissons; les esclaves de la maison font alors leur possible pour piller la cave et le cellier de leur maître. Les excès sont rares, l'ivrognerie n'est pas un des vices les plus saillants des nègres.

Et les enfants, que deviennent-ils pendant toute la journée ? A l'exception des plus grands, occupés au travail des champs, nous ne les retrouvons que vers le soir, au retour de leurs parents. Voici l'explication de ce fait.

Il y a, dans chaque plantation, un établissement pour la garde des enfants. Voyez cette vaste et jolie maison, au sommet d'une colline ombragée par des allées de plantaniers ; c'est là que nous trouverons la vieille gardienne, entourée de sa petite troupe. Elle se fait aider un peu par les plus grands, mais elle doit s'occuper elle-même de la nourriture et du ban. C'est un curieux spectacle de la voir plonger un négrillon dans l'eau froide, le retirer par la jambe droite, le tenir suspendu une seconde, puis recommencer la même opération par l'autre jambe et par les bras, pour le lancer enfin dans les airs et le recevoir dans ses mains. Bien loin de crier, les petits nègres témoignent de leur bien-être par leurs rires et leurs joyeux accents. La nourriture est soignée et l'on estimerait heureux les enfants de nos ouvriers, s'ils en avaient une, aussi saine et aussi fortifiante. Lorsque la vieille bonne a lavé les grands enfants et visité soigneusement leurs pieds pour voir si de dangereux insectes, comme la chique, n'ont pas pénétré sous la peau, elle se met à chanter et à danser avec eux. Elle leur enseigne des tours d'adresse, et leur apprend la révérence. Les enfants s'attachent beaucoup à elle et ne se réjouissent pas toujours de revenir le soir vers leurs parents qui les traitent souvent avec moins de douceur.

Près de la maison des enfants se trouve l'hôpital. Un médecin visite la plantation deux fois par semaine, plus souvent si cela est nécessaire. Les nègres malades sont difficiles à soigner ; il faut leur faire avaler les remèdes comme à des enfants, et souvent la cure est compromise par des charlatans. La seule chose qu'ils prennent volontiers est l'huile de ricin. — L'hôpital est très utilisé, mais les malades n'y restent pas longtemps ; quelques paresseux se sont fait une douce habitude d'y passer à peu près un jour par semaine ; le lundi surtout on en voit arriver avec un mouchoir autour de la tête, une mine à faire pitié et la jambe traînante : « Maître, disent-ils, la peau me fait mal ; je souffre beaucoup ; » ce qui n'empêchera pas le médecin de trouver peut-être le pouls bon et l'appétit excellent. On n'y peut rien ; mais dès qu'on leur a donné une ou deux médecines amères, la santé revient comme par enchantement. Pourtant il faut le dire à l'honneur des autres esclaves, ce ne sont que les mauvais sujets qui désirent ainsi échapper au travail ; quant aux malades véritables, ils sont fort bien soignés.

Jusqu'ici nous n'avons considéré que les nègres qui travaillent aux champs; mais dans chaque plantation on trouve un nombre considérable de nègres employés au service de la maison des maîtres et des surveillants; non que les blancs exigent plus de service aux Antilles qu'ailleurs, mais parce que trois ou quatre nègres y font à peine l'ouvrage d'un domestique européen. Aussi, ceux d'entre eux qui ont fait avec leurs maîtres un séjour en Angleterre, cherchent-ils à en repartir le plus tôt possible : « Mauvais pays que celui-ci, disent-ils, on y travaille trop ! »

Le maintien de l'ordre dans la maison est confié à un esclave-chef, qui n'a d'autre occupation que celle d'astreindre les autres au travail, ce dont il s'acquitte en termes plus qu'énergiques. Il fait aussi les achats au marché, où d'ordinaire il n'a garde d'oublier ses propres intérêts.

Le cuisinier ou la cuisinière ont à leur service des aides plus jeunes. Plusieurs femmes sont occupées toute l'année à laver le linge; elles y mettent très peu de soins : tous les articles sont savonnés et frappés à tour de bras sur une pierre du ruisseau, puis rincés jusqu'à ce qu'ils soient propres. On comprend qu'avec ce procédé, il n'est bouton qui tienne et que la plus forte toile est bientôt en lambeaux; de plus, elles emploient deux fois plus de savon qu'on ne le ferait en Europe; mais ce serait peine perdue que de chercher à leur enseigner une meilleure méthode. On n'a pas même réussi à les empêcher d'enduire de suif les fers à repasser; elles vont jusqu'à voler des chandelles dans ce but. On peut se représenter ce qui se consomme de linge dans un ménage de planteurs, si nous disons qu'un esclave-chef use huit ou neuf bonnes chemises de toile par année, dix-huit pantalons blancs et ainsi de suite. Quant au raccommodage, il n'y faut pas songer ; le nègre est beaucoup trop fier pour souffrir des reprises ; ce qui est déchiré est simplement mis au rebut. Les couturières ont bien assez d'ouvrage sans cela et la dame de la maison assez à faire à leur tailler la besogne.

Prétentieux et paresseux, tels sont en gros tous les esclaves de la maison. Les maîtres qui essaient d'employer des nègres libres risquent de tomber de mal en pis. Les servantes de cette espèce sont encore plus impudentes, et prennent même quelqu'un à leur service pour faire les ouvrages qui ne leur conviennent pas. Sous plusieurs rapports, les mulâtres sont encore pires que les noirs. On dit que les métis héritent volontiers des défauts des races auxquelles ils appartiennent; un trait saillant de leur caractère, c'est leur orgueil vis-à-vis des nègres, qu'ils envisagent comme

des créatures méprisables. Ils sont passionnés, vindicatifs, querelleurs et pleins de vanité. Un grand nombre de mulâtres sont libres; plusieurs sont parvenus à un grand bien-être; d'autres vivent de leur métier ou de leur boutique. Dès qu'ils le peuvent, ils se procurent un esclave. L'immoralité est très répandue parmi eux et souvent ils vivent dans le concubinage. Les femmes, beaucoup moins cultivées que les hommes, leur sont très inférieures; plusieurs entrent en condition, d'autres s'occupent à faire des confitures ou à colporter des marchandises.

Mais il serait injuste d'oublier qu'il y a d'honorables exceptions. Sous l'influence du christianisme se sont formés des hommes qui ont conquis l'estime de la population blanche et qui, par leur zèle pour la religion et par les sacrifices qu'ils savent faire, témoignent d'une piété sincère.

Pour juger de la religion des nègres, examinons l'emploi qu'ils font du dimanche.

Nous sommes au matin du saint jour. De tous côtés arrivent dans la ville des groupes de nègres, hommes et femmes, vêtus de couleurs voyantes et surchargés de foulards de soie, de rubans, de verroterie et autres ornements. La plupart portent sur la tête un vase de bois ou un panier rempli de bananes, d'ananas, d'œufs ou d'autres produits. Très loquaces comme d'ordinaire, ils semblent avoir peu de dispositions religieuses. Peut-être en trouverons-nous un qui ne porte pas de marchandises; il censure à haute voix les enfants du monde qui, profanant le jour du Seigneur, en font le jour du démon; mais ses paroles font peu d'effet. Tel de ses auditeurs ne craint pas que le diable vienne l'enlever, car il se croit suffisamment protégé par l'amulette qu'il porte sur la poitrine; il la prend en main pour bien s'assurer de sa présence, puis il continue son joyeux bavardage.

Dans la ville nous trouvons un marché en règle. Acheteurs et vendeurs, nègres et mulâtres s'y pressent en foule. Voici parmi eux l'esclave-chef d'une plantation; c'est à regret que sa maîtresse, habituée à une stricte observation du dimanche, l'a envoyé; mais il y a des marchandises qu'on ne peut se procurer que ce jour-là. Peu à peu, la foule diminue; et quand, à dix heures, retentissent les cloches de l'église anglicane et de la chapelle méthodiste, la place du marché est à peu près vide.

Devant l'église s'arrêtent les équipages des planteurs; les sièges sont occupés par des messieurs et des dames en grande toilette, qui, après le culte liturgique auquel ils ont été habitués dès leur

enfance, ont à subir la lecture d'un sermon et ne reçoivent pas toujours la nourriture dont leur âme a besoin. Une tribune de l'église est réservée aux nègres, qui ne sont pas admis dans le bas, mais elle n'est guère occupée.

En revanche, la chapelle méthodiste est remplie de nègres et de gens de couleur; quelques blancs seulement s'y rencontrent avec eux. Avant que le culte commence, règne une grande gaîté; on voit des gens qui chuchottent et ont grand'peine à ne pas rire aux éclats; mais dès le premier cantique, l'assemblée est comme électrisée par une mélodie joyeuse et rapide. Déjà pendant la prière improvisée, de fortes émotions se font jour; mais lorsqu'une prédication enflammée vient saisir les âmes, alors commencent des mouvements désordonnés dont on ne peut guère se faire une idée si l'on n'a vu une réunion de méthodistes nègres. D'abord, c'est un léger balancement du haut du corps, accompagné de gémissements toujours plus bruyants; puis l'on entend crier à haute voix: « Grâce! miséricorde! Je suis un pécheur! Je suis perdu! » Le mouvement devient contagieux; les corps sont secoués comme sous l'action d'un froid violent, et des cris de détresse, dans tous les tons possibles, se font entendre pendant que les yeux (dont le blanc tranche si fort sur la peau noire) se tournent avec désespoir et laissent échapper des torrents de larmes. Quelquefois, l'agitation ne dépasse pas certaines bornes, mais, dans d'autres occasions, le passage de la repentance à la joie du pécheur pardonné ne s'effectue pas aussi tranquillement; toutefois plusieurs sautent sur leurs sièges, battent des mains et donnent essor à leur reconnaissance par des cris violents. Les larmes de joie coulent en abondance; elles sèchent avec la fin du service et les visages reprennent cette expression de plaisir enfantin, si commune aux nègres.

En sortant de l'église, on se rassemble de nouveau sur la place du marché, à l'ombre de quelques magnifiques arbres au feuillage léger, sous lesquels on a laissé paniers et baquets; on se groupe pour manger un morceau de poisson rôti et boire un coup de gingembre. Les uns s'en retournent alors chez eux, d'autres restent en ville pour assister au culte du soir.

Bien des esclaves sont retournés du marché à leurs plantations sans se rendre à la chapelle; mais le travail du dimanche leur est rarement profitable; les cultures de ceux qui fréquentent le service divin sont d'ordinaire en meilleur état que les autres. L'après-midi, tous se rassemblent pour la danse, sans laquelle leur dimanche ne serait pas complet, et la nuit est déjà bien avancée

qu'on entend encore le son monotone du tambour et le tintement du triangle.

Quel que fût, pendant les derniers temps de l'esclavage, l'état spirituel des nègres, on peut dire que le paganisme avait beaucoup perdu de son empire ; la superstition et la magie se rencontraient encore assez souvent chez eux ; mais combien n'en reste-t-il pas, même dans les pays chrétiens ! Autrefois, bien des nègres, nés en Afrique et mahométans de religion, demeuraient attachés à leur faux prophète ; mais l'état religieux général des noirs dans les îles eut une telle influence sur eux que, sans se soucier des prescriptions de Mahomet, ils acceptèrent les formes chrétiennes.

Il faut remarquer à ce sujet que tous les nègres nés en Afrique trouvaient aux Antilles une condition bien supérieure à celle qu'ils avaient eue dans leur patrie ; aussi ne témoignaient-ils jamais le moindre désir d'y retourner. « Je ne donnerais pas cela de l'Afrique » disaient-ils en arrachant avec les dents un morceau d'ongle pour le rejeter ensuite, ce qui est le signe du plus grand mépris.

La superstition des nègres se rapporte surtout à la puissance des mauvais esprits ou démons, nommés « jumbees. » Presque dans chaque plantation, il y a un ou plusieurs esclaves des deux sexes adonnés à la magie ; mais les blancs parviennent difficilement à les découvrir. Celui qui a pris quelqu'un en haine, donne de l'argent au sorcier pour qu'il fasse périr son ennemi. Parfois on fait prendre à celui-ci un poison lent, mais souvent ce n'est que pure jonglerie de la part du magicien. Un petit sac rempli de vieux chiffons, de griffes de chat, de becs de perroquets, de terre prise sur un tombeau et d'objets analogues, est suspendu devant la porte de celui à qui l'on veut nuire. Il en est d'ordinaire si effrayé que, sous l'action de son imagination excitée, sa santé s'altère, l'appétit disparaît, l'homme naguère vigoureux n'est plus qu'une ombre, et la mort survient après d'indicibles souffrances morales. Quoiqu'il y eût peine de mort pour ceux qui usaient de ces pratiques diaboliques, elles se produisaient assez fréquemment et avaient d'ordinaire le résultat indiqué.

A propos de superstition, il faut mentionner les soi-disant jugements de Dieu employés pour découvrir un coupable. Sous l'influence d'un christianisme tout extérieur, on en est venu à se servir de la Bible dans ce but. Une clef est fixée dans une Bible, de manière à laisser sortir le panneton ; on le prend entre deux doigts et on lit le Psaume LI. Si, pendant la lecture, la Bible tombe à terre, c'est que le coupable se trouve parmi les assistants ; dans le cas

contraire, ils sont considérés comme innocents. Ou bien l'on fait asseoir l'accusé sur un siège et on lui passe au cou un lien de peu de consistance; si, en le tirant en arrière, on réussit à le renverser, la culpabilité est prouvée; mais si le lien se rompt, c'est une preuve d'innocence.

Les coutumes païennes dans les mariages et les enterrements sont depuis longtemps abandonnées. Il est vrai que les cérémonies funèbres ressemblent encore souvent à une fête, vu les danses, les chants, les festins destinés à distraire la famille en deuil : les désordres et les batteries y ont aussi leur place; mais, d'autre part, on y remarque fréquemment l'empreinte du christianisme, et d'ordinaire le maître ou le surveillant lit la liturgie dans un livre de prières.

Madden a décrit de la manière suivante une de ces fêtes funèbres concernant une femme :

« En arrivant au quartier des nègres, j'entendis un concert lamentable de voix africaines et créoles; les sons n'étaient pas précisément musicaux, mais très mélancoliques. Je m'arrêtai à une certaine distance, cherchant à saisir les paroles, mais je ne connaissais pas assez le dialecte des nègres pour comprendre autre chose que quelques mots d'un récitatif, où, s'il ne se trouvait pas d'allusions au culte des fétiches, il y avait d'autant plus de textes de l'Ecriture appliqués à leurs idées du bonheur à venir et aux mérites de la défunte. Voici ce chant funèbre :

> Le Dieu tout-puissant voit ce monde méchant;
> Il dit : « Sœur, il faut partir,
> Pourquoi ne veux-tu pas venir vers moi ? »
> La sœur répond : « O Dieu tout-puissant !
> Je me réjouis beaucoup de partir.
> Quand quelqu'un meurt, la maladie cesse :
> Il laisse toute souffrance dans ce monde pécheur;
> Il n'a plus besoin de nourriture, de vêtements ou de sommeil;
> Il est heureux de s'en aller. »

» Ce chant cessa lorsque je parus à la porte.

» La chambre était remplie de nègres. Au milieu, un beau cercueil d'acajou; dans le fond, une table chargée de gâteaux, de verres et d'un carafon de Madère. A mon entrée, les nègres se levèrent et la fille de la défunte, jeune personne décemment vêtue de noir, m'offrit des rafraîchissements. Je leur dis que lorsqu'ils auraient fini, je commencerais le culte; plusieurs répondirent que c'était très aimable de la part de Massa de se donner cette peine, et autres compliments analogues. Le cercueil fut emporté et, à l'ex-

ception d'un cri perçant poussé par la fille de la morte, les nègres gardèrent le silence, mais se rendirent au tombeau en formant un cortège aussi convenable que partout ailleurs. Le lieu de la sépulture, ombragé de manguiers, était une partie écartée de la plantation; j'y vis deux ou trois monuments de briques, qui avaient dû coûter passablement de travail et d'argent; c'étaient des tombeaux d'esclaves. Lorsque les nègres se furent rassemblés autour de la fosse, je commençai la liturgie, qui fut écoutée avec grande attention; mais lorsque j'arrivai aux mots : « La poudre retourne à la » poudre, la cendre à la cendre, » je fus interrompu par le nègre qui fonctionnait comme sacristain et qui tenait une pelletée de terre toute prête. Il me rappela que j'avais oublié de faire auparavant descendre le cercueil dans la fosse. « Mets-le d'abord dans le » trou, Massa, mets-le d'abord dans le trou,... » et la cérémonie s'acheva sans autre accroc. »

Ainsi, dès avant l'émancipation, le paganisme apporté d'Afrique avait disparu extérieurement; les formes du christianisme régnaient parmi toute la population noire; mais à quelle profondeur avait pénétré l'influence chrétienne? Si nous réunissons les témoignages des abolitionnistes et des défenseurs de l'esclavage, on peut considérer les traits suivants comme également reconnus par les deux partis.

La disposition au mensonge est un vice commun chez les noirs; ils mentent avec impudence, même quand les preuves de leur tromperie sont évidentes; convaincus de mensonge, ils n'en ont point honte, et ils sont si habiles dans leurs ruses, que souvent ils réussissent. Un nègre réclamait sa liberté devant un tribunal, soutenant que plusieurs années auparavant il avait été à Londres avec ses maîtres, sans que ceux-ci l'eussent affranchi comme l'exigeait la loi. Invité à raconter en détail son séjour dans la métropole, il fit de la ville une description si exacte que le juge crut qu'il disait vrai; cependant des témoins établirent avec certitude qu'il n'avait jamais quitté la Jamaïque. — Les nègres sentent eux-mêmes que leurs affirmations ne méritent pas de confiance; aussi cherchent-ils à les assurer par serment: « Je baise le Livre et je jure sur lui, » est une façon de parler chaque jour usitée. Ils s'empressent d'appuyer de la sorte les faussetés les plus évidentes. — Une servante avait volé à sa maîtresse un dé d'argent; quelques jours après, comme elle cousait avec ce dé sous les yeux de la dame, elle prétendit l'avoir acheté longtemps auparavant, se disant prête à jurer son innocence, malgré la gravure des initiales et la forme du dé,

bien connue de plusieurs personnes. — Une cuisinière brise la vaisselle, pièce après pièce, si bien qu'au bout de dix-huit mois il ne reste rien d'un service complet ; les rats ou les « jumbees » sont les seuls coupables, elle en fera le serment s'il le faut. — Une servante va au bal avec la robe de sa maîtresse, un esclave se sert du cheval de son maître ; sont-ils découverts, ils ont à leur service toutes sortes d'échappatoires.

Le manque de probité et la disposition au vol sont aussi des traits du caractère nègre. Les bouteilles d'une cave disparaissaient l'une après l'autre, malgré toutes les précautions imaginables et un treillis fort serré. On se perdait en conjectures, lorsqu'un jour on aperçut une ficelle avec un nœud coulant ; c'était la clef du mystère ! Avant de sortir du cellier, l'esclave mettait le nœud autour du cou d'une bouteille ; plus tard, on la tirait jusqu'au treillis où l'on parvenait à la déboucher. Cela fait, on en vidait le contenu dans un pot, puis la bouteille elle-même était brisée et les fragments enlevés avec soin. — On se livre sans gêne au vol des œufs et à celui des cannes à sucre pour nourrir le bétail ; on trait aussi les vaches pendant la nuit, ce qu'on attribue naturellement aux « jumbees. » On vole non seulement le maître, mais encore, pour les vendre au marché, les fruits des plantations de ses voisins. Ces voleurs-ci sont de mauvais sujets, méprisés par les autres nègres ; mais prendre quelque chose au maître paraît tout naturel ; on y dresse même les enfants et l'on s'étonne d'entendre appeler cela un vol. Sur ce point, l'esclavage a beaucoup contribué à fausser les idées morales.

On a souvent décrit les nègres comme des hommes d'un caractère doux et enfantin. Peut-être cela était-il vrai des esclaves provenant des nations de l'ouest de l'Afrique ; mais après la fusion des différentes nationalités, le caractère des nègres est devenu violent et passionné. Pour une bagatelle, ils peuvent entrer dans une fureur telle qu'ils frappent autour d'eux, mordent, griffent, pincent, écument et se lancent l'un sur l'autre comme des fauves. C'est surtout le dimanche après-midi qu'ont lieu les batteries. Les maris sont très cruels envers leurs femmes et les frappent sans miséricorde ; les mères aussi sont parfois très dures pour leurs enfants : c'est ainsi que pour un rien, une jeune fille fut un jour frappée par sa mère avec un fer à repasser dont la brûlure lui laissa une profonde cicatrice. Une autre mère coupa avec les dents l'oreille de son fils. Toutefois la passion, prompte à s'enflammer, s'éteint aussi bientôt : au bout d'un moment, il n'y a plus d'éclat à redouter.

Lorsqu'on punit les nègres, ils sont d'abord très excités; une demi-heure après ils n'y pensent plus. Il faut ajouter qu'ils sont très cruels envers les animaux et prennent un plaisir affreux à les voir souffrir; ils ont si peu l'idée de traiter avec douceur les animaux domestiques, que les chevaux s'effraient à la vue des noirs.

On a beaucoup discuté la question de savoir si l'esclave nègre est laborieux ou paresseux. Qu'il puisse être laborieux, c'est ce que nous ont montré les plantations bien entretenues qui procurent à leur possesseur, non seulement son entretien, mais encore une somme importante à mettre en réserve. Quand le nègre travaille pour son compte, il fait beaucoup d'ouvrage, et Madden assure qu'il surpasse de beaucoup le fellah égyptien ou le paysan italien; en revanche, lorsqu'il travaille pour son maître, il n'agit guère que par crainte du châtiment. En général, le nègre travaille comme une machine; le travail n'est pas pour lui un acte moral. Quelques-uns seulement s'attachent au maître qui les nourrit et les habille, mais ce que le maître fait pour eux leur paraît tout naturel, ils n'éprouvent nul besoin de le payer de retour; aussi ne pouvaient-ils comprendre qu'une fois l'émancipation prononcée, ces soins du maître prissent fin forcément. Massa, pensaient-ils, devait tout leur fournir comme auparavant, le travail seul devait cesser : telle est l'idée que les nègres se font de la liberté. A quoi sert-elle, disent-ils, s'il faut travailler? Plusieurs se réjouissaient de dormir jusqu'à dix heures quand ils seraient libres, et de ne travailler qu'à leur fantaisie. C'est dans ce but que quelques-uns s'étaient rachetés; mais la suite ayant montré qu'ils devaient travailler plus qu'auparavant pour gagner leur vie, cela effraya les autres, qui préférèrent rester esclaves, bien qu'ils possédassent la somme nécessaire à leur rachat. L'amour de la parure et des bijoux est devenu pour plusieurs un excitant au travail, mais c'est à tort qu'on a voulu fonder sur ce fait l'espoir de les voir continuer à travailler après l'émancipation.

Un trait particulier du nègre, c'est sa vanité. Il va, pour la satisfaire, jusqu'à emprunter, mendier, et même voler, a dit M. Madden, qui est pourtant un ami des noirs. Il faut y ajouter l'orgueilleux désir de ressembler en tout aux Européens et même de les surpasser. Les femmes portent volontiers des mouchoirs, des rubans de couleurs criardes et toute sorte de colifichets; souvent elles ne se contentent pas de l'apparence, mais recherchent les étoffes les plus précieuses, les pierreries et les ornements d'or pour lesquels les esclaves dépensent des sommes incroyables.

Quant à la moralité, dans le sens spécial de ce mot, elle était à un niveau très bas pendant la période de l'esclavage; le nombre des mariages célébrés légalement était assez restreint. Dès que les jeunes gens avaient atteint l'âge nubile (ce qui sous les tropiques arrive de très bonne heure) ils se hâtaient de s'adjoindre une femme. Il ne paraît pas que les propriétaires d'esclaves aient exercé une surveillance quelconque sur ces unions; la plus grande liberté régnait sur ce point. Cette vie commune ne pouvait guère être appelée un mariage, puisque le plus souvent il n'y avait pas de lien légal; aussi pouvait-elle cesser dès que l'une des parties en avait assez. Souvent les soi-disant époux habitaient des plantations différentes; parfois un homme avait deux femmes en deux endroits différents, ou une femme deux maris, sans qu'il y eût de jalousie. Les femmes consentaient difficilement à faire légaliser leur union, craignant d'être maltraitées une fois que leur mari n'aurait plus à redouter de séparation. Les tristes conséquences de l'immoralité des Européens célibataires ont à peine besoin d'être indiquées. Mais à côté des ombres il y a aussi quelque bien à relever. Mentionnons en particulier l'attachement au maître et à sa famille, lequel, pour n'être pas général, se retrouve pourtant assez souvent, surtout chez les esclaves plus âgés. On a pu citer bien des exemples touchants de fidélité. Et si, d'autre part, on voit beaucoup d'indifférence, si l'on oublie vite les maîtres qui s'en vont, il ne faut pas s'en étonner, lorsque ceux-ci ont négligé de témoigner à leurs esclaves un amour véritable. On ne peut non plus refuser aux nègres une certaine honnêteté dans leurs rapports mutuels et un certain esprit de corps. Dans les révoltes de la Jamaïque, il est bien rarement arrivé qu'un prisonnier ait trahi ses complices; il préférait mourir plutôt que de les dénoncer.

La bonne humeur, le goût pour la musique et le chant, le talent naturel d'observation peuvent aussi être portés à leur avoir, tandis que leur esprit d'imitation, — ils sont nés acteurs, — et l'art de tourner les choses en ridicule ont une valeur plus douteuse.

Quelques remarques encore, pour terminer.

L'esclavage est toujours un grand mal; il a à sa base de graves péchés. Que des hommes soient considérés, non comme des personnes, mais comme des choses ou des marchandises, c'est là un point de vue inhumain et absolument contraire au christianisme. Toutefois, il faut le dire encore, les esclaves n'ont pas été traités

par leurs maîtres avec autant de cruauté qu'on le croit généralement. A tout prendre, et nous venons de le voir, leur position n'était point si malheureuse, du moins dans les plantations qui allaient bien. En général, les rapports de maître à esclave étaient assez bons. Sans doute, le premier avait un ton de commandement qu'on aurait pu souvent accuser de dureté ; mais ce n'était pas uniquement la faute des maîtres. Plusieurs avaient essayé de traiter leurs esclaves avec amitié, mais l'expérience montra que ceux-ci devenaient bientôt impudents et négligents dans toute leur manière d'être. Ce que Mme Carmichaël raconte sur ce sujet mérite toute créance. Elle avait résolu de gouverner ses esclaves sans recourir aux peines corporelles. Si l'un d'eux avait volé, menti ou commis quelque cruauté, elle le prenait à part et cherchait avec douceur à lui représenter son péché, lui parlant du Dieu saint et de ses jugements. « Je puis à peine décrire, dit-elle, combien cette manière de les traiter leur était désagréable. Ils aimaient mieux être punis par le fouet que tourmentés de cette façon. » Elle ne se lassa pas pour cela et continua de faire appel au sentiment moral, qu'elle cherchait à fortifier par des instructions religieuses. Mais elle n'obtint pas le résultat désiré ; ses nègres devinrent si hardis par l'assurance de l'impunité qu'ils étaient une vraie peste pour tout le voisinage. En outre, quelques-uns étaient devenus de parfaits hypocrites, qui gémissaient en levant les yeux au ciel, mais n'en demeuraient pas moins menteurs et voleurs fieffés. Il fallut en revenir aux châtiments corporels.

La punition par la verge ou le fouet n'était employée que pour des fautes qui, à cette époque, étaient punies bien plus sévèrement en Europe ; la peine la plus forte, 39 coups, n'était appliquée que pour des crimes souvent punis de mort de l'autre côté de l'Atlantique. Pour les fautes moins graves, les coupables étaient mis aux fers ou, comme l'on disait, « au billot. » Celui-ci consistait en un bois de lit dont la planche, du côté des pieds, était percée de deux trous dans lesquels on enfermait les jambes du coupable. Souvent celui-ci avait un matelas et en tout cas un oreiller ; parfois même on lui accordait un moustiquaire ; aussi cette peine ne faisait d'ordinaire aucun effet. Une jeune esclave envoyée au billot fit une révérence à sa maîtresse, lui disant, avec un sourire railleur : « Merci beaucoup, madame, des quelques heures de repos que vous m'accordez. »

Les peines sévères étaient rarement appliquées. On ne peut nier qu'il n'y ait eu des cruautés commises jusque dans les der-

miers temps de l'esclavage, mais c'était l'exception. Antérieurement elles étaient plus fréquentes, surtout dans les plantations dirigées par un intendant.

Nous avons cherché à montrer sur quel terrain la mission a dû travailler. Presque partout, son œuvre fut rendue plus difficile par les péchés et l'inconduite d'Européens sans piété, mais nulle part ces obstacles ne furent plus grands que dans les Antilles. La grande faute des planteurs, c'est de n'avoir pas procuré aux esclaves les bienfaits d'une instruction chrétienne. S'ils avaient employé l'autorité qu'ils possédaient sur les noirs à les placer sous la discipline de l'Evangile, la mission aurait pu remporter dans les Antilles des triomphes sans pareils.

CHAPITRE III

La mission morave aux Antilles danoises jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Nous avons raconté précédemment comment la rencontre, à Copenhague, du comte de Zinzendorf et de quelques Groenlandais donna la première impulsion à la fondation de la mission au Groenland. C'est à une circonstance pareille que la mission des Antilles doit son origine.

Les serviteurs du comte de Zinzendorf, entre autres David Nitschmann, firent la connaissance d'un nègre, valet de chambre du comte de Laurvig. Antoine, c'était son nom, avait été esclave à Saint-Thomas, puis instruit dans le christianisme et baptisé. Il racontait bien des choses sur la misère des esclaves, au nombre desquels se trouvait encore une de ses sœurs. Il dépeignait d'une manière touchante comment elle implorait le Dieu inconnu afin d'obtenir de Lui le salut et il ajoutait que lui-même, étant encore esclave, s'était souvent assis solitaire au bord de l'Océan, désirant ardemment d'être éclairé par une révélation divine. Il assurait que plusieurs nègres de Saint-Thomas, animés du même désir, accueilleraient volontiers la prédication de l'Evangile et se convertiraient.

On ne s'étonnera pas de voir les Frères accueillir ces communications avec une parfaite confiance. Zinzendorf fut rempli de joie à la pensée d'envoyer des messagers de paix dans ce champ mûr pour la moisson; et c'est dans ces dispositions que, à son

retour à Herrnhut, il fit part à l'Eglise de tout ce qu'il avait appris sur les Antilles. Bientôt il engagea Antoine à venir lui-même répéter ces récits devant la communauté assemblée. Cette fois, les difficultés de l'œuvre projetée se montrèrent plus clairement. Mais l'étincelle qui était tombée dans le cœur de quelques frères ne pouvait plus être éteinte.

Léonard Dober, notamment, se sentait pressé de se rendre auprès des nègres encore païens. L'assemblée, au premier abord, témoignait peu d'enthousiasme pour ce projet; mais lorsque le sort, consulté sur l'entreprise, eut répondu affirmativement, elle se montra mieux disposée, et Dober ainsi que Nitschmann furent désignés comme missionnaires pour Saint-Thomas; c'était le 18 août 1732.

Pendant leur voyage, qu'ils entreprirent n'ayant chacun que six écus en poche, ils eurent à entendre partout une foule d'objections. La pieuse comtesse Stolberg de Wernigerode fut une des rares personnes qui les encouragèrent à tout risquer pour le Sauveur. « Il est digne, disait-elle, que par amour pour lui, on s'expose à souffrir jusqu'à la mort. » De sérieuses épreuves les attendaient à Copenhague, où l'état des choses aux Antilles leur fut présenté sous un jour tout autre qu'ils ne l'avaient cru. Même le rusé valet de chambre nègre, qui, dans l'intervalle, avait prêté l'oreille à d'autres suggestions, déclara que tous ses récits précédents n'étaient que pure invention, et chercha à détourner les Frères du voyage projeté. Voyant toutefois qu'ils restaient inébranlables, il leur donna une lettre pour sa sœur Anna. Malgré la sympathie que les missionnaires trouvèrent auprès de la reine et de la sœur du roi pendant leur séjour à Copenhague, ils ne purent obtenir le passage sur un vaisseau de la Compagnie danoise. Enfin un capitaine hollandais consentit à les prendre à son bord, à la condition que Dober se rendît à la colonie comme potier et Nitschmann comme charpentier. L'argent du passage fut fourni par quelques amis haut placés. Après un voyage pénible et dangereux, pendant lequel ils se virent en butte aux moqueries de grossiers matelots qu'ils gagnèrent peu à peu par leur conduite, ils arrivèrent à Saint-Thomas, le 13 décembre 1732.

La voilà donc devant eux cette île si désirée, avec ses montagnes boisées, ses golfes et ses caps qui festonnent l'Océan. La capitale, Tappus, nommée plus tard Charlotte-Amélie (nom de la sœur du roi), était alors un village insignifiant, dominé par une vieille tour, autrefois résidence des flibustiers. La plupart des

planteurs habitaient leurs possessions dispersées sur toute l'île, qui a six lieues de longueur sur une demie de largeur. L'un d'eux, nommé Lorenz, allemand d'origine, se mit à la recherche des deux Frères de Herrnhut qui lui avaient été recommandés de Copenhague, et leur donna l'hospitalité dans sa maison.

Le jour même de leur arrivée, ils s'informèrent d'Anna et d'Abraham, la sœur et le frère d'Antoine, auxquels ils lurent la lettre qu'ils apportaient; puis, dans un idiome très imparfait, ils se mirent à prêcher la bonne nouvelle de Christ aux nègres qui se rassemblaient autour d'eux. Ceux-ci sautaient de joie ou témoignaient de leur étonnement, ayant peine à croire que de telles paroles pussent être aussi pour eux, et non pas seulement pour les blancs.

Dès lors, nos deux missionnaires cherchèrent à rassembler chaque dimanche un auditoire. Ils apprirent à connaître peu à peu l'état matériel et spirituel des noirs et, par leur bonté, ils gagnèrent la confiance de plusieurs. Comme ils ne consentaient qu'avec peine à manger gratis le pain de leur hôte et qu'ils croyaient préférable, en vue de leur œuvre, de demeurer seuls, ils convinrent avec Lorenz de se rendre à Tappus pour y achever la construction d'une maison qu'il y possédait; ils purent ainsi gagner leur entretien par le travail de leurs mains. En même temps, l'œuvre missionnaire se poursuivait, et bientôt ils purent parler le hollandais corrompu des nègres de Saint-Thomas; l'Evangile exerçait aussi une influence visible sur Anna et sur Abraham. En revanche, les nègres libres, qui étaient chrétiens de nom, se montrèrent peu accessibles à la vérité; l'un d'eux, qui semblait avoir un grand désir du salut, fut bientôt démasqué comme un hypocrite et un pécheur scandaleux.

La maison terminée, les Frères reçurent des propositions pour de nouvelles constructions. Ils se rendirent dans ce but sur une plantation de la baie des Mosquites, où Dober annonça la vérité chrétienne aux noirs qui travaillaient avec lui. Mais il ne voulut pas être plus longtemps à la charge de Nitschmann, qui d'ailleurs devait retourner à Herrnhut le plus tôt possible. Il essaya d'abord de son propre métier, la poterie; mais l'argile des environs ne se prêtant pas à son travail, il retourna au bord de la baie pour y vivre du produit de la pêche. Là, il fut pris d'une fièvre violente, pendant laquelle il fut fidèlement soigné par son compagnon qui partit tôt après sa guérison, le 17 avril 1733.

Dober, resté seul, ne perdit point courage et trouva de nouveau

un asile dans la maison de Lorenz. Quelques semaines après, le gouverneur Gardelin le prit à son service comme intendant de sa maison. Sa position extérieure était fort bonne, et cependant il ne se sentait pas heureux. « J'avais honte, disait-il, de n'avoir pas donné suite à mon premier projet d'être esclave à Saint-Thomas, et mon genre de vie était si peu fait pour moi, que je me sentais quelquefois tout triste. » Mais il y voyait aussi la main du Seigneur, auquel il avait promis de s'abandonner comme un enfant.

Abraham et Anna, ainsi que le mari de celle-ci, nomme Gerd, se rapprochèrent toujours plus du missionnaire; ils s'abstenaient des réjouissances païennes et leur conduite rendait témoignage de la vie spirituelle qui était en eux. Dober leur aurait volontiers consacré toutes ses forces; aussi, malgré le désir qu'on avait de le retenir, il abandonna sa place, quittant l'abondance et la vie facile, pour prendre à Tappus un poste de guet qui lui fournissait à peine le nécessaire; mais il était heureux de pouvoir s'entretenir souvent avec les trois nègres réveillés, auxquels vint bientôt se joindre un quatrième. Il demeura peu de temps dans cette position, car il fut rappelé par l'Eglise de Herrnhut pour y occuper un poste d'ancien, devenu vacant. Cette nouvelle lui fut apportée par toute une colonie de Frères qui venaient le remplacer à Saint-Thomas dans l'été de 1734.

L'île de Sainte-Croix (Santa Cruz), à 12 lieues plus au sud, avait été achetée l'année précédente à la France par la Compagnie danoise des Indes occidentales. Le grand chambellan de Pless, qui y avait acquis de vastes terrains, demanda à Herrnhut des colons qui pussent diriger des plantations, tout en travaillant à la propagation de l'Evangile. Malgré quelques scrupules de Zinzendorf sur ce mélange de la mission avec les affaires, la proposition fut acceptée, et 18 personnes partirent pour Saint-Thomas sous la conduite de Tobie Leupold. Dober, rappelé en Europe, obéit avec regret, et quitta, le 12 août 1734, les lieux qui lui étaient devenus chers par ses travaux et ses souffrances. Bien qu'on doive le considérer comme le pionnier de la misssion aux Antilles, lui-même estimait fort peu ce qu'il avait pu faire.

Sa place devait être occupée par quelques-uns des Frères nouvellement arrivés; mais bientôt, plusieurs furent enlevés par la mort, et les autres allèrent aider les colons de Sainte-Croix, en sorte que la mission de Saint-Thomas se trouva suspendue.

L'entreprise de Sainte-Croix eut une triste issue. Lorsque les Frères s'y rendirent, avec 12 nègres achetés pour le compte du

grand chambellan, plusieurs étaient si faibles qu'ils durent se faire porter à terre. Les bien portants, ignorant les dangers du climat, travaillèrent au delà de leurs forces et négligèrent les précautions nécessaires, en sorte que 10 d'entre eux moururent. Puis, des dissensions se manifestèrent, ce qui paralysa le travail missionnaire. Onze Frères envoyés de Herrnhut vinrent rétablir la paix, mais le climat fit encore de nouvelles brèches et l'entreprise dut être abandonnée. Plusieurs Frères se séparèrent alors de la communauté et s'établirent dans l'île pour leur compte ; d'autres revinrent en Europe, en 1736, malades de corps et d'âme, laissant à Saint-Thomas, Matthieu Freundlich.

Cependant, déjà au mois d'août de l'année précédente, on y avait envoyé un autre Frère, au nom duquel se rattachent les premiers grands succès de cette œuvre, c'était Frédéric Martin. Il était accompagné de Bönicke, tailleur de son état, qui devait par son travail gagner le nécessaire pour permettre à Martin de se vouer entièrement à la mission, ce que celui-ci fit avec un grand zèle. D'abord il s'occupa de ceux qui s'étaient déjà joints à Dober ; puis il ne se borna pas à célébrer le culte dominical sur la plantation de la Compagnie, mais profita de chaque occasion pour se rapprocher des nègres. Dès qu'il remarquait chez l'un d'eux quelque impression produite par la Parole de Dieu, il le suivait partout jusqu'à ce qu'il l'eût gagné. Il arracha un jour une négresse du milieu d'une danse, et lui parla de la grâce divine avec un tel sérieux qu'elle résolut de renoncer au monde. Sa bonté pour les noirs lui gagnait les cœurs, et sa vie, preuve vivante de la puissance du christianisme, venait confirmer ses enseignements ; il exerçait la bienfaisance envers les incrédules comme envers les croyants. Chaque soir une troupe de nègres se rassemblaient dans la maison des Frères ; et comme celle-ci devint bientôt trop petite, un nègre du nom de Clas bâtit un lieu de réunion.

Après quelque mois de ce travail, les Frères furent encouragés par une visite de Spangenberg, qui put administrer le baptême à trois nègres de la baie des Mosquites. (Martin n'avait pas reçu la consécration.) Hélas ! quelques-uns des noirs réveillés par Dober étaient retournés au monde. De ce nombre était Anna, que nous ne trouvons point parmi les prémices de Saint-Thomas ; en revanche, de précieux encouragements étaient donnés par plusieurs personnes qui n'étaient pas encore en état de recevoir le baptême. C'était entre autres le cas d'une vieille négresse libre, du nom de Marotta, qui avait apporté de sa patrie des idées confuses d'un Dieu en trois

personnes, auquel elle offrait de temps à autre, avec beaucoup de prières, des agneaux en sacrifice. L'Evangile fut pour elle un message bienvenu.

A dater de ce moment, soif de la la Parole de Dieu s'accrut parmi les nègres, dont près de 200 se rassemblaient chaque soir pour recevoir des leçons de lecture et d'écriture, et montraient souvent un vif désir de connaître le Sauveur. Après les exercices de lecture, venaient le chant, l'étude de la doctrine biblique et la prière, puis des entretiens particuliers, en sorte que les réunions duraient souvent jusqu'à minuit. Quiconque désirait y prendre part était reçu avec joie ; quant à ceux qui vivaient manifestement dans les péchés de la chair, on leur en interdisait l'entrée jusqu'à ce qu'ils se fussent amendés.

C'est alors que l'hostilité contre la mission commença à se montrer, surtout de la part des blancs. Plusieurs maîtres, il est vrai, permirent à leurs esclaves de fréquenter les Frères, mais d'autres cherchèrent à retenir leurs gens à force de coups de fouet, et brûlèrent les livres qu'ils apportaient. Les négresses surtout, qui résistèrent aux séductions de leurs maîtres, eurent beaucoup à souffrir. Ces épreuves furent au-dessus du courage d'un certain nombre de personnes qui abandonnèrent le bon chemin. Lorsque, après un séjour de plusieurs semaines, Spangenberg dut quitter l'île, il écrivit à Herrnhut : « Il y a ici un grand combat entre la lumière et les ténèbres. Une grande porte est ouverte, mais il y a beaucoup d'adversaires. Je resterais volontiers pour prendre ma part de l'opprobre des Frères, comme aussi de leurs bénédictions. »

En 1737, Martin reçut de Nitschmann, devenu évêque, la consécration au saint ministère, et vit arriver Christian Schœneweck et sa femme, compagnons d'œuvre qu'il eut la douleur de voir mourir bientôt après. Freundlich était en activité depuis plus d'une année, lorsqu'il épousa une mulâtresse convertie, du nom de Rebecca, qui travailla fidèlement parmi les femmes. Quant à Bönicke, depuis assez longtemps déjà il s'était, dans un mouvement d'orgueil, séparé des Frères pour continuer à évangéliser indépendamment d'eux ; il mourut cette année-là, frappé de la foudre.

. Peu après la consécration de Martin, une communauté nègre commençait à se former ; car ce missionnaire avait déjà pu baptiser une trentaine de personnes. Voici quel était l'ordre établi dans cette congrégation :

Tous les baptisés étaient partagés en petits cercles d'une dizaine de personnes qui devaient s'entretenir fraternellement de

l'état de leurs âmes. La surveillance de ces groupes fut confiée par Martin à cinq aides indigènes. Ceux qui montraient de la fermeté dans leur conduite étaient seuls admis à la sainte cène, après une courte instruction sur l'importance de ce sacrement. Martin cherchait à entretenir chez les baptisés, et surtout chez les communiants, les dons spirituels qu'ils avaient reçus. Dans ce but il les engageait à visiter les nègres réveillés et désireux de s'instruire; de plus il les invitait à lui écrire de courtes lettres. Il en prit quelques-unes avec lui dans une visite à l'île de Sainte-Croix et les lut aux nègres chrétiens, sur qui elles firent une profonde impression.

Il introduisit dans les communautés un règlement pour la célébration du mariage : cette cérémonie était accompagnée des prières et des chants de toute l'Eglise. Selon l'usage des premiers chrétiens, il y avait de fréquentes agapes, pour lesquelles l'un des participants fournissait un gros poisson ou quelqu'autre mets, offrande acquise par un travail pénible. Toute violation des devoirs domestiques, telle que l'insubordination, était punie, suivant les cas, avec plus ou moins de sévérité. Le catéchumène ou le baptisé qui refusait l'obéissance à ses maîtres, était exclu des assemblées jusqu'à ce qu'il eût demandé pardon en s'humiliant sincèrement, ce qui faisait d'ordinaire plus d'effet que tous les châtiments du contre-maître. Les coupables ne pouvaient supporter d'être privés de l'enseignement chrétien et ils suppliaient avec larmes qu'on les admît de nouveau à le recevoir. Des nègres qui avaient causé du scandale en chantant des chants païens, furent censurés dans une assemblée publique et menacés de l'exclusion; ils la prévinrent par une sérieuse humiliation. En général, tous ceux qui s'adonnaient aux œuvres de la chair étaient exclus de la communion des croyants. Sur les plantations où se trouvaient beaucoup de nègres chrétiens, quelques-uns furent chargés de veiller à ce que les croyants se montrassent fidèles, laborieux, respectueux envers leurs supérieurs et de dénoncer aussitôt les transgresseurs; il en résulta que beaucoup de maîtres eurent en mains la preuve des avantages que procurait la prédication de l'Evangile, soit à leurs esclaves soit à eux-mêmes. Tout cela ne suffisait pas encore au fidèle missionnaire; il visitait lui-même les nègres pour s'entretenir avec eux. Les grandes difficultés résultant de la dispersion des esclaves furent surmontées, grâce à sa patience à toute épreuve.

La maison de Tappus étant devenue trop petite pour les réunions, les Frères firent l'acquisition d'une petite plantation sur la-

quelle ils se transportèrent. (1738.) Les bâtiments se trouvaient sur une montagne à une lieue de la ville, et comme on se servait d'une trompette pour convoquer les chrétiens, cet endroit fut nommé Posaunenberg (la montagne de la trompette.)

L'Eglise était en pleine prospérité, quand un violent orage éclata sur elle. Les maîtres qui ne pouvaient souffrir que leurs esclaves eussent plus de piété qu'eux-mêmes, vouèrent aux missionnaires une haine mortelle. Un prédicateur hollandais, nommé Borm, ne craignit pas de faire cause commune avec eux. Il attaqua la consécration de Martin comme n'ayant pas été confirmée par le roi, et lui fit interdire toute fonction officielle jusqu'à la décision qu'on attendait de Copenhague. En même temps, à l'occasion d'un procès contre l'ancien colon Fiedler, surveillant d'esclaves à Saint-Thomas, on exigea de Martin, de Freundlich et de sa femme un serment qu'ils ne pouvaient prêter en bonne conscience. Sur leur refus, ils se virent condamnés à une amende. Ne pouvant la payer, ils furent jetés en prison; mais Martin, qui avait auparavant choisi dans l'Eglise deux anciens et huit diacres, les chargea de la cure d'âmes. Les Frères furent arrêtés et emmenés au milieu des pleurs et des cris d'une troupe de près de 400 nègres. Ceux-ci s'assemblaient parfois sous les fenêtres de la prison, et supportaient volontiers les coups et les bourrades des soldats pour entendre quelques paroles de leur cher instituteur.

Le frère Freundlich vit aussi attaquer la validité de son mariage célébré par Martin. Il fut accusé de concubinage et condamné à une amende de 500 francs, puis aux travaux forcés à perpétuité; sa femme devait être vendue comme esclave et le prix de cette vente remis à un hôpital. Cette sentence ne fut pas exécutée sur-le-champ, mais les deux époux furent retenus en prison pendant que Martin, gravement malade, était mis en liberté sous la caution d'un planteur de ses amis, du nom de Carsten, qui le soigna fidèlement.

Ce temps d'épreuve fut béni pour la jeune Eglise; les convertis furent affermis dans leur foi. Tous les baptisés furent un jour cités au fort de Tappus pour être examinés par le pasteur Borm. Ils répondirent avec clarté et simplicité, sauf à quelques questions posées de telle manière qu'elles dépassaient la portée de leur intelligence; mais on ne put réussir à trouver le moindre grief contre Martin. Un second examen, qui devait avoir lieu huit jours après, fut abandonné.

En effet, le 29 janvier 1739, le comte de Zinzendorf arrivait inopinément pour une visite pastorale. Il ignorait la triste position des

Frères, mais il venait pour répondre au reproche qui lui était fréquemment adressé de se borner à envoyer les gens dans un climat malsain, où ils étaient condamnés à une mort prématurée. Dès son arrivée, il demanda au gouverneur la libération des prisonniers, qui lui fut aussitôt accordée. Ce fut un touchant revoir ; le comte baisa avec respect les mains des confesseurs de Jésus-Christ. Ceux-ci furent d'abord accueillis chez Carsten et, dès le jour suivant, ils se rendirent à Posaunenberg. Zinzendorf reçut une impression profonde de l'assemblée des chrétiens nègres, surtout lorsqu'ayant cité, dans son discours, l'explication donnée par Luther du second article du symbole, tous les nègres se mirent à le réciter dans leur langue. Au bout de trois semaines, le comte parvint à obtenir que la persécution cessât, puis il quitta l'île en y laissant deux Frères mariés, Weber et Löhans, qu'il avait amenés avec lui. Mais bientôt les hostilités recommencèrent avec une nouvelle force, dirigées, cette fois, surtout contre les nègres chrétiens. On leur défendit de quitter les plantations après le coucher du soleil ; et comme, en dépit de cette défense, ils continuaient à fréquenter les assemblées, on les attaqua à main armée et plusieurs d'entre eux furent blessés. Pendant quelque temps, on se réunit dans un bois, en plaçant des sentinelles. La cause de l'Evangile fut, par ces épreuves, préservée des dangers d'un christianisme nominal, et ses adhérents furent de plus en plus affermis sur le vrai fondement. Bientôt cependant les persécutions diminuèrent ; en même temps la consécration de Martin fut reconnue par ordonnance royale. On fit savoir au prédicateur hollandais qu'il eût à s'abstenir de toute manifestation contre les Frères, puisque lui-même n'était que toléré.

Dès lors, on vit s'accroître le nombre de ceux qui se rassemblaient autour de l'Evangile, et les prédications eurent lieu régulièrement à Tappus, à la baie des Mosquites et à Paarl, plantation du nord de l'île, les aides indigènes étant assez formés pour qu'on pût leur confier la prédication. Martin avait ses seize pêcheurs, comme il les appelait, qui, le samedi et le dimanche, parcouraient deux à deux toutes les plantations pour y annoncer l'Evangile, et peu après il y eut des âmes réveillées en cinquante-deux endroits de l'île. Dès 1741, Martin pouvait écrire : « Il ne se passe presque pas de jour que des âmes ne viennent à moi, dans le sentiment de leur misère et du besoin de la grâce. Si l'on sort, on entend partout prier et pleurer, ici dans un champ de cannes à sucre, là dans un buisson, ailleurs derrière une maison. »

Un missionnaire, nommé Feder, qui avait fait des études théologiques, périt dans un naufrage, tandis que son compagnon, Ch.-G. Israël, faible de santé, contrefait et boîteux, mais plein de zèle pour la cause du Seigneur, échappa par un concours de circonstances merveilleuses. Il apprit rapidement la langue créole et fut bientôt en pleine activité.

Le nombre des candidats au baptême allait croissant. En 1741, 90 personnes furent baptisées en une fois, et dans le nombre se trouvait Anna, qui donna enfin des signes d'une vie nouvelle. L'enseignement de la lecture, dont le but avait été tout d'abord d'amener les âmes à la connaissance de l'Evangile, mais que plusieurs n'avaient entrepris que dans un but mondain, fut dès lors abandonné aux nègres eux-mêmes. Une décision de la conférence réduisit le travail des Frères à la seule prédication de la croix.

Une tentative faite cette année-là à Sainte-Croix, par les époux Weber et par Israël, demeura stérile; les messagers de l'Evangile durent revenir sans avoir gagné une seule âme, et Israël y prit le germe d'une maladie mortelle; il s'endormit en 1743, vivement regretté de ses chers nègres.

Frédéric Martin resta toujours l'âme de la mission de Saint-Thomas, mais il déploya surtout son activité en faveur des îles de Sainte-Croix et de Saint-Jean. Un fait important fut la confirmation de la liberté ecclésiastique accordée aux Frères par une ordonnance du roi Chrétien VI. Son successeur, Frédéric V, plaça même l'œuvre des missions sous la protection du gouvernement. Cette œuvre fut encore entravée par une épidémie qui enleva plusieurs Frères, tandis que les autres étaient gravement malades. L'arrivée de nouveaux ouvriers, venant de Bethléem, communauté de l'Amérique du Nord, et quelques visites d'inspection, soutinrent la mission dans ces temps d'épreuve.

En 1744, Martin avait enfin pris pied d'une manière solide dans l'île de Sainte-Croix, où se trouvaient un certain nombre de nègres déjà baptisés à Saint-Thomas. On avait acheté dans le voisinage de Christianstadt, au nord de l'île, une plantation où Martin s'établit. Le 12 juillet, à Princess, localité voisine, furent baptisées quatre personnes, « les premières fleurs dans ce champ des morts. » Le travail fut soutenu par des aides indigènes, parmi lesquels il faut nommer Nathanaël. Voici comment il a parlé de l'époque de sa conversion :

« Lorsque j'entendis annoncer par nos frères cette grande parole que Dieu a aimé les hommes jusqu'à devenir un homme et à

mourir pour eux, ce fut comme si une flèche transperçait mon cœur. Je suivis les Frères de lieu en lieu pour en entendre davantage; lorsqu'ils n'étaient pas avec nous, ceux qui avaient les mêmes sentiments se réunissaient entre eux et, quoique fort ignorants, nous nous entretenions de Celui qui a aimé même les nègres et nous étions remplis de reconnaissance, si bien que nous pleurions tous, désirant ardemment apprendre à connaître le Seigneur et faire l'expérience de sa grâce. Pour éviter les mauvais traitements de la part des blancs, nous devions nous rendre à la réunion à travers les forêts, par un chemin détourné; mais plus cela nous était difficile, plus nous nous sentions heureux; car la paix de Dieu reposait sur nous d'une façon toute particulière, et nous parlions souvent du salut de notre âme jusqu'à une heure avancée de la nuit. »

Dans l'île de Saint-Jean, située à une lieue environ à l'est de Saint-Thomas, un surveillant de plantation, nommé Jens Rasmus, ayant eu des relations avec les Frères, avait commencé dès 1741 à tenir des réunions d'édification avec ses nègres. Trois ans plus tard, un missionnaire alla s'y établir. Mais au début de son travail, il fut si maltraité par un blanc hostile à son œuvre, qu'il dut revenir à Saint-Thomas où il mourut bientôt de la fièvre. C'était le trente-cinquième de ceux qui, dans un espace de onze années, perdaient la vie au service de la mission. En 1745, dans une visite qu'il fit à Saint-Jean, Martin put baptiser les prémices de l'œuvre.

Sur ces entrefaites, le peu de solidité du caractère des nègres de Saint-Thomas avait causé bien du chagrin aux Frères, et ils avaient cru devoir combattre le mal par la discipline la plus sévère. En outre, on suivit trop à la lettre une exhortation de Zinzendorf de s'attacher à la conversion des âmes isolées plutôt qu'à celle des masses. Ceux qui avaient été exclus restèrent à peu près abandonnés à eux-mêmes, et l'on ne voulut plus baptiser que ceux qui répondaient à l'idéal qu'on s'était fait d'un converti. Aussi, de 1741 à 1744, n'y eut-il aucun baptême de païen. Les égarés tombèrent toujours plus bas. Cette affaire importante ayant été soumise au synode d'Herrnhut (1747) auquel assistait Martin, on y posa les bases d'une règle de conduite plus modérée. L'évêque Jean de Watteville fut chargé de visiter la mission et d'y introduire le nouveau mode d'agir. Son arrivée, en 1749, fut le signal d'un grand mouvement. On se mit à la recherche des exclus: 800 à 900 nègres fréquentèrent alors les assemblées et beaucoup d'entre eux demandèrent le baptême; 380 catéchumènes s'inscrivirent à la suite d'un jour d'humiliation, et pendant les neuf semaines que dura la

visite, 100 personnes purent être baptisées. La communauté fut divisée en cinq classes : catéchumènes, candidats au baptême, baptisés, candidats à la communion et communiants. Il fut aussi décidé qu'à l'avenir les enfants des baptisés recevraient le baptême aussitôt après leur naissance.

Bien que ces mesures dussent avoir pour conséquence inévitable un plus grand mélange de la balle et du froment, la mission tout entière fit dès lors d'importants progrès. Le nombre des baptisés s'éleva bientôt à plus de 1200. Avant le départ de Martin, le frère Meinig, qui était consacré, prit la direction de l'œuvre à Saint-Thomas, mais il mourut en 1749. L'année suivante (février 1750), Martin lui-même s'endormit à Sainte-Croix, après quatorze années de travaux apostoliques. Là, comme à Saint-Jean, il consacra à l'évangélisation ses dernières forces, et c'est par lui que la mission fut solidement établie dans ces deux îles.

Pendant les dix années suivantes, la mission fut dirigée par Georges Weber. Ohneberg, qui travaillait à Sainte-Croix, possédait dans une grande mesure les dons qui avaient fait défaut aux autres missionnaires. Par sa conduite aimable et prévenante, par son soin à rechercher et à découvrir les traces de l'œuvre de Dieu, même chez les plus étrangers à l'Evangile, il gagna bientôt la confiance générale. Sa grande bienveillance pour chacun engagea une dame à demander à sa négresse baptisée si le missionnaire ne faisait aucune différence entre les bons et les mauvais. « Aucune, répondit la négresse ; quiconque veut se laisser aider à sortir de sa misère est le bienvenu. S'il voulait choisir et n'accueillir que les bons, bien peu viendraient à lui ; pour moi je n'aurais jamais osé, car j'étais l'une des plus mauvaises, mais le Seigneur m'a reçue et m'a fait miséricorde. »

Par la construction d'une nouvelle église sur la plantation des Frères à Friedrichsthal, le centre de la mission se trouva transporté à Sainte-Croix. Le mouvement s'étendit jusqu'à l'extrémité occidentale de l'île, et un lieu de culte y fut ouvert, à Friderichsstadt. Le nombre des baptisés s'éleva à 300. Ce fut alors que le gouvernement danois reprit de la Compagnie des Indes les trois îles et que le gouverneur s'établit à Christianstadt, dans l'île de Sainte-Croix. Comme ses successeurs, il se montra un fidèle ami de la mission. Après la mort prématurée de Schur, le premier missionnaire fixé à Saint-Jean (1749), le travail avait été dirigé de Saint-Thomas. Quatre ans après, Jean Brucker reprit l'œuvre, et la communauté grandit rapidement.

En 1757, on put célébrer le jubilé de 25 ans de la mission des Antilles. Voici quel était à cette date le nombre des membres de l'Eglise :

Saint-Thomas	936 adultes	216 enfants.
Sainte-Croix	374 »	92 »
Saint-Jean	113 »	6 »

Jusque là, les Frères avaient agi presque exclusivement par la prédication de l'Evangile et la cure d'âmes ; on s'occupa dès lors avec plus de soins de travaux littéraires. Jean Böhner traduisit en langue créole une harmonie des quatre Evangiles, mais la pauvreté de cette langue lui causa bien des difficultés. Le développement de la mission suivit dès lors un cours régulier et paisible.

L'église de Posaunenberg, qui s'appelle maintenant Neu-Herrnhut, étant devenue trop petite, on en bâtit une seconde en 1771 à Krumbai (plus tard Nisky) pour la population de la partie ouest de l'île. La même année fut fondée à Sainte-Croix la station de Friedenberg (près Friederichsstadt) et, en 1792, celle d'Emmaüs, à Saint-Jean, sur la Baie du corail. De 1762 à 1784, l'évêque Martin Mack fut placé à la tête de la mission. Il travailla sous la bénédiction visible du Seigneur, avec un zèle infatigable, et jouit de l'estime et de l'amour non seulement de ses compagnons d'œuvre et des nègres, mais encore des blancs de toute position sociale. Sous sa direction travaillaient 23 frères et sœurs, y compris les ouvriers. On peut voir par la citation suivante d'Oldendorp, quelle était leur activité.

« Le païen inquiet de son salut réclame instruction et consolation ; et comme il n'a pas le temps de visiter pendant le jour le missionnaire, il y emploie la nuit. Ses besoins spirituels sont très pressants ; s'il est malade ou infirme, il veut être visité par lui, lors même qu'il demeure à plusieurs lieues de distance. En toute circonstance, soit les baptisés, soit les catéchumènes demandent conseil au missionnaire. »

Les aides indigènes furent d'un grand secours. Ils n'avaient pas seulement à exercer la surveillance dans leurs circuits particuliers, mais encore à prononcer de courtes allocutions dans les enterrements et autres occasions. L'un des plus remarquables fut Cornélius, qui remplit fidèlement sa charge pendant cinquante ans environ. Il parlait couramment le créole, le hollandais, l'allemand, l'anglais et le danois. C'était un habile maçon, chargé de diriger les constructions faites par le gouvernement, et chacun l'estimait comme un homme capable, droit et honorable. Il fut esclave jusqu'en 1767, mais son travail fut si béni qu'il put, au moyen de ses

économies, acheter sa liberté et celle de sa femme. Son humilité sincère lui gagnait tous les cœurs ; ses discours étaient pleins d'attrait et propres à réveiller ; sa conduite était d'accord avec sa prédication. Il aimait à faire du bien et à donner ; les malheureux trouvaient auprès de lui secours et conseils. Sa fin bienheureuse témoigna de la maturité de sa vie intérieure.

On cite encore d'autres exemples remarquables de piété. A Saint-Thomas vivait un certain Pierre qui répétait souvent : « Oh ! si le Seigneur venait bientôt me chercher ! » Un jour, pendant le travail, on le vit tomber à genoux et joindre les mains ; et lorsqu'on s'approcha de lui, il avait quitté ce monde.

Les Eglises s'accrurent de plus en plus. Lorsque Jean Lorez, membre de la conférence des anciens, vint en 1784 visiter les Antilles danoises, il y trouva déjà plus de 5000 chrétiens. En face d'une pareille tâche, les forces des missionnaires devenaient insuffisantes, et le travail de la cure d'âmes dut être de plus en plus remis à leurs aides. Ceux-ci se réunissaient tous les quinze jours, sous la direction des missionnaires, en conférences dans lesquelles on s'occupait des admissions au baptême et à la cène et des faits tristes ou réjouissants qui se passaient dans l'Eglise.

Les rapports des dernières années du siècle passé mentionnent plusieurs épreuves provenant des fléaux qui sévissaient dans ces îles, surtout des terribles ouragans qui, plus d'une fois, les dévastèrent presque complètement. Il y eut aussi une sécheresse si prolongée, que l'eau potable fit défaut, d'où résulta la famine et une épidémie qui enleva un grand nombre de nègres, principalement en 1789. Si ces temps difficiles eurent un côté fâcheux pour le développement de l'Eglise, d'autre part ils réveillèrent chez plusieurs le désir du salut.

Quelques années après (1797), J.-René Verbeck, l'un des anciens de l'Unité, vint visiter les îles. Les métiers exercés pour le compte de la mission rapportaient assez pour que celle-ci pût non seulement vivre sans secours étrangers, mais encore soutenir d'autres œuvres. Vers la fin de cette période (mars 1801), à la suite de la guerre entre le Danemark et l'Angleterre, les trois îles furent prises par les Anglais, et les Frères, qui déjà souffraient de la détresse générale, durent encore céder, pendant quelques mois, leur maison de Friedensberg, pour en faire un lazaret destiné aux troupes anglaises.

Voici quelles étaient, à la fin du XVIII[e] siècle, les six stations de l'Unité des Frères dans les Antilles danoises : Neu-Herrnhut

(précédemment Posaunenberg) et Nisky à Saint-Thomas; Friedensthal et Friedensberg à Sainte-Croix; Béthanie et Emmaüs à Saint-Jean.

CHAPITRE IV

La mission morave aux Antilles anglaises, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

La première tentative des Frères pour étendre leur mission aux Antilles anglaises remonte à 1743. Martin visita, à cette date, l'île de Tortola, voisine de Saint-Jean, où des quakers offrirent leurs maisons aux Frères pour y réunir des nègres. Cette visite fut renouvelée en 1759, mais sans succès, par quelques Frères qui avaient l'intention d'y acheter du terrain. Les tentatives faites à la Jamaïque, Antigoa, Saint-Christophe, la Barbade et Tabago, furent plus heureuses.

La Jamaique. — Vers l'an 1753, deux riches planteurs de la Jamaïque, nommés Barnham et Foster avaient été réveillés à Londres. Etant entrés en rapport avec la communauté des Frères et entendant parler du succès de la mission dans les Antilles danoises, ils prièrent Zinzendorf de leur donner quelques évangélistes pour annoncer l'Evangile à leurs esclaves. L'année suivante, Georges Caries s'y rendit avec deux amis : les débuts promirent beaucoup. Les promoteurs de la mission donnèrent un fonds de terre au sud-ouest de l'île, y bâtirent une maison d'habitation et une église pour les nègres; ils se chargèrent aussi de l'entretien des missionnaires. Cette station reçut le nom de Carmel. Avant que l'année se fût écoulée, le culte était suivi par 800 nègres, et bientôt 26 d'entre eux purent recevoir le baptême. D'autres planteurs demandèrent qu'on instruisît aussi leurs nègres, de sorte qu'au bout de deux à trois ans, on eut 400 catéchumènes, tandis que le nombre des baptisés dépassait 70. Outre Carmel, il faut encore citer Emmaüs et les annexes de Mésopotamie, la Bogue, etc.

En 1757 et 1759 d'autres missionnaires arrivèrent d'Allemagne et de l'Amérique du nord. Quelques-uns d'entre eux crurent devoir recommander une méthode et une discipline plus sévères à l'égard des candidats au baptême. Plusieurs de ces derniers, auxquels on imposa une longue attente, perdirent courage et retour-

nèrent en arrière, sans qu'on se préoccupât beaucoup de les ramener. Aussi la mission languit-elle pendant quelques années ; puis elle fut abandonnée, parce que les ouvriers ne s'entendaient guère entre eux. Dans la visite qu'il fit en 1759, Nathanaël Seidel chercha bien à rétablir l'ordre, en remettant au frère Rauch la direction de l'œuvre et en ramenant Caries en Europe ; mais bien des années s'écoulèrent avant que la mission se relevât des dommages dont elle avait souffert par la faute de ses ouvriers. Ce ne fut qu'en 1764, lorsque Frédéric Schlegel y vint de Bethléem, que commença une nouvelle ère de succès. Un esprit de paix, d'amour, de concorde animant les Frères, leur témoignage devint plus puissant, et de grandes foules se réunirent pour entendre leur prédication. « Je n'aurais jamais cru qu'on pût être aussi heureux auprès du Sauveur, » s'écriait une négresse baptisée. « J'ai souvent pensé, disait un nègre du nom d'Amos, que si mon maître voulait me donner la liberté et de l'argent pour retourner dans mon pays, je n'y consentirais pas ; je préfère rester esclave pour entendre parler du Sauveur et me réjouir en lui. »

L'année 1767, en particulier, fut une année de bénédictions ; les nègres réclamaient avec ardeur l'instruction chrétienne et le baptême. Une négresse qui demeurait à une demi lieue de Mésopotamie et qui ne pouvait marcher à cause d'un pied malade, vint se faire baptiser en se traînant sur les mains et les genoux.

Les visiteurs et les aides étaient zélés et très actifs pour le bien de leurs compatriotes. Partout le nombre des auditeurs augmenta, et cette année-là, on en baptisa 131 dans 6 localités différentes. Même les nègres libres (marons), qui lors de la révolte de 1760, avaient trouvé une retraite dans les montagnes, furent plusieurs fois visités. Bien qu'ils reçussent d'abord les Frères avec froideur, ils éprouvèrent la puissance de l'Evangile, et, au départ des missionnaires, tous les prièrent d'un commun accord de revenir bientôt. Malheureusement la mort de Schlegel, arrivée le 12 septembre 1770, fut suivie d'un arrêt dans la marche des missions à la Jamaïque. Dans plusieurs localités, les Frères n'avaient presque plus d'auditeurs ; les baptisés eux-mêmes retournèrent à leurs anciennes pratiques païennes. Une difficulté particulière provenait de ce que les Frères devaient borner leur activité à certaines plantations, parce que les visites faites aux nègres n'étaient pas vues de bon œil par tous les propriétaires ou les intendants. Une famine terrible et la crainte d'une attaque de l'ennemi nuisirent également à la marche de l'œuvre ; toutefois, à la fin de 1778, il

restait encore plus de 400 baptisés, qui, d'une manière générale, faisaient honneur à l'Evangile et se tinrent absolument à l'écart de la conspiration des noirs, en 1776.

En 1787, le frère Samuel Church reçut la direction de cette mission, dont les principaux centres étaient, outre la ferme des Frères, Carmel, Bogue et Mésopotamie. Dans ces deux dernières localités, les nègres se montraient fort indifférents à la prédication de la Parole de Dieu et quelques-uns d'entre eux s'étaient tout à fait égarés. La situation ne s'améliora guère sous Christian Lister, successeur de Church ; aussi un nouveau réveil était-il plus que jamais désirable pour la Jamaïque.

Même en 1799, le frère Nathanaël Braun écrivait de Mésopotamie : « Nous n'avons pas grand'chose de réjouissant à dire; au contraire, cela fait mal de voir si peu d'empressement à entendre la prédication de l'Evangile, non seulement parmi les païens, mais encore parmi nos baptisés, qui ne sont ici que 46, tandis que nous devrions avoir des milliers d'auditeurs; mais ils préfèrent le service du péché et, avec cela, ils ont un orgueil comme je n'en ai vu nulle part. En voici un exemple : Dernièrement, je rencontrai un nègre qui me dit : « Maître, quand vous baptisez des nègres, est-ce que » vous leur demandez de l'argent ? » Non, répondis-je, mais nous demandons à ceux que nous baptisons, de se donner corps et âme au Seigneur Jésus et de renoncer au monde et au péché. « Bien, » répondit-il, alors je veux me faire baptiser ; j'en suis digne, car » j'ai un bon caractère et j'ai toujours été bon. » C'est ainsi que le dieu de ce siècle a aveuglé les pauvres nègres de cette île. Il ne faut rien de moins qu'une force divine pour leur ouvrir les yeux. Nous les recommandons avec nous-mêmes aux prières des frères et nous nous sentons pressés de nous écrier : Seigneur ! que ta patience est grande envers nous qui, au lieu de te réjouir, te contristons de tant de manières ! »

A la fin du siècle, nous trouvons cette mission dans le même état Le nombre des membres avait beaucoup diminué. A Bogue il n'y en avait que 193, à Mésopotamie seulement 40.

Antigoa. — C'est en 1756 que le frère Samuel Isles arriva dans cette île, après avoir travaillé avec bénédiction pendant huit années dans la mission de Saint-Thomas. Ce fidèle ouvrier ne rencontra pas de grandes difficultés extérieures, mais trouva peu d'accueil auprès des nègres. Cependant, le 14 janvier 1757, il eut la joie de baptiser une première négresse, qui fut bientôt suivie de de plusieurs autres. Après qu'il eut reçu des aides d'Angleterre,

on acheta en 1761 à Saint-Jean, capitale de l'île, un emplacement sur lequel on éleva une église et une maison d'habitation. Trois ans après, le frère Isles s'endormait dans le Seigneur, après avoir baptisé 36 nègres, mais sans avoir vu son travail produire beaucoup de fruits. En 1769, la petite communauté nègre ne comptait plus que 14 membres.

Les messagers de l'Evangile ne purent pas, comme ils l'avaient espéré, vivre du travail de leurs mains et contractèrent parfois des dettes ; mais ils furent aussi soutenus par les chrétiens d'Europe et d'Amérique, et même par les nègres fidèles de Saint-Thomas. Toutefois, après avoir semé avec larmes, ils purent moissonner joyeusement. Lorsque le missionnaire Pierre Braun arriva d'Amérique en 1769, il travailla avec un zèle infatigable jusqu'en 1791, et une riche bénédiction vint récompenser sa fidélité. Sa position extérieure était des plus humbles, ce qui lui faisait dire : « Pour nous, missionnaires, ce qui vaut le mieux, c'est que nous soyons pauvres et petits et que nous ne cherchions à acquérir que le strict nécessaire, afin que le grand but pour lequel nous sommes ici ne soit pas négligé. » En 1771, l'Eglise atteignait déjà le chiffre de 139 membres, et ce nombre s'accrut rapidement lorsque l'année suivante, après un terrible ouragan, un réveil général se fit sentir dans l'île entière. Bientôt le temple dut être agrandi, et les jours de réunion, c'était une chose touchante de voir les nègres apporter chacun une pierre, afin d'épargner les frais de transport des matériaux. Ils se montrèrent également bien disposés plus tard pour la construction d'une chapelle plus grande. Malheureusement le frère Braun, bien qu'assisté d'aides indigènes, ne pouvait suffire au travail missionnaire. Il avait parfois à se plaindre de « ce peuple aveugle ; » mais souvent aussi il était encouragé par la soif qu'on avait de l'Evangile et par le fait que les nègres, après le travail de la journée, accouraient de deux ou trois lieues de distance pour arriver jusqu'à lui. « C'est là vraiment l'œuvre de Dieu, disait Braun. Grande est la moisson, mais petit le nombre des ouvriers. »

En 1773, on comptait là plus de 2000 baptisés. Tous les deux mois il y avait des jours de prières publiques, où le baptême était administré à 30 ou 40 personnes. L'année suivante, il fallut établir une seconde station, Bayley-Hill, près de Falmouth. Les Frères visitaient en outre diverses plantations. Il y eut bien des expériences réjouissantes témoignant d'une entière consécration au Seigneur, d'une profonde humilité, d'une foi ferme et d'une vraie libéralité ; mais d'autre part il y avait toujours à compter avec la corruption et la ruse du cœur humain.

En 1778, Antigoa fut visitée par la famine. Les nègres chrétiens se courbèrent sous la main de Dieu et l'on vit alors se produire au milieu d'eux plus d'un fait témoignant d'une vraie fraternité. En voici un exemple. Lorsque le cheval de la station de Bayley-Hill fut devenu impropre au service, les nègres offrirent d'en acheter un autre, disant que si leurs missionnaires venaient à tomber malades de fatigue, ils se trouveraient être de nouveau comme des brebis sans berger. Ils organisèrent une collecte qui produisit plus de 600 fr., et ce fut pour tous un sujet de joie de voir arriver le frère Watson sur son nouveau cheval, au moment où l'on allait se réunir pour le culte.

En 1782, la station nommée ci-dessus dut, à cause de sa position malsaine, être transportée sur une colline voisine ; elle reçut le nom de Grace-Hill (colline de la grâce.) Ce nom fut bientôt justifié, car la grâce s'y manifesta puissamment. La fête de Noël fut accompagnée d'immenses bénédictions. Il y vint tant de monde que les missionnaires ne pouvaient suffire à la tâche et avaient à peine le temps de manger. Dans une seule semaine, ils durent s'entretenir avec plus de 1200 personnes.

Les nègres étaient si désireux d'entendre la parole du salut que lorsque les aides faisaient la tournée de visites (ce qui avait lieu surtout la nuit), les gens les suivaient d'une plantation à l'autre pour entendre encore parler de leur Sauveur.

En quelques mois, une foule de païens furent ajoutés à l'Eglise. Le nouveau temple de Saint-Jean fut terminé en 1784. Les nègres avaient déjà fait dans ce but beaucoup de sacrifices et couvert les trois quarts des frais. Ils y travaillèrent avec un tel zèle que l'édifice fut achevé bien plus tôt qu'on ne le pensait. Avec ces bénédictions continuelles du Seigneur, les persécutions de toutes sortes ne firent pas défaut de la part des ennemis de l'Evangile. Le vénérable missionnaire Braun écrivait d'Antigoa en 1787 : « Je ne sais si je pourrais supporter tout ce que nos pauvres nègres ont souvent à souffrir pour le Seigneur. Plusieurs blancs s'entendent pour les empêcher de venir aux assemblées. L'un d'eux frappe une de nos sœurs chaque fois qu'il la voit. Elle lui dit un jour : « Quel mal est-ce que je fais que vous me frappiez sans cesse ? » — « C'est que tu persistes à aller aux réunions. » — « Ah ! répliqua-t-elle, si c'est pour cela, que Dieu vous bénisse ! Vous ne pouvez pas me faire souffrir autant que mon Sauveur a souffert pour moi. » Un aide, du nom de Richard, était détesté de l'intendant à cause de sa piété et de son instruction. L'intendant lui fit quitter la fabrique de sucre et le soumit aux plus durs travaux : il le mettait souvent aux

fers et le faisait fouetter. Richard lui dit un jour : « Je voudrais pourtant savoir pourquoi je suis battu? » Réponse : « Tu es un vaurien et tu es trop savant ! » Il répliqua en ces termes : « Mon Sauveur, qui était innocent, a tout souffert pour moi; à mon tour, je veux tout souffrir pour lui; faites de mon corps ce que vous voudrez; quand je serai mort, mon âme ira vers Jésus. » Ces paroles firent pourtant impression sur l'intendant, qui cessa de le battre.

La bonne influence exercée sur le caractère moral des nègres était manifeste. L'exemple des croyants était si puissant, même sur ceux qui ne se rattachaient pas à l'Eglise, qu'ils commencèrent à avoir honte de leurs vices. Quant aux nègres chrétiens, les reproches de leurs missionnaires étaient plus efficaces que les punitions corporelles; aussi les intendants leur envoyaient-ils souvent les nègres qui avaient commis quelque faute. Les actes d'inhumanité envers les noirs devenaient rares; la plupart des planteurs savaient apprécier la valeur de leurs esclaves chrétiens.

Un maître qui en avait perdu un, vint prier le missionnaire de lui faire une oraison funèbre; ce propriétaire déclarait, tout ému, qu'on ne trouverait pas un pareil serviteur dans l'île et que le Dieu tout-puissant lui ouvrirait sûrement les portes du ciel. « Je me rappelle très bien le temps, disait un autre, où les blancs avaient peur des noirs, et où ceux-ci étaient eux-mêmes dans une crainte continuelle, parce que les meurtres étaient fréquents; mais dès que les missionnaires moraves eurent commencé à prêcher l'Evangile, celui-ci manifesta sa puissance et changea le cœur des esclaves. »

Même en haut lieu, on sut apprécier les efforts des Frères pour la conversion des nègres. Le conseil privé du royaume demanda, en 1788, aux Frères d'Angleterre un rapport sur leurs missions dans les Antilles anglaises, ce qui leur fournit l'occasion d'indiquer les moyens à employer pour le développement de cette œuvre. Dans les réponses qu'ils firent à cette haute autorité, les Frères d'Antigoa usèrent de toute la prudence possible pour ne pas irriter les planteurs, qui ne tenaient guère à ce qu'on s'occupât en Europe d'améliorer le sort des esclaves, et craignaient de voir apporter quelque restriction à leur droit de propriété. La simple supposition qu'on pourrait accorder des avantages spéciaux aux esclaves chrétiens suffit à indisposer plusieurs planteurs contre la mission qui, cependant, continua à jouir de la protection et du bon vouloir des personnes les plus considérées de l'île.

Braun avait usé ses forces au service de la mission et, en 1791,

il prit sa retraite. Son aide Watson, chargé de la direction, fut enlevé l'année suivante par une épidémie qui causa la mort de presque tout le personnel de la mission. Le missionnaire Tschirpe écrivait dans son rapport de 1793 : « Le nombre de nos membres est de 6530 à Saint-Jean et de 2835 à Grace-Hill. Nous ne sommes pas aveugles en ce qui les concerne, et nous ne voulons pas taire leurs défauts plus que les nôtres. Les péchés qui sont habituels chez les nègres païens se retrouvent malheureusement aussi chez plusieurs baptisés. Mais nous faisons un retour sur nous-mêmes, et nous avouons de grand cœur que nous devrions prêcher avec plus de chaleur et d'amour l'Evangile de la croix ; nos cœurs devraient brûler davantage de la charité du Sauveur et nous devrions faire plus complètement le sacrifice de notre vie. Aussi, au terme de cette année, nous nous présentons, avec nos chères communautés nègres, devant le trône de grâce et nous disons : Que Dieu nous fasse miséricorde, à nous pauvres pécheurs ! »

Cette même année 1793, il se passa un fait remarquable qui fut à la gloire du Seigneur et de son œuvre. D'après des signes certains, on s'était attendu à un ouragan et l'on se demandait pourquoi l'île avait été épargnée. Un des plus hauts employés dit publiquement à la maison-de-ville : « Je pense que nous devons beaucoup de reconnaissance aux nègres qui appartiennent à l'Eglise des Frères. Car précédemment, lorsqu'un ouragan menaçait l'île, les nègres se rassemblaient pour danser et jouer afin d'apaiser leurs faux dieux, mais maintenant ils crient au vrai Dieu, et il les exauce. » Les autres magistrats furent pleinement d'accord avec lui, et l'un d'eux ajouta : « Avant que les nègres eussent entendu parler de Jésus-Christ, on ne pouvait acheter assez de cordes le lundi pour punir ceux qui avaient fait du mal le dimanche ; on en pendait 20, 30, et plus en une seule année. Comme tout a changé depuis que les Frères leur prêchent l'Evangile ! »

L'événement le plus important pour la mission d'Antigoa, avant la fin du XVIIIe siècle, fut l'établissement d'une troisième station, Grace-Bay, à une lieue et demie au sud-ouest de Grace-Hill. Cette nouvelle station réunit, dès le début, 1200 membres venus des autres communautés de l'île.

SAINT-CHRISTOPHE. — Dans cette île, de moindre étendue, située à 15 lieues à l'ouest d'Antigoa, l'œuvre commença en 1777. Les missionnaires Birkby et Gottwaldt, assistés au début par Braun, s'établirent dans le voisinage de Basseterre, la capitale de l'île, et

se mirent à prêcher dans les plantations voisines. En 1779, ils purent baptiser deux négresses, les prémices de leur œuvre, et peu à peu les noirs manifestèrent un vif désir d'entendre l'Evangile. En 1785, on éleva un lieu de réunion à Basseterre, où la foule fut grande, bien que le pasteur de la ville eût aussi des réunions pour les nègres et que les méthodistes fussent très zélés pour attirer à eux les masses. Ils réussirent souvent, étant moins scrupuleux dans l'administration du baptême; néanmoins les Frères pousuivirent tranquillement leur chemin et eurent la joie de voir leurs communautés s'accroître constamment. En 1789, il fallut déjà construire une chapelle plus vaste qui, peu d'années après, se trouva encore insuffisante. Au nord de l'île, où il y eut un réveil, les nègres bâtirent à leurs frais des lieux de réunion. En 1793, 300 personnes reçurent le baptême. Malgré bien des misères, la grâce de Dieu montrait cependant sa puissance. A la fin du siècle, l'Eglise comptait déjà dans cette île plus de 2500 âmes.

La Barbade. — La mission eut là moins de succès et beaucoup d'épreuves à subir. Après un essai fait en 1765 et qui échoua par la mort de l'un des deux ouvriers et la retraite du second, le frère Bruckschaw reprit cette œuvre. La première station fut fondée à Bunkershill, et au bout d'une année le premier baptême put y être célébré; mais jamais on n'y vit, comme dans les autres îles, une vraie soif de la Parole de Dieu. Beaucoup de nègres, attirés d'abord par la curiosité, s'éloignèrent ensuite. Les travaux des Frères furent aussi arrêtés par les soucis de la vie matérielle et des dissensions intestines. Sous Angermann, missionnaire zélé, l'œuvre parut être en voie de s'affermir, mais, déjà en 1775, il fut enlevé par la mort. Il ne resta plus au soin des Frères que 20 nègres, dont la vie spirituelle était faible. En 1780, un épouvantable ouragan ravagea l'île et détruisit aussi la station. Une grande misère en fut la conséquence; toutefois les cœurs des nègres n'en restèrent pas moins endurcis, et ce fut dix ans après seulement qu'on put remarquer un léger réveil. En 1794, la station fut transférée plus près de Bridgetown, et reçut le nom de Saron; mais ici également les résultats ne furent jamais brillants. En 1800, le nombre des baptisés ne s'élevait qu'à 160.

Tabago. Cette île, située à environ 45 lieues au sud-ouest de la Barbade, appartenait encore à la France, lorsqu'un planteur anglais, du nom de Hamilton, y appela les Moraves. Le Frère Montgommerry y fit un essai de mission qui resta sans succès, par suite des troubles de la révolution française. Plus tard, l'île

passa sous la domination anglaise; les missionnaires Schirmer et Church purent alors fonder la station de Riceland (1799), dans laquelle se manifesta un vif intérêt pour l'Evangile. Peu après eut lieu le premier baptême. Hamilton répandit des larmes de joie en voyant la lumière se lever pour ses chers nègres. Mais lorsque, en 1802, Church fut contraint par la maladie de revenir en Angleterre et que de nouvelles difficultés surgirent, cette mission dut être abandonnée pour quelques années. En résumé, si nous jetons un regard sur l'ensemble de la mission de la communauté des Frères au commencement de ce siècle, nous trouvons, dans huit de ces îles, 21 000 noirs rassemblés en communautés, sous les soins de 67 frères et sœurs missionnaires.

CHAPITRE V

La mission méthodiste aux Antilles.

« The world is my parish » (le monde est ma paroisse). Cette devise de John Wesley, inscrite sur le drapeau du méthodisme, lui imposait dès ses commencements l'œuvre de la mission chez les païens. Mais bien que Wesley eût lui-même travaillé pendant deux années chez les nègres de la Géorgie, l'immense tâche de réveiller la chrétienté endormie était si pressante pour lui et ses disciples, qu'un long temps s'écoula avant l'organisation d'une mission méthodiste chez les païens. Celle-ci prit naissance d'une manière tout à fait accidentelle. Rappelons les commencements assez remarquables qu'elle eut à Antigoa.

En 1758, deux ans après que les Frères moraves eurent entrepris leur œuvre missionnaire, un méthodiste nommé Nathanaël Gilbert, propriétaire considéré dans le pays, se mit à tenir dans sa maison des assemblées religieuses de nègres. Il réussit à constituer une sorte de congrégation méthodiste. Mais il mourut peu après, et le troupeau qu'il avait réuni, demeura, durant 26 années, privé de guide spirituel et abandonné à lui-même. Pendant ce temps, deux pauvres négresses tinrent, du mieux qu'elles purent, des réunions de prières. Alors un charpentier de marine, le pieux John Baxter, méthodiste depuis 12 ans et même chef de classe, débarqua à Antigoa, avec l'intention d'exercer son métier dans la localité de English-Harbour. Cet homme accepta bientôt, avec dévouement,

la direction de cette communauté de noirs. Il lui consacra non seulement ses dimanches, mais encore les soirées de la semaine, dès le moment où il achevait son travail jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ses réunions d'édification furent bientôt tellement fréquentées par les blancs et les noirs, qu'il dut construire, en 1783, une maison spécialement destinée à son auditoire. Mais bientôt ses forces ne suffirent plus aux besoins d'un troupeau qui s'était accru jusqu'au nombre de 200 âmes. C'est alors qu'on vit arriver dans cette île un homme remarquable, Thomas Coke, qu'on doit considérer comme le fondateur de la mission méthodiste aux Antilles.

Né le 6 septembre 1749 à Brecon dans le pays de Galles, il avait été élevé chrétiennement par sa mère, devenue veuve de bonne heure. Pendant qu'il faisait ses études de droit, il avait pris le chemin de l'erreur et s'était laissé entraîner dans l'incrédulité la plus profonde. L'hypocrisie d'un prédicateur habile, mais qui ne croyait pas aux vérités dont il parlait, éveilla chez le jeune juriste une indignation morale, ensuite de laquelle il se mit à sonder les Saintes Ecritures. Ce fut chez lui le commencement d'un changement complet. Il étudia la théologie et devint un puissant prédicateur. Toutefois il ne put déployer son activité bien longtemps dans l'Eglise de son pays. Relevé de ses fonctions, il se retira dans sa ville natale, où il se consacra tout entier aux œuvres de la charité chrétienne. C'est là qu'il fit la connaissance de John Wesley, et que, reçu au nombre des prédicateurs méthodistes, il fut saisi d'un saint enthousiasme pour le réveil de la chrétienté dans l'Europe et ses colonies. De 1780 à 1784, il parcourut sans cesse l'Angleterre et l'Irlande, allant d'une communauté à l'autre pour y entretenir le feu sacré. Partout il dépensait non seulement ses forces, mais ses biens. Plus tard, nous le trouvons dans les Etats-Unis, où il travaille au milieu des communautés démoralisées par la guerre. Il s'intéressa de même aux esclaves ; et combien de désagréments n'eut-il pas à souffrir comme partisan zélé de l'abolition de l'esclavage ! Après une visite qu'il fit en Angleterre, il voulut retourner en Amérique avec trois compagnons d'œuvre, dans le but d'évangéliser la Nouvelle-Ecosse. Après une traversée des plus périlleuses, où le capitaine avait été sur le point de jeter à la mer son pieux passager, qu'il accusait d'attirer l'orage par ses prières, le vaisseau échoua aux Antilles. A Noël 1786, Coke et ses compagnons débarquèrent à Antigoa, où ils eurent la joie de rencontrer Baxter et de prêcher

le même jour dans sa chapelle. Les prédications de Coke eurent un très grand retentissement dans l'île, et les personnes les plus considérées s'efforcèrent de l'y retenir. Mais aspirant à étendre son activité plus au loin, il se contenta d'y laisser son aide Warrener. Il plaça le second de ses compagnons, Clarke, à Saint-Vincent, après avoir d'abord prêché quelque temps à la Dominique, où s'était déjà formé un petit troupeau méthodiste. A Kingstown, dans l'île Saint-Vincent, un Anglais pieux transforma un magasin en lieu de réunions pour les nègres. Ici encore, Coke fut touché de voir avec quel empressement on venait entendre la prédication de l'Evangile. Il continua sa route sur Saint-Christophe, où il remarqua également chez les noirs un si beau mouvement, qu'il leur laissa Hammet, son troisième collaborateur. Même dans l'île hollandaise de Saint-Eustache, il y eut des localités où le méthodisme trouva bon accueil. Mais les autorités ayant interdit l'établissement d'une mission, Coke, le cœur serré, dut prendre congé des nègres convertis, qui pleurèrent son départ et lui exprimèrent leur reconnaissance en le comblant de provisions de voyage.

Après un court séjour en Amérique, où sa vie fut plus d'une fois menacée par la haine des propriétaires d'esclaves, Coke revint en Angleterre en 1787. A la conférence méthodiste de Manchester, il plaida si bien la cause des Antilles, qu'on décida d'y envoyer d'autres missionnaires. Coke lui-même offrit de trouver les ressources nécessaires ; il parcourut toute l'Angleterre, réveillant, au moyen d'émouvantes descriptions, la pitié en faveur des noirs. L'année suivante, il put conduire trois missionnaires, Pearce, Lamb et Gamble dans leur champ de travail. Tandis que ces deux derniers continuaient leur voyage jusqu'à Saint-Vincent, il débarqua avec le premier à Sainte-Barbe. Le régiment stationné dans cette île comptait quelques soldats méthodistes, qui avaient coutume de se réunir chez le pieux marchand Button. Le jeune missionnaire Pearce trouva là un excellent point d'appui pour ses travaux d'évangélisation. Coke, lui, se hâta de gagner Saint-Vincent, où il tenta, mais en vain, de faire entendre le message du salut aux indigènes, les Caraïbes. Toutefois Gamble resta dans cette île où les noirs, au milieu desquels Clarke avait jusqu'alors travaillé, donnaient les plus belles espérances.

Quant à Lamb, il suivit Coke à la Dominique où ils furent bien accueillis. Après cinq journées de travail, ils purent se persuader que là aussi le champ était prêt à recevoir la semence de l'Evangile. Alors Coke visita de nouveau Antigoa et Saint-Chris-

tophe, où l'œuvre avait fait des progrès réjouissants. Mais il en était tout autrement à Saint-Eustache, où les autorités hollandaises s'efforçaient d'étouffer toute manifestation religieuse. La prière publique était interdite ; toute récidive pouvait être punie de l'exil, lorsqu'il s'agissait d'un blanc ; un noir pouvait être frappé de 39 coups de fouet pour chaque prière. Déjà Coke avait pris congé de ces pauvres persécutés et s'était embarqué, lorsqu'il fut ramené dans cette île par une dispensation toute providentielle. Aussitôt il se mit à prêcher hardiment l'Evangile, jusqu'à ce qu'il fut expulsé. Il se rendit alors à Tortola et à Sainte-Croix, laissant pour évangéliser ces deux îles un de ses compagnons d'œuvre, du nom de Brazier. Enfin il visita encore la Jamaïque, où il trouva un champ déjà prêt pour la moisson ; mais n'ayant plus d'ouvrier disponible, il cingla vers l'Amérique et revint en Angleterre.

Il se mit de nouveau à plaider avec force la grande cause des missions et à solliciter des dons pour cette œuvre. Il eut à souffrir des moqueries et des refus humiliants ; mais au bout d'une année, il avait trouvé les ressources nécessaires pour entreprendre un troisième voyage missionnaire et conduire aux Antilles deux nouveaux ouvriers, Lyons et Werril. (1790.)

Il ne s'en tint pas aux îles qu'il avait précédemment visitées. Il se rendit à la Grenade, où il trouva Dent, pieux prédicateur qui avait rassemblé un petit troupeau de nègres. Dans la plupart des autres îles on pouvait constater des progrès notables. A Saint-Eustache, où venait d'être installé un nouveau gouverneur, la communauté nègre, confiée en ce moment-là aux soins de deux ouvriers capables, jouissait de la protection du gouvernement. Néanmoins Coke n'obtint pas la permission d'y prêcher.

Son œuvre principale dans ce troisième voyage fut l'organisation de la mission à la Jamaïque. Accompagné de Werril, il débarqua le 5 janvier 1791 dans la baie de Montego. Il était complètement inconnu dans la ville, mais il chercha pourtant une occasion d'y prêcher. On lui indiqua une ancienne église, vendue à un particulier qui l'avait transformée en théâtre. Ce local, habituellement loué pour des représentations et des bals, fut cédé à Coke moyennant un certain loyer. Le peuple accourut en foule dans ce lieu où il était habitué à trouver tout autre chose, puis il manifesta sa joie en applaudissant des deux mains, comme au théâtre. De Montego-Bay, Coke se rendit à la capitale Kingstone, éloignée d'environ 50 lieues, où le missionnaire Hammet, établi depuis plus d'un an, réunissait un nombreux auditoire dans une chapelle récemment

construite. Mais Hammet était complètement épuisé de corps et d'âme, la persécution ayant sévi contre lui avec la plus grande violence. Comme l'autorité ne mettait aucun frein aux démonstrations de la populace excitée, la porte de la chapelle fut forcée et tout le mobilier fut brisé; Hammet lui-même fut tellement maltraité qu'il en resta longtemps malade. Dès que les journaux apprirent l'arrivée de Coke, ils remplirent leurs colonnes des calomnies les plus haineuses à son adresse; ils n'avaient même pas honte de l'accuser d'avoir commis, dans sa patrie, un vol considérable, ensuite duquel il se serait enfui en Amérique. Coke ne se laissa pas intimider. Il prit, au contraire, les mesures les plus propres à maintenir intacte la communauté, qui comptait déjà 234 membres; et comme il déclara ouvertement qu'il s'adresserait au gouvernement anglais afin d'obtenir sa protection, l'on permit à Werril, qui remplaça Hammet, de prêcher l'Evangile sans être inquiété. Coke put continuer son voyage avec l'espoir que le règne de Dieu, malgré la persécution, ne cesserait pas de progresser dans les Antilles.

La nouvelle de la mort de Wesley le rappela bientôt en Angleterre. Il y fut retenu une année et demie par les affaires des méthodistes, qui menaçaient de faire fausse route depuis la mort de leur chef. Mais tout s'arrangea. Coke, chargé d'écrire la biographie de Wesley, s'acquitta de ce devoir et commença un commentaire pratique des Saintes-Ecritures, dont il acheva les six gros volumes in-4, au bout de 15 années.

Vers la fin de l'année 1792, Coke revint aux Antilles. Il y trouva une partie des communautés dans une situation très difficile. En particulier dans l'île hollandaise de Saint-Eustache, les partisans de la secte étrangère étaient fort persécutés. Dans l'île de Saint-Vincent, le missionnaire Lamb était en prison. On avait édicté une loi suivant laquelle nul ne pouvait, sous les peines les plus sévères, prêcher aux nègres avant d'avoir séjourné un an dans la colonie, et encore fallait-il pour cela une autorisation spéciale du gouvernement. Lamb avait sans doute contrevenu à cette loi; mais les blancs eux-mêmes n'approuvèrent pas les mauvais traitements qu'on lui infligea. Des négociations, entamées à ce sujet avec le gouvernement anglais, eurent pour résultat non seulement la mise en liberté du missionnaire, mais encore la reconnaissance publique des services rendus aux colonies par la mission méthodiste.

A Antigoa, où l'œuvre prospérait, se tint une conférence de tous les missionnaires méthodistes des Antilles. Ils étaient au nombre de 13, et avaient formé, sur 10 îles, des communautés

comptant ensemble 6570 âmes. A la Jamaïque, les progrès se faisaient toujours avec lenteur; le méthodisme n'y avait gagné que 200 adhérents.

Dans les années suivantes, nous retrouvons Coke en Angleterre, où nous le voyons organiser la prédication méthodiste itinérante. Il n'en resta pas moins l'âme de toute l'œuvre missionnaire. Le soin de réunir les ressources nécessaires pesait sur lui seul, ce qui l'obligeait toujours à de nouveaux voyages dans le but de faire des collectes. Aussi était-il appelé le mendiant des missions.

Etant venu en 1805 à Bristol, un ami qui lui indiquait les personnes auxquelles il pourrait s'adresser, lui recommanda de ne pas oublier une demoiselle R. Smith, aussi riche que pieuse et bienfaisante.

Coke ne la connaissait pas. Il se présenta chez elle et lui expliqua le but de sa visite. Elle souscrivit 100 guinées pour la collecte et le pria de venir toucher cet argent à Bradford dans sa campagne, attendu qu'elle n'avait pas cette somme sous la main. Lorsqu'il y arriva, elle reprit la plume et changea le premier chiffre en un deux, de sorte que Coke reçut le double, soit environ 5300 francs. Elle le fit avec humilité et joie; Coke en fut si touché qu'il désira faire plus ample connaissance avec elle. Peu de temps après, au mois d'avril 1805 elle devint sa femme et consacra joyeusement sa grande fortune et ses forces à l'avancement du règne de Dieu parmi les païens. Quoique d'une faible constitution, elle supporta avec son mari toutes les fatigues de ses voyages. Malheureusement il ne jouit de ce bonheur que pendant six années. Le 25 janvier 1811, elle termina, dans la paix de Dieu, sa carrière terrestre.

En 1808, Coke dut prendre encore une fois devant le public la défense des communautés nègres des Antilles. L'inimitié des autorités s'était ouvertement manifestée à la Jamaïque. Le gouvernement colonial avait ordonné que tous les nègres fussent exclus de la participation aux cultes publics et que, sous des peines sévères, il fut interdit aux prédicateurs méthodistes de leur annoncer la Parole de Dieu.

Des centaines de pauvres esclaves nègres entouraient, le dimanche, les portes des églises et s'écriaient souvent en pleurant : « Massa, nous ne pourrons maintenant plus aller au ciel. Les hommes blancs ne veulent pas que les noirs servent Dieu. Désormais les hommes noirs resteront comme des bêtes, et n'apprendront rien ! » Quiconque fréquentait les églises à la

Jamaïque entendait retentir ces cris. Mais à peine Coke en eut-il connaissance en Europe, qu'il adressa au conseil des ministres du roi, à Londres, les représentations les plus sérieuses. Après l'avoir fait attendre 16 mois, on lui répondit que le Conseil des ministres avait révoqué, comme non valables, les mesures prises par le gouvernement colonial.

Nous nous bornons à indiquer ici que Coke, arrivé au soir de la vie, se proposait de consacrer ses dernières forces aux païens de Ceylan. Pour caractériser cet homme, citons un fragment d'une lettre écrite pendant le voyage qui devait l'y conduire :

« Que la Parole de Dieu est douce ! Il me semble que je n'ai jamais autant goûté son excellence incomparable, que depuis le moment où je me suis embarqué. Plus que jamais, je sens le prix de la solitude et du recueillement, et je puis dire avec plus de vérité de mon Dieu ce que Virgile disait d'Auguste : *Deus nobis haec otia fecit !* (C'est Dieu qui m'a procuré ce repos !) Je ne regrette pas les heures que j'ai employées au service de mon Dieu par une mendicité dont je me glorifie. Les centaines de mille francs que j'ai eu le privilège de collecter pour les missions et les magnifiques effets qui en sont résultés, me dédommagent surabondamment de tout le temps et de toute la peine qu'il m'a fallu pour les réunir. Le tout s'est fait en Dieu et pour Dieu. Mais comment mon cœur aurait-il pu supporter que tous nos établissements missionnaires déjà existants demeurassent sans secours après mon départ ? Il s'agissait vraiment de l'œuvre de Dieu ; j'ai fini par le reconnaître bien nettement. Le Seigneur seul l'a commencée ; seul il l'a fait croître, et, si j'ose le dire dans un profond sentiment d'humilité, c'est lui qui m'avait attaché à son service en faisant de moi comme son manœuvre. Même avant que je fusse embarqué, le Seigneur a dit au nord : « Amène tes enfants ! » et au sud : « Ne » les retiens point ! » L'occident aussi s'est avancé, et le monde chrétien commence à se réveiller d'un bien long sommeil. Comme mon cœur se trouve maintenant à l'aise ! Après mes entretiens intimes avec Dieu, je n'ai pas de plus grande joie au monde ! Et maintenant, joyeux et dispos, j'ai hâte d'atteindre l'Asie. »

Il n'atteignit pas le pays où le poussait son dernier désir. Encore en mer, au nord de Madagascar, le Seigneur le rappela promptement et sans souffrance, dans la soixante-septième année de sa vie, le 3 mai 1814. Son corps fut enseveli dans les profondeurs de la mer.

Nous devons admirer l'apôtre des Antilles pour le rare dévoue-

ment avec lequel il consacra au service du Seigneur ses forces et tout ce qu'il possédait. Nous voyons réunis en lui l'audace du général qui voudrait conquérir le monde entier pour son roi, le talent d'un organisateur, une énergie extraordinaire et une rare puissance pour le travail, le tout sanctifié par l'amour pour le Seigneur.

Quelques années avant la mort de Coke, en 1811, on comptait déjà, sur une vingtaine d'îles, 11 000 nègres rattachés au méthodisme. Mais ceux-ci n'étaient pas tous, tant s'en faut, des membres réels de l'Eglise.

En 1813, la mission méthodiste qui, jusque-là, avait été presque exclusivement entre les mains de Coke, reçut une organisation plus régulière par la fondation de la Société des missions méthodistes. Le vaste champ missionnaire des Antilles fut partagé en plusieurs districts. Déjà en 1820, nous trouvons la division en quatre districts, telle qu'elle s'est maintenue jusqu'à nos jours, savoir : Antigoa, Saint-Vincent, la Jamaïque et les îles Bahama. Considérons successivement chacun de ces foyers de l'activité missionnaire.

Antigoa. — L'île qui porte ce nom a fourni, dans les Antilles, le sol le plus fertile à la mission méthodiste. La communauté des Frères moraves y avait ouvert la voie à l'Evangile. Les planteurs étaient presque tous bien disposés pour la mission, et celle-ci avait commencé à pénétrer, comme un levain, la population tout entière. Les Moraves avaient accueilli les méthodistes avec un véritable désintéressement. Mais bientôt ils purent s'apercevoir que les méthodistes, par leur genre de prédication, attiraient à eux bon nombre de nègres appartenant aux communautés moraves. Toutefois l'Eglise méthodiste de Saint-John n'augmenta que lentement jusqu'en 1819, où il y eut un accroissement sensible par l'adjonction de 300 nègres, ce qui porta le chiffre des auditeurs à 3914 ; les Moraves en comptaient 15 000.

Le méthodisme avait, à ce moment-là, les trois stations de Saint-John, de English-Harbour et de Parham. En 1821, lors d'une fête missionnaire à Saint-John, la collecte produisit environ 2000 francs.

A Parham on admit, en trois mois, 181 nègres ; et lorsque le missionnaire Hyde quitta cette station, elle s'était augmentée d'un millier d'âmes. Dans des réunions régulières de prières en faveur des missions, on se souvenait spécialement des frères d'Afrique. Un vieux nègre, qui avait jusque-là gagné sa vie en jouant des

danses sur son violon, brisa son instrument afin qu'il n'induisît plus personne au péché de la danse. Dans la suite on fait mention d'une nouvelle station, à Willoughby-Bay, qui possédait en 1828 une communauté de 733 âmes, et l'on indique aussi Zionhill, qui ne faisait alors que commencer. Dans l'ensemble de l'île, la communauté méthodiste se composait en 1826, de 3575 personnes, savoir 3066 esclaves, 481 noirs affranchis et 28 blancs.

La Dominique. L'œuvre avait été longtemps arrêtée, soit par la maladie ou la mort des missionnaires, soit par les désastres causés par les ouragans ; la mission y possédait au commencement de 1820 les deux stations de Roseau, capitale de l'île, et Saint-Joseph, à quelques milles plus au nord. La population appartenait en majeure partie à l'Eglise romaine. Cependant les méthodistes y trouvèrent aussi des adhérents ayant soin d'employer la langue française, parlée dans ce pays depuis un certain temps. Ils eurent à subir de la part des prêtres romains toutes sortes de procédés violents, ce qui ne fit que généraliser le désir de connaître la Parole de Dieu. Les nègres catholiques étaient plongés dans une profonde ignorance. Un fait suffit à le prouver : le Vendredi saint de l'an 1824, on put voir Judas et le diable expulsés d'une église au milieu d'un bruit terrible de tambours, et les nègres se précipiter à la mer pour s'y laver de leurs péchés. Une bouteille d'eau bénite, mise à part ce jour-là, fut conservée comme un moyen de conjurer les puissances des ténèbres.

Plusieurs d'entre les nègres gagnés par le méthodisme se distinguaient par leur conduite chrétienne. La mission était expressément reconnue par le gouvernement et jouissait de la considération des habitants les plus influents et les plus estimés. A Prince-Ruperts-Bay, au nord de la côte occidentale, où les méthodistes avaient eu précédemment accès, il n'y avait plus de missionnaire à poste fixe, parce que la contrée était insalubre. Lasoye, située un peu plus au nord ne pouvait être visitée que de temps en temps ; plus tard, cette localité devint une station importante. Vers 1825, l'Eglise méthodiste comptait environ 500 âmes dans l'île ; les écoles étaient suivies par 69 garçons et 78 filles.

Saint-Christophe. — Dans cette île, où les Frères moraves exerçaient, déjà depuis 1775, une activité bénie, les méthodistes constituèrent aussi, en 1802, une communauté qui compta bientôt 2587 âmes. Dans la suite elle gagna de nouveaux adhérents, mais parfois elle eut à subir des défections, de sorte qu'en 1820, nous trouvons la communauté nègre réduite à 2361 membres. L'œuvre

déclinait dans les deux stations d'Old-Road et de Sandy-Point, par le fait de l'éloignement des missionnaires, tandis qu'elle faisait à Basseterre de réjouissants progrès. L'on vit se manifester ici une grande libéralité en faveur de la Société des missions, récemment fondée ; l'on vit de même, soit chez des enfants, soit chez des adultes, quelques exemples d'une action puissante de la grâce divine. Un écolier mourant, interrogé par le missionnaire Peacock sur l'état de son âme, lui dit qu'il se sentait heureux et ne désirait rien autant que d'être auprès du Sauveur, puis il le pria de lui chanter un cantique, et parfois sa voix se joignait à ce chant. Cet enfant consolait ses condisciples en leur disant de ne pas pleurer, puisqu'il allait à Jésus. Une négresse pieuse disait : « Je sais très bien que le Seigneur m'a convertie à lui. Autrefois j'étais une méchante femme ; je ne m'inquiétais pas de Dieu et je croyais que le dimanche ne me concernait point. Aujourd'hui, je vois les choses tout autrement ; je sais que je suis une grande pécheresse ayant un mauvais cœur et suivant un mauvais chemin ; mais le Seigneur a ôté mes péchés, et maintenant je l'aime, et lui aussi il m'aime. » Peacock écrit au sujet d'une négresse malade qu'il visitait : « Si jamais j'ai vu une personne véritablement heureuse au milieu des plus grandes souffrances et à la porte de l'éternité, c'est bien cette femme. Elle prit congé de nous en disant : « Je ne puis » exprimer combien je désire aller auprès de mon Dieu, dans la » patrie céleste. Mais que sa volonté se fasse et non la mienne ! »

Vers l'an 1830, cette mission semble avoir pris un grand essor, notamment dans ses écoles qui étaient suivies par un millier d'enfants. A côté des stations déjà nommées, il en existait à Dieppe-Bay, Palmetto-Point, Half-may-tree et Cayon. A Basseterre, on avait bâti une grande église qui coûta 105 000 francs, somme qui fut couverte, dans l'île même, par des souscriptions volontaires. Aussi le misssionnaire Wood pouvait-il écrire de Saint-Christophe même, au mois de mai 1828 : « L'œuvre de Dieu éveille ici beaucoup d'espérances depuis quelque temps. Les cultes de la ville et de la campagne sont fréquentés par des foules recueillies : il ne manque pas d'âmes qui désirent le salut et ont de sérieux besoins de sanctification. »

Newis, l'île voisine, fut de bonne heure un sol favorable à la mission, bien que celle-ci ait eu à endurer de fréquentes persécutions de la part des planteurs. Mais précisément pendant ces temps difficiles la communauté s'accrut, jusqu'à compter plus d'un millier d'âmes, en 1817.

« Il y a peu de temps, écrivait en novembre 1816, le missionnaire Mortier, un planteur faisait punir du fouet une de ses esclaves, qu'on avait injustement accusée d'un délit. Lorsque la pauvre fille, qui était membre de notre communauté, dut subir sa peine, elle s'agenouilla en présence de son maître et implora le secours de Dieu, afin d'obtenir la force et la patience nécessaires pour supporter en silence cette punition imméritée. Elle ouvrit son cœur devant Celui qui connaissait bien son innocence. Le planteur fut tellement ému par cette prière, qu'il révoqua l'ordre de punir cette négresse ; « car, dit-il, je n'aurais jamais imaginé » qu'on pût prier avec autant de ferveur. »

Le rapport de 1820 renferme encore les détails suivants : Plusieurs malades ont démontré que l'Evangile est une puissance de Dieu pour le salut de ceux qui croient. La communauté, composée de 920 nègres, croissait, en effet, dans la grâce et dans la connaissance du Seigneur Jésus. Cette année-là, le 3 août, on fonda un comité de mission, dont neuf des propriétaires les plus considérés de Newis devinrent membres. Peu de temps après, l'on trouvait déjà dans le livre des collectes, 170 louis d'or souscrits en faveur de cette œuvre.

En 1828, un employé du gouvernement rendit, dans une assemblée publique, un bon témoignage au méthodisme. Parmi les nombreuses plaintes dont ce fonctionnaire avait eu à s'occuper pendant les douze années de sa charge, aucune n'avait été portée contre les membres de cette communauté.

MONTSERRAT ne vit commencer la mission méthodiste qu'en 1820. D'après le rapport de 1821, « les assemblées deviennent plus nombreuses, il y règne un silence plein de dignité. » Le missionnaire fait observer que la Parole de Dieu est reçue avec joie et que son œuvre avance dans le cœur des nègres. L'année suivante, il peut rendre aux 42 membres de la communauté, le témoignage qu'ils se distinguent par leur fidélité à confesser Jésus-Christ et par leur conduite honnête ; les écoles du dimanche de la ville et de la campagne sont dans un état réjouissant. Les nègres viennent en foule des environs pour entendre la Parole de Dieu prêchée dans la chapelle ; le gouverneur de l'île et les employés supérieurs rendent les plus grands services à l'œuvre par leur conduite chrétienne. On créa une société de secours pour les malades, et une association ayant pour but de répandre des traités. Toutefois la cause de Christ ne progressa pas dans cette île aussi rapidement qu'ailleurs. Les nègres ne se décidaient qu'avec lenteur à faire le

pas décisif. En 1825, la communauté se composait de 8 blancs et de 72 noirs.

Plus tard, le culte fut célébré en cinq endroits différents, et partout suivi avec zèle, notamment à Plymouth, la station principale; le marché du dimanche fut aboli; les danses et les amusements, si fréquents ce jour-là, disparurent. Les nègres chrétiens se distinguaient des autres par le goût du travail et la fidélité, comme aussi par la bonne tenue de leurs demeures. Il n'était pas rare que les missionnaires eussent la joie d'entendre les témoignages simples, mais sincères, que des nègres convertis rendaient à la grâce de Dieu.

L'un d'eux, par exemple, déclara dans une agape (1827) qu'il avait longtemps hésité à se rendre le dimanche à l'église, parce qu'il craignait que sa famille ne souffrît de la faim s'il ne cultivait pas en ce jour-là son coin de terre; mais qu'il avait, à la gloire de Dieu, fait l'expérience inverse. Comme on lui demandait s'il avait autant que lorsqu'il vivait sans Dieu, il répondit avec une satisfaction visible : « Oui, autant et même un peu plus. » Marie, brave négresse qui mourut en 1827, avait une mère pieuse qui l'empêchait de se laisser aller à la légèreté de la jeunesse, mais cette discipline la révoltait. Il fallut une grave épreuve pour amener Marie à chercher sérieusement le Seigneur; mais lorsqu'elle l'eut trouvé, elle l'aima de tout son cœur et parvint à jouir d'une grande paix. Au moment de mourir, elle dit joyeusement à sa mère qui la tenait dans ses bras : « Ma chère mère! je suis heureuse! heureuse! » et elle expira.

SAINT-EUSTACHE. — Le fondateur de la mission méthodiste dans cette île avait rencontré une forte opposition. Le petit troupeau qui s'y trouvait fut longtemps persécuté, malgré les instantes réclamations adressées à ce sujet au gouvernement hollandais. Ce fut en 1804 seulement que l'autorité se montra mieux disposée, et cela, grâce à l'intervention d'un planteur qui avait appris à connaître les fruits de l'Evangile. La prédication fut autorisée, et dès lors la communauté augmenta peu à peu. En 1820, elle comptait 202 âmes; son école était fréquentée par 170 enfants, et l'Evangile était prêché chaque semaine en quatre endroits différents. Un de ces lieux de culte fut ouvert à l'occasion d'une circonstance particulière :

Un esclave, qui s'était enfui de chez son maître, s'était fait brigand et même chef d'une bande redoutable. Pendant 14 mois, jusqu'à ce qu'il fut enfin saisi et conduit en prison, il exerça ce

détestable métier. Dans l'enquête judiciaire, il déclara que personne ne s'était inquiété de son éducation religieuse, ce qui était la cause de son ignorance et de sa mauvaise conduite. Là-dessus le planteur s'adressa au missionnaire French, qui lui offrit d'instruire gratuitement ses esclaves, en l'assurant que cela lui épargnerait à l'avenir bien des soucis. French visita donc le brigand dans sa prison. Celui-ci témoigna le plus sincère repentir et promit de se corriger. Le propriétaire fit aussitôt transformer un de ses magasins en salle d'école pour ses esclaves, et French put annoncer l'Evangile à la famille du planteur, à ses noirs et à tous ceux du voisinage qui voulaient entendre ses enseignements. Le brigand d'hier devint un homme nouveau par la vertu de la grâce divine, et manifesta le désir d'être reçu dans la congrégation méthodiste. « Lorsqu'il vint se joindre à nous, dit French, tous pleurèrent de joie à son sujet, car celui qui était mort était devenu vivant, et celui qui était perdu était retrouvé. »

SAINT-BARTHÉLEMY est une petite île suédoise située non loin de Saint-Eustache. La mission méthodiste, grâce à la protection du gouvernement, y avait pris pied dès 1788. Les habitants se montrèrent accessibles à l'Evangile ; mais l'émigration, plus fréquente ici qu'ailleurs, portait préjudice à la communauté. En 1817, elle se composait de 308 noirs et de 12 blancs. Neuf ans plus tard, on ne mentionnait plus que 255 membres, avec 152 enfants à l'école.

ANGUILLA ET SAINT-MARTIN avaient aussi reçu l'Evangile par l'intermédiaire de la mission méthodiste. La bonne nouvelle fut apportée de la première de ces îles dans la seconde par un nègre converti. On a fort peu de renseignements sur les débuts de l'Evangile dans ces stations. Vers 1819, on comptait 200 nègres dans la communauté d'Anguilla et 112 dans celle de Saint-Martin. Le rapport de 1826 nous apprend que l'œuvre du Seigneur allait croissant et que la congrégation d'Anguilla s'élevait au chiffre de 229 âmes et de 179 écoliers. De violents ouragans et plusieurs tremblements de terre éprouvèrent ces îles, surtout en 1827, mais contribuèrent aussi au progrès de la vie chrétienne.

A Saint-Martin, le missionnaire Cullingford pouvait écrire au comité en 1829 : « Je suis heureux de vous annoncer que l'état religieux de notre petite communauté nègre est très satisfaisant et qu'il règne entre ses membres une grande charité. Un nouveau zèle pour le salut des âmes se manifeste : la Parole de Dieu est très appréciée et reçue par plusieurs avec amour ; des citoyens

fort en vue assistent régulièrement à nos services divins ; les esclaves des plantations profitent avec joie de ce temps de grâce, et notre petite église est généralement plus que remplie. »

L'œuvre de Dieu était particulièrement florissante à Anguilla vers 1828. Il s'y forma peu à peu autour d'un missionnaire une communauté de 381 membres. Un jeune nègre, puissamment réveillé par la lecture du Nouveau Testament, put amener à l'Evangile un bon nombre de ses frères noirs.

TORTOLA et les autres îles Vierges, entre autres Anegada et Vierge-Gorda, parurent bien disposées lors de la première visite de Coke en 1788. Les commencements de la mission y furent lents et pénibles ; mais elle fut plus tard soutenue d'une manière toujours plus active par les blancs et par les autorités. En 1817, il y avait dans ce groupe d'îles plusieurs communautés nègres comptant ensemble 1700 âmes et dirigées par trois prédicateurs méthodistes. « Nos assemblées, écrivaient-ils, vont en augmentant, et l'attention des esprits semble se porter de plus en plus vers la seule chose nécessaire. Nos réunions de classes et la célébration des saints sacrements sont des fêtes pendant lesquelles nous pouvons constater la présence de notre Dieu. Que notre reconnaissance pour ses bénédictions puisse se manifester par une nouvelle résolution de ne vivre que pour sa gloire ! » Comme les vaisseaux négriers espagnols et portugais, capturés par les Anglais, étaient généralement amenés dans ces îles, les missionnaires eurent à s'occuper du sort de ces malheureux, qui ne pouvaient retourner immédiatement dans leur patrie sans courir le danger d'être pris et vendus de nouveau comme esclaves. On écrit de là en octobre 1817 : « Nous avons instruit dans la vérité chrétienne un grand nombre de ces infortunés nègres, et plusieurs d'entre eux sont admis dans notre communauté. Nous ne croyons pas trop dire en affirmant qu'ils jouissent de la grâce de Dieu, ce qui nous fait espérer qu'ils deviendront des membres utiles de la société. »

Les îles et la mission elle-même souffrirent beaucoup, en 1819 d'un effroyable ouragan qui détruisit les chapelles. Mais cette épreuve fortifia les communautés. C'est ainsi que nous trouvons, en 1822, six lieux de culte où trois missionnaires exerçaient leur activité : L'un d'entre eux écrivait : « Beaucoup de nos nègres sont très pauvres, ils n'ont ni nourriture, ni abri, mais ils se sentent riches en Dieu, et c'est souvent avec des larmes de reconnaissance qu'ils pensent aux privilèges des croyants. » Ce missionnaire avait en même temps à se plaindre des blancs qui répan-

daient le vice et l'impiété dans le pays. Ce mauvais exemple eut de funestes effets dans la communauté des nègres, d'où bon nombre durent être exclus à cause de leur vie irrégulière. L'ensemble des communautés de ce groupe d'îles, comptait en 1827, 25 blancs, 275 noirs affranchis et 1232 nègres.

SAINT-VINCENT. — La persécution qui avait, dès le commencement, entravé cette mission se fit encore assez longtemps sentir. Néanmoins la communauté comprenait déjà 2760 âmes en 1817. Une négresse décrivait en ces mots le changement qui s'était produit dans cette île : « Lorsque l'Evangile y fut apporté la vie devint, pour tous, bien différente de ce qu'elle était auparavant. Maintenant il fait bon être ici. O mon âme, bénis le Seigneur! Qu'il m'aide, pour l'amour de Christ, à persévérer jusqu'à la fin ! »

Peu à peu, les anciens préjugés disparurent et la mission fut toujours plus appréciée. Les écoles étaient en progrès, les esclaves chrétiens aimés à cause de leur application et de leur caractère aimable. « Il y a peu de temps, rapporte un missionnaire, je passais à cheval par un champ de cannes à sucre, où tous les enfants se trouvaient occupés ensemble. Ils ne me virent d'abord pas ; tout à coup un de ces petits nègres leva la tête, m'aperçut et s'écria plein de joie : « Massa vient ! Massa vient ! » A l'instant ils posèrent leurs outils, accoururent comme un essaim vers mon cheval, me saluèrent amicalement et me demandèrent tous ensemble : « Comment se porte Massa ? » Je leur parlai quelques instants et les encourageai à vivre en bonne harmonie et à craindre Celui qui les voit et les suit partout. « Oui, Massa, me dirent-ils tous, nous » voulons le faire. » Maintenant retournez donc à l'ouvrage, leur dis-je, et soyez de braves enfants. « Oui, adieu, Massa, adieu ! » Et tous retournèrent avec joie à leur travail. »

Quatre missionnaires travaillaient avec bénédiction dans cette île, où l'Evangile poussait de profondes racines. Dans une plantation où le maître voulait accorder à ses esclaves le plaisir d'une danse, ceux-ci le prièrent d'organiser plutôt une réunion d'édification, avec l'aide du missionnaire. Des exemples de résignation dans la souffrance et de morts paisibles encourageaient les ouvriers de l'Evangile. Vers l'an 1820, plus de 3000 âmes appartenaient à la communauté et 400 enfants noirs suivaient les écoles.

GRENADE. — C'est le pasteur Dent qui avait ouvert ici les portes au méthodisme. Nous avons peu de renseignements sur les progrès subséquents de cette mission. Vers 1820, les rapports sont favorables et signalent l'état réjouissant de la communauté. Mais

les missionnaires avaient à combattre deux obstacles : l'ignorance de la langue anglaise chez les esclaves et leur tendance au catholicisme romain. Néanmoins, la communauté comptait 272 âmes. Six ans plus tard, ce nombre s'élevait à 367, dont 168 nègres affranchis.

LA BARBADE fut d'abord un champ ingrat pour l'œuvre méthodiste. Le missionnaire Pearce, introduit par le Dr Coke, fut envisagé par les planteurs comme un espion envoyé par les abolitionnistes, ce qui donna lieu à des attroupements populaires. En 1804, la communauté, composée de 40 personnes, se soutenait à peine. Pendant quelque temps, il n'y eut même pas de missionnaire à poste fixe, et en 1817 l'on ne comptait là que 28 communiants, ce qui n'empêchait pas la petite communauté de se préparer à bâtir une chapelle.

« Les affranchis demeurant à Bridgetown, dit le rapport de 1820, sont en général pervers et grossiers, car ils ne savent presque pas parler sans jurer. La polygamie, l'impudicité, le vol, le mensonge, les querelles et l'ivrognerie se retrouvent plus ou moins chez la plupart d'entre eux ; ils vivent et meurent comme les bêtes. »

En 1823, cette mission eut à souffrir une des persécutions les plus violentes que l'histoire des Antilles ait eues à enregistrer. La chapelle de Bridgetown fut détruite par la populace, le missionnaire Shrewsbury fut maltraité et même forcé de quitter l'île ; toute réunion d'édification en commun fut défendue aux nègres, et une veuve pieuse fut retenue en prison parce qu'elle avait lu la Parole de Dieu dans sa maison avec quelques amis noirs. Mais le parlement anglais ayant pris fait et cause pour les persécutés, la mission fut reprise avec zèle en 1826. Des chrétiens d'Angleterre offrirent 52 500 francs pour construire une nouvelle chapelle, qui fut solennellement inaugurée, le 24 mai 1829, en présence d'une assemblée nombreuse et recueillie. La communauté s'accrut bientôt d'une manière sensible, et c'est avec joie que les missionnaires pouvaient dire : « Combien l'œuvre du Seigneur a progressé dans cette île depuis le triste moment où notre église fut démolie par la fureur de nos adversaires ! Le Seigneur nous a secourus jusqu'ici par sa grâce ; comment ne pas espérer que la Barbade manifestera aussi sa gloire sur la terre ? »

TABAGO ne fut visité par les missionnaires qu'en 1817. Quoiqu'ils fussent bien accueillis par quelques planteurs, leur œuvre ne fit que de médiocres progrès. En 1826, la communauté comptait 83 membres et l'école 75 élèves.

La Trinité fut comprise assez tard, en 1820 seulement, dans l'œuvre de la mission, et celle-ci n'y trouva qu'un difficile accès, parce que le catholicisme romain y avait pris empire sur les nègres. Même six ans après le début, l'un des deux missionnaires écrivait : « Nous en sommes encore au temps des petits commencements, et nous semons pour l'avenir. »

La Jamaïque. — Nous avons déjà fait remarquer qu'à la Jamaïque la mission méthodiste avait rencontré plus d'un obstacle et s'était trouvée aux prises avec la persécution. Mais à partir de 1809, année où le gouvenement anglais prit à son égard la décision favorable dont nous avons parlé, elle gagna du terrain. En 1817, elle avait déjà six stations : Kingston, Spanish-Town, Morant-Bay, Gratefull-Hill et Falmouth, avec 4122 âmes et 7 missionnaires.

« Peut-être l'Evangile ne fut-il en aucun point du monde plus nécessaire qu'à la Jamaïque, au moment où notre cher Dr Coke y débarquait, écrit en juin 1817 le missionnaire Ratcliffe, et j'ai bien le droit de dire aussi que, dans aucune partie des Antilles, le doigt de Dieu ne s'est manifesté plus visiblement. Je suis maintenant entouré d'un petit peuple paisible, pieux, affectueux et actif. Bien que notre chapelle soit vaste et que l'on vienne de l'agrandir encore, elle ne suffit pas à contenir les foules qui veulent entendre la bonne nouvelle. Quand je les vois, le dimanche, accourir du haut des montagnes et se hâter de se rendre à l'assemblée, je me souviens toujours de cette parole du prophète : « Qui sont ceux-ci » qui volent comme une nuée et comme une colombe vers le » colombier ? Ils ne marchent pas, mais courent vers Sion pour » adorer le Seigneur et recevoir sa bénédiction. »

» La communauté écoute avec recueillement. Plusieurs auditeurs sont tellement touchés par la Parole de la croix, qu'ils se mettent à genoux et invoquent à haute voix la grâce du Seigneur. Néanmoins, il règne dans nos cultes un ordre parfait et le maintien le plus décent. Beaucoup de nos gens, soit libres, soit esclaves, ont une intelligence remarquable et suivent avec fidélité la voie du salut. Nos groupes de la campagne s'accroissent et font des progrès dans la piété. Les nègres réveillés ont une telle soif des moyens de grâce, qu'ils se mettent en route, le dimanche, bien avant l'aurore, et font 10 à 16 milles anglais afin d'adorer, comme ils disent, « le » grand Massa. » Les habitants les plus éclairés de l'île sont d'accord pour reconnaître que l'Evangile a fait beaucoup de bien, et que l'état général du pays est beaucoup meilleur que ce n'était le cas il y a quelques années. »

Toutefois, il y avait encore des misères morales et, partant, des soucis pour les missionnaires ; en effet, l'état spirituel de la plupart des habitants, surtout des nègres libres, était fort attristant. Mais on avait la joie de constater chez un grand nombre de noirs la divine puissance de l'Evangile. « J'ai appris, dit le missionnaire Binning en 1819, à connaître des noirs qui font honneur à l'Eglise de Jésus-Christ. »

Le missionnaire Ratcliffe ayant visité, en mars 1819, une réunion d'édification de négresses, fut vivement saisi par le sérieux avec lequel ces femmes imploraient la bénédiction divine. Ce ne fut pas sans une profonde émotion qu'il entendit une pauvre africaine prier ainsi pour elle-même et pour tous les serviteurs de Christ : « O Père qui es dans les cieux ! entends ma prière et fais descendre ton Esprit sur nos chers maîtres, afin qu'ils aient le cœur pur. Rends leur langue aiguë comme une épée à deux tranchants, afin qu'ils atteignent les pécheurs à droite et à gauche et les conduisent de l'obscurité de ce monde à la lumière par Jésus-Christ. » Une autre fois, il visita une vieille négresse qui avait été amenée d'Afrique dans son jeune âge, et il put lui rendre le témoignage suivant : « Elle possède au plus haut degré l'amour de Dieu, mais elle est faible et tremblante, à cause de son âge avancé. Ses yeux brillent et s'éclairent quand elle parle de l'espérance qu'elle a de sortir bientôt de la tempête de la vie et d'arriver au port du repos. » Comme il désirait savoir de quelle manière elle avait appris à connaître Dieu, elle lui raconta ce qui suit : « Massa, quand je suis venue d'Afrique, j'ai été vendue comme une chose, à une Juive riche. Elle m'aimait beaucoup, me traitait comme son enfant et avait du plaisir quand je disais : « Maman. » Quand j'étais encore jeune, j'entendis comme une voix qui parlait à mon cœur. « Va, me disait-elle, et demande à maman ce que » c'est que la Parole de Dieu. » Je suis allée et je lui ai dit : « Ma- » man, vous dites m'aimer ; mais pourquoi ne m'apprenez-vous » pas la Parole de Dieu ? » Elle me dit : « Va, apporte-moi le Livre » (la Bible). Je l'apportai, et elle me lut dans les livres de Moïse comment le péché est venu dans le monde et comment les Israélites ont passé la mer Rouge. Mais je ne sentais rien dans mon cœur. Alors elle ouvrit les Evangiles, et tout de suite mon cœur fut touché. » Peu après, la dame juive mourut et la jeune négresse fut affranchie. Elle en vint à éprouver un vif sentiment de ses péchés, puis à croire du cœur au Seigneur Jésus-Christ. Dès lors, elle est devenue une fidèle chrétienne, dont les paroles et la con-

duite ont amené beaucoup de nègres à la connaissance du Sauveur. — Lors d'une collecte faite pour la construction d'une église, et entreprise par le même missionnaire Ratcliffe avec son collègue Johnston, ils eurent la grande joie d'être reçus avec une cordiale affection par les nègres et de les trouver disposés à contribuer aux frais du culte, chacun selon ses ressources. Un soir, ils passèrent près d'une cabane où le père de famille faisait le culte du soir. « Je m'y glissai sans être vu, dit Ratcliffe, et combien ne fus-je pas touché de l'entendre prier avec onction pour notre respectable monarque, pour lequel tous les nègres ont une si grande estime, parce que, disent-ils, c'est lui qui leur a envoyé des prédicateurs pour leur apprendre comment il faut servir Dieu. »

En 1826, la mission méthodiste à la Jamaïque était divisée en 10 arrondissements, dans lesquels travaillaient 13 missionnaires. Dans la capitale, Kingston, les assemblées étaient très fréquentées et le nombre des membres de la communauté s'élevait à 4064. L'on dut multiplier les services divins et les heures d'enseignement. Une petite communauté de 435 membres, à Port-Royal, éveillait de réjouissantes espérances, mais n'avait pas encore de maison de culte. — Un autre arrondissement était celui de Spanish-Town, avec plusieurs annexes. Dans la ville même, les difficultés matérielles de l'existence rendirent les uns froids et indifférents, les autres salutairement angoissés par la pensée de la justice divine. Une petite communauté, à Old-Harbour, se trouvait dans un état florissant ; à Clarendon, où l'œuvre rencontrait encore beaucoup de difficultés, les cultes étaient assidument suivis. — L'arrondissement de Morant-Bay et Yallah était en voie d'accroissement continu. Les nègres libres, notamment, se montrèrent zélés et utiles ; la plupart des surveillants d'esclaves furent amenés, par la pieuse conduite des noirs, à se faire admettre comme membres de la communauté, dont les deux stations comptaient ensemble 1740 âmes. — Dans l'arrondissement de Bath et de Manchioneal, il y avait 2025 nègres croyants. — A Gratefull-Hill, où l'œuvre du Seigneur s'était puissamment développée, beaucoup d'esclaves nègres s'efforçaient de croître dans la grâce et de travailler au salut de leurs frères. La communauté se composait de 740 nègres. — Dans les arrondissements de Stoney-Hill et de Montego-Bay, les progrès des noirs dans la connaissance de la vérité furent particulièrement réjouissants ; les écoles du soir pour adultes étaient bien fréquentées ; les deux communautés comptaient 976 membres. — A Falmouth, il y avait un grand désir d'entendre la Parole de vie, et les 100 membres de l'Eglise se

conduisaient comme des enfants de lumière. — Dans le cercle de St.-Anns-Bay, les progrès de l'Evangile étaient lents, à cause de la grande ignorance du peuple. — L'œuvre prospérait mieux à Belmont, où les nègres montraient un grand désir d'entendre la Parole de Dieu et où ils bâtirent une chapelle dans laquelle ils se réunissaient au nombre de plus de 200, pour s'édifier ensemble. Dans les années suivantes, la mission à la Jamaïque subit de grandes pertes par le décès de quelques missionnaires excellents. Puis fait plus grave encore, le souffle de la persécution se fit sentir de nouveau. Bientôt nous dirons avec quelle fureur elle sévit dans cette île vers l'an 1830.

Bahama. — L'activité de la mission méthodiste commença en 1811 et s'étendit, en quelques années, aux principales îles de ce groupe. A New-Providence, Harbour-Island, Eleuthera et Abaco, il y avait des stations où, en 1817, 5 missionnaires travaillaient au milieu de 584 noirs et d'un nombre à peu près égal de blancs.

Quelques mots encore pour caractériser l'œuvre du méthodisme dans l'ensemble des îles que nous venons d'énumérer. « Notre mission, dit le Comité, directeur de cette œuvre, ne laisse partir un ouvrier qu'après lui avoir fait subir un examen sévère, dans le but d'éprouver sa foi et ses aptitudes. Elle lui donne une instruction détaillée, puis elle exige l'accomplissement exact des devoirs qui lui sont prescrits. Dans la plupart des stations, nous plaçons deux ou plusieurs ouvriers, et, autant qu'il se peut, aucun d'eux n'est laissé seul. Le plus âgé est le directeur des autres et doit au Comité un rapport détaillé de ce qui se fait. Les colonies des Antilles sont divisées en districts, dont chacun comprend un certain nombre de stations. Les missionnaires d'un district, se réunissant une fois par année, examinent fraternellement si chacun d'eux est demeuré fidèle à sa sainte vocation. Dans ces entretiens familiers, l'on s'occupe aussi de l'état de chaque station ; le but qu'ils ont en vue est la conversion des nègres par la connaissance de la vérité en notre Seigneur Jésus-Christ. Œuvre difficile, puisqu'ils ont à parler à une classe d'hommes chez lesquels les superstitions païennes de l'Afrique se sont transmises de père en fils. Mais, il faut aussi le reconnaître, il y a chez ces gens de la docilité et une heureuse disposition à se laisser instruire par tout homme blanc qui s'approche d'eux avec affection. Ceci nous rend inexcusables d'avoir trop peu fait jusqu'à présent pour leur régénération morale, mais nous donne de douces espérances pour l'avenir. On peut à peine citer une localité où les efforts des missionnaires n'aient été couronnés de quelques succès. — Voici comment ils procèdent : avant tout,

ils s'efforcent d'enseigner très simplement le christianisme aux nègres adultes, et c'est ici leur occupation la plus importante et la plus difficile. Quand l'instruction a fait une certaine impression sur le cœur de quelques noirs, ceux-ci sont répartis en classes auxquelles est préposé tantôt le missionnaire lui-même, tantôt un chrétien intelligent, et l'on poursuit avec eux l'instruction d'une manière appropriée à leurs besoins. S'ils progressent dans la voie du salut, ils sont baptisés et reçus dans la communauté, après avoir été d'abord soumis à un examen. Puis on continue leur instruction religieuse et l'on surveille avec soin leur conduite. A chacune de leurs chutes, les nouveaux chrétiens sont avertis avec amour, et, s'ils persistent dans le mal, ils sont exclus de l'Eglise, ce que la plupart des nègres redoutent plus qu'une punition corporelle. Avec cette discipline, l'on ne tarde pas à voir les mœurs s'améliorer sensiblement. — Les cultes du dimanche commencent, dès le lever du soleil, par la lecture d'une portion de la sainte Ecriture ; celui de la matinée consiste dans une prédication et la lecture de la liturgie ; l'après-midi on réunit les différentes classes de nègres pour les édifier : le soir il y a de nouveau un service public. Les occupations principales de la semaine sont l'instruction de la jeunesse nègre et les visites pastorales dans les plantations. Généralement, l'influence que nos missionnaires ont sur les noirs est grande, et cette circonstance est d'autant plus réjouissante qu'elle est due aux liens d'affection et de reconnaissance qui les unissent les uns aux autres. Les propriétaires commencent maintenant à désirer l'instruction de leurs esclaves, et nous voyons chaque jour de nouvelles portes qui s'ouvrent pour nous permettre de porter aux pauvres nègres la Parole du salut. »

Nous ajouterons seulement quelques mots à cet exposé. Il n'est rien dit ici des changements de poste auxquels sont appelés les missionnaires. Pour qui connaît la pratique du méthodisme à cet égard, la chose s'entend d'elle-même ; mais plusieurs trouveront assez étrange que les pasteurs wesleyens abandonnent si promptement leurs paroisses pour aller au loin en desservir d'autres. C'est que la *méthode* le veut ainsi. Le charme de la nouveauté est un puissant moyen d'amener un mouvement méthodiste. Ce mouvement s'est-il ralenti, le feu commence-t-il à se refroidir, vite il faut une nouvelle personnalité pour donner une impulsion nouvelle. Alors les membres lassés reprennent vie, ceux qui sont tombés se repentent, et le printemps spirituel renaît, mais pour être malheureusement suivi d'une nouvelle sécheresse.

Il est évident que, dans de telles circonstances, les missionnaires

arrivent rarement à connaître l'état réel de leur troupeau; d'où l'on pourrait conclure aussi que leurs rapports au Comité central anglais ne sont guère propres à donner une idée parfaitement exacte de la situation. Ces réserves faites, nous dirons que la mission méthodiste aux Antilles, en 1830, comprenait 38 stations principales, avec 59 missionnaires en activité au milieu de 22 590 esclaves, 6470 nègres libres et 938 blancs.

A la Jamaïque, l'émancipation fut précédée de quelques années de troubles, qui ébranlèrent profondément la mission du méthodisme; nous décrirons plus loin cette révolution. Disons, pour le moment, que les missionnaires wesleyens eurent alors des années difficiles. Même après que le calme fut rétabli, l'irritation contre eux et les baptistes fut telle, qu'il se forma des associations pour les expulser de l'île. A St.-Anns-Bay, la chapelle fut détruite et les missionnaires pendus en effigie. Dans ces circonstances, le travail du méthodisme fut ralenti, et en partie interrompu. Ce ne fut qu'à l'avènement du gouverneur Mulgrave, partisan de la liberté religieuse, que les missionnaires purent reprendre leur œuvre, et ils eurent d'autant plus de succès qu'ils avaient gagné toute la sympathie des noirs en souffrant comme martyrs de leur cause.

CHAPITRE VI

La mission morave aux Antilles danoises et anglaises au XIXe siècle.

Tandis que les méthodistes se répandaient partout dans les îles britanniques, mais ne pouvaient s'établir dans les îles danoises, la mission des Frères moraves jouissait de la faveur ininterrompue des gouvernements et d'une grande partie des planteurs. Malgré les difficultés extérieures amenées, soit par des ouragans, soit par le départ prématuré de frères et de sœurs, elle continua paisiblement sa marche progressive. Il en fut ainsi, même dans les années où les vicissitudes de la guerre placèrent ces îles sous la domination britannique.

De nombreux Anglais vinrent à cette époque dans les Antilles et accoutumèrent les nègres à leur langue, de sorte que l'idiome réole disparaissait peu à peu. Ce changement était loin de facili-

ter la tâche des Frères ; ils surent toutefois annoncer l'Evangile de manière à être compris.

Eux aussi eurent bien des déceptions au sujet des noirs. Il fallut en exclure plusieurs de la communauté à cause de leurs péchés manifestes, puis les maintenir sous la discipline d'une charité qui cherchait à les amener au repentir. Le nombre assez considérable de ceux qui furent exclus, puis réintégrés, témoigne du manque de constance inhérent, en quelque sorte, au caractère des noirs. De temps à autre, lors de la célébration des fêtes religieuses et dans des circonstances extraordinaires, un bon nombre recevaient des impressions sérieuses ; mais habituellement elles se dissipaient tôt après. Toutefois, on rapporte des traits qui témoignent d'une vie chrétienne avancée et d'une véritable candeur chez plusieurs d'entre eux.

Une aide indigène, âgée de soixante-dix ans, s'exprimait comme suit dans un entretien précédant la célébration de la sainte cène : « Si nous savions seulement exposer au Seigneur les difficultés qui nous touchent et attendre de lui tout ce qui est bon ! Jamais il ne laisse ses pauvres enfants dans la peine, c'est ce que je viens d'apprendre ces jours-ci d'une manière toute nouvelle. Comme l'autorité avait ordonné que tous les habitants de la ville se fissent des cheminées dans leurs cuisines, je me trouvai dans le cas d'en avoir trois à bâtir. Mais n'ayant ni l'argent, ni les matériaux nécessaires, je ne savais comment me mettre en règle. Dans cet embarras, je me tournai vers le Seigneur, et lui dis : « Cher » Sauveur, tu m'as formée dès le sein de ma mère et tu as décidé, » avant que je fusse née, que tu serais à moi et que je t'appartien- » drais pour l'éternité. Tu m'as aussi attirée à toi et j'ai appris à » te connaître ; tu as usé de miséricorde à mon égard et tu m'as » pardonné mes péchés ; dès lors je me suis habituée à remettre » sur ton cœur tous mes soucis, et tu m'as déjà aidée à sortir de » plus d'une situation difficile ; aide-moi encore maintenant ; je ne » sais où chercher du secours, si ce n'est auprès de toi. » Le lendemain matin vint un homme qui me devait bien quelque reconnaissance, mais qui ne m'avait jamais rendu le plus petit service. Il me dit : « Mère, ne vous inquiétez pas de bâtir vos chemi- » nées, je les ferai bâtir pour vous. » Et il tint parole. Je vois dans ce fait une nouvelle preuve de l'exaucement de mes prières, et cette fois le Sauveur a fait pour moi plus que je ne lui ai demandé. »

Dans une autre circonstance, une de nos plus anciennes communiantes, qui avait l'habitude de garder les petits enfants tandis

que les mères étaient à l'ouvrage, raconta qu'elle avait été malade et que l'intendant l'avait menacée de coups, lui disant, d'un air moqueur, que cela la guérirait sans doute. « Maître, lui avait-elle répondu, le sol sur lequel je dois m'étendre pour recevoir la punition appartient au Seigneur. Si donc vous me faites mettre à mort, mon corps n'en arrivera que plus tôt à son repos, et mon âme, que vous ne pouvez pas faire mourir, s'en ira jouir paisiblement de la félicité auprès de mon Sauveur. » Alors l'intendant s'éloigna sans mot dire.

Dans une plantation de Friedensberg l'on devait transporter ailleurs les habitations des noirs. Lorsque l'intendant vint demander à un frère nègre, possesseur d'une bonne maison et de plusieurs beaux arbres fruitiers, ce qu'il en pensait, ce dernier répondit : « Maître, je n'ai rien à dire, car je n'ai apporté dans le monde ni maisons, ni arbres fruitiers, et je n'en emporterai point avec moi. » A Saint-Thomas, un aide indigène, du nom de Paul, homme respectable et avancé en âge, aimait à raconter comment sa conscience s'était réveillée : « Ma conversion, disait-il, est une preuve de la souveraine puissance de la grâce de Dieu. J'étais jeune et je marchais tranquillement dans la voie large du péché, je prenais part aux plaisirs du monde et je passais avec indifférence à côté des rochers d'où l'on prêchait la Parole, et des ruissseaux où l'on baptisait les nouveaux croyants. J'allais même jusqu'à m'en moquer. Mais une fois je restai pour entendre ce qu'on y disait, alors le Seigneur me saisit, et je n'eus de repos qu'après avoir sérieusement confessé mes péchés. Oh ! le bienheureux temps que celui-là ! Comme nous étions affamés de la Parole de Dieu ! Souvent, la nuit entière se passait sans que le sommeil fermât nos yeux, et pourtant, le matin, nous retournions à notre ouvrage, pleins de joie. » Après ce récit, il ajoutait avec un profond sérieux : « Mais je ne suis pas digne de cette grâce, moi pécheur, et je suis bien loin d'être assez reconnaissant envers mon Sauveur pour la grande miséricorde qu'il m'a témoignée alors et me témoigne encore. » Il caractérisait comme suit ses compatriotes : « Les nègres sont un peuple de col roide, qui se rebelle contre l'Evangile et veut agir à sa guise. » Mais il ajoutait : « Je sais bien que moi-même je ne suis pas meilleur. » Lorsqu'il fut complètement converti, sa conduite fut digne de la grâce qu'il avait reçue, et il s'efforçait de recommander à ses frères le salut qui est en Jésus-Christ. Il eut bien des occasions de le faire pendant les 37 années de son activité comme aide-indigène, et il le fit de bon

cœur, dans l'esprit de l'apôtre dont il portait le nom. Même dans les dernières années de sa vie, alors que sa vue était affaiblie, il ne refusait jamais d'aller partout où il pouvait donner un enseignement, une consolation ou un avertissement tiré de la Parole de Dieu. Comme il s'était attiré l'estime de son maître par sa conduite honnête, il obtint, outre sa charge de gardien d'esclaves, la surveillance de toute la plantation. Pendant nombre d'années, et bien qu'atteint d'un mal incurable, il remplit fidèlement cet emploi. Le moment vint où, affaibli par l'âge, il ne put plus travailler ; enfin, la plantation étant tombée en d'autres mains, il se trouva dans la plus profonde misère ; mais le Père qui est aux cieux mit toujours au cœur de personnes charitables la pensée de le secourir. Jamais on ne l'entendait se plaindre ; au contraire, il était toujours reconnaissant envers son Créateur dont il recevait plus de bien qu'il ne pensait en mériter. Il fut ainsi, en beaucoup de choses, un modèle et un exemple pour plusieurs.

A Saint-Thomas, il faut citer les deux anciennes stations, de Neuherrnhut et de Nisky, qui comptaient ensemble 1731 âmes en 1817, et, sept années plus tard, 1919.

A Saint-Jean, se trouvaient les deux stations d'Emmaüs et de Béthanie, avec quatre missionnaires, travaillant au milieu d'un troupeau de 1200 âmes, en 1817, et de 1427, en 1827.

A Sainte-Croix, il y avait trois communautés comprenant plus de 7000 personnes en 1817 ; vers l'an 1820, le nombre des membres paraît être descendu à 6300.

En somme, lors de l'inspection faite en 1827 par l'évêque Chr. Gottlieb Hüffel, on comptait 9646 membres dans les communautés moraves des possessions danoises aux Antilles. En 1832, ce nombre était d'au moins 10 000.

Le 21 août 1832, centenaire de cette mission, fut un jour solennel pour ces contrées. Non seulement les premiers magistrats vinrent en aide aux missionnaires moraves pour donner à cette fête toute la solennité possible ; mais tous les blancs rivalisèrent de zèle dans ce même but, en sorte que ce jour devint une fête nationale. « D'après les ordres du gouverneur, dit un rapport, les nègres furent libres non seulement le jour de la fête, mais encore la demi-journée précédente, pour s'y préparer. Les propriétaires charitables firent amener aux stations missionnaires les vieillards et les infirmes, soit sur des mulets, soit dans des chaises à porteurs, afin qu'ils pussent aussi participer à la fête. Une foule nombreuse accourut aux cultes et les suivit avec un grand recueille-

ment. Dix mille personnes se réunirent à Friedensfeld, où le Frère Klingenberg donna lecture des versets 17 à 19 du Psaume LXXII et dit, d'un cœur ému, comment la grâce de Dieu, salutaire à tous les hommes, s'était manifestée avec puissance pendant les 100 années d'activité de la mission morave au milieu de ces nègres ignorants et malheureux. Le gouverneur général, à qui l'on était redevable de cette fête dans les trois communautés de Sainte-Croix, était présent à cette réunion avec sa suite et une escorte militaire. Avant et après le culte, on tira 19 coups de canon, avec deux pièces de campagne, et le chant fut accompagné par un orchestre. La conférence des anciens de l'Unité des Frères adressa aux congrégations nègres une circulaire leur exprimant, à l'occasion de ce grand jour, les sympathies et les vœux de toutes les communautés moraves. Dans tous les actes de la fête, on sentait puissamment la présence du Sauveur ; tous les assistants reçurent cette impression. Heureux et reconnaissants des témoignages de miséricorde et de fidélité que le Seigneur venait de leur accorder, tous regardaient vers l'avenir avec les meilleures espérances. »

Les îles anglaises. — Les missions de l'Unité des Frères dans les Antilles anglaises étaient, au commencement du XIXe siècle, en voie de progrès continus. On établit de nouvelles stations dans les îles d'Antigoa, de Saint-Christophe, de la Barbade et de la Jamaïque ; à Tabago, on reprit, en 1826, la mission abandonnée en 1803. Le zèle missionnaire qui se réveilla vers la fin du siècle dernier, et les efforts du noble Wilberforce pour abolir la traite des noirs, contribuèrent dans une grande mesure à ces succès. A côté des Frères travaillaient les méthodistes et, dès l'an 1823, les ouvriers de l'Eglise épiscopale anglaise, qui réunissaient aussi des troupeaux importants. Les Moraves vécurent avec la plupart de ces nouveaux venus dans des relations fraternelles ; car ils étaient fort loin de pouvoir suffire eux-mêmes à tous les besoins, et ils étaient heureux de l'arrivée de nouveaux collaborateurs qui venaient les aider à tirer leurs filets de la mer. Des invitations réitérées à fonder des missions à Saint-Vincent, à la Dominique, à Newis, à Tortola et à la Trinité durent être repoussées, parce que la direction centrale était déjà fort embarrassée de trouver le personnel et les ressources nécessaires pour continuer les œuvres entreprises. Des assemblées coloniales et des planteurs offrirent libéralement leur concours, afin de rendre possible l'établissement de nouvelles stations ; même dans la mère-patrie, l'on réunit des sommes considérables dans ce but. Nous verrons dans quelle me-

sure on a pu répondre à tous ces vœux. Jetons d'abord un coup d'œil sur ces îles.

Antigoa. — Les Frères baptisèrent dans cette île, dès 1773 et dans l'espace de 22 années, 13 796 nègres; la mission n'y rencontra que peu d'obstacles, même à ses débuts. En 1810, les missionnaires ouvrirent, dans une de leurs stations, une école pour les enfants nègres. Ils la commencèrent avec 80 élèves; mais dès le premier mois, ce nombre s'était déjà élevé à 600. L'école ne pouvait être tenue que le dimanche, et, suivant la méthode de Lancaster, les enfants plus âgés y servaient de moniteurs aux plus jeunes. Malgré l'étendue considérable des communautés de St.-John, Gracehill et Gracebay, l'on n'employa, dans cette île, pendant les 47 premières années, que 37 frères et sœurs. C'est là un chiffre faible en comparaison de celui qu'exigeaient d'autres postes missionnaires.

En 1817, et sur la demande expresse du gouvernement colonial, on créa une quatrième station dans la partie orientale de l'île. On accorda le terrain nécessaire à cet effet, une somme de 20 000 fr., et une allocation annuelle pour l'entretien du missionnaire. Dans cette nouvelle station, qui reçut le nom de Newfield, une église fut solennellement inaugurée le 6 décembre 1818. Une partie de la communauté de St.-John en fut détachée plus tard (1821) et constituée en une station nouvelle, Cedarhall, ainsi nommée parce qu'elle avait son centre sur un monticule boisé de cèdres blancs. Bientôt les sœurs et les frères, au nombre de 24, employés dans les cinq stations missionnaires, eurent à subvenir aux besoins spirituels de 15 000 noirs, et leur travail fut encore considérablement augmenté par l'instruction des nègres et de leurs enfants.

Les Frères s'efforcèrent de suivre leur méthode, qui consiste à entrer en relation avec chacun de leurs paroissiens et à les exhorter à donner leur cœur à Jésus. Ils se répartirent donc les visites à faire dans les diverses plantations et ne laissèrent manquer des consolations de l'Evangile ni les malades, ni les mourants. La communauté de St.-John comptait à la fin de 1824, 6311 âmes. Elle eut le plaisir de recevoir, en février de la même année, de la part de Quakers, amis des missions, une caisse de livres pour les écoliers nègres. A Gracebay, la communauté comptait à ce moment-là 1387 personnes. Le 14 février 1824 fut le premier jour de jeûne où il n'y eut pas d'adultes à baptiser. « Ce cas, disent les Frères, ne s'est peut-être pas encore présenté depuis la fondation de l'œuvre en 1797; mais il se reproduira probablement

plus souvent à l'avenir, parce que le nombre de ceux qui ne sont pas baptisés est très faible et que la communauté va désormais se recruter surtout parmi les enfants déjà baptisés. » La station de Gracehill comptait, à la fin de 1824, un total de 3015 âmes. Le 31 janvier de cette année-là, on inhuma, dans la plantation La Roche, l'aide indigène Bénigna, âgée de plus de quatre-vingt-dix ans, femme pieuse qui était le plus bel ornement de la communauté. La station de Cedarhall se composait déjà de 1082 adultes et de 450 enfants baptisés.

En 1827, l'évêque Hüffel, faisant un voyage d'inspection, parcourut aussi l'île d'Antigoa, où il fut reçu avec une grande amabilité par le gouverneur, M. Ross. Il visita les diverses stations, et tint à St.-John une dernière conférence, où il convoqua tous les missionnaires de l'île et consacra plusieurs frères en qualité de diacres de l'Eglise. Les anciens de l'Unité des Frères décidèrent, le 24 février 1829, d'instituer à Antigoa une conférence auxiliaire ayant charge de surveiller et de diriger l'œuvre, assez considérable dans cette île.

La paisible activité que la mission des Frères y déployait, sous la protection d'un gouverneur bienveillant, fut interrompue au mois de mars 1831, par une soudaine révolte des nègres. Sur les demandes instantes du clergé anglais et de chrétiens zélés, le gouvernement promulgua un arrêté interdisant, à partir du 20 mars, le marché du dimanche, qui donnait lieu à de nombreux abus. Comme cette ordonnance n'offrait aucune compensation aux nègres et les privait absolument du marché qui leur était indispensable pour la vente de leurs produits, elle excita au milieu d'eux une vive irritation. Le 20 mars, ils se rendirent, comme d'habitude, en grand nombre à la ville, et la police fut impuissante à faire respecter la loi. Le jour suivant, les noirs incendièrent plusieurs plantations de canne à sucre aux environs de Newfield, et, le 22 mars, un vaste champ brûlait près des établissements missionnaires de St.-John et les mettait dans un danger d'autant plus grand qu'un vent violent attisait les flammes. Les nègres appartenant à la communauté donnèrent des preuves touchantes de leur dévouement, mais tous les efforts eussent été vains, si le Seigneur n'avait éloigné le péril en commandant au vent de se calmer.

Toute l'île fut déclarée en état de siège, et bientôt l'ordre fut rétabli par la milice. Mais les Frères eurent la douleur de voir exécuter, comme incendiaire, un nègre qui avait appartenu à la communauté de Newfield et qui n'avait pas avoué le crime dont on l'accusait.

Saint-Christophe. — Dans la première moitié de l'année 1819, la communauté se composait de 101 adultes, 60 enfants baptisés et 103 candidats au baptême. Mais bientôt après, une nouvelle vie se développa chez ce pauvre peuple. Le 21 septembre 1819, un terrible ouragan dévasta cette île et les îles voisines. L'excellent gouverneur Maxwell ordonna que le 6 octobre suivant fût consacrée à l'humiliation et à la prière; plus de 2000 personnes se réunirent en ce jour dans l'église des Frères. Vers la fin de l'année, la communauté nègre de Basseterre se composait de 1310 adultes, dont 562 communiants et 563 enfants baptisés, plus 690 candidats au baptême. Ensuite de cette forte augmentation, il fallut songer à établir une annexe. Une parcelle de terrain, au bord du Cayon, fut offerte dans ce but; au moyen de souscriptions, l'on trouva l'argent pour élever les bâtiments nécessaires, et le 25 février 1821, la nouvelle église de Béthesda fut inaugurée. Le 9 septembre de cette même année, au moment où 200 personnes sortaient d'un service d'actions de grâces célébré à Basseterre, un nouvel ouragan, qui surpassa par sa violence celui de 1819, sévit avec fureur et causa de grands dommages. Les fêtes de Noël solennisées avec un zèle remarquable, furent accompagnées pour plusieurs de bénédictions signalées. Voici, par exemple, ce que dit, en cette occasion, un aide missionnaire mulâtre : « Que ne m'est-il possible d'imprimer profondément dans les cœurs l'amour de Jésus ! Ah ! si nous étions un peuple tel que celui dont on nous a parlé aujourd'hui, tel que le Seigneur se l'est formé parmi les Hottentots et les Groënlandais !... Je serais volontiers resté tout le jour à écouter des nouvelles semblables à celles qui nous ont été annoncées. » A la fin de 1821, l'ensemble de la communauté de Basseterre était d'environ 2500 personnes; l'œuvre était donc en progrès. En février 1826, le missionnaire Scholefield pouvait écrire : « Notre bon Père céleste accompagne toujours la prédication de sa Parole d'une bénédiction évidente. Dans l'espace des trois dernières semaines, nous avons eu des entretiens particuliers avec environ 2000 personnes. En somme, notre communauté suit une marche très réjouissante, quoiqu'il ne manque pas d'expériences propres à nous rappeler la ruse et la haine de Satan, ainsi que la facilité avec laquelle le cœur humain se laisse séduire. Nos écoles du dimanche et du soir continuent leur travail et sont pour nous une source d'encouragements. Au mois de mai 1825, nous avions 303 enfants inscrits pour les écoles du soir; dès lors, leur nombre a considérablement augmenté; maintenant il approche

de 700. Plusieurs d'entre eux ont déjà fait des progrès dans la lecture et appris par cœur un certain nombre de passages de la Bible ou du catéchisme. Dans 17 plantations autour de la ville, nous avons trouvé des gens disposés à recevoir les enfants et à les instruire, après le travail de la journée. Dans la ville même, quelques frères ont ouvert leur maison aux enfants, non seulement le soir, mais pendant le jour. Le nombre de nos écoliers du dimanche est de 3 à 400. Depuis l'ouverture de l'école, en 1825, nous avons eu régulièrement, chaque semaine, une conférence avec les moniteurs pour les mettre au fait des nouvelles méthodes d'instruction. Quelques-unes de nos jeunes sœurs noires consacrent une partie de leurs journées à instruire des jeunes filles. Les monitrices et les moniteurs se sont mis à faire entre eux des souscriptions pour couvrir certaines dépenses, entre autres l'éclairage des écoles du soir. De tels exemples de zèle sont d'autant plus réjouissants, que nous avons lieu de les croire inspirés par l'amour de ces chrétiens pour leur Sauveur ! »

A la fin de 1826, on comptait 3048 membres de la communauté à Basseterre et 2188 à Béthesda. A la demande réitérée de plusieurs planteurs, une troisième station fut établie dans la partie septentrionale de l'île, au pied du Mont Misery. Elle reçut le nom de Béthel. (1832.)

La Barbade. — Ici, le règne de Dieu fit peu de progrès au commencement du XIXe siècle ; la communauté de Saron ne comptait, à la fin de l'année 1816, que 118 adultes baptisés. Une révolte des nègres, au mois d'avril de la même année, causa de grands dégâts dans la partie orientale de l'île et répandit l'effroi de tous côtés. Le soir du lundi de Pâques, tandis que l'incendie des champs de canne à sucre éclairait le ciel d'une lueur sinistre, les missionnaires priaient ardemment le Seigneur de venir les consoler et les secourir. Ils ne le firent pas en vain ; mais les assemblées furent naturellement peu fréquentées pendant ces temps de désordre et de terreur. Lorsque, au mois de juin, le missionnaire annonça aux communiants le renvoi de la célébration de la sainte cène, il exhorta sérieusement les chrétiens à ne pas se laisser entraîner par l'esprit de révolte, mais à montrer, dans ces circonstances difficiles, qu'ils étaient de vrais enfants de Dieu et de fidèles imitateurs de Jésus-Christ. Les Frères eurent la joie de constater qu'aucun des leurs n'était compromis dans la révolte. Dans les années suivantes, l'esprit d'insurrection se manifesta encore de temps en temps chez les nègres, ensuite des traitements

dont ils étaient les objets de la part de leurs maîtres, et ces mauvais sentiments furent encore fortifiés par les discussions, souvent très vives, que les blancs avaient entre eux dans les journaux. Ceux des planteurs qui avaient jusque-là empêché les nègres de fréquenter l'église, furent bientôt forcés de reconnaître que seule, une foi vivante à l'Evangile pouvait mettre un frein aux passions qui venaient de se déchaîner. Dans les années qui suivirent 1820, divers symptômes menaçants engagèrent plusieurs propriétaires à demander aux Frères de venir prêcher chaque semaine dans leurs plantations. Un certain M. Haynes leur concéda même, sur sa propriété, une maison et du terrain pour l'établissement d'une station, qui fut fondée en 1826, sous le nom de Mont-Tabor.

En 1831 l'île fut éprouvée par un terrible cyclone, qui détruisit les deux stations. Cet évènement fit sur les nègres une salutaire impression; car l'année suivante, lorsque les deux églises furent rebâties, Saron comptait 1035 âmes, Mont-Tabor, 186.

Tabago. — La mission entreprise ici à la demande de M. Hamilton, fut, nous l'avons vu, abandonnée après sa mort, en 1803. Plus tard le fils de M. Hamilton, suivant les traces de son père, amena la conférence des anciens à reprendre cette œuvre. En 1826, on y envoya le frère et la sœur Ricksecker, de Pensylvanie et, l'année suivante, on établit, dans la partie sud-ouest de l'île, une nouvelle station, à laquelle on donna le nom de Montgomery, en souvenir du premier missionnaire qui y avait travaillé. Au début, les ouvriers s'y succédèrent assez rapidement. Un rapport de 1830 nous dit : « L'œuvre de la mission continue à être abondamment bénie et elle s'étend toujours davantage. Si, jadis, on ne voyait que 30 à 40 nègres au culte, on en compte maintenant plus de 100, et le nombre de ceux qui se font inscrire augmente chaque jour. A Indianwalk, où une Eglise commence à fleurir, j'ai baptisé dernièrement 4 personnes. Avec les candidats au baptême et les néophytes, nous avons 548 âmes à paître et 750 enfants à instruire. J'en suis souvent à pleurer de joie en voyant le Seigneur agir ici avec autant de puissance. »

La Jamaïque. — Au commencement de ce siècle, c'est-à-dire en 1804, le nombre total des nègres baptisés à la Jamaïque, dans un espace de cinquante années, n'était que de 938, et les communautés ne comptaient que 193 membres; la mission était donc dans un état précaire. Tant de travaux accomplis dans la foi ne trouvèrent leur récompense que dix ans plus tard. Ce qui donna à croire que des jours de réveil approchaient, c'est qu'il se manifes-

tait un désir profond et tout nouveau de connaître l'Evangile. Aux trois anciennes stations de Carmel, Bogue et Mésopotamie, dont la dernière au moins était tombée assez bas, il s'en joignit deux nouvelles, en 1815, à la requête de plusieurs propriétaires qui vivaient en Angleterre. MM. Hall engagèrent le missionnaire Light à se fixer au nord de l'île, à Irwin, non loin de Montegobay, afin d'y annoncer l'Evangile. (Ce fut là le commencement de la station d'Irwinhill.) En même temps le propriétaire de la plantation de Williamsfield faisait édifier une chapelle pour ses gens et s'engageait à rétribuer le missionnaire qui viendrait la desservir. C'étaient deux flambeaux de plus pour éclairer ces ténèbres. Le Frère Light trouva un facile accès auprès des nègres d'Irwin, et ses persévérants efforts pour les évangéliser furent accompagnés de la bénédiction divine. « Quoique nous ne puissions pas, écrit-il en 1825, compter par milliers ceux qui entendent les paroles de la grâce, nous pouvons au moins en voir des centaines qui ont part à ce bienfait. Il y en a, dans ce nombre, qui sont solidement enracinés dans la foi et croissent dans la grâce du Seigneur. » Dans cette communauté, il y avait 369 personnes à la fin de l'année 1827.

La seconde des nouvelles stations, New-Eden, établie sur un terrain donné par la famille Foster, attira des nègres en grand nombre et réunit au bout de deux ans, une communauté de 312 personnes. Il en venait encore d'autres pour les cultes, tellement que la chapelle ne pouvait pas toujours contenir tous les assistants. Voici ce que dit le missionnaire sur les difficultés de son œuvre : « J'ai eu la douleur d'apprendre que des nègres venus ces temps-ci à l'église ont été pour cela condamnés à la bastonnade par leurs supérieurs. Lorsque je leur demandai ce qui résulterait pour eux de leur participation à notre culte, ils me répondirent : « Demain matin, nous » serons punis pour notre présence ici, nous le savons ; mais nous » reviendrons, quand même le surveillant nous condamnerait à » mort. » Cette réponse m'émut de pitié, et je ne sus rien faire de mieux que de recommander la chose au Seigneur dans mes prières. L'un d'eux disait : « Parce que les hommes blancs ne fréquentent » pas l'église, ils ne veulent pas non plus que les nègres y aillent ; » est-ce que chacun ne doit pas avoir soin de son âme ?... J'ai été » jusqu'à présent, continua-t-il, gardien dans la plantation, mais je » ne le suis plus. Lorsque, en effet, l'intendant me demanda lundi » dernier, où j'avais été le jour précédent, et que je lui répondis : « A l'église, » il répliqua : « Tu donneras ton fouet à un nègre qui » ne va pas à l'église ! » Eh bien, j'en fus très content et je remerciai

» l'intendant; car un gardien qui veut être honnête est un homme » très tourmenté. »

A la Jamaïque, la mission eut à souffrir de beaucoup d'hostilité. Un grand nombre de blancs se faisaient un plaisir de séduire les noirs en les engageant à des amusements interdits dans la mission; d'autres essayaient de les retenir loin de l'Eglise morave, en les forçant à se faire baptiser par un prédicateur anglican. Ceci amena parmi les nègres beaucoup de disputes au sujet de la forme d'Eglise qu'il fallait préférer. Les uns étaient partisans de l'Eglise anglicane, les autres des baptistes, d'autres encore des Frères moraves. Ces derniers étaient exhortés par leurs missionnaires à se garder de ces discussions et à s'efforcer de montrer, par une conduite digne de l'Evangile, que la fréquentation de leur Eglise leur était en bénédiction. Ceux qui étaient baptisés dans l'Eglise anglicane, déclaraient assez souvent qu'ils ne pouvaient comprendre les prédications, ce qui les engageait à se tourner vers les Frères. A la fin de 1829, la communauté de New-Eden comptait 1141 personnes.

A Carmel aussi, une nouvelle vie sembla se manifester en 1816. En une seule année, la communauté s'augmenta de 124 âmes, de sorte qu'elle en compta 272. Mais bon nombre de ses membres devaient faire jusqu'à huit et dix heures de chemin pour prendre part au service divin. L'emplacement de cette station laissant beaucoup à désirer, on vendit Carmel pour fonder une nouvelle station à deux lieues et demi au sud-est de la précédente, dans une position salubre; elle fut nommée Fairfield. La communauté, dont la plupart des membres travaillaient aux plantations de café, comptait en 1824, y compris les candidats au baptême, 1047 noirs au sujet desquels les Frères écrivaient alors : « On s'aperçoit bientôt que la plupart de nos nègres sont encore très ignorants. Mais il est réjouissant de voir avec quelle attention soutenue ils assistent aux assemblées; plus réjouissant encore de reconnaître qu'ils ont un sincère désir de s'appliquer à faire la volonté de Dieu et de ne plus suivre le monde et ses honteuses passions. Ils paraissent attacher un très grand prix aux entretiens que nous leur accordons, et à la suite desquels nous prenons note de leurs noms. Malheureusement, beaucoup s'en tiennent à cela et tombent dans une sorte de fausse sécurité, s'imaginant que, une fois inscrits dans nos registres, ils se trouvent suffisamment armés contre les attaques de l'ennemi des âmes. »

A la fin de 1827, la communauté comptait 1743 âmes. Les missionnaires établis à Fairfield tentèrent d'évangéliser les hommes

libres, à peau cuivrée, habitant ce qu'on nomme la « Savane brûlée. » Ces pauvres gens qui se trouvaient dans l'état le plus misérable de corruption et d'ignorance, écoutèrent la Parole de Dieu avec attention, et prêtèrent leur concours à l'établissement d'une école.

Ainsi, en place des trois anciennes stations s'en trouvaient trois nouvelles, plus vivantes, mieux situées et bientôt accrues de plusieurs autres. On fonda en 1827, sur la propriété d'un homme pieux, M. Scott, New-Carmel (un peu à l'ouest de New-Eden), et, trois années plus tard, New-Fulneck, entre New-Carmel et Mésopotamie. Ensuite, il s'éleva des chapelles et des écoles à Malvern et à Beaufort; plusieurs autres demandes d'installations de cultes durent être refusées. Le nombre des nègres confiés aux soins des Frères, à la fin de 1831, était de 5121 personnes, dans 6 stations. Les lettres des missionnaires, pendant cette période, expriment souvent une joie reconnaissante au sujet des progrès du règne de Dieu autour d'eux. « Il y a ici une magnifique moisson, écrivent-ils; elle n'attend que d'être récoltée. Combien n'est-il pas regrettable que nos mains soient liées par le manque d'ouvriers et de ressources ! » Le 30 novembre, lors de leur conférence générale à Fairfield, ils puisèrent dans le sentiment de leur amour fraternel la force dont ils avaient besoin pour le travail qu'ils avaient en perspective. La fête de Noël fut célébrée d'une manière bénie, et ils attendaient avec de grandes espérances une nouvelle année de grâce. Mais une révolte de nègres éclata quelque temps après à l'extrémité nord-ouest de l'île et mit toute la mission dans un grand danger. Il y avait déjà longtemps qu'une fermentation des esprits se faisait sentir à la Jamaïque et donnait à craindre que les nègres ne tentassent de s'affranchir de tout joug. En août 1831, comme un grand nombre de planteurs venaient de prendre la décision de résister aux vues abolitionnistes du cabinet britannique, le bruit se répandit parmi les nègres de Montego-Bay, que le roi leur avait assuré la liberté pour le jour de Noël, et un grand nombre d'entre eux s'engagèrent par serment à ne plus travailler que pour un salaire, à partir de cette fête. La décision fut exécutée; en divers endroits, les nègres s'armèrent, incendièrent les maisons de leurs maîtres, et plus de 100 bâtiments furent pillés ou détruits. Le Frère Light et sa femme, qui se trouvaient à Irwinhill, au milieu des incendies qui s'allumaient, durent se réfugier (2 janvier 1832) à Montego-Bay, dans la maison d'un missionnaire méthodiste, leur ami, où ils restèrent pendant plusieurs semaines.

Les nègres d'Irwin, mieux disposés, avaient protégé la propriété de leur maître ; à Bagne et dans quelques plantations autour de New-Eden, ils étaient bientôt retournés au travail, grâce aux exhortations du missionnaire Pfeiffer. Au grand chagrin des Frères, plusieurs membres des communautés d'Irwinhill, de New-Eden et de Fairfield en étaient venus, ensuite des provocations et des menaces des instigateurs de la révolte, à refuser la continuation du travail. Quant aux nègres des trois stations de New-Carmel, de New-Fulneck et de Mésopotamie, pas un seul ne s'était laissé entraîner dans le mouvement ; tous étaient restés à leur travail, sans céder aux sollicitations des rebelles, mais aussi sans se joindre à la levée en masse qui étouffa cette révolte dans le sang.

Alors la colère des blancs se tourna contre les missionnaires des sectes (comme ils appelaient les baptistes, les méthodistes et les moraves), les accusant d'avoir excité les nègres à la désobéissance et les menaçant d'une extermination générale. Dans l'exécution de ces projets de vengeance, les Frères furent moins maltraités que d'autres. On ne détruisit aucune de leurs églises ; seulement, quelques-uns d'entre eux furent mis en prison, puis bientôt relâchés comme innocents. En même temps, ils eurent la satisfaction de voir bon nombre de planteurs estimables, des magistrats considérés et même l'évêque de la Jamaïque se montrer pour eux des amis et raconter comment ils usaient de toute leur influence pour obtenir que les noirs obéissent à leurs maîtres.

Une missive de l'évêque de la Jamaïque, adressée au missionnaire Ellis, se termine par ces mots : « Les travaux missionnaires des Frères moraves sont trop connus et trop justement appréciés de tous les chrétiens pour avoir encore besoin de ma recommandation, et je regrette d'apprendre qu'il ait pu se produire quelques faux jugements sur l'enseignement d'une Eglise, qui mérite la considération de tous ceux qui savent ce que vaut la paix sur la terre et la bonne volonté de Dieu envers les hommes. Puisse l'Evangile continuer d'être prêché dans un tel esprit, et les meilleurs succès couronner des travaux conduits avec zèle, en vue de la vraie piété ! C'est l'ardente prière de votre fidèle et sincère collaborateur Christophe, évêque de la Jamaïque. »

Le gouverneur, lord Belmore, s'efforçait aussi de contenir les sentiments hostiles des planteurs. Mais leur irritation contre les missionnaires ne cessa pas de sitôt ; elle fut entretenue par des articles de journaux très violents, si bien que la vie de plusieurs était en danger. Le Comité de l'assemblée coloniale, qui avait pour

mission de rechercher les causes de la révolte, n'eut lui-même pas honte de faire, dans son rapport, des suppositions odieuses : « La prédication, dit-il, et l'instruction offertes par les sectes religieuses des baptistes, des wesleyens et de la communauté des Frères, ont eu pour effet d'éveiller dans l'esprit des noirs la pensée qu'ils ne peuvent servir à la fois leurs maîtres ecclésiastiques et leurs maîtres temporels. Par là, ces sectes les engagent à refuser l'obéissance qu'ils doivent à ces derniers, leur donnant à croire qu'ils se rendront ainsi d'autant plus agréables aux premiers. »

Pour répondre à ces calomnies, les missionnaires moraves envoyèrent, en avril de la même année, une réponse exposant les principes, auxquels ils avaient toujours obéi dans leur œuvre de serviteurs de Christ.

La marche des communautés nègres fut naturellement fort troublée par ces événements affligeants. A New-Eden et à Fairfield, beaucoup s'abstinrent d'abord de fréquenter les assemblées, ce dont les maîtres et les employés étaient en partie la cause, puisqu'ils empêchaient les esclaves de s'y rendre, en augmentant leur travail, et en le leur faisant continuer même le dimanche. Il fallut ainsi un certain temps pour calmer les esprits surexcités des pauvres nègres et pour ramener dans la bonne voie ceux que des erreurs funestes avaient égarés. « L'ennemi, écrit le Frère Zorn, a su s'y prendre de telle manière, que les nègres eux-mêmes eurent l'idée que ce malheur avait fondu sur ce pays à cause de la Parole de Dieu, et plus d'un, qui n'avait donné que la moitié de son cœur au Sauveur, s'est retiré pour se joindre aux moqueurs. Sans doute, nous traversons maintenant un temps de grande crise, mais nous espérons que notre Seigneur s'en servira pour le bien de son Eglise. C'est pourquoi nous nous confions tranquillement en lui, pendant ce temps malheureux où nous sommes méconnus des blancs et des noirs. Ses enfants ne seront pas couverts de confusion ; il les délivrera de tout danger. Notre Défenseur tout-puissant saura bien déjouer les perfidies de nos ennemis, et lors même que nous avons devant nous une perspective peu encourageante, nous sommes persuadés qu'un jour l'œuvre du Seigneur deviendra de nouveau florissante. »

Avec l'émancipation des esclaves, des circonstances plus paisibles survinrent à la Jamaïque, et la mission put reprendre librement son travail.

CHAPITRE VII

Les missions baptistes aux Antilles.

Le nègre Georges Liele, qui fonda la première communauté baptiste à la Jamaïque, est un homme remarquable à plus d'un titre. A la suite de la guerre de l'indépendance américaine, et en raison de ses opinions royalistes, il quitta son pays natal, la Virginie, et vint à la Jamaïque. En 1783, nous le trouvons à Kingston. Il s'était mis à prêcher dans une petite maison, et, de concert avec quatre nègres qui s'étaient enfuis comme lui du continent américain, il avait formé une communauté chrétienne. Celle-ci s'accrut peu à peu, et devint assez importante pour que le parlement de la colonie consentît à la reconnaître. En 1791, elle comptait 350 membres. Liele gagnait sa vie comme ouvrier de ferme et comme voiturier. Quelques sermonnaires et de bons vieux livres de piété lui fournissaient la matière de ses prédications, qui avaient lieu deux fois par dimanche et à plusieurs reprises pendant la semaine. La communauté se composait essentiellement d'esclaves. Ceux-ci n'y étaient admis que sur le vu d'un certificat de bonne conduite, délivré par leurs maîtres. Les nègres libres qui en faisaient partie, bien que fort pauvres, firent l'acquisition d'un terrain sur lequel ils construisirent une chapelle.

Cette communauté se constitua définitivement sous le nom d'Eglise anabaptiste, sans se douter que ce nom d'anabaptiste n'était guère employé que comme sobriquet. Son acte constitutif, divisé en plusieurs articles, a sa base dans la Bible. Les dispositions qu'il renferme se rapportent surtout à des cérémonies extérieures, comme l'onction des malades et le lavage des pieds, mais elles témoignent d'un christianisme de bon aloi.

Lors de la dédicace du temple, en 1793, 500 personnes avaient déjà reçu le baptême. Une annexe fut établie à Spanish-Town. Ces succès éveillèrent la méfiance des blancs, qui, jusqu'alors, n'avaient pas vu cette Eglise de mauvais œil. A la suite d'une de ses prédications, Liele fut mis en prison comme révolutionnaire. Bientôt relâché, il fut de nouveau incarcéré pendant un temps assez long, à cause de la dette contractée pour l'érection de la chapelle. Toutes ces épreuves ne le découragèrent pas. Une fois sorti de prison, il se mit de nouveau à prêcher l'Evangile, ce qu'il

fit jusque vers l'an 1828. Il eut pour successeur un nègre, du nom de Killick, qui jouissait d'une grande considération dans l'île. Cet homme, d'une piété et d'une honnêteté parfaites, excellait dans la connaissance des Saintes-Ecritures, comme aussi dans la manière de les appliquer aux devoirs de la vie pratique; et pourtant il n'avait fréquenté aucune école.

A l'époque où Killick se chargea de cette paroisse, elle était en décadence et ne comptait plus que 39 membres. Ce chiffre s'éleva sous sa direction à 3700. Cette communauté s'est maintenue jusqu'à nos jours. L'annexe, Spanish-Town, disparut bientôt; mais on en constitua d'autres à Morant-Bay et à Béthany.

Dès le commencement de ce siècle, la Société anglaise des missions baptistes, fondée en 1792, avait fait diverses tentatives pour évangéliser la Jamaïque. C'est en 1813 que son premier missionnaire, le rév. Rowe, vint s'y établir. Il débuta dans une plantation à St.-James, où il s'occupa d'abord d'un certain nombre d'esclaves baptistes. C'est par ses soins que furent fondées les Eglises de St.-James et de Trelawny, au nord-ouest de l'île. Il dut user d'une extrême prudence en ce qui concernait les relations de maîtres à esclaves et insister sur les devoirs de ces derniers, selon les Ecritures. Les missionnaires qui vinrent ensuite eurent soin de se conformer à cette règle.

Rowe ne fut pas longtemps à l'œuvre. Il eut pour successeur Compere, puis bientôt après, en 1817, le missionnaire Coultart. Ce dernier fut un ouvrier béni. Après cinq années d'activité, son Eglise comptait 1000 membres. Il fonda, en 1822, une seconde communauté à Kingston. Il était excessivement scrupuleux pour l'admission des personnes qui demandaient le baptême. Il affirme que, parmi les membres de l'Eglise, il s'en trouvait beaucoup qui se distinguaient par leurs sentiments et leur conduite chrétienne.

« Nos réunions de prières mensuelles, écrivait Coultart, sont très fréquentées, bien que, pour nous conformer aux règlements de police, nous soyons obligés de les fixer avant le coucher du soleil, moment très mal choisi pour nos nègres. Ah! si vous pouviez entendre les prières que ces pauvres enfants de l'Afrique font monter vers le trône de la grâce, vous éprouveriez, j'en suis certain, la plus vive émotion. Dans notre dernière assemblée, un de nos nègres, priant avec ferveur, s'exprimait ainsi : « Seigneur! » sauve les pauvres pécheurs nègres! Détruis dans mon cœur » toutes les œuvres du diable! sauve les pauvres Africains; moi » avec eux, et conduis-nous bientôt dans le lieu où il n'y aura plus

» ni larmes, ni travail! » — « Ah! Massa! s'écriait une négresse » baptisée, ma langue est tellement pécheresse et si perverse que » je ne puis dire quelque chose de bon. Un jour j'ai entendu » Massa lire : Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir » le royaume de Dieu. Je n'ai pas compris ce mot : naître de » nouveau, et cela m'a empêché de dormir pendant plusieurs » nuits. Alors, dans mon angoisse, j'ai envoyé chercher le Frère » qui est venu me parler de Jésus, le Sauveur, par la grâce » duquel il y a un pardon pour moi. Aujourd'hui, je pleure de » reconnaissance et je ne veux plus vivre que pour lui! » Un nègre mourant s'était couché à terre, les yeux fermés et les bras croisés sur la poitrine. A l'arrivée du missionnaire, il étendit les mains vers lui et dit : « Ah! Massa! Vous connaissez le pauvre » Adam. Le voilà maintenant. Combien souvent ne vous ai-je pas » entendu prier et louer Dieu! Mais faites-moi une seule fois » encore entendre votre voix! Chantez-moi les louanges de mon » Jésus; et, pendant que vous chanterez, je me glisserai tout dou- » cement vers mon Sauveur, dans ma patrie. » Un autre mourant disait : « Adieu! Massa! demain, avant que le soleil soit levé, je serai auprès de mon Sauveur, et j'aurai fait, en chantant, mes adieux à cette vallée de larmes. » — « Être témoin de pareilles scènes, dit Coultart, vaut mieux que tout ce que le monde peut offrir. De tels faits, j'en conviens, ne sont pas fréquents; mais, dans leur petit nombre, ils sont déjà une riche compensation à toutes les difficultés que nous avons à supporter. »

En 1822, le missionnaire Tinson vint en aide à Coultart. Plus tard, en 1823, Thomas Knibb exerça son activité missionnaire à Manchioneal. Puis, voyant la santé chancelante de Coultart et de Tinson, il s'établit à Kingston, tandis qu'un autre ouvrier allait prendre sa place à Manchioneal. Dès lors, les communautés se développèrent rapidement, bien qu'une grande mortalité continuât à sévir parmi les nègres. Thomas Knibb écrivait en 1823 : « Plusieurs des stations de la Jamaïque réclament avec instance du secours. Des centaines de pauvres nègres meurent chaque année, sans qu'ils puissent avoir auprès d'eux un seul chrétien pour les conduire à l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Quelques secours nous viendraient bien en aide pour arracher ces âmes à la perdition. »

Le secours si ardemment désiré fut accordé dans une abondante mesure par l'arrivée de deux hommes qui occupent une place distinguée dans l'histoire de la Jamaïque : Burchell et William Knibb.

Thomas Burchell, né le 25 décembre 1799, dans la petite ville de Tetbury, près de Bristol, reçut de ses parents, surtout de sa mère, une éducation chrétienne. Sa famille appartenait à la classe moyenne et se rattachait à l'Eglise baptiste. Enfant, il était courageux, plein de hardiesse, toujours le premier dans les jeux de son âge. Il ne reçut pas une culture supérieure, mais il acquit de solides connaissances, à l'école d'abord, puis chez un prédicateur baptiste. Ayant commencé dès lors un apprentissage de tisserand, il gagna bien vite l'affection de son patron et la confiance de ses compagnons de travail, sur lesquels il exerçait une heureuse influence. Il aimait à se rendre de grand matin, avec sa Bible, dans une forêt voisine qui lui offrait un lieu de méditation conforme à ses goûts. Un jour qu'il s'y trouvait, il fut pris pour un braconnier par le garde-forestier. Celui-ci allait lui tirer dessus, quand il reconnut sa méprise. Le jeune Burchell, en retour, eut la joie de l'atteindre avec d'autres armes et de l'amener à Dieu. Il exerça une influence sérieuse et bénie sur la fille de son maître. Comme elle s'était emportée un jour contre sa mère, il la prit à part, l'exhorta avec douceur et pria pour elle. Ceci n'ayant pas suffi à la conduire repentante auprès de sa mère, il lui lut et lui expliqua le passage des Proverbes (chap. XXVIII, vers. 14), où il est parlé de celui qui endurcit son cœur. A l'ouïe de cette parole, elle fut si vivement impressionnée qu'elle ne tarda pas à se convertir à Dieu. C'est en 1817 que Burchell reçut publiquement le baptême. Cette cérémonie fit sur lui une profonde impression. Peu de temps après, dans le cours d'un voyage, il tomba entre les mains d'une troupe de contrebandiers. Ceux-ci le prenant pour un espion de la douane, allaient le tuer. Burchell demeura ferme, en appela à la conscience de ces hommes, et ses paroles produisirent sur eux un tel effet, que non seulement ils épargnèrent ses jours, mais abandonnèrent leur vie coupable. Il visita dans sa prison un voleur qui l'avait autrefois trompé, et le fit rentrer en lui-même. Sa vie est remplie de traits analogues.

Les dons qu'il avait reçus le désignaient naturellement au choix de ses frères baptistes. Il débuta comme prédicateur, à l'âge de dix-huit ans. Mais il se sentait appelé à travailler au salut des païens. Le comité des missions baptistes le plaça sous la direction du Dr Ryland pour le préparer à sa future carrière. En 1823, il reçut la consécration. A cette occasion, de ferventes prières montèrent à Dieu. Il en est une qui frappa particulièrement Burchell et les assistants : quelqu'un supplia le Maître de la moisson de ne pas per-

mettre que son serviteur fût rappelé de son champ d'activité, avant d'avoir gagné à l'Evangile au moins 10 000 païens. Bientôt après, il fut désigné pour la mission dans la Jamaïque, où il se rendit après avoir épousé Mlle Lusty, de Kingstanley.

La traversée fut longue et périlleuse. Ils abordèrent à Montego-Bay, le 15 janvier 1824. Les débuts de Burchell furent difficiles, car il ne put avoir accès dans la station de Croocked-Spring, qui lui avait été destinée. Tout ce qu'il put obtenir fut de visiter les nègres de la plantation de Flamstead, mais sans être autorisé à y prêcher chaque dimanche. A peine réunissait-il 300 auditeurs dans les rares cultes qu'il pouvait organiser. Burchell s'établit ensuite à Montego, ville de 6000 habitants, bâtie dans une charmante situation. Il rencontra beaucoup de difficultés avant de pouvoir y prêcher régulièrement. De là, son activité se portait aussi sur Lucea, localité située plus à l'ouest.

La prédication de ce serviteur de Dieu ne fut tout d'abord pas appréciée. Elle était en opposition trop ouverte avec les mœurs relâchées et les préjugés de ceux qu'elle désirait atteindre. Mais bientôt les choses changèrent. De semaine en semaine, les auditoires augmentaient. Nombreux furent ceux qui se posèrent la question décisive : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Des conversions étonnantes se produisirent. Un lieu de culte plus vaste devint urgent. On le trouva dans un ancien palais de justice où Burchell put prêcher à de grandes foules. La première année de son activité, au mois de juin, ce missionnaire put baptiser trente-trois païens. Ces baptêmes eurent lieu dans un fleuve, conformément aux usages baptistes, et à quatre heures du matin, afin d'éviter toute affluence de peuple. Cette précaution était bien nécessaire, car les planteurs, qui redoutaient l'émancipation des noirs, étaient très hostiles à l'Evangile. Il fallait aussi tenir compte de la jalousie des chrétiens qui se rattachaient à l'Eglise anglicane. Burchell fut appelé à se justifier au sujet de ces baptêmes. On aurait voulu pouvoir lui reprocher une infraction à la loi. Mais il réussit à se disculper entièrement; et quand on voulut lui interdire pour l'avenir de baptiser les nègres sans la permission de leurs maîtres, il déclara cette exigence illégale et le prouva devant les tribunaux, qui lui donnèrent gain de cause. Les journaux attaquèrent Burchell et les baptistes avec un acharnement inouï. On alla jusqu'à dire que l'affluence de ses auditeurs provenait surtout de ce qu'il excitait les passions des nègres et les poussait à la révolte. Ces attaques eurent pour résultat une diminution du nombre de ses auditeurs.

La position de Burchell devint d'autant plus pénible que la santé de sa femme déclinait de jour en jour. « Le Seigneur seul, écrivait-il, sait ce qui nous convient; mais parfois, quand tout nous est contraire, il nous est difficile de dire du fond du cœur et non des lèvres seulement : « Que ta volonté soit faite! » Il eut toutefois la satisfaction de voir que, pendant ce temps, la communauté de Flamstead s'était considérablement accrue et qu'il s'y trouvait un grand nombre de candidats au baptême.

Il trouva un autre sujet d'encouragement dans le fait que, s'étant rendu à Kingston pour affaires concernant son Eglise, il vit les missionnaires Coultart et Tinson ainsi que MM. Philipps de Spanish-Town, et Philipps de Anotta-Bay. Ils jouirent de leurs entretiens fraternels, et décidèrent qu'ils auraient à l'avenir, et chaque année, une réunion de ce genre.

A son retour de Kingston, Burchell offrit à la classe cultivée de Montego une série de conférences sur le christianisme. C'était en 1824, et dans les premiers jours de l'an 1825 il s'exprimait en ces termes : « Une nouvelle année vient de s'ouvrir pour moi. A peine sais-je de quel côté me diriger, car plus je regarde au loin, plus l'horizon est noir. »

Les singularités des baptistes paraissaient inacceptables à nombre de personnes. Même des missionnaires d'autres communautés prêtèrent l'oreille aux bruits malveillants qu'on faisait courir sur leur compte et contribuèrent à les répandre parmi les nègres. Leurs principaux adversaires étaient toujours certains colons dont l'hostilité se montrait de mille manières. Quand le missionnaire baptiste devait prêcher, ils avaient soin, tantôt d'appeler un prédicateur anglican, tantôt d'organiser un culte présidé par quelque grossier surveillant d'esclaves; d'autrefois ils envoyaient travailler à la campagne ceux des auditeurs de Burchell qui demeuraient à Montego. Quant à ceux qui ne consentaient pas à quitter la chapelle, ils étaient punis de 39 coups de fouet, ou, ce qui était pire encore, envoyés à la maison de correction. Enfin, pour empêcher la fréquentation du culte à Flamstead, on usa d'un moyen qui ne pouvait manquer son effet. Les esclaves qui y venaient des plantations éloignées étaient arrêtés comme fugitifs, incarcérés pendant le dimanche et renvoyés à leurs propriétaires, qui avaient le droit de les punir.

Malgré tous ces obstacles, les travaux et les peines de Burchell commencèrent à porter des fruits. Une communauté régulière se constitua à Flamstead. De Falmouth et de Lucea, on lui demandait à grands cris du secours. Il écrivait à ses frères d'Europe : « Je

consentirais volontiers à demeurer dans une hutte et à ne vivre que d'ignames et de pain, si je pouvais par ce moyen me procurer un collaborateur. » Cet appel ne reçut pas de réponse. Il fut obligé de pourvoir seul à son œuvre. Il y consacra tout ce qu'il avait de forces, et ne le fit pas en vain. Ses prédications touchaient les cœurs. Noirs et blancs en étaient saisis, et l'affluence devint bientôt telle que la salle de réunion ne suffisait plus à la contenir. Il arriva même une fois que la poutraison cédant sous le poids des auditeurs, il fallut fuir en toute hâte pour éviter une catastrophe. Plus de mille personnes suivaient règulièrement les cultes. En un seul jour on baptisa 130 païens. On aurait tort de croire que les admissions fussent prononcées à la légère. « Quand des candidats au baptême se présentent chez moi, écrivait Burchell, je les envoie tout d'abord auprès de quatre ou cinq membres de la communauté en qui j'ai pleine confiance. Ils s'entretiennent avec eux, ensuite je leur parle moi-même, je me procure les témoignages des chrétiens qui les connaissent, et je me donne toute la peine possible pour achever de les éclairer. »

Les convertis lui étaient très attachés. Il en eut les preuves à l'occasion d'une maladie qu'il avait contractée au cours de ses tournées d'évangélisation. Dans plusieurs endroits, les noirs se réunirent spontanément pour intercéder en sa faveur; des milliers de fidèles demandèrent à Dieu de lui rendre la santé; ils furent exaucés. Burchell se rétablit, mais il eut une rechute pour avoir voulu reprendre trop tôt sa tâche. Alors les médecins déclarèrent qu'il devait quitter la Jamaïque. Il ne put s'y résoudre et se borna à se rendre à bord d'un vaisseau, afin d'y respirer l'air fortifiant de la mer. De tous côtés les noirs accouraient et le suppliaient à genoux de venir leur prêcher l'Evangile. Un nègre émancipé lui offrit de vendre, en faveur de la mission, sa maison qui valait de 8 à 10 000 francs et qu'il s'était acquise à la sueur de son front. Comment, dans ces circonstances, trouver le repos, dont il avait besoin ! Il n'y fallait pas songer. Atteint de la fièvre, Burchell vit bien qu'il devait partir, s'il ne voulait pas s'exposer à une mort certaine. Il partit donc, le cœur brisé, mais en emportant du moins la consolation que l'Evangile ne cesserait pas d'être prêché au sein de son troupeau. Sam, un nègre converti qui avait souffert pour sa foi et n'en continuait pas moins à annoncer l'Evangile avec ardeur, dit à cette occasion : « Si massa prédicateur doit partir, massa Jésus restera ! Si nous, pauvres nègres, sommes faibles, massa Jésus, lui, est fort ! »

Burchell arriva en Angleterre, assez fortifié pour pouvoir travailler énergiquement en faveur des missions. Jusqu'à cette date, il était demeuré à peu près inconnu, parce que les colons avaient répandu sur son compte des bruits tellement défavorables, que le Comité des missions n'avait pas eu le courage de faire connaître au public ce qu'il savait de son œuvre. Son arrivée suffit pour faire tomber ces calomnies et réveiller partout l'intérêt le plus vif en faveur de la Jamaïque.

En janvier 1827, il put retourner dans son île bien-aimée. Il y fut reçu par les nègres avec les témoignages de la plus touchante sympathie. Mais de nouvelles difficultés l'attendaient. Au mois de décembre précédent, le corps législatif de la colonie avait promulgué une loi qui défendait aux esclaves de prêcher et d'enseigner, sous peine de recevoir le fouet ou d'être envoyés à la maison de correction. Entre le lever et le coucher du soleil, aucune salle de prière, aucune église ne devait être ouverte. Il était, de plus, interdit aux esclaves de donner quoi que ce fût à leurs conducteurs spirituels. Cette loi devait entrer en vigueur dès le 1er mai, et l'on se proposait de ne point attendre la sanction du gouvernement anglais. Par cela même, l'espoir qu'avait eu Burchell, de trouver à la Jamaïque la moitié de la somme nécessaire à la construction d'un nouveau temple, était perdu. Le baptême de 75 nègres, auquel il put procéder tôt après son retour, vint toutefois le rassurer au moment d'affronter de nouvelles tempêtes. Il eut un nouveau sujet de joie par le fait que, pendant son absence, sur les 600 membres de sa communauté, un seul avait dû être exclu, pour mauvaise conduite; et encore put-il se convaincre que le coupable s'était sincèrement repenti. Enfin, il lui fut permis de fonder, à neuf lieues de Montego, une station dans la ville de Falmouth, chef-lieu de la paroisse de Trelawney, qui ne comptait pas moins de 26 000 esclaves. En présence de ce surcroît de travail, il eut recours à l'assistance d'un aide, nommé Mann, qui lui était d'autant plus indispensable que, depuis son retour, il sentait plus que jamais combien sa santé était altérée.

Pendant ce temps, et dans mainte station, la persécution continuait à sévir contre les chrétiens. Deux nègres virent leurs pauvres cabanes démolies et furent conduits à la maison de correction, les fers aux pieds et aux mains. Pour quel motif? Parce qu'ils avaient prié Dieu! L'un d'eux priait et chantait dans sa prison. Pour le corriger, le geôlier imagina de le châtier à coups de fouet; mais plus on le tourmentait, plus il priait. En désespoir

de cause, le gardien le conduisit devant le tribunal. En présence de ses juges, le prisonnier ne put que déclarer qu'il ne voulait pas renoncer à ses chères habitudes. « Si vous me relâchez, disait-il, je prierai ; si vous me gardez en prison, je prierai... et je prierai encore si vous me faites battre. Il faut que je prie, et je prierai. » Pour se débarrasser de cet « incorrigible prieur, » le geôlier aurait volontiers consenti à perdre la moitié de son salaire. Les juges finirent par le libérer d'une partie de sa peine et l'envoyèrent prier ailleurs.

Burchell lui-même devait s'attendre à comparaître d'un moment à l'autre devant le tribunal. Il avait enfreint la loi dont nous avons parlé plus haut, en faisant ouvertement une collecte en faveur de la nouvelle église. Les ennemis du missionnaire chargèrent le plus acharné des leurs de porter plainte contre lui et de faire mettre en prison tout nègre qui se permettrait de parler de Jésus-Christ à l'un de ses semblables. Burchell se défendit avec un tel sang-froid, qu'on n'osa pas mettre la main sur lui. On se borna à lui déclarer que s'il ne se conformait pas strictement à la nouvelle loi, on sévirait contre lui. Mais cette loi était si injuste que le gouvernement anglais refusa de la sanctionner. Cette décision ne fit qu'augmenter l'animosité des colons. Un rapport rempli de calomnies fut rédigé. On reprochait au missionnaire, d'abord, d'avoir cherché à exploiter les nègres, puis de les avoir poussés à le révolte et d'être ainsi la cause de la misère générale. La fausseté de ces accusations était si manifeste, qu'on eut honte de les imprimer. On laissa donc tomber, pour le moment du moins, la plainte portée devant les tribunaux.

Pendant ce temps, la communauté continuait à s'accroître. En 1827, 143 personnes avaient reçu le baptême ; dans l'année suivante, il y en eut 100. La communauté de Kingston, dirigée par le missionnaire Coultart, faisait aussi des progrès réjouissants. Au jour de Pâques, 70 personnes y furent baptisées ; 2000 auditeurs en suivaient le culte. D'autres stations s'étaient formées en divers lieux, et entouraient comme d'une couronne cette île naguère plongée dans les ténèbres.

La conférence des missionnaires baptistes eut lieu, au mois d'avril 1829, à Montego. Cette réunion procura à Burchell une vive joie. Peu de temps après, il put fonder une nouvelle communauté à Savanna-la-mar, sur la côte occidentale de l'île, dans le district de Westmoreland. Il évangélisa de plus, à ses propres frais, deux stations, St Anns-Bay et Ocho-Rios qui étaient privées de

missionnaires, et qui, jusqu'alors, s'étaient rattachées à une autre société. Puis, en lieu et place de la station supprimée de Croocked-Spring, il fonda celle de Salters-Hill, où le missionnaire Cantlow put être placé, à la grande joie des 600 membres de la communauté. Ce nouvel auxiliaire venait à propos. L'intrépide et infatigable compagnon d'œuvre de Burchell, J. Mann, était mort à Falmouth en février 1830. Il fallait remplacer ce vaillant soldat du Christ. Les yeux de tous se dirigèrent sur William Knibb, l'homme le plus distingué de cette mission, après Burchell. On vit alors quelque chose de saisissant. La communauté ayant été assemblée, Burchell l'exhorta d'une manière pressante à ne se laisser diriger dans son choix que par des motifs agréables à Dieu. Tous les assistants, les yeux baignés de larmes, se levèrent, comme un seul homme, en étendant leurs mains vers Knibb. Burchell lui-même pleurait. Comment Knibb eût-il pu résister à un semblable appel! Dès lors Burchell, déchargé d'une partie de son lourd fardeau, put créer un poste à Gurneys-Mount (autrefois Shepherds-Hall), à sept lieues de la ville, dans la montagne. Voici ce qu'il écrit à cette époque :

« C'est à peine si je suis vingt-quatre heures de suite à la maison. Pendant ces dix derniers mois, j'ai parcouru plus de 1200 lieues; il y a eu des semaines où je n'en ai pas fait moins de 40. Le corps fatigué, l'âme angoissée, rarement au sein de ma famille, rarement dans ma paroisse, je me vois continuellement en butte à mille persécutions. Voilà ma situation. C'est une charge trop lourde pour moi. Le dernier courrier m'apportait l'appel d'une communauté baptiste de l'Amérique du nord. Si je ne tenais pas à éviter jusqu'à l'apparence de fuir le danger et de redouter l'épreuve, j'accepterais peut-être. Mais je vois devant moi des milliers d'âmes qui soupirent après le pain de vie; est-ce le moment de se reposer ? »

Il n'avait pas à compter seulement avec la fatigue. Ses ennemis s'ingéniaient à lui rendre la vie amère. Depuis les plus méchantes attaques dans les journaux jusqu'aux taquineries les plus mesquines, tout leur était bon pour lui témoigner leur hostilité ! C'est ainsi qu'on en vint à interdire toute réunion religieuse pour les nègres, depuis six heures du soir. Cette mesure était un aggravation des défenses précédentes; elle équivalait à la suppression de tout enseignement religieux. Les baptêmes n'en continuaient pas moins. Deux mille âmes furent ajoutées à la communauté dans le courant de l'année 1830. C'étaient là des signes trop réjouissants pour que Burchell ne supportât pas avec courage les désagréments

de toute nature qu'il rencontrait sur sa route. Mais sa santé était profondément altérée ; un prompt retour en Angleterre pouvait seul l'arracher à une mort certaine. Au mois de juillet 1831, il atteignait de nouveau les rivages de sa patrie.

Burchell espérait recouvrer en Angleterre une partie au moins de ses forces qu'un travail excessif avait épuisées ; mais il voulait de plus chercher à gagner des ouvriers pour sa mission. Cette tâche n'était pas aisée ; il devait s'attendre à rencontrer beaucoup de soupçons et de préjugés. On trouvait à redire à tout ce qu'il avait fait ; on jugeait défavorablement le rapide accroissement des troupeaux, ainsi que la surveillance spirituelle qu'il avait exercée. Il se vit contraint de se justifier publiquement. Nous extrayons les lignes suivantes de l'écrit qu'il publia dans ce but ; elles nous permettront en même temps de nous faire une juste idée de l'état de la mission baptiste :

« A l'époque où je quitte la Jamaïque, écrit-il, la communauté de Montego-Bay compte 1600 membres et 3000 auditeurs réguliers. Un certain nombre de ces chrétiens habitent la ville, mais la grande majorité est disséminée dans la campagne, jusqu'à neuf lieues de distance. Depuis six heures du matin jusque bien avant dans la soirée, je m'occupe des nègres. Dans le courant de la semaine, je réunis une fois la communauté pour la prière, puis je donne quelques heures aux membres de l'Eglise ainsi qu'aux candidats au baptême ; enfin je fais des visites à domicile. En présence du grand nombre de communautés dispersées, je me suis vu obligé de les diviser en plusieurs circonscriptions et de donner à chacune d'elles un directeur, afin de me faciliter la surveillance générale. Le directeur de la circonscription est tenu de visiter les membres de l'Eglise aussi souvent que possible et de s'informer de ce qui les concerne. Il me fait rapport et ses observations sont consignées dans le registre, à côté de chaque nom. De cette manière, j'apprends à connaître beaucoup d'individus qui, sans cela, échapperaient à mon contrôle. »

Burchell s'exprime ainsi au sujet des contributions des noirs, dont on avait beaucoup parlé en Angleterre : « Puisqu'on signale le taux élevé de ces dons, je ferai remarquer que je les envisage comme un devoir chrétien. Pendant trop longtemps on nous a combattus avec les armes du mensonge, et rarement on s'est donné la peine de s'enquérir de l'état des choses. Toutes les fois qu'on l'a fait, le résultat nous a été favorable. A la nouvelle que divers abus s'étaient glissés parmi nos nègres, j'ai immédiatement

cherché à les découvrir ; mais je n'ai jamais rien trouvé de semblable. Assurément je ne prétends pas avoir déraciné tout mal. Il s'en trouve sans doute beaucoup encore ; mais ce que je certifie, c'est que je n'en ai pas connaissance. Si maintenant ces pauvres gens ne possèdent pas toutes les connaissances religieuses dont on se glorifie en Angleterre, ils n'en donnent pas moins des témoignages d'une sincère conversion. Je puis en parler avec une joyeuse confiance. J'en ai visité un grand nombre à leurs lits de mort ; j'ai entendu leurs dernières paroles ; je les ai vus s'en aller en paix, et souvent j'ai tressailli de joie en voyant la puissance de la religion du Christ. Pour un grand nombre, j'ai été, durant de longues années, le témoin de leur piété au milieu de la détresse, de la persécution et de la souffrance. J'ai entendu leurs ferventes prières, dont j'ai béni Dieu avec des larmes de reconnaissance, et j'ai l'intime conviction que nous verrons devant le trône de Dieu plusieurs de ces pauvres méprisés, tandis que beaucoup d'hommes, infiniment plus instruits, ne s'y trouveront pas. »

La publication de Burchell dont nous venons de donner un extrait éveilla un immense intérêt en faveur des missions. La question de l'émancipation des esclaves, qui était alors pendante devant le parlement, en reçut elle-même une puissante impulsion. Elle devint la question du jour. Les partisans de cette mesure, peu nombreux d'abord, formèrent bientôt un parti puissant ; leur triomphe commençait même à s'accuser. Le contre-coup de cet état de choses se fit sentir vivement à la Jamaïque. Les colons se préparèrent à résister, tandis que l'espoir de la délivrance s'accrut de plus en plus chez les esclaves. De fausses nouvelles, facilement accueillies, se répandaient dans l'île. On y disait, entre autres, que les décrets d'émancipation avaient déjà reçu la sanction royale et que, à Noël, tout travail des esclaves serait suspendu. Qu'on se figure la stupéfaction des nègres quand, après cette fête, ils furent astreints au travail comme par le passé ! C'en était trop pour eux, et cette amère déception fut le signal de la révolte. — Burchell ne s'en doutait nullement quand il aborda à Montego-Bay, le 7 janvier 1832. Avant même d'avoir atteint le rivage, il fut fait prisonnier de guerre et conduit à bord d'une frégate qui stationnait dans le port.

La perturbation était grande dans l'île. Les missionnaires avaient usé de toute leur influence pour maintenir l'ordre ; mais le mouvement qui s'était communiqué à toute la population noire était trop puissant pour qu'ils pussent le contenir, même dans leurs

paroisses. De tous côtés on brûlait les plantations ; par représailles, la nouvelle église de Saltershill fut incendiée par les colons. Les nègres en étaient venus à tuer les soldats avec une fureur de bêtes fauves, et les soldats qui les poursuivaient les massacraient avec une rage non moins grande. Toute la haine des colons se concentrait sur les missionnaires, qu'on regardait comme les promoteurs de la révolte. Ils étaient tous emprisonnés à Montego, où les scènes les plus révoltantes se passèrent sous leurs yeux. Leurs ennemis croyaient leur perte certaine et ne cachaient pas la joie qu'ils en éprouvaient. Mais au bout de peu de temps ils furent relâchés, grâce à la caution d'un chrétien généreux et sur la promesse qu'ils firent de ne point quitter la ville.

On était particulièrement exaspéré contre Burchell. Lorsqu'on l'amena du vaisseau à la maison de justice, sa vie fut menacée par une foule furieuse. Il reçut un coup de poignard qui traversa ses habits, sans le blesser. Les cris : « A mort ! Pendez-le ! » retentissaient de toutes parts. Cependant il arriva sain et sauf devant le tribunal. On avait tout essayé dans le but de trouver un témoin prêt à déclarer que Burchell avait, de manière ou d'autre, excité les nègres à la révolte, et l'on avait enfin découvert un nègre qui consentait à déposer dans ce sens. Mais son affirmation fut controuvée, de sorte que le témoin et le missionnaire furent mis au cachot. Le faux témoin, torturé par les remords de sa conscience, avoua bientôt qu'il avait été gagné à prix d'argent et qu'il avait commis un parjure. Néanmoins, Burchell demeura en prison.

Pendant ce temps, la révolte avait été réprimée. Bon nombre de nègres qu'on avait incarcérés furent exécutés après un court procès, mais non sans qu'on eût tenté de leur arracher des accusations contre les missionnaires. On prétend que plusieurs d'entre eux, condamnés uniquement pour avoir entretenu des relations avec les baptistes chrétiens, moururent innocents et martyrs de leur foi.

Faute de preuves, Burchell fut mis en liberté. Mais il dut quitter en toute hâte sa maison pour se sauver à bord d'un vaisseau. C'est dans ces conditions que ce vaillant serviteur du Christ quitta le pays qui avait été le théâtre de son œuvre de dévouement. Quant à ses ennemis, plusieurs périrent d'une mort violente et prématurée. Après une traversée périlleuse, Burchell arriva à Baltimore, d'où il passa en Angleterre. Dans cette seconde partie de son voyage, étant à bord d'un vaisseau sur lequel le choléra s'était déclaré, il avait eu la joie de donner de nouvelles preuves de son

intrépide dévouement, en remplissant à la fois les fonctions d'ecclésiastique et de médecin. Son ami et compagnon d'œuvre à la Jamaïque, Knibb, était également arrivé en Angleterre. Ces deux hommes de foi se mirent aussitôt à travailler en faveur de la cause de l'émancipation des esclaves. Ils prononcèrent à ce sujet d'éloquents discours, qui produisirent une profonde impression. Lorsqu'ils eurent dépeint les souffrances des esclaves, lorsqu'ils eurent montré les fruits que le christianisme avait déjà portés et affirmé que ces chrétiens nègres, persécutés et méprisés, priaient pour leurs bourreaux, l'émotion et l'enthousiasme ne connurent plus de bornes. Ils contribuèrent puissamment à la victoire que la cause de l'émancipation remporta au parlement, en 1833. De plus, ils suscitèrent un vif intérêt pour les missions baptistes. On donna d'abondantes contributions pour la reconstruction des stations et des chapelles, si bien que c'est avec une somme de 260 000 francs que Burchell retourna, l'année suivante, à la Jamaïque, où, déjà avant son arrivée, l'esclavage avait été aboli.

C'est ici que nous terminons la première partie de l'histoire des missions baptistes à la Jamaïque. Mais nous ne quitterons pas ce sujet sans parler encore, et plus en détail que nous ne l'avons fait, de William Knibb, l'émule de Burchell.

Il naquit en 1803 à Kettering, près Northampton, où la Société des missions baptistes avait été fondée en 1792. Son père était un petit commerçant, tout préoccupé de son négoce ; mais sa mère était une chrétienne fidèle. Elle éleva ses huit enfants dans la crainte de Dieu. William fit un apprentissage d'imprimeur dans la même maison que son frère aîné, Thomas, dont l'exemple exerça sur lui une heureuse influence. L'imprimerie ayant été transportée à Bristol, les deux frères s'y rendirent. A côté des travaux de leur vocation, ils s'occupèrent d'une école du dimanche. L'aîné se fit baptiser en 1820 par le Dr Ryland, et William deux ans après. En 1822, Thomas, qui avait demandé à entrer au service de la mission, partit pour la Jamaïque, afin d'y prendre la direction d'une école. William resta à Bristol, continuant à vouer ses soins à son école du dimanche, tout en prêchant l'Evangile dans un quartier reculé de la ville. Les réjouissantes nouvelles qu'il recevait de la Jamaïque lui faisaient éprouver un ardent désir d'aller y travailler aussi. Dans sa modestie, il ne se sentait pas suffisamment doué pour la prédication, mais il espérait au moins pouvoir être employé comme instituteur. Peu de temps après, en 1823, Thomas mourait en disant : « J'aurais cent vies, que je les consacrerais

avec joie au service du Seigneur, à la Jamaïque. » William, profondément ému de cette nouvelle, y vit un appel d'En Haut et dit aussitôt : « C'est moi qui le remplacerai ! » Après son mariage avec Mlle Mary Watkins, Knibb quitta sa patrie, le 5 novembre 1824, et parvint à sa destination, le 16 février 1825. Les nègres l'accueillirent avec joie, en le saluant du nom de « massa prédicateur. »

Il fut placé à Kingston, qui comptait alors 33 000 habitants. Voici en quels termes il reproduit ses premières impressions :

« Je viens d'aborder au pays du péché, de la maladie et de la mort, où Satan domine avec sa redoutable puissance. Toute vie selon Dieu provoque ici la moquerie. On profane le dimanche et l'on fait la guerre à l'Eternel. Il est vrai qu'on ne s'oppose pas ouvertement à la religion, mais bon nombre de gens seraient heureux de voir tous les serviteurs de Dieu bannis du pays. Les enfants de l'Afrique, pauvres et méprisés, forment le plus beau contraste avec la population blanche. C'est avec bonheur qu'ils écoutent la Parole de Dieu. Malgré tout ce que j'en savais par mon frère, je suis étonné de les trouver aussi avides du pain de vie. Le prédicateur est saisi, en entendant les sanglots de ces pauvres noirs. Si bornés qu'ils soient, ils comprennent pourtant le message du salut dans son admirable simplicité ; mais ils sont encore comme cet aveugle de l'Evangile qui voyait les hommes semblables à des arbres. (Marc VIII, 24.) Ils s'efforcent de sortir de la nuit épaisse qui les environne ; mais il faudra du temps avant qu'on puisse les appeler autrement que de « petits enfants en » Jésus-Christ. » La malédiction de l'esclavage a agi ici comme une peste, entravant tout épanouissement moral. Je ne conçois pas comment on peut vivre en paix avec cette institution infernale. Je lui ai voué une haine implacable. Il est vrai que l'on pourvoit aux besoins matériels des esclaves ; mais pour le reste, ils sont plus à plaindre que les bêtes des champs ; la main de fer de l'oppression cherche continuellement à les maintenir dans l'ignorance. La vue de ces misères me perce le cœur, et j'ai honte d'appartenir à une race qui se rend coupable de telles atrocités. L'esclavage est exécrable parce qu'il est profondément immoral. C'est pourquoi tout chrétien doit souhaiter ardemment de le voir disparaître du monde entier. Quant à l'état intellectuel des esclaves, c'est le désert aride et sans eau. Leur abaissement moral sert d'argument à ceux qui prétendent que l'émancipation n'est pas réalisable. Mais qui donc les a démoralisés si ce ne sont leurs oppresseurs ? »

William Knibb apprit bientôt à connaître les 3 à 4000 nègres

dont se composait sa paroisse, et qui avaient conservé de son frère le plus touchant souvenir. Il s'occupa de l'école avec beaucoup de sollicitude. Le nombre des élèves s'éleva de 50 à 200, si bien qu'il fallut construire un nouveau collège, et, peu de temps après, une école spéciale pour les filles devint nécessaire. Il enseignait chaque jour pendant six heures et employait le reste de son temps à des travaux d'évangélisation. Ayant débuté comme prédicateur à Port-Royal, lors d'une visite qu'il y fit, il se vit contraint d'ajouter cette charge à toutes celles qu'il avait déjà. C'est là qu'il baptisa ses premiers convertis.

A Kingston, Knibb s'était attiré la haine des planteurs. On lui défendit de prêcher, et il dut se retirer dans un autre champ d'activité qui s'offrait à lui, à Savanna-la-mar et à Ridgeland. Sans qu'il le cherchât, il se vit toujours plus engagé dans la grande lutte contre l'esclavage. Jusqu'alors les baptistes avaient racheté des noirs, pour empêcher que les membres d'une même famille ne fussent vendus séparément et dispersés. On les libérait, dès qu'ils avaient gagné par leur travail le prix payé pour leur rachat. Cette généreuse pratique fut abandonnée, afin de ne pas fournir une arme aux adversaires, et les missionnaires se sentirent dès lors plus de liberté pour protester contre l'esclavage. Knibb ne resta pas longtemps dans cette station, dont la prospérité s'accusait toujours davantage, en dépit des persécutions que les nouveaux convertis avaient à subir. Il fut appelé à succéder au missionnaire Mann, à Falmouth. Son premier soin fut d'agrandir le temple de cette station. Il emprunta l'argent nécessaire, qu'il espérait rembourser peu à peu au moyen des contributions paroissiales. L'œuvre prospéra entre ses mains. Son activité était grande et sa foi ferme. Pendant une année, il parcourut 1200 lieues, et, en deux mois, il baptisa 250 personnes.

« Chaque dimanche, écrivait-il à son Comité, je célèbre trois cultes. Je me rends le mardi soit à Oxford, soit à Cambridge, à quatre lieues de Falmouth. Le mercredi, je suis à Rio-Bueno ou à Arcadia, stations distantes de six lieues. Le lendemain, je retourne à Falmouth pour y prêcher. Le samedi, je vais à Stewarts-Town, éloigné de huit lieues, ou en quelque autre endroit non encore évangélisé. Le reste du temps est consacré aux baptêmes et à la cure d'âmes. La station compte plus de 5000 personnes. J'ai le plus vif désir d'ouvrir une école du dimanche; malheureusement cela m'est impossible, car, dès six heures du matin à trois heures du soir, je n'ai pas un instant de repos. »

Voici ce qu'il écrivait à sa mère :

« Le Maître de la moisson recueille ici des âmes et répand abondamment son Saint-Esprit. Accablé comme je le suis par l'ardeur du soleil, je tombe souvent sans forces et je soupire après du secours. En vérité, la moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Combien déjà sont morts depuis que je suis arrivé! Bientôt mon tour viendra peut-être. Je suis prêt à vivre ou à mourir, selon que le Seigneur en décidera! »

Puis, songeant aux 20000 esclaves qui l'entourent et qui sont privés des bienfaits de l'instruction, il écrit au Comité : « Je pourrai succomber sous le faix, mais cela ne fait rien. Je possède une espérance bien fondée dans le sang du Christ. Mon frère mourant disait, et je le dis après lui : « Il est le Rocher, le Rocher inébranlable au milieu des flots agités. »

Tandis que Knibb travaillait comme nous venons de le voir, la fermentation augmentait chaque jour à la Jamaïque. Au bout d'un an et demi éclata la révolte que nous avons décrite. Le missionnaire fit tout son possible pour maintenir le calme. Il démentit dès l'abord la fausse nouvelle de l'affranchissement des noirs, et la traita d'invention diabolique. Il parcourut les environs et réussit à empêcher bien des nègres de participer au mouvement; il obtint même d'eux qu'ils se constituassent les protecteurs de la propriété de leurs maîtres. Il n'en fut pas moins arrêté. On le traîna à Montego et on l'y jeta en prison. Un négociant pieux s'étant porté sa caution, il fut relâché avec les autres missionnaires. L'accusation lancée contre eux dut être retirée, faute de preuves; mais on les pressa de quitter la Jamaïque. Knibb refusa, aimant mieux y rester, malgré les dangers qui menaçaient sa vie. Pénétré du sentiment de son innocence, il disait qu'il préférait mourir plutôt que de déshonorer la cause du Seigneur en l'abandonnant lâchement. Il obtint enfin l'autorisation de retourner à Falmouth où il trouva sa maison pillée et son église démolie. Durant trois nuits consécutives, il fut assailli par une bande de forcenés. Cependant, grâce à la protection divine, pas un cheveu de sa tête ne fut touché. Accusé de nouveau d'être le chef de la révolte, il présenta lui-même sa défense et força son dénonciateur à retirer sa plainte.

La rébellion était dès lors entièrement réprimée; le calme put renaître. Les missionnaires, admis à demeurer dans l'île, gagnèrent de plus en plus l'affection des nègres et la confiance des gens de bien. C'est dans le courant de cette même année 1832 que Knibb se rendit en Angleterre pour y soutenir, de concert avec Burchell, la cause de l'émancipation des noirs.

Nous possédons très peu de renseignements au sujet des autres stations baptistes de la Jamaïque jusqu'à l'époque de l'émancipation. Nous n'avons guère qu'un tableau statistique, donnant l'état général de l'œuvre en 1831. Nous y apprenons que le nombre total des communautés régulières était de 24; celui des membres, de 10838, dont 1931 baptisés dans le courant de la dernière année. Quatorze pasteurs dirigeaient ces troupeaux; nous ignorons si tous étaient des missionnaires européens ou s'il se trouvait dans leur nombre des hommes de couleur. Kingston avait deux communautés, l'une de 2937 membres, l'autre de 769; Yallah était une annexe de cette station. Nous mentionnerons encore Spanish-Town, Port-Royal, Old-Harbour, dans la partie sud-est de l'île. Du côté du nord, nous trouvons, en commençant par l'est : Anotta-Bay, Port-Maria, Ocho-Rios, St.-Anns-Bay, Rio-Bueno, Stewarts-Town, Falmouth et ses stations extérieures, puis Montego-Bay, Gurneys-Mount, Crooked-Spring, Lucea et, au sud-ouest, Savanna-la-Mar. Seules, les stations de Kingston, Spanish-Town et Montego-Bay comptaient au delà de 1000 membres; les autres, de 22 à 800.

A côté des grandes associations missionnaires, aux travaux desquelles nous avons consacré nos derniers chapitres, d'autres Sociétés, moins importantes, ont aussi accompli aux Antilles une œuvre que nous allons indiquer en quelques mots.

Il est difficile de dire exactement ce qu'a fait la Société des missions de l'Eglise anglicane. On rapporte le commencement de ses travaux à l'année 1815. C'est vers ce temps-là qu'on s'occupa des écoles de noirs à Antigoa. Ces écoles furent-elles fondées par la Société ou durent-elles leur origine au legs fait par le savant Robert Boyle (1691) pour la propagation de la foi chrétienne parmi les païens? C'est ce qu'on ne saurait dire. Jusqu'à la guerre de l'indépendance américaine, les revenus de ce legs furent consacrés à l'entretien d'une école dans la Virginie; dès lors, ils furent affectés aux écoles des Antilles, et c'est à ce propos qu'on mentionne une « Société pour l'instruction religieuse et la conversion des Antilles anglaises. » Ces écoles, dont le *Magasin des Missions de Bâle* a donné à plusieurs reprises des nouvelles, comptaient, en 1820, environ 400 écoliers. Plus tard, il est question de 15 écoles, comprenant ensemble 1500 enfants. La Barbade, la Dominique et Saint-Vincent avaient aussi des écoles; mais il paraît qu'elles ne relevaient pas de la Société anglicane.

C'est en 1823 ou en 1826 que la Société dont nous parlons commença à travailler à la Jamaïque. En 1824, plusieurs élèves de l'institut des Missions de Bâle entrèrent au service de cette œuvre. Les stations principales étaient : Siloah, Prattville, Chichester, Rural-Hill et Church-Hill, avec un nombre total de 696 communiants. Toutes ces communautés furent transformées, vers l'an 1839, en paroisses de l'Eglise anglicane.

En 1816, la Société des missions de Londres avait à la Trinité un missionnaire du nom de Thomas Adam. A part cette indication, nous ne trouvons guère de détails sur les travaux qu'elle a entrepris.

Peu de temps après sa fondation, en 1824, la Société écossaise des missions commença ses travaux à la Jamaïque. En 1827, il est fait mention d'un missionnaire, M. Blyth, à Montego-Bay. A cette station se rattachèrent plusieurs localités avoisinantes, comme Hampden, Dunti et Endeavour. La paroisse, dans son ensemble, comptait 43 communiants et 198 catéchumènes. La même année, deux autres missionnaires y furent envoyés. Cette œuvre prit un certain développement, après l'émancipation.

Parlons enfin de la Société pour la propagation de l'Evangile. Elle avait, depuis assez longtemps déjà, envoyé aux Antilles des secours pour la construction d'églises anglicanes et d'écoles, sans y établir de stations pour son compte. Elle possédait à la Barbade une école importante, qu'elle avait fondée en 1743, au moyen du legs du général Codrington. Cette école fut, en 1829, convertie en séminaire théologique (Codrington College), dans le but d'y former des prédicateurs indigènes pour les Antilles. Plus tard, cette Société eut une œuvre spéciale dans cette partie du champ des missions.

CHAPITRE VIII

L'émancipation.

Les entraves que le parlement anglais mit, en 1807, aux abus honteux du commerce des esclaves constituaient un premier pas dans la grande cause de l'émancipation des noirs. Mais pour que l'opprobre dont les nations chrétiennes s'étaient couvertes fût complètement lavé, il s'agissait d'arriver à l'abolition de l'escla-

vage. Les hommes courageux, à la tête desquels luttaient William Wilberforce et Thomas Buxton, poursuivirent ce but sans relâche, et, grâce au réveil de la vie religieuse, leurs efforts trouvèrent un succès croissant. Les jours de l'esclavage étaient comptés.

Mais n'oublions pas que l'affranchissement des esclaves dans les colonies britanniques ne fut pas uniquement poursuivi par des motifs religieux. Le parti politique des Whigs profita de la force qu'une cause si belle devait nécessairement donner à ceux qui la soutiendraient ; il s'en empara comme d'un levier capable de le remettre au pouvoir. C'est ainsi que l'émancipation devint une affaire de parti. Il va sans dire que tous les chrétiens se réjouissaient de voir cette question résolue. Mais il faut reconnaître qu'il y eut de la précipitation dans la manière dont elle fut tranchée ; c'est ce qui souvent a lieu, quand un nouveau parti arrive au pouvoir. L'enthousiasme était trop excité pour permettre des mesures calmes et réfléchies. Impossible dès lors de distinguer dans ce mouvement la part de la religion et celle de la politique. On peut se représenter la violente résistance du parti esclavagiste. Il y avait en Angleterre toute une classe de personnes qui trouvaient, dans les revenus de leurs plantations aux Antilles, les moyens de vivre dans l'opulence. Elles comprenaient trop bien le danger qui menaçait leurs richesses. Mais, de plus, les planteurs qui s'étaient établis dans ces parages et qui tiraient toutes leurs ressources du travail des nègres, ne voyaient devant eux qu'une ruine complète. Cette perspective effrayait surtout les familles domiciliées aux Antilles depuis plusieurs générations. Il a été prouvé que les planteurs d'alors n'étaient pas tous, comme cela avait été le cas auparavant, des monstres cruels, tant s'en faut. Cependant il se trouvait encore parmi eux des éléments mauvais, ce qui explique pourquoi la lutte engagée contre les défenseurs de l'émancipation fut, en plusieurs endroits, soutenue par des moyens abjects et impies. Le parti opposé en fut exaspéré ; de là vient que, lui aussi, ne procéda pas toujours avec le calme et la réflexion désirables. Dans l'ardeur du conflit, certaines personnes, représentant le côté chrétien du mouvement émancipateur, se laissèrent aller à un véritable fanatisme. La lutte sévit avec intensité à la Jamaïque, où, plus encore que dans les autres îles, les esclaves étaient traités avec cruauté. On prétendait qu'il n'appartenait pas à la mère-patrie de s'ingérer ainsi dans les affaires intérieures d'une colonie qui possédait des droits constitutionnels. Si l'impuissance de ce petit pays vis-à-vis de la grande Angleterre n'avait pas

été trop évidente, la Jamaïque aurait tenté sûrement de conquérir son indépendance, à l'instar des colonies américaines ; mais le sentiment qu'on ne pouvait résister efficacement à la contrainte de la métropole y produisit une rage concentrée, voisine du désespoir.

Les pauvres esclaves furent les premiers à en pâtir. Des traitements de plus en plus cruels leur furent infligés. D'autre part, l'agitation anti-esclavagiste excitait les noirs. Nous avons déjà vu comment les misères morales, enfantées par l'esclavage, reprirent vigueur pendant la sanglante rébellion de 1831 et sa non moins sanglante répression. Chacun des partis rejetait sur l'autre la responsabilité de ces tragiques évènements ; mais le sort en était jeté ; les abolitionnistes avaient gagné tous les cœurs dans la mère-patrie ; leur victoire était assurée. L'infatigable Wilberforce put emporter, en mourant, la joyeuse assurance que le gouvernement était résolu, coûte que coûte, à en finir avec l'esclavage.

En effet, le parlement vota une loi par laquelle la nation anglaise rachetait tous les esclaves des colonies pour le prix de 500 millions de francs. Cette loi obtint la sanction royale, le 28 août 1833.

Le fait même de la solution de cette question brûlante ne pouvait que réjouir les hommes de bien, et surtout les chrétiens. Mais la manière dont la loi devait être appliquée pouvait susciter de sérieuses inquiétudes. Ce n'est pas toujours rendre un grand service à l'oiseau, qui est né en captivité et a passé la moitié de sa vie en cage, que de lui en ouvrir tout à coup la porte pour le laisser s'envoler librement. Lors de la prise de la Bastille, à Paris, on put voir plusieurs prisonniers pleurer et gémir sur les ruines que leurs libérateurs avaient amoncelées. Tout étrange que cette assertion paraisse, la liberté ne pouvait être un bonheur pour eux, parce qu'ils avaient désappris de vivre en hommes libres. Quel usage pouvait faire de l'indépendance tout un peuple d'esclaves qui ne l'avait jamais connue et qu'on dotait tout d'un coup de cet inestimable bienfait ? Il y avait bien encore un certain nombre de nègres âgés qui pouvaient se rappeler leur libre jeunesse en Afrique ; mais ce qu'ils avaient possédé n'était que la liberté d'un peuple barbare, dont il ne pouvait plus être question dans les colonies d'une nation chrétienne. Pour que les nègres eussent pu faire un bon usage de leur liberté, il leur eût fallu, en tout cas, une préparation. Or nous avons dit plus haut combien peu on avait travaillé à l'instruction et à l'éducation des esclaves, malgré les louables efforts des sociétés de missions et de leurs ouvriers. Ce qui rend coupables les propriétaires d'esclaves, c'est qu'ils ont manqué à leurs devoirs

de chrétiens envers des créatures immortelles qui leur étaient confiées et négligé d'une manière impardonnable leur éducation morale. Les décrets en faveur de l'émancipation auraient dû tenir compte de cette situation, et n'accorder aux esclaves leur entière liberté qu'au moment où ils se seraient montrés capables d'en user sans danger.

Les principes mêmes de l'Evangile exigent, on n'en peut douter, l'abolition de l'esclavage ; mais, en même temps qu'il le condamne, il donne de précieuses recommandations aux maîtres et aux esclaves, dont les relations réciproques sont réglées par les devoirs qui découlent du cinquième commandement.

L'esclavage ne pouvait pas cesser d'un jour à l'autre, c'est évident. Comme les évènements ne tardèrent pas à le montrer, la période de transition qu'on avait fixée était trop courte, et le but fut manqué. La loi décrétait la fin de l'esclavage pour le 1er août 1834. A partir de ce jour, les ci-devant esclaves devaient rester chez leurs maîtres en qualité d'apprentis et y travailler à des conditions déterminées.

Les colons, craignaient que l'émancipation ne fût saluée par des scènes tumultueuses ; mais le 1er août s'écoula dans l'ordre le plus réjouissant. Des services d'actions de grâce avaient été organisés partout : les chapelles étaient combles. Il n'y eut que les églises anglicanes de quelques localités de la Jamaïque, principalement à Kingston, qui restèrent fermées, et ce trait ne les honore guère. Voici quelques détails que nous extrayons d'une description de la fête qui eut lieu à Antigoa :

« Nous n'oublierons jamais la nuit du 31 juillet au 1er août 1834. Dans les églises non conformistes, le service divin commença le soir, à une heure avancée, et finit le matin du 1er août. Une foule immense et recueillie s'y pressait. Peu d'instants avant que la cloche annonçât l'heure de l'émancipation, les auditeurs furent invités à s'associer à une fervente prière d'actions de grâce. Au moment où le son solennel de la cloche se fit entendre, un puissant coup de tonnerre retentit au loin, comme si l'artillerie du ciel voulait témoigner par là que les enfants de l'Afrique étaient libres, et que Dieu lui-même donnait sa suprême sanction au décret d'émancipation promulgué par le roi d'Angleterre. »

Les églises et les chapelles étaient ornées de rameaux de palmiers. Les villes et les villages étaient en fête. Dans les écoles, enfants et grandes personnes recevaient des distributions de gâteaux et de limonade. Le soir, une musique joyeuse donna pour quel-

ques-uns le signal de la danse, tandis que les fidèles se retrouvaient encore dans les lieux de culte. Aucun tumulte n'eut lieu. Tout se passa dans le meilleur ordre.

L'émotion une fois calmée, une partie des nouveaux ouvriers se remit au travail, qu'un salaire équitable devait rétribuer. La culture de la canne à sucre fut reprise. Plusieurs esclaves s'étaient proposé de dormir une semaine entière quand ils seraient libres; d'autres ne voulurent pas travailler, afin de se convaincre pratiquement qu'ils étaient réellement émancipés. De là surgirent quelques difficultés sur plusieurs plantations. Dès les premiers temps, les choses prirent une bonne tournure dans l'île d'Antigoa. Il faut dire que là, mieux qu'ailleurs, le terrain avait été préparé par le travail des missions et par l'instruction scolaire.

Les choses ne marchèrent pas partout aussi bien qu'à Antigoa. Le 1er août se passa tranquillement à la Jamaïque. A Kingston, on remarqua seulement une troupe de nègres qui jetaient des pierres à un matelot blanc pris de vin et qui criaient joyeusement : « Nous, être libres ! Massa peut plus nous prendre. Hourra pour 1er août ! » Ailleurs, on dansa si bien, toute la nuit, qu'à la fin la peau du tambour se rompit et la dernière corde du violon se brisa. Mais à la Jamaïque les contrastes étaient trop accentués pour que la tranquillité pût être longtemps maintenue. Les colons profitaient de chaque occasion pour montrer leur animosité envers les nègres libérés. D'abord ils supprimèrent les distributions de vivres auxquelles ils n'étaient pas astreints par la loi. Les uns chassèrent les noirs de leurs habitations, leur enlevèrent les parcelles de terrain dont ils avaient joui; les autres allèrent jusqu'à couper les arbres fruitiers qui s'y trouvaient. Cette conduite produisit des troubles qui nécessitèrent l'intervention de la force armée. Les colons, profitant de la partialité des juges en leur faveur, se permirent encore d'autres exactions, qui demeurèrent impunies. Tout cela amena, en 1838 déjà, l'émancipation complète des nègres employés aux travaux de la campagne. Ce fut la ruine d'un grand nombre de plantations, pour lesquelles les ouvriers devinrent introuvables. Beaucoup de terrains demeurèrent incultes; les bâtiments tombèrent en ruines; les nègres se procurèrent des terres où ils construisirent des cabanes, et entreprirent de petites cultures, en particulier celle du piment. A la Jamaïque, où il y avait encore des régions incultes, la place ne manqua pas pour eux. Toutefois, les planteurs réussirent à rendre la vie difficile à ces propriétaires indépendants, que ne protégeait pas suffisamment la législation.

De tous les coups qui frappèrent les habitants de ces colonies,

le plus rude devait leur venir de la mère-patrie. Jusqu'alors les denrées des colonies avaient joui en Angleterre de droits protecteurs qui rendaient impossible la concurrence des produits étrangers. La politique libérale qui prévalut en 1846 les abolit. Le sucre de Cuba, que le travail des esclaves permettait d'offrir à meilleur compte, inonda aussitôt les marchés anglais. Les colonies, dans lesquelles l'esclavage avait été supprimé, ne pouvaient soutenir la lutte. Il en résulta que de nombreuses plantations furent abandonnées, là même où les nègres eussent encore consenti à travailler, et que bon nombre de ces derniers perdirent leur gagne-pain.

On a sévèrement critiqué ces mesures ; mais on oublie qu'elles ont été inspirées par le même mouvement libéral qui amena l'émancipation. Pour pouvoir, autant que possible, soutenir la concurrence, les planteurs qui tenaient encore furent contraints de diminuer le salaire des travailleurs. La population s'en ressentit douloureusement. La misère augmenta, et les nègres, perdant confiance et courage, abandonnèrent toujours plus ceux qui les employaient. C'est ce qui eut lieu surtout à la Jamaïque et à la Trinité. Dans cette dernière île, on était sur le point de cesser tout à fait la culture des plantations. Les nègres s'étaient retirés dans l'intérieur. Ils s'occupaient d'agriculture et fournissaient de légumes et de volailles les marchés des villes. Ceux d'entre eux qui consentaient à travailler comme ouvriers n'avaient jamais pu se mettre à un ouvrage suivi ; dès qu'ils avaient gagné un peu d'argent, ils s'en allaient et ne revenaient pas au travail. Prières, encouragements, bonnes paroles, tout était inutile, à moins qu'on ne consentît à leur payer des prix exorbitants.

Pour remédier à ces graves inconvénients, on chercha à attirer des travailleurs du dehors. L'immigration de familles écossaises et allemandes à la Jamaïque manqua complètement son but. On réussit un peu mieux avec des Portugais, venant de Madère. Enfin on eut recours aux coolies des Indes orientales et de la Chine, ouvriers libres qui s'engageaient pour un certain nombre d'années. C'est ainsi qu'un nouvel élément de population fit son entrée dans les Antilles. L'île de la Trinité comptait, à elle seule, plus de 20 000 coolies, principalement hindous. Jusqu'en 1856, 18 000 avaient été introduits à la Jamaïque ; mais l'espérance qu'on avait fondée sur ces ouvriers ne se réalisa qu'en partie. Les Chinois surtout se sont rendus insupportables aux colonies, notamment dans les endroits où, à l'expiration de leur engagement, ils s'établissaient pour leur propre compte. A tous égards, ils diffèrent des

nègres. Ayant des besoins très restreints, travailleurs laborieux et habiles, sachant toujours voir et trouver leur profit avec infiniment de ruse, ils défient toute concurrence. Quelques-uns sont des voleurs émérites. Leur influence sur la population noire est pernicieuse. Malheureusement, la mission n'a fait que peu de chose pour cette nouvelle population païenne. A l'exception des écoles anglicanes (pour les enfants hindous), dont nous parlerons plus tard, il n'y a rien à mentionner.

A la ruine de l'industrie sucrière s'ajouta, par suite de la guerre, la cessation de tout commerce avec les Etats-Unis. Les nègres, eux aussi, s'étaient habitués aux produits étrangers et en usaient largement. Ils ne savaient pas même confectionner de leurs mains la moindre partie de leurs vêtements ; aussi ne fallait-il pas s'étonner si, vu le prix exagéré des cotonnades à cette époque, beaucoup d'entre eux trouvaient à peine quelques misérables lambeaux d'étoffe pour couvrir leur nudité. Ils avaient fait entrer dans leur consommation habituelle toutes sortes de boissons et d'aliments importés. Qui l'aurait cru ? Aux jours de l'abondance, le champagne coulait dans leurs fêtes ! Quant au riz, au poisson et à la viande en conserve, c'étaient pour eux des mets ordinaires. Au moment de la crise commerciale, ces articles ne furent plus à la portée d'une grande partie de la population. Mais la misère arriva à son comble lorsqu'une sécheresse, qui dura plusieurs années, eut amené la disette. Elle s'étendit au loin ; les épidémies vinrent à sa suite, et dans plusieurs îles il y eut des tempêtes et des tremblements de terre. Bref, ces îles, naguère encore si florissantes, se trouvèrent dans l'état le plus lamentable. C'est dans ces dernières années seulement que les choses ont pris une meilleure tournure et que le sort de ces populations s'est amélioré. Quoi qu'il en soit, les Antilles se ressentiront longtemps encore des fautes commises lors de l'émancipation. Nous verrons quels progrès les missions ont pu faire dans de semblables circonstances.

Appendice.

Nous parlerons plus tard de l'émancipation dans les îles danoises. La citation suivante, tirée d'un rapport publié en 1866 par l'évêque Roseau, intéressera sans doute nos lecteurs et leur montrera comment les Danois ont su éviter les fautes commises par les Anglais :

« Il y a maintenant vingt-sept ans, dit-il, que je me trouve dans

les colonies anglaises, et, au lieu de pouvoir constater des progrès matériels et moraux, il faut plutôt signaler un mouvement rétrograde. Les nègres, abandonnés à eux-mêmes, s'éloignent et se construisent, à l'écart, de misérables cabanes. Ils ne se donnent pas même la peine d'égaliser le sol, pas plus que ne le faisaient eurs ancêtres en Afrique. Sur le terrain qu'ils se sont procuré, ils ne cultivent que ce qu'ils estiment nécessaire à leurs besoins. Aussi arrive-t-il souvent que les vivres leur manquent, et qu'ils sont obligés de se nourrir de racines et de fruits sauvages, à moins qu'ils ne trouvent plus commode de piller les plantations voisines. Une nourriture insuffisante, une habitation humide, des vêtements sales qui les couvrent à peine, tout cela, on le comprend, engendre des maladies de tout genre, surtout des affections cutanées, des ulcères dégoûtants, la lèpre, la teigne, qui consument cette population et finiront par la détruire. La fuite des esclaves oblige les planteurs à conclure des contrats avec des sociétés qui leur procurent des travailleurs venant de l'Inde et de la Chine. Ce sont presque toujours des vagabonds et des gens vicieux que l'on racole dans les ports fréquentés par les vaisseaux européens. N'était-il pas plus aisé de tirer parti de la population noire, qui avait déjà subi l'influence du christianisme, et n'était-il pas préférable de chercher à l'amener peu à peu à une vie régulière et chrétienne? C'est ce que l'on a compris dans les colonies danoises. Là, les nègres libérés doivent rester dans des habitations réunies de manière à former des villages. Ils occupent des maisons construites en pierres, bien aérées, propres, divisées en deux appartements et recouvertes de tuiles ou de planches. Chaque famille a son jardin, ainsi qu'une cour pour la volaille et les porcs. Le samedi, l'on fait dans toutes les cabanes une distribution de farine, de poisson salé, de sucre et de sirop, qui s'ajoutent aux produits des jardins. Dans chaque établissement d'esclaves, les travailleurs sont divisés en trois classes, d'après l'âge et la force. Tous reçoivent leur salaire à la fin de chaque semaine. S'ils sont malades, on leur retient 15 centimes pour le médecin et les médicaments. Le régisseur est tenu d'avertir le médecin et le pasteur aussitôt qu'un ouvrier a besoin de leurs secours. Jusqu'à l'âge de douze ans, les enfants sont élevés aux frais du planteur; ils doivent tous se rendre à l'église, le samedi, pour y recevoir leur instruction religieuse. Ce jour-là, ainsi que le dimanche, les ouvriers peuvent en toute liberté aller à la ville et assister au culte. C'est un spectacle intéressant que de les voir arriver sur leurs pe-

tites voitures à deux roues, peintes avec goût et attelées d'un cheval ou d'un mulet. Ils sont tous proprement vêtus, paraissent jouir d'une excellente santé et se font remarquer par leurs manières polies. L'aspect que présentent les îles danoises est, en somme, réjouissant. »

CHAPITRE IX

La mission morave aux Antilles anglaises et danoises, depuis l'émancipation.

LA JAMAÏQUE. — Les travaux missionnaires des Frères moraves, dans cette île, semblèrent d'abord ne porter aucun fruit. Mais déjà pendant les dix années qui précédèrent l'émancipation, il en fut autrement ; enfin, ce grand acte vint préparer le sol, longtemps ingrat, à recevoir la bonne semence de l'Evangile. Dans les 6 stations que les Frères comptaient en 1834, les églises étaient devenues trop petites pour contenir les auditeurs. Celle de Fairfield, par exemple, n'avait que 800 places au lieu de 2000 qu'il en aurait fallu ; aussi fut-on dans l'obligation d'y tenir deux services consécutifs. Ce mouvement était sans doute plus étendu que profond. Ecoutons toutefois ce que raconte à ce sujet un rapport de cette époque :

« La vue de ces longues rangées de visages noirs, les yeux fixés sur le prédicateur, provoquerait chez tous les amis des missions de vives actions de grâces envers Dieu. Beaucoup de jeunes gens ont apporté à l'église leur psautier et leur Bible ; l'on voit même ces précieux livres entre les mains d'un nègre dont la chevelure est devenue blanche comme la neige et qui, dans ses vieux jours, a voulu apprendre à lire pour méditer lui-même la Parole de vie. La cure d'âmes est exercée par les missionnaires ; ceux qui demandent le baptême doivent suivre, pendant trois mois au moins, l'instruction religieuse du samedi. Il en est de même pour ceux qui se préparent à la confirmation. La sainte cène est célébrée tous les deux mois. Les dimanches qui suivent la communion sont consacrés, le premier à la prière et le suivant au culte pour la jeunesse. Une fois l'an il y a, pour les personnes mariées et leurs familles, une agape où l'on distribue du pain blanc et de la limonade. A Noël, tous les temples sont ornés de rameaux verts, auxquels on se plaît à asso-

cier l'odorante fleur du piment. Dans chaque plantation, les chrétiens ont entre eux des réunions régulières, où ils s'entretiennent de ce qui concerne le bien général de la communauté et l'intérêt de chaque chrétien. Les missionnaires font partie d'une conférence qui se réunit tous les deux mois dans une localité désignée d'avance. Chaque station comprend une maison d'habitation, une église et des dépendances. Toutes possèdent un espace de terrain, plus ou moins considérable, destiné à l'entretien des vaches et des chevaux ; là où la chose est possible, on crée des jardins potagers. Les maisons sont simples, mais jolies ; la plupart des églises sont construites en maçonnerie ; les autres sont en bois. Là où deux missionnaires travaillent ensemble, la salle d'école sert de second lieu de culte.

» Les écoles ont fait des progrès réjouissants. Les branches dont on s'occupe sont : la lecture, l'arithmétique, l'écriture, l'orthographe et la religion ; les jeunes filles reçoivent des leçons d'ouvrages de leur sexe. L'instruction est donnée chaque jour pendant cinq heures, d'après la méthode de Lancaster. Le vendredi et le samedi il n'y a pas d'école, parce que les enfants travaillent au jardin avec leurs parents. Depuis l'émancipation, les enfants paient un écolage, à l'exception des indigents. Le traitement des maîtres et les frais d'entretien des bâtiments dépassent ordinairement le produit de l'écolage. Fairfield possède un séminaire pour former les maîtres, et Béthabara un institut pour les maîtresses. A la fin de l'année 1852, il y avait, dans les 61 écoles, 2974 élèves ; en 1873, leur nombre s'élevait à 3780. »

Les chiffres suivants nous diront la situation extérieure de ces communautés : en 1831, 5121 auditeurs ; en 1845, 13 789 ; en 1855, 12 952 et 4127 communiants ; en 1870, 12 323 membres et 4200 communiants ; en 1874, 13 414 membres et 4449 communiants.

Il ressort de ce tableau que le chiffre le plus élevé des auditeurs a été atteint en 1845 ; mais, en revanche, on voit que le nombre des communiants s'est constamment accru.

Jetons encore un rapide coup d'œil sur les différentes stations. La création de villages nègres fut une heureuse et importante innovation. Celui qui se forma autour de Fairfield peut être considéré comme le centre des missions moraves à la Jamaïque : il compta bientôt de 4 à 500 habitants. A la fin d'avril 1842, on ouvrit dans cette station un séminaire de missions, qui commença avec 8 jeunes nègres de quatorze à dix-sept ans. L'un d'eux accompagna le missionnaire Riis à Acropong, dans l'Afrique occidentale,

en qualité d'instituteur; un autre fut placé à New-Bethléem. En février 1845, l'établissement contenait 12 élèves, auxquels on enseignait la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la grammaire et la géographie. Seize instituteurs étaient déjà sortis de cette école normale, quand on inaugura solennellement, le 17 mars 1853, le nouveau bâtiment, plus spacieux, qui réunit maintenant 20 élèves divisés en deux classes. Fairfield possède encore une société de missions et un orphelinat pour les enfants nègres, appelé « école du refuge, » qui renferme de 20 à 30 élèves.

New-Eden est situé entre Fairfield et New-Carmel, dans une position pittoresque, mais excessivement chaude et malsaine. La communauté a diminué depuis l'émancipation, et l'on a peu d'espoir qu'elle s'augmente par de nouveaux arrivants. Le gouvernement de la Jamaïque lui accorda, en 1841, un subside de 7500 fr. pour la construction d'une nouvelle église. A la fin de 1845, elle comptait 1299 membres.

Irwinhill et son annexe Williamsfield ont été troublés par un mouvement d'exaltation religieuse qui n'était autre chose qu'un retour à l'ancien paganisme. Les myalistes, — tel était le nom de ces fanatiques, — prétendaient avoir été envoyés au monde pour découvrir et démasquer la sorcellerie et les hommes dangereux. Ils disaient que le Saint-Esprit leur avait communiqué le don de discerner les esprits, de prophétiser et de découvrir tous les secrets. Dans leurs réunions nocturnes, ils gesticulaient comme des insensés, dansaient, criaient, chantaient et arrivaient bientôt à un tel état d'excitation, qu'on les voyait tomber sur le sol, en proie à une espèce d'extase. Ils appelaient cela : « avoir la tête en feu. » Dans cet état, ils prétendaient voir des esprits, connaître l'avenir, prophétiser et découvrir les maléfices. Souvent ils s'emparaient de vive force des chapelles chrétiennes pour se livrer à leurs pratiques diaboliques. Quelqu'un était-il désigné par l'un d'eux comme sorcier ou méchant homme, ils allaient le chercher, s'en emparaient et se mettaient à le battre, à lui jeter de l'eau au visage, bref, à le tourmenter jusqu'à ce qu'il se décidât à avouer ce qu'ils voulaient savoir de lui. C'est en septembre 1842 que ces désordres éclatèrent. A la fin de l'année, il y avait au moins une vingtaine de plantations, dans lesquelles les myalistes dansaient et criaient toute la nuit. En 1843, comme ils avaient usé de violence envers les domestiques des missionnaires, on finit par avoir recours aux mesures les plus énergiques. La police parvint à s'emparer d'une bande d'une quarantaine de ces individus, qu'elle conduisit à la

ville pour les interroger. Dans l'enquête, ils se comportèrent comme des possédés. Ils répondaient par des paroles incohérentes et insensées, disant, par exemple : « C'est le Seigneur Jésus.... Nous ne sommes pas fous.... Qui prétend que nous sommes fous?... » Le signe distinctif des myalistes était un mouchoir, dont ils s'entouraient la tête d'une certaine façon, et un linge avec lequel ils se sanglaient le corps. Leurs idées et leurs pratiques étaient le plus singulier mélange de paganisme et de christianisme. Les missionnaires s'efforcèrent d'arrêter ces folies et firent tout pour les empêcher de se propager. Grâce à la fermeté des membres de l'Eglise, le mouvement fut bientôt réprimé. Dans les plantations où la majorité des habitants étaient chrétiens, les myalistes n'osèrent pas se produire. Ceux d'entre les chrétiens qui se laissèrent séduire ne tardèrent pas à se montrer repentants et à demander leur réintégration dans la communauté.

A New-Carmel, à la suite d'une prédication faite le 19 janvier 1845 par le Frère Robbins, et dans laquelle il parla des missions du Groenland, une société de missions s'est fondée parmi les nègres des deux sexes. Elle a eu sa première séance le 11 avril de la même année et n'a pas tardé à réunir près de 200 souscripteurs, qui s'engagèrent à payer une contribution mensuelle de 15 centimes.

New-Bethléem a aussi sa société de missions. Elle a, de plus, deux écoles, l'une à la station même, l'autre à Schoolfield, à deux lieues de distance. Cette dernière, ouverte en 1842, compta bientôt 35 élèves.

La station de Nazareth s'étend sur une superficie d'une lieue carrée. Au mois de juillet 1844, le missionnaire Feurig écrivait ce qui suit : « Depuis notre récente arrivée, j'ai été contraint d'expulser 14 membres, la plupart pour cause d'impureté. En outre, les disputes et les querelles deviennent toujours plus fréquentes. Cela montre combien il reste encore à faire pour amener nos nègres à être des temples du Saint-Esprit. Les parents se montrent indifférents à l'instruction de leurs enfants. »

La station de Béthanie est située à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle a été construite avec le concours des nègres. Ils ont fait de Béthanie l'une des plus jolies stations de la mission morave. Les bâtiments sont en pierres. L'église, adossée aux rochers, a deux étages. Au rez-de-chaussée, se trouvent un appartement et une salle d'école assez spacieuse. Lors de sa construction, la population comptait plus d'un millier de nègres ; dès l'an

1838, beaucoup d'entre eux ont dû se retirer dans la montagne. Malgré leur éloignement, les cultes sont régulièrement suivis.

La station de Beaufort occupe un territoire très étendu. Elle est divisée en 3 sections et possède 2 écoles. C'est près de l'une d'elles qu'on voit les quatre premiers arbres à pain plantés à la Jamaïque. Cette communauté comptait, en 1845, 653 membres, pour la plupart disséminés dans les montagnes.

New-Hope, au bord de la mer, comptait alors 614 communiants.

Litiz n'était habité que par des mulâtres, dont les Frères moraves avaient commencé à s'occuper dès 1829; l'émancipation y amena des nègres. Du mois de janvier au mois de mai 1842, plus de 100 personnes, la plupart mulâtres, furent reçues dans la communauté. Celle-ci comptait, en 1845, 1178 membres.

Bethabara a reçu du gouvernement de la Jamaïque un subside de 7500 francs pour la construction du temple, dont les fondements ont été posés le 16 janvier 1840. A la fin de l'an 1845, la communauté comptait 1017 âmes et l'école 46 élèves. Le 15 avril 1855, le missionnaire Seiler écrit : « Notre école attire actuellement un nombre d'élèves inusité : nous avons jusqu'à 180 enfants, et comme notre salle n'a été construite qu'en vue de 150 écoliers, nous avons toutes les peines du monde à les caser. »

L'événement le plus marquant à signaler ces derniers temps dans le champ des missions moraves est le beau réveil de 1860. L'année précédente, le mouvement commença à Fairfield, au milieu de l'école des catéchistes. Des réunions de prières y furent organisées. De là, un esprit de supplication se répandit sur la communauté et dans les stations avoisinantes, où le mouvement s'accentuait de jour en jour. Le 20 septembre 1860, il se manifesta d'une manière puissante dans la communauté de New-Carmel. Le matin, après la réunion de prières, un grand nombre des assistants s'approchèrent du Frère Lichtenthäler, pour confesser leurs péchés et chercher la paix dont leurs consciences avaient besoin. Presque toute la communauté fut entraînée dans ce mouvement. Les fidèles abandonnaient tout pour la seule chose nécessaire. Le 28, les mêmes faits se produisirent dans les stations de New-Fulneck et Springfield, où jeunes et vieux se jetaient à genoux et criaient au Seigneur pour implorer sa grâce. En peu de temps, le réveil se communiqua aux autres stations. Partout on voyait des foules humiliées de leurs péchés ou rendant grâce pour les bénédictions obtenues. Au début, ce mouvement fut accompagné de manifestations extraordinaires, qui éveillèrent la défiance

du plus distingué des aides de New-Carmel, le vieil Archibald Monteith. Il faut reconnaître que le caractère vaniteux et facilement excitable des nègres pouvait donner lieu à certains doutes. Les missionnaires firent tout pour imprimer à ce réveil une saine direction et empêcher les écarts qui eussent pu le compromettre. Grâce au Seigneur, ils réussirent dans une certaine mesure. Non pas que ses fruits spirituels aient tous été durables; mais ce temps n'en a pas moins vu une manifestation éclatante de l'amour du Seigneur à l'égard des communautés de la Jamaïque.

Ensuite d'expériences aussi encourageantes, on crut le moment venu d'accorder aux noirs l'autonomie en matière ecclésiastique et de leur laisser le soin de pourvoir à leurs besoins religieux. Afin de juger si ce projet était réalisable, les Frères Cunow, de Berthelsdorf et Badham, de Londres, procédèrent, en 1862, à une inspection minutieuse de toutes les communautés, qui se termina par une conférence générale des missionnaires moraves dans l'île de Saint-Thomas. Les résultats de cette enquête furent loin de répondre aux espérances conçues. Bien que les communautés de la Jamaïque se distinguassent par leur vie religieuse, on pouvait néanmoins leur appliquer les observations que nous lisons dans un rapport de 1869 sur la mission morave :

« Les missionnaires et les aides indigènes ne sont pas encore assez nombreux dans les diverses stations, pour qu'on puisse songer à leur remettre complètement la direction de l'œuvre. Ce but que nous aimerions atteindre, nous paraît même fort éloigné. »

L'empressement des Eglises à supporter les frais du culte nous permet toutefois de dire qu'il y a progrès. Sans doute les communautés moraves ont encore devant elles plus d'un obstacle, en particulier l'appauvrissement général de la population ; mais, sous ce rapport aussi, la situation est ici meilleure que dans les autres îles, par le fait de la grande fertilité du sol de la Jamaïque et de sa richesse en forêts. Ailleurs, on a eu beaucoup à souffrir de la sécheresse prolongée et des ouragans. Malgré tout ce qui manque encore à ces Eglises, le champ de la mission morave promet une riche moisson.

ANTIGOA. — Dans cette île, les travaux des missionnaires avaient porté beaucoup de fruits, à partir des premières années de notre siècle. Toute la population noire était si bien pénétrée du levain de l'Evangile que, lors de l'affranchissement des esclaves, elle n'eut pas besoin de faire l'apprentissage de la liberté. A cette époque déjà, l'œuvre du missionnaire se rapprochait beaucoup de

celle d'un pasteur. Cependant il faudra encore du temps pour affermir ces communautés et les amener à être, à tous égards, semblables à celles qui existent dans les pays chrétiens. La statistique des stations moraves à Antigoa nous permettra de nous faire une idée de la marche qu'elles ont suivie. On y trouvait en 1809 10814 auditeurs; en 1821, 15000; en 1840, 12992; en 1856, 8200; en 1874, 6163 et 2825 communiants. L'œuvre était donc à son point culminant en 1821. Elle a décliné ensuite, extérieurement du moins. On serait tenté d'expliquer cette diminution par l'accroissement des communautés méthodistes; mais on se tromperait, car celles-ci n'ont jamais atteint des chiffres assez élevés pour compenser la perte signalée. Les épidémies et les ouragans, qui déciment les populations, sont autant de facteurs importants dont il faut tenir compte. Mais l'explication vraie se trouve dans le fait que la discipline à laquelle les nègres sont soumis est plus sévère aujourd'hui qu'autrefois.

Après l'émancipation, deux stations furent fondées : celle de Lebanon, au centre de l'île, en 1838, et celle de Gracefield, en 1840, sur la côte septentrionale. En 1859, l'annexe de Greenbay, vis-à-vis du port de Saint-John, est devenue une station. A Cedar-hall, une école centrale a été fondée en 1847. Elle reçoit tous les enfants nègres bien doués et les prépare pour l'école normale de Saint-John. Les bâtiments qu'elle occupe ont été détruits par un ouragan, peu de temps après leur construction; mais ils ont été relevés dans la suite et agrandis à plusieurs reprises. Une école normale pour les institutrices a été instituée dans l'île.

Antigoa a toujours eu à souffrir du manque d'eau potable ; mais de temps en temps, la sécheresse a pris les proportions d'une véritable calamité, par exemple en 1837 où une grande partie du bétail a péri. Plus récemment, par suite de la sécheresse, le sol ne produisait plus même la nourriture indispensable aux nègres; la famine et la misère engendrèrent chez un grand nombre le désespoir, une morne résignation, ou la démoralisation, qui paraît s'être emparée de la masse du peuple. Ces tristes circonstances expliquent en partie le déclin signalé dans quelques-unes de ces communautés.

Saint-Christophe. — Aux trois stations de cette île vint s'en ajouter une quatrième en 1845, celle de Estridge. La communauté de Béthel a décliné par le fait que la population noire des environs a beaucoup diminué depuis l'émancipation. D'autres sociétés, en particulier celle des méthodistes, y fondèrent des stations, aux-

quelles un certain nombre de nègres se rattachèrent, parce qu'elles étaient plus à leur portée.

Il en est résulté pour les congrégations moraves une diminution sensible, ce que prouvent les chiffres suivants : 1826 : 5236 auditeurs; 1849 : 3905; 1869 : 3225. Dès lors le chiffre des membres varie entre 3271 et 3155. Le nombre des communiants dans les cinq dernières années est resté, à très peu de chose près, le même, soit d'environ 1250. Les ouragans, les tremblements de terre, les épidémies et d'autres fléaux encore y ont exercé de grands ravages, dont le développement de l'œuvre missionnaire devait naturellement se ressentir.

La Barbade. — Les communautés moraves se sont notablement accrues ici, pendant les dix premières années qui suivirent l'émancipation. Le chiffre des membres, qui était auparavant de 1200, s'éleva bientôt (1848) à 3188. Toutefois ce chiffre ne s'est pas maintenu; il était dernièrement de 2500, dont un millier de communiants. Une communauté s'était formée dans la capitale, Bridgetown, en 1834. En 1841, on dut fonder celle de Clifton-Hill, entre Saron et Mount-Tabor. Voici ce que dit le rapport d'une inspection faite en 1847 :

« Le temps est encore bien éloigné où ces communautés, de même que celles des îles voisines, pourront se passer de la tutelle des missionnaires. Cependant on a pu remarquer en 1855, après les ravages du choléra, que la soif de la Parole de Dieu et le zèle religieux avaient sensiblement augmenté. »

Tabago. — L'œuvre missionnaire a suivi dans cette île la même marche qu'à la Barbade. Jusqu'en 1842, il y avait une seule station, celle de Montgomery, à laquelle se rattachaient plusieurs annexes. L'une de celles-ci, Indian-Walk, fut alors élevée au rang de station et prit le nom de Morijah. Le sol environnant fut acheté par des nègres, qui s'y établirent et constituèrent en peu de temps un assez grand village. Ces communautés prospérèrent jusqu'en 1850. Mais les effets d'un terrible ouragan, puis une longue sécheresse et la misère poussèrent un grand nombre de nègres à émigrer dans des îles plus favorisées. Ceux qui sont restés, surtout les jeunes gens, montrent beaucoup d'insouciance et de légèreté.

Antilles danoises. — Tandis que, depuis longtemps, les noirs des Antilles anglaises jouissaient d'une entière liberté, ceux des Antilles danoises restaient dans leur état de servitude. Nous ne disons point cela pour infliger un blâme au Danemark; car nous nous souvenons, à son honneur, — et ce fait mérite d'être

mieux connu, — que le gouvernement danois fut le premier de tous à se prononcer contre la traite des noirs. Les premières ordonnances contre ce honteux trafic datent de 1792; mais elles ne purent être mises en pleine vigueur qu'en 1803. D'ailleurs, et depuis longtemps, la condition des nègres dans les colonies danoises était rendue très supportable. Cela est si vrai que lorsque, en 1847, on prit des mesures en vue de l'émancipation, la population noire en manifesta fort peu de joie; il y eut même, en divers lieux, du mécontentement à cause de quelques-unes des inévitables conséquences de l'affranchisssement. La loi sur cette matière statuait, entre autres, que les enfants qui naîtraient dès le 28 juillet 1847, seraient libres et que l'émancipation complète ne commencerait qu'à partir d'une période de transition de douze années.

L'agitation révolutionnaire qui régnait, à cette date, en Europe se propagea jusque chez les nègres de ces contrées. C'est ainsi que, dans l'île de Sainte-Croix, une révolte, longuement préparée, éclata le 2 juillet 1848. Les nègres pénétrèrent en foule à Frédérikstadt et démolirent plusieurs bâtiments publics, sans que la garnison leur opposât la moindre résistance. Ils exigeaient leur émancipation immédiate. Les Européens furent saisis d'une terreur panique, bien que les nègres ne répandissent pas de sang et ne s'attaquassent pas aux propriétés particulières. Les planteurs se sauvèrent sur les navires qui étaient à l'ancre et demandèrent du secours. Enfin le gouverneur général, qui avait aussi perdu la tête, parut et proclama la cessation immédiate de l'esclavage. A Christiansted, une troupe de noirs avait également pénétré dans la ville et stationnait sur la place. Un premier coup de feu, tiré en l'air, n'ayant pas suffi pour les disperser, une seconde décharge, commandée par un officier, tua et blessa quelques-uns des rebelles; les autres se dispersèrent en hâte et renoncèrent à toute entreprise nouvelle contre la ville. Le désordre dura encore quelques jours. Le soir, on apercevait de Saint-Thomas la lueur de plusieurs feux, ce qui faisait croire aux nombreux colons, réfugiés dans cette île, que toutes les plantations de Sainte-Croix étaient en flammes. Ce n'étaient que des feux de broussailles. On avait pourtant pillé quelques maisons; mais c'étaient surtout les provisions de bouche, le rhum, le sucre, qui avaient excité les convoitises des chefs de la révolte. Quelques jours après, 500 fantassins espagnols, qu'on avait fait venir de Portorico, rétablirent l'ordre. Dans plusieurs plantations, les nègres non seulement étaient restés

calmes, mais avaient défendu la propriété de leurs maîtres contre les insurgés. Quelques-uns des chefs, reconnus coupables, furent décapités. Si nous comparons cette sédition avec les troubles qui s'étaient produits à Saint-Jean en 1733, cette simple comparaison rend aux succès obtenus par les missionnaires un témoignage qui semble fait pour convaincre tous les adversaires de notre cause et frapper l'œil le plus aveuglé. Ces païens sauvages sont devenus un peuple chrétien.

Une fois l'ordre rétabli, les colons s'empressèrent de prendre les précautions nécessaires pour prévenir la ruine qui menaçait l'île. Déjà le 29 juillet, un décret était publié, portant que les esclaves reprendraient leur travail moyennant un salaire équitable, et il paraît que son exécution ne rencontra pas d'obstacles. Quelques mois plus tard, arriva le nouveau gouverneur, qui fit proclamer une loi réglant le travail, loi par laquelle on obtint d'excellents résultats.

Dans les stations missionnaires, on avait toujours conservé des esclaves. Leurs relations avec leurs maîtres, avaient fourni la preuve évidente que l'esclavage n'est pas toujours aussi immoral et antichrétien qu'on l'a prétendu. Cependant le sentiment qu'on avait à ce sujet dans la mère-patrie, notamment chez les amis de la mission, était bien différent. Aussi, dès 1844, tous les esclaves, attachés aux stations des Frères moraves, furent-ils déclarés libres, mais un très petit nombre de ces noirs surent comprendre la grandeur de ce bienfait et s'en montrer reconnaissants.

CHAPITRE X

La mission méthodiste dès l'émancipation.

Lorsqu'on lit les comptes-rendus méthodistes des dix années qui suivent l'émancipation des esclaves, on pourrait croire que rarement l'Evangile a obtenu de plus éclatants succès. « Les chrétiens appartenant au parti abolitionniste contemplaient avec bonheur les beaux fruits de leur victoire. Ils voyaient des foules de nègres se presser dans les églises, au point qu'il fallait en construire de nouvelles, en vue desquelles les noirs eux-mêmes déployaient une libéralité qui pouvait faire rougir un grand nombre de chrétiens d'Europe. On ne profanait plus le dimanche en en

faisant un jour de marché ; les danses sauvages étaient remplacées par des réunions de prières et des cantiques édifiants. Le nombre des communiants augmentait de plus en plus et atteignait à peu près le chiffre des auditeurs d'autrefois. Les écoles du dimanche florissaient ; celles de la semaine, si réduites au temps de l'esclavage, prospéraient pareillement, quoique les parents ne sentissent pas assez l'importance de l'instruction pour leurs enfants. En somme, et toujours d'après ces rapports, les noirs devenus chrétiens auraient donné de grandes espérances ; et les côtés sombres, qui restaient encore à ce tableau, pouvaient être envisagés comme les effets de la longue période d'esclavage. »

Mais ces récits provenaient d'observateurs peu clairvoyants. Aussi le désillusionnement ne pouvait-il tarder à venir. Le déclin matériel de la Colonie, l'appauvrissement continu et ses conséquences fâcheuses pour la moralité, puis les épidémies, les ouragans, les tremblements de terre, la sécheresse persistante et la disette, voilà tout autant d'épreuves qui vinrent fondre sur ces jeunes communautés. Un recul s'y manifestait déjà dès les années qui suivirent l'émancipation. Les comptes-rendus les plus récents confirment ce fait, que les données statistiques ci-après permettaient déjà de pressentir :

	Antigoa	St.-Vincent	La Jamaïque	Bahama
1845	14 850	12 836	25 662	3544
1862	10 884	12 728	20 490	3619
1868	9 147	10 383	14 113	3775
1871	11 258	13 035	14 930	3898
1875	9 429	12 484	16 557	3911

A l'exception de Bahama, qui a augmenté depuis plus de dix ans, nous voyons une sensible diminution dans les autres îles.

Ecoutons le rapport concernant l'année 1874 : « Dans quelques districts, la diminution est plus apparente que réelle ; elle tient à une fréquentation peu régulière des cultes de la part d'auditeurs trop pauvres pour payer leur contribution annuelle. Il y a quarante ans, nous pensions que l'émancipation serait le remède à tous les maux. Mais nous nous sommes trompés. Nous ne pouvions prévoir que la période de transition serait un temps d'aussi rudes épreuves. Heureusement elles sont passées. Et aujourd'hui l'état religieux des Antilles nous donne lieu d'espérer que nous moissonnerons abondamment dans l'avenir, si nous ne nous lassons pas de faire le bien. »

Après l'énumération des circonstances qui ne permettent pas

encore à ces Eglises de se soutenir elles-mêmes, le rapport passe à la question bien plus grave de l'état moral de ces populations. « On ne saurait le nier, dit-il, le jugement des voyageurs européens est, en somme, peu favorable. Mais il ne faut pas trop s'arrêter à cette appréciatien, attendu qu'elle repose, le plus souvent, sur des impressions superficielles, recueillies auprès des badauds qui encombrent les débarcadères. » Gardons-nons avec soin de toute exagération. Il n'y a pas, comme on l'a affirmé, plus de convertis à la Jamaïque que dans les autres parties de la chrétienté. La lente mais profonde influence de la famille y fait défaut. Ce qui manque aussi, c'est une classe moyenne honorable, donnant l'exemple du bien à la portion plus ignorante de ce peuple. Nous croyons toutefois que cette classe moyenne se forme, et nous espérons que d'elle sortiront à l'avenir les pasteurs, les instituteurs et les employés de ce pays. Tout bien compté, la mission est actuellement dans un état plus prospère que durant les trente dernières années.

Voici du reste un court aperçu de la situation présente des communautés :

Antigoa comprend deux arrondissements. La station principale du premier est Saint-Jean, avec 8 stations secondaires. Dans le second arrondissement, celui de Parcham, on compte 4 localités avec 1600 membres et 733 écoliers.

A la Dominique se trouve la station de Roseau, avec 6 annexes, trop rarement visitées. Ces localités subissent l'influence d'un évêque et de 12 prêtres romains. On y compte 643 membres.

Montserrat. La station principale est Plymouth, avec 539 membres. Les prêtres de Rome y font aussi de la propagande.

A Nevis, on trouve Charlestown et 3 autres stations. Il y règne une grande pauvreté. Trois cents coolies y ont immigré, ce qui a fait baisser les salaires. Nombre de nègres s'expatrient. On y compte 1721 membres.

Saint-Christophe, le cercle le plus nombreux du district d'Antigoa, compte 2902 membres. Sa station principale est Basseterre.

Saint-Eustache n'a qu'une seule station, avec 221 membres.

Saint-Barthélemy, plus petite encore, n'en compte que 74.

Saint-Martin et Anguilla ont, dans la partie hollandaise, les stations de Great-Bay et Cole-Bay ; dans la partie française, Marigot et Quartier-d'Orléans. En tout 618 membres.

Tortola compte 6 stations, avec 1108 membres.

Tout le district a 46 chapelles, 20 postes de prédication, 16 mis-

sionnaires, 45 instituteurs, 521 moniteurs, 78 prédicateurs locaux, 9429 membres, 46 écoles du dimanche, avec 4644 élèves, et 37 écoles de semaine, avec 3178 élèves. Le culte est fréquenté par 32 350 personnes.

Saint-Vincent a les trois arrondissements de Kingstown, George-town et Châteaubelair, avec plus de 3500 membres. L'indigence, l'expatriation pour la Trinité, l'indifférence, l'immoralité et, avec cela, l'attrait du ritualisme, empêchent les progrès.

A la Grenade, Saint-Georges est la principale station, avec 4 annexes. Le dénûment y est tel, même dans les années fertiles, que plusieurs n'ont pas de vêtement convenable pour venir à l'église. Le zèle religieux a considérablement diminué. Il y a là 645 membres.

La Trinité comprend les deux arrondissements de Port-d'Espagne et de San-Fernando, avec 7 stations. Cette île compte 700 membres ; elle a jusqu'ici moins souffert que les autres.

La Barbade a 5 arrondissements et 2380 membres.

A Tabago, nous trouvons Scarborough, avec 7 annexes et 1000 membres.

Le district entier compte 48 églises, 67 lieux de prédication, 23 missionnaires, 56 instituteurs, 366 moniteurs, 68 prédicateurs locaux, 8421 membres, 49 écoles, avec 4342 élèves, 3902 élèves d'écoles du dimanche et 26 330 auditeurs.

Venons-en à la Jamaïque. L'arrondissement de Kingston a 3 communautés, dont l'une comprend 1500 membres. Parmi les postes extérieurs, nous citerons Port-Royal. Un second arrondissement est celui de Montego-Bay et Lucea, au nord-ouest. Dans l'arrondissement de Spanish-Town et Linstead il y a quelques âmes converties, et l'on espère des temps meilleurs. Quant aux autres stations, déjà précédemment nommées, il ne paraît s'y être produit aucun fait saillant à signaler.

Dans les trois arrondissements du Honduras (Bélize, Corosal et Ruatan), la statistique indique 14 églises, 3 missionnaires, 1077 membres, 11 écoles, avec 991 élèves et 3350 auditeurs. L'Evangile y est annoncé en langue espagnole, non seulement parmi les nègres, mais aussi parmi les Indiens.

La mission méthodiste a eu dans les îles Bahama un développement plus favorable que dans les autres. Après des alternatives de décadence et de relèvement, la population, qui vit du seul produit de la pêche, semble être dans une situation assez malheureuse ; de là les difficultés que rencontre l'œuvre. Les stations principales

sont : Nouvelle-Providence, Eleuthera, Harbour-Island, Abaco-Biminies et Turks-Island.

En tout, il y a dans le district, 3911 membres, 31 églises, 8 missionnaires, 24 écoles du dimanche, avec 2861 élèves.

Dans l'île d'Haïti, la mission reprit son œuvre en 1834. Elle eut beaucoup à souffrir des troubles politiques et de la résistance des prêtres romains. Plus tard, elle obtint de l'empereur Soulouque la reconnaissance de la liberté religieuse, et fut secondée par le président Geffrard, qui, par son moyen, cherchait à attirer des colons dans l'île. Peu à peu s'élevèrent les stations de Port-au-Prince, Jérémie, Cayes, Cap-Haïtien et Gonaives. Il y avait 429 membres en 1853. Le rapport de 1862 n'en compte que 239. Lors de la guerre civile de 1869, dans laquelle Port-au-Prince fut bombardé, les bâtiments de la mission eurent beaucoup à souffrir et l'œuvre dut être interrompue. Elle fut reprise en 1872 par le missionnaire Bird. Le dernier rapport ne compte que 209 membres, 100 écoliers et 1900 auditeurs.

CHAPITRE XI

La mission baptiste, après l'émancipation.

La Jamaïque. — A leur retour à la Jamaïque, en 1834, les champions de l'affranchissement des esclaves furent reçus comme en triomphe. A Montego, Burchell se vit acclamé par 4000 noirs, qui se pressaient autour de sa voiture et voulaient en dételer les chevaux et la traîner à bras jusque chez lui. « Hi ! massa Burchell, vous êtez vraiment ici ! » disaient-ils avec joie. Ceux qui ne pouvaient lui serrer la main cherchaient à le toucher ; plusieurs se jetaient par terre devant lui. Knibb, de son côté, abordait près de Rio-Bueno. Les nègres n'attendent pas qu'il ait débarqué ; ils se précipitent à l'eau, ils l'embrassent, chantent, rient, pleurent, et lui-même pleure avec eux. « Viens, s'écrient-ils, viens, roi Knibb ; combats et obtiens la couronne ! » Ce disant, ils courent à la chapelle et remercient à genoux le Seigneur. Le voyage de Knibb à Falmouth fut une vraie marche triomphale.

On se mit aussitôt à reconstruire les églises, en les agrandissant considérablement. L'année suivante déjà, on pouvait mentionner 10 nouveaux temples et 5 chapelles provisoires. La première école

fut ouverte à Montego, sous la direction d'un maître capable. De nombreux catéchumènes, — 50 en novembre, 62 en février, 76 en juin, — furent baptisés par Burchell. Dans la nouvelle station de Fletchers-Grove, à six lieues ouest de Montego, on compta bientôt 800 auditeurs. Le missionnaire Dendy se chargeait d'évangéliser la station d'Endeavour, à l'est de Montego, tandis que Knibb faisait de Refuge, près de Falmouth, un nouveau champ d'activité. A Rio-Bueno et à Stewarts-Town travaillait Dexter, qui cherchait à évangéliser les nègres marrons, au milieu des forêts de l'intérieur. Partout la mission florissait. Il n'était pas étonnant que les nègres donnassent leur confiance à des hommes qui s'étaient dévoués jusqu'au martyre pour leur cause. Il est vrai que, pendant des années, les noirs eurent encore à gémir du trop long noviciat par lequel ils devaient arriver à la liberté ; mais, grâce aux efforts de Knibb, le parlement en hâta le terme et le fixa, pour les nègres de la campagne, au 1er août 1838.

L'année suivante, la mission baptiste à la Jamaïque comptait 21 337 baptisés et 20 919 auditeurs ; 5990 élèves fréquentaient les écoles de la semaine, 10 127 celles du dimanche ; 1942 mariages furent célébrés dans le cours d'une année.

La Jamaïque, à cette époque, donnait de grandes espérances. Le gouverneur, sir Lionel Smith, rentrant alors en Angleterre, disait dans son rapport officiel : « La suppression du noviciat a développé chez ce peuple tous les éléments du bien-être. C'est ce que prouvent la quantité de capitaux placés, l'achat des terrains à plus haut prix, les maisons embellies, les églises agrandies, l'agriculture perfectionnée, la prospérité croissante de la classe laborieuse et de notables améliorations dans la tenue, les habitudes sociales et les mœurs des habitants. »

Tant de travaux divers avaient miné la santé de Burchell et de Knibb. De plus, ils manquaient des ressources nécessaires, et, les sacrifices volontaires des nègres étant loin de suffire à l'entretien de la mission, Knibb dut entreprendre un voyage en Angleterre. Par ses discours pleins de feu, il réfuta les calomnies qui avaient été répandues sur les nègres libérés. Il fit plus que de recueillir de l'argent pour l'œuvre de la Jamaïque : il obtint l'assentiment général en faveur d'une mission à créer en Afrique au moyen des convertis de l'île. De retour à la Jamaïque, Knibb institua dans ce but le séminaire de Calabar, qui fut ouvert en 1842. Dans l'intervalle entre son départ et son retour, les communautés s'étaient accrues, de nouveaux villages avaient été fondés, entre autres Kettering,

qui reçut ce nom en souvenir du lieu où Knibb était né. Un peu plus tard, et sur la décision unanime de ses collaborateurs, il se rendit une troisième fois en Angleterre pour répondre à diverses critiques dont les missions étaient l'objet. Il rétablit les faits et revint à son poste.

L'année suivante, il eut la grande joie de voir un vaisseau missionnaire de Falmouth faire voile vers l'Afrique, avec un certain nombre de colons chrétiens. Le besoin d'argent l'amena une dernière fois en Angleterre. De retour à son poste, il reprit toutes ses fonctions, au milieu desquelles la mort le rappela, le 15 novembre 1845.

Son ami Burchell, qui lui ferma les yeux, était malade depuis longtemps. Dès 1840, il vivait à sa maison de campagne de Mount-Carey, ayant renoncé à tout salaire de la Société des missions, mais travaillant toujours dans les communautés, autant que ses forces le lui permettaient. En 1843, il dut céder à son jeune ami, le missionnaire Cornhill, sa station de Montego, avec les annexes de Watfort-Hill et Tottenham. Au terme de sa longue carrière, il pouvait écrire : « Quand je débarquai ici, il ne se trouvait aucune station de notre société, à 50 lieues de Montego. Voyez maintenant la chaîne de stations qui sont les fruits de mes travaux. Vous y trouvez Montego-Bay, Salters-Hill, Shortwood, Gurneys-Mount, Mount-Carey, Béthel-Hill et d'autres encore ! »

La vigueur du courageux missionnaire était désormais brisée. Il mourut en rappelant ce texte, le dernier sur lequel il avait prêché: « Je sais que mon Rédempteur est vivant. » (1846.)

La semence qu'il avait répandue avec zèle porta des fruits. Les renseignements de 1843 constataient déjà 39 stations avec 34 000 paroissiens, auxquels s'ajoutèrent, cette seule année, 1881 personnes qui reçurent le baptême. Ce qu'il y a surtout à remarquer ici, c'est le fait que cette jeune Eglise en est bientôt venue à vivre de ses propres forces. En 1842, elle résolut de renoncer à tout subside de la Société des missions. Dès cette date, les paroisses pourvurent elles-mêmes à l'entretien de leurs pasteurs et aux frais du culte. Elles se donnèrent une organisation congrégationaliste et formèrent entre elles une union, que cimentaient d'année en année des conférences entre les délégués des paroisses. Par l'établissement de cette Union baptiste, l'œuvre de la mission à la Jamaïque était terminée, sauf à pourvoir les Eglises de pasteurs.

L'institut de Calabar vint répondre à ce besoin. Ses élèves étant nécessaires à la Jamaïque autant qu'à l'Afrique, on changea le but

de cette institution, destinée d'abord à former des pasteurs pour les indigènes africains. La Société des missions fit valoir pour elle-même ce séminaire, auquel furent adjoints plus tard une école normale et un pensionnat d'instituteurs. Le manque d'une solide préparation élémentaire constituait un grave déficit dans l'instruction de ces jeunes gens ; on espérait le combler peu à peu en perfectionnant les écoles primaires. On eut beaucoup de peine à obtenir dans les classes un langage correct, en place de l'anglais corrompu que parlaient les nègres. Les élèves étudiaient aussi le latin, le grec, l'hébreu, etc. Le Dr Underhill, qui présida un examen en 1860, constate, à côté de résultats satisfaisants, un manque de rectitude et de sûreté jusque dans les connaissances les plus élémentaires. On vit par là combien il est difficile d'instruire des jeunes gens dont les familles n'ont aucun développement intellectuel. Que les élèves nègres de Calabar, devenus pasteurs, aient laissé quelque chose à désirer, on le conçoit sans peine, lors même que beaucoup d'entre eux sont devenus de fidèles conducteurs de leur troupeaux.

On ne pouvait guère espérer que l'Union eût, à ses débuts, un développement calme et régulier. Les communautés s'étaient constituées avec trop de précipitation pour qu'il ne s'y produisît pas des secousses et des crises. Souvent la discipline ecclésiastique dut être employée à expulser des éléments non chrétiens ; c'est pourquoi nous trouvons ici, comme chez d'autres sociétés à l'œuvre dans ces contrées, une diminution sensible dans le nombre des membres. Après dix années d'existence indépendante, l'Union avait perdu la moitié de ses membres. En 1853, elle n'en comptait plus que 15 353. A cette baisse numérique, il faut ajouter certains déficits spirituels que la discipline était insuffisante à prévenir. Le séminaire n'était pas en état de fournir un nombre suffisant de pasteurs, et les jeunes gens capables manquaient. Vers la fin de l'an 1859, on ne comptait, pour 77 paroisses, que 36 pasteurs, parmi lesquels 16 indigènes.

La situation était assez inquiétante. Aussi le réveil de 1860, qui s'étendit sur toute la Jamaïque, fut-il salué par les baptistes comme une rosée bienfaisante qui pourrait féconder ce sol aride. Ces espérances se réalisèrent d'abord dans une certaine mesure ; mais, plus tard, l'Union baptiste rencontra de nouvelles déceptions. Elle fut surtout ébranlée par la révolution qui éclata, en 1865, dans la petite ville de Morant-Bay, sur la côte, à l'est de Kingston. Le désaccord des blancs et des noirs s'était fait sentir à

la Jamaïque comme nulle part dans les îles voisines. Les noirs se plaignaient tout particulièrement des impôts accablants et de la partialité de la justice. L'exaspération était grande. A l'occasion d'une condamnation de peu d'importance, le coupable fut délivré par la foule. On prit d'assaut l'hôtel-de-ville, on maltraita les huissiers, on battit les employés, on incendia des maisons. L'émeute fut réprimée d'une manière sanglante, et l'île déclarée en état de siège. Les coupables, et peut-être aussi des innocents, furent jugés sommairement. Dans le nombre se trouvaient des gens qui appartenaient à une communauté de baptistes ne se rattachant pas à l'Union. Bien que celle-ci n'eût aucune paroisse dans le territoire révolté, les plus graves soupçons planaient sur ses chefs, et elle vit se retirer un bon nombre de ses membres, qui passèrent à d'autres Eglises.

Dans la suite, la mission des baptistes anglais vint aussi travailler à la Jamaïque. Elle y fonda de nouvelles stations, à Morant-Bay en 1866, puis à Wallingford et à Mandeville. Elle améliora l'institut de Calabar, qui fut transféré à Kingston. Selon le rapport de 1873, l'Union, y compris les stations de la société dont nous venons de parler, comptait 23367 membres.

Les îles Bahama. — Vers la fin de la guerre d'Amérique (1813), alors qu'un grand nombre de colons émigraient des Etats-Unis dans les Antilles, on vit des baptistes de couleur s'établir dans les îles Bahama. C'étaient des esclaves convertis qui accompagnaient leurs maîtres. Ils étaient très ignorants ; plusieurs savaient à peine lire, et leur piété laissait fort à désirer. Tel d'entre eux, membre d'une Eglise assez importante, en était encore à adresser sa prière à Abraham, Isaac et Jacob. Burton, le premier missionnaire baptiste qui débarqua dans les îles Bahama, le 29 janvier 1833, y fut reçu avec une grande joie et put travailler avec succès pendant plusieurs années. Des communautés et des écoles prospères furent fondées avec son concours. L'archipel comptait à cette époque 16500 âmes, dont 4200 blancs, 3000 libres de couleur, et le reste d'esclaves. Cette population était dispersée dans des îles d'un accès difficile, en sorte que les missionnaires avaient souvent de longs et périlleux voyages à entreprendre pour leur porter le pain de vie. Dix années plus tard, deux autres missionnaires, Capern et Rycroft, s'y employaient avec succès. En 1848, Rycroft mentionnait avec satisfaction le mouvement religieux qui se manifestait à Turks-Island. Le rapport du missionnaire Littlewood, daté de janvier 1850, nous apprend qu'il y avait là 46 stations, avec 6 aides

indigènes, 1475 membres et plus de 3000 auditeurs. Dans une autre occasion, où il parle de l'île Rum-Cay, il dit que la chapelle y est devenue trop petite et qu'on a décidé d'en construire une nouvelle. Quelques années plus tard, Capern pouvait dire : « Un remarquable changement s'est produit dans la population de Nassau : là, pasteurs baptistes, wesleyens, presbytériens échangent entre eux leurs chaires, et, même les épiscopaux, se montrent plus larges. » Turks-Island a 7 communautés avec 478 membres. Les 2 missionnaires européens y ont pour aides 6 prédicateurs indigènes, un instituteur et 57 moniteurs d'écoles du dimanche. Les communautés ont contribué à l'entretien de la station pour près de 10 000 francs.

En 1860, le Dr Underhill trouva dans ces îles 18 communautés avec 2656 membres. En outre, on rencontrait dans plusieurs îles des baptistes indépendants, placés sous la direction du pasteur de Nassau, qui avait dans cette ville même une communauté de 600 âmes. Les missionnaires visitaient rarement les autres îles, à cause de la difficulté des communications ; mais dans chacune d'elles il y avait un prédicateur indigène.

Nassau est une jolie petite ville, aux rues propres et aux maisons élégantes ; les Américains du Nord recherchent son climat en hiver. En revanche, l'île de la Nouvelle-Providence est pauvre ; car il s'y trouve peu de plantations. Les propriétaires cultivent un grand nombre d'orangers pour l'exportation aux Etats-Unis ; mais ces arbres croissent dans un sol qui recouvre à peine les rochers de corail. On mentionne pourtant une forêt dans laquelle il y a assez de bois pour faire du charbon. La pêche et le commerce des éponges sont pour plusieurs une ressource. Une autre industrie, c'est le sauvetage des vaisseaux. Quantité de naufrages ont lieu sur les récifs de Bahama, et nul n'ignore que parfois ils sont voulus, soit que des armateurs fassent échouer là leurs vieux navires inutiles, soit que des capitaines peu consciencieux s'entendent à l'avance avec les habitants de la côte, pour s'assurer une part du droit d'épave.

San-Salvador a 1900 habitants, tous baptistes. Ils plantent le maïs, la pomme de terre douce, ou l'ananas ; quelques-uns se vouent à la pêche. Leur vie à tous est assez difficile, mais ils ne s'en plaignent guère, car ils paraissent être contents et pieux. « Chanter et prier, tel est notre unique plaisir, » disait l'un d'eux.

A Inagua, il n'y a qu'une seule station, celle de Matthew-Town. Cette grande île n'a que 1000 habitants. La culture du coton y est

maintenant abandonnée. Le sel, tiré de l'eau évaporée des lagunes, constitue son principal revenu. A côté du missionnaire baptiste, un ecclésiastique anglican y est à l'œuvre ; ils vivent dans les meilleurs termes, et cela pour le bien de la population.

LA TRINITÉ. — C'est en 1842 que l'attention de la Société baptiste se porta sur cette île. Le premier missionnaire, Cowen, y trouva une population, en majeure partie catholique-romaine, dont l'état spirituel était peu réjouissant. Le secrétaire de la société visita la Trinité en 1846. Il écrivait alors : « Nous avons deux groupes de stations : Port-d'Espagne et Savanna-Grande. Depuis 1843, la première a deux petites chapelles en bois. Dans l'une d'elles, 90 enfants reçoivent une instruction élémentaire. Vers le nord, le missionnaire Cowen a trois stations, où il travaille avec désintéressement. » En 1850, il se plaignait que son œuvre fût entravée par l'usage du rhum, la superstition et des restes de paganisme. Il était toutefois parvenu à répandre, en une année, 1000 exemplaires des saintes Ecritures. En 1853, on compta 80 communiants, 181 écoliers et 12 maîtres, sous la direction d'un seul missionnaire.

L'année suivante, l'île fut cruellement éprouvée par le choléra. Voici quelques renseignements qui datent de dix ans plus tard : Port-d'Espagne a une paroisse de 54 membres ; San-Fernando, un missionnaire et une paroisse de 259 membres, répartis en six localités, parmi lesquelles Montserrat.

HAÏTI. — La mission baptiste y remonte à 1845. Deux missionnaires abordèrent, peu avant Noël, à Jacmel, où ils ne trouvèrent que les ruines, laissées par la révolution qui avait chassé le président Boyer. Ils furent favorablement accueillis. Sous la protection de l'autorité, ils purent ouvrir le culte et organiser une école. Au mois de mars de l'année suivante, le dissentiment qui avait divisé les nègres et les mulâtres prit fin par l'arrivée au pouvoir du président Riché. A sa mort, le général Soulouque lui succéda et se fit proclamer empereur, sous le nom de Faustin Ier. Jacmel, localité située sur la côte méridionale et séparée de Port-au-Prince, la capitale, par une large presqu'île montagneuse, paraissait être un centre convenable pour la mission. Le service baptiste en langue française était très fréquenté ; seulement, les auditeurs allaient et venaient comme à une foire. L'école fut bientôt en bonne voie. Au mois de juin, on baptisa une jeune personne, qui avait manifesté l'intention de se faire religieuse, mais qui en était venue à reconnaître la supériorité de l'Evangile sur le catho-

licisme-romain. Bien des convertis n'osaient pas manifester leur foi par crainte de l'opinion ; néanmoins la mission avait de belles perspectives. Malheureusement, l'un des missionnaires fut bientôt enlevé par la fièvre jaune, et l'institutrice, Mlle Harris, eut la lourde tâche d'entretenir seule la station, six mois durant. Un examen officiel trouva l'école dans la meilleure situation. Le président Riché se décida même à y envoyer cinq de ses enfants, bien que Mlle Harris eût refusé l'appui de l'Etat. Peu avant le changement de gouvernement (mars 1847), arriva le missionnaire Webley, qui reprit l'œuvre et baptisa plusieurs personnes. Mais une grave interruption survint en avril 1848, lors des massacres ordonnés par le président, qui, sur un simple soupçon, avait fait assassiner dans son palais ses conseillers et quelques notables. Les métis eurent particulièrement à souffrir de la persécution. Un missionnaire de couleur, qui travaillait alors près de Jacmel, ne put échapper à la mort que par la fuite ; les autres ouvriers de la mission ne furent épargnés qu'à titre d'Européens. Toutefois, au bout d'une année, les travaux d'évangélisation recommencèrent, mais non sans de nouveaux empêchements. L'empereur favorisait l'immoralité ; les hommes cultivés manifestaient une incrédulité ouverte ; on en vint à interdire aux missionnaires de sortir de la ville sans permission. Malgré cela, on vit de nouveaux auditeurs se joindre au troupeau ; et dès lors l'Eglise s'accrut, surtout par le moyen de l'école, qui mettait les missionnaires en relations plus directes avec les parents.

Le rapport de 1864 signale l'arrivée du missionnaire Baumann et l'établissement d'une station à Port-au-Prince, la capitale. Lors même que l'influence romaine devenait menaçante pour la mission, ensuite du concordat que le président Geffrard venait de conclure avec le pape, deux stations nouvelles furent fondées, l'une à Saint-Raphaël, l'autre à Dondon, et toutes deux furent confiées aux soins dévoués du pasteur indigène, Métellus Ménard ; l'Evangile s'implantait ailleurs encore. Mais Port-au-Prince n'offrant pas un terrain convenable à la semence évangélique, Baumann, qui n'était pas homme à perdre son temps, alla se fixer (1866) à Grande-Rivière, sur la côte septentrionale. Bientôt de nouveaux troubles politiques vinrent encore compromettre l'œuvre missionnaire. Geffrard, dépossédé de la présidence, venait d'être remplacé par le général Salnave, qui, lui aussi, rencontrait une vive opposition dans le pays. La guerre civile éclata. Des bandes de nègres de l'intérieur, appelés ici Cacos (correspondant aux Ma-

rons de la Jamaïque), soutenaient la cause de Geffrard et s'avançaient du nord contre les troupes de Salnave. La rencontre eut lieu dans les environs de Saint-Raphaël, qui fut abandonné pendant une année et demie. Peu de temps après, Baumann mourut à Grande-Rivière, où sa veuve resta seule, malade et dans la plus triste position, jusqu'à ce que, épuisée par la maladie, elle fut forcée de quitter l'île. Pendant sa maladie, elle avait vu la station de son mari tomber au pouvoir des Cacos. Jacmel fut aussi cruellement éprouvé par la guerre. La mission tout entière était gravement compromise; ses débris dispersés, auraient disparu s'ils n'avaient été de temps en temps visités par leur fidèle Métellus Ménard. Plus tard, en 1871, l'œuvre put être reprise, notamment à Jacmel, où les missionnaires trouvèrent un champ assez favorable.

CHAPITRE XII

Les travaux des autres sociétés missionnaires.

Société des missions de Londres. — Laissant de côté la tentative de cette Société à la Trinité, en 1822, nous n'avons à nous occuper ici que de sa mission à la Jamaïque, depuis l'émancipation de 1834. Nous n'avons que fort peu de renseignements sur ses débuts et sur son développement pendant les dix premières années de son activité. En 1834, elle fonda les stations de Kingston et de First-Hill; cette dernière au nord, dans la paroisse de Trelaweney. Pendant les années suivantes les stations de Whitefield, Ridgmount, Daryton, et Chapelton furent établies dans le sud de l'île. Chacune d'elles eut bientôt des annexes, dont quelques-unes devinrent autonomes.

Il est à remarquer que les missionnaires de la Société de Londres, tout en prenant à cœur les droits des nègres, ne se sont jamais mêlés aux agitations politiques inhérentes à l'émancipation. Sur ce point, ils diffèrent complètement des baptistes. Ce fut là, paraît-il, le fond d'un différend sérieux entre les représentants de ces deux sociétés. Quoi qu'il en soit, les baptistes eussent certainement été plus utiles à la Jamaïque, s'ils s'étaient davantage abstenus des luttes politiques.

Depuis 1862 nous avons des renseignements détaillés. La Jamaïque était alors profondément remuée par des réveils qui

manifestaient une vie nouvelle, là même où avait régné une longue mort spirituelle. « Il ne faut pas s'étonner, dit le rapport annuel de Londres, que chez des gens impressionnables comme le sont les habitants de couleur des îles, des réveils publics aient provoqué des désordres. Mais nos Eglises en sont généralement préservées par la circonspection et la fermeté de leurs pasteurs. » On attendait de ce mouvement religieux une bénédiction durable, car les paroisses s'étaient accrues d'une manière surprenante. Ces prévisions ne se réalisèrent pas; les rapports postérieurs, moins élogieux, montrent que la foi et la piété de ces populations ne doivent pas être mises en parallèle avec l'état des chrétiens d'Angleterre. Toutefois, si l'on tient compte de l'ignorance et de la versatilité des nègres, on sera reconnaissant envers Dieu des progrès que ce mouvement a réalisés chez ce pauvre peuple. Et voici un fait qui atteste ces progrès. A la Jamaïque régnait alors une grande misère provenant, soit de la sécheresse qui compromit la culture du café, soit aussi de la cherté amenée par la guerre américaine et la stagnation des affaires. De là, des impôts exorbitants; et néanmoins, dans une seule année, les Eglises réunirent pour leurs besoins plus de 50 000 francs, tandis que la Société en dépensa à peine 30 000 pour l'île entière.

Les membres des paroisses de la mission de Londres ne participèrent en aucune façon à la sanglante insurrection de 1865.

Dans leurs rapports, les missionnaires jugent la situation avec beaucoup de calme. Ils reconnaissent que les plaintes de la population étaient en partie fondées ; mais, d'autre part, ils désapprouvent comme injustes les agitations contre le gouvernement colonial. Tel d'entre eux alla même jusqu'à signer une adresse en faveur du gouverneur Eyre ; mais cette démarche fut désapprouvée par les directeurs de la Société. Ceux-ci, tout en admettant que la conduite du gouverneur ne fut pas toujours jugée avec équité, reconnaissaient toutefois qu'il s'était donné tort par les massacres qu'il avait autorisés pour la répression de l'émeute.

Voici ce qu'on écrivait, à cette époque, sur l'état de la population : « Partout où ces pauvres gens se trouvent sous l'influence immédiate des missionnaires européens, ils ont fait de rapides progrès dans la civilisation et dans la piété. Mais au delà des limites de cette influence, il y a des foules qui, tout en professant de nom le christianisme, sont encore superstitieuses et corrompues. Il faut en convenir, nos visées étaient trop hautes. Nous espérions que la première génération de convertis manifesterait toute la beauté

du caractère chrétien, et nous découvrons qu'ils ressemblent aux païens convertis de tous les pays et de tous les temps. Le missionnaire doit avoir pour eux beaucoup d'indulgence et les traiter comme de petits enfants. On rencontre cependant quelques fidèles qui seraient de vrais ornements dans les Eglises les plus vivantes. »

D'après le rapport de 1874, les stations et leurs annexes avaient 5 missionnaires anglais et 13 de couleur, avec 1798 communiants, 5800 adhérents et 1279 écoliers. Les contributions s'élevaient à 42 000 francs.

La Société des presbytériens d'Ecosse. — Dès 1824, cette Société entreprit à la Jamaïque une œuvre qui s'étendait, en 1830, à six localités. En 1847, lorsque la mission des Eglises presbytériennes entra en activité, les stations de la Jamaïque lui furent confiées. Il y eut alors 7 stations principales : Hampden, Lucea, Port-Maria, Carronhall, Cornwall, Green-Island et Brownsville. En 1859, on évaluait les membres à 4193. La mission eut un élan inaccoutumé à l'occasion du réveil de 1861, qui lui amena 1261 nouveaux membres. L'année suivante, ils étaient au nombre de 5845. Les contributions pour les frais du culte affluaient; elles s'élevèrent, en moyenne, à 18 francs par tête. Les paroisses écossaises de la Jamaïque sont au nombre de 26, réparties en 4 presbytères et formant un Synode :

Presbyt sept.	*Presbyt. mér.*	*Presbyt. orient.*	*Presbyt. occid.*
Hampden	New-Broughton	Kingston	Lucea
Bellevue	Ebenezer	Port-Maria	Riverside
Falmouth	Mount-Olivet	Carronhall	Stirling
Mount-Zion	Victoria-Town	Goshen	Friendship
Montego-Bay		Rosehill	Brownsville
Mount-Horeb		Cedar-Valley	Greenisland
Mount-Hermon			Negril
Grand-Cayman			

D'après le rapport de 1875, à ces 26 stations se rattachaient 89 annexes. Les missionnaires européens, au nombre de 16, étaient aidés de 5 indigènes consacrés et de 16 catéchistes. On comptait environ 5710 membres sur 8755 participants au culte. A côté de beaucoup d'écoles du dimanche, il existait 59 écoles de semaine, avec 5392 élèves. La collecte annuelle produisit environ 100 000 fr. soit 20 francs par membre. Ces Eglises ont déjà réalisé de grands progrès; néanmoins on ne songe pas à les détacher de la Société, attendu que les missionnaires européens leur sont encore indispen-

sables. Sans doute on a déjà beaucoup fait pour l'instruction supérieure; car Montego-Bay et Ebenezer possèdent des académies, correspondant à peu près aux classes moyennes de nos gymnases. Quelques jeunes gens qui ont fréquenté ces écoles ont continué ailleurs la théologie; en sorte que plusieurs indigènes en sont venus à revêtir les fonctions pastorales. Au cinquantième anniversaire (1874) de l'établissement de cette mission, des contributions furent réunies en vue d'établir une faculté de théologie, qui recueillera dans quelques années un legs important de 125000 fr. Le gouvernement a largement contribué au relèvement de l'instruction supérieure. Il a fondé dans ce but un institut sous le nom de Queens-College, auquel se rattachera la faculté de théologie. Des détails sur chaque station nous mèneraient trop loin. Remarquons seulement que l'île de Grand-Cayman, à l'ouest de la Jamaïque, reçoit depuis longtemps l'appui de cette société missionnaire.

Les presbytériens-unis travaillent également à la Trinité. Cette œuvre ne rentre pas positivement dans notre sujet, puisque les trois communautés de cette île sont en majorité composées d'Européens, surtout de Portugais évangéliques, qui ont cherché là un refuge contre les persécutions des catholiques-romains. Les trois stations sont : Port-d'Espagne, Arouca et San-Fernando; elles comptent en tout 220 membres. Ces chrétiens font peu de progrès au milieu de la population, qui est presque entièrement sous l'action de l'Eglise romaine.

Les presbytériens-unis de l'Amérique du Nord avaient aussi, depuis 1843, à Savanna-la-Grande, une station, qui fut réunie en 1868 à l'Eglise écossaise de San-Fernando.

L'Eglise anglicane et la Société pour la propagation de l'Evangile. — Depuis l'émancipation, l'Eglise anglicane a gagné de nombreux adeptes aux Antilles. A vrai dire, elle se trouvait là dans une situation favorisée, puisque le gouvernement colonial lui accordait de riches subsides, ce qui n'était pas le cas pour les communautés dissidentes.

La Jamaïque est, dès 1824, un évêché anglican. Cette mission de l'Eglise épiscopale fut soutenue assez longtemps par la Société pour la propagation de l'Evangile. Mais celle-ci, à partir de 1865, lui retira ses subsides, puisque le gouvernement pourvoyait assez largement aux besoins des congrégations anglicanes. Cette Société-là entretenait à la Jamaïque 7 stations principales, avec différents postes accessoires, tels que Saint-Albans, Saint-John, Portland-

Bluefields, Porus, Keynsham-Providence, où l'on comptait plus de 3000 communiants. Les rapports de ses missionnaires portent sur la situation de l'île, pendant la période actuelle, un jugement plus sévère que ne le font les agents des Sociétés baptiste et wesleyenne. Ils insistent beaucoup sur la démoralisation, l'ignorance et le fanatisme des noirs. L'un des derniers rapports signale l'apparition de faux prophètes, animés de sentiments hostiles aux conducteurs spirituels des troupeaux. Ces personnages annonçaient, en termes inintelligibles, qu'ils étaient « la voix de l'esprit » et avaient pour mission de lapider les ministres. Lourde tâche que celle du pasteur en de telles circonstances; elle exige une extrême indulgence, beaucoup de persévérance et de bon sens. La position des missionnaires était d'autant plus difficile que, à côté de l'opposition directe faite à leur œuvre, ils ressentirent aussi le contrecoup de la gêne matérielle dont nous avons parlé précédemment. Malgré tous ces obstacles, leurs travaux ne sont pas restés inutiles. Des traces de piété sincère se sont manifestées dans les paroisses. Bon nombre de familles ont commencé à célébrer un culte domestique et à prendre une part active à l'œuvre des missions. On compte dans l'île 88 communautés anglicanes, avec 135 000 âmes, dont 25 000 communiants. Dans ce nombre, est compris le Honduras anglais, qui se rattache au diocèse de la Jamaïque.

Après la révolution de 1865, le nouveau gouvernement de l'île retira peu à peu sa subvention à l'Eglise anglicane, qui fut dès lors sur le même pied que les autres.

Disons encore que la « Colonial and Continental Church Society » entretient dans l'île, au moyen du clergé anglican, un grand nombre d'écoles dont elle paie les maîtres indigènes. On en comptait 22 en 1866; deux ans plus tard, il n'en restait plus que onze, attendu que le gouvernement avait établi des écoles publiques, faisant concurrence à celles de la mission.

Du diocèse de la Jamaïque fut détaché, en 1861, celui de Nassau, qui comprend les îles Bahama et les îles Turks. Ce diocèse tire son nom du chef-lieu de l'île de la Nouvelle-Providence, où réside l'évêque, le Dr Venables. Celui-ci travaille activement dans sa vaste circonscription, visitant avec sa petite goëlette (le *Message de paix*) les nombreux îlots qui la composent. La pauvreté générale des habitants, les préjugés des blancs qui ne veulent pas souffrir de noirs sur les bancs de leurs églises, enfin un commencement de diminution dans la subvention de l'Etat, rendent la situation difficile. La Société anglicane entretient dans ce champ un nombre de mission-



naires qui varie avec les besoins. D'après le rapport de 1872, elle en avait 4 : à Long-Island, Long-Cay, Eleuthera et Andros. En outre, la Colonial Church Society fait travailler dans ce champ un certain nombre de catéchistes et d'instituteurs. Seize pasteurs sont en activité dans le diocèse, et les communautés s'élèvent à 65, dont quelques-unes, il est vrai, se composent d'un petit nombre de personnes. Des 44600 habitants du diocèse, 10180 appartiennent à l'Eglise anglicane.

La Barbade est l'un des deux anciens diocèses des Antilles. En 1842, il fut scindé et l'on en détacha la Guyane et Antigoa. A l'évêché primitif se rattachent la Barbade, la Grenade, Saint-Vincent, Sainte-Lucie, Tabago et la Trinité.

La Société anglicane, nous l'avons dit, possède à la Barbade, depuis 1829, un institut de catéchistes et de pasteurs indigènes, le Codrington-College, qui a été jusqu'ici en bénédiction et a formé de nombreux pasteurs nègres. Il y a quelques années que l'on comptait dans ce diocèse 48 ecclésiastiques (sur 69), sortant de cette maison. Les frais de ce collège (43750 francs) sont couverts par les intérêts du legs fait, en faveur de la Société, par le général Codrington. A côté de cet établissement existe un institut de missions qui prépare des ouvriers pour l'œuvre d'évangélisation de Rio-Pongas, dans l'Afrique occidentale.

Une œuvre à part, œuvre qui est celle de l'Eglise et qui ne relève d'aucune Société, est la mission au milieu des coolies de la Trinité. Il y a dix ans, ils étaient environ 20000, en majorité hindous. L'évêque de la Barbade, aidé de quelques planteurs, fait son possible pour amener ces coolies à la connaissance de la vérité. A Orange-Hill, il a fondé un asile pour leurs enfants; en d'autres endroits il a institué des écoles spécialement destinées aux jeunes hindous, les petits Chinois pouvant fréquenter les écoles publiques, grâce à la facilité avec laquelle ils apprennent l'anglais.

Récemment (1873), la Trinité a été constituée en évêché. Avant le dédoublement de 1842, le diocèse comprenait 33 paroisses, 69 ecclésiastiques et 13240 communiants.

Antigoa (diocèse depuis 1842) embrasse les petites Antilles septentrionales. La Société anglicane y avait, jusqu'à 1860, deux missionnaires : l'un à Montserrat, l'autre à Anguilla; celui-ci desservant Saint-Barthélemy et Saint-Saba. Plus tard, l'Etat ne continuant pas ses subsides, la Barbade, la Dominique et Virgin-Island devinrent de simples annexes. Ce retrait de la subvention officielle a occasionné certaines perplexités, quelques Eglises n'étant pas en

état de suffire à l'entretien d'un pasteur. Le diocèse d'Antigoa comprend 36 paroisses, avec 60 000 âmes, parmi lesquelles (1872) seulement 3668 communiants.

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DES MISSIONS. — En 1829, 5 pasteurs congrégationalistes entreprirent une mission parmi les nègres libérés de la Jamaïque. Ils n'avaient cherché l'appui d'aucune société, espérant obtenir leur entretien des Eglises qu'ils fonderaient. Sur ce point, ils s'étaient fait illusion et se trouvèrent bientôt dans une situation financière difficile. Alors se forma à New-York un « Comité de missions pour les Antilles, » lequel leur fit parvenir des secours. De cette manière, la jeune mission se maintint pendant huit années, avec les stations de Brainerd, Oberlin, Union et Devon-Penn, créées au nord de Kingston, auxquelles s'ajoutèrent les stations d'Elliot en 1842 et de Providence en 1844.

En 1847, une nouvelle société américaine, fondée aussi sur le principe d'indépendance, vint se joindre au comité susnommé, savoir l'Association congrégationaliste de la Jamaïque. Aux anciennes stations, elle a ajouté celle de Golden-Vale, qu'on voit, quelques années plus tard, entourée de plusieurs annexes. Vers 1855, cette association avait organisé 8 paroisses, où se trouvaient 433 communiants, 7 missionnaires, aidés de 4 frères et de 13 sœurs indigènes, avec 716 élèves dans les écoles. Dans la suite, on mentionne encore les stations de Chesterfield et de Richmond. Cette dernière localité avait une école des arts et métiers, dont les frais étaient couverts par le travail des élèves.

Malgré ce redoublement d'activité, il y eut ici, comme ailleurs, des jours de déclin spirituel. Un missionnaire s'exprime ainsi : « Nos ouvriers n'ont pas seulement à lutter contre la corruption universelle du cœur humain, mais encore contre les fausses doctrines et les mauvaises mœurs des baptistes de couleur qui enseignent au milieu des nègres affranchis. La jeune génération donnerait de meilleures espérances, si seulement on pouvait l'élever dans des établissements comme celui de Richmond. Malgré la faiblesse, les erreurs, l'imperfection des communautés, il subsiste un noyau de chrétiens, une Eglise dans l'Eglise. » Un autre missionnaire dit : « Nous n'avons pas à désirer de grandes paroisses, elles le sont peut-être déjà trop ; il nous faudrait un petit groupe de chrétiens, ayant plus de lumière et de vie que les multitudes dont nous sommes entourés. »

En 1859, le nombre des communiants était descendu à 369. Le réveil de 1861 améliora sensiblement cet état de choses. Le rap-

port de cette année-là s'exprime comme suit : « L'île peut se réjouir des effets de la grâce de Dieu. Ce réveil a été préparé par un esprit de prières et par de sérieux efforts pour la conversion des âmes. Les signes les plus remarquables de ce mouvement religieux apparurent d'abord dans la partie occidentale de l'île, et s'étendirent de là au sud et à l'est. Les temples étaient combles, les débits de rhum fermés ; un grand nombre d'âmes confessaient ouvertement leurs péchés, l'immoralité disparaissait, le bien injustement acquis était rendu, plusieurs de ceux qui avaient vécu dans des relations coupables, se mariaient ; d'autres rendaient témoignage de leur foi vivante au Sauveur. »

En 1862, le nombre des communiants s'élevait à 546 et celui des personnes se rattachant aux communautés à 1080. Cependant, la plus grande d'entre elles, Brainerd, souffrait d'anciennes divisions, dont les baptistes profitèrent pour menacer son existence. Le réveil eut, comme toujours, sa réaction. Au dire d'un missionnaire, plusieurs des convertis de 1861 devinrent des rameaux stériles.

A cette époque, la Société dirigea sa sollicitude vers les esclaves émancipés des Etats-Unis du sud. Son œuvre à la Jamaïque s'en ressentit pendant une année ou deux. Dès lors, elle lui a voué plus de soins, et les paroisses se sont de nouveau accrues. Toutefois la Société concentre tellement ses forces sur la population noire des Etats-Unis, qu'elle place en sous ordre toutes ses autres missions. Elle voudrait que les Eglises congrégationalistes de la Jamaïque pussent elles-mêmes entretenir leurs pasteurs, ce qu'avaient d'ailleurs espéré les fondateurs de cette œuvre, mais on a pu se convaincre que la chose est impossible. Le rapport de 1874 pose la question de savoir si cette mission doit être tout à fait abandonnnée, ou s'il faut la poursuivre sur une moindre échelle. Les stations occupées à cette date étaient desservies par trois missionnaires et un certain nombre d'aides ; elles comptaient 521 membres et 856 élèves.

L'Union des Eglises méthodistes libres. — Les travaux de cette Société commencèrent à la Jamaïque en 1856, alors que la première floraison des autres missions était déjà passée. Toutefois elle eut bientôt un nombre considérable d'adhérents, puisque, en moins d'une dizaine d'années, elle compta environ 2000 membres. Ceux-ci, hélas ! n'étaient pas gagnés sur les multitudes que l'Evangile n'avait point encore atteintes. Il arriva même que, en une seule fois, 876 membres et 3 missionnaires d'une autre société se rattachèrent à cette mission, et probablement que ce ne fut pas

le seul cas de ce genre. Les rapports subséquents ne présentent pas les choses d'une manière plus favorable.

Il nous reste enfin à mentionner une fondation bénie pour la mission aux Antilles. Au commencement du XVIII[e] siècle, une dame anglaise fit un legs pour le rachat des chrétiens retenus comme esclaves dans les Etats barbaresques du nord de l'Afrique. Lorsque cet esclavage eut pris fin, ces fonds désignés, en souvenir de la fondatrice, sous le nom de Mico Charity Funds, s'élevaient à 2 500 000 francs.

Les clauses du testament permirent de faire valoir les intérêts de cette somme, à partir de 1836, pour l'installation et l'entretien d'écoles destinées aux affranchis des Antilles. On en trouve plusieurs à Antigoa, et dans les îles avoisinantes.

Nous venons d'exposer la situation missionnaire dans les Antilles. Nous n'oserions affirmer que l'Evangile y ait porté tous les fruits qu'on peut en attendre. Dans les îles que nous avons parcourues, le nombre des âmes se rattachant à la mission évangélique proprement dite, constitue à peine un tiers de toute la population ; un second tiers revient à l'Eglise anglicane ; l'Eglise romaine est fort loin de pouvoir s'attribuer le tiers restant, de sorte que des milliers et des milliers de ces insulaires vivent et meurent en dehors de l'Eglise. Ils ne sont pas précisément païens à la manière de leurs ancêtres d'Afrique, car ils sont soumis extérieurement à une certaine influence chrétienne ; mais ils restent étrangers à l'Evangile. La mission a donc encore, dans ces contrées, un grand travail devant elle, et sa tâche est d'autant plus difficile qu'elle y rencontre des obstacles sérieux.

D'autre part, dans l'ensemble des communautés, l'œuvre de l'Evangile est loin d'être achevée ; preuve en soit la proportion des participants à la sainte cène, qui n'est que de un sur six dans plusieurs d'entre elles. Il en est aussi dont les membres sont encore éloignés d'avoir les sentiments religieux qu'on serait en droit de leur demander. Toutefois nous pouvons affirmer que chez cette race, moralement faible, on rencontre des âmes affermies dans la grâce divine et de solides caractères chrétiens. Ces fruits de l'Evangile sont là pour nous dire que le travail de la mission au milieu de ces pauvres nègres n'est pas inutile. Et n'est-ce pas aussi, pour la chrétienté, un encouragement à persévérer dans ses efforts d'évangélisation aux Antilles, dût-elle y travailler encore pendant plusieurs générations ? Certes, si les noirs, durant leur esclavage, ont trouvé dans la chrétienté tant de sympathie, il n'est pas moins né-

cessaire de la leur témoigner maintenant; car la plupart sont encore loin d'être délivrés de la plus funeste de toutes les servitudes : ils ont surtout besoin de cette liberté que le Fils de Dieu donne à ceux qu'il affranchit et qu'il rend véritablement libres.

APPENDICE

Les missions parmi les nègres de l'Amérique du nord.

Les esclaves des Etats-Unis ont été longtemps évangélisés avant leur émancipation. Il n'y a pas lieu de nous arrêter ici sur ce triste passé, auquel mit fin la guerre qui ébranla, jusque dans ses fondements, la puissante république américaine. Avant cette lutte des Etats du nord contre ceux du sud, la mission avait travaillé sérieusement parmi les esclaves. Les baptistes surtout et les méthodistes avaient réuni de nombreuses communautés, qui, même dans le nord, restaient entièrement séparées des blancs, en dépit de toutes les sympathies philanthropiques témoignées aux nègres. Les succès des méthodistes auprès des noirs étaient dus, pour la plupart, à ces émouvants « camps-meetings, » qu'ils tenaient en plein air, le soir, à la lueur des flambeaux. Aussi n'était-il pas étonnant que leurs communautés se trouvassent dans un état religieux peu avancé. Mais d'autres dénominations chrétiennes travaillèrent également, et non sans succès, à constituer des communautés parmi les esclaves.

On sait de quelle manière inattendue 4 millions de nègres obtinrent tout d'un coup leur liberté. Il était à prévoir qu'une telle émancipation serait suivie de difficultés et de misères plus grandes encore que dans les Antilles. Voici quelques extraits d'un rapport qui expose où en étaient les choses, tôt après l'affranchissement. « La grande majorité des noirs, n'écoutant que le premier appel à la liberté, oublièrent les bienfaits reçus, les liens de la famille, l'amour de la patrie, et s'échappèrent, laissant leurs maîtres dans l'embarras, leurs familles dans l'indigence et le pays sans culture. Des milliers ont péri misérablement, des milliers souffrent dans des hangars bâtis par les soins du gouvernement, et dans lesquels le dénûment, la maladie, la malpropreté font journellement d'innombrables victimes. Ici ils tombent épuisés au bord du chemin et succombent; là, les survivants cachent les morts

sous le feuillage desséché de la forêt, et même on a vu des mères jeter leurs enfants affamés dans le canal ou dans la rivière, puis continuer tranquillement leur route. Sans doute, quelques-uns de ces fugitifs reviennent comme l'enfant prodigue, et, il faut l'avouer à l'honneur du sud, rarement ils frappent en vain à la porte de l'ancien propriétaire. Ceux qui ne se sont pas enfuis se contentent d'user de leur liberté en changeant de maître, car il leur suffit d'avoir la preuve réelle qu'ils peuvent circuler à volonté. Leur désir à tous, et toujours, est d'avoir avec eux leur famille. Qui donc les en blâmerait? Mais c'est ici que se manifeste la malédiction d'un long esclavage et la témérité d'un affranchissement trop brusque : il est naturel qu'habitués dès l'enfance à se décharger sur d'autres du soin de leur vêtement, de leur demeure et de leur nourriture, ils ne songent guère au lendemain. Inexpérimentés comme ils le sont, ils se dirigent vers les villes, où un meilleur salaire et une situation plus séduisante attirent leurs esprits enfantins, mais où la concurrence plus grande et la vie plus coûteuse les poussent bientôt dans les derniers degrés de la misère et du désespoir. »

On a beaucoup fait pour remédier à leurs souffrances corporelles. Des sommes prodigieuses ont été recueillies dans ce but aux Etats-Unis et en Angleterre; mais tout cela n'a pas suffi au premier moment. C'est peu à peu et très lentement qu'on est arrivé à un état de choses plus favorable. Le nord a repris l'œuvre de la mission, en fondant des écoles. Sous ce rapport, nous devons signaler les travaux de la Société missionnaire américaine, qui, de nos jours, concentre toutes ses forces sur ce point.

La question politique des nègres aux Etats-Unis n'est pas encore résolue. Elle est discutée avec passion, et par conséquent au détriment des intérêts des noirs. L'amélioration de leur sort ne sera pas hâtée par ce libéralisme faux qui proclame si fort l'égalité de droit des races. Que, par exemple, l'on accorde aux nègres la faculté de revêtir un emploi dans une école publique, c'est bien; mais si l'on veut (comme cela est arrivé récemment) que toute école où il n'y a aucun noir dans le corps enseignant, soit forcée d'en recevoir un par amour pour le principe de l'égalité, alors on ne fait qu'amasser pour l'avenir des matières inflammables et préparer des luttes redoutables entre les deux races.

Guyane anglaise

Echelle : 1 = 5.000.000

Kilomètres 50 100 150

S. Rosa
Waramuri
Malali
Hackney
Cabacaburi
Ituribisi
Essequibo
Freedom
Georgetown
Bethel
Mahaica Miss.
Canal Nº 1
Golden grove
Cayuni
Bartica
Rodborough
Canal
N. Amsterdam
Ithaca
Lonsdale
Albion Chapel
Fearn
Brunswick
Dalgin
Demerara
Essequibo
Akayma
Waterloo
Mattara
Pilgerhut
Kamaka
Ephrem
Oreala
Hope
N. Hope
Malally
Waraputa
Massaruni
Berbice
Corentyn
Black R.
Piara
Salem
Rust en Werk
Annasorg
Charlottenburg
Cath. Sophia
Paramaribo
Beekhuizen
Leliendaal
Guyane hollandaise
Berseba
Maripastoon
Marowyn
Surinam
Saramacca

 H Neuenschwander del.

Lith. J Chappuis. Lausanne

B. LES NÈGRES DE L'AMÉRIQUE DU SUD

CHAPITRE PREMIER

La mission morave chez les nègres du Pays des bois.

On appelle « Nègres des bois, » dans la colonie hollandaise de Surinam, ceux qui, au temps de l'esclavage, avaient fui leurs maîtres et s'étaient fixés dans les forêts. Déjà au XVII[e] siècle, ces fugitifs étaient fort nombreux, grâce à la sécurité dont ils jouissaient dans leurs lieux de refuge et par le fait que les premiers colons, Juifs pour la plupart, traitaient leurs esclaves avec dureté. Ces désertions se multiplièrent, surtout en 1712, lors d'une invasion des Français dans le pays. A cette occasion, plusieurs propriétaires envoyèrent leurs esclaves dans les bois pour les dérober à l'ennemi; mais ils n'en revinrent pas, même après le départ des Français; d'autres, notamment ceux de la plantation d'Auka (dans le Surinam supérieur), tuèrent leurs maîtres et allèrent se joindre à leurs frères noirs. Peu à peu ces Nègres des bois, formant une sorte de peuplade à part, devinrent un sérieux danger pour la colonie. Le gouvernement fit son possible pour les soumettre, mais les troupes européennes ne parvenaient que très difficilement dans le voisinage de leurs retraites. Beaucoup de sang fut versé, de part et d'autre, dans les nombreux combats de cette époque. Enfin les deux partis se lassèrent, et, le 22 mai 1761, on parvint à conclure, avec Arubba, le chef des nègres d'Auka, une paix qui n'était point défavorable à ces derniers. Le gouvernement reconnaissait les Nègres des bois comme peuple libre et leur assurait des présents annuels consistant en fusils, en poudre, en couvertures, en eau-de-vie; les nègres, de leur côté, s'engageaient à ne plus inquiéter les plantations et à restituer tous les esclaves qui s'enfuiraient auprès d'eux. Cependant, d'autres nègres ne recon-

naissant point le traité, les troubles continuèrent et l'on ne parvint à garantir la sécurité de la colonie qu'en 1778, en établissant un cordon d'ouvrages fortifiés, ce qui entraîna une dépense de 34 millions de francs.

Les Nègres des bois, dont on évalue le nombre à 75000, se sont toujours plus affirmés dès lors comme un peuple à part. On les distingue aisément, à leur forte carrure, des nègres des colonies. Leur idiome est un mélange de plusieurs langues européennes, avec quelques rares emprunts aux dialectes africains. Leurs différentes tribus sont réunies sous un chef commun, qu'ils nomment « Granman » (grand homme), nom qu'ils donnent également au gouverneur de la colonie. Ce Granman ne dispose pas d'un pouvoir très étendu ; il convoque l'assemblée des chefs, laquelle ne se distingue pas, tant s'en faut, par l'ordre de ses délibérations et tranche les questions importantes. L'administration de la justice est fort peu développée : le meurtre est seul puni sévèrement ; le vol ne l'est que de temps en temps, et par l'obligation de restituer l'objet dérobé. Au reste, la civilisation de ce peuple est très rudimentaire. Les habitations sont faites de perches couvertes de feuillage, sans emploi de clous. Les villages, protégés par des palissades, se transportent d'un lieu à un autre et subissent de fréquents déplacements. Leurs habitants vivent de chasse et de pêche ; ils s'occupent très peu du soin des champs et des jardins ; ils cultivent pour leur propre usage le kassabi, le maïs et le cotonnier, parfois aussi un peu de riz et de pinda (espèce de noix), qu'ils vont vendre à la colonie. Tout le travail incombe aux femmes. Des chiens sauvages, dressés pour la chasse, sont leurs seuls animaux domestiques. Les hommes sont paresseux : à côté de la chasse et de la pêche, ils n'ont d'autre occupation que le tissage du coton filé par leurs femmes et la préparation d'une boisson enivrante qu'ils tirent de la canne à sucre. La polygamie est générale : chaque homme a ses femmes, en divers endroits, et peut s'en séparer selon son bon plaisir. La religion de ces nègres est un sombre amalgame de grossières superstitions et de fétichisme. Ils croient à un Etre suprême, « Grand-Massa-Gaddo, » auquel ils attribuent la création et la conservation du monde, sans cependant lui vouer une vénération particulière. Ils appellent l'air « le diable ; » ils peuplent l'eau d'un grand nombre de dieux, auxquels ils offrent des sacrifices en cas de maladie ou d'accident. Leurs fêtes idolâtres sont marquées par des danses accompagnées de musique et de pratiques abominables. Ils vénèrent leurs ancêtres, dont les

âmes, pensent-ils, demeurent invisibles au milieu d'eux et les assistent dans leurs travaux. Ils n'ont pas de prêtres proprement dits; des hommes et des femmes, qu'ils supposent en relation avec le monde des esprits, leur en tiennent lieu et accomplissent divers enchantements ou sortilèges. On les appelle ici, comme dans les Antilles, « Obiahs. » Par leurs exorcismes et sous l'action de plantes enivrantes, ces Obiahs tombent dans un état extatique effrayant, et prétendent être animés d'un esprit (Winti) qui parle par leur bouche. De tels Wintis, disent-ils, élisent aussi domicile chez certains animaux, auxquels on décerne des honneurs divins. Chacun de ces nègres a sa divinité tutélaire : le caïman, le jaguar, le serpent ou quelque fétiche (une image grossièrement taillée, un bâton orné de dents de jaguar), dans lequel ils croient que l'esprit habite. En chaque village, une maison de Gaddo ou de Winti est consacrée au culte des idoles. En cas de meurtre, ils recourent à la magie pour découvrir le coupable; celui-ci est contraint, par de cruelles tortures, à faire des aveux, puis, mis à mort sans pitié. Les nègres des bois sont d'ailleurs cruels et farouches; ils sont fiers et aiment à se rendre justice eux-mêmes.

En 1760, le gouverneur Crommlin demanda aux Frères moraves qui travaillaient à Paramaribo, de s'intéresser à ces pauvres habitants des bois. Cette demande fut l'origine d'une œuvre missionnaire au sein de ce peuple. La tâche était assurément difficile. Les rayons d'un soleil brûlant, les miasmes qu'exhalent les eaux répandues dans des forêts impénétrables, un climat meurtrier aux Européens n'étaient pas les seules difficultés à vaincre. De Paramaribo on ne peut se rendre que par eau dans ces contrées. On se sert à cet effet de canots très légers, creusés dans des troncs d'arbres, et qu'on appelle « korjars; » les cascades bouillonnantes du Surinam supérieur rendent ce trajet dangereux. La conférence de l'Unité se déclara néanmoins prête à envoyer des Frères dans ce pays, après la conclusion de la paix avec les nègres d'Auka et sur la promesse de ceux-ci qu'ils leur feraient bon accueil. Mais il s'écoula plusieurs années jusqu'au jour où Rodolphe Stoll et Th. Jones, sous la direction du Frère L.-E. Dähne, dont il a été question plus haut, arrivèrent à Surinam et furent présentés à une réunion de chefs par un employé du gouvernement. Le chef supérieur, Abini, leur fit bon accueil à Senthea-Creek. (2 février 1766.) Peu de jours après, Jones était atteint d'une maladie mortelle, et plus tard Dähne revenait en Europe. Stoll, resté seul, reçut à plusieurs reprises des aides, et devint le personnage principal de cette mis-

sion. Abini, qui le protégeait, ayant été tué dans un combat, son fils et successeur Arabi considéra comme un devoir de piété filiale de se montrer l'ami et le protecteur des missionnaires.

A peine en possession de la langue de ses futurs auditeurs, Stoll se mit à prêcher. Les Obiahs s'opposèrent énergiquement à sa prédication, menacèrent de la colère des esprits ceux qui l'écouteraient, firent tant et si bien pour soulever le peuple contre les missionnaires que ceux-ci n'osèrent bientôt plus sortir de leur hutte et se contentèrent d'y célébrer leur culte du soir, en ayant soin de laisser la porte ouverte, dans l'espérance qu'il en résulterait peut-être quelque bien pour leurs farouches voisins. Les jours de danger passèrent ; mais la prédication et l'enseignement des missionnaires demeuraient sans fruits. Les nègres, malgré leurs débordements et leurs vices, étaient animés au plus haut degré d'un déplorable esprit de propre justice. L'un d'eux, vieil adorateur des idoles, ne craignit pas de dire en face au missionnaire : « Oh ! je n'ai pas commis de péchés, mon âme est absolument pure ; autrement je n'eusse pas vécu si longtemps. » Attristé par l'endurcissement des hommes âgés, Stoll ouvrit une école, que fréquentaient cinq élèves, parmi lesquels Grego et Schippio que lui avait amené un gendre d'Abini. Ces deux derniers avaient particulièrement à cœur de s'instruire et prêtaient une oreille attentive aux récits du missionnaire. Tandis que les autres enfants, cédant aux sollicitations de leurs parents, évitaient avec soin toute occasion d'entendre les missionnaires, Schippio et Grego, eux du moins, venaient régulièrement à l'école. Ils apprirent à prier, à chanter, et Stoll, aidé par eux, traduisit dans leur langue divers fragments du Nouveau Testament et quelques cantiques.

En 1769, la station fut transportée de Senthea-Creek à Quama, un peu en aval de la rivière. C'est là que, après la mort de plusieurs Frères, tombés victimes du climat meurtrier, arrivèrent, en qualité de collaborateurs, le missionnaire Kersten et sa femme. Au reste, Arabi se rapprochait toujours plus des chrétiens. En dépit de sa grand'mère, qui se moquait de lui à ce sujet, il se prononçait avec énergie pour l'Evangile ; et tandis que d'autres se laissaient détourner de la voie du salut par les Obiahs, il demeurait fidèle. Il put être baptisé le 6 janvier 1771, et reçut le nom de Jean, que lui-même avait choisi.

Pendant les années suivantes, la mission porta peu de fruits ; mais le premier converti resta fidèle. En 1774, la station émigra de nouveau à quelques jours de marche plus en aval vers la cascade de

Quaffe, où elle prit le nom de Bambey. Les Nègres des bois construisirent dans ce lieu quatre villages. L'année suivante, Stoll baptisa les élèves que nous avons nommés plus haut et quelques autres nègres. Déjà sa santé était compromise, néanmoins il travaillait sans relâche à traduire en langue nègre la vie de Jésus, lorsque le Maître le rappela à lui, le 15 mars 1777. Il y avait alors à Bambey Lehmann et Chr.-Louis Schuman, le fils de l'apôtre des Arawakes. Ce dernier gagna les sympathies des nègres, grâce à son violon. Il fut bientôt le seul agent de la mission. « Le 16 août, écrit-il dans son journal, il a plu au Seigneur de délivrer de ses longues et cruelles souffrances mon cher collaborateur Michel Lehmann. Le 17, au milieu de grandes douleurs du corps et de l'âme, je l'ai enseveli. Ma faiblesse était si grande que j'ai dû me faire conduire auprès de la tombe. A partir de ce jour, tous les nègres s'étant rendus dans les bois pour y travailler, je restai seul toute une semaine. Les ulcères douloureux dont j'étais atteint et une éruption maligne, conséquence d'une mauvaise alimentation, m'infligeaient des souffrances que je ne pouvais soulager qu'en me grattant avec un tesson ou avec un couteau. L'éruption s'étendait de ma tête à la plante des pieds; en même temps, je souffrais d'une maladie interne et de violentes crampes d'estomac. D'autres douleurs, morales celles-ci, m'accablèrent tout à fait : il me semblait que non seulement la prédication de l'Evangile resterait ici pour longtemps stérile, mais encore qu'une sorte de lassitude s'emparait du petit nombre de nos convertis, et je versai des torrents de larmes devant le Seigneur. Au commencement d'octobre ma situation était encore très pénible : mes mains et mes pieds étaient couverts d'ulcères. Une nuit, comme je dormais profondément après un accès de fièvre, ma hutte fut envahie par une armée de fourmis voyageuses. J'en étais couvert lorsque je me réveillai ; je me traînai alors, comme je le pus, hors de mon hamac, pour chercher un autre abri. Les piqûres des fourmis et l'irritation de mes ulcères me causaient d'indicibles douleurs. Malgré cela je pus, les jours suivants, présider de mon hamac, avec un cœur joyeux, les saintes assemblées. »

Dans l'année qui suivit, Schuman reçut, en qualité de collaborateurs, le Frère Jean et la femme de ce dernier ; mais tous deux descendirent bientôt dans la tombe, et lui-même fut enfin contraint par ses souffrances de se retirer à Paramaribo.

Les Frères qui vinrent ensuite dans ce pays ne purent y séjourner que peu de temps. Les succès de la mission étaient minimes.

Toutefois le peuple paraissait éprouver, par moment, un vrai besoin du salut qui est en Christ, et la petite communauté s'accrut quelque peu; puis de nouveaux reculs se produisirent. Arabi seul demeurait ferme.

En 1785, les nègres, sous l'empire d'une crainte superstitieuse, abandonnèrent la station et allèrent se fixer à la Nouvelle-Bambey, à quelques milles en aval de la rivière, où les missionnaires les suivirent. A cette époque, ce sont les Frères Wies et André-Christophe Randt qui travaillèrent le plus longtemps parmi eux. En 1789, le nombre des baptisés et des candidats au baptême était de 24. Peu à peu les païens se familiarisèrent avec la présence de cette petite communauté et firent preuve d'une certaine tolérance à son égard. Vers 1790, l'Evangile fut annoncé aux nègres qui habitaient en amont de la rivière; leur chef, Gran-Adama, ne leur interdisait pas de se convertir, bien que lui-même restât fidèle aux superstitions païennes. Son frère Pikinkoyo et plusieurs autres nègres vinrent à Nouvelle-Bambey, exprimant le désir d'avoir un instituteur dans leur pays. Les Frères remontèrent plusieurs fois la rivière pour se rendre dans cette contrée; mais les plus grandes difficultés s'opposaient à ce qu'on y établit une station. En 1792, Randt revint en Europe, laissant à Nouvelle-Bambey le Frère Wietz, qui envoya les deux aides, Arabi et Grego, aux nègres du Surinam supérieur. Durant les années suivantes, la station fut encore maintes fois éprouvée par la maladie, et la mort moissonna de nouvelles victimes parmi les missionnaires.

Le gouvernement, dans le but de maintenir de bonnes relations avec les nègres, établit un administrateur spécial ou « résident. » Ces fonctions furent confiées, en 1796, au Frère Wietz. Elles le mirent en rapport avec les différentes tribus, mais les résultats de son activité n'eurent pas une grande importance. Après son retour en Europe, le Frère Mähr, aidé du Frère Lange, lui succéda dans les fonctions de résident. Tous deux persévérèrent à ensemencer ce sol de plus en plus ingrat. La communauté comptait, il est vrai, 50 âmes; mais la vie y manquait, la plupart des baptisés retournaient aux mœurs païennes, et les nouvelles recrues y devenaient rares. Enfin Mähr désira quitter la station. Après qu'il eût pourvu de son mieux aux besoins des chrétiens demeurés fidèles, la mission des nègres des bois fut abandonnée. Elle comptait alors 48 années d'existence, et avait coûté la vie à 9 Frères et 6 sœurs.

Les deux fidèles indigènes, Jean Arabi et Cristian Grego, maintinrent unie la petite famille des âmes bien disposées dans le pays

des bois. Ils se rendaient parfois à Paramaribo, pour y chercher de nouvelles forces et obtenir qu'on leur envoyât de nouveaux instituteurs. Sur le conseil d'Arabi, Grego en écrivit, au mois d'août 1818, au Frère Jean Wied, qu'il connaissait personnellement. La conférence de l'Unité ne pouvant pas accueillir cette demande, Wied se chargea du soin du petit troupeau des baptisés et s'acquitta de ce devoir jusqu'à sa mort, en 1821. Peu de temps avant de quitter ce monde, il avait dit à Grego : « Si je meurs, continue à enseigner à mes enfants la voie du Seigneur, car ils doivent demeurer dans ses mains. » A la demande des chrétiens qui l'entouraient, Grego écrivit aux Frères de Paramaribo : « Nous ne voulons pas abandonner la voie du Sauveur, notre bon Maître ; et aussi longtemps que nous serons dans ce monde, nous vivrons au Seigneur. Nous désirons qu'il nous donne la force de faire sa volonté et de demeurer en lui jusqu'à ce que nous le voyions dans le royaume des cieux. » Grego continua lui-même à travailler à l'œuvre de Dieu parmi ses compatriotes. Il soutint, par ses visites et par ses lettres, des rapports de cordiale communion avec les Frères de Paramaribo ; mais il eut toujours à gémir sur l'endurcissement de son peuple. Les Nègres des bois demeuraient fidèles à leurs superstitions, et les convertis eux-mêmes lui causaient des soucis et des chagrins. Peu de temps avant de mourir, en 1824, il adressait aux missionnaires de Paramaribo un cordial adieu, que leur transmit son compatriote Simon Aduka : « Je ne vous reverrai plus ici-bas ; » et il ajoutait : « Je ne souhaite pas de vivre plus longtemps sur cette terre ; mon désir tend au Sauveur en qui je crois. »

Bien que la communauté eût profondément déchu, l'Evangile y avait laissé cependant des marques évidentes de son passage. Quelques-uns des baptisés, et parmi eux deux fils d'Arabi, qui d'ailleurs demeuraient profondément engagés dans la voie du péché, venaient de temps en temps à Paramaribo faire visite aux missionnaires. Dans ces visites, le souvenir de temps meilleurs se réveilla en eux, et les Frères répondirent à la demande qui leur fut adressée d'aller visiter le pays des bois. Le Frère Voigt s'y rendit (1835). Non loin du lieu où se trouvait l'ancienne station, dans le village de Gingée, il rencontra un homme estropié, nommé Frédéric, qui rassemblait quelquefois ses compatriotes pour leur lire l'histoire de la Passion de notre Sauveur. Job, l'un des fils d'Arabi, entra dans une meilleure voie depuis cette visite du missionnaire ; il construisit une petite église à Gingée, où quelques chrétiens se rassemblaient. Un nouveau voyage missionnaire fut entrepris par

le Frère Jacobs, en 1837; mais ce ne fut qu'en 1840 qu'on résolut de reprendre l'œuvre de cette mission. Rasmus Schmidt, homme actif, fidèle et plein de zèle, s'y consacra. Pendant les huit années qu'il venait de passer à Paramaribo, il avait pu se convaincre de la nécessité d'une mission régulière et continue au milieu des Nègres des bois. C'était déjà lui qui, dans ses courses antérieures, avait réorganisé la communauté de Gingée, désigné comme aides quelques-uns des 16 baptisés qui la composaient, inscrit 50 nouveaux candidats au baptême et fondé une nouvelle école. A Noël 1840, il alla se fixer, avec sa femme, à Gingée, qui reprit le nom de Bambey. Il fut accueilli avec joie; mais bientôt une lutte très vive s'engagea entre les païens qui habitaient la partie inférieure de la vallée, et les chrétiens dont les habitations se groupaient autour de l'église, sur la colline. Ces derniers eux-mêmes étaient loin d'avoir renoncé absolument aux superstitions païennes et aux plus grossiers péchés de la chair; le missionnaire eut fort à faire à réprimer ces désordres; il y réussit pourtant, en exerçant une sévère discipline au milieu de ces gens. Il écrivait alors : « Notre petit troupeau ressemble à un coin de terre où la hache et le feu ont déjà passé, mais où les broussailles ont si bien cru, qu'il faut du temps et de la patience pour le défricher de nouveau et le mettre en état de rapporter des fruits sous la bénédiction de Dieu. »

Il en fallut de la patience, lorsque, l'année suivante, la lutte entre chrétiens et païens s'envenimant, les premiers se montrèrent prêts à terminer la querelle à coups de poings, à la mode païenne. Mais ce nouveau danger fut conjuré. Le résident du gouvernement à Gingée contint les païens et interdit tout acte bruyant pendant le service divin. Effrayés par des tremblements de terre et par des songes, plusieurs des plus hostiles se montrèrent mieux disposés à recevoir l'Evangile; d'autre part, quelques aides indigènes furent de fermes appuis pour le missionnaire; mais, en 1845, celui-ci était subitement rappelé par le Maître qu'il servait. Une année durant, sa veuve demeura seule dans ce champ d'activité. Job se mit alors à présider les assemblées. A l'occasion d'un voyage d'inspection, le missionnaire Tank passa, en ce temps-là, deux semaines à Bambey, d'où il écrivait ce qui suit : « Le petit village est sur le penchant d'une colline. Entre deux rangées d'habitations, une large route conduit à l'église èt aux bâtiments de la mission, dont le toit et les murs sont faits de feuillages gracieusement nattés. Seuls les murs de l'église sont en planches de cèdre. La maison de la mission possède un beau jardin et une grande pièce de terre

où l'on cultive la canne à sucre, le caféier, le bananier et différentes espèces d'arbres fruitiers; une solide clôture entoure ces propriétés. Les chemins conduisant à la rivière, ainsi que celui qui se dirige vers le champ du repos, sont bien entretenus. Sur l'emplacement du vieux Bambey, au milieu de buissons, se trouvent les tombeaux de ceux des Frères qui se reposent de leurs travaux; sur chacune des tombes, deux pierres ont été dressées. Les nombreux arbres fruitiers que l'on rencontre dans ces lieux attestent que des Européens y ont vécu; car on sait que la vie nomade des nègres les désintéresse presque entièrement de ce genre de culture. Le Bambey actuel est déjà le cinquième emplacement occupé par la mission des Frères dans ce pays. A la pointe du jour, les membres de la communauté, proprement vêtus, se rassemblent dans l'église. Le texte du jour est lu, et, parfois, l'assemblée écoute une courte allocution ou chante un cantique; le soir, il y a une réunion d'édification. Le dimanche est célébré par des assemblées générales de culte, des réunions consacrées à la prière et des séances de mission. Le chant de la communauté est harmonieux et plein d'entrain; la plupart des mélodies sont parfaitement exécutées. Nos nègres de Bambey sont un petit peuple joyeux et vif. Il y a plaisir à remarquer que la débonnaireté les distingue de leurs compatriotes et leur donne habituellement la victoire dans leurs différends avec ces derniers. Les païens voudraient trancher par un duel ou par un combat général la question de savoir qui est le vrai Dieu; mais, par la bonté du Seigneur, les choses n'en sont jamais venues là. Les chrétiens de Bambey vont à l'ouvrage et en reviennent en chantant des cantiques; leur enfants se rassemblent joyeux, vers le soir, pour chanter aussi les louanges de Dieu. »

En 1846, le Frère J.-Gottfried Meissner, accompagné du Frère Treu, vint à Bambey et y épousa la veuve de Schmidt. La communauté se montra heureuse d'avoir de nouveau un guide spirituel. Hélas! au bout d'un an, Meissner, atteint de paralysie, devait regagner Paramaribo. Cette fois encore, Job, aidé de son frère, prit soin de la communauté. Pour se soustraire aux mauvais procédés des païens, celle-ci se rapprocha de la colonie: en 1848, elle se fixait à Gansée, mais le but ne fut pas atteint, car, sans l'intervention de Job, ce déplacement eût été marqué par une guerre ouverte avec les païens. Peu après, les époux Meissner revinrent à Surinam. Cependant, une fois encore, l'activité du missionnaire fut entravée par des circonstances pénibles: il devint

si malade, qu'il fut obligé de regagner l'Europe avec son épouse.

Le missionnaire Barsoe, jusqu'alors à Charlottenbourg (dans la colonie), vint se fixer à Bambey; mais lui aussi, peu de mois après, succombait victime de ce climat meurtrier. On osait à peine y envoyer un nouveau missionnaire, lorsque la sœur Hartmann employée par la mission à Bergendal, offrit de se rendre dans le pays des nègres, en attendant qu'un Frère pût aller s'y établir. A l'arrivée du missionnaire Sand et de sa compagne, en 1851, elle retourna dans la colonie, mais en revint bientôt sur un appel qui lui avait été adressé à cet effet. Sand ayant été emporté par la fièvre, elle demeura seule à ce poste difficile. L'année suivante, la sœur Hartmann fut atteinte d'une éléphantiasis, qu'elle avait contractée dans son activité fidèle. Elle se fit transporter à Koffykamp, où, malgré sa maladie, elle dirigea une école. Elle y resta quatre semaines, privée des soins que réclamait son état et des moyens de subsistance les plus indispensables, n'ayant pour tout abri qu'une hutte ouverte de deux côtés. Les Frères de Paramaribo, informés de la triste situation où se trouvait la pieuse sœur, envoyèrent une chaloupe pour la chercher. Peu de temps après, elle rendit son âme à Dieu.

Le village de Koffykamp est habité par des chrétiens-nègres d'Auka. On eût désiré y transporter la communanté de Bambey, mais la jalousie des deux tribus ne le permit pas. Jean Arabi, neveu du premier de ce nom, et Jérémias, aide indigène très actif, s'efforcèrent d'entretenir la vie au sein de ce petit troupeau. Après leur mort (1858 et 1859), la communauté se dispersa ; mais Nouvelle-Bambey demeura un lieu de ralliement où le service divin continuait à être célébré. A plusieurs reprises, les pasteurs de Bergendal, où il y avait une communauté chrétienne, visitèrent cette contrée; et, dans une de ces tournées, en 1860, ils y amenèrent un aide indigène. Ainsi, malgré tout, l'Evangile fut conservé à ce petit peuple.

A cette époque, une porte nouvelle allait s'ouvrir à la mission, au sein d'une autre tribu des Nègres des bois. Sur la Saramacca supérieure vivaient les Nègres-Matuaris, restés jusqu'alors complètement étrangers à l'Evangile. Mais, par l'action toute-puissante du Seigneur, un grand changement survint dans cette tribu en 1858. L'un des Matuaris, appelé King, domicilié dans le village de Maripastoon, inquiété par des songes et pénétré du sentiment de sa misérable condition païenne, se rendit dans la ville auprès des missionnaires. Cordialement accueilli par eux, il devint dans sa tribu

un courageux témoin de la vérité, ardent à protester contre le paganisme et les actes cruels qu'il inspirait. Bientôt il entreprit des excursions missionnaires chez les païens d'autres tribus, s'efforçant de les engager, notamment le chef supérieur Kalkoen, à sortir des ténèbres où ils vivaient. L'impression produite par ses visites fut si grande que, en 1858, à Maripastoon, toutes les maisons consacrées aux idoles furent détruites, et les objets destinés au culte idolâtre, jetés à la rivière. Plusieurs de ses compatriotes vinrent auprès des missionnaires pour entendre l'Evangile. King lui-même, après avoir appris à lire et reçu une instruction plus approfondie, fut baptisé (11 août 1861) sous le nom de Jean. Dès lors Maripastoon fut visité par les missionnaires, aussi souvent que les difficultés d'un tel trajet le permirent. A l'occasion du premier de ces voyages, au mois d'octobre de la même année, les Frères von Calker et Bramberg consacrèrent la petite église que les nègres avaient construite, et baptisèrent la femme ainsi que les enfants de King. Celui-ci fut désigné comme aide, et, le lundi de Pâques de l'année suivante, six personnes de Maripastoon purent être baptisées dans la ville de Paramaribo. Le zèle de Jean King et les songes qui avaient préparé sa conversion le poussaient à porter au loin le message de la bonne nouvelle. A huit journées de marche en amont de Maripastoon, se trouve le pays des Matuaris païens : il le parcourut jusqu'au dernier campement. L'accueil qu'il reçut fut peu encourageant, car les prêtres des faux dieux s'opposèrent énergiquement au succès de son œuvre; ce furent les habitants de Saramacca, sur le Surinam supérieur, qui se montrèrent le plus endurcis : « Notre pays, disaient-ils, est déjà au pouvoir du diable! » Jean King, accompagné de quelques chrétiens de Maripastoon, entreprit en 1864 un voyage plus lointain encore, à Marowyne, chez les nègres d'Auka. Ils le reçurent assez bien, prêtèrent attention à sa prédication, mais un petit nombre seulement firent preuve d'un sentiment vraiment sérieux et profond. Après son retour, eut lieu à Maripastoon, le 3 octobre 1864, le baptême du chef supérieur Kalkoen. Cet homme, fort intelligent, avait à plusieurs reprises exprimé le désir de devenir chrétien. Le Frère Drexler lui administra le baptême et lui donna le nom de Josué. Sur la recommandation de ce nouveau converti, un second voyage à Marowyne fut entrepris l'année suivante : les nègres de la rivière Tapanahoni, les Aukas des rives de la Cottica et, plus loin encore, les nègres Bonys, sur la Lawa, reçurent de nouveau la visite de Jean King. Les Bonys firent le meilleur accueil

à sa prédication ; quelques-uns lui firent même promettre de revenir et d'amener avec lui des instituteurs, afin qu'ils pussent être, eux aussi, délivrés des chaînes du démon. La visite promise fut retardée par le fait que le chef des Aukas étant mort, on pouvait redouter que les païens n'établissent une certaine relation entre cet événement et la visite de King. Il fallut donc attendre que le calme fût rentré dans les esprits et ce fut au mois de février 1868 seulement que ce voyage, dès longtemps projeté, put être entrepris par les Frères Bamberg et Lehmann, accompagnés de King. Les païens se montrèrent si hostiles qu'ils repartirent, sans avoir obtenu des succès appréciables. Dès lors, il n'a pas été possible d'envoyer des missionnaires dans ces contrées que les Européens ne peuvent parcourir qu'au péril de leur vie. Toutefois, des relations avec les nègres d'Auka, sur la Comewyne supérieure et sur la Cottica furent établies, mais sans grands résultats, par la station la plus voisine, Charlottenbourg.

En revanche, la communauté de Maripastoon s'accrut de plus en plus. Jean King y exerce encore son activité bénie ; son frère Noé, chef de cette tribu, est un chrétien vivant, bien qu'il ne soit pas l'égal de Jean, en connaissance et en vie religieuse. Plus d'une faiblesse afflige cependant ce petit groupe de chrétiens, et cela n'est pas étonnant, les visites des missionnaires y étant nécessairement rares. La Parole de Dieu n'en porte pas moins, là aussi, quelques fruits. En 1873, lors de la visite du Frère Jensen, la petite église était trop étroite pour la foule qui s'y pressait. Outre les enfants à baptiser, on comptait 26 adultes qui désiraient cordialement le baptême.

Dans le pays des Nègres des bois, les communautés plus anciennes avaient aussi réalisé plusieurs progrès, et cela, surtout, depuis que la forêt de Bergendal, sur le Surinam supérieur, acquise par les Frères, avait fourni l'emplacement d'une station définitive. De là on pouvait visiter plus régulièrement Koffycamp et, à deux journées de marche plus loin, Gansée (Nouvelle-Bambey) ; Lehmann entreprit cette tâche difficile. La dernière de ces communautés, la plus nombreuse, comptait 174 âmes en 1869, dont 60 communiants ; elle fut un sujet de joie pour le missionnaire. « Les ténèbres du paganisme, répandues autour d'elle, exercent parfois, dit-il, une action funeste sur l'Eglise ; elle compte encore peu de membres fidèles et éprouvés. La Parole de Dieu y est abondamment annoncée : elle est lue chaque jour au culte public du matin. Le dimanche et les jours de fête sont célébrés avec joie. A l'école, les

enfants apprennent à lire et à écrire ; on leur enseigne le catéchisme et l'histoire biblique. Les membres de la communauté, gens à la foi simple et enfantine, aiment leurs missionnaires comme des hommes qui veillent sur leurs âmes, et ils leur obéissent ; la joie est toujours grande quand des Frères viennent les voir. » L'année suivante, une nouvelle église, plus spacieuse, fut construite. La dédicace en a été faite avec solennité au milieu d'un grand concours des païens : six indigènes furent baptisés ce jour-là. Sur le Surinam supérieur, la communauté de Goejaba est aussi visitée de temps en temps. Celle de Koffykamp, la plus rapprochée de la Colonie, comptait en 1869 59 membres, dont 23 n'avaient pas encore reçu le baptême. D'après les dernières données, les communautés du pays des Nègres des bois comptent en tout 735 âmes. « Quand on connaît, écrit le Frère Lehmann, toutes les tentations et tous les dangers auxquels sont exposés nos frères nègres de ce pays, et spécialement ceux d'entre eux qui vivent parmi les païens ; quand on pense combien peu nous pouvons par nos visites leur venir en aide et travailler à leur éducation chrétienne, on admire, avec actions de grâces, la fidélité et l'amour du bon Berger, dans le soin qu'il prend de former et de paître lui-même son troupeau, de réveiller les âmes et de préserver du mal ceux qui veulent se laisser garder par lui. »

CHAPITRE II

La Mission morave dans la colonie hollandaise de Surinam.

Les Moraves ont eu plus de succès parmi les esclaves de cette colonie qu'ils n'en ont eu chez les Nègres des bois. Dès l'année 1754, les Frères Dähne et Ralfs avaient fondé à Paramaribo un établissement missionnaire, qui disposait d'un atelier de tailleur et d'une boulangerie. Les Frères, accueillis d'abord avec méfiance, gagnèrent peu à peu la confiance de la population. En 1767, ils acquirent une pièce de terre, et bientôt leur entreprise prospéra. Dans l'atelier de tailleur, travaillaient 10 à 12 apprentis et ouvriers salariés, auxquels on faisait connaître l'Evangile ; des assemblées destinées aux nègres étaient tenues le dimanche. Ce n'est qu'en 1776 que le premier converti, Christian Cupido, fut baptisé, et, bientôt après, huit autres suivirent son exemple. En 1778, les

Frères construisirent une chapelle dans leur jardin. Quelques habitants riches, ainsi que le gouverneur, soutenaient leurs efforts et prenaient part aux réunions, où les nègres assistaient en si grand nombre qu'il fallut agrandir la chapelle. A vrai dire, quelques propriétaires se montrèrent hostiles à ce mouvement, en empêchant leurs esclaves de se rendre aux assemblées. Toutefois, en 1779, une porte s'ouvrit devant les Frères. Le propriétaire de la plantation de Fairfield, à dix heures de marche de Paramaribo, les pria de venir prêcher la Parole de Dieu à ses 150 nègres, auxquels il accorda dans ce but trois jours de repos. Lorsque le Frère Kersten, entouré de ces nègres, exalta l'amour du Rédempteur, ces pauvres gens levèrent les mains en signe d'allégresse, et remercièrent Dieu de leur avoir fait annoncer la bonne nouvelle. De semblables visites furent renouvelées avec succès à Fairfield et dans les plantations voisines. Ce n'est pas à dire qu'elles fussent du goût de tous les planteurs. Tel de ceux-ci fit même savoir aux missionnaires qu'il se plaindrait à l'administration s'ils attiraient encore ses nègres aux assemblées. Les Frères lui répondirent qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient prendre en considération leurs menaces.

Une nouvelle station devenait nécessaire au milieu de ces nègres convertis. Le gouvernement concéda dans ce but aux missionnaires l'emplacement de Sommelsdyk, sur la rivière Comewyne, où les bâtiments nécessaires furent construits. Malheureusement les deux premiers ouvriers succombèrent bientôt, victimes d'un climat meurtrier. L'activité des Frères n'en continua pas moins à se déployer, car, vers la fin de 1786, la mission y avait sous ses soins 164 âmes. On ne pouvait se rendre à la station autrement que par eau, ce qui ne se faisait pas toujours sans danger. C'est ainsi que trois négresses perdirent la vie en voulant tenter la traversée pour prendre part à une réunion de fidèles. Ce triste événement amena les Frères à se rendre eux-mêmes, aussi souvent qu'ils le pouvaient, dans les diverses plantations. A cette époque, même à Paramaribo, plusieurs propriétaires voyaient de mauvais œil leurs esclaves fréquenter les saintes assemblées. Tel d'entre eux, s'adressant à ses noirs, leur criait : « Incorrigibles mauvais sujets ! vous voulez devenir de meilleurs chrétiens que vos maîtres? Enfants du diable, je vous connais bien ! » Ceci se passait en 1786. Mais les Frères n'en persévérèrent pas moins dans leur travail. L'un d'eux, le missionnaire Liebisch, pouvait s'exprimer ainsi dans son rapport de 1790 : « Nos convertis passent pour des gens honnêtes dans la colonie et aux yeux des magistrats. Personne ne leur

est hostile. Dans les assemblées de la nombreuse communauté de Paramaribo, on sent la présence du Seigneur, car il y règne du recueillement et un silence respectueux. Quoique cette communauté soit composée d'esclaves que le monde méprise, elle est très estimée par plusieurs. »

Aux industries exercées jusqu'alors, on ajouta l'horlogerie, et dans le même temps, un atelier de tailleurs fut créé à Sommelsdyk. Malheureusement un parti antichrétien se forma parmi les nègres de la ville. A plusieurs reprises il manifesta son hostilité en mettant des entraves au recrutement de la communauté; mais celle-ci n'en continua pas moins à progresser. Elle reçut un grand renfort par la fondation à Zeyst, en Hollande, d'une Société de mission qui s'intéressa particulièrement à l'œuvre de Surinam. Les circonstances politiques de la fin du siècle rendirent très difficiles les rapports de la mère patrie avec la colonie; et même, celle-ci fut occupée par les Anglais de 1799 à 1816. Ce changement de gouvernement n'interrompit pas l'œuvre missionnaire. Le nombre des baptisés était de 315 en 1800.

Les Frères continuèrent à visiter les plantations de la Comewyne et de Cottica. Là, ils donnaient leurs soins à 96 personnes, dont 55 appartenaient à la plantation Fairfield. A partir de 1817, ces derniers reçurent, tous les deux mois, de Paramaribo, la visite d'un missionnaire, qui s'y rendait au moyen d'un bateau mis à sa disposition par le directeur de la plantation. Les baptisés de Breukelwaard, où la prédication était interdite, se rendaient à Fairfield pour le culte.

Peu après, une grave épidémie de petite vérole sévit dans la Colonie et fit 2000 victimes. On comprend qu'en cette occasion, la charité des Frères ne laissa pas de s'exercer, et qu'elle devint pour plusieurs une semence en vie éternelle. En effet, en 1820, le chiffre des membres de cette communauté s'élevait à 1154; l'année suivante il s'accrut encore, ensuite d'un incendie qui consuma une grande partie de la ville, en épargnant, comme par miracle, les établissements missionnaires.

Dans les plantations se manifestait aussi une vie nouvelle. Plusieurs propriétaires invitaient les missionnaires à venir chez eux. Une chapelle fut inaugurée en 1825 à Breukelwaard; d'autres plantations reçurent dès lors des visites régulières.

« Ces visites, disent les missionnaires, ne pouvant se répéter que tous les deux mois, et des aides indigènes faisant défaut, il est difficile de suivre de près les convertis et de faire connaissance

avec eux. Cela étant, comment s'étonner de leur peu de progrès dans la connaissance de la vérité ? » Un nègre de Molhoop disait : « Aussi longtemps que parle le maître, nous comprenons ses explications et notre cœur se réjouit de ce que nous entendons ; mais nous sommes trop stupides pour en retenir quelque chose et pour répéter ce qui nous a été dit. » Un autre, visiblement angoissé, s'exprimait en ces termes : « Nous avons de nouveau entendu la Parole de Dieu et pris la ferme résolution de nous convertir ; malheureusement, cette fois encore, nous oublierons ce que nous avons ouï, et sous peu nous retomberons dans les mêmes errements que jadis. »

Le 21 juillet 1826, anniversaire du jour où, cinquante ans auparavant, le premier baptême avait été administré, la communauté de Paramaribo célébra une grande fête commémorative de cet évènement. Jusqu'à ce jour, les Frères avaient baptisé 2477 personnes ; leur Eglise en comptait alors 1800. Ces progrès nécessitèrent la construction d'une vaste chapelle, qu'on inaugura le 21 juillet 1828. Dans la même année, il se constitua en Hollande et à Surinam une Société hollandaise, ayant pour but la propagation de l'Evangile au milieu des esclaves. Ce fut là un grand renfort pour la mission des Frères. Ils purent étendre le champ de leur activité missionnaire, et l'un d'eux pouvait, en janvier 1829, écrire ce qui suit de Paramaribo :

« Nous sommes ici 5 missionnaires mariés. Nos familles, y compris les enfants, se composent de 15 personnes. De jour en jour, l'œuvre qui nous est confiée s'étend et réclame une plus grande activité de notre part. Au commencement de cette année, notre troupeau nègre comprenait 1633 personnes, dont 970 communiants et 400 candidats au baptême. Le nombre total des personnes dont nous nous occupons en ville et dans les environs dépasse le chiffre de 2000. Cet accroissement et les preuves réjouissantes que nous avons de l'action du Saint-Esprit dans le cœur des nègres nous invitent à la reconnaissance et sont pour nous une raison nouvelle de demander avec ferveur à Dieu une mesure plus grande de vie divine, de force et de sainteté. Notre nouvelle église est maintenant achevée. Les frais de construction se sont élevés à 22 000 florins hollandais, dont 15 000 ont été donnés par les habitants de la colonie. La marche de notre école d'enfants nègres est régulière et bénie. Notre cercle d'activité dans les plantations s'étend de plus en plus. Nous en visitons actuellement 16, et nous avons ainsi l'occasion d'annoncer l'Evangile à des milliers de nègres. Nos courses

missionnaires durent chaque fois quatre semaines. Elles sont pour nous un précieux encouragement; car elles nous prouvent que la grâce de Dieu demeure puissante pour toucher les cœurs et sanctifier les pécheurs les plus endurcis. On peut espérer que l'établissement de stations centrales, accessibles aux nègres, servira efficacement notre œuvre. »

En 1829, un essai d'évangélisation fut tenté dans la plantation gouvernementale de Voorzorg, sise sur la Saramacca; mais les nègres de cette plantation étaient peu accessibles à l'Evangile. Plus tard, lorsque le gouvernement abandonna cette propriété, la mission y fut supprimée. A la même époque, les Frères entreprirent, ensuite d'autorisation, une série de prédications régulières dans le fort de Nouvelle-Amsterdam, dont ils visitèrent les prisonniers, et où venaient assez régulièrement les nègres des plantations voisines. Dans celle de Bergendal, déjà évangélisée par un petit-fils de Jean Arabi, le besoin de la prédication chrétienne se faisait aussi sentir.

L'envoi que la Société biblique britannique et étrangère fit du Nouveau Testament, imprimé en langue anglo-nègre, fut très apprécié des Frères. La Parole de Dieu put ainsi pénétrer jusque dans les plus misérables cabanes. Par le moyen des enfants, élèves des écoles missionnaires, les parents apprenaient à connaître les saintes Ecritures, et plusieurs s'empressèrent de se procurer le saint volume. Les écoles du dimanche étaient prospères; souvent des adultes y prenaient part. Vers la fin de 1831, la communauté nègre de Paramaribo comptait 3089 âmes et, dans les plantations, 264 nègres recevaient les bons soins des Frères.

A la fin de l'année 1835, le journal de l'Unité s'exprimait ainsi au sujet de cette mission :

« Grâce à l'appui de la Société de Surinam pour la propagation de l'Evangile parmi les nègres, les visites de nos frères à ces derniers se sont multipliées; 46 plantations sont visitées, tandis que, cinq ans auparavant, on en comptait 26 seulement qui fussent dans ce cas. La même Société a donné aux Frères les bâtiments qu'elle avait acquis sur la plantation de Charlottenbourg; elle facilita ainsi la fondation d'un second et solide établissement missionnaire. Le frère Curie, qui vient d'inspecter la colonie, a la certitude qu'une grande bénédiction repose sur cette œuvre. »

Non loin de Charlottenbourg, fondé en 1836, un autre établissement fut créé l'année suivante à Worsteling-Jacobs. Mais on dut l'abandonner en 1843, vu sa situation peu favorable.

Un soi-disant prophète ayant, à cette époque, provoqué une dangereuse agitation parmi les nègres, le gouvernement comprit que l'œuvre de la mission était le meilleur moyen de combattre de pareils écarts. Quelques années plus tard, dans le voisinage de ce district, on fonda la station de Salem. En 1844, le Frère Wünsche s'établit à Rust en Werk, où il fit une première tentative de préparer de jeunes instituteurs nègres. Non loin de là, une nouvelle station fut fondée à Leliendal, sur la Comewyne inférieure. Une communauté chrétienne de 127 personnes se constitua en cet endroit. Avec les candidats au baptême, elle comptait 780 membres. L'école du soir pour adultes marchait très bien ; 9 élèves nègres se préparaient, depuis un an, à devenir instituteurs ; on pouvait fonder de bonnes espérances sur presque tous.

Le 5 avril 1849, jour du Jeudi saint, les Frères R. et E. Lehmann et Zielke arrivèrent à Paramaribo. On lit dans leur rapport : « Nous fûmes profondément impressionnés, au culte du Vendredi saint, en voyant rassemblés dans notre église, une foule de 3 à 4000 hommes, nègres, mulâtres et blancs. Le matin de Pâques, l'affluence des nègres fut si grande, qu'une heure avant le culte, la foule se pressait aux portes de l'église. Un chœur exécuté pendant le service divin, avec accompagnement d'instruments à vent, excita à un haut degré notre surprise. Quinze adultes furent baptisés le lendemain, second jour de la fête. »

A la fin d'avril de cette même année, le Frère Jurgensen entra en activité dans son nouveau poste de Mynvermaak, où les nègres faisaient preuve de zèle pour s'instruire, et où leurs enfants allaient volontiers à l'école. Les constructions de la station nouvelle de Leliendal furent promptement achevées, et l'œuvre missionnaire y prospérait, si bien que, le jour de Pâques, le Frère Stanke n'eut pas moins de 2000 auditeurs à l'église. La petite communauté s'accrut cette année-là de 127 baptisés et de 11 communiants ; elle se composait de 780 personnes. La sœur Hartmann travaillait depuis un certain temps dans les plantations de Juliane et de Marguerite, où elle réussit à établir une école. Là aussi, les nègres se montrèrent disposés à répondre à ses efforts. Le Frère Jansa avait fait récemment une tournée missionnaire dans les environs du district de Charlottenbourg, à Matappia. Ce fut l'occasion de vrais triomphes remportés sur l'idolâtrie. De nouvelles plantations s'ouvrirent à la prédication de l'Evangile et furent souvent visitées.

Sur la Nickerie inférieure, à la frontière de la Guyane anglaise, une nouvelle station fut fondée dans cette même année 1849 ; le

Frère Räthling, de Salem, trouva les nègres de cette localité très disposés à recevoir l'Evangile. M. Kirk, propriétaire de la plantation Waterloo, d'accord avec d'autres planteurs, offrit deux acres et demi de terrain destiné à la fondation d'un établissement missionnaire. Sa proposition fut acceptée : les 900 nègres qui habitaient dans le voisinage de Waterloo et les Indiens des forêts d'alentour purent être désormais évangélisés par le missionnaire. De la station de Charlottenbourg, l'Evangile fut annoncé avec succès dans 92 plantations sur la Cottica et la Comewyne, contrée la plus peuplée et la mieux cultivée de la colonie. En 1849, on comptait 5484 personnes, dont 1248 baptisés, qui recevaient les soins des missionnaires de Charlottenbourg. La population de noirs et de mulâtres réunie en communauté dans la capitale, Paramaribo, s'élevait à 4861 personnes, parmi lesquelles 1709 participants à la sainte cène; elle s'était accrue de 300 âmes en la seule année 1849. Dans les plantations situées sur les bords du Surinam, du Saramacca et du Copename, visitées depuis la ville, 3150 nègres, dont 126 adultes baptisés l'année précédente, acceptaient le ministère des Frères. Sur la plantation de Rust en Werk, une petite communauté nègre de 326 âmes s'était formée. Cette même année, les Frères eurent la douleur d'être repoussés par les intendants de 12 plantations, dans leurs tournées missionnaires sur les rives du Surinam et de la Para. Le nombre total des nègres de la colonie, auxquels la Parole de Dièu était annoncée, s'élevait à 17 000, dont 5000 appartenant à la communauté de la ville. A la demande des Frères, le gouvernement avait promis d'affranchir, dès 1846, un certain nombre d'esclaves; mais il y avait mis pour condition qu'un temps d'épreuve ou d'apprentissage leur serait auparavant imposé. Ce temps touchait à son terme pour plusieurs, et ils furent complètement affranchis. D'autres circonstances vinrent favoriser l'œuvre de la mission dans le Surinam. Telle fut la loi en vertu de laquelle le gouvernement décida qu'aucun habitant ne serait considéré comme citoyen, ni aucun esclave affranchi, à moins de professer le judaïsme ou le christianisme. Autre circonstance favorable : le gouvernement remit aux soins des missionnaires tous ses esclaves et tous les soldats nègres. Enfin, le fait que les nègres qui mouraient dans le paganisme étaient ensevelis sans cérémonie, tandis que ceux qui avaient reçu les soins des Frères l'étaient conformément à l'usage admis dans la communauté, exerça aussi une influence très favorable sur la mission. A ces avantages correspondaient des incon-

vénients, qui tenaient à la nature même des choses. L'idée que certains privilèges dépendaient de l'admission dans l'Eglise produisit maintes conversions factices ; toutefois leur nombre eût été plus grand encore sans l'exercice d'une sévère discipline. La communauté ne cessait de s'accroître ; mais on manquait d'aides indigènes vraiment sûrs et capables. Les membres de l'Eglise ne prenaient pas une part assez grande ni assez personnelle à ce qui la concernait ; plusieurs de ceux qui avaient été baptisés dès l'enfance, parce que leurs parents étaient chrétiens, se contentaient du nom qu'ils portaient et ne se mettaient pas en peine de le justifier par une vie chrétienne. Il fallut bientôt, surtout en ville, exclure certains membres pour cause d'inconduite. Toutefois, dans la foule des nouvelles recrues, il s'en trouva bon nombre qui, tout en étant simples de cœur, rendirent honorable par leur conduite l'Evangile qu'ils professaient. La bienfaisante influence de la mission a toujours été reconnue par le gouvernement, et elle y poursuit sa marche bénie.

Mentionnons aussi l'établissement d'écoles du dimanche dans bon nombre de stations et la fondation, dès longtemps projetée, d'une école d'aides à Beekhuizen. Les plantations de la Warappa et de la Matappica-Creek, qui se rattachaient auparavant à Charlottenbourg, furent constituées en district de mission et reçurent une station distincte à Annaszorg. L'idolâtrie y trouvait encore bien des adeptes ; mais le missionnaire Jansa y déploya une grande activité et détruisit toutes les idoles qu'il put se procurer. Dès la première année, 184 personnes furent baptisées. A la fin de l'année suivante, plus de la moitié de la population de cette contrée, répandue dans 21 plantations, était entrée dans l'Eglise.

Le journal de la mission des Frères s'exprimait comme suit, au mois de mars 1853, au sujet des visites faites dans les plantations :

« Pour remonter la rivière, on profite de la marée haute, qui pénètre à environ 30 km. dans les terres; et, pour le retour, on se sert de la marée basse, ce qui évite aux rameurs de trop grands efforts. On est donc souvent forcé d'employer une partie de la nuit à ces trajets. Les bateaux dont on se sert sont couverts : ils offrent ainsi un abri contre la chaleur et les pluies torrentielles. Il n'y a pas d'auberges dans le pays; les voyages ne sont donc pas faciles, si l'on n'a pas des relations d'affaires dans les plantations ; mais dans celles-ci, les intendants exercent une généreuse hospitalité. Pour éviter de leur être trop à charge, les missionnaires se pourvoient de vivres, d'ustensiles de ménage et de hamacs, en

sorte qu'il leur suffit de recevoir un abri. On navigue en côtoyant tour à tour l'une et l'autre rive. La contrée est plate et le paysage peu varié; mais plus on avance dans la forêt, plus l'aspect de ses arbres touffus, reliés par d'innombrables lianes, devient captivant. »

La Para-Creek, affluent oriental du Surinam, où se trouvent plusieurs plantations dont les propriétaires sont bien disposés pour l'Evangile, n'a pas pu être employée jusqu'ici par les missionnaires comme voie de communication par eau. Les nègres de la plantation de Hanover demeuraient fermement attachés au paganisme et très hostiles à la nouvelle foi; mais le frère Menzel, en 1853, brisa leurs idoles et amena plusieurs de ces païens à la repentance. Il en a été de même dans la plantation la « Prospérité. »

L'année 1855 fut marquée par la fondation des 2 stations nouvelles de Catharina-Sophia et de Heerendyk. La grande plantation d'Andresa, sur la Copename, ayant été abandonnée par le gouvernement à qui elle appartenait, de nombreux nègres furent transportés de là à Catharina-Sophia, sur le Saramacca. Ils n'y étaient point venus avec plaisir, et, pour les encourager, il avait fallu leur promettre que la sœur Voigt, qui les avait évangélisés précédemment, resterait avec eux, et que, si possible, on leur enverrait un missionnaire. D'année en année on dut retarder l'exécution de cette dernière promesse, et, sur ces entrefaites, la sœur Voigt, épuisée et malade, regagna l'Europe. Enfin le gouvernement autorisa l'érection d'une station à Catharina-Sophia; il fournit même les bâtiments dont on avait besoin, et assura à cette station un secours fixe et annuel de 1100 francs pour l'entretien du missionnaire. Les époux Dobler, de Charlottenbourg, s'y fixèrent, et le 22 avril 1855 l'église de Catharina-Sophia fut solennellement inaugurée. Autour de cette station, 10 à 12 plantations sont ouvertes à la prédication de l'Evangile et jouissent d'un service divin régulier. Celles qui sont plus en amont sur le même fleuve (Saramacca), doivent être visitées aussi souvent que possible par les missionnaires. De la ville, et sans traverser la mer, on peut atteindre en deux jours ces plantations, en suivant un canal qui relie le Surinam à l'un de ses affluents, la Vanika. — Grâce à l'activité du chef de la mission, on put, dans cette même année, fonder une station nouvelle, qu'on appela Heerendyk. On l'établit sur la rive droite de la Comewyne, à quelque distance de la station de Leliendal, qui est sur la rive gauche de la même rivière. Les nègres des environs en furent très réjouis. La léproserie de Batavia, sur la Copename, devint aussi un nouveau champ ouvert à l'activité des

Frères. Enfin, en 1858, dans la plantation « la Prospérité, » qui se trouve sur la Para-Creek, la station de Beerseba fut fondée. Deux ans plus tard, après de nombreux pourparlers, on établissait, à l'occident de la colonie, un poste missionnaire dans la plantation de Waterloo. La plantation de Clevia, sur le Surinam inférieur, avait déjà reçu, elle aussi, une station spéciale; à cette dernière, il faut ajouter la station tout récemment créée dans la plantation de Bergendal. Il y a donc maintenant, en tout, 13 postes missionnaires occupés par les Frères. Voici ce que disent les rapports sur les travaux de ces années-là.

« Dans toutes les stations de la colonie, le nombre des personnes soumises à l'influence des missionnaires s'est remarquablement accru. Les communautés sont partout plus nombreuses. Les propriétaires se sont montrés favorables à la mission, et aucune plantation n'est demeurée étrangère à la Parole de Dieu. Le nombre total des âmes qui ont reçu les soins des missionnaires s'est élevé à 27000. C'est plus des deux tiers de la population noire. »

La loi qui abolissait l'esclavage, entra en vigueur le 1er juillet 1863. Ce jour fut célébré dans toutes le communautés par des actions de grâce. L'église de la ville fut ornée pour la circonstance, et le gouvernement de la colonie ainsi que les hauts fonctionnaires prirent part au culte du soir.

La joie remplissait le cœur des nègres; ils se rendirent en foule à l'église et, au grand étonnement de leurs maîtres, ils se comportèrent irréprochablement. Le lendemain, l'allégresse générale se manifesta par des cortèges précédés de bannières; mais elle ne franchit pas les limites de l'ordre et de la bienséance. Il en fut à peu près de même dans les plantations éloignées. A Beerseba, où les nègres étaient encore très ignorants et les plantations très distantes les unes des autres, les églises furent combles. En maint endroit, les nègres se réunirent spontanément pour célébrer ce jour par la lecture de la Parole de Dieu et par la prière. Une députation se rendit d'Annaszorg, où le frère Jansa exerçait son ministère, auprès du capitaine du district pour le prier, au nom des nègres, d'exprimer au gouverneur et à Sa Majesté le roi les plus respectueux remerciements. Partout il se manifesta plus de crainte de Dieu et de sentiments chrétiens que les missionnaires n'eussent osé l'espérer.

Les anciens esclaves devaient rester encore pendant dix années sous la surveillance de l'Etat. Ils étaient astreints à conclure des contrats de travail; mais cette condition remplie, ils pouvaient

disposer de leurs personnes, comme tout autre citoyen libre, et offrir leur travail où et à qui que ce fût. Un délai de trois mois avait été accordé pour la conclusion de contrats valables pour un an; il expira sans que des difficultés se fussent produites; partout les engagements avaient été contractés et signés. Il en résulta pour les nègres de fréquents changements de domicile, qui occasionnèrent bien des difficultés aux missionnaires. Au reste, l'œuvre de la mission ne fut point sensiblement modifiée par la transformation survenue dans la condition des nègres; en ville et à la campagne, elle fut poursuivie comme par le passé; les nègres des plantations continuèrent à recevoir la Parole de Dieu et les sacrements par les soins de missionnaires itinérants.

Cependant quelques signes inquiétants ne tardèrent pas à se montrer : les convoitises de la chair exercèrent de grands ravages, surtout chez les jeunes gens. La liberté de choisir leur domicile devint pour plusieurs une occasion d'échapper à la surveillance des missionnaires. D'autres, nouveaux venus dans un endroit, ne s'annoncèrent pas comme membres de l'Eglise, et cela, soit par indifférence, soit dans la pensée d'un nouveau et prochain déplacement. Dans les plantations, peu nombreuses d'ailleurs, où l'idolâtrie régnait encore, elle fut favorisée par ces fréquentes allées et venues. Les coolies enfin, en pénétrant dans le pays, y apportèrent les jeux de hasard et y répandirent de nouveaux germes de corruption.

Dans de telles circonstances, ce ne pouvait être sans inquiétude qu'on allait au-devant du 1er juillet 1873, jour où la surveillance de l'Etat sur les nègres devait prendre fin. La conférence des anciens invita les chrétiens de la mère-patrie à prier en vue de ce grand événement. Par la grâce de Dieu, cette période de crise a été traversée mieux qu'on ne pouvait l'espérer.

Nous n'avons pas de renseignements précis sur les conséquences de l'émancipation pour la colonie. Des indices nous apprennent que, déjà pendant le temps de la surveillance de l'Etat, des propriétés avaient dû être abandonnées, faute d'ouvriers pour les cultiver. Les nègres n'étant plus légalement contraints au travail, des faits semblables se seront sans doute produits en plus grand nombre. Quant à la mission, elle eut moins à souffrir de l'affranchissement. Au premier moment, le travail imposé aux missionnaires fut vraiment accablant : les changements de domicile devinrent de plus en plus fréquents; les nègres durent s'éloigner des plantations délaissées pour se rendre dans d'autres où les atti-

raient de plus gros salaires; les missionnaires, en pareil cas, exhortaient les nègres au contentement d'esprit, et, secondés par ceux qui étaient le mieux disposés, ils le faisaient souvent avec succès.

Le nombre des âmes sur lesquelles veillaient les missionnaires et qui était de 27 000 avant l'émancipation, tomba à 23 500; mais l'œuvre missionnaire n'en reprit pas moins sa marche paisible. Dans les 13 stations, travaillent 32 missionnaires. Dans 20 écoles, 2079 enfants sont instruits par 38 instituteurs; l'école centrale pour les aides, dont il a été fait mention plus haut, a été transférée de Beekhuizen à Paramaribo, où elle est fréquentée par 14 élèves. La communauté de Paramaribo compte 6000 membres. Tout récemment on a créé dans cette ville une imprimerie et un atelier de reliure.

L'introduction des coolies des Indes orientales et de la Chine a ouvert à la mission de Surinam un nouveau champ d'activité. La langue de ces étrangers fut d'abord un grand obstacle à leur évangélisation; toutefois, ils s'habituèrent peu à peu à l'anglo-nègre. Ici et là des Chinois ont assisté au service divin; à Waterloo, au commencement de 1874, toute une société de coolies, ayant à leur tête un Chinois déjà baptisé, nommé Samuel, demandèrent à être reçus dans l'Eglise chrétienne. Pour témoigner de la sincérité de leur désir, ils ont fait entre eux une collecte en faveur de la mission.

CHAPITRE III

La mission dans la Guyane anglaise.

La Guyane anglaise limite à l'occident le Surinam. La région des côtes, traversée par les trois fleuves, Berbice, Demerara et Essequibo, constitue la seule partie cultivée du territoire, où, comme dans les autres colonies des Antilles, un petit nombre de planteurs blancs vivent au milieu d'une population de couleur beaucoup plus nombreuse. La Société des missions de Londres s'occupa la première de ces nègres. Elle y envoya en 1807 le missionnaire Wray, qui se mit à l'œuvre au milieu de 500 nègres, dans la plantation du Ressouvenir, sur le Demerara. Il obtint de tels succès que, l'année suivante déjà, il put en baptiser 24. Et, même dans les lieux où le missionnaire n'avait jamais prêché, la connaissance de l'Evangile se répandit avec une prodigieuse rapidité. Wray fonda de nouvelles stations et, en 1812, il étendit son activité jusqu'au

district de Berbice. Les propriétaires des plantations se montrèrent, comme partout dans les Antilles, animés de dispositions bien diverses à l'égard de la mission. Le gouvernement colonial tenta d'interdire aux nègres l'accès des réunions religieuses; Wray s'adressa au gouvernement anglais, qui prit bientôt sous son patronage l'œuvre missionnaire.

L'excellent Smith, dont la fin devait être si malheureuse, succéda à Wray au Ressouvenir. Il y arriva en 1817. La communauté nègre qu'il dirigeait, s'accrut bientôt considérablement. Cinq ou six cents noirs fréquentaient régulièrement le culte, bien que, par là, plusieurs d'entre eux s'exposassent aux coups de fouet de maîtres intraitables.

A la fin de la première année, il put baptiser 150 nègres, et l'église dut être agrandie. Les noirs y contribuèrent, de leur pauvreté, pour 5000 francs, et envoyèrent à la caisse des missions des contributions considérables. En 1819, Smith écrivait à ses commettants :

« Rien ne réjouit plus le cœur du missionnaire que de voir des familles entières de païens recevoir avec un reconnaissant empressement l'Evangile de Christ et se consacrer au service de Dieu. C'est un magnifique intérêt du capital donné au monde nègre par les chrétiens anglais, car ce serait déjà une chose précieuse que d'avoir sauvé une seule âme de la perdition. C'est pour moi une grande satisfaction que de pouvoir dire que nos nègres convertis se conduisent bien. A mes demandes d'informations, jamais les planteurs ne m'ont répondu que l'instruction religieuse eût nui à leurs nègres, et cependant, bon nombre de planteurs étaient hostiles à cette instruction, parce qu'ils s'imaginaient qu'elle aurait pour effet de dérouter leurs travailleurs. »

L'activité de Smith s'étendit toujours davantage et fut toujours plus bénie. Vers la fin de 1823, année durant laquelle il célébra 320 baptêmes et admit 61 communiants, la communauté comptait au Ressouvenir et dans les plantations voisines 2000 noirs, qui se distinguaient par la manière dont ils observaient le dimanche, par leur amour de la Parole de Dieu et par leur vie chrétienne.

Malheureusement ce fidèle serviteur de Dieu fut trop tôt enlevé à son activité par les ennemis de l'Evangile. La nouvelle des résolutions prises en faveur des noirs par le parlement anglais était parvenue à Demerara ; mais on la tint cachée aux esclaves, et l'on redoubla même de sévérité envers eux. Cependant, le bruit se répandit que le roi et le parlement avaient consenti à leur affran-

chissement ; et comme ils ne pouvaient rien apprendre de certain sur ce sujet, leur impatience et leur inquiétude grandirent au point d'amener une émeute. Le missionnaire les avait toujours exhortés au calme et à la patience, les suppliant de ne commettre aucun acte de révolte. Ses ennemis n'en saisirent pas moins l'occasion de l'accuser. Il fut jeté en prison, et un tribunal peu équitable le condamna, sur de fausses dépositions, à être pendu. Le roi d'Angleterre le gracia, et son innocence fut publiquement établie par des preuves irréfragables. Il n'en mourut pas moins en prison, victime de mauvais traitements, le 6 février 1824. Tous les amis de la mission le regrettèrent amèrement. Vingt ans plus tard, la Société des Missions de Londres rendit hommage à sa mémoire en donnant le nom de « Chapelle de Smith » à l'église reconstruite à Georgetown. Cette église, désormais agrandie, a été desservie dès 1809 par des missionnaires de la Société de Londres.

Sur la rive occidentale de la Demerara, près de la mer, la même Société a fondé en 1819, à la demande des planteurs et des nègres, la station d'Ebenezer. L'activité de son premier missionnaire, Richard Elliot, y fut si bénie que, en 1822, il donnait une instruction religieuse à 1000 personnes et que la communauté comptait 200 membres. Cette mission, si riche de promesses, dut être malheureusement interrompue lors de l'émeute de 1823 ; mais en 1829 elle fut reprise et de fidèles serviteurs du Christ s'efforcèrent de la vivifier. En 1832, cette œuvre fut confiée au missionnaire Scott, qui, par la grâce de Dieu, montra à plusieurs le chemin de la vie. A l'occasion d'une fête annuelle à Londres, il s'exprima publiquement en ces termes sur la mission dans la Guyane :

« La Guyane anglaise a 100 000 habitants, dont 50 000 reçoivent actuellement une instruction chrétienne et fréquentent le culte. 18 000 d'entr'eux sont placés sous les soins des agents de la Société de Londres. Si les nègres convertis ne sont pas ce que nous désirerions, ils ont un grand nombre des qualités qui distinguent nos meilleurs chrétiens d'Europe. Ils mettent beaucoup de zèle à seconder les missionnaires dans l'œuvre du Seigneur, ce qui est pour ces derniers un grand sujet d'encouragement. Il fut un temps où il n'était pas permis aux missionnaires de visiter dans leurs demeures les habitants du pays ; maintenant, Dieu merci, ils ont accès dans les chaumières, dans les prisons et au chevet des mourants. Un jeune homme du pays a prêché de village en village la Parole de Dieu, et, dans une propriété, 74 conversions sont devenues le fruit béni de son activité. Beaucoup d'adultes savent lire, et leur esprit

de prière est remarquable. Les nègres d'une des stations ont fourni, l'année dernière, une contribution de 8125 fr.; une autre communauté se suffit à elle-même; d'autres encore rivalisent de zèle, et les nègres placés sous mes soins ont souscrit près de 5000 fr. La paix règne dans la colonie, entre les prédicateurs et les membres de toutes les églises. »

Nous avons peu de renseignements détaillés sur l'émancipation et ses conséquences. Après ce grand événement, l'Eglise anglicane s'est occupée des noirs avec plus de zèle. En 1841, la Guyane anglaise a été érigée en un évêché comprenant les trois districts de Demerara, Berbice et Essequibo. Le gouvernement a largement contribué, soit à la restauration des églises, soit à l'entretien des ministres du culte, et la Société de la propagation de l'Evangile a promis 12 500 francs pour la fondation, à Demerara, d'une école supérieure destinée à l'éducation chrétienne de la jeunesse.

Dès lors, les missionnaires de la Société de Londres ont continué à déployer leur activité bénie et à remporter plus d'un succès. Une nouvelle chapelle, celle de Freedom, fut inaugurée en juin 1842. En septembre 1843, on a construit une nouvelle église à Ebenézer; plusieurs autres constructions semblables ont été élevées. En 1845, la Société de Londres avait 16 stations dans le Demerara et dans le Berbice.

Dans ce dernier district, les missionnaires déployaient une grande activité. Wray y avait pénétré en 1812 et avait commencé un travail sérieux parmi les esclaves de la capitale, Nouvelle-Amsterdam. Il fut à tous égards l'homme de la situation. Entreprenant, prudent et persévérant, il posa les bases d'une activité missionnaire sûre et étendue. Entré dans son repos en 1835, après 30 ans environ d'activité, il laissa à Nouvelle-Amsterdam une Eglise bien organisée de 250 membres et une demi-douzaine d'autres communautés, dont il avait été le père et le fondateur, dans les districts environnants. Le plus beau témoignage rendu au succès de son activité, se trouve dans la lettre du prédicateur nègre, Thomas Lewis, adressée à la Société, pour lui annoncer la mort de Wray et demander un ministre de l'Evangile, qui fût aussi digne que lui.

Son successeur, Harris, succomba victime de la fièvre au bout de quelques mois. En 1839, le missionnaire Davis, appelé aux fonctions de pasteur de la communauté de Nouvelle-Amsterdam, se rendit dans ce poste. Il raconte comme suit l'accueil qu'il y reçut :

« Le dimanche après mon arrivée à Nouvelle-Amsterdam, je commençai mes fonctions : je ne puis assez dire combien les gens

se montrèrent heureux et reconnaissants d'avoir de nouveau un prédicateur. L'assemblée fut très nombreuse et très attentive. Après le culte, presque tous mes auditeurs s'approchèrent de moi, en m'exprimant le désir de toucher la main de leur nouveau massa; c'étaient, pour la plupart, des campagnards des plantations environnantes. Vu la distance qui les sépare de la ville, ils ont des réunions de culte dans les petites chapelles qu'ils ont construites en divers lieux. Les aides qui dirigent ces réunions sont appelés directeurs. Deux d'entre eux, distingués par leur foi et leur piété, surveillent dans chaque plantation tout ce qui tient à l'Eglise. Dans ces réunions, les directeurs répètent la prédication qu'ils ont entendue le matin en ville, et, selon leur expression, ils la « morcellent. » Elle est ainsi rendue intelligible aux plus simples, et ces répétitions sont, on me l'a assuré, plus agréables au peuple, qu'une prédication nouvelle que prononceraient les directeurs. J'ai, pour la première fois, assisté à un de ces cultes du soir dans une plantation. La petite chapelle, où 2 à 300 personnes pouvaient prendre place, était pleine; à la fin de la réunion, tous me remercièrent d'être venu leur dire de bonnes choses, et, comme pour donner essor aux sentiments d'affectueuse reconnaissance dont ils étaient animés, ils entonnèrent un cantique. »

Le missionnaire Davis, à l'occasion d'une fête de missions à Londres, en 1845, a parlé en ces termes de son activité à Berbice, où tant de missionnaires ont succombé à un climat meurtrier et où, durant son séjour, il fut plus d'une fois à deux doigts de la mort :

« La communauté de Nouvelle-Amsterdam, dit-il, se compose en majeure partie de nègres affranchis. Je les croyais laids, sales, stupides; en réalité je les trouvai d'un aspect agréable, propres et intelligents. Je pense qu'ils ont les aptitudes physiques et intellectuelles nécessaires pour devenir le meilleur peuple qu'il y ait sous le ciel. Ils sont, selon la belle expression du Dr Mason Good, « l'image de Dieu, taillée dans l'ébène. » Sans doute ce sont des enfants d'Adam, et leur nature est ennemie de Dieu; même ceux d'entre eux que la grâce a touchés, nous causent plus d'un sujet de tristesse, et chez quelques-uns nous trouvons un caractère plein de contradictions. En revanche, comme peuple, ils donnent de si aimables et de si frappantes preuves de leur caractère chrétien, qu'il vaut la peine de citer les traits qui mettent hors de doute ce qu'il y a de vrai dans leur piété. »

Dans cette même année (1845), on acheva la construction d'une

nouvelle chapelle à Brunswick. Un premier édifice religieux, construit en 1834, étant tombé en ruines, les nègres se mirent à édifier, en 1840, une maison missionnaire et se préparèrent à bâtir une nouvelle église. Les souscriptions et les collectes mensuelles, ne parvenant pas à produire la somme nécessaire, ils apportèrent, l'un après l'autre, de petits sachets remplis d'argent et tinrent au missionnaire ce langage : « Massa, j'ai épargné cet argent pour me construire une maison. L'ancienne ne tombera sans doute pas en ruines avant l'achèvement de la nouvelle chapelle ; je préfère donc vous prêter cet argent pour la construction projetée. » Le missionnaire s'employa avec une grande activité à cette entreprise, et la chapelle allait être achevée, lorsqu'il fut enlevé par la fièvre, le 1er août 1845, jour anniversaire de l'émancipation des esclaves. Le lendemain matin, de bonne heure, son corps, accompagné par des centaines de nègres, fut déposé dans la nouvelle chapelle, à l'endroit où la chaire devait être construite. Ce fut l'occasion du premier service célébré dans cet édifice, où l'on avait espéré que le missionnaire prêcherait la Parole de Dieu ; le second service eut lieu pour le baptême de son enfant. Aucun monument de marbre ne conserve le nom du défunt, le bienheureux Alexandre Mac Kellar ; mais ce nom est profondément gravé dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu. Le missionnaire voisin, Dalgliesch, qui, peu d'années auparavant, avait relevé la station de Lonsdale, lorsqu'elle se mourait, faute d'un pasteur, s'occupa aussi de la communauté orpheline de Brunswick, étant secondé dans ce travail par l'aide indigène, James France.

Le 11 mai 1854, la Société missionnaire de Londres célébra, à Exeter-Hall, son soixantième anniversaire. Voici ce qu'on lit dans son rapport sur l'année 1853 à 1854 : « Dans la Guyane anglaise, plusieurs communautés se suffisent à elles-mêmes, et d'autres sont en bon chemin de pouvoir le faire. Les contributions des communautés, à Demerara et à Berbice se sont élevées, durant l'année dernière, à 110 025 francs. Dans nos écoles de Berbice, il y a 1200 écoliers, et 1400 environ dans celles de Demerara. L'administration supérieure de la colonie a adressé des éloges à nos frères sur l'excellent enseignement donné dans leurs classes. »

Peu de temps après que la Société des missions de Londres se fut mise à l'œuvre dans la Guyane anglaise, les méthodistes des Antilles étendirent leur activité missionnaire à Demerara, puis à Mahaica, à 15 lieues de Georgetown et, plus loin encore, à Arabian-Coast. Les communautés nègres qu'ils formèrent comptaient

en 1822, 1240 membres, zélés à fréquenter le culte. Déjà en 1819, les missionnaires pouvaient écrire à leur sujet: « C'est un bonheur que d'entendre ces esclaves parler de l'Ecriture. Cela nous encourage à ne pas nous lasser de travailler dans la vigne du Seigneur. »

Les années suivantes, l'œuvre des méthodistes fut abondamment bénie à Demerara et surtout à Mahaica, où, en octobre 1827, la communauté comptait 1200 âmes; ici encore, l'Evangile exerça une heureuse influence sur la conduite des nègres : les orages et les persécutions qui sévirent en 1830 contre la mission des Antilles, n'épargnèrent pas le Demerara; mais l'œuvre du Seigneur en fut affermie. Elle était prête désormais à recevoir, après l'affranchissement des nègres, un accroissement fécond.

Les dernières nouvelles de la Guyane anglaise sont bien différentes de celles que nous avons données jusqu'ici. Les précédents rapports sur cette mission se bornant à signaler les côtés réjouissants de l'œuvre, on n'apprit que tardivement les circonstances difficiles où se trouvait la colonie. L'émancipation y fut suivie d'une pénible crise, qui mettait l'œuvre entière des planteurs en péril. Pour prévenir le danger, l'introduction des coolies se fit sur un grand pied, aux frais de la colonie, en sorte que la population noire elle-même dut en payer une part. Dès lors, le travail dans les plantations a été l'affaire des Asiatiques, et les nègres, même ceux qui se seraient contentés d'un salaire de beaucoup inférieur à celui qu'ils recevaient précédemment, ne purent point trouver d'ouvrage. En revanche, la situation des planteurs s'améliora; en 1866, par exemple, on obtint trois fois plus de sucre que vingt ans auparavant. Mais la prospérité de la population avait diminué dans la même proportion. Dans ces circonstances, plusieurs nègres se dirigèrent de Demerara sur Essequibo; d'autres troupes d'ouvriers se rendirent de Berbice à Surinam, où les salaires étaient plus élevés; de là ils revenaient de temps en temps voir leurs familles. Il est évident que cet état de choses a dû avoir des conséquences fâcheuses pour la mission. La Société de Londres avait déjà cru voir de près le temps où les communautés de la Guyane n'auraient plus besoin d'elle et pourvoiraient elles-mêmes aux frais du culte. L'appauvrissement de la population a renvoyé à un lointain avenir la réalisation de ces espérances. La Société dut supporter seule les frais d'entretien des chapelles, des collèges et ceux des paroisses qui ne pouvaient plus y pourvoir elles-mêmes. Les communautés ont ressenti plus cruellement encore, dans leur vie intérieure, le contre-coup des circonstances que nous venons de rappeler. Quoique des antipathies prononcées

séparent les deux races, le contact inévitable des coolies et particulièrement des coolies de l'Inde a exercé la plus déplorable influence sur les nègres. Les mauvais exemples donnés par ces païens ouvrirent la voie à toutes sortes de vices; il en fut surtout ainsi au sein de la partie la plus jeune de la population. Dans son rapport de 1865, un des missionnaires déplore le fait que les communautés sont en voie de retour au paganisme. Le danger était grand pour les stations où les missionnaires ne séjournaient pas habituellement. On manquait malheureusement d'aides indigènes capables, et on pouvait redouter une sorte d'émiettement des communautés.

Ceux qui vont chercher de l'occupation à Surinam y sont exposés à plus de dangers que ceux qui restent dans le pays; ils s'habituent à boire du rhum, et la dissolution qui y règne exerce sur eux sa funeste influence.

Cependant, malgré cette situation défavorable, les communautés de la mission comptent encore des membres qui ne sont point morts spirituellement. On pourrait notamment citer des faits qui témoignent que, même dans la pauvreté, plusieurs sont animés d'un réel esprit de sacrifice en faveur du règne de Dieu.

Pour obvier à la malheureuse condition sociale des membres de sa communauté, le missionnaire Warder, de Béthel, essaya de leur procurer lui-même de l'ouvrage. A cet effet, il loua une plantation et commença, avec une société d'ouvriers, à y cultiver la canne à sucre. Le succès paraissait devoir couronner ses efforts; mais, bien que Warder ne retirât aucun profit personnel de son entreprise, la Société le blâma de s'être occupé d'affaires temporelles. Il eût peut-être mieux valu encourager cet essai ou venir en aide de la même manière aux autres communautés.

Les derniers rapports de la Société de Londres ne sont guère plus favorables. La colonie a été éprouvée par une grande sécheresse, en sorte que son commerce a langui de nouveau. Les coolies, très économes de leurs biens, ne rendent à la circulation qu'une faible partie de l'argent qu'ils reçoivent; les noirs dépensent beaucoup plus: la pauvreté augmente toujours. Dans quelques stations, l'église et l'école sont très peu fréquentées, et le vice de la boisson fait de nouveaux progrès. Quelques traits de lumière éclairent cependant le tableau assez sombre de la situation.

Le rapport de 1874 mentionne 9 stations au Demerara et 6 au Berbice, avec 4 missionnaires anglais, 9 aides indigènes, 2002 membres, 5098 auditeurs et 1554 écoliers.

La mission méthodiste, séparée du district de Saint-Vincent, en

1863, pour former désormais un district à part, a publié des rapports plus favorables; mais il ne faut pas oublier que, déployant aussi son activité au milieu de la population blanche de la colonie, elle a eu moins à souffrir de la misère des nègres que la Société de Londres. Les communautés se sont accrues : en 1868, à la suite d'un réveil, 1128 membres nouveaux sont entrés dans l'Eglise.

Dans cette même colonie, les méthodistes ont entrepris une œuvre de mission auprès des coolies, et notamment parmi les coolies de l'Inde. Cette œuvre ne va pas sans rencontrer de grandes difficultés. Les coolies, pour la plupart, se considèrent comme des étrangers, et soupirent après le moment où, leurs contrats expirés, ils pourront rentrer dans leur pays. Toute tentative de les amener à la connaissance de l'Evangile est envisagée par eux comme un moyen de les retenir dans la colonie. C'est là leur grand préjugé contre la mission. Aussi le travail des méthodistes n'obtient-il qu'un faible résultat dans ce champ.

La Société pour la propagation de la foi chrétienne a entrepris, en dehors de sa mission indienne, une œuvre qu'elle poursuit, à côté de l'Eglise anglicane, auprès des nègres et des Chinois : elle s'efforce de lui donner de l'extension. Comme la plupart de ses sœurs des Antilles, cette colonie sera bientôt privée du secours qu'elle a reçu jusqu'ici de l'Etat. Le nombre des chrétiens se rattachant à l'Eglise anglicane, dans la Guyane britannique, est de 90 000, dont 10 800 participent à la sainte cène. Ils sont répartis en 71 paroisses, desservies par 34 pasteurs.

La Société missionnaire dont nous venons de parler a deux stations dans l'Essequibo : Bartica-Grove et Pomeroon. Elle en a deux aussi dans le Berbice. Son œuvre parmi les Chinois se montre sous un jour plus réjouissant et donne de l'espoir. Il résulte des dernières nouvelles qu'on a bâti pour les coolies de Demerara une église, où le service divin est célébré en langue chinoise.

FIN DU TOME PREMIER

SOCIÉTÉS DE MISSSIONS

MENTIONNÉES DANS CE VOLUME

Les chiffres indiqués sont ceux des pages.

I. Sociétés américaines.

12. *Mission des baptistes du Sud* (fondée à Richmond en 1845) : Indiens, 258.

13. *Société pour la propagation de l'Evangile dans le Canada*, 268.

14. *Société de l'Eglise méthodiste du Canada*, 266.

15. *Société des missions en faveur des Micmacs :* Canada, 269.

II. Sociétés allemandes.

1. *Mission des Frères de l'Unité* (*Moraves*) (dès 1732) : Groenland, 48 ; Labrador, 86 ; Indiens, 178, 230, 262 ; Arawakes, 299 ; Côte des Mosquites, 318 ; Antilles, 365, 408, 449 ; Surinam, 483, 493.

2. *Mission luthérienne allemande chez les Indiens du Michigan*, 233.

III. Sociétés anglaises et écossaises.

1. *Société pour la propagation de l'Evangile en pays étrangers* (fondée à Londres en 1701) : Labrador, 89, 103 ; Indiens, 161, 172 ; Canada, 264 ; Hudsonie, 289 ; Colombie britannique, 291 ; Guyane anglaise, 310, 312 ; Antilles, 441, 473.

2. *Société des missions de l'Eglise anglicane* (fondée en 1800) : Hudsonie et Colombie britannique, 272, 273, 283, 287, 290 ; Guyane anglaise, 309 ; Antilles, 440.

3. *Société des missions en Patagonie,* devenue plus tard la *Société des missions dans l'Amérique du Sud* (fondée en 1844) : Patagonie, 322, 327, 329.

4. *Société des missions de Londres* (fondée en 1795) : Antilles, 441, 470 ; Guyane anglaise, 504.

5. *Société missionnaire baptiste* (fondée en 1792) : Jamaïque, 424.

6. *Société des missions wesleyennes-méthodistes* (fondée en 1813) : Canada, 265 ; Hudsonie, 288 ; Antilles, 394.

7. *Union des Eglises méthodistes libres* (fondée en 1856) : Jamaïque, 477.

8. *Société pour la propagation de la connaissance chrétienne* (fondée à Edimbourg en 1701) : Indiens, 172.

9. *Société écossaise des missions* (fondée en 1824), 441.

10. *Mission presbytérienne unie d'Ecosse* (fondée en 1847) : Jamaïque, 472.

11. *Missions des Quakers* chez les Indiens : 230, 241.

IV. Sociétés danoises.

1. *Comité des missions de Copenhague*, 62.
2. *Société danoise des missions* (fondée en 1821) : Grœnland, 68.

V. Société hollandaise.

Société hollandaise de Surinam, 496.

VI. Sociétés diverses.

1. *Société de Lausanne* (fondée en 1826) : Indiens, 231.
2. *Missions des Frères de Plymouth :* Guyane anglaise, 317.
3. *Missions catholiques romaines :* Indiens, 248; Canada, 269; Hudsonie, 272; Brésil, 331.

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

N. B. Les chiffres indiquent les pages du volume; ss. après un chiffre, renvoie aux pages suivantes; le signe —, après un mot, renvoie au nom placé en tête de l'alinéa.
Abréviations : st. = station; m., = missionnaire; tr., = tribu.

I. NOMS DE LIEUX

A

B

E

F

G

H

I J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

II. NOMS DE PERSONNES

A

B

G

H

I J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

Y

Z

TABLE DE MATIÈRES

AMÉRIQUE

B. Les nègres de l'Amérique du Sud.

CARTES GÉOGRAPHIQUES

Lausanne. — Imp. Georges Bridel.


3023958297
0 5917 3023958297